Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jane Austen

MANSFIELD PARK

1814

Traduction de Léonard Bercy

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Il y a de cela à peu près trente ans, Mlle Maria Ward d'Huntingdon, n'ayant pour toute fortune que sept cents livres, eut la chance de conquérir le cœur de Sir Thomas Bertram de Mansfield Park, dans le comté de Northampton. De ce fait elle fut élevée au rang de femme de baronnet avec tout le luxe et tout le confort que lui apportait une maison bien montée et digne de sa situation.

Tout Huntingdon applaudit à ce mariage magnifique et son oncle l'avocat, l'autorisa à user de ses talents jusqu'à concurrence de trois mille livres. Ses deux sœurs devaient bénéficier de son changement de situation et leurs amis et connaissances n'avaient aucun scrupule à prédire que Mlle Ward et Mlle Frances, aussi jolies que Mlle Maria, feraient certes d'aussi beaux mariages. Mais il n'y a pas, dans le monde, autant d'hommes possédant une grosse fortune qu'il y a de jolies femmes pour les mériter.

Six ans plus tard, Mlle Ward se crut obligée de s'éprendre du Rév. A. Norris, un ami de son beau-frère, qui n'avait pratiquement aucune fortune et Mlle Frances fit encore pire.

L'union de Mlle Ward n'était pas à dédaigner et Sir Thomas avait heureusement les moyens de donner l'hospitalité à son ami, à Mansfield, de sorte que M. et Mme Norris commencèrent leur vie conjugale avec moins de mille livres par an.

Mais Mlle Frances désobligea toute sa famille en s'éprenant d'un lieutenant de marine, sans éducation, sans

fortune et sans avenir. Elle aurait difficilement pu s'arrêter à un choix plus malencontreux. Sir Thomas Bertram avait tout intérêt, autant par principe que par fierté, à souhaiter que tous ceux de sa famille aient une situation respectable et aurait aidé de bon cœur la sœur de Lady Bertram dans ce sens. Mais la profession du mari de celle-ci était si peu intéressante qu'avant qu'il n'ait eu le temps de trouver le moyen de les aider, une mésintelligence profonde intervint entre les deux sœurs. C'était ce qui devait naturellement arriver à la suite d'un mariage aussi désastreux. Pour éviter des reproches inutiles, Mme Price n'avait jamais écrit à sa famille à ce sujet, jusqu'à ce qu'elle fût mariée. Lady Bertram, qui était une femme de caractère froid et indolent, se serait très bien accommodée d'abandonner sa sœur et de ne plus penser à elle.

Mais Mme Norris était moins passive et ne fut satisfaite que lorsqu'elle eut écrit une longue lettre furieuse à Fanny, où elle lui montrait l'indignité de sa conduite et l'injuriait en conséquence. À son tour, Mme Price se froissa et se fâcha. Il y eut un échange de lettres désagréables entre elles, dans lesquelles Sir Thomas ne fut pas épargné, tant et si bien qu'il en résulta une brouille qui dura un temps considérable.

Leurs habitations étaient si éloignées et leurs cercles de relations si différents, qu'ils entendirent à peine parler les uns des autres pendant les onze années qui suivirent et que ce fut par hasard que Sir Thomas apprit par Mme Norris, qui était toujours au courant de tout, que Fanny allait avoir un autre enfant. Après ce long laps de temps, Mme Price ne put supporter plus longtemps son ressentiment vis-à-vis de quelqu'un qui aurait pu l'aider et ne l'aidait pas. Une famille s'accroissant toujours, un mari inapte au service actif, mais aimant la bonne compagnie et les liqueurs fines, et un très

petit revenu pour combler tous ces désirs la décidèrent à reconquérir les amis qu'elle avait si sottement sacrifiés. Elle adressa à Lady Bertram une lettre pleine de contrition et de désespoir, parlant avec émotion de ses enfants à qui il manquait le strict nécessaire et demandant la réconciliation. Elle attendait son neuvième enfant et après avoir exposé sa situation demandait à Lady Bertram d'être la marraine en la suppliant de s'occuper des huit autres. Son aîné était un garçon de dix ans plein d'esprit et qui désirait faire son chemin dans la vie, mais comment pouvait-elle l'aider ? Ne pourrait-il être utile à quelque chose dans une des propriétés que Sir Thomas avait dans les Indes ? Tout serait bon pour lui. Que pensait Sir Thomas de Woolwich ? Ou bien ne pouvait-on l'envoyer dans l'Est…

La lettre produisit son effet. Elle rétablit la paix et ramena la bonté. Sir Thomas envoya des conseils et des recommandations. Lady Bertram de l'argent et une layette et Mme Norris écrivit des lettres.

Tels furent les résultats immédiats, mais durant ces douze mois Mme Price obtint un autre avantage. Mme Norris déclara souvent à ses amis et connaissances qu'elle ne pouvait laisser sa pauvre sœur dans le besoin et quoique ayant déjà fait beaucoup pour elle, elle sentait qu'elle devait faire encore davantage. Elle émit l'idée de soulager Mme Price de la charge de l'un de ses enfants.

– Ne serait-ce pas bien, s'ils prenaient chez eux complètement à leur charge l'aînée des filles, âgée de neuf ans et dont la mère ne pouvait s'occuper. L'ennui et la dépense ne seraient rien en comparaison de la bonne action accomplie.

Lady Bertram acquiesça immédiatement :

– Je crois que nous ne pourrions faire mieux, dit-elle. Envoyez chercher l'enfant.

Mais Sir Thomas ne donna pas son consentement aussi rapidement. Il discuta et hésita. C'était une charge sérieuse et une petite fille ainsi enlevée de sa famille devait être élevée d'une façon adéquate, sinon ce serait une cruauté au lieu d'être une bonté. Il songeait à ses quatre enfants… à ses deux fils… à l'affection entre cousins… Mais à peine avait-il commencé ses objections que Mme Norris l'interrompit, ayant réponse à tout.

– Mon cher Sir Thomas, je vous comprends très bien et je rends hommage à votre délicatesse, qui est tout à fait en rapport avec votre façon d'agir, et je suis tout à fait de votre avis : il faut faire pour l'enfant que l'on prend comme cela à sa charge tout ce qu'il est possible de faire. N'ayant pas d'enfant moi-même, que puis-je faire de mieux que de m'occuper des enfants de mes sœurs ? M. Norris est trop droit pour ne pas m'approuver. Ne nous empêchez pas de faire une bonne action pour une bagatelle. Donnez à cette jeune fille une éducation et introduisez-la dans un milieu convenable et je parie dix contre un, qu'elle a toutes les chances de bien s'établir sans dépenses supplémentaires pour personne. Une de « nos » nièces, Sir Thomas, et je devrais plutôt dire une de « vos » nièces, ne pourrait vivre dans cette compagnie sans en tirer de nombreux avantages. Je ne dis pas qu'elle sera aussi bien que ses cousines, je dirai même qu'elle ne peut pas l'être, mais elle sera introduite dans la société de cette contrée dans des circonstances si favorables, qu'il y a beaucoup de chances pour qu'elle s'établisse très convenablement. Vous pensez à vos garçons, mais n'oubliez pas que c'est ce qui a le moins de chances d'arriver. Les élever toujours ensemble, comme frères et

sœur, c'est moralement impossible et je n'en connais aucun exemple. C'est en réalité le seul vrai moyen d'empêcher toute union. Supposons qu'elle soit une jolie fille et que Tom et Edmond la voient dans sept ans pour la première fois, il pourrait y avoir quelque danger. Rien que l'idée qu'elle a souffert loin de nous tous dans la pauvreté et les privations serait assez pour attendrir et rendre amoureux deux jeunes garçons tendres et bons. Mais s'ils sont élevés ensemble pendant tout ce temps, même si elle a la beauté d'un ange elle ne sera jamais pour eux autre chose qu'une sœur.

– Il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites, répondit Sir Thomas, et loin de moi l'idée de rejeter une idée qui pourrait contenter tout le monde. Je désirais seulement faire remarquer que cet engagement ne doit pas être pris à la légère et que pour qu'il soit réellement une aide pour Mme Price et une possibilité pour nous, nous devons pouvoir assurer à cet enfant, ou du moins nous engager à lui assurer, pour l'avenir, la possibilité de devenir une femme accomplie et qu'elle puisse se suffire à elle-même, même si, quoi que vous disiez, elle ne trouve pas à se marier.

– Je vous comprends parfaitement, s'écria Mme Norris, vous êtes l'homme le plus généreux que je connaisse et je suis sûre que nous ne serons jamais en désaccord sur ce point. Comme vous le savez, je suis prête à faire tout ce que je puis, pour ceux que j'aime et quoique je ne puisse jamais avoir pour cette petite fille le centième de l'affection que j'ai pour vos enfants, je me haïrais si j'étais capable de la négliger. N'est-elle pas un enfant de ma sœur et puis-je supporter que cette petite ait faim, tant que j'ai un morceau de pain à lui donner ? Mon cher Sir Thomas, quoique ayant beaucoup de défauts, j'ai un cœur tendre, et pauvre comme je le suis, j'aimerais mieux renoncer à mon nécessaire que d'agir d'une

façon peu généreuse. Alors, si vous n'y êtes pas opposé, j'écrirai à ma sœur demain et aussitôt que les dispositions seront prises, je ferai venir l'enfant à Mansfield, vous n'en aurez aucun ennui, je vous le jure. Quant à mes propres peines, vous savez que je ne m'en soucie guère. J'enverrai Fanny à Londres où elle peut loger chez son cousin qui est sellier et où l'enfant pourrait la rejoindre. Ils peuvent facilement l'envoyer de Portsmouth par la diligence sous la garde de quelque personne honorable. Il y a toujours au moins une femme d'homme d'affaires qui fait le voyage.

Sir Thomas ne fit plus aucune objection si ce n'est quant à la personnalité du cousin de Fanny ; et un rendez-vous moins économique mais certes plus honorable, fut arrangé en conséquence. Il ne restait plus qu'à se laisser à la joie du joli projet. Sa part de sensations de reconnaissance n'aurait certes pas dû être égale en toute justice, car Sir Thomas était absolument résolu à être le protecteur réel et effectif de l'enfant choisie, tandis que Mme Norris n'avait pas la moindre intention d'intervenir dans sa subsistance. Tant qu'il ne s'agissait que de parler, de marcher, de discuter, elle était sincèrement dévouée et personne ne savait mieux qu'elle dicter aux autres la façon d'être libéral, mais son amour de l'argent était égal à son amour du commandement et elle savait aussi bien le moyen de garder le sien que de dépenser celui des autres. S'étant mariée avec de petits revenus elle avait dû s'astreindre dès le début à une ligne de conduite d'économie obligatoire et ce qui avait commencé à être chez elle une affaire de prudence devint une affaire de goût. Si elle avait eu une famille à nourrir Mme Norris ne serait pas devenue avare, mais n'ayant pas ce souci, il n'y avait rien pour l'empêcher de faire des économies et diminuer la douceur de pouvoir faire au bout de l'année une addition des revenus qu'elle ne dépassait jamais. Avec de tels principes il lui était

impossible de faire plus que protéger et encourager une telle charité, quoique rentrant au presbytère elle s'imaginât être la tante la plus libérale et la sœur la plus généreuse du monde !

Lorsque le sujet revint sur le tapis, ses vues s'étaient bien concrétisées et c'est avec stupéfaction que Sir Thomas l'entendit répondre à la question de Lady Bertram :

– Si l'enfant irait d'abord chez eux ou chez elle ?

que c'était tout à fait en dehors de ses moyens de prendre la moindre part à l'entretien de celle-ci. Il avait cru qu'elle serait au contraire considérée comme particulièrement bien venue au presbytère et semblait une compagne toute indiquée pour une tante sans enfant. Il se rendit compte qu'il s'était tout à fait trompé. Mme Norris regrettait de dire que dans sa situation actuelle il était tout à fait en dehors de question que l'enfant vînt habiter chez elle. La santé précaire de M. Norris rendait la chose impossible. Il ne supporterait pas plus le bruit d'un enfant qu'il ne supportait celui d'une mouche ; évidemment si son attaque de goutte allait mieux ce serait tout différent et elle serait alors contente de prendre l'enfant à son tour. Mais pour le moment le pauvre M. Norris prenait tout son temps et le seul fait de lui parler d'une telle chose serait mauvais pour sa santé.

– Alors il vaut mieux qu'elle vienne chez nous, dit Lady Bertram avec le plus grand calme.

Après un moment, Sir Thomas ajouta avec dignité :

– Oui, que sa maison soit la nôtre. Nous nous efforcerons de faire notre devoir, vis-à-vis d'elle et elle aura au moins l'avantage d'avoir des compagnes de son âge et de son rang.

– Très vrai s'écria Mme Norris, ce sont là deux considérations très importantes ; et ce sera la même chose pour Miss Lee d'avoir trois enfants à instruire au lieu de deux. Je regrette de ne pas être plus utile, mais vous voyez que je fais tout ce que je puis. Je ne suis pas de celles qui épargnent leurs peines. Fanny ira les chercher malgré les désagréments que j'aurai à me priver de celle-ci pendant trois jours. Je suppose, ma sœur, que vous mettrez l'enfant dans la petite mansarde blanche près de l'ancienne « nursery ». Ce sera le meilleur endroit pour elle, près de Miss Lee et non loin des autres petites de la femme de chambre qui peuvent à leur tour l'aider à s'habiller et s'occuper de ses vêtements, car je suppose que vous ne songez pas à demander à Ellis de prendre soin d'elle comme de vos filles ? Je ne crois pas que vous pourriez la mettre ailleurs !

Lady Bertram ne fit aucune objection.

– J'espère qu'elle se montrera de bonne volonté, continua Mme Norris et qu'elle sera reconnaissante pour la bonne fortune inespérée qu'elle aura, d'avoir de telles amies.

– Si ses dispositions sont vraiment mauvaises, dit Sir Bertram, nous ne la garderons pas dans notre famille, pour le bien de nos enfants, mais il n'y a pas de raison de le croire. Nous trouverons sans doute beaucoup de choses à désirer en elle et nous devons nous préparer à une monstrueuse ignorance, à des idées mesquines et à une désastreuse vulgarité de manières, mais ce ne sont ni des défauts incurables ni, je crois, des défauts contagieux. Si mes filles avaient été plus jeunes qu'elle, j'aurais hésité à leur donner une telle compagne, mais dans ce cas-ci il n'y a rien à craindre.

– C'est exactement ce que je pense, s'écria Mme Norris, et c'est ce que je disais à mon mari également, ce matin, le

seul fait d'être avec ses cousines donnera de l'éducation à cette enfant. Si même Miss Lee ne lui apprenait rien, elle apprendrait à être bonne et intelligente en leur compagnie.

– J'espère qu'elle ne taquinera pas mon petit chien, dit Lady Bertram, j'avais enfin obtenu que Julia le laissât tranquille.

– Il y aura quelques difficultés de notre côté, Mme Norris, observa Sir Thomas, à cause de la différence nécessaire à établir entre les jeunes filles quand elles grandiront. Comment préserver dans l'esprit de mes filles le sentiment de ce qu'elles sont, sans pour cela dédaigner leur cousine ? Et comment arriver sans humilier celle-ci à lui rappeler qu'elle n'est pas une Demoiselle Bertram ? Je les voudrais très bonnes amies et je ne tolérerai à aucun prix la moindre arrogance de la part de mes filles vis-à-vis de leur parente, mais elles ne peuvent cependant pas êtres égales. Leur rang, leur fortune, leur droit et leurs possibilités d'avenir seront toujours différents. C'est un point de grande délicatesse et vous devez nous assister dans nos efforts, afin de choisir l'exacte ligne de conduite à suivre.

Mme Norris était tout à fait du même avis, et quoiqu'elle envisageât la chose comme étant très difficile, elle l'encouragea à espérer que tout s'arrangerait pour le mieux.

Il est facile de supposer que Mme Norris n'écrivit pas en vain à Mme Price. Celle-ci sembla plutôt surprise que sa sœur choisit d'adopter sa fille, alors qu'elle avait tant de beaux garçons ; mais elle accepta l'offre avec reconnaissance en l'assurant que sa fille avait bon caractère, beaucoup d'esprit et qu'il n'aurait jamais à s'en plaindre. Elle en parla comme d'une petite créature délicate et chétive mais elle était convaincue que le changement d'air lui ferait le plus grand bien.

Pauvre femme ! Elle pensait sans doute qu'un changement d'air aurait fait un aussi grand bien à ses autres enfants !

CHAPITRE II

Le voyage de la petite fille s'accomplit sans incident. À Northampton, elle fut rejointe par Mme Norris qui avait réclamé le droit d'être la première à lui souhaiter la bienvenue et à l'amener vers les autres en la recommandant à leur bonté.

Fanny Price avait alors juste dix ans et s'il n'y eût rien de bien attirant dans son apparence il n'y avait non plus rien de repoussant. Elle était de petite taille pour son âge, n'avait pas le teint éclatant et rien de séduisant et était excessivement timide. Mais quoique gauche son aspect n'avait rien de vulgaire ; sa voix était douce et quand elle parlait sa physionomie devenait même jolie.

Sir Thomas et Lady Bertram voyant combien elle avait besoin d'encouragement la reçurent très gentiment. Sir Thomas tâcha d'avoir pour elle le plus d'amitié qu'il pût, mais sans grand résultat à cause de son allure grave. Quant à Lady Bertram, sans se donner la moitié de peine et en disant un mot quand il en disait dix, elle arriva avec un simple sourire à être la moins désagréable des deux.

Toute la jeunesse était à la maison et se comporta convenablement, gaiement et sans embarras du moins de la part des garçons qui âgés respectivement de seize et dix-sept ans et grands pour leur âge, avaient déjà l'apparence d'hommes aux yeux de leur jeune cousine. Les deux filles qui étaient plus jeunes et ressemblaient à leur père, furent moins naturelles. Mais elles étaient trop habituées au monde et trop or-

gueilleuses pour avoir la moindre timidité et la certitude que leur cousine manquait totalement d'usages leur donna vite un air d'indifférence parfaite.

C'était une famille qui avait réellement belle allure. Les fils étaient de beaux et solides garçons, les filles étaient très avenantes, ils étaient tous grands pour leur âge et admirablement élevés ce qui rendait plus frappante la différence avec leur petite cousine. On n'aurait pas pu supposer qu'il n'y avait que deux ans d'écart d'âge entre la plus jeune et Fanny.

Julia Bertram n'avait que douze ans et Maria un an de plus à peine. La petite étrangère se trouvait aussi malheureuse que possible. Craignant tout le monde, honteuse d'elle-même et ayant la nostalgie de la maison qu'elle avait quittée, elle ne savait comment se tenir et arrivait difficilement à articuler un mot sans pleurer. Mme Norris lui avait parlé de sa chance inespérée tout le long du chemin, depuis Northampton, et lui avait tant expliqué comment elle devrait se comporter et toute la gratitude qu'elle devait avoir pour ceux qui la recevait, qu'elle avait conscience d'être une pauvre petite chose pour qui le bonheur n'était pas fait. La fatigue aussi la terrassait après le long voyage qu'elle avait fait, et c'est en vain que Sir Thomas lui prodigua sa grande condescendance et Mme Norris ses recommandations. Lady Bertram avait beau lui donner son plus beau sourire, la faire asseoir à côté d'elle et lui offrir une appétissante tarte aux groseilles, elle ne pouvait qu'avaler ses larmes en silence et le sommeil seul arriva à calmer sa peine.

– Ce n'est pas un début très prometteur, dit Mme Norris, quand Fanny se fut retirée. Après tout ce que je lui avais dit avant d'arriver, je croyais qu'elle se montrerait autrement,

d'autant plus que je lui avais bien expliqué que la première impression qu'elle produirait avait beaucoup d'importance. Je souhaite qu'elle n'ait pas le caractère un peu boudeur de sa pauvre mère. Mais nous devons être indulgents vis-à-vis d'une telle enfant. Je ne crois pas que ce soit le fait de quitter sa famille qui la chagrine tant, quoique malgré toutes les choses qui lui manquaient, ce fût son « chez elle » quand même. Elle ne peut pas comprendre maintenant combien elle a gagné au change ; cependant il y a de la modération en toutes choses.

Malgré les avis de Mme Norris, il fallut un certain temps pour acclimater Fanny à sa nouvelle vie de Mansfield Park et l'habituer à vivre loin des siens. On ne se préoccupait guère de sa nature un peu sensible. Personne n'était vraiment désagréable pour elle, mais personne non plus ne lui avait donné une petite place dans sa vie.

Le jour de congé accordé aux Demoiselles Bertram le lendemain pour faire plus ample connaissance avec leur cousine, ne créa aucun courant sympathique. Elles ne purent cacher leur air de dédain en considérant le trousseau restreint de leur cousine et son ignorance du français. Et lorsqu'elles remarquèrent combien celle-ci paraissait étrangère au duo, qu'elles jouaient avec maîtrise, elles lui firent généreusement don de quelques uns de leurs moins beaux jouets et l'abandonnèrent tandis qu'elles allèrent pratiquer leurs plaisirs favoris qui étaient pour l'instant de confectionner des fleurs en papier ou de brûler du papier parfumé.

Qu'elle fût près de ses cousines, dans la classe, dans le salon ou dans le parc, Fanny se sentait également solitaire et trouvait un objet de crainte dans chaque endroit ou chaque personne. Elle était désemparée par le silence de Lady Ber-

tram, effrayée des regards sévères de Sir Thomas et excédée des recommandations continuelles de Mme Norris. L'aîné de ses cousins l'humiliait par des réflexions sur sa taille et la mortifiait en faisant remarquer sa timidité. Miss Lee s'étonnait de son ignorance et les femmes de chambre se moquaient de ses vêtements. Et lorsque au milieu de toutes ses humiliations elle songeait à ses frères et sœurs qui la considéraient avec égards parce qu'elle était leur aînée, leur chef de jeux, leur professeur et leur nurse tout ensemble, le désespoir emplissait son pauvre petit cœur. La beauté de l'habitation pouvait l'étonner mais ne la consolait pas. Les chambres étaient trop vastes pour qu'elle s'y sentît à l'aise et elle avait peur d'abîmer tout ce qu'elle touchait. Cette terreur ne la quittait pas, et souvent elle se cachait dans sa chambre pour pleurer. La petite fille, dont on disait au salon chaque soir, lorsqu'elle montait coucher, qu'elle était si heureuse de sa bonne fortune, finissait toutes ses journées dans un sommeil plein de sanglots !

Une semaine s'était écoulée de la sorte et personne n'avait encore soupçonné ce qui se passait dans son cœur, quand Edmond, le plus jeune de ses cousins la trouva un matin toute en pleurs sur l'escalier qui venait de la mansarde.

– Ma petite cousine, lui dit-il, avec toute la gentillesse d'une bonne nature, que se passe-t-il ?

Et s'asseyant près d'elle, il essaya de toutes ses forces de lui faire oublier la honte qu'elle ressentait d'avoir été ainsi surprise en larmes et la persuader de lui ouvrir son cœur. Était-elle malade ? Ou quelqu'un avait-il été mauvais pour elle ? Ou s'était elle disputée avec Julia et Maria ? Ou avait-elle quelque difficulté à apprendre sa leçon, qu'il pouvait lui

expliquer ? Vraiment ne pouvait-il faire quelque chose pour elle ?

Pendant tout un temps elle ne répondit que par « Non… non… merci » mais il insista et lorsqu'il lui parla de sa famille elle éclata en sanglots et lui expliqua son chagrin.

Il essaya de la consoler.

– Vous êtes triste d'avoir quitté votre maman, ma petite Fanny, dit-il, cela prouve que vous êtes une bonne fille, mais vous devez vous souvenir que vous êtes chez des parents et des amis, qui tous vous aiment et souhaitent vous rendre heureuse. Allons nous promener dans le parc et vous me parlerez de vos frères et sœurs.

Pendant qu'elle parlait, il remarqua que bien qu'elle aimât tous les siens, elle avait une grande préférence pour William, dont elle parlait beaucoup et qu'elle désirait le plus revoir. William, son frère aîné d'un an, son compagnon et son ami, son défenseur dans toutes ses difficultés avec sa mère (dont il était le chéri). William n'aimait pas qu'elle s'en allât et lui avait dit combien elle lui manquerait.

– Mais je suppose qu'il va vous écrire ?

– Oui, il a promis de le faire, mais il avait demandé qu'elle écrivît la première.

– Et quand lui écrivez-vous ?

Elle secoua la tête et répondit avec hésitation qu'elle n'avait pas de papier.

– Si c'est là toute la difficulté, je vous donnerai du papier et tout le reste et vous écrirez votre lettre quand bon vous semblera. Cela vous rendrait-il heureuse, d'écrire à William ?

– Oui, très.

– Alors faites-le tout de suite. Venez avec moi dans la petite salle à déjeuner. Nous y trouverons tout ce qui sera nécessaire. Nous sommes certains d'avoir toute la chambre pour nous.

– Mais mon cousin, ma lettre sera-t-elle postée ?

– Oui, je m'en occuperai, je la mettrai avec les autres lettres et comme votre oncle l'affranchira cela ne coûtera rien à William !

– Mon oncle ! répéta Fanny avec un regard craintif.

– Oui, quand vous aurez écrit la lettre, j'irai la porter à mon père pour qu'il l'affranchisse.

Fanny eût préférée un autre moyen, mais n'offrit plus de résistance et ils se rendirent ensemble dans la salle à déjeuner où Edmond lui donna du papier et le ligna avec autant de gentillesse qu'en aurait eue son propre frère… et même plus. Il l'aida de cette façon pendant toute la lettre et ajouta à toutes ces attentions, quelques mots qu'il écrivait de sa main, envoyant avec ses amitiés à William une guinée. Les sentiments que Fanny éprouva alors furent tellement violents, qu'elle fut incapable de les exprimer, mais son attitude et les mots qu'elle parvint à articuler étaient si expressifs qu'elle commença à intéresser son cousin. Il lui parla plus longuement et de tout ce qu'elle disait il ressortait qu'elle avait un cœur plein de tendresse et le ferme désir d'agir bien dans la vie. Il découvrit qu'elle était digne d'attention pour sa grande sensibilité et son extrême timidité. Il ne lui avait jamais causé aucun chagrin, mais il sentait cependant qu'elle méritait plus de bonté positive et décida de s'efforcer à lui

ôter cette crainte qu'elle avait d'eux tous, et de lui donner de bons conseils pour s'entendre gaiement avec Julia et Maria.

À dater de ce jour, Fanny se sentit plus à l'aise. Elle avait l'impression d'avoir un ami et la bonté de son cousin Edmond la rendit plus sociable avec les autres. L'endroit où elle vivait lui parut moins étranger et les gens moins effrayants et si parmi eux il y en avait encore qu'elle ne pouvait s'empêcher de craindre, elle commença à étudier leurs habitudes et la meilleure façon d'agir avec eux. Son apparence un peu rustique et un peu fruste qui avait troublé l'uniformité de la tenue de la famille, finit par disparaître. Elle n'eut plus peur de paraître devant son oncle, et ne s'irrita plus des recommandations de sa tante Norris.

Elle devint une compagne acceptable pour ses cousines quoique malheureusement son infériorité en âge et en instruction ressortît souvent et qu'un tiers fût nécessaire pour rétablir la paix. Ce tiers était toujours Edmond, indulgent et accommodant, et qui savait faire valoir les qualités de Fanny en faisant appel à leur bonté.

Edmond était profondément bon lui-même, et elle n'eut jamais à endurer de lui, les sarcasmes qu'elle recevait de Tom, qui se conduisant comme tant de jeunes hommes de dix-sept ans, se croyait très spirituel en se moquant d'une enfant de dix ans. À peine entré dans la vie, il était plein de fougue et avait toutes les dispositions du fils aîné né pour le plaisir et la dépense. Sa bonté envers sa petite cousine faisait partie de sa situation et de ses droits, et il lui faisait parfois de jolis cadeaux tout en se moquant d'elle.

Comme l'intelligence de Fanny et son allure étaient en grands progrès, Sir Thomas et Mme Norris se félicitèrent de leur bonne action. Mais il fut reconnu aussi que Fanny, loin

d'être très intelligente, avait de grandes dispositions et de ce fait pourrait leur donner quelques soucis ! Ils avaient d'ailleurs une fausse conception de ses capacités. Fanny savait lire, écrire, travailler mais on ne lui avait rien appris d'autres, et comme ses cousines constataient son ignorance sur beaucoup de choses qui leur étaient familières depuis longtemps déjà, elles la considéraient comme prodigieusement stupide, et les premières semaines elles en firent continuellement des gorges chaudes au salon.

– Chère maman, songez donc que ma cousine ne sait même pas dessiner la carte d'Europe – ou ma cousine ne connaît pas les principales rivières de Russie – ou elle n'a jamais entendu parler de l'Asie Mineure – ou elle ne sait pas la différence entre des crayons de couleur et des couleurs à l'eau ! C'est extraordinaire ! N'avez-vous jamais entendu quelque chose d'aussi stupide ?

– Ma chère, répondait la prudente tante, c'est très dommage en vérité, mais vous ne devez pas demander que tout le monde soit aussi avancé dans ses études que vous.

– Mais ma tante, elle est tellement ignorante ! Figurez-vous que nous lui avons demandé hier soir par quel chemin elle irait en Irlande et elle nous a répondu qu'elle irait par l'île de Wight. Elle ne connaît que l'île de Wight et elle l'appelle l'île comme si il n'y avait pas d'autres îles dans le monde. Je suis sûre que j'aurais été honteuse si je n'avais pas été plus instruite à son âge. Je ne me souviens pas du temps où je ne savais pas beaucoup plus qu'elle ne sait aujourd'hui. Combien de temps y a-t-il, ma tante, que nous répétions déjà l'ordre chronologique des rois d'Angleterre avec les dates de leur règne et les principaux événements de celui-ci ?

– Oui, reprit l’autre, et celui des empereurs romains jusqu’à Sévère, sans compter toute la mythologie, la chimie, l’astrologie et la philosophie !

– Tout cela est très vrai, en effet, ma chérie, mais vous êtes douées de mémoires extraordinaires et votre pauvre cousine n’en a probablement pas. Il y a de grandes différences entre les mémoires comme dans beaucoup d’autres choses et vous devez être indulgente pour votre cousine et la plaindre de cette déficience. Souvenez-vous que si même vous êtes avancées et intelligentes, vous devez rester modestes car si vous savez déjà pas mal de choses, il vous reste beaucoup à apprendre encore.

– Oui, je sais. Mais je dois vous raconter encore une chose si curieuse et si stupide de la part de Fanny. Savez-vous qu’elle ne désire apprendre ni la musique ni le dessin ?

– Certainement, ma chérie, c’est en effet tout à fait ridicule et cela montre un manque absolu de goûts artistiques, mais tout bien considéré, je crois que c’est aussi bien comme cela, car quoique vos parents (grâce à moi) soient assez bons pour l’élever avec vous, il n’est pas nécessaire qu’elle devienne aussi accomplie que vous, au contraire. Il est même à souhaiter qu’il y ait une différence entre vous et elle.

Tels étaient les sentiments que Mme Norris inculquait à ses nièces et dès lors il n’était pas très étonnant qu’avec leurs talents prometteurs et leur instruction très avancée, elles manquaient totalement des qualités fondamentales de générosité et d’humilité ; à part cela, elles étaient admirablement instruites et Sir Thomas ne savait pas ce qui leur manquait, parce que quoique père exemplaire, il n’était pas lui-même très affectueux extérieurement et la réserve de ses manières arrêtait toute démonstration de ce genre.

Quant à Lady Bertram, elle ne se préoccupait absolument pas de l'éducation de ses filles. Elle n'avait pas de temps pour de telles préoccupations. Elle était de cette sorte de femmes qui passent leur journée, joliment habillées, assises dans un canapé, faisant un long travail à l'aiguille, pensant en général plus à son chien qu'à ses enfants. Mais elle était très indulgente pour ceux-ci, à condition que cela ne la dérange pas, guidée dans toutes les choses importantes par Sir Thomas et dans les petites choses par sa sœur : eût-elle disposé de plus de loisirs pour s'occuper de ses filles qu'elle aurait probablement supposé que c'était inutile ; puisqu'elles étaient confiées à une gouvernante de parfaite éducation et ne devaient rien désirer de plus. Quant à la stupidité de Fanny, elle ne pouvait dire qu'une chose, c'est que c'était de la malchance, mais que certaines personnes naissent stupides et que Fanny devait faire plus d'efforts : elle ne savait rien faire d'autre. Mais elle ne trouvait rien de mal dans la pauvre petite créature et l'avait toujours trouvée très rapide et complaisante pour porter ses messages et lui donner ce qu'elle désirait.

Avec son ignorance et sa timidité, Fanny était bien établie à Mansfield Park et tâchant de reporter sur sa nouvelle famille toute l'affection de son ancien home, finissait par y être moins malheureuse avec ses cousines. Maria et Julia n'étaient pas réellement méchantes et quoique Fanny souffrît souvent de leur façon de la traiter, elle trouvait leurs agissements trop bas pour en être offensée. Peu de temps après son arrivée dans la famille, Lady Bertram, par suite d'une petite indisposition et d'une grande dose d'indolence, décida de quitter la ville qu'elle avait cependant accoutumé d'habiter chaque printemps et alla s'installer tout à fait à la campagne, laissant Sir Thomas à ses devoirs du Parlement et sans se demander si son absence nuirait au bon ordre de la maison.

À la campagne, les demoiselles Bertram continuèrent à exercer leur mémoire, à étudier leurs duos et à devenir des femmes, et leur père les vit avec joie devenir des personnes accomplies comme il le désirait. Son fils aîné était négligent et extravagant et lui avait déjà donné pas mal de soucis ; tandis que ses autres enfants ne lui donnaient que des satisfactions. Ses filles, quoique obligées un jour à quitter leur nom de Bertram, feraient, il en avait l'espoir, de belles alliances, et le caractère d'Edmond, son solide bon sens et sa loyauté de pensée tendaient à l'amener aux honneurs et à l'action ; pour son bonheur et celui de ceux qui l'entouraient, il deviendrait pasteur.

Parmi tous les plans et projets qu'il faisait pour ses enfants, Sir Thomas n'oubliait pas de faire ce qu'il pouvait pour les enfants de Mme Price. Il l'assista largement dans l'éducation et la situation de ses fils lorsqu'ils arrivèrent en âge de décider leur carrière et Fanny, quoique complètement séparée de sa famille, était heureusement satisfaite d'apprendre les bontés dont elle était l'objet.

Une fois et seulement une fois pendant de longues années, elle eut la joie de voir William. Du reste de sa famille elle ne vit personne, aucun d'eux ne semblait penser encore à elle-même pour lui faire une visite et personne ne semblait désirer la revoir. Mais William, décidé à devenir marin, fut invité à passer un week-end près de sa sœur avant de s'embarquer. On peut imaginer la joie de leur rencontre, leur bonheur d'être ensemble, les heures délicieuses qu'ils passèrent et les longues causeries qu'ils échangèrent, aussi bien que le chagrin profond du garçon quand il s'en alla, peut-être pour toujours, et la détresse de la petite fille quand il la quitta.

Heureusement, cette visite eut lieu pendant les vacances de Noël, de sorte que Fanny put compter sur les paroles de réconfort de son cousin Edmond qui lui montra d'une façon si charmante la belle carrière de William qu'elle finit par admettre que la séparation était une nécessité. L'amitié d'Edmond ne lui manqua jamais ; lorsqu'il quitta Eton pour Oxford, il continua à se montrer aussi prévenant et bon pour elle et profita de chaque occasion pour le lui prouver. Sans vouloir avoir l'air de faire plus que les autres, et sans crainte de faire trop, il s'occupa toujours de ses intérêts, en considérant ses goûts, et tâcha de faire ressortir ses meilleures qualités en luttant contre la défiance qui les rendait moins visibles et lui donna des conseils, des encouragements et des consolations.

Mise au rancart, comme elle l'était par tout le monde, son appui seul ne pouvait guère lui suffire pour se mettre en évidence, mais la préoccupation d'Edmond était autre. Il voulait l'aider d'abord à faire des progrès intellectuels et à y trouver du plaisir. Il la savait intelligente, d'une compréhension rapide et d'un bon jugement et ayant une vraie passion pour la lecture, qui bien dirigée devait être une éducation par elle-même.

Miss Lee lui apprenait le français et chaque jour un peu d'histoire, mais il lui conseilla les livres qui charmaient ses heures de loisir, encouragea son goût et corrigea son jugement. Il rendait ses lectures profitables en lui parlant de ce qu'elle avait lu et en rehaussant leurs attraits par quelques éloges judicieux. En retour, elle l'aima plus que n'importe qui d'autre, excepté William ; son cœur se partageait entre eux deux.

CHAPITRE III

Le premier événement de quelque importance dans la famille fut la mort de M. Norris qui advint lorsque Fanny atteignit quinze ans. Cette mort apporta nécessairement des changements et des nouveautés. Mme Norris, en quittant le presbytère, s'installa d'abord au Park, après quoi elle alla dans une petite maison qui appartenait à Sir Thomas, dans le village, et se consola de la perte de son mari en considérant qu'elle pouvait très bien s'en passer en vivant d'une façon économe avec ses revenus nécessairement réduits.

La cure aurait dû revenir à Edmond, et si son oncle était mort quelques années auparavant, elle aurait été remise de droit à quelque ami en attendant qu'il fût en âge d'entrer dans les ordres. Mais les extravagances de Tom avaient jusqu'alors été si grandes, qu'il était nécessaire de prendre des dispositions différentes au plus tôt : le plus jeune frère devait aider à payer les plaisirs de l'aîné. Il y avait une autre cure de famille actuellement à la disposition d'Edmond mais quoique cette circonstance se fût mieux arrangée avec la conscience de Sir Thomas, il ne pouvait pas s'empêcher d'en sentir l'injustice et il essaya sérieusement de la faire comprendre à son fils aîné avec l'espoir qu'il serait touché, et que cela lui ferait plus d'effet que tout ce qu'il avait essayé jusqu'ici.

– Je rougis pour vous, Tom, dit-il avec son air le plus digne. Je rougis de l'expédient auquel je dois recourir et j'espère vous apitoyer en cette occasion dans vos sentiments

de frère. Vous avez volé à Edmond dix, vingt, trente ans et peut-être pour la vie, plus de la moitié de ce qui lui revenait. Il peut être dans mon pouvoir ou dans le vôtre (et j'espère qu'il en sera ainsi) de lui procurer un meilleur avancement, mais il ne doit pas être oublié qu'aucun bénéfice de cette sorte n'existerait si nous ne le lui avions demandé et que rien ne peut en réalité être équivalent à l'avantage certain qu'il est obligé de devancer à cause de l'urgence de vos dettes.

Tom écoutait avec quelque peu de honte et de tristesse, mais se soustrayait aussi vite que possible, déclarant avec un égoïsme frivole que premièrement il n'avait pas fait la moitié des dettes de ses amis, secondement que son père en avait fait tout un drame et troisièmement que le futur bénéficiaire, quel qu'il fût, mourrait probablement bientôt.

À la mort de M. Norris, le poste revenait de droit à un certain M. Grant, qui en conséquence vint habiter Mansfield et malgré les prédictions de M. Bertram, semblait être un homme de quarante-cinq ans en parfaite santé. Mais non, il avait un petit cou, était d'une espèce de gens apoplectiques et trop grand amateurs de bonnes choses : il ne ferait pas long feu. Il avait une femme de quinze ans plus jeune, mais pas d'enfants. Les deux époux avaient la réputation d'être des gens très respectables et très agréables.

Le moment était venu maintenant où Sir Thomas supposait que sa belle-sœur allait réclamer sa nièce près d'elle. Son changement de situation, les progrès que Fanny avait réalisés en grandissant, semblaient ne plus apporter d'objection à ce qu'elles vivent ensemble, mais au contraire rendaient naturelle leur réunion. Comme d'une part, les revenus de Sir Thomas avaient diminué en raison des pertes récentes dans ses états des Indes, en surplus des extrava-

gances de son fils aîné, il devenait désirable pour lui d'être délivré de la charge et des obligations de son établissement futur. Certain qu'il ne pouvait en être autrement, il en parla à sa femme et la première fois que celle-ci eut l'occasion de voir Fanny elle lui dit :

– Alors, vous allez nous quitter et vivre avec ma sœur ? Êtes-vous contente ?

Fanny fut trop surprise pour dire autre chose, que répéter les mots de sa tante :

– Vous quitter ?

– Oui, ma chérie, pourquoi en seriez-vous étonnée ? Vous êtes restée cinq ans avec nous et ma sœur a toujours désiré vous prendre près d'elle si son mari mourait. Mais vous devez revenir chez nous autant de fois que vous le désirez.

La nouvelle était pour Fanny aussi désagréable qu'inattendue. Elle n'avait jamais reçu de témoignage de bonté de la part de sa tante Norris et ne pouvait l'aimer.

– Je serai très triste de partir, dit-elle avec une voix altérée.

– Oui je comprends cela, c'est assez naturel. Je ne crois pas que rien puisse jamais vous affliger depuis que vous êtes venue dans cette maison comme une pauvre petite créature.

– J'espère que je ne suis pas ingrate, ma tante, dit Fanny modestement.

– Non, ma chère, j'espère que non, mais vous êtes sûre d'avoir une maison confortable. Cela ne fera pas une grande différence pour vous d'être dans une maison ou une autre.

Fanny quitta la chambre avec un cœur très triste. Elle ne trouvait pas la différence si petite et elle n'éprouvait aucune satisfaction à vivre avec sa tante. Dès qu'elle rencontra Edmond elle lui raconta son chagrin.

– Cousin, dit-elle, quelque chose va arriver que je n'aime pas du tout et quoique vous m'ayez toujours persuadée de prendre du bon côté les choses que je n'aimais pas, au premier abord vous ne serez pas capable de m'aider cette foisci. Je vais aller vivre entièrement avec ma tante Norris.

– Vraiment.

– Oui ma tante Bertram vient de me l'annoncer à l'instant ; c'est décidé. Je vais quitter Mansfield Park et aller à la « Maison Blanche » dès qu'elle y sera installée, je suppose.

– Eh bien, Fanny, si le projet ne vous déplaisait pas je le trouverais excellent.

– Oh cousin !

– Il a beaucoup de choses pour lui. Ma tante se montre une femme sensée en vous désirant près d'elle. Elle choisit une amie et une compagne exactement où elle le devait et je suis content que son amour de l'argent ne l'en ait pas empêchée. Vous serez tout à fait ce que vous devez être pour elle. J'espère que cela ne vous peine pas trop, Fanny.

– Mais si, cela me peine. Je ne puis pas l'aimer. J'aime, cette maison et tout ce qu'elle renferme et je ne pourrai rien aimer là-bas. Vous savez combien je suis mal à l'aise avec elle.

– Je ne puis rien dire de sa façon d'être envers vous quand vous étiez enfant, mais ce fut la même chose pour

nous tous. Elle n’a jamais su être aimable pour les enfants. Mais maintenant vous êtes d’un âge à être traitée mieux ; je pense d’ailleurs qu’elle se comporte déjà autrement et quand vous serez sa seule compagne vous lui deviendrez nécessaire.

– Je ne serai jamais nécessaire à personne.

– Qu’est-ce qui vous en empêcherait ?

– Tout. Ma situation, ma bêtise et ma médiocrité.

– Quant à votre bêtise et à votre médiocrité, ma chère Fanny, croyez-moi : vous n’avez jamais possédé l’ombre de l’une ou de l’autre, excepté en employant ces mots improprement. Il n’y a aucune raison au monde pour que vous ne vous rendiez pas nécessaire quand vous êtes bien connue. Vous avez du bon sens, un bon caractère et je suis sûre que vous avez un cœur reconnaissant qui ne veut pas recevoir de bontés sans souhaiter pouvoir les rendre. Je ne connais pas de plus belles qualités pour une amie et une compagne.

– Vous êtes trop bon, répondit Fanny en rougissant sous de tels compliments. Comment pourrais-je jamais vous remercier comme je le voudrais pour l’estime que vous me donnez ? Oh ! cousin, si je dois partir je me souviendrai de votre bonté jusqu’à la fin de ma vie.

– Mais réellement Fanny, j’espère que vous vous souviendrez de moi quand vous serez à la Maison Blanche qui n’est guère loin d’ici. Vous parlez comme si vous vous en alliez à deux cents milles d’ici, alors que c’est de l’autre côté du parc ; mais vous restez des nôtres autant qu’avant. Les deux familles se verront chaque jour de l’année et la seule différence sera que vivant avec votre tante vous devrez nécessairement prendre la place qui vous revient dans la vie.

Ici, il y a trop de personnes derrière lesquelles vous vous cachez, mais avec elle, vous serez forcée de parler pour vous-même.

– Oh, ne dites pas cela !

– Je dois le dire et je le dis avec plaisir. Mme Norris est bien mieux placée que ma mère pour s'occuper de vous maintenant. Elle fera beaucoup pour quelqu'un à qui elle s'intéresse vraiment et elle vous forcera à rendre justice à vos qualités naturelles.

Fanny soupira et répondit :

– Je ne puis pas voir les choses comme vous mais je devrais vous croire, cependant, et je vous suis très obligée d'essayer de m'habituer à ce qui doit être. Si je pouvais croire que ma tante s'intéresse vraiment à moi, ce serait délicieux de sentir que je suis utile à quelqu'un. Ici, je sais que je ne comptais pour personne et cependant j'aimais tant cet endroit…

– L'endroit est justement ce que vous ne quittez pas en quittant la maison, Fanny. Vous aurez la disposition du parc et des jardins comme auparavant. Même votre petit cœur fidèle ne doit pas craindre ce changement purement nominal. Vous aurez les mêmes promenades à parcourir ; la même librairie pour vous distraire, les mêmes gens à rencontrer et le même cheval à monter.

– C'est vrai. Oui, ce cher vieux poney gris. Ah cousin, quand je me rappelle combien j'avais peur de monter. Quelles terreurs me prenaient quand j'entendais dire que cela me ferait du bien ! Oh, ce que je tremblais quand mon oncle parlait de chevaux ! et puis quand je songe à la peine que vous vous êtes donné à me faire entendre raison et à

calmer mes frayeurs et la patience avec laquelle vous m’avez convaincue que j’aimerais monter après un petit temps et combien vous aviez raison ; je suis encline à espérer que vous puissiez toujours prophétiser aussi bien.

– Et je suis tout à fait convaincu que votre existence avec Mme Norris sera aussi bonne pour votre esprit que monter à cheval a été bon pour votre santé et en même temps pour votre plus grand bonheur.

Ainsi se termina leur conversation qui avec tout le bien qu’elle aurait pu faire à Fanny s’avéra totalement inutile par le fait que jamais Mme Norris n’avait la plus petite intention de la prendre chez elle. Cela ne lui était jamais venu à l’esprit sinon comme une chose à éviter avec soin. Pour prévenir cette demande, elle s’était installée dans la plus petite habitation qui existât dans tout Mansfield Park, la maison Blanche étant juste assez grande pour la recevoir avec ses servantes et comprendre une chambre d’ami à laquelle elle tenait particulièrement. La chambre d’ami n’avait jamais été employée au Presbytère mais s’avérait aujourd’hui d’une absolue nécessité. Cependant, toutes ses précautions furent supposées avoir une meilleure intention et son insistance pour avoir cette chambre d’ami pouvait avoir trompé Sir Thomas, lui faisant supposer qu’elle était réellement destinée à Fanny. Lady Bertram éclaircit bientôt la question en disant à Mme Norris, sans détour :

– Je pense, ma sœur, que nous n’aurons plus besoin de garder Miss Lee quand Fanny ira vivre avec vous ?

Mme Norris sursauta.

– Vivre avec moi, chère Lady Bertram que voulez-vous dire ?

– Ne va-t-elle pas aller vivre avec vous ? Je croyais que c'était arrangé avec Sir Thomas.

– Moi ? Jamais, je n'en n'ai jamais touché un mot à Sir Thomas et lui ne m'en a pas parlé. Fanny vivre avec moi ! C'était la dernière chose à laquelle j'aurais pensé ou que quelqu'un nous connaissant toutes deux aurait souhaité ! Bon Dieu, que pourrais-je faire de Fanny ? Moi, une pauvre veuve solitaire, inutile, bonne à rien, l'esprit tout à fait abattu, que pourrais-je faire avec une jeune fille qui en est à ce moment-là de la vie, à quinze ans ! L'âge qui précisément demande le plus de soins et d'attentions et qui a le plus de goût pour la dissipation. Il n'est pas possible que Sir Thomas ait envisagé une chose pareille ! Sir Thomas est mon ami et personne me souhaitant du bien n'aurait proposé cela. Comment vous en a-t-il parlé ?

– Au fait, je ne sais pas. Je suppose qu'il trouvait que c'était le mieux.

– Mais qu'en a-t-il dit ? Il ne peut pas avoir dit qu'il désirait que je prenne Fanny. Je suis sûre que dans son cœur il ne peut souhaiter cela !

– Non, il a seulement dit qu'il croyait que c'était très probable et je l'ai cru aussi. Nous pensons tous les deux que ce serait un agrément pour vous mais si vous ne le désirez pas, on n'en parlera plus. Elle ne nous encombre pas ici.

– Chère sœur, si vous considérez ma situation malheureuse, comment peut-elle être un agrément pour moi ? Me voilà privée du meilleur des maris, voilà ma santé ébranlée en le soignant et en le veillant, mes esprits dans un état encore pire, toute la paix de ma vie détruite avec à peine de quoi tenir mon rang de femme du monde et de quoi me per-

mettre de vivre sans déshonorer la mémoire de mon cher disparu ; quel agrément voulez-vous que je trouve en prenant une telle charge que Fanny ? Je ne voudrais pas pour mon propre salut faire une chose aussi injuste vis-à-vis de cette pauvre petite. Elle est en de bonnes mains ; et assurée de faire le bien. Je dois lutter seule avec mes difficultés et mes chagrins comme je le puis.

– Alors, cela ne vous fera rien de vivre toute seule ?

– Chère Lady Bertram, quel est mon lot sinon la solitude ? De temps à autre j'espère avoir une amie dans mon petit cottage (j'aurais toujours un lit pour les amis) mais la plupart de mes jours futurs se passeront dans une réclusion complète. Que je puisse nouer les deux bouts, c'est tout ce que je demande.

– J'espère, ma sœur que les choses n'iront pas si mal que vous le dites cependant, puisque Sir Thomas a dit que vous auriez six cents livres par an.

– Je ne me plains pas, Lady Bertram. Je sais que je ne puis plus vivre, comme je le faisais ; mais je dois supprimer ce que je puis et apprendre à être une meilleure ménagère. J'ai été une maîtresse de maison très libérale mais je ne rougirais pas de faire maintenant des économies. Ma situation a diminué avec mes revenus. M. Norris avait, comme pasteur des grands devoirs vis-à-vis de la paroisse, dont je ne devrai plus me soucier. Personne ne sait combien il a été dépensé dans notre cuisine pour des mendiants et des vagabonds. À la Maison Blanche je surveillerai cela. Je dois vivre de ma rente, sinon je serai misérable. Et si je parvenais à mettre un peu de côté au bout de l'année, j'en serais très satisfaite.

– Je crois que vous pourrez. Vous l’avez toujours fait n’est-ce pas ?

– Mon but, Lady Bertram, est d’être utile à ceux qui viendront après moi. C’est pour le bien de vos enfants que je souhaite être plus riche, je n’ai personne d’autre à qui m’intéresser mais je serais très contente de penser que je pourrai leur laisser à chacun une bagatelle qui en vaudrait la peine.

– Vous êtes très bonne, mais ne vous préoccupez pas d’eux. Ils sont sûrs de ne manquer de rien. Sir Thomas s’en occupera.

– Mais les moyens de Sir Thomas seront fatalement amoindris, vous savez, si l’état d’Antigue continue à donner si peu de revenus.

– Oh, cela va s’arranger ! Je sais que Sir Thomas a écrit à ce sujet.

– Eh bien, Lady Bertram, dit Mme Norris en se levant pour partir, je ne puis que vous dire que mon seul désir est d’être de quelque utilité à votre famille et si Sir Thomas reparlait jamais de Fanny, vous pourriez lui dire que ma santé et mes esprits rendent la chose hors de question d’autant plus que je n’aurais pas même un lit à lui donner, puisque je dois garder une chambre pour mes amies.

Lady Bertram donna suffisamment d’extraits de cette conversation à son mari pour lui ôter toutes ses illusions sur les vues de sa belle-sœur et dès lors, elle fut tout à fait à l’abri d’aucune demande ou de la moindre allusion de sa part. Il ne peut que s’étonner de son refus de faire quelques chose pour une nièce qu’elle avait si chaudement recommandée ; mais comme elle prit grand soin de lui faire com-

prendre ainsi qu'à Lady Bertram que tout ce qu'elle possédait reviendrait à leur famille, il admit la situation comme elle était, ce qui, en lui donnant tous les avantages, lui permettait d'aider plus facilement Fanny, lui-même.

Fanny apprit bientôt combien avait été vaines ses craintes de départ et la joie spontanée et sincère qu'elle montrait consola Edmond du désappointement qu'il eut de ne pas voir s'accomplir ce qu'il croyait préférable pour elle. Mme Norris s'installa à la Maison Blanche ; les Grant arrivèrent au Presbytère et la vie reprit à Mansfield comme à l'ordinaire pour un certain temps.

Les Grant se montrèrent aimables et sociables et dans l'ensemble plurent à leurs nouvelles relations. Ils avaient naturellement leurs défauts et Mme Norris les eut bientôt trouvés. Le Dr. était très gourmand et désirait un bon dîner chaque jour tandis que Mme Grant, au lieu de tâcher d'être économe, donnait à sa cuisinière des gages aussi forts que ceux que l'on donnait à Mansfield Park et mettait rarement les pieds à la cuisine. Mme Norris ne pouvait parler sans humeur de tels abus ni de la quantité de beurre et d'œufs qui étaient régulièrement employés dans cette maison. Personne plus qu'elle n'aimait l'abondance et l'hospitalité, personne ne détestait plus qu'elle les actions compatissantes ; le presbytère n'avait jamais manqué de confort quand elle y était, lui semblait-il, mais elle ne pouvait comprendre cette façon de faire ! Une dame trop élégante dans un presbytère de campagne n'était pas à sa place. Elle trouvait que sa chambre à provisions eût été bien suffisante pour Mme Grant. Malgré toutes ses enquêtes elle ne put jamais découvrir que Mme Grant possédait plus que cinq cents livres.

Lady Bertram écouta toutes ses histoires sans le moindre intérêt elle ne désirait pas entrer dans les erreurs d'économie des autres mais elle ressentit une offense à sa beauté dans le fait que Mme Grant était si bien établie dans la vie sans être jolie et exprimait un étonnement sur ce point aussi souvent que Mme Norris redisait son indignation sur l'autre.

Ces opinions avaient déjà été beaucoup discutées quand un autre événement de grande importance arriva dans la famille qui absorba les pensées et les conversations des dames. Sir Thomas trouva nécessaire de partir pour Antigue lui-même afin d'arranger ses affaires et prit avec lui son fils aîné, dans l'espoir de le détacher de certaines relations indésirables. Ils quittèrent l'Angleterre avec la demi-certitude d'être absents pendant à peu près douze mois.

La nécessité de ce voyage au point de vue pécuniaire et l'espoir qu'il serait salutaire à son fils, consola Sir Thomas de l'ennui de quitter le reste de sa famille et de laisser ses filles sous la direction des autres au moment le plus délicat de leur vie. Il ne croyait pas Lady Bertram capable de le remplacer ou même de s'occuper d'elles, mais il avait suffisamment confiance dans la surveillance soutenue de Mme Norris et dans le jugement d'Edmond pour pouvoir s'en aller sans crainte, quant à leur conduite.

Lady Bertram n'aimait pas du tout l'idée que son mari la quittait, mais elle ne s'inquiétait ni de sa sécurité, ni de son confort, étant l'une de ces personnes qui pensent que rien n'est dangereux ni difficile, ni fatigant si ce n'est pour elle-même.

Les Demoiselles Bertram, furent le plus à plaindre dans cette occasion, pas pour leur chagrin, mais pour leur indiffé-

rence totale. Elles n'avaient pas une affection énorme pour leur père qui était étranger à leurs plaisirs ; son absence leur plaisait plutôt. Elles se sentaient soulagées de toute retenue et sans prétendre à des amusements qui auraient été sans doute défendus par Sir Thomas se sentirent immédiatement très libres d'agir comme bon leur semblait. Fanny eut la même impression que ses cousines, mais sa nature plus sensible lui suggéra en même temps la pensée que ces sentiments étaient ingrats et elle se chagrina de ne pas pouvoir se tourmenter d'avantage. « Sir Thomas qui avait tant fait pour elle et ses frères, et qui était parti peut-être pour ne jamais revenir ! Et elle pouvait le voir partir sans une larme ! C'était d'une monstrueuse insensibilité ! » Il lui avait dit, justement ce dernier matin, qu'il espérait qu'elle pourrait de nouveau revoir William l'hiver prochain et l'avait chargée de lui écrire et de l'inviter à Mansfield aussitôt que son escadre serait en Angleterre. « C'était si délicat et si bon ! » et s'il avait seulement souri en le disant et l'avait appelée « ma chère Fanny » toute sa froideur passée aurait été oubliée. Mais il avait terminé son discours d'une façon mortifiante pour elle en disant : « Si William vient à Mansfield, j'espère que vous serez capable de le convaincre que les nombreuses années qui se sont passées depuis que vous êtes séparés, n'ont pas été sans apporter quelques progrès à votre condition quoique je craigne qu'il retrouve sa sœur à seize ans, la même à peu près qu'elle n'était à dix ans. »

Elle avait pleuré amèrement sur ces réflexions quand son oncle était parti, et ses cousines en la voyant avec des yeux rouges, la traitèrent d'hypocrite.

CHAPITRE IV

Tom Bertram avait passé si peu de temps à la maison que son absence ne fut guère remarquée, et Lady Bertram fut même très étonnée de découvrir qu'ils se passaient tous très bien de leur père et qu'Edmond le remplaçait, parlait au régisseur, écrivait à l'avocat, commandait aux domestiques et lui épargnait toute fatigue inutile, excepté celle de lui dicter ses lettres.

La nouvelle de l'arrivée sains et saufs des voyageurs à Antigue, après un excellent voyage, arriva, mais pas avant que Mme Norris n'eût inquiété tout le monde par de terribles suppositions et pas avant qu'elle n'eût déjà pris toutes les dispositions en cas de catastrophe.

L'hiver arriva et se passa sans incident, et les nouvelles furent toujours excellentes. Mme Norris était tout le temps occupée à procurer des amusements à ses nièces, à les assister dans leur toilettes, vantant leurs qualités, et cherchant des maris possibles, en plus de ses occupations de maîtresse de maison et de ses interventions dans celles de sa sœur, ainsi que les dépenses de Mme Grant, si bien qu'elle avait peu d'occasion de penser à l'absent.

Les demoiselles Bertram étaient maintenant tout à fait semblables aux élégantes du voisinage, et comme elles unissaient à la beauté une grâce naturelle et des manières aisées, et qu'elles avaient été élevées avec soin dans tous les devoirs d'une jeune fille parfaite, elles récoltaient toutes les faveurs et tous les compliments. La vanité était tellement ancrée en

elles que ceux-ci et celles-là leur paraissaient naturels, tandis que les éloges que leur tante ne cessaient de leur faire les renforcèrent dans l'idée qu'elles étaient sans défaut. Lady Bertram ne se montrait pas en public avec ses filles. Elle était trop indolente, même pour s'astreindre à aller recevoir les félicitations qu'on n'aurait pas manqué de lui faire sur le succès de ses filles et elle laissa ce soin à sa sœur qui ne désirait rien de plus que ce poste honorable, par lequel elle pouvait s'immiscer dans toute la société sans avoir de responsabilités personnelles.

Fanny n'avait pas sa part des fêtes de la saison mais elle se plaisait à tenir compagnie à sa tante quand tout le reste de la famille était sorti et comme Miss Lee avait quitté Mansfield, elle devint naturellement très nécessaire à Lady Bertram, pendant une nuit de bal ou pendant une fête. Elle lui parlait, l'écoutait, lui faisait la lecture, et la tranquillité de telles soirées avec la certitude de n'entendre aucune méchanceté pendant ces tête-à-tête, lui apportait un vrai repos dans la vie ballottée qu'elle menait. Elle aimait à entendre le compte-rendu des plaisirs de ses cousines, spécialement des bals et apprendre avec qui Edmond avait dansé, mais elle avait une trop petite idée de sa situation pour imaginer qu'elle aurait jamais de ces joies, et de ce fait, ne nourrissait aucune jalousie.

Dans l'ensemble ce fut un bon hiver pour elle. Il ne ramena pas William en Angleterre, mais elle espérait toujours sa venue.

Le printemps suivant la priva de son inestimable ami le vieux poney gris, et pendant tout un temps sa santé s'en ressentit très fort, car sans compter l'habitude qu'elle avait de le monter, on ne s'occupa plus de lui faire monter un autre

cheval, parce que ses tantes déclarèrent « qu'elle pourrait monter un de ceux de ses cousines, quand celles-ci n'en avaient pas envie » et comme les demoiselles Bertram montaient à cheval chaque fois qu'il faisait beau et ne connaissaient pas le geste de faire le sacrifice de leur plaisir, elle ne monta plus jamais. Elles firent leurs agréables promenades chaque matin d'avril et de mai tandis que Fanny restait assise à la maison près d'une de ses tantes, ou marchait au-delà de ses forces à l'instigation de l'autre. Car Lady Bertram trouvait que faire de l'exercice était une chose inutile pour les autres, ne l'aimant pas elle-même, et Mme Norris, qui marchait toute la journée, trouvait au contraire que tout le monde devait marcher autant qu'elle.

Edmond était absent en ce moment, sans quoi il aurait vite remédié au mal. Lorsqu'il revint et constata ce qui arrivait à Fanny et les mauvais effets qui en étaient résultés, il décida tout de suite que « Fanny devait avoir un cheval », malgré les protestations de sa mère et de sa tante. Mme Norris pensa que l'on trouverait bien un vieux cheval qui ferait largement l'affaire, chez quelque habitant du Park, ou que l'on pourrait emprunter celui du régisseur, ou que peut-être le Rév. Grant pourrait de temps à autre leur louer le poney qu'il envoyait pour la Poste. Elle ne pouvait pas s'empêcher de considérer comme absolument inutile et même peu admissible que Fanny ait un cheval à elle, comme ses cousines. Elle était sûre que ce n'était pas dans les désirs de Sir Thomas et elle n'admettait pas qu'en son absence, on fît une telle acquisition et qu'on augmentât ainsi grandement les frais de son écurie, au moment où ses revenus étaient justement très incertains. Edmond répondait fermement :

– Fanny doit avoir un cheval.

Mme Norris n'était pas d'accord à ce sujet, mais Lady Bertram était tout à fait du même avis que son fils ; cependant, afin de ne pas déplaire à son mari, elle proposa d'attendre septembre : il n'y aurait pas d'inconvénients à attendre jusqu'alors.

Quoique la façon dont sa tante traitait Fanny lui déplût bien plus que la façon d'agir de sa mère à son égard, Edmond dut s'incliner en principe. Il décida de trouver un moyen qui n'encouragerait pas les critiques de son père et qui procurerait en même temps à Fanny la possibilité immédiate de refaire ces exercices dont il savait qu'elle avait grand besoin.

Il avait trois chevaux à lui, mais aucun ne convenait à une dame. Deux étaient des étalons et le troisième était un cheval de trait. Il résolut d'échanger ce dernier contre un cheval que sa cousine pourrait monter, il savait où en trouver un et ainsi décidé, il conclut rapidement l'affaire. La nouvelle jument était une petite merveille, et s'adapta vite à sa nouvelle maîtresse.

Fanny eut ainsi son cheval à elle. Elle n'aurait jamais cru auparavant qu'elle pût s'habituer à un autre cheval qu'à son vieux poney gris, mais le plaisir qu'elle eut à monter la jument d'Edmond dépassa ses désirs et ne pouvait s'exprimer en mots. Son cousin représentait pour elle l'exemple de la bonté et de la générosité que personne comme elle ne pouvait apprécier à sa valeur et elle ne connaissait pas de sentiment qui était suffisant pour le payer en retour. Celui qu'elle éprouvait pour lui était fait d'estime, de reconnaissance, de confiance et de tendresse.

Comme le cheval restait en nom la propriété d'Edmond, Mme Norris put admettre que Fanny en disposât, et si même

Lady Bertram avait encore trouvé valable son objection, Edmond allait être excusé à ses yeux de n'avoir pas attendu le retour de Sir Thomas en septembre, car quand septembre arriva, Sir Bertram était encore à l'étranger et ne paraissait pas être si près de terminer son affaire. Des circonstances désagréables avaient surgi tout à coup au moment où il songeait à rentrer en Angleterre et l'incertitude dans laquelle se trouvaient à nouveau ses affaires, l'obligea à renvoyer son fils à la maison pour attendre que les arrangements aient été conclus. Tom revint sain et sauf, en apportant d'excellentes nouvelles de la santé de son père, mais trop peu de détails, de l'avis de Mme Norris. Le fait que Sir Thomas renvoyait son fils lui semblait une précaution que le père prenait en prévision d'un danger qu'il pourrait courir et elle ne pouvait s'empêcher d'avoir de terribles pressentiments ; tandis qu'arrivaient les longues soirées d'automne, elle était tellement hantée par ces idées, dans la triste solitude de son cottage, qu'elle fut obligée de venir se réfugier dans la salle à manger du Park. Le retour des fêtes d'hiver eut cependant un heureux effet sur son esprit, car elle était tellement préoccupée à surveiller les succès de l'aînée de ses nièces que ses nerfs se calmèrent lentement. S'il arrivait que le pauvre Sir Thomas ne revînt jamais, il serait particulièrement consolant de voir leur chère Maria bien mariée, songeait-elle souvent, surtout quand elles se trouvaient en compagnie d'hommes d'avenir et spécialement lorsque lui fut présenté un jeune homme qui venait d'acquérir une des plus belles situations de la contrée.

M. Rushworth fut immédiatement conquis par la beauté de Miss Bertram et étant disposé à se marier, en tomba follement amoureux. C'était un jeune homme d'allure assez lourde et qui n'avait pas beaucoup d'autres qualités, sinon un grand bon sens, mais comme il n'y avait rien de déplaisant

dans son visage ni dans son maintien, la jeune fille fut satisfaite de sa conquête. Étant arrivée à ses vingt et un ans, Maria Bertram commençait à songer au mariage comme à un devoir, et comme une union avec M. Rushworth lui apporterait la jouissance d'un revenu plus grand que celui dont elle disposait chez son père, en plus d'une habitation en ville, ce qui était son premier désir, il lui apparut comme une obligation morale d'épouser M. Rushworth si elle le pouvait. Mme Norris encouragea de toutes ses forces ce projet, en tâchant de faire des suggestions afin de mettre les deux partis d'accord, et entre autres moyens en recherchant l'intimité de la mère du jeune homme, qui vivait avec lui et à qui elle obligea Lady Bertram à aller rendre une visite matinale en faisant dix milles de mauvaise route.

Il ne se passa pas beaucoup de temps avant qu'une bonne entente ne se manifestât entre la mère de M. Rushworth et elle-même. Mme Rushworth lui expliqua combien elle était désireuse de voir son fils marié, et déclara que de toutes les jeunes filles qu'elle avait rencontrées, Mlle Bertram semblait, par ses qualités et son éducation parfaite, être tout à fait désignée pour rendre son fils heureux. Mme Norris accepta les compliments et félicita Mme Rushworth d'avoir su discerner si justement où se trouvait le vrai mérite. Maria était en effet l'orgueil et la joie de tous – sans aucun défaut – vraiment un ange enfin, et évidemment si comblée d'admirateurs qu'elle devait être difficile dans son choix. Mais pour le peu de connaissance que Mme Norris avait de M. Rushworth, il lui semblait pouvoir déjà dire qu'il apparaissait remplir les conditions d'un jeune homme parfait, digne d'en être aimé.

Après avoir dansé ensemble à un assez grand nombre de bals, les jeunes gens se plurent tout à fait et se fiancèrent, à

la satisfaction de leur famille, et avec l'approbation générale de tout le voisinage qui, depuis des semaines déjà, prévoyait un mariage entre Mlle Bertram et M. Rushworth.

Il se passa plusieurs mois avant que le consentement de Sir Thomas ne pût arriver, mais en attendant, comme il n'y avait aucun doute sur son assentiment, les pourparlers entre les deux familles suivirent leur cours normal, quoique Mme Norris répétât à qui voulait l'entendre qu'on devait attendre de ses nouvelles.

Edmond était le seul de la famille qui voyait un défaut dans cette affaire, et toutes les raisons de sa tante ne parvinrent pas à lui faire trouver que M. Rushworth était un mari désirable. Il admettait que sa sœur fût le meilleur juge de son bonheur, mais il ne comprenait pas que ce bonheur trouvât son centre rien que dans un large revenu, pas plus qu'il ne pouvait s'empêcher de se dire à lui-même, quand il se trouvait en présence de M. Rushworth, que : « Si cet homme ne possédait pas douze cents livres de revenus par an, il serait un être absolument stupide. »

Cependant, Sir Thomas fut réellement heureux à l'annonce de cette alliance si indéniablement avantageuse, et dont il n'entendait que le bon et l'agréable. C'était une union tout à fait désirable – dans le même département et ayant les mêmes intérêts – et son adhésion la plus cordiale fut envoyée aussi vite que possible. Il mit seulement comme condition que le mariage n'aurait pas lieu avant son retour qu'il espérait très prochain. Il écrivit en avril, et avait un ferme espoir que ses affaires seraient terminées d'une façon satisfaisante, afin qu'il pût quitter Antigua avant la fin de l'été.

Nous étions au mois de juillet, et Fanny venait d'atteindre ses dix-huit ans, lorsque le village s'accrut de

deux nouveaux hôtes, le frère et la sœur de Mme Grant, appelés M. et Mlle Crawford, enfants du second mariage de sa mère. C'étaient des jeunes gens d'avenir. Le fils avait une belle situation à Norfolk, la fille possédait vingt mille livres. Quand ils étaient enfants, leur sœur les aimait beaucoup, mais comme son propre mariage avait été bientôt suivi de la mort de leur mère qui les laissait aux bons soins d'un frère de leur père, que Mme Grant ne connaissait pas, elle les avait tout à fait perdus de vue depuis lors.

Ils avaient trouvé un accueil charmant dans la maison de leur oncle. L'amiral et Mme Crawford, qui ne s'entendaient pour rien d'autre, étaient unis dans leur affection pour ces deux enfants, ou du moins n'étaient-ils pas adversaires dans cette occasion, quoique chacun eût son favori, et le montrât ouvertement. Mme Crawford préférait la fille, l'amiral avait toutes les indulgences pour le garçon, et ce fut la mort de cette dame qui obligeait sa « protégée », après quelques mois d'essai dans la maison de son oncle, à chercher une autre habitation. L'amiral Crawford était un homme de mauvaise conduite, qui au lieu de respecter sa nièce, amenait ses maîtresses chez lui. En ceci Mme Grant se sentait en dette vis-à-vis de sa sœur, en lui proposant de venir près d'elle. Proposition aussi bienvenue d'un côté qu'elle pouvait être profitable de l'autre, car Mme Grant, ayant épuisé les ressources que lui offrait la société des femmes sans enfants, ayant comblé son salon préféré de jolies choses et collectionné les plantes et les volailles, était très désireuse d'avoir une autre distraction chez elle. De ce fait, l'arrivée d'une sœur qu'elle avait toujours adorée, et qu'elle espérait garder près d'elle tant qu'elle serait célibataire, l'enchantait énormément, et sa seule anxiété était que Mansfield ne plût pas beaucoup à une jeune fille habituée à vivre à Londres.

Mlle Crawford avait un peu la même appréhension, quoiqu'elle craignît surtout le genre de vie que sa sœur menait et le genre de société qu'elle fréquentait, et ce ne fut qu'après avoir essayé en vain d'obtenir de son frère, qu'ils aillent s'installer ensemble dans leur maison de campagne qu'elle se résigna à essayer de venir vivre chez Mme Grant. Henry Crawford avait horreur de vivre longtemps au même endroit et de devoir s'astreindre à ne voir qu'une société limitée ; il ne pouvait céder à sa sœur sur des points aussi importants, mais il consentit à l'accompagner avec la plus grande courtoisie jusqu'à Northampton et s'engagea à venir la rechercher aussitôt qu'elle serait fatiguée de l'endroit.

La rencontre fut tout à fait satisfaisante de part et d'autre. Mlle Crawford trouva une sœur sans prétention ni rusticité, un beau-frère qui avait l'air d'un gentleman et une maison confortable et joliment meublée ; et Mme Grant reçut avec joie ces jeunes gens d'une apparence si avenante qu'elle désirait aimer de toute son âme.

Mary Crawford était remarquablement jolie ; Henry, quoiqu'il ne fût pas beau, avait grand air ; leurs façons étaient enjouées et agréables et Mme Grant leur accorda immédiatement toute son indulgence. Ils lui plaisaient tous les deux, mais elle avait une préférence pour Mary, et n'ayant jamais eu le plaisir d'être fière de sa beauté personnelle, elle trouva du bonheur et de l'orgueil dans celle de sa sœur. Elle n'avait pas attendu son arrivée pour lui trouver un compagnon possible et son choix s'était fixé sur Tom Bertram ; le fils aîné d'un baronnet n'était pas trop bien, pour une jeune fille qui apportait vingt mille livres avec toute la beauté et l'élégance dont Mme Grant la parait, et ayant un cœur ardent et le besoin de se confier, Mary n'était pas depuis trois

heures dans la maison qu'elle la mit au courant de ses projets.

Mlle Crawford fut satisfaite de savoir qu'il y avait une aussi bonne famille si près d'eux et pas du tout fâchée de l'attention de sa sœur ni de son choix. Le mariage était le but de sa vie ; ayant de la fortune, elle devait bien se marier ; et ayant déjà vu M. Bertram en ville, elle savait qu'il n'y avait aucune objection à faire à sa personne ni à sa situation dans la vie. Quoiqu'elle en parlât comme d'une plaisanterie, désormais elle y pensait sérieusement. Le projet fut rapidement répété à Henry.

– Et maintenant, ajouta Mme Grant, j'ai pensé à quelque chose qui rendrait l'affaire tout à fait complète. J'aimerais tant vous établir tous dans cette région ; de ce fait, Henry, vous pourriez épouser la plus jeune fille de Lady Bertram, une jolie jeune fille, spirituelle, éduquée, accomplie, qui vous rendrait très heureux.

Henry s'inclina en la remerciant.

– Ma chère sœur, dit Mary, si vous parvenez à le persuader d'une telle chose, ce serait un nouveau plaisir pour moi de me savoir la parente d'une personne aussi intelligente, et je ne regretterai qu'une chose, c'est que vous n'ayez pas une demi-douzaine de filles à diriger dans la vie. Si vous pouvez convaincre Henry de se marier vous devez avoir l'adresse d'une française. Toutes les possibilités anglaises ont déjà été essayées. J'ai spécialement trois amies intimes qui mouraient de désir de l'épouser et les peines qu'elles se sont données, ainsi que leurs mères (femmes très intelligentes) et que ma chère tante et moi-même afin de tâcher de le persuader de se marier ont été vaines ! Il est le plus terrible flirteur que l'on puisse imaginer ! Et si vos de-

moiselles Bertram ne désirent pas avoir le cœur brisé, qu'elles évitent Henry !…

– Mon cher frère, je ne puis pas croire cela de vous !

– Non, je suis sûr que vous êtes trop bonne pour le croire et vous serez meilleure que Mary. Vous admettrez les hésitations de la jeunesse et de l'inexpérience. Je suis d'un caractère prudent et ne veux pas risquer mon bonheur à la légère. Personne n'a une plus haute idée du mariage que moi et je considère comme une bénédiction d'avoir une femme, comme le dit le poète : « Le meilleur présent du ciel. »

– Vous voyez, Mme Grant, comme il sait dire les choses avec emphase, et regardez cependant son sourire. Je vous assure qu'il est terrible et les leçons de l'amiral l'ont tout à fait gâté.

– Je ne fais pas grand cas de ce que disent les jeunes gens du mariage, répondit Mme Grant. S'ils montrent de l'aversion à se marier, j'en conclus seulement que c'est qu'ils n'ont pas encore rencontré celle qui leur était destinée.

En riant, le pasteur Grant félicita Mlle Crawford de n'avoir pas d'aversion pour le mariage.

– Oh ! oui, déclara-t-elle, je n'en suis pas du tout honteuse. Je voudrais que tous les hommes se marient s'ils ont l'occasion de le faire convenablement, je n'aime pas connaître des gens qui se détruisent eux-mêmes, mais tous devraient se marier aussi longtemps qu'ils peuvent le faire avec avantage.

CHAPITRE V

Les jeunes gens se plurent au premier abord. De chaque côté il y avait tant d'attraits ! Leur connaissance promit bientôt de devenir aussi intime que les convenances le permettaient. La beauté de Mlle Crawford ne déplut pas aux demoiselles Bertram. Elles étaient trop jolies elles-mêmes pour être jalouses des femmes qui l'étaient aussi et elles étaient aussi charmées que leurs frères par ses yeux noirs si vivants, son teint mat et son allure charmante. Si elle avait été grande et bien faite et si elle avait eu les cheveux clairs, il y aurait pu y avoir des jalousies, mais la réalité étant différente, il ne pouvait y avoir de comparaison possible, et elle était une jolie fille, tandis qu'elles étaient les plus belles femmes de la région.

Son frère n'était pas beau, non, quand elles le virent la première fois ; il était absolument laid, noir et laid, mais il était un gentleman et avait un air agréable. La seconde rencontre le fit paraître moins laid ; certes, il n'était pas beau mais son allure était parfaite et ses dents étaient fort belles, et puis il était si bien bâti qu'on oubliait bientôt qu'il était laid. Après la troisième entrevue, lors d'un dîner au presbytère, plus personne n'osa dire qu'il l'était. En réalité, c'était le plus agréable jeune homme que les deux sœurs aient jamais rencontré et l'une n'aimait pas moins sa présence que l'autre. Les fiançailles de Mlle Bertram en faisaient en quelque sorte la propriété de Julia, ce qu'elle n'ignorait nullement. Avant qu'il n'ait passé une semaine à Mansfield, elle était prête à en tomber amoureuse.

Les sentiments de Maria étaient plus confus et plus mélangés. Elle préférait ne pas chercher à les comprendre. Il ne pouvait y avoir aucun mal à ce qu'elle aimât la société d'un homme agréable. Tout le monde connaissait sa situation, et M. Crawford savait ce qu'il faisait. M. Crawford ne désirait pas du tout être en danger. Les demoiselles Bertram étaient des plus plaisantes et tâchaient de plaire, et il fit comme elles, sans aucune arrière-pensée derrière la tête. Il ne désirait pas les voir mourir d'amour, mais avec les sentiments et le caractère qui auraient dû le faire sentir et le faire juger plus exactement, il se permit de grandes libertés sur ces points.

– J'aime beaucoup vos demoiselles Bertram, déclara-t-il à sa sœur, lorsqu'il revint de les avoir reconduites à leur voiture après le dîner en question, elles sont très élégantes et vraiment agréables.

– Elles le sont, en effet, et je suis ravie de vous l'entendre dire. Mais vous préférez Julia.

– Oh ! oui, je préfère Julia.

– Est-ce sincère ? Car Mlle Bertram est considérée généralement comme la plus jolie.

– Je le crois aussi, elle a bien des avantages et je préfère son allure, mais je préfère quand même Julia. Mlle Bertram est certainement la plus jolie des deux et je l'ai trouvée des plus agréable, mais je préférerai toujours Julia parce que vous me l'avez ordonné.

– Je ne devrais pas vous parler, Henry, mais je sais que vous finirez par la préférer.

– Ne vous ai-je pas dit que je l'ai préférée depuis le commencement ?

– De plus, Mlle Bertram est fiancée. Souvenez-vous-en, mon cher frère. Son choix est déjà fait.

– Oui, et je ne l'en aime que mieux. Une jeune fille fiancée est toujours plus agréable qu'une autre. Elle est satisfaite d'elle-même. Ses soucis sont envolés et elle sent qu'elle peut exercer tous ses charmes sans suspicion. Il y a de la sécurité avec une jeune fille fiancée, il n'y a pas de danger.

– Quant à cela, M. Rushworth est un charmant jeune homme et c'est un splendide parti pour elle.

– Mais Mlle Bertram ne l'aime pas, croyez-vous. Je ne suis pas de votre avis. Je suis sûr qu'elle lui est très attachée. J'ai pu le voir dans ses yeux, chaque fois que son nom fut prononcé. J'estime trop Mlle Bertram pour pouvoir croire qu'elle donnerait sa main sans donner son cœur !

– Mary, qu'allons-nous faire pour lui ?

– Nous devons le laisser agir lui-même. Lui parler serait très mauvais. Pour finir il sera trompé.

– Mais je voudrais qu'il ne soit pas trompé, qu'il ne soit pas dupé ; je voudrais que tout soit propre et honorable.

– Oh ! Chère, laissez-le courir sa chance, laissez-le se tromper. Ce sera aussi bien. Nous sommes tous dupés une fois ou l'autre dans notre vie.

– Dans le mariage pas toujours, chère Mary.

– Dans le mariage spécialement. Avec tout le respect qui est dû à ceux qui sont mariés, dans cette société, chère

Mme Grant, sur cent personnes des deux sexes qui se marient il n'y en a pas une qui n'est pas trompée quand elle se marie. Je puis regarder où je veux, je vois que c'est ainsi et je sens que cela doit être ainsi, quand je considère que parmi toutes les transactions, c'est celle dont les gens attendent le plus les uns des autres, c'est celle où les gens sont le moins honnêtes.

– Ah ! vous avez été à une bien mauvaise école pour les questions matrimoniales, dans la rue du Mal.

– Ma pauvre tante avait certainement peu de raison d'aimer son état, mais cependant, si je m'en tiens à mes observations personnelles, je trouve que c'est malhonnête. J'en connais tant qui se sont mariés en pleine confiance et avec l'espoir d'être heureux et de former une équipe parfaite, qui ont été profondément déçus et obligés de se rendre compte qu'ils arrivaient exactement au contraire ! Comment appelez-vous cela, si ce n'est pas une tromperie ?

– Mon cher enfant, je crois qu'il y a beaucoup d'imagination dans tout ce que vous dites.

– Je m'excuse, mais je ne puis pas vous croire tout à fait. Cela dépend des cas évidemment, mais vous regardez le mal sans regarder le remède. Il y aura toujours et partout de petits froissements et des déceptions, et nous sommes tous enclins à en craindre trop ; mais si un projet de bonheur échoue, la nature humaine en fait un autre et si notre premier calcul a été mauvais, nous en faisons un meilleur : nous calculerons juste pour finir. Ces observateurs à l'esprit mauvais, chère Mary, qui ont beaucoup avec peu de chose, sont encore plus trompés et plus déçus que les autres.

– Très bien parlé, ma sœur ! Je rends grâce à votre « esprit de corps ». Je suis mariée et si j'entends être honnête, je souhaite que mes amies le soient aussi. Cela empêcherait beaucoup de peines de cœur.

– Vous êtes aussi gâtée que votre frère, Mary, mais nous vous guérirons tous les deux. Mansfield vous fera du bien à tous deux, et sans tromperies. Restez avec nous et vous serez guéris.

Les Crawford ne désiraient pas être guéris mais ils étaient décidés à rester. Pour le moment Mary était heureuse au presbytère et Henry s'y plaisait suffisamment pour prolonger sa visite. Il était arrivé avec l'intention de n'y passer que quelques jours, mais Mansfield était prometteur et rien ne l'appelait autre part. Mme Grant était enchantée de les garder tous les deux près d'elle et le Dr. Grant était tout à fait d'accord avec elle car une jolie jeune fille ayant de la conversation comme Mlle Crawford, est toujours une agréable société pour un homme casanier et indolent, en outre M. Crawford, étant son invité, lui donnait le prétexte de boire un peu de bordeaux chaque jour.

L'admiration que M. Crawford avait pour les demoiselles Bertram, était une révélation pour Mlle Crawford, qui n'était pas habituée à ce genre de choses. Elle reconnaissait que les fils Bertram étaient de charmants jeunes gens et que l'on rencontrait rarement, même à Londres, deux jeunes gens aussi accomplis, surtout l'aîné. Il avait beaucoup vécu à Londres et avait plus de vivacité et de galanterie qu'Edmond : il devait plaire d'avantage ; le fait qu'il était l'aîné pesait d'ailleurs lourd dans la balance. Elle avait toujours eu le pressentiment que c'était lui qu'elle préférerait.

Tom Bertram était en effet charmant. Il était de la sorte d'hommes que l'on aime en général ; sa gentillesse était enveloppante, car il avait des manières aisées, beaucoup d'esprit, de grandes connaissances et beaucoup de conversation. Ses droits à Mansfield Park et plus tard, au titre de baronnet ne gâtaient rien, ajoutés au reste. Mlle Crawford sentit tout de suite que leurs situations pouvaient s'accorder. Elle regarda autour d'elle avec considération et trouva que tout était en sa faveur, le parc de cinq milles, la maison spacieuse et moderne si bien située et si bien entourée qu'elle pouvait paraître dans n'importe quelle collection de gentilhommières et demandait seulement à être complètement remeublée, des sœurs agréables, une mère paisible et un mari lui-même charmant qui présentait l'avantage d'être empêché de jouer par une parole donnée à son père et qui devait devenir Sir Thomas un jour. Cela pouvait convenir et elle croyait bien qu'il l'accepterait ; aussi commença-t-elle dès lors à s'intéresser au cheval qu'il devait monter aux courses de B…

Les courses devaient l'appeler loin de Mansfield, peu de temps après que leurs relations ne commencèrent, et comme il semblait que la famille n'espérait pas son retour avant plusieurs semaines, ce serait une bonne épreuve pour son amour. Il lui parla beaucoup des courses et tâcha de la convaincre à le suivre, il fit des plans de grande fête et insista avec toute l'ardeur de son inclination, mais ils en restèrent aux projets.

Et Fanny, que devenait-elle pendant tout ce temps ? Que faisait-elle ? Que pensait-elle des nouveaux arrivants ? Il n'y avait pas beaucoup de jeunes filles de dix-huit ans qui fussent si peu consultées que Fanny ! D'une façon calme et sans que personne ne le remarquât, elle paya son tribut d'admiration à la beauté de Mlle Crawford mais comme elle

continuait à trouver M. Crawford très laid, bien qu'elle eût entendu ses deux cousines répéter le contraire, elle n'en parlait jamais.

– Je commence à vous connaître tous maintenant, excepté Mlle Price, dit Mlle Crawford, tandis qu'elle se promenait avec les deux fils Bertram. Dites moi, est-elle « sortie » ou ne l'est-elle pas ? Je suis intriguée. Elle a dîné avec vous autres tous au presbytère, ce qui semblait dire qu'elle était « sortie » et cependant elle parla si peu que je puis difficilement admettre qu'elle le soit.

Edmond à qui cette question était posée, répondit :

– Je crois que je sais ce que vous voulez dire, mais je ne veux pas me charger de vous répondre. Ma cousine est grande ; elle a l'âge et la raison d'une femme, mais les « sortie » ou « pas sortie » ne me concernent pas.

– Et cependant en général, rien n'est plus facile à vérifier. La différence est si grande. Ses manières autant que son allure, sont si différentes ! Jusqu'à présent, je ne croyais pas qu'il fût possible de se tromper dans le fait qu'une jeune fille est sortie ou pas. Une jeune fille qui ne l'est pas a toujours la même robe, toujours le même bonnet serré, elle paraît très réservée, et ne dit jamais un mot. Vous pouvez sourire, mais c'est comme cela, je vous assure, et si ce n'est pas poussé un peu loin, c'est très convenable. Les jeunes filles devraient être calmes et modestes. La seule objection est, que le changement de leurs façons, lorsqu'elles sont introduites dans la société, est trop soudain. Et souvent elles passent en très peu de temps de la plus grande réserve à l'excès contraire… la confiance ! Voilà la partie fautive du présent système. L'on n'aime pas voir une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans,

parler brusquement de toutes choses, quand on l'a vue auparavant incapable de proférer une parole.

– M. Bertram, dites-moi, vous devez avoir quelquefois rencontré ces changements brusques.

– Je crois bien que oui, mais je ne trouve pas cela bien. Je vois où vous voulez en venir. Vous voulez me mystifier avec Miss Anderson.

– Non pas. Miss Anderson ! Je ne sais pas de qui ou de quoi vous voulez parler. Je n'y comprends plus rien. Mais je vous mystifierai avec grand plaisir, si vous voulez me répondre.

– Ah ! Vous jouez très bien votre jeu, mais je ne me laisse pas commander ainsi. Vous devez avoir eu Miss Anderson devant les yeux, en décrivant le brusque changement d'une jeune fille. Vous l'avez trop exactement peinte pour qu'il y ait une erreur. C'était tellement bien cela ! Les Anderson de Baker Street. Nous en parlions justement l'autre jour, vous savez, Edmond, vous vous souvenez que j'ai mentionné le nom de Charles Anderson. Les circonstances se sont présentées exactement comme cette jeune fille vient de l'expliquer. Quand Anderson me présenta la première fois à sa famille, il y a deux ans, sa sœur n'était pas « sortie » et je ne pus arriver à lui parler. Je suis resté là un matin, pendant une heure à attendre Anderson, avec elle et une petite fille ou deux dans la chambre. La gouvernante étant malade et la mère entrant et sortant tout le temps avec des lettres d'affaires, je pus difficilement obtenir quelques mots de la jeune fille, à peine une réponse polie ; elle serrait les lèvres et se détournait de moi avec un tel air ! Je ne la vis plus pendant un an. Entretemps, elle « sortit ». Je la rencontrai chez Mme Holford et ne la reconnus pas. Elle vint vers moi, s'écria

que j'étais une ancienne connaissance, me désempara complètement, et parla, et rit jusqu'à ce que je ne sache vraiment plus où me mettre. Je sentais que j'étais le bouffon du salon. Mlle Crawford a certainement entendu cette histoire.

– C'est une très jolie histoire, pleine de vérité, et qui est toute à l'honneur de Miss Anderson. C'est une faute très courante. Les mères n'ont certainement pas encore trouvé la bonne méthode pour conduire leurs filles. Je ne sais où se trouve l'erreur, et je ne prétends pas redresser les gens, mais je vois qu'ils se trompent souvent.

– Celles qui montrent au monde quelles devraient être les façons de faire des femmes, dit M. Bertram, font beaucoup pour tâcher de les rendre le mieux possible.

– C'est là que l'erreur est la plus grande, dit Edmond avec moins de courtoisie, car ces jeunes filles-là sont mal élevées. On leur donne de mauvais conseils, en commençant. Elles agissent toujours par vanité et il n'y a pas plus de modestie réelle dans leurs sentiments avant qu'elles ne se montrent qu'après.

– Je ne sais pas, reprit Mlle Crawford avec hésitation. Oui, je ne suis pas de votre avis. C'est certainement la plus petite partie de l'affaire. Il est bien pire de voir des jeunes filles qui ne sont pas « sorties » se donner les mêmes airs et prendre les mêmes libertés que si elles l'étaient, ce que j'ai déjà vu. C'est pire que tout et c'est vraiment dégoûtant !

– Oui, c'est très inconvenant, en effet, dit M. Bertram. Cela vous égare, et vous ne savez que faire. Le bonnet bien serré et l'air modeste, vous définissent si bien (et rien ne fut plus juste) et vous font comprendre ce qu'il en est. Quant à moi, je me suis trouvé dans un terrible embarras l'an dernier,

précisément pour cette raison. J'étais allé à Ramsgate passer une semaine, avec un ami, en septembre dernier, immédiatement après mon retour des Indes. Mon ami Sneyd – je vous ai déjà parlé des Sneyd, Edmond – était là avec sa mère, son père et ses sœurs, tous des inconnus pour moi. Lorsque nous arrivâmes à Albion Place, ils avaient disparus, nous les cherchâmes et les trouvâmes sur la jetée avec d'autres de leurs amis. Je fis mes salutations en bonne et due forme et comme Mme Sneyd était entourée de messieurs, je m'occupais d'une des filles, je marchais à côté d'elle pendant tout le chemin du retour et je me rendis aussi aimable que possible. La jeune fille était aussi parfaitement aisée dans ses manières qu'elle était prête à parler et à écouter. Je ne pouvais pas me douter que je faisais quelque chose de mal. Elles se ressemblaient très fort, toutes deux bien habillées, avec des voiles et des parasols comme les autres jeunes filles. Je m'aperçus après, que j'avais donné toute mon attention à la plus jeune qui n'était pas encore « sortie » et que j'avais offensé gravement l'aînée. Mlle Augusta aurait dû passer inaperçue encore pendant six mois et je crois que Mlle Sneyd ne me le pardonna jamais.

– C'était désastreux, évidemment. Pauvre Mlle Sneyd ! Quoique je n'aie pas de jeune sœur, je me rends compte de ce qu'elle a dû ressentir. Être négligée au profit de quelqu'un qui n'est pas « sorti » doit être très vexant, mais c'était absolument la faute de la mère : Mlle Augusta aurait dû être avec sa gouvernante. Pareilles demi-mesures réussissent très mal. Mais maintenant je dois être satisfaite à propos de Mlle Price. Va-t-elle au bal ? Dîne-t-elle toujours dehors avec les autres ?

– Non, reprit Edmond, je ne crois pas qu'elle ait jamais été à un bal. Ma mère sort rarement elle-même et ne dîne

jamais dehors, excepté chez Mme Grant, et Fanny reste à la maison avec elle.

– Oh ! alors la chose est claire. Mlle Price n'est pas « sortie ».

CHAPITRE VI

M. Bertram partit pour X… et Mlle Crawford se préparait à trouver un grand vide dans la société des autres : il manquerait terriblement aux réunions qui étaient devenues journalières entre les deux familles. Lorsqu'elle alla dîner au Park peu de temps après son départ, elle reprit sa place près du bout de la table, certaine de se sentir toute mélancolique à cause du changement de maître. Ce devait être une chose désagréable à faire, elle en était certaine. En comparaison de son frère, Edmond ne devait avoir aucune autorité. Le potage fut passé à la ronde d'une façon des moins élégante, le vin fut bu sans aucun sourire et sans aucune plaisanterie et le gibier coupé sans une de ces anecdotes amusantes qui commencent souvent par « l'un de mes amis ». Elle essaya de trouver quelque plaisir à ce qui se passait à l'autre bout de la table en observant M. Rushworth, qui apparaissait à Mansfield pour la première fois depuis l'arrivée des Crawford. Il était allé passer quelque temps chez un ami du voisinage, qui avait pu rendre sa terre meilleure par un nouveau procédé que M. Rushworth était bien décidé à essayer, de sorte qu'il parlait de ses projets et de rien d'autre. Après avoir déjà été exposé dans le salon, le sujet fut repris dans la salle à manger. Sa principale occupation était évidemment l'opinion et l'attention de Mlle Bertram et quoique son air montrât plutôt une certaine supériorité qu'un vif intérêt, le nom de Sotherton Court et l'idée de ce que cela représentait, lui donna un sentiment de satisfaction qui l'empêcha d'être peu aimable.

– Je souhaiterais que vous voyez Compton, dit-il, c'est une chose splendide ! Je n'ai jamais vu un endroit aussi complet dans ma vie. Je disais à Smith que je ne me rendais pas compte où j'étais ! L'accès de Compton est une des plus jolies choses que je connaisse dans la contrée, vous voyez la maison d'une façon surprenante. J'ai déclaré quand je suis rentré à Sotherton, hier, que cela ressemblait à une prison – une véritable vieille prison.

– Oh ! comment pouvez-vous dire cela ! s'écria Mme Norris.

– Une prison, en effet ! Sotherton Court est la plus belle bâtisse ancienne du monde. Elle demande des arrangements, avant toutes choses. Je n'ai jamais vu de toute ma vie un endroit qui demande plus d'embellissements, et c'est si délaissé que je me demande ce qu'on pourrait y faire.

– Il n'y a pas à s'étonner que M. Rushworth pense comme cela aujourd'hui, dit Mme Grant à Mme Norris avec un sourire, mais cela n'empêche que Sotherton sera restauré quand il le décidera.

– Je dois essayer d'en faire quelque chose, dit M. Rushworth, mais je ne sais pas quoi. J'espère que j'aurai quelques bons amis pour m'aider.

– Votre meilleur ami dans cette occasion, dit Mlle Bertram calmement, serait M. Repton, j'imagine.

– C'est ce que je pensais. Comme il a si bien travaillé pour Smith, je pense que je fais mieux de le prendre directement. Il demande cinq guinées par jour.

– Eh bien ! même s'il en demandait dix, s'écria Mme Norris, je suppose que vous n'avez pas besoin de vous

préoccuper de cela. La dépense ne doit pas être un obstacle et si j'étais de vous je n'y penserais pas. Je voudrais que tout soit fait au mieux et aussi joliment que possible. Un endroit comme Sotherton Court mérite tout ce que le goût et l'argent peuvent faire. Vous avez assez d'espace pour faire travailler des gens et des terres qui vous rapporteront gros. Pour ma part, si j'avais la cinquième partie d'une propriété comme Sotherton, je passerais mon temps à planter et à faire produire, car j'aime cela. Ce serait trop ridicule de ma part d'entreprendre quelque chose dans le jardin où j'habite maintenant, sur un demi-acre à peine. Ce serait burlesque. Mais si j'avais plus de place, je trouverais un vrai plaisir à embellir et à planter. D'ailleurs, nous n'avons pas mal fait en ce sens au presbytère, et nous l'avons rendu tout à fait différent de ce qu'il était quand nous sommes arrivés. Vous êtes trop jeunes pour vous en souvenir, sans doute, mais si le cher Sir Thomas était là, il pourrait vous dire les embellissements que nous y avons faits, et si la santé de M. Norris n'avait pas été si mauvaise, nous y aurions fait beaucoup plus encore. Il pouvait difficilement sortir, le pauvre homme, et ne profitait de rien, aussi n'avais-je pas le courage d'entreprendre de nouvelles choses. S'il n'en avait pas été ainsi, nous aurions enlevé le mur du jardin, et fait des plantations jusqu'au cimetière, comme l'a fait le Dr. Grant. Nous désirions toujours faire du nouveau et c'est au printemps de l'année avant la mort de M. Norris que nous avons planté l'abricotier contre le mur de l'écurie. Il est devenu un bien bel arbre maintenant et produit des fruits exquis, n'est-ce pas, Monsieur ? dit Mme Norris s'adressant au Dr. Grant.

– Certes, l'arbre prospère très bien, Madame, répondit ce dernier. Le sol est bon. Mais je ne passe jamais devant sans regretter que les fruits ne soient pas assez abondants pour en conserver.

– Monsieur, c'est un parc marécageux – nous l'avons acheté comme tel – et il nous a déjà beaucoup coûté, quoique ce fût un cadeau de Sir Thomas, mais j'ai vu les notes : je sais qu'il a coûté sept shillings et qu'il a été taxé comme un parc « marécageux ».

– On a abusé de vous, Madame, reprit le Dr. Grant. Ces pommes de terre ne sont pas meilleures que les abricots de l'arbre dont vous parlez : elles sont insipides. Un bon abricot est mangeable et aucun de ceux de mon jardin ne l'est.

– La vérité, dit Mme Grant, parlant à Mme Norris à travers la table, est que le Dr. Grant ne connaît pas le vrai goût de nos abricots, il se contente difficilement d'un seul et c'est un fruit si précieux et si utile, que lorsque j'en ai employé pour mes tartes et que j'en ai mis en conserve, il n'en reste plus beaucoup pour la table.

Mme Norris, qui commençait à se fâcher, se calma, et pendant un petit moment d'autres sujets furent abordés quant aux changements à faire à Sotherton. Le Dr. Grant et Mme Norris étaient rarement en bons termes et leurs relations, qui avaient commencé par des disputes, continuaient par des divergences totales d'idées et d'habitudes.

Après une courte interruption, M. Rushworth recommença :

– L'habitation de Smith est l'admiration de tout le pays, et ne ressemblait à rien avant que Repton ne la prît vraiment en mains. Je crois que je prendrai Repton…

– Monsieur Rushworth, dit Lady Bertram, si j'étais de vous, j'aurais une très jolie plantation. Comme l'on aimerait s'y promener pendant les beaux jours…

M. Rushworth assura Sa Seigneurie de son parfait acquiescement et essaya de formuler quelques compliments bien tournés ; mais entre son désir de lui plaire et ses goûts personnels, auxquels s'ajoutait son envie d'exprimer tout le désir qu'il avait d'entourer les dames de toutes les aises possibles, principalement celle à qui il désirait plaire avant tout, il se trouva embarrassé au plus haut point et Edmond fut trop content de pouvoir couper court à son discours en lui proposant du vin. Cependant, M. Rushworth qui, en général, n'était pas un grand causeur, n'avait pas fini de développer son sujet :

– Smith ne possédait pas plus de cent acres tout ensemble, ce qui n'est pas beaucoup et ce qui rend encore plus surprenante la façon dont il a pu en tirer parti. À Sotherton, nous avons plus de cent acres, sans parler des parties marécageuses, et quand je vois ce que l'on a pu faire à Compton, je crois que nous ne devons pas désespérer. On a coupé quelques beaux arbres qui poussaient trop près de l'habitation, ce qui a ouvert l'horizon, et j'y pense, Repton ou un autre, fera certainement abattre l'avenue qui se trouve devant Sotherton, vous savez l'avenue qui va depuis le côté ouest jusqu'au sommet de la colline, dit-il en se tournant spécialement vers Mlle Bertram.

Mais celle-ci crut tout à fait décent de répondre :

– L'avenue ! Oh ! je ne m'en souviens pas, je connais si peu Sotherton.

Fanny, qui se trouvait assise près d'Edmond, juste en face de Mlle Crawford et qui écoutait avec attention, lui dit tout bas :

– Abattre une avenue ! Quelle pitié ! Cela ne vous fait-il pas songer à Cowper ? « Vous, les avenues abattues, une fois de plus je déplore votre sort injuste ! »

Il sourit en répondant :

– Je crains que l'avenue ait peu de chances, Fanny.

– Je voudrais voir Sotherton avant qu'on ne l'abatte, et l'admirer comme il est aujourd'hui, dans son état actuel, mais je crains de ne pouvoir y aller…

– N'avez-vous jamais été là-bas ? Non, c'est vrai, vous n'avez jamais pu, et malheureusement c'est trop loin pour y aller à cheval. Je souhaiterais trouver un moyen d'y aller.

– Oh ! tant pis. Quand je le verrai, vous m'expliquerez comment il a été auparavant.

– J'ai entendu dire, dit Mlle Crawford, que Sotherton est un endroit ancien et de grande beauté. Quel est son style ?

– La maison fut bâtie sous Élisabeth. C'est une grande bâtisse régulière en briques, lourde mais d'un aspect respectable et qui contient de bonnes chambres en grand nombre. Cependant, elle est mal située, dans la partie la plus basse du parc, ce qui rend les améliorations difficiles. Mais les bois sont beaux et il y a un torrent dont on pourrait tirer grand parti. M. Rushworth a raison, je crois, en désirant la moderniser et je ne doute pas qu'il le fasse avec succès.

Mlle Crawford écouta avec humilité et songea tout bas : « C'est un homme bien élevé, qui sait en tirer le meilleur parti. »

– Je ne souhaite pas influencer M. Rushworth, poursuivit-il, mais si je voulais améliorer mon habitation, je ne me

laisserais pas diriger par un homme avide de progrès. Je préférerais moins de perfection mais plus de personnalité et j'en acquerrais petit à petit. Je me fierais plus à mes propres goûts qu'aux siens.

– Vous seriez capable de faire cela, j'en tombe d'accord, mais moi pas. Je n'ai pas d'idées assez inventives pour ces choses, ni de génie artistique suffisant, et si j'avais une habitation à moi à la campagne, je serais des plus reconnaissante à n'importe quel M. Repton ou autre qui voudrait s'en charger et qui me donnerait le plus de beauté possible pour mon argent : je ne m'en occuperais que lorsque ce serait terminé.

– Ce serait pourtant si agréable, dit Fanny, de suivre les progrès de près.

– Parce que vous avez été élevée comme cela. Mais cela ne fit pas partie de mon éducation, et la seule expérience que j'ai faite, entreprise par quelqu'un qui n'était pas de première force, m'a fait considérer la chose comme désastreuse. Il y a de cela trois ans, l'amiral, mon honorable oncle, acheta un cottage à Turckenham, pour y passer l'été avec nous tous. Ma tante et moi, nous nous y rendîmes avec enthousiasme, mais quoiqu'il fût très joli, nous nous aperçûmes vite qu'il fallait des améliorations. Pendant trois mois nous fûmes dans la poussière et la confusion, sans un endroit où poser nos pieds ni un banc pour nous asseoir. Je désirais que tout fût aussi bien que possible, les plantations, les jardins fleuris et les coins rustiques, mais tout aurait dû être fait sans que je doive m'en occuper. Henry est différent de moi : il aime à faire tout par lui-même.

Edmond était chagriné d'entendre Mlle Crawford, pour qui il avait une certaine admiration, parler de son oncle de cette façon. Il trouvait que ce n'était pas régulier et il resta

silencieux jusqu'à ce que, conquis par des sourires et des amabilités, il décida de ne plus y penser pour le moment.

– Monsieur Bertram, disait-elle, j'ai enfin des nouvelles de ma harpe. Il paraît qu'elle est en sécurité à Northampton depuis dix jours, quoiqu'on nous ait assuré le contraire plusieurs fois.

Edmond montra son plaisir et sa surprise.

– La vérité est que nos recherches étaient trop directes, nous avions envoyé une servante, nous y étions allés nous-mêmes (ce n'était même pas à soixante-dix milles de Londres) mais ce matin nous en avons eu des nouvelles plus précises. Le fermier l'avait vue, en avait parlé au boulanger qui en avait parlé au boucher dont le beau-frère avait écrit un mot au magasin.

– Je suis très heureux que vous en ayez des nouvelles, quel que soit le moyen, et j'espère que vous l'aurez sans délai.

– Je l'aurai demain, mais comment croyez-vous qu'on me l'apportera ? Pas par une voiture ou une charrette ? Oh ! non, on ne trouverait rien à louer au village. J'aurais mieux fait de demander des porteurs et une charrette à bras.

– Ce sera difficile, je le crains, en ce moment de pleine récolte de foin, de trouver une charrette et un cheval.

– J'étais tellement étonnée de voir l'affaire d'État que c'était ! Désirer un cheval et une charrette à la campagne semblait une chose extraordinaire ! Aussi, je demandais à ma femme de chambre de s'en occuper directement, et comme je ne pouvais sortir de mon vestiaire sans voir une ferme, ni marcher dans la plantation sans passer devant une autre, je

pensais qu'il suffirait de les demander pour les avoir et je n'avais que l'embarras du choix. Vous devinez ma surprise, quand je découvris que j'avais demandé la chose la moins raisonnable, la plus impossible, et que j'avais offensé tous les fermiers, tous les laboureurs par ma demande. Quant au secrétaire du Dr. Grant, je croyais plus prudent de ne pas être sur son chemin, et mon beau-frère lui-même, qui en général est la bonté même, me regardait d'un air sombre depuis qu'il avait appris ce que j'avais osé demander.

– Vous ne pouviez pas le prévoir, naturellement, mais quand vous y pensez maintenant, vous devez vous rendre compte de l'importance qu'il y a à rentrer les foins. Sa location d'une charrette n'eût pas été si facile que vous le supposez, même à un autre moment ; nos fermiers n'ont pas l'habitude de les prêter, mais en été c'est en dehors de leur pouvoir que de se priver d'un cheval.

– Je comprendrai peut-être toutes vos habitudes petit à petit, mais arrivant de Londres avec l'idée que tout peut être obtenu avec de l'argent, j'étais un peu décontenancée de prime abord en constatant cette sorte d'indépendance qui règne à la campagne. Cependant j'aurai quand même ma harpe demain car Henry, qui est complaisant, m'a offert d'aller la chercher dans sa « barouche ». Ne sera-t-elle pas amenée avec tous les honneurs qui lui sont dus ?

Edmond déclara que la harpe était son instrument préféré et qu'il espérait avoir le plaisir de l'entendre jouer bientôt. Fanny n'avait jamais entendu jouer de la harpe et s'en réjouissait beaucoup.

– Je serai ravie de jouer pour vous deux, dit Mlle Crawford, aussi longtemps que vous le désirerez, plus peut-être, car j'aime profondément la musique et quand je

sens mon goût partagé, je me surpasse, et je me sens infiniment heureuse. Quand vous écrivez à votre frère, M. Bertram, je vous supplie de lui dire que ma harpe est arrivée car il savait combien j'étais anxieuse à ce sujet. Et vous pouvez lui dire, s'il vous plaît, que je préparerai mes airs les plus plaintifs pour son retour, afin de lui montrer ma compassion, car je suis sûre que son cheval perdra.

– Si je lui écris, je dirai tout cela, mais je n'ai pas de raison pour lui écrire en ce moment.

– Non, évidemment, quelles drôles de créatures sont les frères ! Ils peuvent rester douze mois sans s'écrire et se voir, s'ils n'ont pas de raison pour le faire de toute urgence, et s'ils sont obligés de le faire pour dire qu'un cheval est malade ou un parent mort, ils en sortent avec le moins de mots possible. Vous êtes tous les mêmes. Henry, qui est en toutes choses un frère accompli, qui m'aime, qui se confie à moi et qui parle parfois des heures durant, n'a encore jamais tourné la page d'une lettre ! Et souvent il n'écrit pas plus que : « Chère Mary – je suis bien arrivé – beaucoup de monde – tout va bien – sincèrement vôtre. » – C'est le vrai style fraternel.

– Quand ils sont loin de leur famille, dit Fanny en pensant à William, ils peuvent écrire de longues lettres.

– Mlle Price a un frère en mer, dit Edmond, dont la correspondance régulière fait qu'elle vous trouve trop sévère.

– En mer, vraiment ? – Dans les services du roi, évidemment ?

Fanny aurait préféré que ce soit Edmond qui racontât l'histoire, mais le silence de celui-ci l'obligea à expliquer la situation de son frère ; sa voix était animée en parlant de lui

et en nommant les différents pays étrangers où il avait été, mais elle ne put parler des longues années d'absence sans avoir des larmes aux yeux. Mlle Crawford lui souhaita poliment une belle carrière.

– Ne savez-vous rien de mon cousin le capitaine, demanda Edmond, le capitaine Marshall ? Je crois que vous avez de nombreuses relations dans la marine, n'est-ce pas ?

– Parmi les amiraux, oui, assez nombreuses, mais, ajouta-t-elle avec un air de grandeur, nous ne connaissons que très peu les officiers de rangs inférieurs. Les capitaines sont certes des gens charmants, mais nous n'avons pas de rapports avec eux. Je puis vous parler longuement de beaucoup d'amiraux, de leur escadre, de leur degré de solde, de leurs querelles et de leurs jalousies. Mais en général, je puis vous assurer qu'ils savent se surpasser en mal comme en bien. Certainement, ma vie chez mon oncle m'a mise en contact avec un grand cercle d'amiraux, et j'y ai vu suffisamment de vices et de débauche. Mais je vous en prie, ne croyez pas que je blâme le métier.

Edmond redevint grave et répondit seulement :

– C'est une noble profession.

– Oui, la carrière est belle, dans deux cas : si elle donne la fortune et si elle est dépensée avec discrétion. Mais de toutes façons ce n'est pas un métier qui favorise l'intelligence et je ne l'ai jamais considéré comme tel.

Edmond reparla de la harpe et se sentit de nouveau très heureux à l'idée de l'entendre. L'amélioration des terrains, continuait cependant à faire les frais de la conversation des autres et Mme Grant ne put s'empêcher d'attirer l'attention de son frère sur Mlle Julia Bertram.

– Mon cher Henry, ne dites-vous rien ? Vous vous êtes tant occupé d'embellissements vous même et d'après ce que j'ai appris au sujet d'Everingham, vous n'avez rien à envier aux autres propriétés d'Angleterre. Everingham doit être jugé parfait avec ses collines et ses bois ! Que ne donnerais-je pour les revoir !

– Rien ne me fait plus de plaisir que de vous entendre parler ainsi, dit-il, mais je crains que vous ne soyez désappointée, vous ne les retrouverez plus comme vous les imaginez. Son étendue n'est guère importante et quant aux modifications, je n'ai pu y faire grand chose, hélas. J'aurais aimé y travailler pour longtemps !

– Vous aimez ce genre d'occupation ? demanda Julia.

– Énormément, mais que reste-t-il à faire lorsque la nature se charge du principal ? J'étais trop jeune alors, sinon je n'aurais pas fait d'Everingham, ce qu'il est aujourd'hui. Mon plan fut conçu à Westminster, un peu modifié peut-être à Cambridge et exécuté alors que je n'avais que vingt et un ans. J'envie M. Rushworth qui a tant de joies en perspectives ; moi, j'ai gâché les miennes.

– Ceux qui voient rapidement, agissent rapidement, dit Julia. Vous ne devez jamais avoir de la peine à trouver une occupation et au lieu d'envier M. Rushworth vous devriez l'aider de vos conseils.

Mme Grant, ayant entendu la fin de cette conversation, l'appuya chaudement, persuadée que personne ne pouvait avoir un meilleur jugement que son frère, et comme Mlle Bertram l'encourageait de toutes ses forces, disant qu'à son avis il était bien préférable de consulter des amies et des personnes désintéressées, que de mettre l'affaire directement

entre les mains d'hommes d'affaire. M. Rushworth fut tout à fait disposé à prendre les avis et les conseils de M. Crawford. Celui-ci se mit à son entière disposition après avoir d'abord déprécié ses propres capacités. Alors M. Rushworth demanda à M. Crawford de lui faire l'honneur de venir à Sotherton pour quelques jours. Mme Norris qui devinait les sentiments de ses nièces à l'idée de se séparer de M. Crawford proposa un autre projet :

– Il n'y avait aucun doute à avoir sur l'ardeur et la bonne volonté de M. Crawford, mais pourquoi n'iraient-ils pas là-bas en plus grand nombre ? Pourquoi n'organiserait-on pas une excursion ? Il y en a beaucoup qui s'intéresseraient fort aux améliorations que vous allez faire, cher M. Rushworth, et qui aimeraient entendre l'opinion de M. Crawford sur le sujet, et cela pourrait toujours servir. Pour ma part, il y a longtemps que j'aurais voulu avoir l'occasion de revoir votre chère mère, le fait de ne pas avoir de chevaux m'en a empêché. Mais je pourrais aller causer avec elle pendant que vous tous, vous vous promènerez et vous discuterez les arrangements à faire, puis nous pourrions tous revenir dîner à Sotherton selon les goûts de Mme Rushworth, et avoir un délicieux retour au clair de lune. Je suis sûre que M. Crawford consentira à me prendre avec mes deux nièces dans sa « barouche » ; Edmond pourrait aller à cheval tandis que Fanny resterait près de vous.

Lady Bertram ne fit aucune objection, et tout le monde exprima son contentement quant au projet, excepté Edmond qui ne dit rien.

CHAPITRE VII

– Eh, bien ! Fanny, comment trouvez-vous Mlle Crawford, maintenant ? demanda Edmond le jour suivant, après avoir pensé longtemps à ce sujet lui-même. Comment l'avez-vous trouvée hier ?

– Très bien, vraiment. J'aime l'entendre parler, elle me divertit et elle est si jolie que j'aime la regarder.

– C'est sa façon d'être qui est si attrayante. Elle a un si joli jeu de physionomie ! Mais n'avez-vous pas été frappée, par quelque chose de déplacé dans sa conduite ?

– Oh oui, elle n'aurait pas dû parler de son oncle comme elle l'a fait. Cela m'a fort étonnée. Un oncle avec qui elle a vécu de si nombreuses années, et qui, quels que soient ses défauts, aime tant son frère, qu'il traite comme son fils, paraît-il. Je n'aurais pas cru cela !

– J'étais sûr que vous en auriez été choquée. Ce n'était pas joli, ni décent.

– Et si ingrat, je trouve.

– Ingrat est un grand mot. Je ne crois pas que son oncle ait aucun droit à sa gratitude, mais sa femme en a, et c'est par respect pour la mémoire de sa tante, qu'elle est mise ici. Elle se trouve dans une situation compliquée et avec une telle objection et un esprit aussi vif il est difficile qu'elle rende justice à sa tante sans porter une ombre sur l'amiral. Je ne prétends pas savoir lequel fut le plus à blâmer dans

leurs dissentiments, encore que la conduite actuelle de l'Amiral inclinerait les sympathies vers sa femme, mais il est naturel et admissible que Mlle Crawford défende complètement sa tante. Je ne juge pas ses opinions, mais je la blâme de les dire en public.

– Ne croyez-vous pas, dit Fanny après avoir réfléchi un peu, que cette antipathie n'est que l'écho du sentiment de Mme Crawford puisqu'elle a été élevée entièrement par elle ? Elle ne peut pas lui avoir fait voir clairement ce que voulait au juste l'Amiral ?

– C'est juste. Oui, nous devons conclure que les défauts de la nièce sont la copie de ceux de la tante, ce qui nous donne plus d'indulgence à son égard. Mais je crois que sa demeure présente doit lui faire beaucoup de bien, car les idées de Mme Grant sont très justes et elle parle de son frère avec une réelle affection.

– Oui, excepté dans sa façon de lui écrire de trop courtes lettres ! Elle m'a fait rire, mais je ne puis évaluer l'amour ou le caractère d'un frère, d'après ses lettres et d'après le fait qu'il ne se donne pas la peine d'écrire de longues lettres, quand il n'a rien à dire d'intéressant. Je suis sûre que William n'aurait pas fait cela non plus. Et de quel droit suppose-t-elle que vous n'écririez pas de longues lettres si vous étiez absent ?

– Du droit de son imagination, Fanny. Elle cherche dans tout ce qui peut contribuer à son propre amusement ou à celui des autres, ce qui est admissible quand il ne s'y mêle ni grossièreté ni mauvaise humeur, et il n'y a pas l'ombre de l'une ou de l'autre dans les façons de Mlle Crawford, qui ne sont ni âpres, ni bruyantes ni impolies. Elle est très féminine, excepté dans ce que nous venons de dire, où elle n'a pas

d'excuses. Je suis content que vous sentiez la même chose que moi.

Ayant façonné son imagination et dirigé ses affections il y avait grande chance qu'elle pense comme lui, quoiqu'à ce moment-ci et sur ce sujet il y eût quelque danger qu'ils ne soient plus d'accord, car il était quant à Mlle Crawford sur la pente d'une admiration qui la conduirait où Fanny ne pouvait le suivre. Les attraits de Mlle Crawford ne s'amoindrissaient pas, au contraire. La harpe arriva et ajouta encore à sa beauté, la finesse et la bonne humeur, car, elle jouait avec la plus grande obligeance et s'exécutait d'une façon pleine de goût et de sentiment, qui était délicieuse et méritait chaque fois des éloges. Edmond était au presbytère chaque jour, afin de jouir de son instrument préféré et chaque matin apportait une invitation pour le lendemain, car la jeune fille était flattée d'avoir un auditeur et l'habitude fut vite prise.

Une jeune fille, jolie, vivante, avec une harpe aussi gracieuse qu'elle-même, près d'une fenêtre donnant sur un jardin fleuri entouré d'arbres couverts de leur riche feuillage d'été, suffisait pour prendre le cœur de n'importe quel homme ! La saison, le décor, l'air, tout était favorable à la tendresse et au sentiment. Mme Grant et sa broderie faisaient partie de l'harmonie et comme l'amour change les aspects de toutes choses, le plateau de sandwiches et le Dr Grant qui faisait les honneurs complétèrent l'ensemble. Sans étudier ses sentiments, et sans les approfondir, à la fin d'une semaine, Edmond commençait à être très amoureux et il faut ajouter tout à l'honneur de la jeune fille, que sans compter le fait qu'il était un homme du monde mais n'avait pas comme son frère l'art de la flatterie et l'art de raconter des histoires amusantes, il commença à lui plaire énormément. Elle s'en

rendit compte, quoiqu'elle ne s'y attendît pas du tout et quoiqu'elle pût difficilement le prévoir, car il n'avait rien d'attrayant, ne se donnait aucune peine pour plaire et ne faisait aucun compliment. Ses avis étaient polis, son caractère tranquille et simple. Il y avait du charme peut-être dans sa franchise, son inflexibilité, son intégrité, que Mlle Crawford était capable de partager, sans pouvoir les discuter. Elle ne pensait d'ailleurs pas beaucoup à tout cela, il lui plaisait pour le moment, elle aimait de l'avoir près d'elle, cela lui suffisait.

Fanny ne s'étonnait pas de ce qu'Edmond allât au Presbytère chaque matin, elle aurait aimé y aller également si elle en avait été priée, pour écouter jouer de la harpe, comme elle trouvait naturel lorsque le dîner du soir était terminé et que les familles se quittaient, qu'Edmond se crût obligé de reconduire Mme Grant et sa sœur chez elles, tandis que M. Crawford était galant envers des jeunes filles du Park. Mais elle trouvait que c'était un mauvais échange, et si Edmond n'était pas là pour mettre de l'eau dans son vin, elle se serait facilement passée de tout le monde. Elle était un peu surprise qu'il pût passer tant d'heures avec Mlle Crawford sans avoir l'air de voir les défauts de celle-ci, dont elle se souvenait bien quand elle la revoyait. Edmond aimait de lui parler longuement de Mlle Crawford, mais il semblait vouloir passer sous silence l'Amiral et elle n'osait plus lui en parler la première, ayant peur de paraître méchante. La première peine que Mlle Crawford lui occasionna, fut le désir quelle manifesta d'apprendre à monter à cheval. Edmond l'y ayant encouragée, lui offrit de faire ses premiers essais sur sa jument, celle-ci étant tout à fait l'animal rêvé pour une débutante. Il s'arrangea cependant pour que sa cousine n'en fût pas privée le moins du monde, car il ne voulait pas lui faire manquer un seul jour d'exercice. La jument serait seulement conduite au Presbytère une demie-heure avant que les pro-

menades auraient lieu, et Fanny à qui il avait demandé l'autorisation, ne pouvait que se montrer flattée de sa façon d'agir à son égard.

Mlle Crawford fit son premier essai avec de bonnes dispositions, et ne gêna en rien Fanny. Edmond qui avait conduit la jument et présidé aux premiers exercices, la ramena avant même que Fanny ou le cocher qui l'accompagnait dans ses promenades, ne fussent prêts à monter. L'épreuve du second jour fut moins heureuse. Mlle Crawford trouvait tant de plaisir à monter, qu'elle ne désirait pas en finir si vite. Vive et audacieuse, quoique plutôt petite, elle semblait faite pour être écuyère et au plaisir vraiment réel de l'exercice, s'ajoutait chez Edmond la fierté de la voir faire des progrès vraiment étonnants et la peur de la contrarier. Fanny était prête et attendait et Mme Norris la grondait de ne pas encore être partie, mais ni Edmond, ni le cheval n'apparaissaient à l'horizon. Enfin, pour éviter sa tante et aller à sa rencontre, elle sortit.

Quoique les habitations ne fussent éloignées que d'un demi-mille, elles étaient hors de vue l'une de l'autre, mais en marchant jusqu'à cinquante yards de chez elle, elle pourrait voir le bout du parc et jeter un regard sur le Presbytère et la route qui y conduisait. Elle vit immédiatement le groupe dans la prairie de chez le Dr. Grant. Edmond et Mlle Crawford tous deux à cheval, côte à côte, puis le Dr. et Mme Grant et M. Crawford avec deux ou trois domestiques attendant aux environs. Il semblait que tout le monde était bien joyeux car elle entendait les éclats des voix jusque-là. Elle en éprouva un peu de tristesse, car elle ne comprenait pas comment Edmond pouvait l'oublier et tout à coup elle ressentit une anxiété. Elle ne pouvait détacher ses yeux de la prairie et observer tout ce qui s'y passait. D'abord Mlle Crawford et son

compagnon firent au pas le tour du champ, qui n'était pas petit, puis ils commencèrent un petit galop, et cela paraissait extraordinaire à la nature plutôt timide de Fanny de voir comment elle montait. Après quelques minutes ils s'arrêtèrent complètement, Edmond était tout près d'elle et lui parlait. Il lui expliquait évidemment la façon de tenir ses rênes et lui avait pris la main ; son imagination devina ce que ces yeux ne pouvaient pas voir. Elle n'avait pas à s'étonner de tout cela. Quoi de plus naturel qu'Edmond soit complaisant et dépensât sa bonté envers tout le monde ? Elle pensait que M. Crawford aurait pu aussi bien lui éviter cet ennui et qu'il eût été plus logique que ce fut lui, le frère, qui apprît à sa sœur à monter, mais M. Crawford, malgré son charmant caractère et ses talents de cocher, ne connaissait probablement rien à l'équitation et avait moins de patience qu'Edmond. Elle pensa que c'était bien fatigant pour la pauvre jument d'avoir ainsi un double travail à fournir, et si elle était oubliée, le cheval ne le serait pas !

Ses sentiments furent un peu tranquillisés lorsqu'elle vit le petit groupe dispersé et Mlle Crawford encore à cheval, conduite par Edmond à pied, traverser la grille et prendre le chemin au bout duquel elle attendait. Elle eut peur de paraître impolie et impatiente et marcha à leur rencontre avec l'idée de dissiper tout soupçon.

– Ma chère Mlle Price, dit Mlle Crawford dès qu'elle l'aperçut. Je viens vous faire moi-même des excuses pour vous avoir fait attendre, mais je n'ai aucune excuse à dire. Je savais qu'il était tard et que j'agissais très mal, et cependant, s'il vous plaît, pardonnez-moi. L'égoïsme doit toujours être pardonné, vous savez, car il n'y a aucun espoir d'y remédier.

La réponse de Fanny fut extrêmement correcte. Quant à Edmond, il se dit convaincu que Fanny n'était pas pressée.

– Car il lui reste plus de temps qu'il n'en faut pour que ma cousine puisse faire une promenade deux fois plus longue qu'à l'ordinaire, dit-il, et vous lui avez fait le plus grand bien, en l'empêchant de monter une demi-heure plus tôt car des nuages arrivent maintenant, ce qui l'empêchera de souffrir de la chaleur comme tout à l'heure. J'espère que vous ne serez pas fatiguée de tous ces exercices et j'aurais préféré que vous vous épargniez cette marche pour rentrer chez vous.

– Je vous assure que rien ne me fatigue, sinon descendre de ce cheval, dit-elle en sautant à terre avec son aide, je suis très forte et je ne suis fatiguée que lorsque je fais ce que je n'aime pas de faire. Mlle Price, je vous cède ma place de mauvaise grâce, mais je souhaite sincèrement que vous fassiez une bonne promenade et que je n'entendrai dire que du bien de ce cher délicieux animal.

Le vieux cocher qui attendait avec son cheval, aux environs, les avait rejoints maintenant, et Fanny montant sur le sien ils se dirigèrent vers une autre partie du parc. Mais son sentiment d'anxiété ne l'avait pas quittée, tandis qu'elle les regardait marchant côte à côte vers le village et se souvenait des talents d'écuyère vraiment étonnants de Mlle Crawford, que son cousin avait observés avec un intérêt au moins égal au sien.

– C'est un plaisir de voir une jeune fille avec autant de dispositions, dit le cocher. Je n'ai jamais vu personne monter avec autant d'aisance. Elle ne semblait pas avoir une ombre de peur, tout à fait différente de vous, Mademoiselle, quand vous êtes montée pour la première fois il y aura six ans bien-

tôt à Pâques. Mon Dieu ! Comme vous trembliez quand Sir Thomas vous mit sur le cheval la première fois !

Dans le salon on célébra aussi les talents de Mlle Crawford. Le courage et la force que la nature lui avait donnés furent très appréciés par les demoiselles Bertram ; le goût quelle avait de monter était pareil au leur et ses rapides progrès ne les dépassant pas, elles eurent grand plaisir à faire son éloge.

– Il était certain qu'elle monterait bien, dit Julia, elle est faite pour cela. Son allure est aussi souple que celle de son frère.

– Oui, ajouta Maria, elle a si bon cœur et elle a la même énergie de caractère. Je ne puis m'empêcher de penser que bien monter à cheval est souvent une question de bonne mentalité.

Quand ils se séparèrent ce soir-là, Edmond demanda à Fanny si elle avait l'intention de monter à cheval le lendemain.

– Non, je ne crois pas… si vous désirez la jument, répondit-elle.

– Je ne la désire pas du tout pour moi, dit-il, mais si vous préfériez rester à la maison, je crois que Mlle Crawford serait contente de l'avoir un peu plus longtemps… pour toute la matinée, en fait. Elle voudrait aller jusqu'aux jardins publics de Mansfield. Mme Grant lui a vanté le joli coup d'œil qu'ils présentent et je suis sûr qu'elle sera du même avis. Mais n'importe quelle matinée conviendrait, car elle ne voudrait pas vous contrarier et je suis de son avis. Elle ne monte que pour son plaisir et vous montez pour votre santé.

– Je ne monterai certainement pas demain, dit Fanny. Je suis beaucoup sortie ces derniers temps et je préférerais rester à la maison. Je suis assez forte maintenant pour pouvoir me promener.

Edmond parut satisfait, ce qui fit plaisir à Fanny, et la promenade aux jardins publics fut décidée pour le lendemain matin. L'excursion comprenait toute la jeunesse excepté elle et semblait être tout à fait amusante. On en reparla durant toute la soirée et comme une réunion qui a satisfait tout le monde en entraîne souvent une autre, ils firent de nouveaux plans pour le lendemain. Il y avait de nombreux endroits à visiter et comme la température était chaude, ils décidèrent de faire des promenades plus ombragées. Pendant quatre matinées successives, la petite compagnie alla explorer les environs et faire les honneurs de la contrée aux Crawford. Tout allait à merveille, la bonne humeur se mêlait au plaisir des promenades malgré la chaleur torride. Mais le quatrième jour il y eut une ombre au tableau. Edmond et Julia étaient invités à dîner au Presbytère et Maria ne l'était pas. C'était arrangé par Mme Grant avec un esprit parfait, M. Rushworth étant justement attendu ce jour là à Mansfield Park. Mais Maria sentit l'offense et eut de la peine à dissimuler son air vexé jusqu'à ce qu'elle fut de retour chez elle. Comme M. Rushworth ne vint pas, l'injure lui parut encore plus profonde et elle n'avait même pas le soulagement de pouvoir passer sa mauvaise humeur sur lui. Elle dut se résigner à rester avec sa mère, sa tante et sa cousine, et ne manqua pas de montrer sa mauvaise humeur pendant tout le dîner.

Entre dix et onze heures, Edmond et Julia rentrèrent au salon, rafraîchis par l'air du soir, heureux et pleins de gaieté, tandis qu'ils trouvaient les trois dames sombres et fâchées, car Maria ne leva même pas les yeux de son livre et Lady

Bertram dormait à moitié. Même Mme Norris, qui avait été agacée par la mauvaise humeur de sa nièce et dont les quelques questions à propos du dîner, n'avaient pas reçu une réponse très rapide, décida de ne plus rien dire.

Pendant quelques instants, le frère et la sœur, encore sous l'influence de la charmante soirée qu'ils venaient de passer et du délicieux retour dans la nuit fraîche et sous le ciel plein d'étoiles, ne s'occupèrent guère des autres. Mais après un moment, Edmond, regardant autour de lui, demanda :

– Mais où est Fanny ? Est-elle au lit ?

– Non, pas que je sache, reprit Mme Norris, elle était ici il y a un moment.

On entendit la douce voix de Fanny partant de l'autre bout de la chambre, des profondeurs d'un fauteuil où elle était installée. Mme Norris commença à la gronder.

– C'est tout à fait ridicule, Fanny, de vous isoler comme cela sur ce fauteuil. Pourquoi ne venez-vous pas vous occuper ici comme nous le faisons ? Si vous n'avez pas de petit travail à faire, je puis vous en donner à confectionner pour les pauvres. Il y a toute une pièce d'étoffe qui a été apportée la semaine dernière, qu'on n'a pas encore touchée. Je me fatiguerai bien fort en la coupant et je trouve que vous pourriez penser aux autres, au lieu de rester à ne rien faire tout le temps sur ce divan, à votre âge.

Avant que la moitié de cette longue tirade ne fût débitée, Fanny était déjà revenue près de la table et avait repris son ouvrage, et Julia, qui était spécialement de bonne humeur après la délicieuse journée qu'elle venait de passer, voulut défendre sa cousine :

– Je dois dire, Maman, que Fanny est celle de nous qui est le moins souvent sur le divan !

– Fanny, dit Edmond après l'avoir examinée avec attention, je suis sûr que vous avez mal à la tête ?

Elle ne le nia pas, mais ajouta que ce n'était pas grave.

– Je vous crois difficilement, répondit-il, je vous connais trop bien. Depuis quand l'avez-vous ?

– Depuis avant le dîner. Ce n'est que la chaleur.

– Êtes-vous sortie dans la chaleur ?

– Sortie ! Je comprends qu'elle est sortie, cria Mme Norris, voudriez-vous qu'elle restât à l'intérieur par un beau temps comme celui-ci ? Nous sommes tous sortis. Même votre mère a été dehors pendant près d'une heure !

– Oui, en effet, Edmond, reprit Lady Bertram, qui avait été étonnée de la réprimande désagréable que Mme Norris avait faite à Fanny, je suis sortie pendant une heure. Je me suis assise trois quarts d'heure dans le jardin, près des fleurs, tandis que Fanny coupait des roses et c'était délicieux, je vous assure, quoiqu'il fît chaud. Il faisait plus frais à la maison, mais je préférais rester dehors.

– Fanny a coupé des roses, dites-vous ?

– Oui, je crains que ce ne soient les dernières, cette année. Pauvre enfant ! Elle trouvait qu'il faisait si chaud, mais il y en avait tant à couper.

– Il n'y avait pas moyen d'attendre, certainement, reprit Mme Norris d'une voix plus douce, mais je me demande si ce n'est pas là qu'elle a attrapé son mal de tête, sœur ? Il n'y a

rien de plus dangereux que de rester dans le soleil brûlant. D'ailleurs, ce sera passé demain. Passez-lui un peu de votre vinaigre aromatique, j'oublie toujours de remplir mon flacon.

– Elle l'a déjà, dit Lady Bertram, je le lui ai donné quand elle est revenue pour la seconde fois de chez vous.

– Quoi ! s'écria Edmond, non seulement elle a coupé des roses, mais elle a encore marché, marché dans cette chaleur, à travers le parc, elle a été deux fois chez vous, Madame ? Il n'est pas étonnant, alors, qu'elle ait mal à la tête !

Mme Norris parlait à Julia et n'entendit pas.

– Je crains que ce n'ait été un peu beaucoup pour elle, dit Lady Bertram, mais quand les roses furent cueillies, votre tante désirait en avoir chez elle et il a bien fallu les lui porter.

– Mais y en avait-il tant que cela, pour l'obliger à y aller deux fois ?

– Non, mais il fallait les mettre dans la chambre à provisions pour les sécher et Fanny avait, malheureusement, fermé la porte et emporté la clef : elle dut la rapporter.

Edmond se leva et dit en marchant dans la chambre :

– Et personne d'autre que Fanny ne pouvait faire cette course ? Vraiment, Madame, vraiment, c'est une mauvaise action.

– Je ne sais pas ce que l'on aurait pu faire de mieux, s'écria Mme Norris qui ne pouvait continuer à faire semblant de ne pas entendre, excepté si je l'avais fait moi-même, mais je ne pouvais être à deux endroits à la fois ! Selon le désir de votre mère, j'étais en conversation en ce moment-là avec M. Green à propos de la laitière et j'avais promis à John

Groom d'écrire à Mme Jefferies, pour son fils, et le pauvre garçon m'attendait depuis une heure. Je crois que personne ne peut m'accuser d'épargner mes peines, mais je ne puis pas tout faire à la fois ! Et je ne trouve pas qu'il était si déraisonnable que ça de demander à Fanny d'aller chez moi, alors qu'il y a à peine un quart de mille d'ici. Combien de fois n'ai-je pas fait ce trajet ? Je le fais trois fois en un jour et par tous les temps et je ne m'en suis jamais plainte.

– Je souhaiterais que Fanny ait le quart de votre santé, Madame !

– Si Fanny prenait de l'exercice plus régulièrement, elle ne serait pas abattue pour si peu ! Elle n'est plus montée à cheval depuis tout un temps et je trouve que lorsqu'elle ne monte pas elle devrait se promener. Si elle était montée auparavant, je ne le lui aurais pas demandé. Mais il me semblait que cela lui ferait plutôt du bien après avoir été penchée sur les rosiers, car il n'y a rien de plus rafraîchissant qu'une petite marche après une fatigue de cette espèce, et quoique le soleil fût fort il ne faisait pas si chaud ! Entre nous, Edmond, ajouta-t-elle, regardant d'une façon significative sa sœur, c'est le fait d'avoir coupé ces roses en plein soleil, sans bouger, qui a fait tout le mal.

– Je crains que ce ne soit en effet cela, dit la toute candide Lady Bertram, qui avait tout entendu. Je suis bien peinée de croire qu'elle a attrapé son mal de tête là, car la chaleur était capable de tuer n'importe qui. Je pouvais à peine la supporter moi-même, j'étais assise sans bouger mais je devais m'occuper de mon petit chien pour l'empêcher d'abîmer les fleurs ; c'était déjà trop pour moi !

Edmond ne dit plus rien, mais se dirigeant vers une autre table, où le plateau du dîner était resté, il prit un grand

verre de Madère, l'apporta à Fanny et l'obligea à en boire la plus grande partie. Elle aurait voulu pouvoir refuser, mais les larmes qui l'étouffaient lui rendaient plus aisé d'avaler le vin que de parler.

Furieux comme Edmond l'était vis-à-vis de sa mère et de sa tante, il était encore plus fâché contre lui-même. La façon dont il l'avait abandonnée était plus impardonnable que ce qu'elles avaient fait. Tout cela ne serait pas arrivé si on s'était un plus occupé d'elle, mais depuis quatre jours elle n'avait pas le choix de ses compagnes d'exercices et n'avait pas le moyen d'éviter les caprices de sa tante. Il était honteux de songer que depuis quatre jours elle n'avait pas pu monter à cheval, et résolut très sérieusement que cela ne se représenterait plus, même s'il devait refuser un plaisir à Mlle Crawford.

Fanny alla se coucher le cœur aussi gros qu'à son arrivée à Mansfield Park. L'état de son esprit avait certainement une part dans son mal de tête, car elle s'était sentie abandonnée et avait dû lutter contre des sentiments de mécontentement et de jalousie depuis plusieurs jours. Lorsqu'elle s'était couchée sur le divan afin de n'être pas vue, le mal de son esprit était plus fort que celui de sa tête et le changement qui s'était produit dans la bonté d'Edmond à son égard, l'avait fort découragée.

CHAPITRE VIII

Les promenades à cheval de Fanny recommencèrent dès le lendemain et comme c'était un matin plus agréablement frais, moins chaud que les jours précédents, Edmond se dit que sa santé et sa gaieté reprendraient vite le dessus. Tandis qu'elle était partie M. Rushworth arriva avec sa mère qui voulait exprimer elle-même combien le projet de venir à Sotherton lui faisait plaisir, projet qui avait dû être retardé, à cause de son absence pendant quinze jours. Mme Norris et ses nièces furent enchantées d'entendre reparler du projet et la date fut fixée pour bientôt, à condition toutefois que M. Crawford fût libre, et quoique Mme Norris décidât qu'il le serait, les jeunes, filles suggérèrent d'aller au presbytère pour s'en assurer et voir si le mercredi lui convenait.

Pendant qu'il allait faire sa visite, Mme Grant et Mlle Crawford arrivèrent ; ayant pris un autre chemin elles ne l'avaient pas rencontré. Elles déclarèrent avoir bon espoir que M. Crawford serait à la maison pour le recevoir. On reparla du projet de Sotherton, car il eût été difficile d'aborder un autre sujet, tant Mme Norris était enthousiasmée à cette idée. Mme Rushworth, qui était une femme sans arrière-pensée, polie, prosaïque et empathique, mais désireuse de s'occuper de ses intérêts et de ceux de son fils, insista pour que Lady Bertram fût de la partie. Celle-ci ne se laissa pas persuader, mais sa façon, calme de refuser fit croire à Mme Rushworth, qu'au fond elle désirait venir, jusqu'à ce que Mme Norris l'en eût dissuadée.

– La fatigue serait trop grande pour ma sœur, je vous assure, ma chère Mme Rushworth. Dix milles pour aller et dix pour revenir, c'est énorme, vous savez. Vous devez excuser ma sœur et vous contenter de nous accepter sans elle. Certes, Sotherton eût été l'endroit qui l'eût tentée pour faire une si longue course, mais ce n'est pas possible. Elle aura la compagnie de Fanny Price, et tout sera pour le mieux. Quant à Edmond, quoiqu'il ne soit pas là pour répondre lui-même, je suis sûre qu'il sera enchanté de se joindre à nous. Il pourrait y aller à cheval.

Mme Rushworth ne pouvait que s'incliner et regretter que Lady Bertram ne fût pas de la partie.

– Elle manquerait très fort à la réunion et Mme Rushworth aurait été enchantée qu'elle vînt avec la jeune Mlle Price qui ne connaissait pas encore Sotherton et pour qui elle trouvait dommage de ne pas voir ce joli endroit.

– Vous êtes très bonne, vraiment très bonne, ma chère Madame, s'écria Mme Norris, mais Fanny aura d'autres occasions de voir Sotherton. Elle avait toute la vie devant elle et il était tout à fait hors de question qu'elle y allât pour le moment. Lady Bertram ne pouvait s'en passer.

– Oh ! non, je ne pourrais me passer de Fanny !

Mme Rushworth qui était convaincue que tout le monde devait désirer voir Sotherton demanda également à Mlle Crawford d'être des leurs et quoique Mme Grant n'eût pas trouvé utile de faire visite à Mme Rushworth à son arrivée dans le voisinage et déclinât l'invitation pour elle même, elle fut enchantée de procurer ce plaisir à sa sœur Mary qui ne fut pas difficile à persuader.

M. Rushworth revint du presbytère enchanté de sa visite et Edmond arriva juste à temps, pour apprendre ce qui avait été décidé pour mercredi, et pour escorter Mme Rushworth jusqu'à sa voiture.

À son retour dans la salle à manger, il trouva Mme Norris en train de se demander si la présence de Mlle Crawford dans l'excursion était désirable ou pas et s'il y aurait place pour elle dans la voiture de son frère. Les demoiselles Bertram rirent de l'idée et lui assurèrent que la voiture contenait facilement quatre personnes, sans compter le siège sur lequel quelqu'un pouvait l'accompagner.

– Mais pourquoi est-il nécessaire qu'on n'emploie que la voiture des Crawford ? demanda Edmond. Pourquoi ne prendrait-on pas le coupé de ma mère ? Je n'ai pas compris l'autre jour, quand on a parlé de ce projet, pourquoi il n'était pas plus logique qu'une visite de la famille fût faite dans sa voiture.

– Comment ! s'écria Julia, s'entasser à trois dans ce coupé par ce temps-ci, quand nous pouvons avoir des places dans une grande voiture ! Non, mon cher Edmond, ce ne serait pas admissible !

– Sans compter, dit Maria, que M. Crawford désire nous conduire, et comme cela fut décidé au début c'est une sorte de promesse.

– Et, mon cher Edmond, ajouta Mme Norris, prendre deux voitures, quand une seule suffit, serait un ennui inutile ; entre nous, le cocher n'aime pas beaucoup la route qui mène à Sotherton. Il s'est toujours plaint amèrement des chemins étroits, qui griffent la carrosserie, et vous savez que nous ne

voudrions pas que la voiture soit abîmée pour le retour de Sir Thomas.

– Ce ne sont pas des raisons très jolies, pour employer la voiture de M. Crawford, dit Julia, mais la vérité est que Wilcox est un idiot et ne sait pas conduire. Je vous certifie, que mercredi nous ne trouverons aucun ennui aux chemins étroits.

– Je suppose qu'il n'y a aucune privation et aucune difficulté à aller sur le siège ? dit Edmond.

– Privation ! s'écria Maria, mais je pense, que c'est au contraire généralement considéré comme la meilleure place. C'est de là qu'on voit le mieux toute la vue sur la contrée et probablement que Mlle Crawford choisira cette place-là pour elle.

– Il n'y a aucune objection, alors, pour que Fanny aille avec nous puisqu'il y aura assez de places.

– Fanny ! répéta Mme Norris, mon cher Edmond, il n'est pas question qu'elle vienne avec nous. Elle reste avec sa tante, je l'ai dit à Mme Rushworth. Nous ne l'attendons pas.

– Vous n'avez aucune raison, j'imagine, Madame, dit-il en s'adressant à sa mère, de désirer que Fanny reste avec vous, et soit privée de ce plaisir pour votre agrément. Si vous pouviez vous en passer, vous ne désireriez pas qu'elle reste à la maison ?

– Sûrement pas, mais je ne puis m'en passer.

– Vous le pourriez si je restais avec vous ici, comme j'ai l'intention de le faire.

Tout le monde s'exclama à ces paroles, mais Edmond continua :

– Oui, il n'y a aucune nécessité que j'y aille et je compte rester à la maison. Fanny désire beaucoup voir Sotherton et elle n'a pas souvent l'occasion d'avoir une distraction. Alors, je suppose Madame, que vous serez enchantée de lui procurer ce plaisir ?

– Oh ! oui certainement, très contente, si votre tante n'y voit pas d'objections.

Mme Norris insista sur l'inconvenance qu'il y avait à prendre Fanny alors qu'elle avait assuré Mme Rushworth qu'elle ne pouvait venir. Ce serait d'une impolitesse ! Ce serait si peu respectueux vis-à-vis de celle-ci, qui était un exemple de bonne éducation !

Mme Norris n'aimait pas Fanny et ne désirait pas lui procurer ce plaisir mais son opposition au désir d'Edmond montrait trop de partialité. Elle avait si bien tout arrangé et trouvait désagréable de changer ses projets. Mais quand Edmond lui assura qu'elle ne devait pas être en peine de l'opinion et de l'accueil de Mme Rushworth, car en la reconduisant il lui avait suggéré déjà que Mlle Price viendrait sans doute aussi et que Mme Rushworth en avait paru enchantée, elle répondit d'un air vexé :

– Très bien, très bien, comme vous voulez, cela m'est égal.

– Cela semble curieux, dit Maria, que vous restiez à la maison à la place de Fanny.

– Elle peut vous en être joliment reconnaissante, reprit Julia, quittant précipitamment la chambre, consciente de ce qu'elle aurait dû proposer de rester elle-même.

– Fanny est toujours reconnaissante, répondit Edmond – et la conversation se termina.

La gratitude de Fanny lorsqu'elle apprit la chose fut en effet plus grande que le plaisir qu'elle en éprouvait. Elle connaissait mieux que personne la bonté d'Edmond et en était plus touchée que celui-ci ne pouvait se l'imaginer, ignorant les sentiments de Fanny pour lui. Mais la pensée qu'il se privait d'un plaisir pour elle la chagrinait et la satisfaction de voir Sotherton sans lui, ne lui plaisait pas.

La prochaine rencontre des deux familles, produisit un autre changement au plan, changement admis cette fois par toute la famille. Mme Grant s'offrit pour venir tenir compagnie à Lady Bertram le jour fixé, et le Dr. Grant se joindrait à eux pour le dîner. Lady Bertram était ravie de l'idée et tout le monde fut de nouveau content. Edmond lui-même leur était très reconnaissant de cet arrangement qui lui permettait de faire partie de l'excursion et prétendait y avoir justement pensé avant que Mme Grant n'en parlât.

Le mercredi fut un jour superbe et tout de suite après le déjeuner la voiture arriva, M. Crawford conduisant sa sœur. Tout le monde était prêt et chacun prit sa place. Qui allait avoir la chance d'être près du conducteur ? Ce fut Mme Grant qui arrangea la question en disant :

– Comme vous êtes cinq, il faut que quelqu'un monte sur le siège près d'Henry et comme vous avez formulé dernièrement le désir d'apprendre à conduire, Julia, ce serait une bonne occasion pour vous de prendre une leçon aujourd'hui.

Heureuse Julia ! Malheureuse Maria ! En un instant la première fut sur le siège et la seconde s'installa à l'intérieur bien à contre-cœur. Puis la voiture se mit en marche avec les souhaits des deux dames qui restaient et des aboiements du chien dans les bras de sa maîtresse.

La route était jolie, et Fanny dont les promenades avaient été plutôt rares, se trouva vite parmi de nouveaux paysages, qu'elle admira avec satisfaction. On ne lui adressait pas souvent la parole et elle ne le désirait d'ailleurs pas. Ses propres pensées et ses réflexions personnelles étaient habituellement ses meilleures compagnons et elle trouva une très grande distraction à regarder la contrée, la forme des routes, les différences de terrain, l'état de la moisson, les jolis cottages, les bestiaux, et les enfants, et ne regrettait qu'une seule chose, c'est de ne pouvoir dire ses impressions à Edmond. C'était le seul point de ressemblance qu'elle avait avec sa voisine, car Mlle Crawford était tout à fait différente d'elle. Elle n'avait rien de la délicatesse de sentiments de Fanny, de ses goûts et de ses idées. Elle voyait la nature comme une chose inanimée, et sans observer beaucoup. Son attention n'était attirée que par les femmes et les hommes, ses goûts ne se rapportaient que pour tout ce qui remuait et se voyait. À chaque tournant de la route elles se retournaient toutes deux pour voir si Edmond les suivait, et c'était leur seul trait d'union.

Pendant les sept premiers milles, Mlle Bertram, n'eut pas de grand agrément. Son horizon se fermait à la vue de M. Crawford et de sa sœur, bavardant gaiement côte à côte, et rien qu'à voir son profil expressif quand il regardait Julia avec un sourire ou d'entendre le rire de celle-ci, elle éprouvait une perpétuelle irritation. Quand Julia se retournait c'était avec une expression de ravissement, et quand elle

leur parlait, c'était d'un ton enjoué. La vue qu'elle avait de la contrée était splendide et elle souhaitait qu'ils puissent tous la voir etc. etc.... mais elle n'offrait sa place qu'à Mlle Crawford :

– Voici un ravissant point de vue, dit-elle. Je voudrais que vous ayez ma place, mais je sais que vous ne voudriez pas l'accepter ! Et Mlle Crawford pouvait difficilement répondre avant que l'endroit ne fût dépassé depuis longtemps.

Quand ils arrivèrent aux environs de Sotherton, l'humeur de Mlle Bertram devint meilleure, car elle avait « deux cordes à son arc » : la puissance des Rushworth et celle des Crawford, et dans le voisinage de Sotherton, la première était grande.

Ce n'était pas sans un sentiment d'orgueil qu'elle disait que « ces bois appartenaient à la propriété de Sotherton » que « tout ceci faisait partie du domaine de M. Rushworth, des deux côtés de la route » et c'était un plaisir que d'approcher de l'ancienne demeure, maison ancestrale de la famille, avec toutes ses prérogatives seigneuriales.

– Nous n'aurons plus, maintenant, de mauvaises routes, Mlle Crawford, les mauvaises routes sont dépassées. Le reste du chemin est parfait car M. Rushworth l'a tout à fait remis en état depuis qu'il a hérité de la propriété. Ici commence le village. Ces cottages sont vraiment disgracieux dans le paysage – par contre le clocher du village est reconnu comme étant remarquable. Je suis heureuse que l'église ne soit pas aux flancs du château, comme il arrive souvent dans les lieux historiques. Le bruit des cloches doit être ennuyeux. Voici le presbytère, une maison propre ; le pasteur est très aimable ainsi que sa femme, d'après ce que j'ai entendu dire. Ici ce sont des hospices, bâtis par des membres de la famille. À

droite la maison du régisseur, un homme très respectable. Maintenant, nous arrivons à la grille du pavillon du concierge, mais nous avons encore presque un mille à parcourir à travers le parc. Ce n'est pas laid, comme vous voyez. De ce côté, il y a quelques jolies futaies, mais la situation de la maison est désastreuse. Nous descendons pendant un demi mille pour y arriver et c'est pitoyable, car elle n'eût pas été laide si elle avait eu un meilleur accès.

Mlle Crawford qui devinait les sentiments de Mlle Bertram manifesta une vive admiration et se fit même un point d'honneur d'exagérer. Mme Norris était charmée et parlait sans cesse, et même Fanny donna son avis et montra son admiration, qui fut appréciée. Rien n'échappait à ses yeux. Après avoir regardé l'habitation, de loin, elle déclara « que c'était une demeure qu'elle ne pouvait voir sans un sentiment de respect » et elle demanda où était l'avenue.

– Je vois la façade de la maison du côté est, l'avenue doit donc se trouver derrière, de l'autre côté comme l'a dit M. Rushworth.

– Oui, exactement derrière la maison. Elle commence à une petite distance et monte pendant un demi-mille jusqu'à l'extrémité des terres. Vous pouvez en voir déjà une partie ici. Les arbres sont tous des chênes.

Mlle Bertram parlait maintenant de tout ce qu'elle savait avec un ton décidé, alors qu'elle avait eu un air si dédaigneux quand M. Rushworth lui avait demandé son opinion, mais sa vanité et son orgueil étaient flattés au plus haut point et elle se sentait fière quand on leur fit monter les marches du perron imposant qui précédait l'entrée principale.

CHAPITRE IX

M. Rushworth se trouvait à la porte pour recevoir la dame de son choix et souhaiter la bienvenue à toute la compagnie. Dans le salon, Mme Rushworth les attendait et les reçut avec cordialité. Mlle Bertram fut au comble de ses désirs. Lorsque les politesses furent échangées, la chose qui devenait des plus nécessaire était de manger, et les portes furent largement ouvertes afin d'introduire toute la petite société dans la salle à manger où elle se rendit par différentes chambres. Une collation y était préparée avec élégance et abondance. On parla beaucoup, on mangea beaucoup et tout cela pour le mieux. Le but principal de la journée fut alors considéré. Comment M. Crawford désirait-il aller jeter un coup d'œil général sur la propriété ? M. Rushworth proposa son cabriolet. M. Crawford suggéra qu'il serait préférable de prendre une voiture qui pouvait contenir plus de deux personnes. Se priver de l'avantage du jugement des autres pourrait être une faute, sans parler du plaisir de leur présence.

Mme Rushworth proposa de prendre également le coupé, mais personne n'acquiesça et les jeunes filles ne dirent mot et ne sourirent même pas. Mme Rushworth proposa alors de montrer la maison à ceux qui ne l'avaient pas encore vue et ceci fut accepté avec joie, car Mlle Bertram était ravie que l'on fît valoir sa grandeur. Tout le monde se leva, et Mme Rushworth les dirigea à travers de nombreuses chambres spacieuses, élevées, et amplement meublées avec le goût d'il y a cinquante ans, avec des planchers brillants, du solide acajou, des riches damas, des marbres incrustés et

sculptés, le tout fort beau dans son genre. Il y avait abondance de tableaux, quelques-uns de maîtres, mais la plus grande partie était composée de portraits de famille qui n'intéressaient personne d'autre que Mme Rushworth, qui faisait les honneurs avec une grâce parfaite. Elle s'adressait principalement à Mlle Crawford et à Fanny qui l'écoutait avec une attention toute différente. Car Mlle Crawford qui avait vu des quantités de châteaux et n'en n'aimait aucun, gardait seulement une apparence de politesse intéressée, tandis que Fanny pour qui chaque chose était nouvelle écoutait avec un intérêt réel tout ce que Mme Rushworth charmée de rappeler l'histoire déjà connue et imaginant avec ardeur les scènes d'autrefois, racontait du passé de la famille, sa montée vers les honneurs, les visites royales, sa noble conduite.

L'état de la demeure excluait la possibilité de visiter toutes les chambres, et tandis que Fanny et quelques autres accompagnaient Mme Rushworth, Henry Crawford examinait sérieusement le parc à travers les fenêtres et secouait la tête. Chaque chambre du côté ouest donnait sur un terrain qui commençait l'avenue immédiatement à côté d'une haute palissade et de grilles de fer.

Ayant visité plus de chambres qu'il n'en n'était possible d'employer et qui ne devaient avoir d'autre but que d'occuper les loisirs des domestiques, Mme Rushworth déclara :

– Maintenant, nous arrivons à la chapelle, que normalement je devrais vous faire voir en entrant par le haut, mais comme nous sommes entre amis, je vous introduirai de ce côté si vous le permettez.

Ils entrèrent. L'imagination de Fanny lui avait fait supposer qu'elle allait voir autre chose, qu'une chambre spa-

cieuse, longue, disposée pour la dévotion, avec quelque chose de plus solennel qu'une simple profusion d'acajou et de coussins en velours rouge accumulés sur les prie-Dieu de la famille.

– Je suis désappointée, souffla-t-elle à mi-voix, à Edmond. Je ne me faisais pas du tout cette idée-là d'une chapelle. Il n'y a rien de terrible ici, rien de mélancolique, rien d'imposant. Il n'y a pas de bas-côté, pas de voûte, pas d'inscriptions, pas de bannières. Pas d'étendards qui puissent « flotter au souffle nocturne du vent du ciel », aucun signe révélant qu'un « monarque écossais y repose ».

– Vous oubliez, Fanny, que cette chapelle a été bâtie il n'y a pas très longtemps et qu'elle ne peut être comparée avec les vieilles chapelles des châteaux historiques ou des monastères. Celle-ci ne servait qu'à l'usage privé de la famille. Ils ont été enterrés, je suppose, dans l'église de la paroisse. Là vous trouverez sans doute des bannières et des écussons.

– Il est sot de ma part de ne pas avoir songé à tout cela, mais je suis désappointée.

Mme Rushworth commença :

– Cette chapelle fut bâtie comme vous voyez, sous Jacques II. Avant cette période, à ce que j'ai cru comprendre, les bancs étaient en simple bois et il y a quelque raison de croire que les revêtements et les coussins des prie-Dieu et chaises de famille étaient en simple étoffe, mais ce n'est pas certain. C'est une jolie chapelle qui fut employée matin et soir, journellement. Les prières y étaient toujours lues par le chapelain du château et beaucoup s'en souvien-

nent encore, mais le dernier M. Rushworth ne continua pas la tradition.

– Chaque génération a ses progrès, dit Mlle Crawford à Edmond avec un sourire.

Mme Rushworth était partie pour aller répéter sa leçon à M. Crawford, tandis qu'Edmond, Fanny et Mlle Crawford demeuraient ensemble.

– C'est fort dommage, s'écria Fanny, que l'habitude n'ait pas été gardée. C'était une si belle chose ! Quand il y a une chapelle dans une grande habitation la présence d'un chapelain est absolument nécessaire. L'idée de toute une famille se rassemblant pour la prière est si belle !

– Très belle en effet ! dit Mlle Crawford éclatant de rire. Cela doit rendre sympathiques les chefs de famille, que l'obligation pour les pauvres femmes de chambre et domestiques de quitter leur travail et leur plaisir, pour venir deux fois par jour ici dire des prières, quand ils inventent toutes sortes d'excuses eux-mêmes pour ne pas venir !

– Ce n'est pas l'idée que Fanny se fait de la famille, répondit Edmond, et si le maître ou la maîtresse de maison ne sont pas présents, il y a plus de mal que de bien.

– En tous les cas, il vaut mieux laisser les gens libres sur de tels sujets. Chacun aime de faire ce qu'il veut et de choisir son moment et son genre de dévotion. L'obligation, les formalités à remplir, les retenues imposées, la durée de l'office, personne n'aime ces choses-là et si les bonnes gens, qui étaient habituées à s'agenouiller et à bâiller dans cette galerie, avaient pu prévoir que le temps arriverait où des hommes et des femmes resteraient dix minutes de plus au lit, quand ils s'éveillent avec un mal de tête, sans craindre la ré-

probation générale parce qu'ils auraient manqué la prière à la chapelle, ils auraient sauté de joie et d'envie. Ne pouvez-vous pas vous imaginer avec quel sentiment de contrariété les élégantes de la maison de Rushworth venaient souvent dans cette chapelle. Les jeunes Mmes Éléonore et Brigitte, confites dans une apparente piété, devaient avoir la tête pleine d'autres pensées, spécialement si le pauvre chapelain ne valait pas la peine d'être regardé, et je suis sûre que de ce temps-là les pasteurs étaient très inférieurs à ce qu'ils sont actuellement.

Pendant quelques instants, personne ne répondit. Fanny avait rougi et regardait Edmond, mais était trop furieuse pour parler, et « il » avait besoin de se reprendre avant de pouvoir dire :

– Votre vive imagination a de la peine à être sérieuse même sur des sujets sérieux. Vous nous avez donné un tableau amusant, et personne ne pourrait le nier. Nous devons tous sentir, de temps à autre, la difficulté d'exprimer nos pensées comme nous le désirerions ; mais, si vous croyez que c'est une chose fréquente, c'est autre chose. Une faiblesse devient une habitude, lorsqu'elle est négligée et quelle dévotion privée peut-on attendre de telles personnes ? Croyez-vous que les esprits qui se donnent la peine d'aller à la chapelle, seraient plus recueillis en privé ?

– Oui, il y a beaucoup de chances, car ils seraient aidés de deux côtés. Ils seraient moins distraits et ne devraient pas prolonger leur prière.

– Celui qui n'est pas capable de lutter dans telles circonstances, ne sera pas capable de lutter dans telles autres, je crois. L'exemple des autres l'aiderait davantage. J'admets cependant que la longueur du service est fatigante et lasse

l'esprit. On préférerait que ce ne soit pas ainsi, mais je n'ai pas quitté Oxford depuis assez longtemps pour avoir oublié ce qu'étaient les prières à la chapelle.

Pendant cette conversation, le reste de la compagnie venant à passer près de la chapelle, Julia appela l'attention de M. Crawford sur sa sœur en disant :

– Regardez M. Rushworth et Maria, côte à côte, comme si la cérémonie allait avoir lieu, vous ne trouvez pas ?

M. Crawford sourit et acquiesça, puis allant vers Maria, il lui dit à voix basse :

– Je n'aime pas voir Mlle Bertram si près de l'autel.

Surprise, la jeune fille recula instinctivement de deux pas, mais elle se reprit et affecta de rire en lui demandant tout bas :

– Qui l'en empêcherait ?

– Je crains d'être capable de le faire, répondit-il avec un regard significatif.

Julia, qui les rejoignait à ce moment, continua la plaisanterie :

– Ma parole, c'est vraiment dommage que la cérémonie ne puisse avoir lieu tout de suite, rien ne serait plus charmant si nous avions la permission nécessaire, car nous sommes justement tous réunis.

Elle en parla si haut et avec tant de gaieté, que l'attention de M. Rushworth et de sa mère finit par être attirée et que celui-ci se crut obligé de débiter quelques galanteries à sa sœur, tandis que Mme Rushworth disait, avec une di-

gnité souriante, que ce serait pour elle un événement des plus agréable lorsqu'il arriverait.

– Si au moins Edmond était dans les ordres, s'écria Julia en courant vers l'endroit où il se trouvait en compagnie de Mlle Crawford et de Fanny.

– Mon cher Edmond, si vous étiez dans les ordres, vous pourriez procéder à la cérémonie immédiatement. Quel malheur que vous n'êtes pas encore ordonné ! M. Rushworth et Maria sont tout à fait prêts.

La contenance de Miss Crawford aurait pu amuser les spectateurs si quelqu'un l'avait observée pendant que Julia parlait. Elle paraissait stupéfiée devant cette nouvelle. Fanny en eut pitié.

– Comme elle doit regretter tout ce qu'elle vient de dire, se dit-elle.

– Ordonné, dit Mlle Crawford, avez-vous l'intention de devenir un clergyman ?

– Oui, je prendrai les ordres peu après le retour de mon père, probablement vers Noël.

Mlle Crawford tâcha de reprendre ses esprits, et recouvrant ses couleurs disparues, se borna à répondre :

– Si j'avais su cela avant, j'aurais parlé avec plus de respect de ces choses.

Puis elle changea de sujet.

La chapelle fut bientôt laissée au calme et au silence qui n'y étaient troublés que par quelques cérémonies par an.

Mlle Bertram, fâchée contre sa sœur, sortit la première et tout le monde eut l'impression d'y avoir été assez longtemps.

Le rez-de-chaussée de l'habitation avait été complètement visité maintenant et Mme Rushworth, infatigable dans ce genre d'activité, voulait montrer l'escalier principal et les chambres supérieures. Mais son fils s'interposa, craignant de n'avoir pas le temps nécessaire.

– Car, dit-il, si nous restons trop longtemps dans la maison, nous n'aurons plus le temps d'accomplir ce que nous désirions à l'extérieur. Il est deux heures passées et nous devons dîner à cinq heures.

Mme Rushworth se résigna et l'on examina comment on allait faire le tour de la propriété. Mme Norris faisait déjà des combinaisons de voiture et de chevaux, lorsque la jeunesse, se trouvant devant la porte qui donnait à l'extérieur, s'y précipita, avide d'un peu d'air, et se trouva immédiatement sous les arbres.

– Supposons que nous tournions par ici pour commencer, dit Mme Rushworth poliment. Ici se trouvent nos plus belles plantes et de curieux faisans.

– La question est de savoir, dit M. Crawford, regardant autour de lui, si nous ne serions pas capables de trouver quelque chose d'intéressant ici avant d'aller plus loin ? Je vois de superbes murs là-bas. Dites, monsieur Rushworth, voulez-vous que nous tenions un petit conseil ici ?

– Jacques, dit Mme Rushworth à son fils, je crois que le côté sauvage de la propriété sera une nouveauté pour tout le monde. Les demoiselles Bertram n'y ont jamais été jusqu'à présent.

Personne ne fit d'objection, mais pendant tout un temps, chacun parut indécis. Les uns étaient attirés par l'idée des faisans, les autres pas, et tout le monde se dispersa. M. Crawford alla examiner ce que l'on pourrait tirer de ce côté de la maison. Le terrain, qui était bordé de chaque côté d'un haut mur, contenait un emplacement de bowling, puis une large promenade, accotée à une palissade de fer et dont la vue s'étendait sur les cimes des arbres solitaires.

M. Crawford fut bientôt rejoint par Mlle Bertram et M. Rushworth et quand les autres finirent par se disperser en groupes, Edmond, Mlle Crawford et Fanny se joignirent à leurs consultations sérieuses. Après quelques minutes, ceux-ci s'en allèrent de leur côté, les laissant à leurs discussions. Les trois autres, Mme Rushworth, Mme Norris et Julia, étaient restées en arrière, car celle-ci, dont la bonne étoile ne semblait plus briller, se voyait obligée de rester aux côtés de Mme Rushworth et de cacher son impatience devant le pas traînant de la bonne dame, tandis que sa tante était en conversation avec la gouvernante. Pauvre Julia ! C'était la seule des neuf qui n'était pas contente et se trouvait en pénitence… Si différente de la Julia qui se trouvait sur le siège en arrivant ! La politesse qu'on lui avait apprise l'empêchait de s'enfuir, et elle se sentait misérable sous toutes ces belles convenances, car elle ignorait le dévouement et n'avait jamais été mise en contact avec ce genre de choses.

– Il fait insupportablement chaud, dit Mlle Crawford quand ils arrivèrent sur la terrasse, en face de la porte conduisant à la « brousse ». Quelqu'un voit-il une objection à se sentir à l'aise ? Voici un petit bois charmant, si du moins on peut y entrer. Quelle douceur si la porte n'était pas fermée ! Mais naturellement elle l'est ! Car dans ces grandes proprié-

tés, il n'y a que les jardiniers qui peuvent aller où ils le désirent.

Cependant la porte n'était pas fermée et ils s'enfoncèrent avec délice dans les fourrés à l'abri de la chaleur intenable. Une bonne marche les conduisit dans la zone sauvage de la propriété, où se trouvaient surtout des lauriers et des mélèzes, ainsi que des ormes recoupés sous lesquels il faisait sombre et frais et où régnait une beauté naturelle très plaisante en comparaison du terrain de bowling et de la terrasse. Ils commencèrent par se promener en silence en goûtant pleinement le charme et la fraîcheur de l'endroit. Après un moment, Mlle Crawford interrompit le silence :

– Alors, vous allez vous faire clergyman, monsieur Bertram ? dit-elle. J'en suis très étonnée.

– Pourquoi ? Vous supposiez bien que j'adopterais une profession et comme je ne suis pas un avocat, ni un soldat, ni un marin…

– C'est vrai, mais en réalité, je n'y avais jamais songé. Et vous savez, il y a généralement un oncle ou un grand-père qui laisse une fortune au second fils.

– C'est en effet une excellente habitude, dit Edmond, mais elle n'est pas universelle et je suis une exception, c'est pourquoi je dois faire quelque chose par moi-même.

– Mais pourquoi avez-vous choisi d'être pasteur ? Je croyais que c'était le lot du plus jeune, quand il y en avait d'autres à caser avant lui.

– Croyez-vous que l'Église elle-même ne choisit jamais ?

– Jamais n'est pas anglais. Mais pas souvent, oui je le crois. Car qu'y a-t-il à faire dans l'Église ? Les hommes ai-

ment à se distinguer et dans toutes les carrières ils peuvent y arriver, mais non dans l'Église. Un pasteur n'est rien du tout.

– Dans la conversation, le « rien » a beaucoup de degrés aussi bien que le « jamais ». Un pasteur ne peut pas se distinguer dans la société ou dans la mode. Il ne peut pas porter perruque ou donner le ton de l'élégance, mais cela ne veut pas dire qu'il ne puisse pas être quelqu'un quand même. Je ne dis pas qu'il est « rien », celui qui a la charge de ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité, je veux dire l'individu lui-même, la collectivité, la personnalité temporelle et éternelle : il est gardien de la religion et de la morale et par conséquent doit agir par son influence. Personne ne peut dire que ce n'est « rien ». Si l'homme qui a ces charges n'est « rien », c'est qu'il néglige son devoir en dépassant ses droits et en voulant paraître ce qu'il ne doit pas être.

– Vous donnez à un clergyman plus d'importance qu'il n'en a. On ne s'aperçoit pas beaucoup, dans la société, de son influence et comment pourrait-il en être autrement, alors qu'on en voit si rarement ? Comment voulez-vous que deux sermons par semaine, même en supposant qu'ils vaillent la peine d'être écoutés, puissent influencer la façon d'agir et de penser de toute une paroisse pour le reste de la semaine ? On voit rarement un pasteur hors de sa chaire.

– Vous parlez de Londres et moi je parle de toute la nation en général.

– La capitale n'est-elle pas un exemple suffisant ?

– J'espère qu'elle n'en est pas un, en ce qui concerne la proportion des vertus et des vices de tout le royaume. Ce n'est pas dans les grandes villes que nous devons chercher le plus de moralité. Ce n'est pas là non plus que les gens agis-

sent le mieux, et ce n’est certainement pas là que l’influence du clergé se fait le plus sentir. Un bon prédicateur est écouté et admiré, mais ce n’est pas dans de beaux sermons seulement qu’un bon prêtre peut se rendre utile à sa paroisse et à son voisinage quand ceux-ci sont capables d’apprécier son caractère privé et d’observer sa conduite générale, ce qui est rarement le cas à Londres. Le clergé est perdu dans le nombre de ses paroissiens et la plupart du temps il n’est connu que par ses sermons. Et quant à l’influence de leurs actes publics, Mlle Crawford ne doit pas mal interpréter ce que je veux dire et croire que je les cite comme exemples et arbitres de bonne conduite, de raffinement et de courtoisie. Ce ne sont pas les maîtres de cérémonies de la vie. Leur conduite est peut-être le résultat de bons principes, elle est en réalité l’effet de ces doctrines qu’il est de leur devoir d’enseigner et vous remarquerez souvent, qu’en général le reste de la nation est semblable au clergé, qu’il soit ou non ce qu’il devrait être.

– Certainement, dit Fanny avec une douce fermeté.

– Voilà, s’écria Mlle Crawford, vous avez déjà tout à fait convaincu Mlle Price.

– Je souhaiterais convaincre Mlle Crawford aussi.

– Je ne crois pas que vous le puissiez jamais, répondit-elle avec un fin sourire. Je reste tout autant surprise que vous songiez à entrer dans les ordres. Vous valez mieux que cela. Croyez-moi, changez d’idées. Il n’est pas trop tard. Faites votre droit.

– Faire mon droit ! Comme si c’était aussi facile que d’aller dans le bois, d’aller là-bas.

– Vous allez dire sans doute que c'est au barreau que la solitude est la pire, mais je vous ai devancé ; souvenez-vous que je vous ai prévenu.

– Vous n'aviez pas besoin de vous dépêcher alors que votre but n'était que de m'empêcher de dire un « bon-mot », car je n'ai pas le moindre esprit. Je suis trop objectif, trop ouvert, je puis chercher pendant une demi-heure le sens d'une répartie avant d'en avoir trouvé l'esprit.

Un silence général suivit. Chacun réfléchissait. Fanny prit la parole :

– Je me demande si je me sentirais jamais fatiguée en me promenant dans ce bois délicieux, mais la prochaine fois que nous rencontrerons un siège, si cela ne vous déplaît pas, je serais contente de m'asseoir un moment.

– Ma chère Fanny, s'écria Edmond, lui prenant immédiatement le bras, comme je suis distrait ! J'espère que vous n'êtes pas trop fatiguée ? Peut-être, ajouta-t-il en se tournant vers Mlle Crawford, peut-être mon autre compagne serait-elle heureuse de prendre mon autre bras ?

– Merci, je ne suis pas du tout fatiguée.

Elle le prit cependant en disant cela, et la gratitude qu'il ressentait de sa compréhension lui fit un peu oublier Fanny.

– Vous me touchez à peine, dit-il. Je ne sers à rien. Quelle différence dans le poids d'un bras de femme comparé à celui d'un homme ! À Oxford, je me promenais souvent dans la rue, bras dessus bras dessous avec un compagnon, et vous me paraissez une mouche en comparaison.

– Je ne suis vraiment pas fatiguée, ce qui m'étonne, car nous avons bien parcouru un mille dans ce bois. Vous ne croyez pas ?

– Pas un demi-mille, répondit-il brusquement, car il ne désirait pas du tout évaluer la distance.

– Oh ! vous ne vous rendez pas compte de ce que nous avons marché. Nous avons fait de nombreux détours et le bois lui-même doit avoir un demi-mille en ligne droite, et nous n'en avons pas encore vu la fin.

– Mais si, vous vous souvenez, avant que nous quittions le grand chemin, on voyait l'autre bout. On voyait très clairement tout le parcours et cela ne doit pas être plus qu'un « furlong » de longueur.

– Oh ! je ne connais rien à vos « furlongs », mais je suis sûre que le bois est grand et que nous nous sommes promenés tout le temps depuis que nous y sommes entrés. Quand je vous dis que nous avons bien parcouru un mille, je suis en dessous de la vérité.

– Il n'y a qu'un quart d'heure que nous sommes ici, dit Edmond en regardant sa montre. Nous croyez-vous capables de parcourir quatre milles en une heure ?

– Oh ! ne m'attaquez pas avec votre montre. Une montre va toujours trop vite ou trop lentement, on ne peut pas s'y fier.

Quelques pas de plus les menèrent à la fin du bois et regardant en arrière, ils virent un banc bien ombragé et abrité. Ils allèrent s'y asseoir.

– J'ai peur que vous ne soyez très fatiguée, Fanny, dit Edmond en la regardant, pourquoi ne l'avez-vous pas dit

plus tôt ? Ce serait un mauvais jour de plaisir pour vous, si vous étiez souffrante à cause de cette promenade. Tous les exercices la fatiguent vite, vous voyez, mademoiselle Crawford, excepté monter à cheval.

– C'est honteux de votre part, alors, de me laisser ainsi prendre son cheval, comme je l'ai fait la semaine dernière ! J'en suis confuse pour vous et pour moi, mais cela n'arrivera jamais plus.

– Votre attendrissement et vos reproches me font encore plus sentir mon impardonnable négligence. Les intérêts de Fanny semblent être mieux dans vos mains que dans les miennes.

– Qu'elle soit fatiguée maintenant, ne m'étonne guère, car rien n'est plus fatigant que ce que nous avons fait ce matin : visiter une grande demeure, déambuler d'une chambre à l'autre, concentrer son attention, écouter ce qu'on ne comprend pas et admirer ce pour quoi on se sent dépourvu d'intérêt. C'est ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde et Mlle Price a dû le reconnaître pour la première fois, sans doute.

– Je serai vite reposée, dit Fanny, c'est un rafraîchissement délicieux que de s'asseoir dans l'ombre par un beau jour, en regardant la verdure.

Après avoir été assise quelques instants, Mlle Crawford se leva :

– Je dois remuer, dit-elle, le repos me fatigue et j'ai regardé trop longtemps ce même paysage. Je veux aller le voir à travers cette grille de fer, sans pouvoir le voir aussi distinctement !

Edmond se leva également.

– Maintenant, mademoiselle Crawford, si vous voulez regarder la promenade, vous vous rendrez compte qu'elle ne peut avoir un demi-mille, ni même un quart de mille de longueur.

– C'est une immense distance, dit-elle, je vois cela en un clin d'œil.

Il tâcha de la raisonner, mais en vain. Elle ne voulait ni comparer, ni calculer, elle ne voulait que sourire et soutenir qu'elle avait raison. Ils bavardèrent avec plaisir et pour finir décidèrent de se rendre compte des distances du bois en s'y promenant encore un peu. Ils allaient aller jusqu'au bout, prendraient un petit détour, si c'était nécessaire, et seraient de retour dans quelques minutes. Fanny se déclarait reposée et voulait se remettre elle aussi en marche, mais ils ne l'admirent pas. Edmond insista tellement pour qu'elle restât assise où elle était qu'elle dut se soumettre, en pensant avec joie au soin que son cousin prenait d'elle et avec peine à sa santé délicate. Elle les regarda partir jusqu'à ce qu'ils aient tourné le coin et écouta longtemps le son de leurs pas.

CHAPITRE X

Un quart d'heure, vingt minutes passèrent et Fanny pensait toujours à Edmond et à Mlle Crawford et à elle-même. Elle commença à s'étonner qu'ils la laissaient si longtemps seule et à écouter avec le désir anxieux d'entendre à nouveau leurs voix ou leurs pas.

À la fin elle les entendit, mais ce n'étaient pas les pas d'Edmond et de Mlle Crawford. Elle vit arriver Mlle Bertram, M. Rushworth et M. Crawford.

« Mlle Price, toute seule ! » et « Ma chère Fanny, comment est-ce possible ? » furent les premières salutations.

– Pauvre petite Fanny, s'écria sa cousine, comme ils vous ont trompée ! Vous auriez mieux fait de ne pas les quitter !

Assise avec un jeune homme de chaque côté, elle résuma alors à Fanny leur conversation, les dispositions qui avaient été prises, les embellissements projetés. Rien n'était encore vraiment décidé, mais Henry Crawford avait des quantités de suggestions intéressantes, qui étaient immédiatement approuvées par elle et ratifiées par M. Rushworth, dont la principale occupation était, semblait-il, d'écouter les autres et qui risquait rarement une idée originale ou un souhait.

Après quelques instants passés de cette manière, Mlle Bertram, remarquant la grille en fer, exprima le désir

d'aller par là dans le parc afin que leurs plans puissent être plus compréhensibles. C'était d'après l'avis d'Henry Crawford, la seule façon de procéder avec intelligence et il remarqua immédiatement un tertre qui se trouvait à peine à un demi-mille et qui donnerait une vue magnifique sur l'ensemble du parc. Ils allèrent vers le monticule mais la grille était verrouillée. M. Rushworth regrettait de n'avoir pas pris la clef, il avait été sur le point de la prendre et était bien déterminé à ne plus sortir sans l'avoir avec lui, mais en attendant il ne l'avait pas ! Et comme Mlle Bertram paraissait très désappointée et désirait entrer dans le parc par cette grille il ne lui restait qu'une chose à faire, c'est d'aller la chercher. Ce qu'il fit.

– C'est la seule chose qui reste à faire, dit M. Crawford, vu que nous sommes si loin déjà de la maison.

– Oui, il n'y avait rien d'autre à faire. Mais, maintenant, sincèrement, dites-moi, si vous ne trouvez pas l'endroit moins agréable que vous ne pensiez ?

– Non, pas du tout, au contraire, je l'ai trouvé mieux, plus important, d'un style plus complet, quoique ce style ne soit peut-être pas le plus beau. Et pour vous dire la vérité, ajouta-t-il plus bas, je ne crois pas que je reverrai jamais Sotherton avec autant de plaisir que je n'en ai éprouvé cette fois-ci. Et les embellissements ne me le feront pas aimer davantage.

Après un moment d'embarras, la jeune fille répondit :

– Vous êtes un homme trop mondain pour ne pas voir avec les yeux du monde et si les autres trouvent que Sotherton a embelli, je n'ai pas de doute que vous le trouverez aussi.

– Je crains de ne pas être un homme du monde à tous les points de vue. Mes sentiments ne sont pas aussi éphémères et ma mémoire du passé n'est pas aussi dépendante des autres opinions, comme c'est le cas, en général, avec les gens du monde.

Ceci fut suivi d'un bref silence. Mlle Bertram reprit alors la parole :

– Vous sembliez jouir pleinement de votre promenade ici, ce matin, et j'étais contente de vous voir si heureux. Vous et Julia, vous aviez l'air de rire tout le long du chemin.

– Vraiment ? Oui, je crois que nous avons ri, mais je ne sais plus pourquoi. Oh ! je crois que je lui racontais quelques histoires ridicules d'un domestique de mon oncle. Votre sœur adore de rire.

– Vous la croyez bien plus légère que moi.

– Plus vite amusée, reprit-il. Je ne crois pas que j'aurais pu vous distraire pendant dix milles avec mes anecdotes irlandaises.

– Évidemment je ne suis pas aussi vive que Julia, mais j'ai plus de préoccupations qu'elle pour le moment.

– Sans aucun doute, et il est des situations où trop de légèreté d'esprit dénoterait de l'insensibilité. Vos espérances sont cependant trop belles pour justifier un air sombre. Vous avez un très souriant avenir devant vous.

– Parlez-vous réellement ou d'une façon figurée ? Réellement, oui, réellement, j'admets que le soleil rayonne et que le parc a un air encourageant. Mais malheureusement cette grille de fer me donne la sensation d'être enfermée. Je ne

puis sortir comme je le désire et être libre comme le sansonnet.

Tandis qu'elle parlait, et c'était avec sentiment, elle alla vers la grille et il la suivit.

– Comme M. Rushworth met longtemps pour aller chercher cette clef !

– Et pour le monde, vous ne voudriez pas sortir, sans la clef, sans l'autorité et sans la protection de M. Rushworth… Car, sinon, vous pourriez sans grande difficulté passer par le côté de la grille, ici, avec mon aide, ce serait possible si vous désiriez être plus à l'aise et si vous pouviez croire que ce n'est pas défendu.

– Défendu ! Quelle bêtise ! Je puis certainement aller par là et je vais le faire. M. Rushworth sera ici dans un moment, nous ne serons pas hors de vue.

– Et si nous sommes hors de vue, Mlle Price sera assez bonne pour lui dire qu'il nous trouvera près de ce tertre, près du bosquet de chênes.

Fanny sentait que tout cela n'était pas régulier mais ne pouvait rien faire pour les en empêcher.

– Vous allez vous faire mal, Mlle Bertram, s'écria-t-elle, vous allez certainement vous faire mal contre ces pointes et déchirer votre robe. Vous risquerez de glisser. Vous feriez mieux de ne pas y aller.

Mais pendant qu'elle prononçait ces paroles, sa cousine se trouvait déjà en sécurité de l'autre côté de la grille souriant avec bonne humeur de son exploit et elle répondit :

– Merci, ma chère Fanny, mais ma robe et moi-même, nous nous portons très bien. Aussi, au revoir !

Fanny rentra dans sa solitude, envahie par des sentiments désagréables car elle était triste de ce qu'elle avait vu et entendu. Elle était étonnée de la conduite de Mlle Bertram et fâchée contre M. Crawford.

Ils furent bientôt hors de vue et elle se retrouva toute seule. Il lui semblait que tout le petit bois était pour elle ; elle ne comprenait pas ou étaient passés Edmond et Mlle Crawford et s'étonnait que celui-ci l'ait oubliée si complètement.

Elle fut de nouveau troublée dans ses pensées par des pas rapides dans le chemin principal et M. Rushworth qu'elle croyait voir apparaître fut remplacé par Julia qui lui cria :

– Eh bien, où sont les autres ? Je croyais que Maria et M. Crawford étaient avec vous ?

Fanny lui expliqua ce qui s'était passé.

– C'est du joli, ma parole ! Je ne les vois nulle part, ajouta-t-elle en regardant dans le parc.

– Mais ils ne peuvent être très loin et je suis capable de faire la même escalade que Maria, même sans aide.

– Mais Julia, M. Rushworth sera ici dans un moment avec la clef. Attendez-le.

– Non pas. J'ai suffisamment vu la famille ce matin. Je viens à peine de m'échapper de la compagnie de son horrible mère. Quelle pénitence je viens d'endurer pendant que vous étiez ici si calmement assise et si heureuse ! Si vous aviez été

à ma place, c'eût été aussi bien, mais vous vous arrangez toujours pour éviter ce genre de corvée.

Cette réflexion était des plus injuste, mais Fanny ne répondit pas. Julia était vexée et son caractère était assez violent mais elle savait que cela ne durerait pas et elle lui demanda simplement si elle n'avait pas vu M. Rushworth.

– Oui, oui, je l'ai vu. Il courait comme s'il y avait une question de vie ou de mort et me dit rapidement en passant où il allait et où vous vous trouviez tous.

– C'est dommage qu'il se soit donné tant de peine pour rien.

– Cela regarde Mlle Maria. Je ne suis pas obligée de pâtir de ses fautes. Je n'ai pu éviter la mère pendant tout le temps où ma tante se trouvait avec la gouvernante, mais je puis au moins me débarrasser du fils.

Ce disant, elle grimpa sur la grille, sauta de l'autre côté et s'encourut sans répondre à Fanny qui lui demandait si elle avait vu Edmond et Mlle Crawford.

La terreur que Fanny avait de voir M. Rushworth l'empêchait de penser plus longtemps aux autres et à leur absence prolongée et elle se demandait comment elle pourrait l'éviter. Elle sentait qu'on avait très mal agi envers lui et elle était malheureuse d'avoir à lui expliquer ce qui s'était passé. Il arriva à peine cinq minutes après le départ de Julia et quoiqu'elle s'efforçât d'expliquer les choses le mieux possible il ne cacha pas son déplaisir. D'abord il ne dit rien, mais ses regards exprimaient son extrême surprise et sa profonde vexation. Il marcha vers la grille avec l'air de ne pas savoir ce qu'il allait faire.

– Ils désiraient que je reste pour vous dire que vous les trouveriez près du tertre ou aux environs.

– Je ne crois pas que je vais aller les rejoindre, dit-il sombrement, je ne les aperçois pas. Pendant que je marcherai au tertre ils seront peut-être autre part. Je me suis promené suffisamment.

Et il s'assit d'un air ennuyé près de Fanny.

– Je suis désolé, dit-elle, c'est vraiment de la malchance, et elle chercha ce qu'elle pourrait bien dire dans cette occasion.

Après un silence il reprit :

– Il me semble qu'ils auraient aussi bien pu m'attendre.

– Mlle Bertram croyait que vous la rejoindriez.

– Je n'aurais pas eu à la rejoindre si elle était restée ici.

C'était logique et Fanny ne savait que dire. Après un autre silence il continua :

– Dites-moi, Mlle Price, êtes-vous dans une telle admiration vis-à-vis de ce M. Crawford comme certaines gens le sont ? Pour ma part, je ne lui trouve rien d'extraordinaire.

– Je ne le trouve pas bien du tout.

– Bien ! Personne ne pourrait trouver bien un homme de taille aussi petite ! Il ne mesure pas cinq pieds neuf pouces ; je ne serais pas étonné qu'il mesure même un pouce de moins. Je trouve qu'il est carrément laid. Je pense que ces Crawford n'ont rien ajouté à notre société et l'on se passait très bien d'eux !

Un petit soupir échappa à Fanny et elle ne sut comment contredire M. Rushworth.

– Si j'avais fait des difficultés pour aller chercher cette clef, elle aurait eu une excuse, mais je suis parti dès qu'elle en a exprimé le désir.

– Il n'y avait pas moyen d'être plus obligeant et vous êtes allé aussi vite que vous le pouviez. Mais il y a quand même une grande distance jusqu'à la maison et vous savez, quand on attend on est très impatient, chaque minute paraît un siècle.

Il se leva et retourna à la grille en regrettant de n'avoir pas eu cette clef avec lui tout à l'heure. Fanny pensa qu'il se calmait un peu et essaya de nouveau de lui dire :

– C'est dommage que vous n'alliez pas les rejoindre. Ils espéraient avoir de là une plus jolie vue de la maison et du parc. Ils voulaient discuter les modifications à y faire et ils ne peuvent décider cela sans vous.

Elle remarqua qu'elle réussirait bien mieux à renvoyer un compagnon qu'à le garder.

– Bien, dit M. Rushworth si vous croyez que vraiment je fais mieux en y allant, ce serait ridicule d'avoir apporté la clef pour rien, et ce disant il ouvrit la grille et disparut.

Fanny put maintenant penser à loisir à ses deux compagnons qui l'avaient abandonnée depuis si longtemps et se sentant impatientée elle résolut d'aller à leur recherche. Elle suivit le chemin qu'ils avaient pris et avait à peine fait quelques mètres qu'elle entendit le rire de Mlle Crawford et qu'elle la vit bientôt apparaître. Ils étaient allés dans le parc et avaient trouvé une petite grille menant à cette fameuse

avenue que Fanny aurait tant voulu voir depuis le matin. Ils s'étaient assis sous un arbre, c'était toute leur histoire. Mais il était évident qu'ils s'étaient bien amusés et avaient tout à fait oublié l'heure. La seule consolation de Fanny fut qu'Edmond lui assura qu'il avait bien regretté qu'elle ne fût pas avec eux et qu'il serait venu la rechercher s'il n'avait pas eu peur de la fatiguer encore. Mais ce n'était pas suffisant pour effacer la peine qu'elle avait eue d'avoir été abandonnée une grande heure, lorsqu'il avait dit ne partir que quelques minutes pour satisfaire la curiosité qu'elle éprouvait de savoir de quoi ils avaient pu parler si longtemps. Elle se sentait déprimée et désappointée en retournant avec eux vers la maison.

Quand ils arrivèrent au pied de la terrasse, Mme Rushworth et Mme Norris apparurent au-dessus et ils s'y rejoignirent. Quels qu'aient pu être les petits ennuis qui avaient gâté le plaisir de ses nièces, Mme Norris avait employé magnifiquement sa journée, car la gouvernante, après beaucoup de compliments adéquats, l'avait emmenée dans les étables, lui avait tout expliqué au sujet des vaches, et lui avait donné une fameuse recette de fromage. Et depuis que Julia les avait quittées, elle avait rencontré le jardinier, avec qui elle avait fait une meilleure connaissance car elle lui avait longuement parlé de la maladie de son petit fils et lui avait promis des remèdes. En retour il lui avait montré ses plantes les plus choisies et une espèce extraordinaire de bruyère.

Ils rentrèrent à la maison tous ensemble, les uns pour se reposer sur les divans, les autres pour regarder les dernières revues parues, en attendant le retour des autres. Il était tard quand les demoiselles Bertram rentrèrent avec les deux jeunes gens. Ils ne semblaient pas très satisfaits : ils n'étaient

probablement pas arrivés à un résultat bien concluant quant au but qu'ils s'étaient proposé. Ils avaient beaucoup couru l'un après l'autre et quand ils s'étaient enfin retrouvés il avait été difficile de rétablir une complète harmonie. Fanny constata en regardant Julia et M. Rushworth qu'elle n'était pas seule à avoir du souci. Au contraire, M. Crawford et Mlle Bertram se montraient fort joyeux et pendant le dîner Fanny remarqua que ce dernier se donnait beaucoup de peine pour tâcher de remettre tout le monde de bonne humeur.

Le dîner fut bientôt suivi de thé et de café car la course de dix milles qu'il faudrait faire pour retourner, ne permettait pas une grande perte de temps. Dès qu'ils furent assis à table, mille riens furent échangés.

La voiture finit par arriver. Mme Norris ayant obtenu quelques œufs de faisans et un fromage à la crème, et fait des discours polis et abondants, se déclara prête à partir. À ce moment M. Crawford s'approchant de Julia lui dit aimablement :

– J'espère que je ne vais pas perdre ma compagne de route, à moins qu'elle ne craigne l'air du soir à une place si exposée.

Quoique cette demande ne fût pas prévue, elle fut très bien reçue et la journée de Julia sembla vouloir se terminer aussi bien qu'elle avait commencé. Mlle Bertram avait escompté autre chose, et fut un peu désappointée, mais sa conviction d'être réellement la préférée la rassura et elle put répondre aimablement aux galanteries de M. Rushworth. Il aimait certes mieux la savoir près de lui dans la voiture que de la voir assise sur le siège.

– Eh bien, Fanny ce fut un jour magnifique pour vous, il me semble ! dit Mme Norris tandis qu'ils traversaient le parc. Rien que du plaisir du commencement à la fin ! Vous devez être bien reconnaissante à votre tante Bertram, pour vous avoir permis de partir. Un fameux jour d'amusements que vous avez eu là !

Maria, dont l'humeur n'était pas des meilleures déclara :

– Je crois que vous avez passé vous-même une excellente journée, Madame. Votre sac semble plein de bonne choses et j'ai près de moi un panier rempli également, qui me cogne le genou sans pitié.

– Mais ma chère ce n'est qu'une ravissante petite bruyère que cet aimable jardinier m'a obligée à prendre, mais si elle vous gêne, je la prendrai directement sur mes genoux. Tenez, Fanny, portez ce paquet pour moi, et prenez-y grand soin, ne le laissez pas tomber car c'est un fromage à la crème comme celui, si délicieux, que nous avons eu au dîner. Rien ne pouvait faire plus de plaisir à cette bonne vieille Mme Whitaker que le fait que j'accepte un de ses fromages. J'ai résisté longtemps mais les larmes lui montaient aux yeux et je savais que c'est un des fromages que ma chère sœur préfère. Cette Mme Whitaker est un amour ! Elle fut vraiment choquée quand je lui ai demandé si le vin était autorisé à la table de l'office. Prenez soin du fromage, Fanny, moi je puis m'arranger avec les autres paquets et le panier.

– Qu'avez-vous encore soutiré d'autre ? demanda Maria à moitié satisfaite que Sotherton fût si apprécié.

– Soutiré, oh ma chère ! Ce ne sont que quatre œufs de ces merveilleux faisans que Mme Whitaker m'a forcée à prendre, elle n'admettait pas que je les refuse. Elle disait que ce

serait un si grand plaisir pour moi, qui vis seule, d'avoir quelques petites créatures vivantes pour me tenir compagnie et vraiment elle a raison ! Je vais demander à la servante de les mettre sous la première poule qui couvera et j'espère avoir au moins un couple. Il sera charmant pour moi, dans mes heures solitaires, de les regarder, et si je réussis bien, votre mère en aura quelques-uns.

CHAPITRE XI

Avec tous ses petits incidents, la promenade à Sotherton, laissait aux demoiselles Bertram une impression des plus délicieuses en comparaison de la nouvelle qu'elles reçurent du retour de leur père.

C'était bien plus agréable pour elles de songer à Henry Crawford qu'à leur père et il leur déplaisait beaucoup de penser que d'ici peu de jours ce dernier serait de nouveau en Angleterre.

Novembre était le sombre mois fixé pour son retour et Sir Thomas semblait bien décidé à ne plus le retarder. Ses affaires étaient tout près d'être finies, il prévoyait la possibilité de s'embarquer en septembre et se réjouissait d'être au milieu de sa famille bien aimée au début de novembre.

Maria était plus à plaindre que Julia, car pour elle le retour de son père signifiait l'approche de son mariage avec celui dont l'amitié d'aujourd'hui allait devenir de l'amour et dont allait dépendre tout son bonheur. La vision lui apparaissait trouble et elle préférait jeter un voile dessus en attendant de trouver une autre solution.

D'ailleurs son père ne reviendrait probablement pas au début de novembre, car il y avait beaucoup de choses qui pouvaient retarder la traversée de son père, ces mille choses toujours possibles. Il n'arriverait pas avant la mi-novembre, au plus tôt, et la mi-novembre c'était dans trois mois. Trois

mois qui comprenaient trente semaines. Tant de choses pouvaient arriver en trente semaines !

Sir Thomas aurait été profondément peiné s'il s'était douté des sentiments qui animaient le cœur de ses filles au sujet de son retour et il aurait difficilement trouvé une consolation chez une autre jeune fille. Mlle Crawford en allant passer la soirée avec son frère à Mansfield apprit la bonne nouvelle et quoique semblant n'avoir rien à voir dans l'affaire et ayant exprimé des félicitations de pure politesse, elle ne parut pas en éprouver une vive satisfaction. Mme Norris expliqua ce qu'il y avait d'intéressant dans la lettre et l'on parla d'un autre sujet. Mais après le thé, comme Mlle Crawford se trouvait avec Edmond et Fanny près de la fenêtre à regarder le coucher du soleil, tandis que Mlle Bertram, M. Rushworth et Henry Crawford s'occupaient des bougies du piano, elle reparla du retour de Sir Thomas en disant :

– Comme M. Rushworth semble heureux ! Il pense au mois de novembre.

Edmond se retourna et regarda ce dernier sans rien dire.

– Le retour de votre père sera un événement vraiment intéressant.

– En effet, après une telle absence, qui ne fut pas seulement longue mais de plus, pleine de dangers.

– Ce sera aussi le signal d'autres événements importants, le mariage de votre sœur, et votre entrée dans les ordres.

– Oui.

– Ne soyez pas offensé, dit Mlle Crawford en riant, mais cela me rappelle l'histoire des héros du temps passé qui

après avoir fait de grands exploits dans des pays étrangers, offraient des sacrifices aux dieux, en reconnaissance de leur retour.

– Il n'y a pas de sacrifices dans ce cas-ci, répondit Edmond avec un sourire sérieux, – et regardant vers le piano à nouveau – elle ne fait que ce qu'elle désire !

– Oh oui ! je le sais. Je plaisantais tout simplement. Elle fait ce que la plupart des jeunes filles feraient et je ne doute pas qu'elle soit extrêmement heureuse.

– Mon entrée dans les ordres est aussi volontaire que le mariage de Maria, je vous le certifie.

– Il est heureux que vos goûts et le désir de votre père s'accordent si bien. D'après ce que j'ai entendu, vous aurez une vie très agréable.

– Ce qui, vous croyez, a dû m'influencer…

– Mais je suis sûre que cela ne vous a pas influencé, s'écria Fanny.

– Merci, Fanny, pour cette phrase, mais vous avez une meilleure opinion que moi-même. Au contraire, le fait de savoir qu'il y avait pour moi, une telle situation. Il n'y avait aucune aversion naturelle à surmonter et je ne vois pas de raison pour qu'un homme fasse un ecclésiastique plus mauvais parce qu'il sait qu'il aura un revenu au début de la vie. J'étais en mains sûres. J'espère ne pas avoir été influencé moi-même dans une mauvaise voie et je suis certain que mon père était trop consciencieux pour l'avoir permis. Je ne doute pas que j'étais influencée mais je pense que c'était irréprochable.

– C’est la même sorte de choses, dit Fanny après une courte pause, que le fait pour le fils d’un amiral d’entrer dans la marine, ou pour le fils d’un général d’appartenir à l’armée, et personne ne voit d’objection à faire à cela. Personne ne s’étonne de les voir préférer la carrière où leurs amis peuvent les servir le mieux et personne ne les suspectera de se comporter moins sérieusement ainsi qu’en apparence.

– Non, ma chère Mlle Price, et pour des bonnes raisons. Une profession comme celle de la marine ou de l’armée a en elle-même sa propre justification. Elle a tout en sa faveur : l’héroïsme, le danger, le tapage, la mode. Les soldats et les marins sont toujours acceptables en société. Personne ne s’étonne de ce que des hommes soient soldats ou marins.

– Mais les motifs d’un homme qui prend les ordres avec une certitude d’avancement peuvent être bien suspectés, ne le croyez-vous pas, dit Edmond. Pour être justifié à vos yeux il doit le faire avec l’incertitude la plus complète d’avoir un dédommagement.

– Quoi ! prendre les ordres sans moyens d’existence ! Non, c’est de la folie, de la folie absolue !

– Dois-je vous demander comment l’Église sera servie si un homme ne peut prendre les ordres ni avec, ni sans moyens d’existence ? Non, car certainement vous ne trouverez rien à répondre. Mais de votre propre argumentation je puis tirer quelque avantage pour l’ecclésiastique. Comme il ne peut être influencé par ces sentiments que vous attribuez surtout au soldat et au marin, comme la tentation et la récompense lors du choix de leur profession ; comme l’héroïsme, le bruit et la mode sont tous contre lui, il doit être moins à suspecter de manque de sincérité ou, de mauvaises intentions dans le choix qu’il fait.

– Oh, il n'y a aucun doute qu'il soit très sincère en préférant un revenu certain aux difficultés de travailler pour en avoir un, et qu'il ait les meilleures intentions de ne rien faire pendant le reste de ses jours sinon manger, boire et devenir gras. C'est en effet de l'indolence, M. Bertram. L'indolence et l'amour de ses aises, un manque de toute louable ambition, de goût pour la bonne société ou d'envie de se donner la peine d'être agréable, qui fait d'un homme un ecclésiastique. Un clergyman n'a rien d'autre à faire que d'être malpropre et égoïste, que lire les journaux, surveiller le temps qu'il fait et se quereller avec sa femme. Son vicaire fait toute la besogne et le travail de sa vie à lui consiste à dîner.

– Il y a de tels ecclésiastiques, sans aucun doute, mais je pense qu'ils ne sont pas nombreux au point de justifier l'estimation de Mlle Crawford quant à leur caractère général. Je soupçonne que dans cette critique étendue et (si j'ose dire) faite de lieux-communs, vous ne jugez pas par vous-même, mais plutôt par des personnes malveillantes que vous avez l'habitude d'écouter. Il est impossible que votre propre observation vous ait donné une grande connaissance du clergé. Vous n'avez pu être lié personnellement qu'avec très peu de ces hommes que vous condamnez si délibérément. Vous parlez de ce que vous avez entendu à la table de votre oncle.

– Je dis ce qui me paraît être l'opinion générale, et quand une opinion est générale elle est ordinairement correcte. Quoique je n'aie pu suivre beaucoup de vies privées de clergymen, celles-ci sont trop connues pour qu'il y ait un manque de renseignements à leur sujet.

– Quand une classe quelconque d'hommes bien élevés, de n'importe quelle dénomination, est condamnée en bloc, il

doit y avoir pénurie de renseignements ou – il sourit – quelque chose d'analogue. Votre oncle et ses frères amiraux n'ont probablement connu que peu de clergymen en dehors de leurs chapelains, qu'ils désiraient voir le moins possible, que ces chapelains fussent bons ou mauvais.

– Pauvre William ! Il a rencontré une grande bonté chez le chapelain de l'Antwerp, fut la douce apostrophe de Fanny, réflexion produite plutôt par ses sentiments propres que par la conversation.

– J'ai été si peu poussée à prendre mes opinions chez mon oncle, dit Mlle Crawford, que je puis à peine émettre des suppositions ; et depuis que vous m'avez poussée si énergiquement, je dois observer que je ne suis pas entièrement dépourvue des moyens de me rendre compte de ce que sont les clergymen puisque je suis pour le moment l'hôte de mon propre père, le docteur Grant. Et quoique le docteur Grant soit très bon et très obligeant, et, j'ose le dire, un homme de lettres capable qui prêche souvent de bons sermons et est très respectable, je le considère comme un indolent, bon vivant et égoïste, qui doit consulter son palais en toutes choses, qui ne remuerait pas un doigt pour venir en aide à autrui et qui de plus passe sa mauvaise humeur sur son excellente femme si par hasard la cuisinière est en défaut. Pour dire la vérité, Henry et moi avons été mis dehors ce soir en partie à cause de la déception causée par un oison, dont il n'a pu obtenir la meilleure part. Ma pauvre sœur a été forcée de rester là et de le supporter.

– Je ne m'étonne pas de votre désapprobation, croyez-moi. C'est un grand défaut de caractère, aggravé par une déplorable habitude d'indulgence pour soi-même ; et avec les sentiments que vous avez, il doit être excessivement pénible

pour vous de voir votre sœur en souffrir. Fanny, il n'y a rien à faire. Nous ne pouvons pas même essayer de défendre le Dr. Grant.

– Non, répondit Fanny, mais nous ne devons pas pour cela jeter sa profession par-dessus bord ; car, quelle que soit la profession choisie par le Dr. Grant, il n'aurait pu y apporter un bon caractère, et comme, de toute façon, il aurait eu dans l'armée ou dans la marine beaucoup plus de gens sous son commandement qu'il n'en a maintenant, il y aurait eu beaucoup plus de malheureux à cause de lui, s'il avait été marin au lieu d'être clergyman. En outre, je dois bien supposer que quelque changement que l'on puisse souhaiter pour le Dr. Grant, il y aurait eu plus de risques de le voir devenir encore plus mauvais dans une profession plus active et plus courante dans laquelle il pouvait échapper à cette connaissance de soi-même, cette « fréquence », tout au moins à cette atmosphère à laquelle il lui est impossible d'échapper tel qu'il est maintenant. Un homme – un homme sensible comme le Dr. Grant – ne peut avoir l'habitude d'enseigner chaque semaine aux autres leurs devoirs, ne peut aller à l'église deux fois chaque dimanche et prêcher de très bons sermons et aussi excellemment qu'il le fait, sans devenir meilleur lui-même. Cela doit le porter à la réflexion et je ne doute pas qu'il ne fasse plus souvent des efforts pour se modérer qu'il ne le ferait s'il était autre qu'un clergyman.

– Nous ne pouvons pas prouver le contraire, cela est certain, mais je vous souhaite un meilleur sort, Mlle Price, que d'être la femme d'un homme dont l'amabilité dépend de ses propres sermons ; car, quoiqu'il puisse se prêcher à lui-même de la bonne humeur chaque dimanche, cela peut tourner mal au point de se fâcher du lundi matin au samedi soir, à propos d'oisons.

– Je pense que l'homme qui pourrait se quereller souvent avec Fanny, dit affectueusement Edmond, doit être en dehors de l'influence de n'importe quel sermon.

Fanny se tourna un peu plus vers l'intérieur de la fenêtre, et Mlle Crawford n'eut que le temps de dire, d'une manière plaisante :

– J'imagine que Mlle Price est plus habituée à mériter des éloges qu'à en entendre.

Étant ensuite invitée sérieusement par Mlle Bertram à se joindre à un chant d'ensemble, elle se porta avec agilité vers l'instrument, laissant Edmond la contempler avec admiration, avec extase devant toutes ses vertus, depuis ses manières affables jusqu'à sa démarche légère et gracieuse.

– Là, il y a de la bonne humeur, j'en suis certain, dit-il. Là, il y a un caractère qui ne causera jamais de chagrin ! Comme elle marche bien, et comme elle accepte facilement le point de vue des autres ! Elle va à eux au moment précis où ils la demandent. Quelle pitié, ajouta-t-il après un instant de réflexion, qu'elle soit tombée en de pareilles mains !

Fanny acquiesça et eut le plaisir de le voir rester à la fenêtre avec elle, en dépit du chant attendri et bien que ses yeux se tournassent bientôt, comme les siens, vers la scène qu'ils voyaient, où tout ce qui était à la fois solennel, apaisant et charmant apparaissait au cours d'une brillante nuit étoilée qui contrastait avec l'ombre profonde des forêts. Fanny exprima ses sentiments :

– Ici il y a de l'harmonie, dit-elle, ici il y a du repos. Ce qui est ici est au-dessus de toute peinture et de toute musique, et la poésie seule pourrait en tenter la description. Ici se trouve ce qu'il faut pour écarter tout souci et pour plonger

le cœur dans le ravissement. Quand je contemple une nuit comme celle-ci, j'ai l'impression que ni la méchanceté, ni le chagrin ne seront encore possibles dans le monde, et certainement que tous deux seraient en recul si l'on sentait davantage la sublimité de la nature et si les gens pouvaient s'évader d'eux-mêmes par la contemplation d'une telle scène.

– J'aime entendre votre enthousiasme, Fanny. C'est une nuit charmante, et il faut avoir pitié de ceux qui n'ont pas été élevés de façon à la ressentir autant que vous, ou tout au moins qui n'ont pas reçu au début de leur vie l'amour de la nature. Ils y perdent beaucoup.

– Vous m'avez appris à penser et à sentir à ce sujet, cousin.

– J'ai eu un élève très bien doué. Voilà Archirus qui brille magnifiquement.

– Oui, et la Grande Ourse. Je voudrais voir Cassiopée.

– Nous devons sortir et aller sur la pelouse, pour cela. Serez-vous effrayée ?

– Pas le moins du monde. Il y a tout un temps que nous n'avons plus regardé les étoiles.

– Oui, je ne sais pas comment cela est arrivé.

Le chant commença.

– Nous resterons jusqu'à la fin, Fanny, dit-il, tournant le dos à la fenêtre ; et comme le chant avançait, elle eut la mortification de le voir avancer petit à petit vers l'instrument et lorsque le chant eut pris fin, il était tout près des chanteurs, parmi ceux qui insistèrent le plus pour une nouvelle audition.

Fanny soupira toute seule à la fenêtre, jusqu'au moment où Mme Norris lui fit des observations sur le danger de prendre froid.

CHAPITRE XII

Sir Thomas devait donc revenir en novembre, et son fils aîné avait des obligations qui le rappelaient chez lui encore plus tôt. L'approche de septembre apporta des nouvelles de M. Bertram, d'abord dans une lettre au garde-chasse et ensuite dans une lettre à Edmond, et à la fin du mois d'août il arriva lui-même et il fut gai, agréable et serviable à chaque occasion, ou lorsque Mlle Crawford le demandait : pour lui parler des courses et de Weymouth, et des parties de plaisir et des amis, ce qu'elle aurait pu écouter six semaines plus tôt avec quelque intérêt, et aussi pour lui donner l'absolue conviction, par le pouvoir des comparaisons du moment, qu'elle préférait son frère cadet.

C'était très vexant, et elle en était très contrariée, mais cela était ; et bien loin d'avoir maintenant l'idée d'épouser l'aîné, elle ne sentait même pas le besoin de l'attirer, du moins pas au-delà des plus modestes prétentions demandées par une beauté consciente ; son absence prolongée de Mansfield, sans autre but que le plaisir, et sa propre volonté de demander conseil, démontraient bien qu'il ne se souciait pas du tout d'elle. Et son indifférence était plus qu'égalée par la sienne ; de sorte que s'il était maintenant en mesure de passer devant le propriétaire de Mansfield Park, Sir Thomas, ce qu'il devait être par la suite, elle ne croyait pas qu'elle pourrait l'accepter.

La saison et les devoirs qui avaient ramené M. Bertram à Mansfield emmenèrent M. Crawford dans le Norfolk. Eve-

ringham n'aurait pu se passer de lui au commencement de septembre. Il partit pour une quinzaine de jours – une quinzaine de jours d'une telle médiocrité pour les demoiselles Bertram, que cela devait les mettre en garde et faire même admettre par Julia, dans sa jalousie envers sa sœur, la nécessité absolue de se défier de ses attentions et le souhait de ne pas le voir revenir ; et une quinzaine de loisirs suffisants, dans les intervalles de tir et de sommeil, pour convaincre le gentleman qu'il ferait mieux de rester parti plus longtemps s'il était plus habitué à examiner ses propres motifs et à réfléchir aux conséquences de la satisfaction de son inutile vanité ; mais, étourdi et égoïste, par suite de sa prospérité et des mauvais exemples, il ne voyait pas plus loin que le moment présent. Les sœurs, jolies, intelligentes et encourageantes, étaient un amusement pour son esprit rassasié ; et, ne trouvant rien à Norfolk qui puisse égaler les plaisirs sociaux de Mansfield, il revenait volontiers à ceux-ci lorsque le moment était venu et y était accueilli aussi chaleureusement par ceux avec qui il venait badiner.

Maria, avec le seul M. Rushworth pour s'occuper d'elle, et condamnée aux détails répétés de sa journée sportive, bonne ou mauvaise, de ses vantardises à propos de ses chiens, de sa jalousie envers ses voisins, ses doutes quant à leur qualification, de son zèle envers les braconniers, tous sujets qui ne trouvent pas le chemin des sentiments féminins s'il ne se trouve pas certain talent d'un côté. Maria donc avait vivement ressenti l'absence de M. Crawford ; quant à Julia, qui n'était ni fiancée, ni engagée, elle ressentit cette absence encore plus fort. Chacune des deux sœurs croyait être la favorite. Julia pouvait en trouver la justification dans les allusions de Mme Grant, portée à prendre ses désirs pour des réalités, et Maria dans les allusions de M. Crawford en personne. Toute chose évoluait de la même façon qu'avant

son absence ; ses manières étant vis-à-vis de chacun si vives et si agréables qu'il ne perdait de terrain avec personne et qu'il savait doser exactement la consistance, la fermeté, la sollicitude et la chaleur de manière à provoquer l'attention générale.

Fanny était, parmi les personnes réunies, la seule qui trouvait quelque chose à détester ; mais depuis la journée de Sotherton, elle ne pouvait jamais voir M. Crawford avec une quelconque des sœurs sans en faire l'observation, et rarement sans étonnement ou critique ; et si sa confiance dans son propre jugement avait été égale à l'usage qu'elle en faisait à tous autres points de vue, si elle avait eu la certitude de voir les choses clairement et de les juger sainement, elle aurait probablement fait des communications importantes à son confident usuel. Quoi qu'il en soit, elle ne risqua qu'une allusion, et cette allusion fut perdue :

– Je suis plutôt surprise, dit-elle, que M. Crawford puisse être revenu si vite, après être resté auparavant si longtemps ici, sept semaines entières ; car j'ai cru comprendre qu'il est tellement amateur des changements et des déplacements que, une fois parti, il arriverait quelque chose qui le pousserait à aller autre part. Il est accoutumé à des endroits beaucoup plus gais que Mansfield.

– Cela est en sa faveur, fut la réponse d'Edmond, et je puis affirmer que cela fait plaisir à sa sœur. Elle n'aime pas les habitudes irrégulières.

– Comme il est en faveur auprès de mes cousines !

– Oui, ses manières auprès des femmes sont de nature à plaire. Je crois que Mme Grant le soupçonne d'avoir une préférence pour Julia ; je n'ai pas remarqué grand'chose à ce su-

jet, mais je souhaite qu'il en puisse être ainsi. Il n'a guère de défauts qu'un attachement sérieux ne puisse corriger.

– Si Mlle Bertram n'était pas fiancée, dit Fanny avec circonspection, je pourrais parfois penser qu'il l'admire plus que Julia.

– Ce qui, peut-être, signifie qu'il a pour Julia plus de préférence que vous ne pouvez le constater, Fanny. Car je crois qu'il arrive souvent qu'un homme, avant d'avoir précisé définitivement son propre état d'esprit, remarquera la sœur ou l'amie intime de la femme à laquelle il pense réellement, plutôt que cette femme elle-même. Crawford a trop de bon sens pour séjourner ici s'il estime se trouver en danger du fait de Maria, et je n'ai aucune crainte pour elle depuis qu'elle a prouvé que ses sentiments ne sont pas très forts.

Fanny supposa qu'elle devait s'être trompée et se promit de penser différemment à l'avenir, mais avec tout ce que pouvait faire sa soumission envers Edmond et avec l'aide de tous les regards, qui étaient concordants, et des allusions qu'elle remarquait incidemment chez certains autres et qui semblaient dire que M. Crawford avait choisi Julia, elle ne savait parfois que penser. Elle participa, un soir, aux espoirs de sa tante Norris à ce sujet ainsi qu'à ses sentiments et aux sentiments de Mme Rushworth qui avaient la même tendance et elle ne put s'empêcher d'être étonnée de ce qu'elle entendait ; et elle aurait été enchantée de n'être pas obligée d'écouter, car cela se passait pendant que tous les autres jeunes gens dansaient tandis qu'elle était assise, contre son gré, parmi les chaperons, autour du foyer, en soupirant pour la rentrée de son cousin plus âgé, sur lequel reposaient tous ses espoirs d'avoir un cavalier. C'était le premier bal de Fanny, mais sans les préparatifs et la magnificence de la plupart

des premiers bals des jeunes dames, il n'en avait été question que l'après-midi même et seuls étaient acquis l'installation d'un violoniste dans le hall des serviteurs et la possibilité d'organiser cinq couples avec l'aide de Mme Grant et d'un ami intime de M. Bertram, qui venait d'arriver en visite. Cela avait toutefois fait le bonheur de Fanny pour quatre danses et elle était tout à fait désolée de perdre même un quart d'heure. Pendant qu'elle attendait et qu'elle faisait des vœux, regardant tantôt les danseurs, tantôt la porte, elle entendit, malgré elle, le dialogue des deux dames mentionnées ci-dessus.

– Je pense, Madame, dit Mme Norris, les yeux dirigés vers M. Rushworth et Maria qui formaient un couple pour la seconde fois, que nous allons de nouveau voir des visages heureux.

– Oui, Madame, en effet, répondit l'autre avec un sourire magnifique, l'on peut être satisfait en les regardant maintenant et je pense que c'était réellement dommage de les voir obligés de se séparer. Des jeunes gens dans leur situation doivent être excusés s'ils s'accommodent des formes habituelles. Je m'étonne que mon fils ne l'ait pas proposé.

– Je puis dire qu'il l'a fait, Madame. M. Rushworth n'est jamais négligent. Mais cette chère Maria a une notion si exacte des convenances, tant de cette vraie délicatesse que l'on rencontre si rarement aujourd'hui, madame Rushworth, et ce désir de ne pas se faire remarquer… Chère Madame, observez seulement son visage en ce moment ; vous verrez combien il est différent de ce qu'il était pendant les deux danses précédentes !

Mlle Bertram paraissait heureuse, en effet, ses yeux étaient brillants de joie et elle parlait avec beaucoup

d'animation, car Julia et son cavalier, M. Crawford, étaient tout près d'elle ; ils formaient tous un groupe. Quelle était son apparence avant ceci, Fanny ne pouvait se le rappeler, car elle avait elle-même dansé avec Edmond et ne pensait pas du tout à elle.

– Il est réellement délicieux, Madame, de voir des jeunes gens si effectivement heureux, si bien habillés, et ainsi de suite. Je ne puis que penser que ce cher Sir Thomas sera charmé. Et que diriez-vous, Madame, d'une autre union ? M. Rushworth a donné le bon exemple et de telles choses sont très contagieuses.

Mme Rushworth, qui ne voyait rien d'autre que son fils, ne put deviner.

– Le couple au delà, Madame. Ne voyez-vous pas certains symptômes ?…

– Oh ! ma chère. Mlle Julia et M. Crawford ? Oui, en effet. Un couple joliment assorti. Quelle est sa situation ?

– Quatre mille par an.

– Très bien. Ceux qui n'ont pas plus doivent se contenter de ce qu'ils ont. Quatre mille par an forment un joli revenu et il paraît être un jeune homme ferme et bien élevé, de sorte que j'espère que Mlle Julia sera très heureuse.

– Ce n'est pas une chose tout à fait réglée, Madame. Nous en parlons simplement entre amis. Mais je ne doute guère que cela se fera. Il redouble constamment ses attentions particulières.

Fanny ne put écouter plus loin. Elle fut interrompue pour un moment car M. Bertram était de nouveau dans la pièce, et quoiqu'elle sentît que ce serait un honneur considé-

rable de se voir demandée par lui, elle pensa que cela devait arriver. Il s'approcha de leur petit cercle ; mais, au lieu de lui demander une danse, il attira une chaise tout près d'elle et lui donna un compte-rendu de l'état présent d'un cheval malade et l'opinion du groom, qu'il venait justement de quitter. Fanny trouvait que cela ne devait pas être ainsi, mais sa modestie naturelle lui fit sentir immédiatement qu'elle n'avait pas été raisonnable en attendant autre chose que cela. Lorsqu'il eut fini de parler de son cheval, il prit un journal sur la table et tout en y jetant un coup d'œil, il dit sur un ton languissant :

– Si vous voulez danser, Fanny, je suis à votre disposition.

Mais, avec plus de courtoisie encore, l'offre fut déclinée ; elle ne désirait pas danser.

– J'en suis heureux, dit-il, d'un ton plus vif en reposant le journal sur la table, car je suis mortellement fatigué. Je me demande bien comment toutes ces bonnes gens peuvent résister aussi longtemps. Ils doivent être tous amoureux, pour s'amuser à de telles folies et ils le sont en effet, je suppose. Si vous les observez vous pourrez remarquer qu'il y a plusieurs couples d'amoureux – tous sauf Yates et Mme Grant – et, entre nous, la pauvre femme aurait besoin d'un amoureux autant et plus que toute autre. Son existence avec le docteur doit être désespérément morne.

Sa figure avait une expression sournoise pendant qu'il parlait, vers la chaise du docteur, mais celui-ci se trouvant subitement tout contre lui, il fallut instantanément changer d'expression et de sujet de conversation et Fanny, malgré tout, eut de la peine à retenir son rire.

– Une étrange affaire ceci, en Amérique, docteur Grant ! Quelle est votre opinion ? Je viens toujours à vous pour me faire une opinion sur les affaires publiques.

– Mon cher Tom, s'écria tout de suite après sa tante, comme vous ne dansez pas, je suppose que vous n'avez pas d'objection à vous joindre à nous pour une partie de cartes, n'est-ce pas ? Et tout en quittant son siège et venant à lui pour renforcer sa proposition, elle ajouta à voix basse : Nous devons faire une table pour Mme Rushworth, vous savez. Votre mère y tient beaucoup, mais elle ne trouvera guère le temps de s'asseoir ici, à cause de sa broderie. Mais, vous, moi et le Dr. Grant ferons l'affaire et quoique nous jouions seulement des demi-couronnes, vous savez que vous pouvez parier avec lui des demi-guinées.

– J'en serais très heureux, répondit-il à haute voix et en se redressant avec prestesse, cela me ferait le plus grand plaisir, mais j'allais précisément en ce moment me mettre à danser. Venez, Fanny, dit-il, tout en la prenant par la main, ne lambinez pas plus longtemps, sinon la danse sera finie.

Fanny se laissa enlever très volontiers, quoiqu'il lui fût impossible de ressentir beaucoup de gratitude envers son cousin, ou de faire une distinction, comme il le faisait certainement, entre l'égoïsme d'une autre personne et le sien propre.

– En voilà, sur ma parole, une demande de peu d'importance ! s'exclama-t-il lorsqu'ils s'éloignèrent. Me river à une table de jeu pour les deux prochaines heures, avec elle-même et le Dr. Grant, qui se disputent constamment et cette vieille femme qui brouille tout et qui ne se connaît pas plus en whist qu'en algèbre, je souhaiterais voir ma bonne tante un peu moins occupée ! Et me demander cela de cette

manière, sans aucune cérémonie, devant tout le monde, de façon à ce qu'il me soit impossible de refuser ! Voilà quelque chose que je déteste particulièrement. Ce qui m'ennuie plus que tout, c'est cette prétention de vous faire une demande ou de vous donner à choisir et en même temps de le faire d'une façon qui vous oblige à accomplir cette même chose, quelle qu'elle puisse être. Si je n'avais pas eu la bonne idée de venir avec vous, je ne m'en serais pas tiré. C'est tout de même trop fort. Mais quand ma tante a imaginé quelque chose, rien ne peut l'arrêter.

CHAPITRE XIII

L'honorable John Yates, ce nouvel ami, n'avait rien qui le recommandât particulièrement en dehors de ses habitudes mondaines et dépensières, de ce qu'il était le plus jeune fils d'un lord et avait une certaine indépendance ; et Sir Thomas aurait probablement trouvé que son introduction à Mansfield n'était pas souhaitable à tous points de vue. Ses relations avec M. Bertram avaient commencé à Weymouth où ils avaient passé dix jours ensemble dans la même société, et cette amitié (si l'on peut parler d'amitié) avait été confirmée et perfectionnée par le fait que M. Yates avait été invité à placer Mansfield sur son itinéraire lorsqu'il le pourrait, et par sa promesse de venir ; et il arrivait même plus tôt que l'on s'y attendait par suite de la dislocation inopinée d'un groupe considérable assemblé pour s'amuser dans la maison d'un autre ami, ce qui lui avait fait quitter Weymouth. Il arriva donc sur les ailes du désappointement et la tête pleine de projets d'activité, car cela avait été une assemblée théâtrale ; la pièce, dans laquelle il avait un rôle, était à son deuxième jour de représentations quand la mort subite d'un des plus proches parents de la famille avait détruit le plan d'organisation et dispersé les exécutants. Être si près du bonheur, si près de la renommée, si près du long paragraphe à la louange des théâtres privés d'Ecclesford, la résidence du Right Hon, Lord Ravenshaw, en Cornouailles, qui tout naturellement aurait immortalisé l'assemblée entière pour au moins douze mois ! Si près de tout cela, perdre tout c'était une injure qui vous piquait à vif, et M. Yates ne pouvait par-

ler d'autre chose. Ecclesford et son théâtre, avec ses arrangements et ses costumes, ses répétitions et ses plaisanteries, c'était un sujet qui ne ratait jamais et se vanter de ce passé était son unique consolation.

Heureusement pour lui, l'amour du théâtre est si général et le besoin d'action si fort chez les jeunes gens qu'il pouvait à peine épuiser l'intérêt chez ses auditeurs. Depuis la première ébauche des parties, jusqu'à l'épilogue, tout était ensorcelant et il y en avait bien peu qui n'eussent désiré en avoir fait partie ou qui eussent hésité à essayer leur talent. La pièce était « Vœux d'Amants » et M. Yates devait représenter le Comte Cassel. « Un rôle insignifiant, disait-il, pas du tout de mon goût, et, certainement, un rôle que je n'accepterai plus maintenant ; mais j'étais résolu à ne faire aucune difficulté. Lord Ravenshaw et le duc s'étaient appropriés les deux seuls rôles dignes d'être joués, avant mon arrivée à Ecclesford ; et quoique Lord Ravenshaw m'ait offert de céder le sien, il m'était impossible d'accepter, comme vous pouvez le penser. J'ai regretté pour lui qu'il ait si mal jugé ses moyens car il n'était pas de force pour le Baron – un petit homme avec une voix faible, et toujours rauque après les premières dix minutes. Cela a fait beaucoup de tort matériel à la pièce ; mais j'étais décidé à ne faire aucune difficulté. Sir Henry estimait que le duc n'était pas de taille à représenter Frederick, mais cela c'était parce que Sir Henry voulait le rôle pour lui-même ; de sorte qu'il était ainsi dans les meilleures mains des deux. J'ai été surpris de voir Sir Henry si raide. Heureusement que la vigueur de la pièce ne dépendait pas de lui. Notre Agathe était incomparable et le duc a été trouvé très grand par beaucoup de gens. Et dans l'ensemble, cela aurait certes marché d'une façon merveilleuse.

– C'était un cas désagréable, ma parole, et je pense que vous avez eu une malchance réelle. Telles étaient les réponses bienveillantes des auditeurs sympathisants.

– Ce n'est pas la peine de s'en plaindre mais réellement la pauvre vieille douairière ne pouvait choisir un plus mauvais moment pour mourir. Et il est impossible de ne pas avoir souhaité que les nouvelles soient suspendues juste pour les trois jours dont nous avions besoin. Il ne fallait que trois jours ; et comme elle était seulement une grand-mère, et que tout cela se passait à deux cents milles de distance, je pense que cela n'aurait pas causé grand dommage, et cela a été suggéré, d'après ce que je sais ; mais Lord Ravenshaw, qui est, je le suppose, un des hommes les plus corrects d'Angleterre, n'en a pas voulu entendre parler !

– Un épilogue au lieu d'une comédie, dit M. Bertram. « Vœux d'Amants » étaient à leur fin et Lord et Lady Ravenshaw laissés à jouer eux-mêmes. Soit, mais le douaire pourra lui convenir ; et peut-être, entre amis, commença-t-il à trembler pour son influence et pour ses pouvoirs dans le rôle du Baron, de sorte qu'il ne regrettait pas de se retirer ; et, pour vous dédommager, Yates, je pense que nous devons organiser un petit théâtre à Mansfield et vous demander d'être notre directeur.

Ceci, quoique étant la pensée d'un moment, ne finit pas tout de suite ; car la poussée vers l'action était éveillée, et plus fortement chez lui que chez tout autre, lui qui était à présent le maître de la maison ; et qui ayant assez de loisirs pour faire de chaque nouveauté quelque chose de bon, avait en même temps une telle provision de vivacité et de comique qu'elle s'adaptait exactement à cette nouveauté de faire du théâtre. L'idée fut retournée de fond en comble. Oh ! essayer

de faire quelque chose pour le théâtre d'Ecclesford et pour les décors ! Chaque sœur faisait écho à ce désir ; et Henry Crawford, pour lequel toute cette orgie de déclarations apaisantes constituait un plaisir ineffable, était tout à fait acquis à ce projet.

– Je crois réellement, dit-il, que je pourrais en ce moment être assez fou pour entreprendre n'importe quel rôle qui ait été jamais écrit, depuis Shylock ou Richard III jusqu'au héros d'une farce, avec son habit écarlate et son chapeau retroussé. Il me semble que je pourrais être n'importe quoi et n'importe qui, que je pourrais crier et trompeter, ou soupirer, ou faire des bonds dans toute tragédie ou comédie quelconque de langue anglaise. Faisons donc quelque chose. Que ce soit seulement la moitié d'une pièce, un acte, une scène. Qui pourrait nous en empêcher ? Ce ne sont pas ces attitudes-là, j'en suis certain, dit-il en regardant vers les Mlles Bertram, et quant au théâtre, que signifie un théâtre ? Ce sera un simple amusement pour nous. N'importe quelle chambre de cette maison suffira.

– Nous devons avoir un rideau, dit Tom Bertram, quelques mètres de tissu vert suffiront peut-être.

– Oh ! tout à fait suffisant, cria M. Yates, avec une seule aile latérale ou deux coulisses, des portes dans l'appartement et trois ou quatre décors qu'on peut enlever ; rien de plus ne serait nécessaire pour une telle installation. Pour un simple amusement entre nous, nous n'avons besoin de rien d'autre.

– Je crois que nous devrions nous contenter de moins, dit Maria. D'autres difficultés pourraient survenir et nous n'aurions pas le temps de les résoudre. Nous devons plutôt adopter les idées de M. Crawford et avoir pour objet l'exécution plutôt que le théâtre. Une grande partie de nos

meilleures pièces sont indépendantes de toute mise en scène.

– Non, dit Edmond, qui commençait à écouter avec inquiétude. Si nous devons agir, que ce soit dans un théâtre complètement installé, avec parterre, loges et galeries. Jouons une pièce entière depuis le commencement jusqu'à la fin ; que ce soit une pièce allemande, n'importe quoi, avec de bons trucs, des changements, une danse figurée, une cornemuse et un chant entre les actes. Si nous ne surpassons pas Ecclesford, nous ne faisons rien.

– Allons, Edmond, ne soyez pas désagréable, dit Julia. Personne n'aime une pièce de théâtre autant que vous, et personne n'a été aussi loin pour en voir une.

– C'est vrai, pour voir un jeu réaliste, une façon de jouer bien trempée et réaliste. Mais je ne me donnerais pas la peine de marcher de cette chambre jusqu'à la chambre voisine pour regarder le travail rudimentaire de ceux qui ne sont pas doués pour ce métier, une série de messieurs et de dames qui ont à lutter contre tous les désavantages de l'éducation.

Après une courte pause, cependant, la conversation continua et le sujet fut discuté avec une vivacité persistante, le point de vue de chacun se renforçant par la discussion et par la connaissance des idées des autres et, quoique rien ne fût décidé sauf que Tom Bertram préférait une comédie, ses sœurs et Henry Crawford une tragédie et que rien au monde ne pouvait être plus aisé que de trouver une pièce qui convînt à tous, la décision de faire quelque chose parut si formelle qu'Edmond se sentit tout à fait inquiet. Il était résolu à empêcher cela, si possible, quoique sa mère, laquelle avait

aussi entendu cette conversation qui se passait à table, ne manifestât pas la moindre désapprobation.

Cette même soirée lui fournit une occasion d'essayer ses forces. Maria, Julia, Henry Crawford et M. Yates se trouvaient dans la salle de billard. En revenant de chez eux dans le salon où Edmond se tenait pensivement debout près du feu tandis que Lady Bertram se trouvait sur le sofa près de lui et près de Fanny qui achevait son travail, Tom commença en ces termes dès son entrée :

– Une table de billard aussi horriblement mauvaise que la nôtre n'est pas à trouver, je crois, sur la surface de la terre. Je ne peux le supporter plus longtemps et je pense pouvoir dire que rien ne pourra m'y attirer à l'avenir ; mais une bonne chose dont je viens de me rendre compte c'est que c'est la pièce rêvée pour un théâtre, précisément pour ce qui concerne la forme et la longueur ; et les portes, à l'extrême fond, communiquant entre elles, cela peut être réalisé en cinq minutes par le transfert de la bibliothèque dans la chambre de mon père ; c'est réellement ce que nous désirons, si nous avons décidé de faire quelque chose. Et la chambre de mon père fera une excellente salle de réunion. Elle semble faite pour être l'annexe de la salle de billard.

– Vous n'êtes pas sérieux, Tom, en pensant jouer la comédie, dit Edmond à voix basse, lorsque son frère s'approcha du foyer.

– Pas sérieux ! je ne l'ai jamais été autant, je vous assure. En quoi cela vous surprend-il ?

– Je pense que vous auriez grand tort. D'une manière générale les théâtres privés donnent lieu à certaines objections mais en ce qui nous concerne personnellement je pense

qu'il serait absolument contre-indiqué, et même dangereux, de vouloir faire un essai de ce genre. Pareil essai démontrerait un manque absolu de sensibilité à l'égard de mon père, puisqu'il est absent et que d'une certaine manière il est constamment en danger ; et ce serait, je pense, imprudent en ce qui concerne Maria, dont la situation est très délicate, extrêmement délicate, si l'on considère toutes choses.

– Vous pensez la chose si sérieusement ! Comme si nous allions jouer trois fois par semaine jusqu'au retour de mon père, et inviter tout le pays. Mais il ne s'agit nullement de représentations de cette sorte. Nous ne visons rien d'autre qu'un peu d'amusement entre nous, nous visons simplement à apporter un peu de variété et à exercer nos facultés dans un domaine nouveau. Nous n'avons besoin ni d'auditoire, ni de publicité. L'on peut nous faire confiance, je pense, dans le choix que nous ferons des pièces parfaitement irréprochables ; et je ne vois pas plus de méchanceté ou de danger pour chacun de nous dans le fait de converser dans le langage élégant d'un respectable écrivain que dans le fait de nos conversations particulières. Je n'ai ni craintes, ni scrupules. Et quant à l'absence de mon père, bien loin de la considérer comme une objection, j'en ferais plutôt un motif ; car la perspective de son retour doit être une période d'anxiété pour ma mère et si nous pouvons lui donner le moyen de la distraire de cette anxiété et de maintenir son esprit dans de bonnes conditions durant les quelques prochaines semaines, je penserai que notre temps aura été très bien employé. Je m'en porte garant. C'est réellement une période d'anxiété pour elle.

Comme il disait ces paroles chacun se tourna vers Lady Bertram. Affaissée dans un coin du sofa, image de la santé, de la prospérité, du bien-être et de la tranquillité, elle cédait

précisément à une légère torpeur tandis que Fanny était occupée à surmonter les petites difficultés de son ouvrage.

Edmond sourit et secoua la tête.

– Parbleu, c'est trop fort, s'écria Tom en se jetant sur une chaise tout en riant de bon cœur. Réellement, ma chère mère, votre anxiété, je n'ai pas réussi avec cela.

– De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle, avec le ton de quelqu'un qui n'est éveillé qu'à moitié. Je ne dormais pas.

– Oh ! chère Madame, non, personne ne vous soupçonnait de dormir. Bien, Edmond, continua-t-il, en revenant au sujet précédent et en reprenant la même attitude et la même voix aussitôt que Lady Bertram donna de nouveau des signes d'assoupissement, mais je veux le maintenir, nous ne ferons le moindre mal à personne.

– Je ne puis être d'accord avec vous. Je suis convaincu que mon père désapprouverait formellement le projet.

– Et moi, je suis convaincu du contraire. Personne plus que mon père n'est partisan d'exercer le talent des jeunes gens, et de le perfectionner. Je pense qu'il a toujours eu un goût prononcé pour la comédie, la déclamation, la récitation. Je suis certain qu'il l'encourageait chez nous quand nous étions enfants. Combien de fois avons-nous pleuré sur le corps inanimé de Jules César et récité « être ou ne pas être », dans cette même pièce, pour son amusement ! Et je suis sûr que mon nom fut Dorval, chaque soir ; une fois pendant toutes les vacances de Noël.

– C'était une chose très différente. Vous devez voir la différence vous-même. Mon père souhaitait que, comme écoliers, nous parlions bien, mais il n'eût jamais voulu voir ses

filles adultes jouer des pièces de théâtre. Son sens du décorum est strict.

– Je sais tout cela, dit Tom mécontent. Je connais mon père aussi bien que vous ; et je ferai en sorte que ses filles ne fassent rien qui puisse l'affliger. Occupez-vous de vos propres intérêts, Edmond, et moi je prendrai soin du reste de la famille.

– Si vous êtes résolu à agir, répliqua le persévérant Edmond, j'espère que ce sera d'une manière très simple et très tranquille ; et je crois qu'il ne faut pas tenter de faire un théâtre. Ce serait prendre des libertés avec la maison de mon père en l'absence de celui-ci, ce qui ne pourrait se justifier.

– Pour toute chose de cette nature, c'est moi qui serai le responsable, dit Tom d'un ton décidé. Sa maison ne sera pas touchée. J'ai tout autant d'intérêt que vous à prendre grand soin de cette maison, et quant aux altérations telles que celles que je viens de vous suggérer, comme le déplacement d'une bibliothèque ou l'ouverture d'une porte, ou même l'emploi de la salle de billard pendant une semaine, sans jouer au billard, vous pourriez tout aussi bien supposer qu'il présenterait des objections contre le fait que nous passons plus de temps à la salle à manger que nous ne le faisions avant qu'il s'en allât, ou bien contre le déménagement du piano de ma sœur d'un côté de la pièce à l'autre. C'est un non-sens absolu !

– L'innovation, si elle n'a pas tort en tant qu'innovation, aura le tort d'être onéreuse.

– Oui, le coût d'une telle entreprise sera prodigieux ! Peut-être pourra-t-elle coûter jusqu'à vingt livres. Sans aucun doute, nous devons disposer de quelques accessoires de

théâtre, mais ce sera sur une échelle très simple : un rideau vert, un petit ouvrage de charpentier, et c'est tout ; et comme le travail de charpentier peut être fait complètement à la maison par Christophe Jackson lui-même, il serait absurde de parler des frais, et tant que Jackson sera employé, tout ira bien du côté de Sir Thomas. Ne vous imaginez pas que personne, dans cette maison, ne puisse voir et juger en dehors de vous. N'agissez pas vous-même, si vous ne l'aimez pas, mais ne vous attendez pas à gouverner tous les autres.

– Non, quant à agir moi-même, dit Edmond, je proteste absolument.

Tom sortit de la pièce après cette réplique et Edmond fut laissé seul pour s'asseoir et tisonner le feu. Il était vexé et pensif.

Fanny, qui avait tout entendu et qui partageait toujours chaque sentiment d'Edmond, risqua, dans son anxiété, de suggérer quelque idée consolante :

– Peut-être ne pourront-ils pas trouver une pièce qui convienne. Le goût de votre frère et celui de vos sœurs paraissent bien différents.

– Je n'ai aucun espoir de ce côté-là, Fanny. S'ils persistent dans leur plan, ils trouveront quelque chose. Je parlerai à mes sœurs et tâcherai de les dissuader, et c'est tout ce que je puis faire.

– Je crois que ma tante Norris sera de votre côté.

– Je pense bien qu'elle le sera, mais elle n'a, ni sur Tom ni sur mes sœurs, une influence qui pourrait nous être de quelque utilité ; et si je ne puis les convaincre moi-même, je laisserai les choses suivre leur cours, sans rien tenter pour

elle. Les querelles de famille sont le plus grand malheur de tous, et nous ferions mieux de faire n'importe quoi plutôt que de nous disputer.

Ses sœurs, auxquelles il eut l'occasion de parler le lendemain matin, furent tout aussi impatientées par ses avis, tout aussi inflexibles à ses arguments, tout aussi déterminées que Tom. Leur mère n'avait pas d'objection contre le plan, et elles ne craignaient pas le moins du monde la désapprobation de leur père. Il ne pouvait y avoir du mal dans ce qui avait été fait dans tant de familles respectables, et par tant des femmes les plus hautement considérées, et c'eût été un scrupule mal placé que de vouloir censurer quelque chose dans un plan tel que le leur, dans lequel ne prenaient part que des frères, des sœurs, et des amis intimes, et qui n'eût jamais été confié à personne d'autre qu'eux-mêmes. Julia parut admettre que la situation de Maria eût pu exiger des précautions et une délicatesse particulières, mais ceci ne pouvait s'appliquer à elle, elle était en liberté ; car Maria considérait visiblement que ses fiançailles ne pouvaient que l'élever beaucoup plus haut au-dessus de toute contrainte et lui laisser moins d'occasions qu'à Julia de consulter son père ou sa mère.

Edmond n'espérait pas beaucoup, mais il avançait toujours ses arguments, lorsque Henry Crawford entra, venant du presbytère, et cria :

– Plus besoin d'aides dans votre théâtre, Mlle Bertram. Plus besoin d'acteurs pour rôles mondains ; ma sœur désire se rendre utile et espère être admise dans la compagnie ; elle sera heureuse de prendre un rôle de vieille duègne ou de pâle confidente, que vous pourriez ne pas aimer assumer vous-mêmes.

Maria jeta un regard à Edmond, regard qui signifiait : « Qu'en dites-vous maintenant ? Pouvons-nous avoir tort si Mary Crawford a les mêmes sentiments ? » Et Edmond, réduit au silence, fut obligé de reconnaître que le charme du jeu pourrait bien apporter une fascination à l'esprit d'un génie, et, avec l'ingéniosité de l'amour, insister plus sur le caractère obligeant, accommodant, du message, que sur autre chose.

Le plan avançait. L'opposition fut vaine ; et quant à Mme Norris, il s'était trompé en supposant qu'elle en serait. Elle n'éleva aucune difficulté qui ne fût vaincue en cinq minutes par son neveu et sa nièce aînés qui étaient tout-puissants avec elle ; et comme l'arrangement devait occasionner très peu de dépenses pour tout le monde, et nulle dépense pour elle, comme elle prévoyait dans le projet tout le plaisir résultant de la hâte, du tumulte et de l'importance de la chose et en faisait dériver l'avantage immédiat de se voir obligée de quitter sa propre maison, où elle avait vécu un mois à ses frais, et de prendre domicile chez eux de façon à ce que toute heure passée pût leur être utile, elle fut, en fait, extrêmement charmée par le projet.

CHAPITRE XIV

Fanny fut plus près d'avoir raison qu'Edmond ne l'avait supposé. Le souci de trouver une pièce qui convînt à tout le monde, s'avéra loin d'être une bagatelle ; et le charpentier avait reçu ses ordres et pris ses mesures, avait suggéré et levé au moins deux séries de difficultés, et, ayant rendu pleinement évidente la nécessité d'un agrandissement du plan et de la dépense, était déjà au travail, tandis que la pièce était toujours à trouver. D'autres préparatifs étaient aussi en cours. Un énorme rouleau de serge verte était arrivé de Northampton et avait été coupé par Mme Norris (avec une économie, grâce à son savoir-faire, de trois quarts de yard) et avait été transformé en rideau par les servantes, mais la pièce manquait toujours ; et quand deux ou trois jours se furent écoulés de cette manière, Edmond commença presque à espérer qu'on n'en trouverait pas du tout.

Il y avait, en fait, tant de choses à observer, tant de gens à qui il fallait faire plaisir, tant de bons rôles à trouver, et surtout il était si nécessaire que la pièce fût en même temps une tragédie et une comédie, qu'il semblait y avoir aussi peu de chance d'arriver à une décision, qu'il n'était possible pour une chose poursuivie par la jeunesse avec autant de zèle, de rester viable.

Du côté tragique étaient les demoiselles Bertram, Henry Crawford et M. Yates ; du côté comique, Tom Bertram, pas tout à fait seul, parce qu'il était évident que les désirs de Mary Crawford, bien que poliment dissimulés, penchaient du

même côté : mais la détermination et la puissance de Tom faisaient que des alliés ne lui étaient pas nécessaires ; et, indépendamment de cette grande divergence, ils voulaient une pièce contenant dans son ensemble peu de personnages, mais tous des personnages de premier ordre, dont trois personnages féminins principaux. Toutes les meilleures pièces furent examinées en vain. Ni *Hamlet,* ni *Macbeth*, ni *Othello*, ni *Douglas*, ni *le Gamester* ne présentaient rien qui pût satisfaire les tragédiens ; et *les Rivaux*, *l'École du Scandale*, *la Roue de la Fortune*, *l'Héritier en Procès*, etc., etc., furent successivement écartés avec des objections encore plus ardentes. Aucune pièce ne pouvait être proposée sans susciter à quelqu'un une difficulté, et d'un côté ou de l'autre, c'étaient des répétitions continuelles de : « Oh non, ceci n'ira jamais ! Ne prenons pas de tragédies pompeuses. Trop de personnages ! Pas un seul rôle de femme acceptable dans la pièce. Tout, mais pas cela, mon cher Tom. Il serait impossible de réaliser cette pièce. On ne trouvera personne pour prendre un tel rôle. Rien que de la bouffonnerie du début à la fin. Ceci pourrait peut-être aller, sauf pour les rôles vulgaires. Si on me demande mon opinion, à moi, j'ai toujours pensé que c'est une des pièces les plus insipides du théâtre anglais. Moi, je ne veux pas élever d'objections, je serai heureuse d'être utile, mais je pense que nous n'aurions pu choisir pis. »

Fanny regardait et écoutait, non sans s'amuser à observer l'égoïsme qui, plus ou moins déguisé, semblait les diriger tous, et en se demandant comment cela allait se terminer. Pour son propre plaisir, elle souhaitait que quelque chose pût être joué, car elle n'avait jamais vu ne fût-ce que la moitié d'une pièce, mais toutes ces choses plus importantes étaient contre elle.

– Cela n'ira jamais ainsi, dit finalement Tom Bertram. Nous perdons notre temps d'une façon abominable. Il faut nous arrêter à quelque chose. N'importe quoi, pourvu que le choix soit fait. Nous ne devons pas être si difficiles. Quelques personnages de trop ne doivent pas nous effrayer. Nous devrons les doubler. Nous devons descendre un peu. Si un rôle est insignifiant, notre mérite sera d'autant plus grand à en faire quelque chose. Désormais, moi, je ne ferai plus de difficultés. Je prendrai n'importe quel rôle que vous choisirez pour moi, pourvu qu'il soit comique. Qu'il ne soit que comique, je ne pose aucune autre condition.

Pour la cinquième fois, sans doute, il proposa alors *l'Héritier en Procès*, hésitant pour lui-même entre les rôles de Lord Dubesley ou celui du Dr. Pangloss, et essayant, très sérieusement mais sans succès, de persuader les autres qu'il y avait quelques excellents rôles tragiques parmi le reste des personnages.

La pause qui suivit cet effort stérile fut rompue par le même orateur qui, prenant un des nombreux volumes qui traînaient sur la table, et le feuilletant, s'écria soudain :

– *Vœux d'Amants !* Et pourquoi *Vœux d'Amants* n'iraient-ils pas chez nous aussi bien que chez les Ravenshaw ? Comment n'y a-t-on pas pensé avant ? Il semble que ce soit exactement ce qu'il nous faut. Qu'en dites-vous tous ? Voici deux rôles tragiques, capitaux, pour Yates et Crawford, et voici le maître d'hôtel qui fait des rimes, c'est-à-dire un rôle pour moi, si personne d'autre n'en veut, un rôle de rien du tout, mais qui ne me déplairait pas, et, comme je l'ai dit, je suis déterminé à prendre n'importe quoi et à faire de mon mieux. Quant aux autres rôles, ils peuvent être tenus par n'importe qui. Ce ne sont que le comte Cassel et Anhalt.

La suggestion fut, d'une façon générale, accueillie favorablement. Tout le monde commençait à se lasser de l'indécision, et la première idée de tous fut que rien jusqu'à présent n'avait été proposé qui fût aussi susceptible de convenir à tous. M. Yates fut particulièrement content : il avait aspiré à faire le baron à Ecclesford, avait envié chaque tirade pompeuse de Lord Ravenshaw et avait été forcé de les redéclamer toutes dans sa chambre. La tempête déchaînée par le baron Wildenheim était le sommet de ses ambitions théâtrales, et, avec l'avantage de savoir la moitié des scènes par cœur, il offrait ses services avec le plus grand empressement pour le rôle. En toute justice, cependant, il n'était pas résolu à se l'approprier, car, se rappelant qu'il y avait une bonne part de déclamation dans le rôle de Frederick, il se déclarait, pour ce dernier rôle, d'une bonne volonté égale. Henry Crawford était prêt à prendre l'un ou l'autre. Ce qu'on eût choisi pour M. Yates, l'eût parfaitement satisfait, et il s'ensuivit un petit débat de compliments mutuels.

Mlle Bertram, sentant que tous les intérêts d'une Agatha étaient en question, prit sur elle de décider en cette matière, en observant à M. Yates que c'était un point où la taille et la corpulence devaient être considérées et que sa haute taille à lui paraissait convenir tout spécialement pour le baron. On reconnut qu'elle avait tout à fait raison, et les deux rôles étant acceptés en conséquence, elle fut certaine d'un Frederick convenable. Trois rôles étaient à présent distribués, en dehors de M. Rushworth, pour lequel Maria répondait toujours qu'il était prêt à faire n'importe quoi, lorsque Julia qui, comme sa sœur, voulait être Agatha, commença à émettre des scrupules au sujet de Mlle Crawford.

– Ce que nous faisons n'est pas bien envers l'absente, dit-elle. Ici il n'y a pas assez de femmes. Amelia et Agatha

peuvent convenir pour Maria et moi, mais il n'y a rien pour votre sœur, M. Crawford.

M. Crawford désira qu'on ne pensât pas ainsi : il était tout à fait sûr que sa sœur ne souhaitait nullement jouer, mais qu'elle pourrait être utile, et qu'elle ne permettrait jamais qu'on la prît en considération dans le cas présent. Mais ceci fut immédiatement combattu par Tom Bertram qui affirma que le rôle d'Amelia, à tous les points de vue, convenait à Mlle Crawford, si elle voulait l'accepter.

– Ce rôle doit naturellement et nécessairement lui revenir, dit-il, tout comme celui d'Agatha à l'une ou l'autre de mes sœurs. Il ne peut y avoir aucun sacrifice de leur côté, car le rôle est hautement comique.

Un court silence suivit. Chacune des deux sœurs avait l'air inquiet, car chacune avait les meilleures raisons de prétendre au rôle d'Agatha et espérait être soutenue par les autres. Henry Crawford, qui en attendant avait pris la pièce et qui, avec une nonchalance apparente, feuilletait le premier acte, arrangea bientôt l'affaire.

– Je dois supplier Mlle Julia Bertram, dit-il, de ne pas assumer le rôle d'Agatha, sinon ce sera la ruine de toute ma solennité. Vous ne devez pas le faire, vous ne devez vraiment pas, dit-il en se tournant vers elle. Je ne pourrai pas supporter la vue de votre apparence de souffrance et de pâleur. Nous avons beaucoup ri ensemble, et ces rires vont infailliblement me revenir ; alors Frederick et son havresac seront obligés de s'encourir.

Cela fut dit d'une façon enjouée et courtoise ; mais dans le sentiment de Julia, la forme fut perdue pour le fond. Elle jeta un coup d'œil sur Maria, ce qui confirma l'injure qu'elle

éprouvait : c'était un plan, un truc, on avait préféré Maria ; le sourire de triomphe que Maria essayait de dissimuler, lui montrait la façon dont la chose fut comprise ; et avant qu'elle eût repris la maîtrise d'elle-même au point de pouvoir parler, son frère ajouta son poids à lui contre elle, en disant :

– Oh oui, c'est Maria qui doit être Agatha ! C'est Maria qui sera la meilleure Agatha. Quoique Julia s'imagine qu'elle préfère la tragédie, je ne lui aurais pas confié un rôle tragique. Il n'y a rien de tragique en elle. Elle n'a pas du tout l'air tragique ; ses traits ne sont pas tragiques, et elle marche trop vite, elle parle trop vite et n'aurait jamais gardé le maintien. Elle fera beaucoup mieux de jouer la vieille campagnarde, la femme du paysan ; vraiment, ce sera beaucoup mieux, Julia. La femme du paysan est un très joli rôle, je vous assure. La vieille dame relève la bonté déjà élevée de son mari par une bonne dose d'esprit. Vous serez la femme du paysan.

– La femme du paysan ! s'écria M. Yates. De quoi parlez-vous ? Le rôle le plus trivial, le plus pauvre, le plus insignifiant ; un lieu commun incessant, pas une seule parole convenable, dans l'ensemble. Votre sœur, faire cela ! C'est une insulte que de le proposer. À Ecclesford, c'est la gouvernante qui le jouait. Et nous étions tous d'accord : il ne pouvait être offert à personne d'autre. Un peu plus de justice, Monsieur le Directeur, s'il vous plaît. Vous ne méritez pas cet emploi si vous ne pouvez apprécier un peu mieux les talents de votre troupe.

– Oh, mais, quant à cela, mon cher ami, avant que moi et ma troupe ayons vraiment joué quelque chose, il doit y avoir un peu de doute ; mais je n'ai pas du tout voulu dénigrer Julia. Nous ne pouvons avoir deux Agatha, et nous devons

avoir une femme de paysan ; et je suis sûr de lui avoir montré un exemple de modération en me satisfaisant moi-même du rôle du vieux maître d'hôtel. Si le rôle est insignifiant, elle aura d'autant plus de mérite d'en avoir fait quelque chose ; et si elle repousse désespérément tout ce qui contient un peu d'humour, qu'elle prenne les paroles du paysan au lieu de la femme du paysan, et alors modifions complètement les rôles ; lui, il est assez solennel et pathétique, j'en suis sûr. Cela ne ferait aucune différence dans la pièce ; et quant au paysan lui-même, quand il aura les paroles de sa femme, moi je m'en chargerai de tout mon cœur.

– Avec toute votre prédilection pour la femme du paysan, dit Henry Crawford, il sera impossible de faire quelque chose de convenable pour votre sœur, et nous ne devons pas supporter que sa bonne volonté soit ainsi abusée. Nous ne devons pas lui permettre d'accepter ce rôle. Elle ne doit pas être laissée à sa propre complaisance : ses talents, nous en aurons besoin dans le rôle d'Amelia. Amelia est un personnage plus difficile à bien représenter qu'Agatha. Je considère Amelia comme le personnage le plus difficile de toute la pièce. Il requiert de grands moyens, une grande délicatesse, pour rendre sa gaieté et sa simplicité sans extravagance. J'ai vu de bonnes artistes échouer dans ce rôle. La simplicité est en effet au delà des moyens de presque toutes les actrices professionnelles. Elle exige une délicatesse de sentiment qu'elles n'ont pas. Elle exige une dame de bonne famille, une Julia Bertram. Vous voudrez bien l'entreprendre, j'espère ? dit-il en se tournant vers elle avec un air de supplication anxieuse, qui l'adoucit un peu ; mais, tandis qu'elle hésitait, ne sachant que dire, son frère interrompit à nouveau la proposition de M. Crawford :

– Non, non, Julia ne doit pas jouer Amelia. Ce n'est pas du tout un rôle pour elle. Elle ne l'aimerait pas. Elle n'y serait pas bien. Elle est trop grande et trop robuste. Amelia devrait être une figure petite, légère, sautillante comme une petite fille. Elle est faite pour Mlle Crawford, et Mlle Crawford seule. Elle a l'aspect du personnage et je suis persuadé qu'elle le jouera admirablement.

Sans y faire attention, Henry Crawford continuait sa supplication :

– Vous devez nous faire ce plaisir, disait-il, vraiment, vous le devez. Quand vous aurez étudié le personnage, je suis sûr que vous sentirez qu'il vous convient. La tragédie peut faire l'objet de votre choix, mais il apparaîtra certainement que c'est la comédie qui vous choisira. Vous devez me rendre visite en prison avec un panier de provisions ; vous ne refuserez pas de me visiter en prison ? Je crois déjà vous voir venir avec votre panier.

L'influence de cette voix se fit sentir. Julia hésitait ; mais ne tâchait-il pas uniquement de la consoler et de l'apaiser, et de lui faire oublier l'affront qu'elle venait de subir ? Elle se méfia de lui. Le manque d'égard avait été bien évident. Soupçonneuse, elle regarda sa sœur ; l'attitude de Maria devait être décisive : serait-elle vexée et alarmée ? Mais Maria respirait la sérénité et la satisfaction, et Julia savait bien que sur ce terrain, elle ne pouvait être heureuse qu'à ses dépens. C'est pourquoi, avec une vive indignation et d'une voix tremblante elle dit à Henry Crawford :

– Vous ne paraissez pas craindre de perdre votre contenance, si j'arrive avec un panier à provisions – bien qu'on puisse le supposer – mais ce n'est qu'en Agatha que j'aurais eu ce pouvoir ! Elle s'arrêta. Henry Crawford avait l'air plutôt

bête, comme s'il ne savait quoi dire. Tom Bertram recommença :

– Mlle Crawford doit être Amelia. Elle sera une excellente Amelia.

– Ne craignez pas que moi, je désire avoir ce personnage, cria Julia dans une hâte furieuse, je ne serai pas Agatha, et je suis sûre que je ne ferai rien d'autre ; et quant à Amelia, de tous les rôles au monde c'est celui qui me dégoûte le plus. Je le déteste complètement. Une jeune fille odieuse, insignifiante, dépourvue de naturel, impertinente, imprudente ! J'ai toujours protesté contre la comédie, et ceci est de la comédie dans la pire de ses formes. Et ayant dit cela elle quitta précipitamment la pièce, laissant presque tous ses amis mal à l'aise, mais éveillant peu de compassion, sauf chez Fanny qui avait été une auditrice tranquille et qui ne pouvait penser à Julia dans l'agitation de la jalousie, sans une grande pitié.

Un court silence succéda à sa sortie ; mais son frère reprit bientôt l'affaire des « Vœux d'Amants » et relisait soigneusement la pièce avec l'aide de M. Yates, pour voir quels décors seraient nécessaires, tandis que Maria et Henry Crawford conversaient ensemble à voix basse. La déclaration par laquelle cette conversation commença :

– Je suis sûre que je donnerais volontiers mon rôle à Julia ; mais bien que je sois probablement très mauvaise làdedans, je suis persuadée qu'elle sera encore pire, – reçut sans doute tous les compliments qu'elle appelait.

Au bout d'un certain temps, la distribution fut achevée par Tom Bertram et M. Yates qui circulaient ensemble dans la salle en se consultant, salle que l'on commençait déjà à

appeler « Théâtre », Mlle Bertram résolut d'aller elle-même au presbytère pour offrir le rôle d'Amelia à Mlle Crawford, et Fanny resta seule.

Le premier emploi qu'elle fit de sa solitude fut de prendre le volume qu'on avait laissé sur la table, et de commencer à prendre connaissance de la pièce dont elle avait tant entendu parler. Sa curiosité était toute éveillée et elle parcourait le volume avec une avidité qui n'était interrompue que par l'étonnement que lui causait le choix de la pièce dans les conditions précédentes. Elle était notamment étonnée que la pièce fût proposée et acceptée dans un théâtre privé ! Agatha et Amelia lui paraissaient, de manière différente, totalement impropres à être représentées à la maison, la situation de l'une et le langage de l'autre lui semblaient si peu susceptibles d'être rendus par une femme de bonne famille, qu'elle crut que ses cousins se rendaient à peine compte de ce qu'ils entreprenaient ; et elle souhaita de les voir rendus à la raison le plus tôt possible par les remontrances qu'Edmond leur ferait nécessairement.

CHAPITRE XV

Mlle Crawford accepta le rôle très volontiers ; et peu après le retour de Mlle Bertram du presbytère, M. Rushworth arriva et, en conséquence, un rôle de plus fut distribué. On lui offrit ceux du comte Cassel et d'Anhalt, et d'abord il ne savait lequel choisir ; mais après qu'on lui eut fait comprendre la différence de style des deux personnages, et après s'être rappelé qu'il avait vu une fois la pièce à Londres et trouvé Anhalt un bonhomme tout à fait stupide, il se décida bientôt pour le comte. Mlle Bertram approuva la décision, car moins il eût à apprendre, mieux c'était ; et bien qu'elle ne pût partager son souhait que le comte et Agatha pussent jouer ensemble, ni attendre patiemment tandis qu'il tournait lentement les pages dans l'espoir de découvrir quand même une telle scène, elle prit gentiment en main son rôle et coupa chaque tirade susceptible d'être raccourcie ; en outre elle lui indiqua la nécessité d'avoir beaucoup de costumes et de bien choisir les couleurs. M. Rushworth aima beaucoup l'idée de son élégance, affectant cependant de la dédaigner, et il fut trop occupé par ce que serait sa propre apparence, pour penser aux autres, pour tirer une de ces conclusions ou ressentir quelque chose de ce mécontentement auquel Maria s'était à demi préparée.

Ainsi, beaucoup de choses furent réglées avant qu'Edmond, qui était sorti toute la matinée, en sût rien ; mais quand il entra au salon avant le dîner, la discussion continuait à haute voix entre Tom, Maria et M. Yates ; et

M. Rushworth s'avança avec grand empressement pour lui annoncer les agréables nouvelles.

– Nous avons une pièce, dit-il. Ce sera « Vœux d'Amants », et je jouerai le comte Cassel : j'entre en scène d'abord dans un costume bleu et un manteau de satin rose, et puis j'aurai un autre joli costume de fantaisie, une manière de costume de chasse. Je ne sais pas si je l'aimerai.

Les yeux de Fanny suivirent Edmond, et son cœur battit pour lui, tandis quelle entendait ses paroles, voyait son regard et sentait quelles devaient être ses sensations.

– « Vœux d'Amants » ! fut sa seule réponse à M. Rushworth, prononcée d'un ton exprimant la plus grande surprise, et il se tourna vers son frère et ses sœurs comme s'il doutait à peine qu'une contradiction allât venir.

– Oui, s'écria M. Yates. Après toutes nos discussions et difficultés, nous trouvons qu'il n'y a rien qui puisse nous convenir à tous aussi bien, rien de moins discutable que « Vœux d'Amants ». Le plus étonnant est le fait qu'on n'y ait pas pensé avant. Ma stupidité est abominable, car nous avons ici tous les avantages de ce que j'ai vu à Ecclesford ; et il est si utile d'avoir quelque chose comme modèle ! Nous avons distribué presque tous les rôles.

– Mais que faites-vous avec les femmes ? demanda Edmond gravement et en regardant Maria.

Maria rougit malgré elle tandis qu'elle répondait :

– Je prends le rôle que Lady Ravenshaw doit avoir joué, et (avec un regard plus hardi) Mlle Crawford sera Amelia.

– Je n'aurais pas pensé qu'une pièce de cette sorte pût être aussi aisément réalisée par nous, répliqua Edmond, re-

tournant près du feu où étaient assises sa mère, sa tante et Fanny, et s'asseyant avec un air profondément vexé.

M. Rushworth le suivit pour dire :

– J'entre en scène trois fois et j'ai quarante-deux répliques. C'est quelque chose, n'est-ce pas ? Mais je n'aime pas beaucoup devoir être si élégant. Je me reconnaîtrai à peine dans un costume bleu et un manteau de satin rose.

Edmond ne put lui répondre. Au bout de quelques minutes, M. Bertram fut appelé hors de la pièce pour éclaircir quelques doutes du charpentier ; et, accompagné par M. Yates et suivi peu après par M. Rushworth, Edmond saisit presque immédiatement l'occasion de dire :

– Je ne puis exprimer devant M. Yates ce que je ressens au sujet de cette pièce, sans faire de réflexions sur ses amis d'Ecclesford ; mais je dois vous dire maintenant, à vous, chère Madame, que je l'estime excessivement impropre à une représentation privée et que j'espère que vous y renoncerez. Je suis convaincu que vous le ferez lorsque vous l'aurez relue attentivement. Lisez le premier acte à votre mère ou à votre tante, à haute voix, et voyez si vous pouvez l'approuver. Il n'est pas nécessaire de vous renvoyer au jugement de votre père, j'en suis persuadé.

– Nous voyons ces choses très différemment, s'écria Maria. Je connais parfaitement la pièce, je vous assure ; et avec quelques omissions et ainsi de suite, ce qui sera évidemment fait, je n'y vois rien de répréhensible, et je ne suis pas la seule jeune femme que vous trouvez et qui pense qu'elle convient très bien pour une représentation privée.

– Je le regrette, fut sa réponse, mais en cette matière, c'est vous qui devez montrer l'exemple. Si d'autres ont fait

une bévue, c'est à vous de les corriger et de leur montrer ce qu'est la vraie délicatesse. Dans toutes les questions de décorum, c'est votre conduite qui doit servir de loi pour le reste de la compagnie.

L'image de son importance eut quelque effet, car personne n'aimait commander autant que Maria ; et avec beaucoup plus de bonne humeur elle répondit :

– Je vous suis très reconnaissante, Edmond ; vos intentions sont les meilleures, j'en suis sûre, mais je pense tout de même que vous voyez les choses trop sévèrement, et vraiment je ne puis entreprendre de haranguer les autres sur un sujet de cette espèce. C'est cela qui serait inconvenant, je pense.

– Vous imaginez-vous que j'aie pu avoir une telle idée en tête ? Non : laissez votre seule conduite servir de harangue. Dites que, ayant examiné le rôle, vous vous trouvez vous-même inférieure à celui-ci, qu'il exige plus d'efforts et de confiance en soi que ce dont vos moyens vous permettent de faire preuve. Dites-le avec fermeté, et ce sera tout à fait suffisant. Tous ceux qui savent distinguer comprendront vos motifs. On renoncera à la pièce et on honorera votre délicatesse comme il convient.

– Ne jouez pas des choses inconvenantes, ma chérie, dit Lady Bertram, Sir Thomas ne l'aimerait pas. Fanny, voulez-vous sonner, on doit servir le dîner. Julia se sera certainement habillée en attendant.

– Je suis convaincu, mère, dit Edmond, prévenant Fanny, que Sir Thomas ne l'aimerait pas.

– Là, ma chérie, tu entends ce qu'Edmond dit ?

– Si je renonce à mon rôle, répliqua Maria avec un zèle renouvelé, Julia le prendra certainement.

– Quoi ! s'écria Edmond, même si elle connaît vos raisons ?

– Oh, elle pourrait penser à la différence entre nous deux – à la différence de nos situations – et se dire qu'elle n'a pas besoin d'avoir tant de scrupules que moi. Je suis sûre qu'elle raisonnera ainsi. Non, vous devez m'excuser, je ne puis revenir sur mon consentement, il est trop solidement établi, tout le monde serait si déçu, Tom serait tout à fait furieux, et si nous sommes si difficiles et si scrupuleux, nous ne jouerons jamais rien.

– J'allais dire exactement la même chose, dit Mme Norris. Si chaque pièce provoque des objections vous ne jouerez rien, et tous les préparatifs seront autant d'argent jeté, je suis sûre que cela nous discréditerait tous. Je ne connais pas la pièce, mais, comme le dit Maria, s'il y a des choses un peu osées (et il y en a dans la plupart des pièces) on pourra aisément les laisser tomber. Nous ne devons pas être trop formalistes, Edmond. Comme M. Rushworth joue aussi, il ne peut y avoir de mal. Je souhaite seulement que Tom soit bien certain de ce qu'il veut en ce qui concerne le travail du charpentier, car il y a eu une perte d'une demi-journée de travail pour les portes latérales. Le rideau sera cependant du bon travail. Les servantes font très bien leur ouvrage, et je crois que nous pourrons renvoyer quelques douzaines d'anneaux. Il ne faut pas les placer si près l'un de l'autre. Je suis malgré tout assez utile, je l'espère, pour prévenir le gaspillage et pour aider à la plupart des choses. Il doit toujours y avoir une tête solide pour surveiller tant de jeunes. J'ai oublié de parler à Tom de quelque chose qui m'est arrivé au-

jourd'hui même. J'étais allée jeter un coup d'œil à la basse-cour et j'en sortais lorsque, devinez qui je vois ? Je vois Dick Jackson qui s'avance vers la porte de l'office avec deux morceaux de planche de sapin dans les mains, destinés à son père, vous pouvez en être sûrs. Sa mère l'avait envoyé avec un message à son père, et son père lui a demandé d'apporter deux morceaux de planche sans lesquels il ne savait plus continuer son travail. Je savais bien ce que tout cela signifiait, car la cloche pour le dîner des domestiques sonnait à ce moment au-dessus de nos têtes, et comme je déteste les gens qui empiètent ainsi sur ce qui ne les regarde pas (les Jackson sont ainsi, je l'ai toujours dit) je dis directement au garçon (un grand lourdaud de dix ans, vous savez, qui aurait dû avoir honte de lui-même) : « Je vais porter moi-même les planches à votre père, Dick ; filez à la maison aussi vite que vous pouvez. » Le garçon avait l'air très bête et s'encourut sans dire un mot, car je crois que j'avais parlé d'un ton plutôt tranchant, et j'espère que cela le guérira pour quelques temps de venir marauder autour de la maison. Je déteste cette avidité, surtout parce que votre père a été très bon pour cette famille, en employant l'homme toute l'année !

Personne ne se dérangea pour répondre. Les autres revinrent bientôt, et Edmond constata que sa seule satisfaction devait être d'avoir essayé de les ramener à la raison.

Le dîner se passa lourdement. Mme Norris raconta de nouveau son triomphe sur Dick Jackson, mais on ne parla pas beaucoup de la pièce ni des préparatifs, car la désapprobation d'Edmond était ressentie par tous et même par son frère, bien qu'il ne l'eût jamais avoué. Maria, manquant de l'appui stimulant de Henry Crawford, pensait qu'il valait mieux éviter ce sujet. M. Yates, qui tâchait de se rendre agréable à Julia, trouvait sa mauvaise humeur moins impé-

nétrable, mis à part ses regrets au sujet de sa sécession ; et M. Rushworth, n'ayant que ses costumes et son rôle en tête, dit bientôt tout ce qui pouvait être dit à leur sujet.

Mais les préoccupations théâtrales ne furent suspendues que pour une ou deux heures : il y avait encore trop de choses à arranger, et le soir leur ayant apporté un nouveau courage, Tom, Maria et M. Yates, peu après s'être rassemblés de nouveau au salon, se réunirent en comité à une table séparée, avec la pièce ouverte devant eux, et venaient de plonger au plus profond du sujet, lorsqu'ils furent interrompus le plus agréablement du monde par l'entrée de M. et Mlle Crawford qui n'avaient pu s'empêcher de venir, malgré l'heure tardive, l'obscurité et la boue, et qui furent reçus avec une joie reconnaissante.

– Eh bien, comment cela avance-t-il ? Qu'avez-vous arrangé ? et – Oh, nous ne pouvons rien sans vous ! – telles furent les phrases qui suivirent les premières salutations, et Henry Crawford fut bientôt invité à s'asseoir avec les trois autres, tandis que sa sœur se dirigeait vers Lady Bertram et la complimentait avec une charmante attention :

– Vraiment, je dois féliciter votre Grâce, disait-elle, à l'occasion du choix de la pièce ; car, bien que vous les ayez supportés avec une patience exemplaire, je suis sûre que vous devez être malade de tout le bruit et de tout l'embarras que nous vous causons. Les acteurs doivent être contents, mais les spectateurs doivent être infiniment plus heureux de la décision, et je vous félicite sincèrement, Madame, ainsi que Mme Norris et tous les autres, acheva-t-elle avec un regard mi-craintif, mi-sournois, qui s'arrêta sur Fanny, puis sur Edmond.

Lady Bertram répondit très poliment, mais Edmond ne dit rien. Sa qualité de spectateur ne fut pas désavouée. Après avoir bavardé quelques minutes avec la compagnie assise autour du feu, Mlle Crawford rejoignit la société réunie autour de la table, où elle parut s'intéresser à leurs arrangements. Puis, comme frappée par une pensée subite, elle s'exclama :

– Mes chers amis, vous êtes très absorbés par votre travail relatif à ces cottages et ces cabarets, leurs intérieurs et leurs extérieurs, mais je vous prie de me faire connaître mon sort, en attendant. Qui sera Anhalt ? Qui est, parmi ces messieurs, celui que j'aurai le plaisir d'aimer ?

Pendant un moment, personne ne parla, puis tous parlèrent ensemble pour dire la triste vérité : qu'ils n'avaient pas encore trouvé d'Anhalt.

– J'ai eu à choisir entre deux rôles, dit M. Rushworth, mais j'ai pensé que j'aimerais mieux celui du comte, quoique je n'aime pas beaucoup l'élégance que je devrai afficher.

– Vous avez choisi très sagement, j'en suis sûre, répliqua Mlle Crawford, avec un regard amusé. Anhalt est un rôle très difficile.

– Le comte a quarante-deux répliques, riposta M. Rushworth, ce qui n'est pas une bagatelle.

– Je ne suis pas surprise du tout, dit Mlle Crawford après une courte pose, de ce manque de titulaire pour le rôle d'Anhalt. Amelia ne mérite pas plus. Une jeune femme aussi avancée qu'Amelia peut très bien faire peur aux hommes.

– Je ne serais que trop heureux de prendre ce rôle, si c'était possible, s'écria Tom, mais malheureusement, le maître d'hôtel et Anhalt sont en scène ensemble. Je n'y re-

nonce pourtant pas entièrement, je vais voir ce qu'on peut faire, je vais revoir la pièce encore une fois.

– Votre frère devrait prendre ce rôle, dit M. Yates à voix basse. Pensez-vous qu'il le ferait ?

– Moi, je ne le lui demanderai pas, répliqua Tom sèchement.

M[lle] Crawford parla d'autre chose et, peu après, retourna près du feu.

– Ils ne veulent pas de moi, dit-elle en s'asseyant. Je ne fais que les embarrasser et les obliger à faire des discours polis. Monsieur Edmond Bertram, comme vous ne jouez pas vous-même, vous serez un conseiller désintéressé, c'est pourquoi je vous demande un avis, à vous : Que ferons-nous pour trouver un Anhalt ? Est-il possible pour un autre de le doubler ? Quelle est votre opinion ?

– Mon avis est, dit-il calmement, qu'il faut changer de pièce.

– Moi, je n'aurais pas d'objection, répliqua-t-elle, car, quoique je n'eusse pas détesté le rôle d'Amelia s'il était bien secondé – c'est-à-dire, si tout allait bien – je serais navrée de leur causer un embarras, mais comme ils ont pris le parti de ne pas suivre vos conseils, à cette table (avec un regard vers la compagnie), celui-ci ne sera certainement pas pris en considération.

Edmond ne dit rien d'autre.

– Si un rôle quelconque pouvait vous donner la tentation de jouer, je crois que ce sera celui d'Anhalt, observa la jeune femme malicieusement, après une courte pause, car c'est un pasteur, vous savez.

– Cette circonstance-là ne me tenterait nullement, répliqua-t-il, car j'aurais regretté de rendre le personnage ridicule par un mauvais jeu. Il doit être très difficile d'éviter qu'Anhalt apparaisse comme un prédicateur solennel et formalisant, et l'homme qui a choisi cette profession est, peut-être, un des derniers qui eussent voulu la représenter sur la scène.

Mlle Crawford fut réduite au silence, et non sans un certain ressentiment et une certaine mortification ; elle avança sa chaise plus près de la table de thé et prêta toute son attention à Mme Norris qui présidait.

– Fanny, cria Tom Bertram, de l'autre table, où la conférence était en plein travail et où les conversations étaient incessantes, nous avons besoin de vos services.

Fanny se leva immédiatement, prévoyant une course ; car l'habitude de disposer d'elle de cette manière n'était pas encore vaincue, en dépit de tous les efforts d'Edmond.

– Oh, nous ne voulons pas vous déranger, nous n'avons pas besoin de vos services immédiats. Nous n'avons besoin de vous que dans notre pièce. Vous devez jouer la femme du paysan.

– Moi ! s'écria Fanny, s'asseyant à nouveau d'un air effrayé au possible. Vraiment, vous devez m'excuser. Je ne pourrais rien jouer du tout, même si vous me donniez un monde. Non, vraiment, je ne puis pas jouer.

– Vraiment, mais il le faut, car nous ne pouvons pas vous excuser. Cela ne doit pas vous effrayer ; c'est un rôle de rien du tout, vraiment un rien, pas plus qu'une demi-douzaine de répliques en tout, et si personne n'entend un mot de ce que vous dites, cela n'aura aucune importance, vous pouvez,

marmotter ce que vous voudrez, mais nous devons avoir quelqu'un qu'on puisse regarder.

– Si vous avez peur d'une demi-douzaine de répliques, cria M. Rushworth, que feriez-vous avec un rôle comme le mien ? J'en ai quarante-deux à apprendre.

– Ce n'est pas que j'aie peur d'apprendre un rôle par cœur, dit Fanny, choquée de se trouver seule à parler dans la salle et de sentir presque tous les yeux se diriger sur elle, mais réellement, je ne puis pas jouer.

– Si, si, vous pouvez jouer assez bien pour nous. Apprenez votre rôle et nous vous montrerons le reste. Vous n'avez que deux scènes, et comme je serai le paysan, vous m'aurez toujours devant vous, et je vous guiderai et pousserai là où il le faudra ; et tout ira très bien, j'en réponds.

– Non, vraiment, monsieur Bertram, il faut m'excuser. Vous ne vous rendez pas compte. Ce serait absolument impossible pour moi. Si je devais l'entreprendre, je ne ferais que vous décevoir.

– Bah ! Ne soyez pas si timide. Vous ferez cela très bien. Vous jouirez de toute notre indulgence. Nous ne nous attendons pas à une perfection. Vous aurez une robe brune et un tablier blanc, et une coiffe, et nous devrons vous faire quelques rides et des pattes-d'oie aux coins de vos yeux. Vous serez une petite vieille bien propre et bien nette.

– Il faudra m'excuser. Vraiment, vous devez m'excuser, s'écria Fanny qui rougissait, en proie à une agitation excessive, jetant des regards de détresse vers Edmond qui l'observait gentiment mais, ne voulant pas exaspérer son frère par une intervention, ne lui adressait qu'un sourire encourageant.

Les prières de Fanny n'eurent aucun effet sur Tom ; et non seulement sur Tom, car la requête était à présent appuyée par Maria, par M. Crawford et par M. Yates, avec une insistance qui ne différait de la sienne que parce qu'elle était plus aimable ou plus cérémonieuse, et qui parut subjuguer complètement Fanny. Avant qu'elle pût reprendre haleine, Mme Norris l'acheva en lui chuchotant avec une sorte de colère, et sans mystère :

– Qu'est-ce que tout ce bruit, pour rien ? J'ai tout à fait honte pour vous, Fanny ; faire tant d'embarras pour rendre service à vos cousins pour une bagatelle de cette espèce, vos cousins qui sont si bons pour vous ! Acceptez ce rôle de bonne grâce, et qu'on n'en entende plus parler, je vous en prie.

– Ne la pressez pas, Madame, dit Edmond. Il n'est pas honnête de la pousser de la sorte. Laissez-la choisir par elle-même, comme vous le feriez pour le reste de nous. Vous pouvez tout aussi bien vous fier à son jugement. N'insistez plus.

– Je ne vais pas la pousser, répliqua Mme Norris d'un ton tranchant, mais je penserai qu'elle est une fille très obstinée et très ingrate, si elle ne fait pas ce que sa tante et ses cousins désirent qu'elle fasse, vraiment très ingrate, en tenant compte de ce qu'elle est.

Edmond fut trop en colère pour parler ; mais Mlle Crawford, après avoir arrêté quelques moments ses yeux étonnés sur Mme Norris puis sur Fanny, dont les larmes commençaient à couler, dit avec une certaine vivacité :

– Je n'aime pas être ici, cet endroit est trop chaud pour moi, et elle déplaça sa chaise du côté opposé à la table, près

de Fanny, lui murmurant doucement tandis qu'elle s'installait :

– Ce n'est rien, ma chère mademoiselle Price, c'est une soirée méchante, tout le monde est méchant et irritant, mais n'y faisons pas attention, et elle continua à lui parler avec gentillesse et à essayer de remonter son courage, en dépit de sa propre mauvaise humeur. Par un regard adressé à son frère, elle prévint toute intervention supplémentaire du comité théâtral, et le sentiment de réelle bonté qui l'animait rétablit rapidement le peu qu'elle avait perdu dans l'estime d'Edmond.

Fanny n'aimait pas Mlle Crawford, mais elle se sentait obligée envers elle pour sa bonté présente, et lorsque, après avoir remarqué son ouvrage et souhaité qu'elle-même pût travailler aussi bien, elle lui demanda le modèle, Mlle Crawford supposa que Fanny était en train de préparer sa mise, car naturellement elle commencerait à sortir dès que sa cousine serait mariée. Mlle Crawford lui demanda si elle avait eu récemment des nouvelles de son frère qui était dans la marine, et dit qu'elle était très curieuse de le voir, qu'elle l'imaginait comme un jeune homme très élégant. Elle conseilla à Fanny de faire exécuter son portrait avant son retour en service. Fanny ne put s'empêcher d'y reconnaître une flatterie très agréable, de l'écouter et d'y répondre avec plus d'animation qu'il n'entrait dans ses intentions.

La consultation au sujet de la pièce continuait toujours, et l'attention de Mlle Crawford fut d'abord détournée de Fanny par Tom Bertram lui disant qu'il regrettait infiniment, mais qu'il trouvait qu'il lui était absolument impossible d'assumer le rôle d'Anhalt en plus de celui du maître d'hôtel : il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour

rendre cela faisable, mais cela ne pouvait pas aller, il devait y renoncer.

– Mais il n'y a pas la moindre difficulté à trouver quelqu'un, ajouta-t-il. Nous n'avons qu'à dire un mot, puis nous choisirons entre les candidats. Je pourrais nommer, en ce moment, au moins six jeunes gens dans un rayon de six milles de chez nous, qui rêvent d'être admis dans notre troupe, et il y en a un ou deux qui ne nous feraient pas honte. Je n'aurais pas peur de faire confiance soit à l'un des Oliver, soit à Charles Maddox. Tom Oliver est un garçon très intelligent, et Charles Maddox est un homme aussi distingué que vous pourriez le désirer ; aussi je ferai préparer mon cheval pour demain matin tôt et j'irai jusqu'à Stoke pour m'arranger avec lui.

Tandis qu'il parlait, Maria regardait Edmond avec appréhension, s'attendant à une opposition de son côté contre un tel élargissement de leur plan, si contraire à toutes leurs protestations primitives ; mais Edmond ne dit rien.

Après un moment de réflexion, Mlle Crawford répliqua calmement :

– En ce qui me concerne, je ne puis élever aucune objection contre ce que vous tous jugez convenable. Ai-je jamais vu un seul de ces messieurs ? Oui, M. Charles Maddox a dîné une fois chez ma sœur, n'est-ce pas, Henry ? Un jeune homme à l'air calme. Je m'en souviens. Adoptez-le, s'il vous plaît, car cela me sera moins déplaisant que d'avoir à jouer avec un inconnu.

Charles Maddox allait être admis. Tom répéta sa résolution d'aller chez lui tôt le lendemain matin, et quoique Julia, qui avait à peine ouvert la bouche auparavant, observât sar-

castiquement, avec un coup d'œil d'abord à Maria, puis à Edmond, que « les spectacles de Mansfield allaient singulièrement égayer tout le voisinage », Edmond gardait toujours son calme et montrait ses sentiments uniquement par une gravité accrue.

– Je ne sens pas beaucoup d'ardeur pour votre pièce, dit Mlle Crawford à voix basse à Fanny, après quelque réflexion, et je puis dire à M. Maddox que je raccourcirai certaines de ses répliques et une bonne partie des miennes, avant que nous répétions ensemble. Ce sera très désagréable et très loin de ce que j'espérais.

CHAPITRE XVI

Il était au delà du pouvoir de Mlle Crawford de faire oublier à Fanny, par son bavardage, ce qui s'était passé. Lorsque la soirée se fut écoulée, elle alla se coucher encore émotionnée et les nerfs agités par le choc de cette attaque de la part de son cousin Tom, attaque faite en public et d'une manière si insistante ; son esprit était encore sous le coup des reproches et des réflexions méchantes de sa tante. D'avoir attiré l'attention générale de cette manière, d'apprendre que ce n'était que le prélude à quelque chose d'infiniment pire, d'entendre dire qu'elle devait faire une chose aussi impossible que de jouer, et d'être ensuite accusée d'obstination et d'ingratitude, tout cela l'avait trop désolée pour que le souvenir de cette scène, quand elle fut seule, lui parût moins désespérant que ce qu'elle avait vécu, surtout en y ajoutant la crainte de ce que le lendemain allait apporter comme continuation du même sujet. Mlle Crawford l'avait protégée pour un temps seulement, et si elle devait de nouveau être sollicitée avec toute l'insistance autoritaire dont Tom et Maria étaient capables, et, peut-être, en l'absence d'Edmond, qu'allait-elle faire ? Elle s'endormit avant de pouvoir répondre à cette question et trouva celle-ci tout aussi embarrassante à son réveil, le lendemain matin. La petite mansarde blanche qui prolongeait sa chambre depuis qu'elle était entrée dans la famille, s'avérant incapable de lui suggérer une réponse, elle eut recours, aussitôt qu'elle se fut habillée, à un autre appartement, plus spacieux et plus propice pour penser tout en marchant et dont, depuis quelque temps, elle dispo-

sait tout aussi librement : c'était leur salle d'étude, ainsi appelée jusqu'au moment où les demoiselles Bertram ne permirent plus de l'appeler ainsi, et qui n'était plus employée comme telle depuis quelque temps. C'est là que Mlle Lee avait habité et c'est là qu'elles avaient lu et écrit jusqu'il y a trois ans, quand elle les avait quittées. La pièce fut alors laissée sans emploi et depuis quelque temps n'était fréquentée que par Fanny, lorsqu'elle visitait ses plantes ou avait besoin d'un des livres qu'elle était toujours heureuse de pouvoir garder là, à cause du manque de place et de commodité de sa petite chambre d'en haut ; mais graduellement, comme elle en appréciait de plus en plus les agréments, elle élargissait son domaine et y passait plus de temps ; et comme elle ne rencontrait aucune opposition, elle en avait pris possession si naturellement et si simplement, qu'il était maintenant généralement admis que la pièce lui appartenait. La chambre de l'est, ainsi nommée depuis que Maria Bertram avait eu seize ans, était maintenant considérée comme celle de Fanny presque aussi définitivement que la mansarde blanche : l'exiguïté de l'une rendant l'usage de l'autre si évidemment raisonnable, les demoiselles Bertram, jouissant dans leurs propres appartements de toutes les supériorités que le sens de leur rang pouvait exiger, l'approuvaient entièrement ; et Mme Norris ayant stipulé qu'il n'y aurait jamais de feu dans cette salle pour Fanny, tolérait avec résignation le fait que Fanny utilisait ce dont personne d'autre n'avait besoin, bien que les termes dans lesquels elle parlait de temps en temps de son indulgence, parussent impliquer que c'était la meilleure chambre de la maison.

Son aspect était si favorable que, même sans feu, elle était habitable, le matin, depuis le début du printemps jusqu'à la fin de l'automne, du moins pour quelqu'un d'aussi accommodant que Fanny. Et tant que le soleil éclairait la

salle, elle espérait ne pas être obligée de la quitter complètement, même en hiver. Le bien-être dont elle y jouissait aux heures de loisir, était extrême. Elle pouvait s'y réfugier après quelque chose de désagréable qui serait arrivé en bas et y trouver une consolation immédiate dans une occupation ou dans une méditation. Ses plantes, ses livres, qu'elle collectionnait depuis la première fois qu'elle avait disposé d'un shilling, son pupitre et ses ouvrages de charité, tout était à portée de sa main ; ou bien si elle n'était disposée à s'occuper de rien, si elle ne voulait que penser, elle pouvait à peine voir un objet dans la pièce qui n'éveillât pas un souvenir. Chaque chose était amie ou la faisait penser à un ami ; et bien qu'elle eût dû parfois beaucoup souffrir ; bien que ses motifs eussent souvent été mal compris, ses sentiments dédaignés, sa compréhension sous-estimée, bien qu'elle eût connu les souffrances de la tyrannie, du ridicule de l'oubli, – chaque retour de ces peines était suivi par une consolation ; sa tante Bertram avait parlé en sa faveur, ou bien Miss Lee l'avait encouragée, ou bien, ce qui était encore plus fréquent et plus estimé – Edmond avait été son champion et ami, il avait plaidé sa cause, ou expliqué son opinion, il lui avait dit de ne pas pleurer ou lui avait donné quelque preuve d'affection qui rendait ses larmes délicieuses – tout cela était maintenant si entremêlé, si harmonisé par le temps, que chaque chagrin passé avait son charme. Cette chambre lui était très chère, et elle n'aurait jamais changé son mobilier pour les meubles les plus élégants de la maison, quoique ce qui avait été primitivement déjà simple, eût fort souffert de l'usage des enfants ; le comble de l'élégance était un tabouret déteint, ouvrage de Julia, trop mal fait pour le salon ; puis trois transparents faits pendant la vogue des transparents, pour les trois vitres inférieures d'une fenêtre et où l'abbaye de Tintern trônait entre une caverne en Italie et un lac au

clair de lune dans le Cumberland, une collection de profils de famille jugée indigne de figurer ailleurs, au-dessus de la cheminée, et à côté, épinglé au mur, un petit dessin d'un navire, envoyé il y a quatre ans de la Méditerranée par William, avec, au bas, l'inscription *H. M. S. Antwerp*, en lettres aussi grandes que le grand mât.

C'est vers ce nid de consolation que Fanny descendait, pour soumettre à son influence son esprit agité et en proie au doute – pour voir si, en contemplant le profil d'Edmond, elle pourrait saisir un de ses conseils, ou bien si, en donnant de l'air aux géraniums, elle pourrait se faire insuffler par la brise de nouvelles forces. Mais elle devait surmonter plus que la crainte de sa propre persévérance : elle avait commencé à se sentir indécise quant à ce qu'elle *devait* faire ; et en marchant tout autour de la salle, ses doutes s'accrurent. Avait-elle *raison* en refusant ce qu'on lui demandait avec tant d'ardeur, ce qu'on désirait tant d'elle ? Ce qui pourrait être si important pour le plan dans lequel quelques-uns de ceux à qui elle devait la plus grande complaisance, avaient mis tout leur cœur ? N'était ce pas de la méchanceté, de l'égoïsme, et une peur de s'exposer ? Et le jugement d'Edmond, sa certitude de la désapprobation de la part de Sir Thomas pour l'ensemble, suffisaient-ils pour justifier son refus déterminé en dépit de tous ? Il lui eût été si possible de jouer, qu'elle était tentée de suspecter la sincérité et la pureté de ses scrupules ; et comme elle regardait autour d'elle, les appels de son cousin et de ses cousines furent renforcés par la vue de cadeaux très nombreux qu'elle avait reçus d'eux. La table entre les fenêtres était couverte de boîtes à ouvrage et à tricot qui lui avaient été données à diverses reprises, principalement par Tom ; et elle fut stupéfaite à la pensée de la dette que ces attentions lui créaient. Un petit coup à la porte la fit tressaillir au milieu de ses tentatives de trouver son chemin vers le de-

voir, et son doux « entrez » fut suivi par l'apparition de quelqu'un, devant qui elle était habituée de déposer ses doutes. Ses yeux brillèrent à la vue d'Edmond.

– Puis-je vous parler, Fanny, pendant quelques minutes ?

– Oui, certainement.

– Je voudrais vous consulter – j'ai besoin de votre opinion.

– Mon opinion ! s'écria-t-elle, tressaillant d'un tel compliment qui la comblait de joie.

– Oui, votre conseil et votre opinion, je ne sais pas ce que je dois faire. Ce projet du spectacle va de pis en pis, vous le voyez. Ils ont choisi à peu près la plus mauvaise pièce qu'ils eussent pu choisir ; et maintenant, pour compléter l'affaire, ils vont demander l'aide d'un jeune homme très peu connu de nous tous. C'est la fin de ce caractère privé et convenable de la représentation, dont on a tant parlé au début. Je ne connais rien de mal au sujet de Charles Maddox ; mais l'intimité excessive qui doit naître de son admission parmi nous de cette manière, est inadmissible ; ce sera plus qu'une intimité – une familiarité. Je ne puis y penser sans perdre ma patience, et cela m'apparaît comme un mal si grand que je dois, si possible, le prévenir. Ne voyez-vous pas les choses de la même façon ?

– Oui, mais que peut-on faire ? Votre frère semble si décidé ?

– Il n'y a qu'une chose à faire, Fanny. Je dois prendre moi-même le rôle d'Anhalt. Je me rends bien compte que rien d'autre ne pourra calmer Tom.

Fanny ne put répondre.

– Ce n'est pas du tout une chose que j'aime, continua-t-il. Personne n'aimerait être obligé à prendre l'*apparence* d'une telle inconséquence. Après avoir, au su de tout le monde, combattu le projet dès le début, c'est une absurdité que de me joindre à eux *maintenant*, quand ils dépassent leur premier projet sous tous les rapports ; mais je ne vois aucune autre solution. En voyez-vous une, Fanny ?

– Non, dit Fanny avec lenteur, pas immédiatement, mais…

– Mais quoi ? Je vois que votre jugement n'est pas avec moi. Réfléchissez-y un peu. Vous ne vous rendez peut-être pas aussi bien compte que moi de tout le tort qui peut, de tous les désagréments qui doivent résulter de la part d'un jeune homme reçu de cette manière, prenant ses habitudes parmi nous, autorisé à venir à toute heure, et mis tout d'un coup sur un pied qui doit supprimer toute contrainte. Pensez seulement à la licence que chaque répétition tendra à créer. Tout cela est très mal ! Mettez-vous à la place de Mlle Crawford, Fanny. Supposez que ce soit à elle de jouer Amelia avec un étranger. Elle a droit à ce qu'on ait du sentiment pour elle, parce qu'elle n'est visiblement pas dépourvue de sentiment. J'ai entendu la plus grande partie de ce qu'elle vous a dit hier soir, pour comprendre qu'elle ne veut pas jouer avec un inconnu ; et comme elle s'était probablement engagée en vue de diverses espérances – peut-être sans avoir suffisamment considéré le sujet pour savoir ce qui probablement arriverait – il ne serait pas généreux envers elle, nous aurions vraiment tort de l'exposer à ce désagrément. Ses sentiments doivent être respectés. Cela ne vous frappe-t-il pas, Fanny ? Vous hésitez.

– Je regrette pour Mlle Crawford ; mais je regrette encore plus de vous voir obligé à faire ce que vous étiez résolu à refuser, et ce que vous savez être désagréable à mon oncle. Ce sera un tel triomphe pour les autres !

– Ils n'auront pas beaucoup de raisons de triompher quand ils auront vu mon jeu infâme. Mais pourtant, il y aura certainement du triomphe, et je dois l'affronter. Mais cela peut servir de moyen de restreindre la publicité de l'affaire, de limiter l'exhibition, de concentrer notre folie ; je serai bien récompensé. Tel que je suis maintenant, je n'ai aucune influence, je ne puis rien : je les ai froissés et ils ne m'écouteront pas ; mais si je leur rends la bonne humeur par cette concession, je ne suis pas sans un espoir de les persuader à limiter la représentation à un cercle beaucoup plus petit que ce à quoi ils aspirent à présent. Ce sera un gain important. Mon but est de nous limiter à Mme Rushworth et aux Grant. Ce gain n'en vaut-il pas la peine ?

– Oui, ce sera un grand point.

– Mais il n'a toujours pas votre approbation. Pouvez-vous indiquer une autre mesure par laquelle j'aurais une chance de faire un bien égal ?

– Non, je ne puis imaginer rien d'autre.

– Mais alors, donnez-moi votre approbation, Fanny. Je ne me sens pas à l'aise sans elle.

– Oh, cousin !

– Si vous êtes contre moi, je dois perdre la confiance en moi-même… et pourtant… Mais il est absolument impossible de laisser Tom continuer de la sorte, à chevaucher à travers le pays en quête de quelqu'un qui pourrait être per-

suadé de jouer – n'importe qui : qu'il ait l'air convenable, et cela suffit. Je pensais que vous partagiez mieux les sentiments de Mlle Crawford.

– Certes elle sera très contente. Ce sera pour elle un grand soulagement, dit Fanny, en essayant de donner à ses paroles plus d'ardeur.

– Elle n'a jamais paru plus aimable que dans sa manière d'être avec vous, hier soir. Elle a de ce fait beaucoup gagné dans mon estime.

– Elle a été très gentille, en effet, et je suis heureuse de lui avoir épargné…

Elle ne put achever sa généreuse effusion. Sa conscience l'arrêta à mi-chemin, mais Edmond fut satisfait.

– Je descendrai immédiatement après le déjeuner, dit-il, et je suis sûr de leur donner du plaisir. Et maintenant, chère Fanny, je ne vais plus vous interrompre. Vous voulez lire. Mais je ne pourrai pas être à l'aise avant de parler avec vous et avant de prendre une décision. Endormi ou éveillé, ma tête en était pleine toute la nuit. C'est un mal – mais certainement je le rends plus petit qu'il aurait pu être. Si Tom est levé, j'irai directement chez lui et le mettrai au courant ; et lorsque nous nous retrouverons au déjeuner, nous serons tous de bonne humeur avec la perspective de jouer les fous ensemble avec une telle unanimité. Vous, en attendant, vous allez faire un voyage en Chine, je suppose. Comment va Lord Macartney ? (il ouvrit un volume sur la table et puis en prit quelques autres). Et voici les Contes de Crabbe, et le Fainéant, prêts à vous réconforter si vous vous lassez de votre grand livre. J'admire beaucoup votre petite installation ; et dès que je serais parti, vous viderez votre tête de toutes ces

bêtises théâtrales et vous vous installerez confortablement à votre table. Mais ne restez pas ici trop longtemps, pour ne pas attraper froid.

Il s'en alla ; mais il n'était pas question de lire, ni d'un voyage en Chine, ni de calme pour Fanny. Il lui avait dit les nouvelles les plus extraordinaires, les plus inconcevables, les plus déplaisantes ; et elle ne put penser à rien d'autre. Lui, jouer sur scène ! Après toutes ses objections – objections si justes et prononcées si publiquement ! Après tout ce qu'elle l'avait entendu dire, tout ce qu'elle l'avait vu exprimer par des regards, et tout ce qu'elle savait qu'il éprouvait ! Était-ce possible ? Edmond, si inconséquent ! N'était-il pas en train de se décevoir lui-même ? N'avait-il pas tort ? Hélas ! tout ceci était l'œuvre de Mlle Crawford. Fanny voyait son influence dans chaque parole d'Edmond, et en fut malheureuse. Les doutes et les alarmes au sujet de sa propre conduite, qui l'avaient désolée auparavant et qui s'étaient tus pendant qu'elle l'écoutait, avaient maintenant perdu leur importance. Cette inquiétude plus profonde les avait engloutis. Les choses doivent suivre leur cours ; peu lui importe comment elles vont se terminer. Ses cousines et son cousin peuvent l'attaquer, mais peuvent à peine l'agacer. Elle est hors de leur portée ; et si finalement elle est obligée de céder, tant pis : tout est devenu si misérable à présent.

CHAPITRE XVII

Ce fut en effet, une journée de triomphe pour M. Bertram et Maria. Une telle victoire sur la prudence d'Edmond était au-delà de leurs espérances et leur causait le plus grand plaisir. Il n'y avait plus rien qui pût déranger la réalisation du projet qu'ils chérissaient, et ils se félicitaient mutuellement, en privé, de la faiblesse et de la jalousie auxquelles ils attribuaient le changement ; Edmond pouvait toujours avoir l'air grave et dire qu'il n'aimait pas leur plan en général et désapprouvait le choix de la pièce en particulier ; leur cause était gagnée : il devait jouer, et il y était amené uniquement par la force de ses inclinations égoïstes. Edmond était descendu de cette élévation morale qu'il avait maintenue auparavant, et ils en étaient tous deux heureux.

Ils se comportèrent cependant très bien envers lui dans cette occasion, ne trahissant aucun triomphe excessif et semblèrent attacher beaucoup d'importance à être forcés de l'admettre malgré leurs désirs. « Que tout se passât dans le cercle de leur propre famille, voilà ce qu'ils avaient particulièrement souhaité. Un étranger parmi eux aurait détruit tout leur agrément ; » et lorsque Edmond, poursuivant cette idée, fit allusion à son espoir quant à la limitation de l'auditoire, ils furent prêts à tout promettre, dans la complaisance du moment. Ce ne fut que de la bonne humeur et de l'encouragement. Mme Norris offrit d'arranger son costume, M. Yates lui assura que la dernière scène d'Anhalt avec le baron demandait pas mal d'action et d'emphase, et M. Rushworth entreprit de compter ses répliques.

– Peut-être, dit Tom, Fanny serait plus disposée à nous aider maintenant. Vous pourriez peut-être la persuader.

– Non, elle est bien décidée. Elle ne jouera certainement pas.

– Oh, très bien ! Et on ne dit plus un mot, mais Fanny se sentit de nouveau en danger, et son indifférence au danger commençait déjà à lui manquer.

Au presbytère, il n'y eut pas moins de sourires qu'au Park, au sujet de ce changement d'attitude d'Edmond ; ceux de Mlle Crawford étaient charmants, et elle rentra dans toute l'affaire avec un tel renouveau subit de gaîté, que cela ne put avoir qu'un seul effet sur Edmond. « Il avait certainement raison en respectant de tels sentiments ; il était heureux d'avoir pris cette décision. » Et la matinée se passa en satisfactions très douces, sinon très saines. Un avantage en résulta pour Fanny : sur une requête instante de Mlle Crawford, Mme Grant avait accepté, avec sa bonne humeur coutumière, de prendre le rôle pour lequel on avait demandé les services de Fanny ; et ce fut le seul fait de cette journée qui causât une satisfaction à son cœur ; et même cela, lorsque Edmond le lui eut annoncé, ne fut pas exempt de douleur, car c'est à Mlle Crawford qu'elle le devait, à Mlle Crawford dont la bonté devait susciter sa reconnaissance, et dont les efforts méritoires furent décrits avec une ardeur admirative.

Elle était en sûreté ; mais la sûreté ne signifiait pas la paix. Son esprit n'avait jamais été si loin de la paix. Elle ne se sentait pas en tort elle-même, mais elle était inquiétée de toutes les autres manières. Son cœur et son jugement s'élevaient également contre la décision d'Edmond : elle ne pouvait pardonner son instabilité ; et le fait qu'il en était heureux la rendait malheureuse. Elle était pleine de jalousie et

d'agitation. Mlle Crawford vint à elle avec un air de gaîté qui semblait être une insulte, avec des expressions amicales auxquelles elle put à peine répondre calmement. Tout le monde autour d'elle était gai et occupé, heureux et plein de son importance ; chacun avait ses intérêts, son rôle, son costume, sa scène préférée, ses amis et alliés ; tous trouvaient leur emploi en consultations et en comparaisons, en une diversion dans des idées plaisantes qu'ils suggéraient. Elle seule était triste et insignifiante ; elle ne prenait part à rien ; elle pouvait rester ou s'en aller, elle pouvait demeurer au milieu de leur vacarme ou se retirer dans la solitude de la chambre est, sans que son absence fût remarquée. Elle n'était pas loin de penser que tout eût été préférable à cela.

Mme Grant était très importante : sa bonté fut honorablement remarquée, son goût et son temps précieux étaient respectés, sa présence était désirée, on la recherchait, on l'écoutait, on faisait son éloge ; et Fanny fut d'abord près de lui envier le rôle qu'elle avait accepté. Mais la réflexion apporta des sentiments meilleurs et lui montra que Mme Grant avait droit au respect dont on n'eût jamais pensé faire preuve envers elle, et que même si elle avait joué, elle n'eût jamais été à l'aise en se joignant au projet que, considérant uniquement le point de vue de son oncle, elle devait condamner dans son ensemble.

Le cœur de Fanny n'était pas absolument seul à être affligé, comme elle commença bientôt à s'en rendre compte. Julia souffrait aussi, quoique d'une façon moins irréprochable.

Henry Crawford s'était moqué de ses sentiments ; mais elle avait pendant longtemps permis et même recherché ses attentions, et maintenant qu'elle avait été forcée d'admettre

sa préférence pour Maria, elle s'y soumit sans aucune crainte pour la situation de Maria et sans aucune tentative de recouvrer elle-même sa raisonnable tranquillité. Ou bien elle se cantonnait dans un sombre silence, plongée dans une gravité que rien ne pouvait vaincre, qu'aucune curiosité ne pouvait distraire, qu'aucun trait d'esprit ne pouvait amuser ; ou bien, admettant les attentions de M. Yates, parlait avec lui avec une gaîté forcée, avec lui seul, ridiculisant le jeu des autres.

Un jour ou deux après l'affront qu'il lui avait infligé, Henry Crawford essaya de le faire oublier par son habituel assaut de galanterie et de compliments, mais il ne se soucia pas assez de persévérer après quelques rebuffades ; puis, trop occupé par la pièce pour avoir le temps d'entreprendre une seconde tentative, il se désintéressa de la querelle, ou plutôt y trouva une bonne occasion de mettre fin tranquillement à ce qui eût pu bientôt provoquer des espérances chez bien d'autres que Mme Grant. Celle-ci n'aimait pas que Julia fût exclue de la représentation et qu'elle y assistât dédaignée par tout le monde ; mais comme cela n'avait pas à mettre en jeu son bonheur, comme Henry devait être le meilleur juge du sien, et comme il l'avait assurée avec un sourire des plus persuasifs que ni lui ni Julia n'avaient jamais pensé sérieusement l'un à l'autre, elle ne put que lui renouveler ses conseils au sujet des précautions à prendre envers les deux sœurs, le supplier de ne pas risquer sa tranquillité par une trop grande admiration, et puis participer joyeusement à tout ce qui créait la gaîté parmi la jeunesse en général et ce qui favorisait particulièrement le plaisir de deux êtres qui lui étaient chers.

– Je me demande si Julia n'est pas amoureuse de Henry, observa-t-elle à Mary.

– Je sais bien qu'elle l'est, répliqua Mary froidement. Je suppose que les deux sœurs le sont.

– Toutes les deux ! Non, non, cela ne doit pas être. Et faites semblant de rien devant lui. Pensez à M. Rushworth.

– Vous feriez mieux de dire à Mlle Bertram de penser à M. Rushworth. Cela pourrait lui faire du bien, à elle. Je pense souvent à la fortune et à l'indépendance de M. Rushworth et souhaite les voir dans d'autres mains : mais je ne pense jamais à lui-même. Un homme avec une telle fortune pourrait représenter le comté ; cet homme pourrait échapper à une profession et représenter le comté.

– Je crois qu'il entrera bientôt au Parlement. Lorsque Sir Thomas rentrera, je crois que M. Rushworth sera candidat pour une circonscription mais, jusqu'à présent, il n'y a eu personne pour le pousser dans cette voie.

– Sir Thomas doit accomplir de grandes choses, lorsqu'il rentrera à la maison, dit Mary après une pause. Vous rappelez-vous l'*Adresse au Tabac*, de Hawkins Browne, une imitation de Pope ?

Feuille bénie ! dont l'haleine embaumée dispense

La modestie aux étudiants en droit, la raison aux pasteurs.

Je vais les parodier :

Chevalier béni ! dont le regard dictatorial dispense

L'opulence aux enfants, la raison à Rushworth.

N'est-ce pas bien, Mme Grant ? Tout semble dépendre du retour de Sir Thomas.

– Vous constaterez que cette conclusion est très juste et très raisonnable lorsque vous l'aurez vu dans sa famille, je vous assure. Il a des manières distinguées et imposantes qui conviennent au chef d'une telle maison et qui tiennent tout le monde à sa place. Lady Bertram paraît être un peu plus qu'un zéro lorsqu'il est absent de la maison ; et personne d'autre ne peut garder Mme Norris dans l'ordre. Mais, Mary, ne vous imaginez pas que Maria Bertram se soucie de Henry. Je suis sûre que Julia ne le fait pas non plus, sinon elle n'aurait pas flirté, comme elle l'avait fait hier soir, avec M. Yates ; et quoique lui et Maria soient de bons amis, je pense qu'elle aime trop Sotherton pour être inconstante.

– Je ne donnerai pas beaucoup pour les chances de M. Rushworth si Henry survient avant que le contrat soit signé.

– Si vous avez de tels soupçons, il faut faire quelque chose ; et dès que ce spectacle est fini, nous lui parlerons sérieusement, pour qu'il sache lui-même ce qu'il doit décider ; et s'il n'avait aucune intention, nous le renverrons pour quelque temps, tout Henry Crawford qu'il est.

Julia souffrait pourtant, bien que Mme Grant ne le discernât pas et que cela échappât aussi à l'attention de la plupart de la famille. Elle avait aimé, elle aimait toujours et elle souffrait autant que son tempérament ardent et sa fierté étaient capables de le supporter, sous l'influence de la faillite d'un espoir doux mais déraisonnable, avec un fort sentiment d'avoir été maltraitée. Son cœur était plein de chagrin et de colère, et elle n'était capable de chercher ses consolations que dans la méchanceté. Sa sœur, avec qui elle avait toujours été en bons termes, était devenue maintenant sa pire ennemie : elles s'étaient éloignées l'une de l'autre, et Julia ne

pouvait maîtriser l'espoir de quelque fin désastreuse aux attentions qui continuaient toujours de ce côté-là, en guise de punition infligée à Maria pour sa conduite honteuse vis-à-vis d'elle-même comme vis-à-vis de M. Rushworth. Sans aucune incompatibilité de caractères ni différence dans les opinions qui les eussent empêchées de rester de très bonnes amies, tandis que leurs intérêts étaient les mêmes, les deux sœurs, dans une telle épreuve, n'avaient ni assez d'affection ni de ces principes qui les eussent rendues charitables ou justes l'une envers l'autre ou qui les eussent fait s'estimer ou se plaindre l'une l'autre. Maria sentait son triomphe et poursuivait son jeu sans se soucier de Julia ; et Julia ne pouvait jamais voir Maria distinguée par Henry Crawford sans espérer que cela créerait de la jalousie et amènerait finalement un scandale.

Fanny voyait une bonne partie de tout cela et plaignait beaucoup Julia ; mais il n'y avait aucune amitié qui eût pu s'extérioriser entre elles. Julia ne faisait pas de confidences, et Fanny ne prenait aucune liberté. Elles étaient deux malheureuses solitaires, uniquement liées dans la conscience de Fanny.

L'inattention des deux frères et de la tante pour les souffrances de Julia et leur cécité pour les vraies causes de celles-ci, devaient être imputées à la surabondance de leurs occupations. Ils étaient entièrement pris par les préparatifs. Tom était accaparé par les préoccupations relatives à son théâtre, et ne voyait rien d'autre.

Edmond, partagé entre sa vie théâtrale et sa vie réelle, entre les plaintes de Mlle Crawford et sa propre conduite, entre l'amour et sa stabilité, était également inattentif ; et Mme Norris était trop occupée à s'intéresser aux petites exi-

gences de la compagnie, maintenant en bon état les divers costumes par des prodiges d'économie, ce dont personne ne lui savait gré, et épargnant quelques francs par-ci par-là à l'intention de Sir Thomas, pour pouvoir encore veiller à la conduite de ses nièces ou protéger leur bonheur.

CHAPITRE XVIII

Toute chose était maintenant bien en ordre ; le théâtre, les acteurs, les actrices et les costumes, tout marchait bien ; mais quoique nul autre obstacle ne se produisît, Fanny trouva, après peu de jours, que tout n'était pas qu'amusement dans la petite société, et qu'elle ne pourrait continuer indéfiniment à être témoin de scènes délicieuses, comme au début. Bientôt, chacun commença à montrer son humeur. En premier lieu Edmond ! En dépit de sa décision, un décorateur arriva de la ville et se mit au travail, ce qui eut pour effet d'augmenter les dépenses, et qui plus est, d'amoindrir l'éclat de leur présentation ; et son frère, au lieu de suivre ses instructions quant à l'intimité de la représentation, se mit à donner des invitations à chaque famille qu'il rencontrait. Tom lui-même commença à s'énerver en voyant les lents progrès du peintre des décors. Il avait appris son rôle – tout son rôle – n'omettant aucun des petits riens pouvant renforcer son personnage du sommelier, et se montrait impatient de jouer ; et chaque jour qui passait le voyait plus persuadé de l'insignifiance de son rôle, et lui faisait de plus en plus regretter qu'une autre pièce n'eût pas été choisie.

Fanny, auditrice toujours très courtoise, et bien souvent la seule auditrice à trouver, se rallia aux plaintes et à la détresse de la plupart des acteurs. Elle savait que M. Yates était enclin à déclamer avec extravagance, que M. Yates était désappointé au sujet de Henry Crawford ; que Tom Bertram parlait tellement vite qu'il serait inintelligible ; que Mme Grant gâtait tout par son rire ; qu'Edmond ne connaissait pas son

rôle à fond, et que c'était une misère de ne pouvoir rien faire de M. Rushworth, qui avait besoin du souffleur à chaque tirade. Elle savait aussi que le pauvre M. Rushworth ne trouvait que rarement quelqu'un voulant bien répéter avec lui : ses doléances lui étaient parvenues, comme les autres ; le désir de sa cousine Maria de l'éviter était si apparent, ainsi que l'inutilité de la répétition de la première scène entre elle et M. Crawford, qu'elle eut bientôt la terreur de recevoir d'autres plaintes de sa part. Dans cet état d'esprit, elle crut voir chacun demander ce qu'il n'avait pas, provoquant le mécontentement des autres. Chacun avait un rôle ou trop long ou trop court à son gré ; personne ne « suivrait » comme il devrait ; personne ne se rappellerait le côté de la scène par lequel il devrait entrer ; personne, sauf l'intéressé, n'observerait de direction.

Fanny pensait se procurer autant de plaisir innocent avec la pièce que n'importe lequel des acteurs ; Henry Crawford jouait bien, et c'était un plaisir pour elle de se faufiler dans le théâtre et d'assister à la répétition du premier acte – en dépit de l'émotion du récit de Maria à certains endroits. Maria aussi, pensait-elle, jouait bien, trop bien – et après une ou deux répétitions, Fanny fut bientôt leur seul public – et quelquefois comme « souffleur », quelquefois comme spectatrice, leur était bien souvent nécessaire. Pour autant qu'elle pouvait en juger, M. Crawford était de loin le meilleur acteur de tous ; il avait plus d'assurance qu'Edmond, plus de discernement que Tom, plus de talent et plus de métier que M. Yates. Elle ne l'aimait pas en tant qu'homme, mais elle devait admettre qu'il était le meilleur acteur, et sur ce point peu de gens étaient d'un avis contraire. Il est vrai que M. Yates n'admettait pas sa docilité et son insipidité, et même qu'un jour, M. Rushworth se tourna furieusement vers elle en s'exclamant : « Que trouvez-vous de si parfait dans

tout ceci ? Sur mon âme, je ne peux l'admirer, et entre nous, il est ridicule de vouloir comparer un homme aussi petit, insignifiant et indifférent, à un grand acteur ! »

À dater de ce jour, il y eut un grand changement dans son ancienne jalousie, que Maria, malgré les espoirs de Crawford, avait peine à éloigner ; et les chances de voir M. Rushworth connaître un jour convenablement toutes ses répliques devinrent moins rares. Personne, à part sa mère, n'avait la plus petite idée de la façon dont on arriverait à faire d'eux quelque chose de « tolérable ». Elle, en vérité, regrettait de voir que son rôle à lui ne fût pas plus important, et différa son arrivée à Mansfield jusqu'au moment où les répétitions furent assez avancées pour comprendre toutes les scènes ; mais les autres ne demandaient qu'une chose, qu'il se rappelle le premier mot et la première ligne de ses répliques, et s'en remettaient au souffleur pour le reste. Fanny, dans sa gentillesse et sa pitié pour lui, avait grand'peine à lui enseigner la façon d'apprendre un rôle, lui donnant toute l'aide dont elle était capable, essayant de lui créer une mémoire artificielle, et apprenant chaque mot de son rôle elle-même, mais sans qu'il la suivît beaucoup !

Que d'appréhensions, que d'anxiété, quels malaises elle ressentait ! Mais en raison de ceci, et des autres doléances qui retenaient son attention, elle était loin de se trouver inutile ou inactive au milieu d'eux, sans compagnon dans ses inquiétudes et sans soucis de ses aises. Ses premières craintes se trouvaient sans fondement. Elle était, à l'occasion, utile à tous ; elle avait peut-être l'esprit aussi calme que les autres.

De plus, il y eut beaucoup de travaux de couture à faire et son aide fut demandée. Il était évident que Mme Norris la croyait loin de tout souci, par la façon dont elle s'exclama :

– Venez, Fanny c'est très bien de ne pas s'en faire, mais vous ne devez pas continuer à passer d'une pièce à l'autre, à l'aise, en regardant ce qui se passe. Venez ici. Je me suis fatiguée à ne plus pouvoir tenir debout, à essayer d'arranger le manteau de M. Rushworth sans faire chercher d'autre satin, et il me semble que vous pourriez bien m'aider à le recoudre. Il n'y a que trois coutures à faire et vous pourriez les finir en un instant. J'aimerais aussi n'avoir à m'occuper que de la partie exécutive, mais si personne n'en faisait plus que vous, nous n'avancerions pas très vite !

Fanny prit le travail très calmement, sans essayer de se défendre ; mais sa gentille tante Bertram fit observer à sa place :

– On pourrait se demander, chère sœur, si Fanny est contente ; tout ceci est nouveau pour elle, voyez-vous : vous et moi aimions aussi beaucoup jouer – et je demeure la même – et aussitôt que je serai un peu à l'aise, j'irai assister à leurs répétitions aussi. Vous ne m'avez jamais parlé de la pièce, Fanny, de quoi s'agit-il ?

– Oh ! sœur, je vous en prie, ne lui demandez pas cela maintenant, car Fanny n'est pas de ces personnes qui peuvent parler et travailler en même temps. Il s'agit de Vœux d'Amants !

– Je crois, ajouta Fanny à l'intention de sa tante Bertram, qu'ils répéteront trois actes demain soir, vous auriez alors l'occasion de voir tous les acteurs à l'œuvre.

– Vous feriez mieux de vous abstenir jusqu'à ce que le rideau soit pendu, intervint Mme Norris. Il sera pendu d'ici un jour ou deux, – il y a vraiment peu de sens à une pièce sans rideau – et je me trompe fort, ou vous lui verrez de jolis festons.

Lady Bertram parut se résigner à attendre. Fanny ne partageait pas la quiétude de sa tante ; elle pensait beaucoup au lendemain, – car si les trois actes étaient répétés, Edmond et Mlle Crawford joueraient ensemble pour la première fois ; – au troisième acte elle verrait entre eux deux, une scène qui l'intéressait plus particulièrement, et dont elle se demandait ardemment de quelle façon ils s'en tireraient. Le sujet entier en était l'amour – un mariage d'amour devait être décrit par l'acteur, et une très petite déclaration d'amour faite par l'actrice.

Elle avait lu et relu cette scène avec beaucoup de souffrance, beaucoup d'émotion contenue, et attendu sa représentation avec presque trop d'intérêt. Elle ne pouvait croire qu'ils l'avaient déjà répétée, même en privé.

Le lendemain arriva, les préparatifs pour le soir continuèrent, et l'agitation de Fanny s'accrut. Elle travailla très diligemment sous la direction de sa tante, mais sa diligence et son silence révélaient un esprit absent et anxieux, et aux environs de midi, elle s'échappa vers la chambre est ; elle ne s'inquiétait d'aucune autre, désireuse de prendre son temps pour réfléchir, et d'éviter la vue de M. Rushworth. Comme elle passait dans le hall, la vue des deux dames revenant du Presbytère, ne provoqua aucun changement dans son désir de retraite, et elle travaillait et méditait dans la pièce est, sans être distraite, depuis un quart d'heure, quand un coup, frappé à la porte, fut suivi de l'entrée de Mlle Crawford.

– Est-ce bien ici ? Oui, c'est bien la pièce est. Ma chère Mlle Price, je vous demande pardon, mais je vous ai cherchée avec le dessein d'implorer votre aide !

Fanny, plutôt surprise, fit un effort pour se montrer maîtresse de la place par sa civilité, et son regard se dirigea ostensiblement vers le foyer vide.

– Merci beaucoup, je n'ai pas froid, pas du tout. Permettez-moi de rester ici un petit moment, et veuillez écouter mon troisième acte. J'ai apporté mon livret et si vous vouliez bien le répéter avec moi, je vous en serais si obligée ! Je suis venue ici aujourd'hui avec l'intention de le répéter avec lui vers la soirée, mais il n'est pas trouvable, et s'il l'*était*, je ne pense pas que je pourrais le faire avec lui, avant que je n'aie pris un peu plus d'assurance, car il y a un ou deux passages où vraiment… Vous serez assez bonne pour le faire, voulez-vous ?

L'assentiment de Fanny, quoique donné d'une voix faible, n'en fut pas moins poli.

– Vous est-il déjà arrivé de jeter un coup d'œil sur les passages en question ? continua Mlle Crawford, ouvrant son livre. Voici. Je n'y fis pas fort attention en premier lieu, – mais ma parole ! – Ici, regardez cette tirade, et celle-ci, et encore cette autre ! Comment pourrais-je jamais le regarder en face et lui dire des choses pareilles ! Pourriez-vous le faire, vous ? Évidemment, il est votre cousin, et ceci est différent. Vous devriez les répéter avec moi, de façon à ce que je puisse croire que vous êtes lui, et ainsi m'habituer petit à petit. Vous lui ressemblez quelques fois.

– Vraiment ? – Je ferai tout ce qui est possible, mais je devrai *lire* le rôle, car je suis incapable de *déclamer* !

– Pas même un mot, je suppose. Évidemment, vous devrez avoir le livre. Maintenant, il vous faut deux chaises à la main, pour les amener sur le bord de la scène. Voici de très bonnes chaises d'écoliers, pas du tout faites pour le théâtre, ma parole ; plutôt faites pour les petites filles qui donnent des coups de pied en apprenant leurs leçons. Que diraient votre gouvernante et votre oncle de les voir employées à pareilles fins ? Sir Thomas jurerait s'il pouvait nous voir en ce moment, car nous répétons à travers toute la maison. Yates vocifère dans la salle à manger. Je l'ai entendu en montant, et le théâtre est pris évidemment, par ces deux infatigables acteurs Agathe et Frédéric. Si *eux* ne sont pas parfaits, j'en serais surprise. En fait, je les ai observés il y a cinq minutes, précisément à un des moments ou ils essaient de ne *pas* s'embrasser, et M. Rushworth était à mon côté. Il m'a semblé qu'il les regardait d'une façon étrange, à un moment donné, aussi l'ai-je distrait comme j'ai pu, en lui murmurant : « Nous aurons une Agathe excellente ; il y a quelque chose de si « maternel » dans ses manières, de si complètement « maternel » dans sa voix et ses attitudes. » N'ai-je pas bien fait ? Il se rasséréna à l'instant. – Maintenant, mon soliloque.

Elle commença, et Fanny l'aida de son mieux, mais son désir de personnifier Edmond était tel qu'il empêchait toute inspiration, et sa voix et son apparence tellement féminine ne pouvaient donner l'impression d'un homme. Quoiqu'il en soit, aidée d'une pareille collaboratrice, Mlle Crawford ne manquait pas de courage, et elles étaient parvenues à la moitié de la scène, lorsqu'un coup frappé à la porte provoqua une pause et, un instant après, l'entrée d'Edmond, suspendit tout à fait la répétition.

Les sentiments intérieurs, la surprise, le plaisir, apparurent sur chaque visage à cette réunion si inattendue ; et

comme Edmond était venu pour le même motif que Mlle Crawford, leurs sentiments et leur plaisir allaient se maintenir en eux. Lui aussi avait son livre, et recherchait Fanny pour lui demander de répéter avec lui et l'aider à se préparer pour le soir, sans savoir que Mlle Crawford se trouvait dans la maison ; et grandes furent la joie et l'animation à se trouver soudain réunis – toutes proportions gardées – et de sympathiser grâce aux bons offices de Fanny.

Elle ne pouvait atteindre la chaleur qu'*ils* y mettaient. Son esprit était éclipsé par l'éclat de *leur* esprit, et elle finit par se rendre compte qu'elle n'était *rien* pour aucun d'eux et par éprouver le contentement d'avoir été recherchée par chacun. Ils devaient maintenant répéter ensemble. Edmond le proposa, pria, fit si bien que sa partenaire, pas très rébarbative au début, ne put plus refuser plus longtemps, – et ils demandèrent à Fanny de les aider et de les observer. Elle fut investie, en quelque sorte, des fonctions de juge et de critique, – et instamment priée d'en faire usage et de leur dire leurs fautes. Mais à l'idée de faire ceci son esprit se révolta ; elle ne le pouvait pas, elle ne le voulait pas, elle n'oserait pas l'essayer. Aurait-elle même été plus qualifiée pour la critique, sa conscience l'aurait empêchée de s'aventurer en désapprobations. Le rôle de « souffleur » serait déjà suffisant, et quelques fois *plus* que suffisant ; car elle ne pouvait pas toujours regarder le livre. En les regardant, elle s'oublia, et, agitée par les façons de plus en plus pressantes d'Edmond, elle avait fermé le livre au moment même où il lui demandait aide ! Ceci fut imputé à une très compréhensible lassitude, on s'appitoya et on la remercia. Mais elle rejetait leur pitié plus fortement qu'elle espérait qu'ils pourraient jamais le soupçonner. À la fin la scène fut achevée, et Fanny se força à joindre les félicitations à celles qu'ils se prodiguaient mutuellement ; et quand elle se retrouva seule, et à même de se re-

mémorer le tout, elle comprit que la représentation ne pourrait être qu'une souffrance pour elle. Quels que pussent en être les effets, elle tiendrait le coup ce jour-là.

La première répétition générale des trois premiers actes aurait certainement lieu le soir : Mme Grant et les Crawford s'étaient engagés à revenir à cette fin aussitôt qu'ils le pourraient, après le dîner ; et chaque intéressé y pensait avec ardeur. Il semblait devoir y avoir une diffusion générale de félicitations à cette occasion : Tom s'amusait à l'avance en songeant à la fin ; Edmond vivait dans le rêve de la répétition du matin et toutes les petites exaspérations semblaient disparaître partout. Tous étaient alertes et impatients ; les jeunes filles se mirent bientôt en route, les garçons suivirent, et, à l'exception de Lady Bertram, Mme Norris et Julia, tout le monde se retrouva très tôt au théâtre, et, l'ayant éclairé aussi bien que son état inachevé le permettait, n'attendaient plus que l'arrivée de Mme Grant et des Crawford pour débuter.

Ils n'attendirent pas longtemps les Crawford, mais Mme Grant ne vint pas. Elle ne pouvait pas venir. Le Dr. Grant, prétextant une indisposition, qui ne rencontra pas beaucoup de crédit auprès de sa belle-sœur, ne pouvait se séparer de sa femme.

– Le Dr. Grant est malade, dit-elle, solennellement. Il est malade depuis le dîner ; il prétendit que le faisan était coriace, renvoya son plat, et il souffre depuis lors.

Ceci créa un certain désappointement. L'absence de Mme Grant était vraiment fâcheuse. Ses manières plaisantes et ses appréciations chaleureuses la rendait toujours très populaire parmi eux – mais *aujourd'hui*, elle était absolument indispensable ! Ils ne pouvaient pas jouer, ils ne pouvaient pas répéter d'une façon satisfaisante sans sa présence.

L'intimité de toute la soirée était détruite. Que faire ? Tom, comme Cottager, était au désespoir ! Après un moment de perplexité, quelques paires d'yeux se tournèrent vers Fanny et on entendit une voix ou deux dire : « Si Mlle Price voulait être assez bonne pour *lire* le texte ? » Elle se trouva bientôt entourée de supplications – tout le monde le lui demandait – Edmond lui-même dit :

– Faites-le Fanny, si ce n'est pas *très* désagréable pour vous.

Mais Fanny se récria. Elle n'en pouvait supporter l'idée. Pourquoi Mlle Crawford ne pouvait-elle en être chargée, aussi bien ! Et pourquoi n'était-elle pas allée dans sa propre chambre, où elle aurait pu être si tranquille, au lieu d'être présente à la répétition ? Elle savait que celle-ci l'irriterait et la remplirait de détresse – elle savait que son devoir aurait été d'en rester éloignée. Elle était bien punie !

– Vous n'avez qu'à *lire* le livret, dit Henry Crawford, revenant à la charge.

– Et je veux croire qu'elle en connaît chaque mot, ajouta Maria, car elle a pu au moins vingt fois indiquer à Mme Grant, l'autre jour, l'endroit où l'on était. Fanny, je suis certaine que vous connaissez le livret.

Fanny ne pouvait pas dire qu'elle ne le connaissait *pas* ; – et comme ils persévéraient tous, – comme Edmond réexprimait son désir d'une façon qui la touchait profondément, elle dut se rendre. Elle ferait de son mieux. Tout le monde était satisfait ; et elle fut laissée aux soubresauts de son cœur palpitant, pendant que les autres se préparèrent à commencer.

Ils commencèrent ; et, trop profondément absorbés par leur propre bruit pour être frappés par un autre bruit, se produisant de l'autre côté de la maison, ils étaient parvenus à un certain passage, lorsque la porte de la pièce fut ouverte violemment, et Julia y montrant une face hagarde, s'exclama :

– Mon père est là ! Il est en ce moment dans le hall !

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Comment décrire la consternation de l'assemblée ? Pour la plus grande partie d'entre eux, ce fut là un moment d'absolue horreur ! Sir Thomas dans la maison ! Tous s'en rendirent compte. Les regards que jetait Julia étaient la preuve même de la réalité du fait ; et après les premières exclamations, plus un seul mot ne fut prononcé pendant une bonne demi-minute ; chaque personne, le visage altéré, regardait quelqu'un d'autre et presque tous trouvaient cette situation la plus inconfortable, la plus désastreuse de toutes. M. Yates pouvait bien la considérer comme étant uniquement une interruption vexante de la soirée, et M. Rushworth pouvait bien imaginer qu'elle était blessante ; mais tous les autres cœurs étaient en train de sombrer sous le poids d'une condamnation personnelle ou d'une alarme indéfinie, chaque autre cœur se demandait : « Qu'allons-nous devenir ? Que faut-il faire maintenant ? » L'instant était terrible ; et terrible pour chaque oreille étaient les sons conjugués des portes qu'on ouvrait et des pas qu'on entendait !

Julia fut la première à se mouvoir à nouveau et à parler. La jalousie et l'amertume furent suspendues ; l'égoïsme fut laissé en faveur de la cause commune, mais au moment de l'apparition de Julia, Frédéric était occupé à écouter dévotement le récit d'Agathe et pressait sa main sur son cœur ; et aussitôt qu'elle put se rendre compte de ceci, et voir cela, en dépit de sa commotion, – il avait toujours la même pause et retenait la main de sa sœur – son cœur blessé se gonfla à nouveau d'injustice, et paraissant aussi rouge qu'elle venait d'être blanche, elle s'en alla de la pièce, en disant :

– *Je* n'ai pas besoin d'avoir peur de paraître devant lui.

Sa sortie brisa la trêve et au même moment les deux frères allèrent de l'avant, sentant la nécessité de faire quelque chose. Ils échangèrent fort peu de mots. Le cas n'admettait aucune différence d'opinion ; ils devaient se rendre immédiatement au salon. Maria se joignit à eux avec la même intention, étant alors la plus ferme des trois, car la même circonstance qui avait chassé Julia était pour elle le plus doux des encouragements. Le fait qu'Henry Crawford tenait sa main à ce moment d'une telle importance, lui enlevait tout doute et toute anxiété. Il lui semblait que c'était là un appel de la plus ardente détermination, et il lui était même égal de rencontrer son père. Ils s'en allèrent, faisant à peine attention à la question répétée sans cesse de M. Rushworth : « Dois-je m'en aller aussi ? Ne ferais-je pas mieux de m'en aller aussi ? Ne serait-il pas convenable que je parte aussi ? » mais à peine furent-ils sortis qu'Henry Crawford entreprit de répondre à la requête anxieuse et, l'encourageant par tous les moyens à présenter sans délai ses respects à Sir Thomas, l'envoya rejoindre les autres avec une hâte heureuse.

Fanny fut laissée en compagnie des seuls Crawford et de M. Yates. Elle avait bien été regardée par ses cousins, et comme elle pensait que son humble personne ne pouvait trouver la même affection auprès de Sir Thomas que ses propres enfants, elle était heureuse d'être restée en arrière et de gagner le temps de respirer. Son agitation et son alarme dépassaient tout ce qu'elle avait ressenti durant la pause. Elle était près de s'évanouir : toute son ancienne terreur habituelle vis-à-vis de son oncle lui était revenue et avec elle sa compassion pour lui et pour presque chaque acte du drame qui se jouait autour d'elle, avec une sollicitude particulière

pour Edmond. Elle avait trouvé un siège, sur lequel elle endurait ses pensées craintives, pendant que les trois autres, toute retenue envolée, donnaient cours à leurs plaintes, se lamentant au sujet d'une arrivée aussi prématurée, et sans pitié, souhaitaient que le voyage de Sir Thomas eût été deux fois aussi long, ou qu'il fût encore à Antigue.

Les Crawford étaient plus emballés que M. Yates, car ils connaissaient mieux la famille et pouvaient juger plus clairement les résultats qui allaient suivre. Pour eux, la ruine de la pièce était une certitude : la destruction totale du projet inévitable ; tandis que M. Yates considérait la chose comme une interruption momentanée, un désastre pour la soirée, et allait même jusqu'à suggérer la possibilité de remettre la répétition après le thé, quand l'effervescence de la réception de Sir Thomas serait finie, et qu'il pourrait à l'aise s'en réjouir. Les Crawford rirent de l'idée ; et ayant bientôt décidé de regagner paisiblement leur home et de laisser la famille à elle-même, proposèrent à M. Yates de les accompagner et de passer la soirée avec eux au Presbytère. Mais M. Yates, qui ne s'était jamais trouvé au milieu de gens ayant des idées strictes au sujet des confidences de famille, ne pouvait comprendre que quelque chose de ce genre fût nécessaire, et c'est pourquoi, les remerciant, il dit : « qu'il préférait rester où il était, qu'il pourrait présenter ses respects au vieux gentleman puisqu'il *était* à la maison ; et en plus, qu'il ne serait peut-être pas très gentil pour les autres que tout le monde s'esquivât. »

Fanny commençait précisément à se remettre, et elle sentit qu'elle ne pourrait pas rester plus longtemps à l'écart sans manquer de respect. Ce point acquis, et dûment mandatée pour les excuses des frères et des sœurs, elle les vit se

préparer à partir, comme elle quittait la pièce pour accomplir le terrible devoir de comparaître devant son oncle.

Elle se retrouva trop vite à son gré, à la porte du salon ; et après avoir attendu un moment quelque chose qu'elle savait ne pouvoir venir, un courage qu'aucune attente derrière une porte n'a jamais donné, elle tourna la poignée le désespoir au cœur et les lumières du salon et la famille réunie se trouvèrent devant elle. Comme elle entrait, son propre nom frappa son oreille. Sir Thomas regardait précisément autour de lui, disant : « Mais où est Fanny ? – Pourquoi ne vois-je pas ma petite Fanny ? » et l'apercevant soudain, venait à sa rencontre avec une gentillesse qui l'étonna et la pénétra, l'appelant sa chère Fanny, l'embrassant affectueusement et observant avec un réel plaisir combien elle avant grandi ! Fanny ne savait comment se tenir ni regarder. Elle était plutôt oppressée. Il n'avait jamais été aussi aimable, aussi réellement aimable de toute sa vie. Ses façons semblaient changées ; sa voix était agitée par la joie ; et tout ce qui avait été imposant dans sa dignité semblait fondu en tendresse. Il la conduisit près de la lumière et la regarda à nouveau, s'enquit particulièrement de sa santé, puis, se reprenant, fit observer qu'il n'avait aucun besoin de s'en enquérir puisque son apparence était suffisamment éloquente. Une légère rougeur ayant succédé à la pâleur de sa figure, justifiait pleinement sa croyance de son égal développement en santé et en beauté. Il s'enquit ensuite de sa famille, spécialement de William ; et sa tendresse était telle qu'elle se fit le reproche de l'aimer si peu et d'avoir cru son retour une mauvaise fortune ; et quand, après avoir eu le courage de lever les yeux vers son visage, elle vit qu'il avait maigri et qu'il avait l'aspect d'un homme fatigué, lassé, usé par les climats chauds, chacune de ses tendres pensées s'accrut, et elle se trouva malheureuse

de penser combien de chagrins insoupçonnés allaient probablement s'abattre sur lui.

Sir Thomas était, en réalité, la vie même de l'assemblée qui, à sa suggestion, s'assit alors autour du foyer. C'était à lui en premier lieu qu'il appartenait de prendre la parole ; et son émotion de se retrouver à nouveau dans sa propre maison, au milieu des siens, après une telle séparation, le rendit communicatif à un degré inhabituel ; et il était prêt à donner tous les renseignements au sujet de son voyage et à répondre aux questions de ses deux fils avant même qu'elles ne fussent posées. Ses affaires à Antigue s'étaient rapidement développées dernièrement et il arrivait directement de Liverpool, ayant eu l'opportunité de faire la traversée sur un bateau privé, au lieu d'avoir eu à attendre le paquebot ; et tous les détails de ses avatars et de ses faits et gestes, de ses arrivées et de ses départs furent bientôt connus, tandis qu'assis à côté de Lady Bertram il contemplait, le cœur plein de satisfaction, les visages autour de lui – s'interrompant à plusieurs reprises, pour insister sur sa bonne fortune de les trouver tous à la maison, après son arrivée aussi inattendue – tous rassemblés comme il aurait pu le désirer, mais jamais l'espérer.

M. Rushworth ne fut pas oublié ; une réception des plus cordiales lui fut réservée et bientôt il lui sembla avoir toujours vécu dans l'intimité de Mansfield. Il n'y avait rien de désagréable dans l'aspect de M. Rushworth et Sir Thomas l'aimait déjà.

Il n'y eut pas, dans toute l'assemblée, d'auditeur plus attentif que sa femme, qui était réellement si heureuse de le revoir, et sa brusque arrivée ravivant ses sentiments pour lui, l'avait mise dans un état d'agitation qu'elle n'avait plus con-

nu depuis vingt ans. Elle s'était « presque » trémoussée pendant quelques minutes, et maintenant encore, son animation était telle qu'elle avait rangé son travail et donné toute son attention à son mari à qui elle avait laissé le reste du divan. Elle n'avait aucune crainte de voir quelqu'un gâter « son » plaisir ; son attitude et ses loisirs avaient été irréprochables pendant son absence ; elle avait fait énormément de tapisserie et réalisé plusieurs mètres de franges ; et elle aurait sans hésitation répondu de la bonne conduite des jeunes gens aussi bien que de la sienne. Il était tellement agréable de le voir à nouveau, de l'entendre parler, d'avoir son oreille flattée et sa compréhension éveillée par ses récits, qu'elle se mit seulement maintenant à réaliser combien il lui avait manqué, et combien elle n'aurait pas pu supporter une plus longue absence.

Le bonheur de Mme Norris n'était évidemment pas à comparer à celui de sa sœur. Non pas qu'elle redoutât les appréciations de Sir Thomas sur l'état actuel de la maison, car son jugement avait été faussé au point qu'après avoir rapidement fait disparaître le manteau de satin rose de M. Rushworth au moment de l'entrée de son beau-frère, on pouvait à peine prétendre qu'elle montrait quelque alarme : mais elle était contrariée par la *manière* de son retour. Celui-ci l'avait laissée sans réaction. Au lieu de l'appeler à sa rencontre hors de la pièce pour la rencontrer la première et annoncer la bonne nouvelle par toute la maison, Sir Thomas, au mépris de la réaction que pourrait produire sa façon de faire sur des personnes aussi sensibles que sa femme et ses enfants, n'avait pris comme confident que le maître d'hôtel et l'avait suivi presque instantanément au salon. Mme Norris se trouva frustrée d'un rôle qu'elle avait toujours aspiré à remplir, qu'il s'agît de l'annonce de son arrivée ou de celle de sa mort. Et il n'y avait aucun espoir de pouvoir se rendre

importante maintenant, alors que seuls la tranquillité et le silence étaient demandés. Si encore Sir Thomas avait consenti à manger, elle aurait abruti la cuisinière d'injonctions harassantes, et injurié le valet de pied pour le forcer à se dépêcher ; mais non, Sir Thomas déclina résolument toute invitation à dîner : il ne voulait rien prendre, rien avant que le thé ne fût servi ; il attendait même à peine le thé. À intervalles réguliers, Mme Norris revint à la charge et au beau milieu du récit de son passage en Angleterre, alors que les tribulations d'un corsaire français avaient atteint leur point culminant, elle arrêta net le narrateur pour lui proposer du potage :

– Sûrement, mon cher Sir Thomas, une assiette de potage serait pour vous meilleure que du thé. Prenez une assiette de potage.

Sir Thomas ne voulut pas avoir l'air offensé.

– Toujours aussi attentive au confort de chacun, ma chère Mme Norris, répondit-il. Mais en vérité je préférerais n'avoir rien d'autre que du thé.

– Bien, alors… Lady Bertram, il me semble que vous pourriez donner vos ordres pour le thé immédiatement, il me semble que vous pourriez dire à Baddeley de se hâter, il me paraît lent aujourd'hui.

Elle fit adopter ce point de vue et le récit continua.

À la fin, il y eut une pause. Son exposé des choses les plus intéressantes était terminé, et le fait de regarder joyeusement autour de lui le cercle aimé, sans que son regard ne s'arrêtât spécialement sur l'une ou l'autre tête, lui semblait suffisant ; mais la pause ne fut pas longue : dans l'exaltation de ses sentiments, Lady Bertram devint communicative et

quelles durent être les réactions intimes de ses enfants quand ils l'entendirent dire :

– À quoi pensez-vous que le jeune monde se soit amusé, ces derniers temps, Sir Thomas ? Il a fait du théâtre. Nous avons tous été fort occupés à jouer.

– Vraiment, et qu'avez-vous joué ?

– Oh ! Ils vous raconteront tout !

– Le *tout* sera vite dit, s'écria Tom, hâtivement, mais ce n'est vraiment pas la peine d'ennuyer mon père avec cela maintenant. Vous en saurez assez demain, Sir. Nous nous sommes seulement exercés, ces dernières semaines, à répéter quelques actes, pour faire quelque chose et amuser ma mère. Il a tant plu depuis le début d'octobre que nous avons été confinés pendant des jours et des jours dans la maison. J'ai à peine touché un fusil depuis ce mois. La chasse était passable les trois premiers jours, mais il ne fallut plus y songer après. Le premier jour, je suis allé du côté de Mansfield Wood et Edmond alla au delà d'Easton, et nous avons rapporté six couples de perdrix à la maison et peut-être tué six fois autant chacun ; mais nous avons respecté vos faisans, Sir, je vous assure, autant que vous auriez pu le désirer. Je ne pense pas que vous pourrez trouver vos bois moins garnis qu'ils ne l'étaient. Je n'ai jamais vu les bois de Mansfield aussi remplis de faisans que cette année. J'espère que vous-même allez bientôt vous en rendre compte, Sir.

Pour le moment, le danger était écarté, et la terreur de Fanny diminua, mais après que le thé fut apporté et bu, et que Sir Thomas se leva, disant qu'il ne pouvait rester plus longtemps dans la maison sans jeter un coup d'œil dans la chère chambre personnelle, toute l'agitation reprit. Il avait

disparu avant qu'aucun mot ne fût dit pour le préparer aux changements qu'il allait trouver là, et un moment de panique suivit sa disparition. Edmond se reprit le premier :

– Quelque chose doit être fait ! dit-il.

– Il est grand temps de songer à nos invités, ajouta Maria, sentant toujours sa main pressée sur le cœur d'Henry Crawford, et se préoccupant peu du reste. Où avez-vous laissé Mlle Crawford, Fanny ?

Fanny expliqua le départ et fit part de leur message.

– Alors, ce pauvre Yates est tout seul ! s'écria Tom. Je vais le chercher. Il ne sera pas de trop quand tout sera découvert !

Il se dirigea vers le théâtre et l'atteignit juste à temps pour assister à la première rencontre de son père avec son ami. Sir Thomas avait plutôt été étonné de trouver les bougies allumées dans sa chambre et promenait un regard ébahi autour d'elle, s'apercevant qu'elle présentait des symptômes d'habitation récente et une certaine confusion parmi le mobilier. Le déplacement de la bibliothèque de devant la porte de la salle de billard l'affectait particulièrement, mais il eut à peine le temps de s'étonner de ceci que des sons étranges, provenant de la salle de billard même, l'étonnèrent davantage ! Quelqu'un y parlait très haut – il ne connaissait pas la voix – plus que parlante, presque hurlante. Il marcha vers la porte, se réjouissant à ce moment de l'opportunité d'une communication immédiate, et l'ouvrant, se retrouva sur la scène d'un théâtre, face à un jeune homme déclamant et semblant vouloir le repousser.

Au mondent précis où Yates aperçut Sir Thomas, où il commençait peut-être de la façon la plus parfaite une tirade

qu'il n'avait jamais aussi bien attaqué de toutes les répétitions. Tom Bertram entra par l'autre porte de la chambre ; et jamais il n'eut plus de difficulté à maintenir sa contenance ! L'apparence solennelle et figée de son père, sa première apparition sur une scène, et la métamorphose graduelle du passionné baron Wildenheim en la personne polie et convenable de M. Yates, présentant ses excuses à Sir Thomas Bertram, était une telle exhibition, un si réel passage de vrai théâtre qu'il n'en aurait pas voulu perdre un épisode pour un empire. Ceci serait peut-être la dernière – très probablement la dernière – scène sur ce plateau ; mais il était certain qu'il ne pouvait y en avoir de meilleure. On pouvait tirer le rideau après ceci !

Mais il y avait peu de temps à perdre en pensées réjouissantes. Il était urgent qu'il intervienne aussi et fasse les présentations, et, d'une façon embarrassée, il fit ce qu'il put.

Sir Thomas prit connaissance de M. Yates avec toute la cordialité qu'on pouvait attendre de son caractère, mais en réalité était loin de priser cette nouvelle relation, aussi bien que la façon dont elle s'était présentée à lui. Les antécédents de la famille Yates lui étaient suffisamment connus pour faire de la présentation de l'« ami personnel » une autre des centaines d'introductions nouvelles d'amis particuliers de son fils ; et il lui fallut toute la félicité de se retrouver à nouveau à la maison et toute la patience dont il était capable, pour préserver Sir Thomas de la colère de se sentir dépaysé dans sa propre maison, prenant part à une exhibition ridicule au milieu d'un théâtre stupide, pour le forcer à accepter de faire la connaissance d'un jeune homme qu'il ne pouvait approuver, et dont les façons d'indifférence aisée durant les premières cinq minutes semblaient le désigner comme étant le plus qualifié des deux pour se trouver chez lui.

Tom comprit les pensées de son père, et souhaita ardemment de le voir toujours aussi bien disposé à ne leur donner qu'une expression modérée, commençant à réaliser plus clairement ce qu'il avait fait auparavant, qu'il y avait probablement là un sujet d'offense, qu'il pouvait y avoir un motif aux coups d'œil que jetait son père au plafond et aux murs de la pièce, et que quand il s'enquit de la table de billard, ce n'était certainement pas par simple curiosité !

Quelques moments de sensations pareilles furent jugés suffisants de part et d'autre, et Sir Thomas, s'étant maîtrisé au point de pouvoir répondre quelques mots d'approbation polie en réponse à une ardente sollicitation de M. Yates au sujet de l'heureux arrangement de la pièce, les trois gentlemen reprirent le chemin du salon ensemble, Sir Thomas le visage empreint d'une gravité qui ne fut pas perdue pour tout le monde.

– Je reviens de votre théâtre, dit-il posément, en reprenant place. Je m'y suis trouvé d'une façon plutôt inattendue, il est tellement près de ma chambre, mais je dois avouer que j'ai été pris par surprise, car je n'avais réellement pas eu l'idée que votre rôle d'acteurs eût été pris si au sérieux. Quoiqu'il en soit, cela me paraît un bel ouvrage, pour autant que j'en puisse juger à la lumière des chandelles, et si j'en crois mon ami Christopher Jackson. Ceci dit, il aurait voulu changer de sujet de conversation, et parler de choses n'ayant aucun rapport avec ce qu'il venait d'éprouver ; mais M. Yates, sans aucun discernement pour les aspirations de Sir Thomas, sans aucune déférence, sans aucune délicatesse, sans discrétion aucune qui lui aurait permis de placer son mot à la suite des autres, le maintenait sur le thème du théâtre, le tourmentait de questions et de remarques à son sujet, et finalement entreprit de lui faire part de l'histoire en-

tière de son désappointement à Ecclesford. Sir Thomas l'écouta fort poliment, mais trouva ses idées du décorum plus qu'offensantes, et la façon de penser de M. Yates du commencement à la fin de l'histoire ne put que lui confirmer la mauvaise opinion qu'il avait de lui ; et quand elle fut finie, on ne pouvait pas dire que sa sympathie pour lui se fût accrue.

– Ceci fut, en quelque sorte, l'origine de *notre* désir de faire du théâtre, dit Tom, après un moment de silence. Mon ami Yates amena le virus d'Ecclesford, et il se répandit, comme les choses pareilles peuvent se répandre, n'est-ce pas, Sir, très rapidement ; peut-être votre ancienne façon de nous encourager dans ce genre d'activité n'y est-elle pas étrangère, c'était comme si nous avions foulé un sol commun.

M. Yates reprit la parole aussi vite qu'il le put, et immédiatement se mit à raconter à Sir Thomas ce qu'ils avaient déjà fait et lui donna une idée de ce qu'ils comptaient faire ; lui fit part du graduel accroissement de leurs vues, de l'heureuse conclusion de leurs premières difficultés, et de l'état actuel, plein de promesses, de l'affaire. Le fait de relater toutes ces choses avec tant d'ardeur l'avait non seulement rendu totalement inconscient des mouvements de malaise de certains de ses amis, leur changement de contenance, leurs crispations, leurs… hum ! ! d'impatience, et l'avait même empêché de voir l'expression des visages sur lesquels ses yeux se fixaient parfois, de voir les noirs regards du visage contracté de Sir Thomas tandis qu'il fixait avec un empressement interrogateur ses filles et Edmond, insistant particulièrement sur ce dernier, et parlant un langage qui exprimait une telle remontrance, un reproche tel qu'il lui allait droit au cœur. Son expression n'en était pas perdue non plus

pour Fanny, qui avait reculé sa chaise derrière le coin du sofa occupé par sa tante, et, passant inaperçue elle-même, voyait tout ce qui se déroulait devant elle. Elle n'aurait jamais pu penser qu'elle aurait à être témoin d'une telle expression de reproche de la part de Sir Thomas à l'endroit d'Edmond ; et l'idée qu'il l'avait en tout point méritée lui était insupportable. Ce regard disait clairement : « Je compte sur votre propre jugement, Edmond ; qu'avez-vous fait là ? » Elle se plia en esprit devant son oncle et de son cœur jaillit un cri : « Oh, pas *lui* ! Regardez les autres, mais pas *lui* ! »

M. Yates parlait toujours.

– À vrai dire, Sir Thomas, nous étions au beau milieu d'une répétition lorsque vous êtes arrivé. Nous repassions les trois premiers actes, et non sans succès après tout. Notre compagnie est maintenant si dispersée, depuis que les Crawford sont rentrés chez eux, que nous ne pouvons pas faire plus ce soir, mais si vous voulez nous faire l'honneur de votre présence demain soir, je ne serais pas effrayé du résultat. Nous demandons votre indulgence, vous comprenez, en tant que nouveaux acteurs ; nous demandons seulement votre indulgence.

– Mon indulgence vous est acquise, monsieur, répliqua Sir Thomas gravement, mais sans autre répétition. Et avec un sourire contenu, il ajouta : Je reviens à la maison pour être heureux et indulgent. Puis se tournant vers les autres en général, il demanda tranquillement :

– Il était fait mention de M. et Mlle Crawford dans les dernières lettres que j'ai reçues de Mansfield. Les trouvez-vous d'agréables relations ?

Tom était le seul de tous à avoir une réponse prête, et comme il ne se trouvait l'objet d'attentions particulières d'aucun, ni de jalousie aussi bien en amour qu'au théâtre, il pouvait en parler élégamment.

– M. Crawford était le plus élégant de jeunes gens et sa sœur une douce, gentille, élégante jeune fille.

M. Rushworth ne pu se contenir plus longtemps :

– Je ne veux pas prétendre qu'il ne soit pas un gentleman, mais vous devriez dire à votre père qu'il n'a pas plus d'un mètre cinquante, sinon il s'attendra à voir un bel homme.

Sir Thomas ne comprit pas très bien ceci, et, regarda avec quelque surprise celui qui avait parlé.

– Si je dois dire ce que je pense, poursuivit M. Rushworth, à mon idée il est très désagréable de toujours répéter la même chose. C'est exagérer une bonne chose. Je ne suis plus aussi emballé qu'au début. J'estime que nous ferions beaucoup mieux de rester assis ici, entre nous, à ne rien faire.

Sir Thomas le regarda à nouveau, ensuite répliqua en souriant approbativement :

– Je suis heureux de voir combien nos sentiments se rencontrent à ce propos.

« J'en éprouve une satisfaction sincère. Il est parfaitement naturel que je sois prévoyant et que j'ai la vue bonne, et sente certains scrupules que mes enfants ne peuvent pas sentir ; que *mes* idées au sujet de la tranquillité domestique, d'un home fermé aux plaisirs bruyants dépassent les *leurs*. Mais que vous ressentiez ceci à votre âge est une circons-

tance très favorable pour vous-même et pour tous ceux que vous côtoyez ; et je suis très sensible à l'importance d'un allié d'un tel poids.

Sir Thomas voulait exprimer l'opinion de M. Rushworth en termes meilleurs qu'il ne pouvait le faire lui-même. Il savait qu'il ne devait pas s'attendre à trouver un génie en la personne de M. Rushworth ; mais il lui rendait justice en tant que jeune homme sain d'esprit, ayant de meilleures notions que son élocution ne pouvait le laisser supposer. Il fut impossible, pour la plupart des autres, de ne pas sourire. M. Rushworth ne savait plus très bien quelle contenance observer au milieu de ces opinions diverses ; mais, se considérant infiniment flatté de la bonne opinion qu'avait de lui Sir Thomas, et ne s'aventurant plus souvent à ouvrir la bouche, il fit du mieux qu'il put pour que cette opinion durât un peu plus longtemps.

CHAPITRE II

Le premier soin d'Edmond, le lendemain matin, fut de voir son père en particulier, et de lui donner un aperçu honnête de toute l'affaire, de défendre le rôle qu'il y avait joué aussi loin qu'il le put puis, dans un moment d'accalmie, de toucher les motifs pour lesquels il se sentait coupable, en toute connaissance de cause, il s'attacha ensuite à lui faire comprendre que sa participation avait été suivie de très peu de bonne volonté, de façon à ce que le jugement de son père fût douteux. Il fit fort attention, pendant qu'il se justifiait, à ne pas dire du mal des autres ; mais il n'en était qu'une parmi elles et parmi eux dont il pouvait mentionner la conduite en l'occurrence sans quelque nécessité de défense ou d'altération.

– Nous avons tous été plus ou moins à blâmer, dit-il, chacun de nous sauf Fanny. Fanny est la seule qui a jugé sainement notre entreprise ; son opinion a été négative depuis le début. Elle n'a jamais cessé de penser à ce que nous vous devions. Fanny est telle que vous pourriez le désirer.

Sir Thomas réalisa toute l'inconvenance d'un tel plan au milieu de ce monde, et à ce moment, aussi fortement que son fils aurait pu le désirer ; en fait, il le ressentit tellement fort, qu'il ne dit rien ; et, serrant la main d'Edmond, lui fit comprendre qu'il devait essayer d'en chasser le souvenir et de l'oublier, comme lui-même l'avait oublié aussitôt que la maison avait été débarrassée de tout ce qui pouvait lui rappeler la pièce, et rétablie dans son état habituel. Il ne fit au-

cune remontrance à ses autres enfants ; il préférait penser qu'ils comprenaient leur erreur, que de courir le risque d'investigations. La fin immédiate de toutes choses, le nettoyage de tous préparatifs devaient être suffisants.

Cependant, il y avait dans la maison une personne à qui il ne pouvait cacher ses sentiments. Il ne put entendre Mme Norris insinuer que son avertissement aurait pu prévenir ce que son jugement aurait désapprouvé. La jeunesse avait monté ce plan d'une façon inconsidérée ; ils auraient dû être capables de décisions meilleures entre eux, mais ils étaient jeunes, et, à l'exception d'Edmond pensait-il, de caractères indécis. Et c'est pourquoi, à sa grande surprise, il ne pouvait pas plus admettre son acquiescement à leurs desseins malheureux, sa contenance devant leur plaisir turbulent, que le fait même qu'une pareille distraction avait pu être suggérée. Mme Norris resta confondue, et pour la première fois de sa vie, sans parole ; car elle aurait été honteuse de confesser qu'elle n'avait remarqué dans tout ceci aucune des impopularités qui avaient tant frappé Sir Thomas ; et elle n'aurait jamais voulu admettre que son influence aurait été insuffisante à empêcher les choses de se passer et qu'elle aurait pu faire dévier le sujet de conversation aussi rapidement que possible, et faire dévier les idées de Sir Thomas vers un havre plus sûr. Elle s'employa à faire plus admirer par son *auditoire* la façon dont elle avait soigné les intérêts et le confort de la famille, que les efforts et les sacrifices que cela lui avait coûté ; à faire quelques bonnes petites insinuations de méfiance au sujet de la façon dont Lady Bertram et Edmond comprenaient l'économie, et sa façon à elle de traiter ces questions, façon par laquelle de sérieuses économies avaient pu être faites et plus d'une mauvaise servante décelée. Mais son atout majeur était à Sotherton. Sa plus grande gloire était d'avoir établi le contact avec les Rushworth. Là, elle

triomphait. Elle s'appropria tout le mérite d'avoir amené l'admiration de M. Rushworth pour Maria à son stade actuel.

– Si je n'avais pas agi, dit-elle, et mis mon point d'honneur à être introduite auprès de sa mère, et avoir insisté auprès de ma sœur pour rendre la première visite, je suis aussi certaine que d'être assise ici, que rien de tout cela ne serait arrivé, car M. Rushworth est de cette sorte de jeunes gens timides qui doivent être fort encouragés, et il y avait assez de jeunes filles en action pour que nous restions paresseuse. Mais je remuai ciel et terre pour persuader ma sœur, et à la fin je la persuadai. Vous connaissez l'éloignement de Sotherton ; c'était au milieu de l'hiver et les routes étaient impraticables, mais je réussis à la persuader.

– Je sais avec exactitude combien grande est votre influence sur Lady Bertram et ses enfants et je suis le plus qualifié pour vous dire…

– Mon cher Sir Thomas, si vous aviez vu l'état des routes ce jour-là ! J'ai cru que nous n'y arriverions jamais, bien que nous ayons fait atteler à quatre, évidemment ; et le pauvre vieux cocher nous accompagnait, par pur dévouement et par pure affection, car il était à peine capable de s'asseoir sur le siège, en raison de ses rhumatismes au sujet desquels je le drogue depuis Mathusalem. Je réussis à le guérir à la fin, mais il a été très mal tout l'hiver – et quel temps ce jour-là ! Je ne trouvai le temps de monter à sa chambre pour le dissuader de nous accompagner qu'au moment du départ ; il mettait sa perruque. Aussi lui dis-je : « Cocher, vous feriez mieux de ne pas aller, Lady Bertram et moi serons très prudentes ; vous savez combien Stephen est ferme, et Charles a été si souvent sous les harnais maintenant, que je suis sûre qu'il n'y a aucune crainte à avoir. » Mais, cependant, je com-

pris bien vite qu'il n'en ferait rien : il inclinait à venir, et comme j'ai horreur de paraître vouloir insister, je ne dis plus rien ; mais mon cœur saignait pour lui à chaque choc, et quand nous atteignîmes les mauvaises avenues près de Stoke, où le lit de pierre était recouvert de glace et de neige, vous ne pouvez imaginer ce que j'ai enduré ; j'étais presque à l'agonie. Et les pauvres chevaux donc ! Les voir ainsi s'exténuer ! Vous savez ce que je ressens toujours pour les chevaux. Et que croyez-vous que je fis quand nous arrivâmes au pied de Sandcroft Hill ? Vous allez vous moquer de moi, mais je descendis et me mis à marcher. Comme je vous le dis. Cela ne pouvait les aider beaucoup mais c'était quelque chose, et je n'aurais pu supporter de rester assise bien à l'aise, et me faire traîner par ces nobles animaux. J'ai pris un bon rhume, mais à *cela* je ne fis pas attention. Mon but était atteint.

– J'espère que nous n'aurons jamais autant d'ennuis avec cette relation que vous n'en avez eus à l'établir. Il n'y a réellement rien de transcendant dans les manières de M. Rushworth, mais j'ai été heureux la nuit passée de constater ce qu'il m'a semblé avoir son opinion sur un sujet – sa préférence marquée d'une paisible réunion de famille aux tumultes du théâtre. Il m'a semblé être alors exactement ce qu'on aurait pu souhaiter qu'il soit.

– Oui certainement, et mieux vous le connaîtrez, plus vous l'aimerez. Il n'a pas un brillant caractère, mais il a cent autres qualités, et il est tellement disposé à vous suivre en tout, que j'ai dû en rire, car tout le monde trouve qu'il me ressemble. « Sur ma parole, Mme Norris » dit Mme Grant l'autre jour, « si M. Rushworth était votre propre fils, il ne pourrait tenir Sir Thomas en plus grand respect ».

Sir Thomas, mis en échec par son échappatoire, désarmé par sa flatterie, abandonna la partie.

Ce fut une matinée bien remplie pour lui. Ses entretiens avec chacun n'en occupèrent qu'une partie. Il devait reprendre contact avec toutes les anciennes occupations à Mansfield, voir son intendant et son régisseur pour examiner et supputer et, entre deux tâches, visiter ses étables et ses jardins, et ses plus proches plantations ; mais actif et méthodique, il avait non seulement achevé ceci avant de reprendre sa place de chef de famille à la table du dîner, mais il avait également mis le charpentier au travail, le chargeant d'enlever ce qui avait été ajouté si récemment dans la salle de billard et donner sa démission au décorateur. Celui-ci était parti, n'ayant sali qu'une seule pièce, abîmé toutes les éponges du cocher et rendu cinq des aides oisifs et mécontents ; et Sir Thomas avait bon espoir de voir d'ici un jour ou deux effacées toutes traces de ce qui avait été, de même que la destruction de tous les exemplaires du livret de « Vœux d'Amants » de la maison, car il brûlait tous ceux que ses yeux rencontraient.

M. Yates commençait maintenant à comprendre les intentions de Sir Thomas, quoiqu'il n'en comprît toujours pas la source. Son ami et lui avaient été chasser la majeure partie de la matinée, et Tom en avait profité pour lui expliquer, avec des excuses correctes pour les agissements de son père, ce qui allait se passer. M. Yates le comprit aussi bien qu'on pouvait le supposer. Être ainsi désappointé de la même façon une seconde fois, était une persistance de la malchance ; et son indignation était telle que, n'avait été son amitié pour son ami et la plus jeune sœur de celui-ci, il aurait probablement attaqué le Baronnet au sujet de l'absurdité de ses agissements. Il le crut très fermement aussi longtemps qu'ils fu-

rent à Mansfield Wood, et tout au long du chemin du retour ; mais quelque chose dans l'attitude de Sir Thomas, quand ils s'assirent à la même table le persuada qu'il valait mieux le laisser penser à sa façon et garder pour lui ses impressions. Il avait déjà vu plusieurs pères très désagréables et souvent il avait été frappé par les ennuis qu'ils occasionnaient, mais jamais, de toute sa vie, il n'en avait rencontré un de cette classe, si incompréhensiblement moral, et d'une tyrannie aussi infâme. C'était un homme qu'on ne pouvait subir qu'à cause de ses enfants, et il pouvait remercier sa fille Julia à qui il devait uniquement de voir M. Yates passer encore quelques jours sous son toit.

La soirée se passa calmement, du moins en apparence, car intérieurement toutes les pensées étaient agitées, et la musique faite par les filles de Sir Thomas à sa requête, ne put aider à cacher le désir de réelle harmonie. Maria était dans un bel état d'agitation. Il était maintenant de la plus extrême importance pour elle, que Crawford ne perde aucun temps pour se déclarer, et l'idée seule qu'un jour pourrait se passer sans avancer les choses, la troublait. Elle l'avait attendu toute la matinée, – et toute la soirée aussi, elle l'attendit. M. Rushworth était parti tôt, porter la grande nouvelle à Sotherton ; et elle espérait sincèrement que le don d'un éclaircissement aussi immédiat le préserverait de jamais revenir. Mais on n'avait vu personne du Presbytère – pas une âme, et on n'en avait eu aucune nouvelle à part un mot amical de félicitations par lequel Mme Grant demandait à Lady Bertram quelques explications. C'était le premier jour depuis des semaines et des semaines, que les familles avaient été complètement séparées. Vingt-quatre heures ne s'étaient jamais passées depuis le début d'août, sans qu'elles ne se soient rencontrées d'une façon ou de l'autre. C'était une triste et anxieuse journée ; et le lendemain, quoique d'une façon dif-

férente, ne le fut pas moins. Quelques instants d'une joie fiévreuse furent suivis d'heures de souffrances aiguës. Henry Crawford était à nouveau dans la maison ; il s'amena en compagnie du Dr. Grant, qui était pressé de présenter ses respects à Sir Thomas et à une heure plutôt matinale, ils furent introduits dans la salle à manger, où se trouvait une grande partie de la famille. Bientôt Sir Thomas apparut et Maria assista avec agitation et délices à la présentation à son père de l'homme qu'elle aimait. Son émotion était indéfinissable, et le resta après quelques instants lorsqu'elle entendit Henry Crawford, placé entre elle et Tom, demander à ce dernier à mi-voix, s'il existait un projet de reprendre la pièce après l'heureuse interruption présente (avec un coup d'œil courtois à Sir Thomas) parce que, en ce cas, il se ferait un devoir de revenir à Mansfield à n'importe quel moment ; il s'en allait immédiatement, ayant à rencontrer son oncle à Bath sans délai ; mais au cas où il existerait une perspective de reprendre *Vœux d'Amants* il se considérait comme positivement engagé, il se délierait de n'importe quel autre appel, il s'arrangerait sans aucune faute avec son oncle pour pouvoir les rejoindre quand ils pourraient le désirer. La pièce ne pouvait pas être à l'eau par son absence.

– De Bath, Londres, Norfolk, York, n'importe où je pourrais être, dit-il, je vous rejoindrais sur le champ.

Il fut heureux à ce moment que Tom eut à répondre et non sa sœur. Il put immédiatement répondre avec facilité.

– Je regrette que vous partiez – mais quant à notre pièce, c'est fini – entièrement fini (il regardait significativement son père). Le peintre a été remercié hier, et il ne restera plus grand chose du théâtre demain. Je savais depuis le dé-

but comment *cela* allait tourner. Il est fort tôt pour aller à Bath. Vous n'y trouverez encore personne.

– C'est l'époque habituelle à mon oncle.

– Quand pensez-vous partir ?

– Je pourrais peut-être aller jusqu'à Banbury aujourd'hui.

– De quelles écuries vous servez-vous à Bath ? fut la question suivante ; et tandis que la discussion était mise sur ce chapitre, Maria, qui ne manquait ni d'orgueil, ni de fermeté, se prépara à y jouer son rôle calmement.

Il se tourna bientôt vers elle, lui répétant beaucoup de ce qu'il avait déjà dit, d'une façon un peu plus tendre et avec une expression plus forte de ses regrets. Mais que pouvaient bien faire son air et ses regrets ? Il s'en allait – si pas volontairement, du moins avec l'intention bien évidente de rester parti ; car, sauf ce qu'il devait à son oncle, ses autres engagements, il se les était à moitié imposés lui-même. Il pouvait parler de nécessité, mais elle connaissait son indépendance. La main qui avait tant pressé la sienne sur son cœur ! Cette main et ce cœur semblaient immobiles et passifs à l'heure actuelle !

Elle ne dut pas longtemps supporter ce que ses paroles avaient provoqué, en contradiction avec ses actions, ou cacher le tumulte de ses pensées sous des dehors de civilité ; car des obligations de bienséance le détournèrent bientôt d'elle, et la visite d'adieu, comme on en convenait maintenant ouvertement, fut en vérité fort courte. Il était parti – il avait touché sa main pour la dernière fois, il avait exécuté sa révérence d'adieu, et elle put se rendre aussitôt compte de ce que la solitude lui ferait. Henry Crawford était parti, – parti

de la maison, et d'ici deux heures de la commune, – et ainsi fondirent tous les espoirs que sa vanité égoïste avait fait naître en Maria et Julia Bertram.

Julia se réjouissait de son départ. Sa présence commençait à lui devenir odieuse ; et puisque Maria ne l'avait pas gagné, elle était assez refroidie maintenant pour envisager une autre revanche. Elle ne voulait pas voir le scandale ajouté à l'abandon. Henry Crawford parti, elle plaignait même sa sœur.

Fanny jugea la chose d'un esprit dégagé. Elle l'avait entendue au dîner et la trouvait blessante. Tous les autres la mentionnaient avec regret ; et ses mérites étaient jugés selon la gradation des sentiments, depuis la sincérité de l'avis trop partial d'Edmond, jusqu'à l'indifférence de sa mère, qui parlait uniquement par routine.

Un jour ou deux après, M. Yates s'en fut également. Sir Thomas prit à son départ le plus grand intérêt : désireux de se trouver seul en famille, la présence d'un étranger plus important que M. Yates aurait été fâcheuse ; mais lui, frivole et arrogant, oisif et dépensier, c'en avait été trop ! En lui-même il était assommant, mais comme ami de Tom et admirateur de Julia il devenait nuisible. Il eût été indifférent à Sir Thomas que M. Crawford restât ou s'en allât, mais ses souhaits de bon voyage à M. Yates, tandis qu'il l'accompagnait jusqu'à la porte d'entrée, furent donnés avec une satisfaction sincère. M. Yates avait assisté à la destruction de tous les travaux préparatoires à l'érection du théâtre à Mansfield, l'enlèvement de tout ce qui avait appartenu à la pièce : il quitta la maison revenue à son aspect habituel ; et Sir Thomas espérait, en le voyant dehors, être débarrassé du dernier objet propre à lui rappeler l'existence du fameux plan.

Mme Norris contribua à enlever de sa vue un article qui aurait pu le désespérer. Le rideau dont elle s'était occupée avec tant de talent et tant de succès, l'accompagna à son cottage, où elle s'aperçut de la nécessité soudaine d'un tapis de table vert.

CHAPITRE III

Indépendamment de *Vœux d’Amants*, le retour de Sir Thomas avait provoqué de brusques changements dans les habitudes de la famille. Sous sa direction, Mansfield ne se reconnaissait plus. Quelques-uns de ses pensionnaires renvoyés et la raison de beaucoup d’autres attristée, ce n’était plus que monotonie et mélancolie en comparaison du passé – une sombre réunion de famille rarement égayée. Il y avait peu de rapports avec le presbytère. Sir Thomas, généralement peu avide d’intimités en général, était particulièrement peu enclin, en ce moment, à voir qui que ce fût, sauf à un endroit. Les Rushworth étaient la seule addition qu’il sollicitait au cercle de famille.

Edmond ne se demandait pas pourquoi les sentiments de son père étaient tels, pas plus qu’il ne regrettait quelque chose, à l’exclusion des Grant.

– Mais eux, fit-il observer à Fanny, ont le droit de se montrer mécontents. Ils semblent nous appartenir, ils semblent faire partie de nous. Je souhaiterais que mon père fût plus sensible à l’attention dont ils ont entouré ma mère et mes sœurs pendant son absence. J’ai peur qu’ils ne se sentent négligés, mais à vrai dire, mon père les connaît à peine. Ils n’étaient pas encore ici depuis un an lorsqu’il quitta l’Angleterre. S’il les connaissait mieux, il les apprécierait à leur juste valeur, car ils sont, en vérité, exactement le genre de monde qu’il aimerait. Nous aurions quelquefois grand besoin d’animation parmi nous ; mes sœurs semblent avoir

perdu la raison, et Tom n'est certainement pas dans son assiette. Le Dr. et Mme Grant nous distrairaient et les soirées passeraient plus gaiement, même pour mon père.

– Pensez-vous ? dit Fanny. À mon sens, mon oncle n'aimerait aucune addition. Je pense qu'il réalise la grande tranquillité dont vous parlez, et que le repos de son propre cercle de famille est tout ce qu'il désire. Et il ne me semble pas que nous soyons plus sérieux qu'avant – je veux dire avant que mon oncle ne partît à l'étranger. Aussi loin que je me souvienne, c'était toujours à peu près la même chose. Il n'y avait jamais beaucoup de rires en sa présence : ou, s'il y a une différence, elle ne signifie rien de plus que celle qu'une absence a pour effet de produire au premier moment. Il doit y avoir une sorte de réserve ; mais je n'ai aucune souvenance de joyeuses soirées d'autrefois, sauf lorsque mon oncle était en ville. Aucun enfant n'est joyeux, je pense, lorsque ceux qui l'élèvent sont à la maison.

– Je crois que vous avez raison, Fanny, répondit-il après une brève hésitation. Je crois que nos soirées sont redevenues ce qu'elles étaient au lieu d'avoir un nouveau caractère. Leur nouveauté avait résidé dans leur animation. Ce que peuvent faire quelques semaines de différence ! Je me suis déjà surpris à me demander si tout cela avait bien été réel !

– Je suppose que je suis plus grave que les autres, répondit Fanny. Les soirées ne me paraissent pas longues. J'adore entendre mon oncle parler des Indes. Je pourrais l'écouter des heures durant. Il m'intéresse beaucoup plus que d'autres choses ne peuvent le faire, mais là, je suis différente des autres, me semble-t-il.

– Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-il en souriant. Voulez-vous vous entendre dire que la seule différence entre

vous et les autres réside dans le fait que vous êtes plus sage et plus prudente qu'eux ? Mais quand avez-vous jamais, vous ou une autre personne, reçu un compliment de moi, Fanny ? Allez trouver mon père, si vous désirez être complimentée. Il vous donnera satisfaction. Demandez à votre oncle ce qu'il en pense et vous entendrez assez de compliments sur votre personne.

Pareil langage était si nouveau pour Fanny, qu'elle se trouva fort embarrassée.

– Votre oncle vous trouve très jolie, chère Fanny, et là réside toute la question. Quelqu'un d'autre que moi en aurait dit plus, et quelqu'un d'autre que vous aurait pensé qu'on ne la trouvait pas jolie avant ; la vérité est que votre oncle ne vous a jamais admirée jusqu'à présent. Mais maintenant ! Votre tempérament s'est tellement affirmé ! et vous avez acquis un tel maintien ! et votre silhouette ! Non, Fanny, ne vous méprenez pas à ce propos, il s'agit de votre oncle. Si vous ne pouvez supporter l'admiration d'un oncle, qu'allez-vous devenir ? Vous devez réellement commencer à vous fortifier dans l'idée que vous êtes agréable à regarder. Vous devez essayer de ne pas vous en faire au sujet de votre évolution en une charmante petite femme.

– Oh ! ne parlez pas ainsi, ne parlez pas ainsi ! s'écria Fanny, plus affligée qu'il ne pouvait le penser.

Mais, voyant sa détresse, il abandonna le sujet et poursuivit plus sérieusement :

– Votre oncle est disposé à vous plaire en toute chose ; et je voudrais seulement que vous lui parliez un peu plus. Vous êtes l'une de celles qui sont trop silencieuses à nos veillées.

– Mais je lui parle plus que je n'avais l'habitude de le faire. J'en suis sûre. Ne m'avez-vous pas entendu le questionner hier soir au sujet de la traite des esclaves ?

– Si, en effet, et j'espérais voir cette question suivie d'autres. Votre oncle eût été rempli d'aise d'avoir à répondre à plus de demandes.

– Et je voulais le faire, mais il y avait un silence ! Et pendant que mes cousins, assis, sans dire un mot, semblaient se désintéresser du sujet, d'une façon qui ne me plaisait pas, j'ai pensé que mon audace aurait pu paraître un désir de me mettre à l'avant-plan, à leurs dépens, en montrant une curiosité et un plaisir qu'il aurait pu souhaiter trouver chez ses filles.

– Mlle Crawford avait parfaitement raison à votre endroit lorsqu'elle disait de vous, l'autre jour, que vous redoutiez les éloges autant que les autres femmes les recherchaient. Nous nous trouvions au presbytère, parlant de vous, et telles furent ses paroles. Elle a un discernement profond. Je ne connais personne qui puisse mieux qu'elle définir les caractères. Pour une si jeune femme, c'est remarquable. Elle vous comprend certainement mieux que vous n'êtes comprise par la plus grande partie de ceux qui vous connaissent depuis si longtemps. Je me demande ce qu'elle pense de mon père ! Elle doit l'admirer en tant que bel homme. Il a l'air très gentleman, il est plein de dignité, il a des manières réservées ; mais, sans doute, de se voir si rarement, sa réserve pourrait-elle peut-être se teinter d'une légère répulsion. S'ils pouvaient se trouver plus souvent ensemble, je suis sûr qu'ils s'apprécieraient mutuellement. Il aimerait sa vivacité, et elle a le talent de faire cas de son pouvoir. J'aurais aimé qu'ils se

rencontrent plus souvent. J'espère qu'elle ne suppose pas qu'il y ait quelque animosité de sa part.

– Elle doit se sentir trop sûre d'elle-même par rapport au reste des autres, dit Fanny au milieu d'un soupir, pour avoir quelque appréhension de ce genre. Le désir de Sir Thomas de se retrouver uniquement au milieu des siens, au début, est trop naturel pour qu'elle puisse en prendre ombrage. D'ici peu de temps, j'oserais parier que nous nous rencontrerons de la même façon qu'avant, quelles que soient les circonstances.

– C'est le premier mois d'octobre qu'elle passe au pays depuis son enfance. Je n'appelle pas Tunbridge ou Cheltenham le pays. Novembre est encore plus dur à passer, et j'ai pu voir que Mme Grant a peur de trouver Mansfield triste à l'approche de l'hiver.

Fanny aurait pu dire beaucoup de choses, mais il était plus sage de n'en rien faire et de laisser intactes toutes les ressources de Mlle Crawford, ses qualités, ses raisonnements, son importance, ses amis, sans cela elle pourrait s'attirer quelque observation désagréable. La bonne opinion que Mlle Crawford avait d'elle-même méritait à peine quelque ménagement, et elle se mit à parler d'autre chose.

– Demain, je pense, mon oncle dîne à Sotherton, et vous et M. Bertram aussi. Nous serons peu nombreux à la maison. J'espère que mon oncle continuera à aimer M. Rushworth.

– Ceci est impossible, Fanny. Il l'aimera moins après la visite de demain, car nous serons restés cinq heures en sa compagnie. Je redouterais la stupidité du jour, s'il n'y avait un plus grand malheur à suivre l'impression que cela laissera à Sir Thomas. Il ne peut se fourvoyer plus longtemps. Je le

regrette pour eux tous, et je donnerais volontiers quelque chose pour que Rushworth et Maria ne se soient jamais rencontrés.

À ce propos, en effet, le désappointement menaçait Sir Thomas. Ni toute sa bonne volonté vis-à-vis de M. Rushworth, ni toute la déférence de M. Rushworth vis-à-vis de lui-même, ne pourraient l'empêcher de discerner bien vite la vérité : que M. Rushworth était un jeune homme inférieur, aussi ignorant en affaires qu'en livres, sans opinions fixées et semblant ne pas s'en rendre compte lui-même.

Il avait espéré un beau-fils très différent ; et il commença à songer à Maria d'une façon plus grave. Il essaya de comprendre ses sentiments. Il ne lui fallut que peu d'observation pour se rendre compte que, dans leur cas, l'indifférence était le meilleur état dans lequel ils puissent se trouver. L'attitude de Maria envers M. Rushworth était négligente et froide. Elle ne pouvait pas l'aimer, elle ne l'aimait pas. Sir Thomas résolut de lui parler sérieusement. Aussi avantageuse que pût être l'alliance, aussi longues et aussi publiques qu'aient été les fiançailles, le bonheur de la jeune fille ne pouvait leur être sacrifié. M. Rushworth avait peut-être été accepté sans être assez connu et, maintenant, le connaissant mieux, elle se repentait.

Sir Thomas s'adressa à elle avec une solennelle amabilité, il lui dit ses craintes, s'enquit de ses vœux, l'engagea à être franche et sincère et l'assura que chaque désagrément serait surmonté et les liens entièrement rompus si leur perspective la rendait malheureuse. Il agirait pour elle et la libérerait.

Maria eut un mouvement de lutte en l'écoutant, mais rien qu'un moment ; quand son père se tut, elle était capable

de donner immédiatement sa réponse, d'une façon décisive et sans aucune agitation apparente. Elle le remercia pour sa grande prévenance, sa paternelle bonté, mais il faisait complètement erreur en supposant qu'elle eût le moindre désir de briser son engagement ou qu'elle ait ressenti le moindre changement dans son opinion ou dans ses sentiments depuis qu'elle l'avait contracté. Elle avait la plus haute estime pour le caractère, les dispositions et les qualités de M. Rushworth, et elle ne doutait aucunement qu'elle serait heureuse avec lui.

Sir Thomas était satisfait. Trop content pour être satisfait, peut-être, et pour presser les choses, pour autant que son opinion pût être dictée aux autres. C'est une alliance qu'il n'aurait pu abandonner sans peine, et il raisonnait ainsi : M. Rushworth était assez jeune pour s'améliorer. M. Rushworth devrait s'améliorer et s'améliorerait au contact de la bonne société et si Maria pouvait maintenant parler avec tant d'assurance de son bonheur avec lui, parlant certainement sans la prévention et l'aveuglement de l'amour, il valait mieux la croire. Ses sentiments, probablement, n'étaient pas intenses – il ne les avait jamais supposés tels – mais son confort n'en serait pas moindre pour cela et si elle pouvait se passer de voir chez son mari un caractère ferme et brillant, chaque autre chose serait certainement en sa faveur. Une jeune femme bien éduquée, qui ne s'est pas mariée par amour, est en général des plus attachée à sa propre famille et le rapprochement de Sotherton et de Mansfield devait naturellement être la grande tentation et serait, en toute probabilité, une source continuelle des plus aimables et des plus innocents plaisirs. Tels étaient ou à peu près, les raisonnements de Sir Thomas, heureux d'échapper aux ennuis embarrassants d'une rupture, l'étonnement, les réflexions, les reproches qui s'en seraient suivis ; heureux d'assurer un ma-

riage qui pourrait lui apporter une telle recrudescence de respectabilité et d'influence et heureux de penser que chacune des dispositions de sa fille était des plus favorable à ce projet.

L'entretien se termina d'une façon aussi avantageuse pour elle que pour lui. Elle était dans un état d'esprit à se sentir satisfaite d'avoir assuré son destin sans possibilité de recul et de s'être engagée de nouveau envers Sotherton, d'être sauvée de la possibilité de donner à Crawford le triomphe de gouverner ses actions et de détruire ses projets, et ancrée dans sa fière résolution, déterminée uniquement à se conduire plus prudemment avec M. Crawford dans le futur, de manière à ce que son père ne puisse plus la suspecter de nouveau.

Si Sir Thomas en avait appelé à sa fille dans les trois ou quatre premiers jours qui suivirent le départ de Henry Crawford de Mansfield, avant que ses sentiments se fussent calmés, avant qu'elle ait eu le temps d'abandonner tout espoir ou qu'elle ait résolu définitivement de supporter son rival, sa réponse aurait pu être différente, mais après trois ou quatre autres jours, lorsqu'il ne revint pas, lorsqu'il n'y eut ni lettre, ni message, ni aucun symptôme d'un cœur attendri, aucun espoir d'une amélioration produite par la séparation, son esprit devint assez froid pour chercher tout le réconfort que l'orgueil et la revanche sur soi-même peuvent donner.

Henry Crawford avait détruit son bonheur, mais il ne devait pas le savoir, il ne devait pas détruire aussi son crédit, sa réputation, sa prospérité. Il ne devait pas avoir à penser que, pour lui, elle souffrait dans sa retraite de Mansfield, rejetant Sotherton et Londres, indépendance et splendeur, à cause de lui. L'indépendance lui était maintenant plus néces-

saire que jamais et son absence plus que jamais ressentie à Mansfield, elle se sentait de moins en moins capable de supporter la contrainte imposée par son père, et la liberté que l'absence de celui-ci avait apportée était maintenant devenue absolument nécessaire. Elle devait se libérer de lui et de Mansfield aussi rapidement que possible et trouver dans la fortune et ses conséquences – l'agitation et le monde – la consolation d'un esprit blessé. Elle était complètement déterminée et ne changerait pas.

En regard de ces sentiments, un délai – fût-ce un délai en vue d'assurer une meilleure préparation – aurait été un mal, et M. Rushworth aurait pu difficilement être plus impatient qu'elle pour le mariage. Elle était prête en tout ce qui concernait les importants préparatifs moraux, étant décidée au mariage par sa haine du foyer, de la contrainte et de la tranquillité, par la peine d'une déception sentimentale et le mépris pour l'homme qu'elle allait épouser. Le reste pouvait attendre. Les préparatifs pour les nouvelles voitures et l'ameublement pouvaient attendre Londres et le printemps, quand son propre goût aurait eu le temps de mieux s'affiner.

Étant d'accord dans ce sens pour le principal, il apparut rapidement qu'un nombre très restreint de semaines pourraient suffire à tous les arrangements qui devaient précéder le mariage.

Mme Rushworth était tout à fait prête à se retirer et à laisser la voie libre à l'heureuse jeune femme que son cher fils avait choisie et, très tôt en novembre, elle transporta sa personne, sa servante, son valet de pied et son chariot – avec une allure des plus douairière – jusque Bath, pour y faire étalage, dans ses soirées là-bas, des merveilles de Sotherton et, dans l'animation d'une partie de cartes, en jouir autant que si

elle était sur les lieux – et, avant le milieu de ce même mois eut lieu la cérémonie qui donnait une autre maîtresse à Sotherton.

Ce fut réellement un beau mariage. La mariée était très élégamment habillée – les deux demoiselles d'honneur étaient vraiment moins bien. Sa mère s'était munie de sels, prévoyant qu'elle serait émue, sa tante essaya de pleurer, et le service fut lu par le Dr. Grant d'une façon impressionnante. Rien ne put être critiqué quand les voisins discutèrent la question, excepté que la voiture qui conduisit la mariée, le mari et Julia de la porte de l'église à Sotherton était celle que M. Rushworth avait employée douze mois auparavant. Dans chaque autre détail, l'étiquette de la journée supportait la plus stricte investigation.

C'était fait, et ils étaient partis. Sir Thomas éprouvait ce qu'un père anxieux doit ressentir et, en fait, éprouvait beaucoup de l'émotion que sa femme avait appréhendée pour elle-même et à laquelle elle avait heureusement échappé. Mme Norris, des plus heureuse d'apporter son aide dans les devoirs de ce jour – en passant au Park pour soutenir moralement sa sœur – et de boire un ou deux verres supplémentaires à la santé de M. et Mme Rushworth – était toute joyeuse, car elle avait fait le mariage, et personne n'aurait pu supposer, d'après son triomphe plein de confiance, qu'elle ait jamais de sa vie entendu parler de mésentente conjugale ou qu'elle ait pu avoir la moindre connaissance intime de l'état d'esprit de sa nièce, qui avait été élevée sous ses yeux.

Le plan du jeune couple était de partir pour Brighton après quelques jours et d'y prendre là une maison pour quelques semaines. Chaque endroit public était nouveau pour Maria, et Brighton est presque aussi gai en hiver qu'en

été. Quand la nouveauté de l'amusement de cet endroit serait épuisé, il serait temps de se rendre sur la scène plus importante de Londres.

Julia avait l'intention d'aller avec eux à Brighton. Depuis que la rivalité entre les deux sœurs avait cessé, elles avaient graduellement retrouvé une grande partie de leur mutuelle bonne entente et étaient au moins assez amies pour que chacune d'elles soit extrêmement contente de passer quelque temps avec l'autre. Avoir une autre compagnie que celle de M. Rushworth était de la première nécessité pour sa femme, et Julia était tout aussi avide de nouveauté et de plaisir que Maria, quoiqu'elle n'ait pas dû travailler autant pour les obtenir et qu'elle pût mieux supporter une situation subalterne.

Leur départ provoqua un autre changement matériel à Mansfield, un vide qui nécessita quelque temps pour être comblé. Le cercle de famille se rétrécit beaucoup, et bien que Mlle Bertram y eût en dernier lieu ajouté sa gaieté, elles ne purent qu'être regrettées. Elles manquèrent même à leur mère, et combien plus à leur cousine au cœur tendre, qui erra autour de la maison et pensa à elles et ressentit pour elles un affectueux regret, qu'elles n'avaient jamais rien fait pour mériter.

CHAPITRE IV

L'importance de Fanny augmenta par suite du départ de ses cousines. Devenant, de par ce fait la seule jeune femme du salon, la seule représentante de cette intéressante partie d'une famille dont elle n'avait été jusqu'ici que l'humble troisième membre, il était impossible qu'elle n'attirât pas davantage l'attention, qu'on ne pensât pas d'avantage à elle et qu'on ne s'y intéressât pas plus qu'on ne l'aurait jamais fait. « Où est Fanny ? » devint une question générale, même lorsque l'on ne la cherchait pas pour aider quelqu'un.

Sa valeur n'augmenta pas seulement à la maison, mais aussi à la cure. Dans cette maison où elle n'était entrée que difficilement deux fois l'an depuis la mort de M. Norris, elle devint une invitée bienvenue et désirée, et dans l'obscurité et la noirceur d'un jour de novembre, des plus acceptable pour Marie Crawford. Ses visites là-bas, ayant commencé par la chance, continuèrent par la sollicitation. Mme Grant réellement désireuse du moindre changement pour sa sœur, put, en se persuadant le plus facilement du monde, croire qu'elle accomplissait l'action la plus gentille envers Fanny, et lui donnait les meilleures possibilités d'amélioration en l'appelant fréquemment.

Fanny, ayant été envoyée au village pour quelque commission par sa tante Norris, fut surprise par une forte averse tout près du Presbytère et, ayant été aperçue par l'une des fenêtres alors qu'elle essayait de trouver un abri sous les branches et le feuillage bas d'un chêne, juste au-delà du bâ-

timent, fut forcée d'entrer, quoique non sans une certaine modeste résistance de sa part. Elle résista à une servante polie, mais quand le Dr. Grant lui-même sortit avec un parapluie il n'y avait plus rien à faire qu'à être vraiment confuse et à entrer dans la maison aussi rapidement que possible ; et pour la pauvre Mlle Crawford qui avait justement contemplé la lugubre pluie dans un état d'esprit vraiment découragé, soupirant sur la ruine de ses projets d'exercice pour le matin, et de chaque chance de voir n'importe quelle simple créature à part eux-mêmes pendant les prochaines vingt-quatre heures, le bruit d'un simple mouvement à la porte d'entrée et la vue de Mlle Price s'engouffrant toute mouillée dans le vestibule, étaient délicieux. La valeur d'un événement se produisant à la campagne par un jour de pluie était des plus importante pour elle. Directement, elle se trouva de nouveau toute éveillée et l'une des plus actives à aider Fanny, à découvrir qu'elle était plus mouillée qu'il n'était possible à première vue et à lui fournir des vêtements secs et Fanny, après avoir été obligée de se soumettre à toutes attentions, et d'être aidée et servie par la maîtresse et les servantes fut aussi obligée, en redescendant au rez-de-chaussée, de s'installer dans leur salon pour une heure, pendant que la pluie continuait, ayant ainsi l'occasion de voir quelque chose de nouveau et de penser, ainsi étendue, à Mlle Crawford jusqu'au moment de s'habiller et de dîner.

Les deux sœurs furent si gentilles pour elle, si plaisantes que Fanny aurait certainement pu se réjouir de la visite si elle n'avait cru ne pas être à sa place, et si elle avait pu prévoir que le temps s'éclaircirait avant la fin de l'heure, la sauvant de la confusion de devoir voir sortir les chevaux et la voiture du Dr. Grant qui la reconduiraient chez elle, ce dont elle était menacée. Quant à l'anxiété pour quelque alarme que son absence par un tel temps pouvait apporter à la mai-

son elle n'avait rien à endurer à ce propos, car sa sortie n'étant connue que de ses deux tantes, elle était absolument certaine que rien ne serait éprouvé et que, quel que soit le cottage que tante Norris pût choisir pour l'y établir durant la pluie, sa présence dans ce cottage-ci serait indubitable pour tante Bertram.

Le temps commençait à s'éclaircir quand Fanny, remarquant une harpe dans la chambre, posa quelques questions à son sujet qui donnaient rapidement à connaître son vif désir de l'entendre et l'aveu, qui pouvait réellement être difficilement cru, qu'elle l'avait jamais entendu depuis qu'elle se trouvait à Mansfield. Pour Fanny elle-même, cela semblait une circonstance toute simple et toute naturelle. Elle n'était presque jamais venue au Presbytère depuis l'arrivée de l'instrument, et il n'y avait eu aucune raison que cela fût ; mais Mlle Crawford rappelant à sa mémoire un vœu exprimé précédemment, était consternée de sa propre négligence, et « Vais-je jouer pour vous maintenant ? » et « Que désirez-vous ? » furent les questions qui suivirent immédiatement, posées avec la bonne humeur la plus prompte.

Elle joua donc ; heureuse d'avoir un nouvel auditeur, et un auditeur qui semblait si reconnaissant, si émerveillé de l'exécution, et qui ne montrait pas d'autres désirs que les siens. Elle joua jusqu'à ce que les yeux de Fanny, constatant par la fenêtre que de toute évidence le temps devenait clair, parla de ce qu'elle sentait devoir faire.

– Encore un quart d'heure, dit Mlle Crawford, et nous verrons ce qui arrivera. Ne vous sauvez pas dès le premier moment de son rétablissement. Ces nuages semblent alarmants.

– Mais ils sont passés outre, dit Fanny, je les ai surveillés. Le temps est au sud.

– Sud ou nord, je sais reconnaître un nuage dès que je le vois, et vous ne devez pas vous sauver pendant que le temps est encore aussi menaçant. Et d'ailleurs, je désire vous jouer encore quelque chose – un très joli morceau – et le préféré de votre cousin Edmond, vous devez rester et écouter le morceau comme le fait votre cousin Edmond.

Fanny sentit qu'elle le devait ; et bien qu'elle n'eût pas attendu cette phrase pour penser à Edmond, une telle comparaison la rendit particulièrement attentive à cette idée et elle se représenta le jeune homme, assis dans cette chambre, encore et encore, peut-être exactement au même endroit où elle était assise maintenant, écoutant avec un plaisir constant l'air favori joué, comme il lui sembla, avec le maximum d'accent et d'expression ; et bien qu'heureuse de l'écouter, et contente d'aimer ce qu'il aimait, elle était sincèrement plus impatiente de s'en aller quand il fut fini qu'elle ne l'avait été auparavant ; et cela devenant évident, elle fut si gentiment priée de revenir, de les prendre pour but de ses promenades quand elle le pourrait, de venir encore écouter la harpe, qu'elle sentit qu'elle devrait nécessairement le faire, si aucune objection n'était élevée à la maison.

Telle fut l'origine de cette sorte d'intimité qui prit place entre eux dans la première quinzaine qui suivit le départ de Mlle Bertram, une intimité résultant principalement du désir de Mlle Crawford de quelque chose de neuf, et qui n'avait que peu de réalité dans les sentiments de Fanny. Fanny lui rendit visite tous les deux ou trois jours : cela semblait une sorte de fascination : elle n'aurait pu se sentir à l'aise sans y aller, et cependant elle ne l'aimait pas, elle ne pensait pas comme

elle, et ne tirait de sa conversation aucun autre plaisir qu'une distraction occasionnelle, et cela souvent à cause de son jugement car il était alimenté par des plaisanteries sur le peuple ou sur des sujets qu'elle aurait voulu voir respectés. Elle allait chez elle, cependant, et elles flânèrent ensemble pendant de nombreuses demi-heures dans les bosquets de Mme Grant, la température étant exceptionnellement douce pour ce moment de l'année ; et s'aventurant même quelquefois à s'asseoir sur l'une des branches maintenant plutôt dépouillées, restant peut-être là jusqu'à ce qu'au milieu d'une des tendres exclamations de Fanny, à propos des douceurs d'un automne si clément, elles soient forcées, par une froide rafale s'élevant soudainement et faisant tomber autour d'elles les dernières feuilles jaunes, de descendre et de marcher pour se réchauffer.

– Ceci est beau, très beau, disait Fanny regardant autour d'elle alors qu'elles s'étaient ainsi assises ensemble un jour, chaque fois que je viens dans ce bosquet je me sens plus impressionnée par son aspect touffu et sa beauté. Il y a trois ans, ce n'était rien qu'une haie rude le long du côté supérieur du champ, on n'aurait rien pu y voir, ni penser que le coin pourrait devenir une promenade et il est difficile de dire s'il est plus apprécié comme commodité que comme ornement, et peut-être que dans trois autres années, nous aurons oublié – presque oublié ce qu'il était précédemment. Combien étonnants, combien merveilleux les opérations du temps et les changements de l'esprit humain !

Et suivant l'évolution de sa pensée, elle ajouta bientôt :

– Si l'une des facultés de notre nature peut être appelée *plus* merveilleuse que les autres, je crois que c'est la mémoire. Il semble y avoir quelque chose de plus incompréhen-

sible dans les pouvoirs, les défauts, les inégalités de la mémoire que dans aucune autre activité de notre intelligence. La mémoire est parfois si fidèle, si serviable, si utile pour d'autres, si égarée et si faible, et pour d'autres encore, si tyrannique et hors de contrôle. Nous sommes, c'est certain, un miracle à tous points de vue, mais nos pouvoirs de nous souvenir et d'oublier semblent être particulièrement au delà de tout ce qu'on peut trouver.

Mlle Crawford, indifférente et inattentive, n'avait rien à dire, et Fanny, s'en apercevant, ramena son propre esprit vers ce qui pouvait l'intéresser.

– Il peut sembler impertinent pour moi de louanger, cependant je dois admirer le goût que Mme Grant a montré dans tout ceci. Il y a une telle simplicité tranquille dans le plan de cette promenade ! Aucun désir de recherche.

– Oui, répliqua Mlle Crawford négligemment, c'est très bien pour un endroit de cette sorte, on ne pense pas à l'étendue ici, et entre nous, jusqu'à mon arrivée à Mansfield, je ne m'étais jamais imaginé un curé de campagne aspirant à un bosquet, ni à aucune chose de ce genre.

– Je suis si heureuse de voir la luxuriance de cette verdure, dit Fanny en réponse, le jardinier de mon oncle dit toujours que le sol d'ici est meilleur que le sien, et il semble en être ainsi d'après la croissance des lauriers et de tous les arbustes verts en général. Le feuillage perpétuel ! Comme ce feuillage est beau, bien venu et merveilleux ! Quand on y pense, quelle étonnante variété de la nature ! Dans certaines régions, nous savons que tous les arbres à peu près perdent leurs feuilles, mais cela ne rend pas moins étonnant le fait que le même sol et le même soleil nourrissent différemment les plantes dans la première règle et la première loi de leur

existence. Vous allez me croire lyrique, mais quand je suis à l'extérieur, spécialement quand je suis assise à l'extérieur, je me sens très apte à éprouver une sorte de tendre admiration. On ne peut pas fixer ses yeux sur la plus commune production de la nature sans que l'imagination y trouve matière à errer !

– Pour dire la vérité, répliqua Mlle Crawford, je suis quelque peu pareille au fameux doge à la cour de Louis XIV, et je peux déclarer que je ne vois, dans ce bosquet, aucune merveille égale au fait de m'y voir. Si quelqu'un m'avait dit, il y a un an, que cet endroit serait ma maison, que je passerais ici un mois après l'autre, comme je l'ai fait, je ne l'aurais certainement pas cru. Il y aura maintenant bientôt cinq mois que je suis ici et, de plus, ce sont les cinq mois les plus tranquilles que j'aie jamais vécus.

– Trop tranquilles pour vous, je crois !

– J'aurais dû penser ainsi moi-même en théorie, mais – et ses yeux s'éclairèrent quand elle parla – je n'ai jamais vécu un été aussi heureux. Mais alors – avec un air plus soucieux et une voix plus basse – je ne peux dire à quoi il peut me conduire.

Le cœur de Fanny battait rapidement et elle ne se sentait pas à même de soupçonner ou de solliciter quelque chose de plus. Mlle Crawford, cependant, continua avec une animation renouvelée :

– Je suis consciente d'être de loin plus réconciliée avec une vie à la campagne que je n'avais jamais supposé l'être. Je peux même supposer qu'il est plaisant de passer la moitié de l'année à la campagne et, suivant certaines circonstances, très plaisant. Une maison élégante, modeste, au centre de re-

lations familiales ; des réunions continuelles parmi elles ; être à la tête de la meilleure société du voisinage, être considérée, peut-être, comme la conduisant même plus que ceux qui ont une fortune plus conséquente ; se détourner d'un joyeux cercle de tels amusements pour rien de pire qu'un tête-à-tête avec la personne que l'on trouve la plus agréable au monde. Il n'y a rien d'effrayant dans cette image, n'est-ce pas, Mlle Price ? On n'a pas besoin d'envier la nouvelle Mme Rushworth avec une maison pareille !

– Envier Mme Rushworth ! fut tout ce que Fanny réussit à dire.

– Allons ! allons ! Ce serait très incorrect de notre part d'être sévères envers Mme Rushworth, car je prévois que nous lui devrons beaucoup d'heures gaies, brillantes et joyeuses. Je présume que, tous, nous serons souvent à Sotherton l'autre année. Un mariage tel que celui que fit Mlle Bertram est une bénédiction publique. Car les premiers plaisirs de l'épouse de M. Rushworth doivent être d'emplir sa maison et de donner les meilleurs bals de toute la région.

Fanny se taisait, et Mlle Crawford était retombée dans ses pensées, quand, soudain, levant les yeux après quelques minutes, elle s'exclama :

– Oh ! le voici…

Ce n'était pas M. Rushworth, cependant, mais Edmond, qui apparut, marchant vers elle avec Mme Grant.

– Ma sœur et M. Bertram. Je suis si contente que votre cousin aîné soit parti, de façon à ce qu'il puisse de nouveau être M. Bertram. Il y a quelque chose dans le son de M. *Edmond* Bertram, si formel, si pitoyable, si « jeune frère », que je le déteste.

– Comme nous sentons différemment ! s'écria Fanny. Pour moi, le son de *Monsieur* Bertram est si froid, sans signification ; il est sans aucune chaleur et sans aucun caractère ! Cela convient juste à un gentleman, et c'est tout. Mais il y a de la noblesse dans le nom de Edmond. C'est un nom d'héroïsme et de renommée, de rois, de princes et de chevaliers ; il est plein d'esprit de chevalerie et de chaude affection.

– Je vous accorde que le nom est bon en lui-même, et *Lord* Edmond ou *Sir* Edmond ont un son délicieux, mais si vous le considérez en lui-même, l'annonce de M. et Mme Edmond n'est pas supérieure à celle de M. John ou M. Thomas. Bon, allons les rejoindre et les désappointer au milieu de leurs considérations sur le fait de s'asseoir à l'extérieur à ce moment de l'année, en étant debout avant qu'ils puissent commencer !

Edmond les retrouvait avec un plaisir particulier. C'était la première fois qu'il les voyait depuis le début de ces meilleures relations dont il avait entendu parler avec grande satisfaction. Une amitié entre deux personnes qui lui étaient si chères était exactement ce qu'il pouvait souhaiter. Et si toute l'influence de cette affectueuse compréhension eût pu être mesurée, il n'aurait pu, en aucune façon, considérer Fanny comme étant la seule, ou même la grande bénéficiaire d'une telle amitié.

– Bon, dit Mlle Crawford, et ne nous grondez-vous pas pour notre imprudence ? Croyez-vous que nous sommes venues nous asseoir ici rien que pour vous entendre en parler, et être suppliées de ne plus jamais le faire ?

– Peut-être aurais-je pu vous gronder, dit Edmond, si chacune de vous avait été assise seule, mais tant que vous êtes fautives ensemble, je peux pardonner beaucoup.

– Elles ne peuvent pas avoir été assises longtemps, s'écria Mme Grant, car lorsque je suis montée prendre mon châle, je les ai vues de la fenêtre de l'escalier et elles se promenaient.

– Et réellement, ajouta Edmond, le jour est si doux que le fait que vous vous soyez assises pour quelques minutes peut difficilement être considéré comme une imprudence. Notre température ne peut pas toujours être jugée d'après le calendrier. Nous pouvons quelquefois prendre de plus grandes libertés en novembre qu'en mai.

– Ma parole, s'écria Mlle Crawford, vous êtes les deux amis les plus décevants et les plus insensibles que j'aie jamais rencontrés ! Il n'y a pas moyen de vous causer un moment d'inquiétude. Vous ne savez pas combien nous avons souffert, combien nous avons été glacées ! Mais j'ai longtemps considéré M. Bertram comme l'un des plus mauvais sujets à émouvoir, et qui ne se laisse pas attendrir par ces petites manœuvres contre le bon sens qu'une femme pourrait commettre. Je n'avais fondé qu'un tout petit espoir sur lui, d'ailleurs, mais vous, Mme Grant, ma sœur, ma propre sœur, je pense que j'avais le droit de vous voir un peu alarmée !

– Ne vous flattez pas vous-même, ma très chère Mary. Vous n'avez pas la moindre chance de m'émouvoir. J'ai mes inquiétudes, mais elles sont dans un tout autre domaine, et si j'avais pu influencer la température, vous auriez eu un vent d'est bien glacé, soufflant vers vous tout le temps, car il y a certaines de mes plantes que Robert veut laisser dehors à

cause de la douceur des nuits, et je sais comment cela va finir, car nous allons avoir un brusque changement dans la température, une forte gelée survenant tout d'un coup, surprenant tout le monde (au moins Robert) et je les perdrai toutes ; et, ce qui est pire, le cuisinier vient juste de me dire que la dinde que je souhaitais particulièrement ne pas préparer avant dimanche, car je sais combien le Dr. Grant s'en serait plus réjoui alors, après les fatigues de la journée, ne pourra pas être gardée plus tard que demain. Ces choses ressemblent à des griefs et me font penser que la température est tout à fait hors de saison.

– Les douceurs de la conduite d'un ménage à la campagne… dit Mlle Crawford malicieusement. Recommandez-moi au pépiniériste et au marchand de volailles.

– Ma chère enfant, recommandez le Dr. Grant au doyenné de Westminster et de Saint-Paul et je serai aussi heureuse de votre pépiniériste et de votre marchand de volailles que vous pourriez l'être.

– Oh ! ne pouvez-vous rien faire d'autre que ce que vous faites généralement : être ennuyée assez souvent et ne pas perdre votre sang-froid ?

– Merci, mais l'on ne peut éviter ces petits ennuis, Mary. Que l'on vive où l'on peut ! et quand vous serez installée en ville et que je viendrai vous voir, j'ose dire que je vous trouverai, avec les vôtres, regrettant le pépiniériste ou le marchand de volailles. Leur éloignement et leur manque de ponctualité ou leurs prix exorbitants et leurs fraudes, entraîneront tous les quatre les plus amères lamentations.

– J'ai l'intention d'être trop riche pour me lamenter ou pour éprouver la moindre chose de cette sorte. Un large re-

venu est la meilleure recette du bonheur, d'après ce que j'ai toujours entendu dire. Il m'assurera certainement toute la myrte et une bonne part de dindon.

– Vous avez l'intention d'être très riche ? dit Edmond, avec un regard qui, aux yeux de Fanny, avait une grande signification.

– Certainement. Vous pas ? Ne le désirons-nous pas tous ?

– Je ne peux faire aucun projet qu'il soit tellement en dehors de mon pouvoir de réaliser. Mlle Crawford peut choisir son degré de richesse. Elle a seulement à établir le nombre de milliers qu'elle désire pour l'année et il n'y a pas de doute sur leur venue. Mes intentions sont seulement de ne pas être pauvre.

– Par la modération et l'économie, et en proportionnant vos désirs à votre revenu, et tout cela ! Je vous comprends, et c'est un plan vraiment bon pour une personne de votre époque, avec des moyens tellement limités et des relations sans importance. Que pouvez-vous désirer, sinon vous maintenir décemment ? Vous n'avez pas beaucoup de temps devant vous, et vos relations ne sont même pas en mesure de pouvoir faire quelque chose pour vous, ou de vous mortifier par le contraste de leur propre richesse et de ses conséquences. Soyez honnête et pauvre, par tous les moyens, mais je ne vous envierai pas. J'ai un beaucoup plus grand respect pour ceux qui sont honnêtes et riches.

– Votre degré de respect pour l'honnêteté, pauvre ou riche, est précisément une chose avec laquelle je n'ai aucun rapport. Je ne veux pas dire que je serai pauvre. La pauvreté est exactement ce contre quoi j'ai décidé d'être. L'honnêteté,

entre les deux, dans l'état intermédiaire des convenances sociales, est ce que je suis le plus décidé à respecter.

Mais je me considère comme étant en dessous, si j'aurais pu être plus haut ! Je dois considérer comme inférieure toute situation obscure quand j'aurais pu m'élever à la distinction.

– Mais comment peut-il s'élever ? Comment mon honnêteté peut-elle s'élever jusqu'à n'importe quelle distinction ?

Ceci n'était pas une question à laquelle on pût répondre facilement, et occasionna un « Oh » de certaine longueur chez la bonne dame avant qu'elle pût ajouter :

– Vous devriez être au Parlement, ou vous devriez être entré à l'armée depuis dix ans.

– Quant à mon entrée au Parlement, je crois que je devrai attendre jusqu'à ce qu'il y ait une assemblée spéciale pour la représentation des fils cadets qui n'ont que peu pour vivre. Non, Mlle Crawford, ajouta-t-il, dans un ton plus sérieux, il y a des distractions auxquelles je ne pourrais jamais m'attendre sans me sentir bien misérable – sans absolument aucune possibilité de les obtenir – mais elles sont d'un caractère différent.

Un regard conscient, tandis qu'il parlait, et ce qui semblait être une vive attention pour ses manières de la part de Mlle Crawford tandis qu'elle répondait en riant, étaient une source de soucis pour Fanny, et se sentant complètement incapable de prendre soin, comme elle aurait dû, de Mme Grant, à côté de qui elle se trouvait maintenant, comme les autres, elle avait presque résolu de rentrer immédiatement chez elle, et n'attendait plus que le courage de le dire, lorsque le son de la grande cloche de Mansfield Park sonnant

trois heures, lui rappela qu'elle avait réellement été absente plus longtemps que d'habitude et solutionna le problème qu'elle se posait, pour savoir si oui ou non elle allait quitter Mansfield maintenant, et comment, et l'amena à une rapide issue. Sans plus tarder, elle commença directement ses adieux, et Edmond commença, au même moment, à faire savoir que sa mère s'était enquise d'elle et qu'il était venu jusqu'au presbytère dans le but de la ramener avec lui.

La hâte de Fanny augmenta, et sans supposer qu'au moins Edmond l'attendit, elle se serait dépêchée seule, mais l'allure de tous était rapide et ils l'accompagnèrent tous dans la maison, à travers laquelle il était nécessaire de passer. Le Dr. Grant était dans le vestibule, et comme ils s'arrêtaient pour lui parler, elle s'aperçut, d'après les manières d'Edmond, qu'il avait voulu dire qu'il l'accompagnerait. Lui aussi prenait congé. Elle ne pouvait pas ne pas être reconnaissante. Au moment du départ, Edmond fut invité par le Dr. Grant à venir manger avec lui le jour suivant ; et Fanny eut à peine le temps d'éprouver un sentiment déplaisant à cette occasion, que Mme Grant, avec un soudain mouvement, se tourna vers elle et lui demanda également le plaisir de sa compagnie.

C'était une attention si nouvelle, une circonstance si parfaitement nouvelle dans les événements de la vie de Fanny, qu'elle en fut toute surprise et embarrassée, et pendant qu'elle bredouillait sa grande gratitude et : « Mais elle ne supposait pas que cela serait en son pouvoir », elle regardait vers Edmond, attendant son opinion et son aide. Mais Edmond, heureux de lui voir offerte une telle possibilité de bonheur, et certifiant, d'un demi-regard et d'une demi-phrase, qu'elle n'aurait aucune objection à faire, mais que du côté de sa tante, il n'imaginait pas que sa mère pût faire au-

cune difficulté pour la retenir et, d'avance, donnait son avis, décida que l'invitation devrait être acceptée ; et, quoique Fanny ne voulût pas s'aventurer, même avec ses encouragements, à montrer une si audacieuse indépendance, il fut vite décidé, si aucun avis contraire n'était perçu, que Mme Grant pouvait compter sur elle.

– Et vous savez ce que sera votre dîner, dit Mme Grant, souriant : le dindon – et, je vous assure, une très bonne pièce ; car, mon cher – se tournant vers son mari – le cuisinier insiste pour que le dindon soit préparé demain.

– Très bien, très bien, cria le Dr. Grant, tout est pour le mieux. Je suis content de savoir que nous ayons une aussi bonne chose dans la maison. Mais Mlle Price et M. Edmond Bertram, j'ose le dire, tenteront leur chance. Aucun de nous ne désire connaître la note des frais. Une amicale réunion, et non un fin dîner, est tout ce que nous avons en vue. Un dindon ou une oie, ou un gigot de mouton, ou quoi que votre cuisinier choisisse de nous donner.

Les deux cousins marchèrent ensemble vers la maison, et excepté l'immédiate discussion pour l'invitation, dont Edmond parla avec la plus chaude satisfaction, comme particulièrement désirable pour l'intimité dans laquelle il la voyait établie avec tant de plaisir, ce fut une promenade silencieuse ; car, ayant épuisé ce sujet, il devint pensif et ne s'intéressa à aucun autre.

CHAPITRE V

– Mais pourquoi Mme Grant devait-elle inviter Fanny, disait Lady Bertram. Comment en vint-elle à penser à inviter Fanny ? Fanny ne dîna jamais là, vous savez, dans ces occasions. Je ne puis la laisser aller, et je suis sûre qu'elle n'en a pas envie. Fanny, vous ne le désirez pas, n'est-ce pas ?

– Si vous lui posez une telle question, cria Edmond, empêchant sa cousine de parler, Fanny dira immédiatement « Non », mais je suis sûr, ma chère mère, qu'elle aimerait y aller ; et je ne puis voir pourquoi elle n'aimerait pas.

– Je ne peux imaginer pourquoi Mme Grant songerait à l'inviter ? Elle ne l'a jamais fait précédemment. Elle invitait vos sœurs de temps en temps, mais elle n'a jamais demandé Fanny.

– Si vous ne pouvez pas vous passer de moi, Ma'am, dit Fanny dans un ton résigné.

– Mais ma mère aura mon père avec elle toute la soirée.

– En effet, cela sera ainsi.

– Supposez que vous demandez l'opinion de mon père, Ma'am.

– C'est une bonne idée. Je le ferai, Edmond. Je demanderai à Sir Thomas, dès qu'il rentrera, si je puis me passer d'elle.

– Comme vous voulez, Ma'am, à ce point de vue, mais je voulais dire : Demandez à mon père si l'invitation doit être acceptée ou non, et je pense qu'il considérera comme juste, pour Mme Grant aussi bien que pour Fanny que, comme c'est la première invitation, elle doive être acceptée.

– Je ne sais pas. Nous lui demanderons. Mais il sera très surpris que Mme Grant ait invité Fanny.

Il n'y avait plus rien à dire, à ce sujet ni à aucun sujet, jusqu'à l'arrivée de Sir Thomas ; mais le sujet impliquant le confort de sa propre soirée du lendemain, il était réellement à l'avant-plan de l'esprit de Lady Bertram qui, une demi-heure plus tard, comme son mari passait la tête pour une minute en rentrant de la plantation, le rappela alors qu'il avait déjà presque fermé la porte.

– Sir Thomas, arrêtez-vous un moment, j'ai quelque chose à vous dire.

Son ton de calme langueur, car elle ne prenait jamais la peine d'élever la voix, était toujours entendu et suivi, et Sir Thomas revint. Son histoire commença, et Fanny se glissa immédiatement hors de la chambre ; s'entendre être le sujet de quelque discussion avec son oncle, c'était plus que ses nerfs ne pourraient supporter. Elle était anxieuse, elle le savait, plus anxieuse qu'elle n'aurait dû l'être – car quelle importance, après tout, qu'elle aille ou qu'elle reste ? Mais si son oncle passait un grand moment à considérer et à décider, et, avec de très graves regards, et ces graves regards dirigés vers elle et finalement contre elle, et décidait contre elle, elle pourrait ne pas être capable de paraître assez soumise et indifférente. Pendant ce temps, sa cause se développait favorablement. Cela commença de la part de Lady Bertram, par :

– J'ai quelque chose à vous dire qui vous surprendra. Mme Grant a invité Fanny à dîner.

– Bien, dit Sir Thomas, comme s'il attendait quelque chose de plus pour s'étonner.

– Edmond désire qu'elle y aille. Mais puis-je me passer d'elle ?

– Elle arrivera tard, dit Sir Thomas prenant sa montre, mais quelle est votre difficulté ?

Edmond se trouva obligé de parler et remplit les vides de l'histoire de sa mère. Il dit le fait, et elle eut juste à ajouter :

– C'est étrange, car Mme Grant n'a jamais eu l'habitude de l'inviter !

– Mais c'est très naturel, dit Sir Thomas après une courte délibération, maintenant qu'il n'y a plus de sœur dans l'endroit, il n'y a rien qui, dans mon opinion, pourrait être plus naturel. Le fait que Mme Grant fait preuve de civilité envers Mlle Price, envers la nièce de Lady Bertram, ne devrait pas demander d'explication. La seule surprise que je puis ressentir est que ceci soit la *première* occasion de le témoigner. Fanny était parfaitement juste en ne donnant qu'une réponse conditionnelle. Elle semble se conduire comme elle doit. Mais comme je conclus qu'elle doit désirer y aller, car les jeunes aiment de se trouver ensemble, je ne vois aucune raison pour lui refuser cette faveur.

– Mais puis-je me passer d'elle, Sir Thomas ?

– Parfaitement, je crois que vous le pouvez.

– C’est toujours elle qui fait le thé, vous savez, quand ma sœur n’est pas ici.

– Votre sœur, peut-être, se résoudra à passer la journée avec nous, et je serai certainement à la maison.

– Très bien, alors, Fanny peut partir, Edmond.

La bonne nouvelle la suivit vite. Edmond frappa à sa porte en se rendant dans sa chambre :

– Bien, Fanny, tout s’est heureusement arrangé, et sans la moindre hésitation de la part de votre oncle. Il n’avait qu’une opinion. Vous allez y aller.

– Merci, je suis si heureuse, fut la réponse instinctive de Fanny.

Cependant, quand elle se détourna de lui et ferma la porte, elle ne put s’empêcher de penser : « Et pourtant, pourquoi suis-je si heureuse ? Car je ne suis pas certaine que je ne verrai ni n’entendrai là quelque chose qui puisse me peiner ? »

En dépit de cette conviction, cependant, elle était heureuse. Aussi simple que cette invitation pût sembler pour d’autres yeux, elle avait une importance et une nouveauté pour les siens, car en décomptant la journée à Sotherton, elle avait rarement dîné dehors auparavant, et bien qu’elle ne s’éloignât que d’un demi-mille et seulement pour y rencontrer trois personnes, c’était quand même dîner dehors, et tous les petits détails de la préparation étaient des plaisirs en eux-mêmes.

Elle ne recevait ni sympathie ni assistance de la part de ceux qui auraient dû comprendre ses sentiments et diriger ses goûts, car Lady Bertram n’avait jamais pensé à se rendre

utile à personne, et Mme Norris, lorsqu'elle vint le lendemain, à la suite d'un appel matinal et d'une invitation de Sir Thomas, était de très mauvaise humeur et semblait n'avoir que la seule intention de diminuer, autant que possible, le plaisir présent et futur de sa nièce.

– Croyez-moi, Fanny, vous êtes bien favorisée de rencontrer tant d'attention et de bonté. Vous devriez être très reconnaissante envers Mme Grant de ce qu'elle ait pensé à vous, et envers votre tante de ce qu'elle vous y laisse aller, et vous devriez considérer cela comme quelque chose d'extraordinaire, car je suis sûre que vous vous rendez compte qu'il n'y a réellement aucune raison pour que vous soyez invitée en une telle occasion, ou que vous dîniez jamais dehors ; et c'est une chose que vous ne devez pas vous attendre à voir se répéter. Vous ne devez pas non plus vous imaginer que cette invitation signifie un compliment particulier pour vous ; le compliment s'adresse à votre oncle, votre tante et moi. Mme Grant pense que c'est une civilité qu'elle nous doit de faire un peu attention à vous, autrement cela ne lui serait jamais venu en tête, et vous pouvez être tout à fait certaine que si votre cousine Julia avait été à la maison, vous n'auriez pas été invitée du tout.

Mme Norris avait si ingénieusement exclu toute faveur de la part de Mme Grant, que Fanny, qui se sentait obligée de répondre, put seulement dire qu'elle était très obligée de ce que sa tante Bertram la laissait aller, et qu'elle avait l'intention de mettre le travail du soir de sa tante dans un état tel qu'on pourrait s'empêcher de la croire absente.

– Oh ! si cela dépend de cela, votre tante peut très bien se passer de vous, sinon elle ne vous permettrait pas d'y aller. Je serai ici, aussi soyez tout à fait tranquille au sujet de

votre tante. Et j'espère que vous aurez une journée très agréable et que vous trouverez chaque chose aussi délicieuse que possible. Mais je dois remarquer que cinq est le plus ennuyeux de tous les nombres pour s'asseoir à table, et je ne puis m'empêcher d'être surprise qu'une femme aussi élégante que Mme Grant n'ait rien pu arranger de mieux ! Et autour de leur énorme grande et large table, qui remplit si terriblement la chambre ! Si le docteur avait accepté de prendre ma table à dîner quand je suis partie, comme n'importe quelle personne de bon sens l'aurait fait, au lieu de prendre cette nouvelle et absurde table qui est plus large, vraiment plus large que la table du dîner ici, ç'aurait été infiniment mieux ! Et combien plus ç'aurait été respecté ! Car les gens ne sont jamais respectés quand ils sortent de leur propre sphère. Rappelez-vous cela, Fanny. Cinq, seulement cinq à s'asseoir autour de cette table ! Quoi qu'il en soit, vous aurez à dîner en suffisance pour dix, j'ose le dire.

Mme Norris reprit sa respiration et continua :

– Le non sens et la folie des gens sortant de leur rang et essayant de paraître plus qu'ils ne sont, me font croire que j'ai raison de vous donner une suggestion, Fanny, maintenant que vous allez dans le monde sans aucun de nous : et je vous supplie avec force de ne pas vous mettre en avant, de ne pas parler et donner votre opinion, comme si vous étiez l'une de vos cousines, comme si vous étiez cette chère Mme Rushworth ou Julia. Cela n'ira jamais, croyez-moi. Rappelez-vous, où que vous soyez, que vous devez être l'inférieure et la dernière, et quelle que soit l'attitude de Mlle Crawford au presbytère. Vous n'avez pas à prendre sa place. Et en ce qui concerne votre départ, le soir, vous devez rester juste aussi longtemps qu'Edmond le décidera. Rapportez-vous-en à lui pour cela.

– Oui, Ma'am, je ne penserai pas à autre chose.

– Et s'il pleuvait – ce que je crois très probable, car je n'ai jamais vu de ma vie de telles menaces d'un soir pluvieux – vous devez vous arranger du mieux que vous le pouvez et ne pas espérer que la voiture sera envoyée pour vous. Je ne rentrerai certainement pas à la *maison* ce soir et, de ce fait, la voiture ne sera pas sortie pour moi ; ainsi vous devez vous accommoder de ce qui peut arriver et prendre vos affaires en conséquence.

Sa nièce trouvait cela parfaitement raisonnable ; elle estimait ses propres désirs de confort aussi bas que Mme Norris elle-même pourrait le faire, et quand Sir Thomas, aussitôt après, dit en ouvrant la porte :

– Fanny, à quel moment voulez-vous que la voiture vienne ?

Elle ressentit un tel étonnement qu'elle se sentit incapable de parler.

– Mon cher Sir Thomas, cria Mme Norris, rouge de colère, Fanny peut marcher.

– Marcher ! répéta Sir Thomas sur un ton sans réponse, avec la plus haute dignité et en avançant dans la chambre. Ma nièce, aller à pied vers un dîner où elle est invitée, en ce moment de l'année ! Est-ce que quatre heures vingt vous convient ?

– Oui, Monsieur, fut l'humble réponse de Fanny, donnée comme si elle éprouvait presque les sentiments d'un criminel envers Mme Norris ; et, ne supportant pas de rester avec elle dans ce qui aurait pu sembler un secret état de triomphe, elle suivit son oncle hors de la pièce, étant restée après lui assez

longtemps pour entendre ces mots prononcés avec une coléreuse agitation :

– Tout à fait inutile ! Beaucoup trop aimable ! Mais Edmond y va – vrai – c'est pour Edmond – j'ai observé qu'il était enroué, jeudi soir.

Mais cela ne pouvait en imposer à Fanny. Elle sentait que la voiture était pour elle, et pour elle seule ; et cette délicatesse de son oncle, venant immédiatement après un tel discours de sa tante, lui coûta des larmes de gratitude quand elle fut seule.

Le cocher arriva à la minute suivante ; l'autre minute amena le gentleman ; et comme la dame était, avec la plus grande crainte d'être en retard, restée assise quelques minutes dans le salon, Sir Thomas les vit sortir juste dans le temps que ses propres habitudes de correcte ponctualité auraient requis.

– Maintenant, je dois vous regarder, Fanny, dit Edmond, avec le gentil sourire d'un frère affectueux, et vous dire que je vous aime ainsi, et, pour autant que je puisse en juger par cette lumière, vous semblez très gentiment mise. Que portez-vous ?

– La nouvelle robe que mon oncle a été si bon de me donner pour le mariage de ma cousine, j'espère qu'elle n'est pas trop belle, mais j'ai pensé que je devais la mettre aussi vite que je le pourrais, car il se peut que je n'aie plus d'autre occasion durant tout l'hiver. J'espère que vous ne me trouvez pas trop bien.

– Une femme ne peut jamais être trop bien quand elle est tout en blanc ; non, je ne vois rien de trop bien pour vous ; tout est parfaitement ce qu'il faut. Votre toilette

semble très jolie. J'aime ce tissu moiré. Est-ce que Mlle Crawford n'a pas une robe qui lui ressemble ?

En approchant du presbytère, ils passèrent tout près de l'écurie et de la remise des voitures.

– Hé ! dit Edmond, il y a du monde, voici une voiture. Qui ont-ils reçu pour nous rencontrer ?

Et baissant la glace de côté pour mieux distinguer :

– C'est à Crawford, c'est le barouchet[1] de Crawford ! Je proteste ! Ce sont ses deux propres hommes qui la remisent dans son ancien coin. Il est ici, évidemment. C'est une grande surprise, Fanny. Je serai très content de le voir.

Ce n'était ni le temps ni l'occasion pour Fanny de dire combien elle sentait différemment ; mais l'idée d'avoir quelqu'un pour l'observer augmenta beaucoup l'agitation avec laquelle elle accomplit la terrible cérémonie d'entrée dans le salon.

Dans le salon, il y avait certainement M. Crawford ; il était arrivé depuis juste assez de temps pour être prêt pour le dîner ; et les sourires et les regards contents des trois autres debout autour de lui, montraient combien était appréciée sa soudaine résolution de passer quelques jours chez eux en quittant Bath. La rencontre fut très cordiale entre lui et Edmond et, excepté pour Fanny, le plaisir était général ; et, même pour elle, il pouvait y avoir quelque avantage à sa présence, car chaque addition au nombre des invités devait plu-

---

[1] Le barouchet était une ancienne voiture à quatre places, tirée par des chevaux. (N. D. T.)

tôt aider son ferme désir de rester assise, en silence, et sans qu'on s'occupât d'elle. Elle dut bientôt s'en rendre compte, car bien qu'elle dût accepter, comme son propre esprit le lui disait, en dépit de l'opinion de sa tante Norris, d'être la principale dame de la compagnie, et toutes les petites conséquences s'ensuivant, elle trouva, pendant qu'ils étaient à table, un tel flux heureux dans la conversation qu'elle ne fut pas requise d'y prendre part. Il y avait tant à dire entre le frère et la sœur à propos de Bath, tant de choses entre les deux jeunes gens à propos de chasse, tant de choses à propos de la politique entre M. Crawford et le Dr. Grant, et sur tout et sur tous ensemble entre M. Crawford et Mme Grant, pour lui laisser la plus charmante perspective de n'avoir qu'à écouter tranquillement et passer une journée très agréable. Elle ne pouvait complimenter le nouvel arrivant, de toute façon, sans manifester de l'intérêt à un plan pour l'extension de son séjour à Mansfield : envoyer chercher ses chevaux à Norfolk, ce qui, suggéré par le Dr. Grant, conseillé par Edmond, et chaudement approuvé par les deux sœurs, fut rapidement en possession de son esprit ; et il semblait désirer être encouragé même par elle pour se décider. Son opinion fut recherchée probablement comme devant renchérir sur les autres, mais ses réponses furent aussi courtes et indifférentes que la civilité le lui permettait. Elle ne pouvait souhaiter qu'il reste et aurait préféré qu'il ne lui ait pas parlé.

Ses deux cousines absentes, spécialement Maria, lui revinrent davantage à l'esprit en le voyant, mais aucun souvenir embarrassant n'affectait son esprit à lui. Il était de nouveau au même point où tout s'était passé précédemment et, apparemment, aussi désireux de rester et d'être heureux sans les demoiselles Bertram, que s'il n'avait jamais connu Mansfield en aucun autre état. Elle les entendit lui parler de cela uniquement en général, jusqu'à ce qu'ils fussent tous à nou-

veau réunis dans le salon, quand Edmond, étant engagé à l'écart dans une conversation sur quelque sujet d'affaires avec le Dr. Grant, ce qui semblait les absorber entièrement, et Mme Grant étant occupée à la table à thé, il commença à parler d'elles plus particulièrement avec son autre sœur.

Avec un sourire significatif, qui le fit haïr entièrement par Fanny, il dit :

– Ainsi, Rushworth et sa belle épouse sont à Brighton. Je comprends. Heureux homme !

– Oui, ils sont allés là-bas, il y a environ quinze jours. Mlle Price, est-ce juste ? Et Julia est avec eux ?

– Et M. Yates, je présume, n'est pas loin ?

– M. Yates ? Oh, nous ne savons rien de M. Yates. Je ne pense pas qu'il figure dans les lettres adressées à Mansfield, n'est-ce pas, Mlle Price ? Je pense que mon amie Julia a mieux à faire qu'à entretenir son père de M. Yates.

– Pauvre Rushworth, avec ses quarante-deux répliques ! continua Crawford. Personne ne pourra jamais les oublier. Pauvre garçon ! Je vois maintenant sa peine et son désespoir. Je me trompe beaucoup si sa chère Maria désire jamais qu'il déclame ses quarante-deux répliques.

Ajoutant, avec un sérieux momentané :

– Elle est trop bien pour lui, beaucoup trop bien.

Et alors, changeant de nouveau son ton avec une galante gentillesse, et s'adressant à Fanny, il dit :

– Vous étiez la meilleure amie de M. Rushworth. Votre gentillesse et votre patience ne pourront jamais être ou-

bliées, votre infatigable patience en essayant de le rendre capable d'étudier son rôle, en essayant de lui donner un cerveau que la nature lui a refusé. Il se peut qu'il n'ait pas assez de sens lui-même pour priser votre amabilité, mais je peux me risquer à dire que c'était à l'honneur de tout le reste de la société.

Fanny rougit, mais ne dit rien.

– C'est un rêve, un plaisant rêve, continua-t-il, après quelques minutes de rêverie. Je songerai toujours à nos spectacles avec un plaisir exquis. Il y avait un tel intérêt, une telle animation, une telle dépense d'esprit ! Chacun le sentait. Nous étions tous intéressés. Il y avait de l'occupation, de l'espoir, de la sollicitude, du mouvement pour chaque heure du jour. Toujours quelque petite objection, quelque petit doute, quelque petite anxiété à surmonter. Je n'ai jamais été plus heureux.

Avec une silencieuse indignation, Fanny se répéta à elle-même :

« Jamais plus heureux ! Jamais plus heureux qu'en faisant ce que vous saviez être injustifiable ! Jamais plus heureux qu'en vous conduisant d'une façon si déshonorante et si inhumaine. Oh ! quel homme corrompu ! »

– Nous avons été malchanceux, Mlle Price, continua-t-il à voix plus basse, afin de ne pas être entendu d'Edmond, et ne se rendant pas compte du tout des sentiments de la jeune fille. Nous avons certainement été malchanceux. Une autre semaine, rien qu'une autre semaine aurait été suffisante pour nous. Je pense que si nous avions pu disposer des événements – si Mansfield Park avait été sous l'influence des vents juste pour une semaine ou deux aux environs de l'équinoxe,

il y aurait eu une différence. Non pas que nous aurions compris sa sécurité à cause de quelque terrible température, mais simplement à cause d'un vent vraiment contraire, ou calme. Je pense, Mlle Price, que nous aurions été satisfaits avec une semaine de calme dans l'Atlantique à cette saison.

Il semblait déterminé à avoir une réponse et Fanny, détournant son visage, avec un ton plus sérieux que d'habitude :

– Aussi loin que cela me concerne, Monsieur, je n'aurais pas voulu retarder son retour d'un jour. Mon oncle désapprouvait tout cela si entièrement, quand il arriva, que, dans mon opinion, chaque chose avait complètement été assez loin.

Elle ne lui avait jamais tant parlé à la fois dans sa vie, et elle n'avait jamais parlé à personne sur un ton aussi colérique, et quand son discours fut fini, elle trembla et rougit de sa propre audace.

Il fut surpris, mais après l'avoir considérée en silence pendant quelques minutes, il répondit sur un ton plus calme, plus grave, et plein de conviction :

– Je crois que vous avez raison. C'était plus amusant que prudent. Nous devenions trop bruyants.

Et ensuite, détournant la conversation, il aurait voulu l'engager sur quelque autre sujet, mais ses réponses étaient si timides et si peu engageantes, qu'il ne put avancer en aucun.

Mlle Crawford, qui avait à plusieurs reprises regardé le Dr. Grant et Edmond, observa alors :

– Ces messieurs doivent avoir quelque point très intéressant à discuter.

– Le plus intéressant du monde, répondit son frère : Comment obtenir de l'argent, comment faire d'un bon revenu un meilleur ? Le Dr. Grant donne à Bertram des instructions au sujet de la vie dans laquelle il va bientôt entrer. Il se trouve qu'il entre dans les ordres dans quelques semaines. Je suis content d'entendre que Bertram sera si bien à l'aise. Il aura un très beau revenu avec lequel faire des ricochets, et gagné sans beaucoup d'ennuis. Je pense qu'il n'aura pas moins de sept cents livres par an, ce qui est une belle chose pour un fils cadet et comme, évidemment, il voudra vivre chez lui, tout cela sera pour ses *menus plaisirs*[2], et un sermon à Noël et à Pâques sera, je suppose, la somme totale de ses sacrifices.

Sa sœur essaya de chasser ses sentiments en disant :

– Rien ne m'amuse plus que la manière aisée dont chacun fixe l'abondance de ceux qui ont beaucoup moins qu'eux. Cela vous semblerait plutôt peu, Henry, si vos menus plaisirs se limitaient à sept cents livres l'an.

– Peut-être, mais tout cela, vous savez, est entièrement relatif. Droit d'aînesse et habitude doivent régir les affaires. Bertram est certainement bien pour un cadet, même d'une famille de baronnets. Quand il aura vingt-quatre ou vingt-cinq ans, il aura sept cents livres par an, sans avoir rien à faire pour les gagner.

---

[2] En français dans le texte (N. D. T.)

Mlle Crawford aurait pu dire qu'il y avait un quelque chose à faire et à souffrir pour cela, à quoi elle n'aurait pu penser légèrement ; mais elle se contint et laissa passer l'incident, et elle essaya de paraître calme et indifférente quand, peu de temps après, les deux messieurs les rejoignirent.

– Bertram, dit Henry Crawford, je me fais une règle de venir à Mansfield pour vous entendre prêcher votre premier sermon. Je viendrai dans l'intention d'engager un jeune débutant. Quand sera-ce ? Mlle Price, ne voulez-vous pas vous joindre à moi pour encourager votre cousin ? Ne voulez-vous pas vous engager à garder les yeux fermement fixés sur lui tout le temps – comme je ferai – pour ne pas perdre un mot ; ou simplement de détourner le regard pour noter toute phrase d'une beauté prééminente ? Nous nous pourvoirons de tablettes et d'un crayon. Quand sera-ce ? Vous devez prêcher à Mansfield, vous savez, pour que Sir Thomas et Lady Bertram puissent vous entendre.

– Je me tiendrai à l'écart de vous, Crawford, aussi longtemps que je pourrai, dit Edmond, car vous serez plutôt là, vraisemblablement, pour me déconcerter et je regretterais plus de vous voir vous essayer à cela que n'importe quel autre.

« Va-t-il sentir ceci ? pensa Fanny. Non, il ne peut rien sentir comme il le devrait. »

La partie étant maintenant bien organisée et la conversation intéressante, elle resta tranquille ; et comme une table de whist fut formée après le thé – formée, en réalité, pour l'amusement du Dr. Grant par son attentive épouse, quoique cela n'eût pas été prévu ainsi – et comme Mlle Crawford apprêtait sa harpe – elle n'avait rien d'autre à faire qu'à écou-

ter ; et sa tranquillité ne fut pas troublée pendant le reste de la soirée, excepté quand M. Crawford lui adressait de temps en temps une question ou une observation à quoi elle ne pouvait éviter de répondre. Mlle Crawford était trop vexée de ce qui s'était passé pour être dans une humeur autre que musicale. Avec cela, elle se calmait elle-même et distrayait ses amis.

L'assurance qu'Edmond allait prendre les ordres si prochainement, tombant sur elle comme un coup qui avait été retardé et qu'elle avait toujours espéré incertain et éloigné, fut ressentie avec ressentiment et tristesse. Elle était très fâchée contre lui. Elle avait cru son influence plus forte. Elle avait commencé à songer à lui – elle sentait qu'elle avait commencé – avec une grande considération, avec des intentions presque décidées, mais elle le rencontrerait maintenant avec les mêmes sentiments froids que les siens. Il était évident qu'il ne pouvait avoir de vues sérieuses, ni de sincère attachement, pour se fixer lui-même dans une situation vers laquelle, il devait le savoir, elle ne se laisserait jamais aller. Elle devait apprendre à l'égaler dans son indifférence. Elle devait dorénavant accepter ses attentions sans autre arrière-pensée qu'un amusement momentané. Si elle pouvait ainsi commander ses affections, les sourires ne lui nuiraient pas.

CHAPITRE VI

Henry Crawford avait vraiment désiré, le lendemain matin, passer encore quinze jours à Mansfield, et ayant envoyé chercher ses chevaux et écrit quelques lignes d'excuse à l'Amiral, il regardait sa sœur, comme il scellait et rejetait la lettre, et ne pensant plus au reste de la famille, il dit, avec un sourire :

– Et comment croyez-vous que j'ai l'intention de m'amuser, Mary, pendant les jours où je ne chasserai pas ? Je suis devenu trop vieux pour sortir plus que trois fois par semaine, mais j'ai un projet pour les jours intermédiaires, et que pensez-vous qu'il soit ?

– Vous promener et monter à cheval avec moi, sans doute.

– Pas tout à fait, bien que je serais heureux de faire les deux, mais ce serait un exercice uniquement physique et je dois prendre soin de mon esprit. Et puis, cela serait entièrement récréation et plaisir, sans le sain alliage du travail, et je n'aime pas de manger le pain de l'oisiveté. Non, mon plan est de me faire aimer de Fanny Price.

– Fanny Price ! Non sens ! Vous devriez être satisfait avec ses deux cousines.

– Mais je ne puis être satisfait sans Fanny Price, sans faire un petit trou dans le cœur de Fanny Price. Vous ne semblez pas voir avec exactitude les droits qu'elle a à être

remarquée. Pendant que nous lui parlions hier soir, personne de vous ne semblait sensible à l'étonnant embellissement de son allure depuis ces dernières six semaines. Vous la voyez chaque jour et, en conséquence, vous ne le remarquez pas, mais, je vous assure, elle est complètement différente de ce qu'elle était en automne. Elle était alors simplement une tranquille, modeste jeune fille, uniquement pas laide, mais maintenant elle est absolument gentille. J'avais l'habitude de penser qu'elle n'avait ni tempérament ni contenance, mais si, avec cette douce peau qu'est la sienne, si souvent teintée par une rougeur, comme ce fut le cas hier, c'est évidemment une beauté ; et d'après ce que j'ai observé de ses yeux et de sa bouche, je ne désespère pas qu'ils soient capables d'expression, si seulement elle avait quelque chose à exprimer ! Et alors son air, ses manières, son *tout ensemble*[3] est embelli d'une façon indescriptible. Elle doit avoir grandi de deux inches, au moins, depuis octobre.

– Pfou ! Pfou ! Ceci est simplement parce qu'il n'y a pas de grandes femmes avec qui la comparer, et parce qu'elle a une nouvelle robe et que vous ne l'aviez jamais vue si bien habillée auparavant. Elle est juste ce qu'elle était en octobre, croyez-moi. La vérité est qu'elle était la seule jeune fille de la compagnie en vue, et que vous devez avoir quelqu'un. Je l'ai toujours pensée jolie, pas d'une façon brillante, mais « assez jolie » comme on dit ; une sorte de beauté qui croît par elle-même. Ses yeux devraient être plus foncés, mais elle a un doux sourire ; mais quant à ce merveilleux degré d'embellissement, je suis sûre qu'il se réduit à une meilleure robe et au fait que vous n'aviez personne d'autre à regarder ;

---

[3] En français dans le texte. (N. D. T.)

et, en conséquent, si vous établissez un flirt avec elle, vous ne me persuaderez jamais que c'est un compliment à sa beauté et que cela tient à quelque autre chose que votre oisiveté et votre folie.

Son frère ne donna qu'un sourire à son accusation et dit immédiatement après :

– Je ne sais pas exactement que faire de Mlle Fanny. Je ne la comprends pas. Je ne pourrais dire ce qu'elle était hier. Quel est son caractère ? Est-elle solennelle ? Est-elle bizarre ? Est-elle prude ? Pourquoi s'est-elle retirée en elle-même et m'a-t-elle regardée si gravement ? J'ai pu à peine la faire parler. Je n'ai jamais été si longtemps de ma vie en compagnie d'une jeune fille, essayant de la divertir et réussissant si mal. Je n'ai jamais rencontré une jeune fille qui me regardait d'un air si grave ! Je dois essayer d'en tirer le meilleur. Ses regards disent : « Je ne veux pas vous aimer, je suis déterminée à ne pas vous aimer » et, je le dis, elle le fera.

– Vous êtes fou ! C'est ce qu'elle a d'attrayant, après tout. C'est le fait de ne pas s'intéresser à vous qui lui donne une peau tellement douce et qui la rend tellement plus grande, et produit tous ses charmes et ses grâces ! Je désire vraiment que vous ne la rendiez pas tout à fait malheureuse ; un *petit* amour peut, peut-être, l'animer et lui faire du bien, mais je ne veux pas que vous la fassiez plonger profondément car elle est une des meilleures petites créatures qui aient jamais vécu et elle est très sensible.

– Je ne suis ici que pour quinze jours, dit Henry, et si quinze jours peuvent la tuer, elle doit avoir une constitution que rien ne pourrait sauver. Non, je ne lui ferai aucun mal, chère petite âme, je souhaite seulement qu'elle me regarde gentiment, qu'elle me donne des sourires aussi bien que des

rougeurs, qu'elle me garde une chaise près d'elle où qu'elle puisse être, et qu'elle soit tout animée quand je la rejoins et que je lui parle ; qu'elle pense comme je pense, qu'elle s'intéresse à toutes mes affaires et mes plaisirs, qu'elle essaie de me garder plus longtemps à Mansfield, et qu'elle sente, lorsque je partirai, qu'elle ne pourra plus jamais être heureuse de nouveau ; je ne désire rien de plus.

– La modération en personne, dit Mary. Je ne pense plus avoir de scrupules maintenant. Et bien, vous aurez assez de possibilités pour essayer de vous recommander, car nous sommes souvent ensemble.

Et sans tenter aucune autre remontrance, elle abandonna Fanny à son destin, un destin qui, si le cœur de Fanny n'avait pas été gardé d'une manière insoupçonnée de Mlle Crawford, aurait pu être un peu plus dur qu'elle ne l'aurait mérité, car quoique, sans doute, il y ait des jeunes filles de dix-huit ans impossibles à conquérir (sinon nous ne pourrions rien lire à leur propos) et qui ne se laissent pas persuader d'aimer contre leur gré par tout ce que les talents, les manières, les attentions peuvent faire, je n'ai pas la tentation de croire Fanny l'une d'elles, ou de penser, qu'ayant autant de disposition à la tendresse, et autant de goût qu'elle n'en a, elle pût avoir sauvé de la galanterie l'entièreté de son cœur (bien que ce ne fût qu'une cour galante de quinze jours) d'un homme tel que Crawford, en dépit du fait qu'elle ait eu son opinion prévenue contre lui, si son cœur n'avait pas été engagé d'un autre côté. Avec toute la sécurité que le fait d'aimer un autre et de le mépriser pouvaient apporter à la paix de l'esprit qu'il était occupé à attaquer, ses attentions continuelles – continuelles mais non importunes, et s'adaptant de plus en plus à la gentillesse et à la délicatesse de son caractère – l'obligèrent très vite à le détester moins

que précédemment. Elle n'avait en aucun cas oublié le passé, et elle pensait toujours autant de mal de lui, mais elle sentait son pouvoir, il était amusant, et ses manières étaient tellement améliorées, elles étaient si sérieusement et si irréprochablement polies qu'il était impossible de ne pas être courtois avec lui aussi.

Quelques jours seulement furent suffisants pour arriver à ce résultat et à la fin de ces quelques jours des circonstances survinrent qui étaient plutôt de nature à favoriser ses intentions de lui plaire, car ces circonstances lui donnèrent un degré de bonheur qui devait la disposer à être contente de tout le monde. William, son frère, le frère si chèrement aimé et absent depuis si longtemps, était de nouveau en Angleterre. Elle reçut une lettre de lui, quelques lignes joyeuses écrites en hâte, alors que le bateau remontait le Pas de Calais (le Channel) et envoyées par Portsmouth avec le premier bateau qui quitta l'« Anvers » ancré à Spithead, et quand Crawford arriva avec, en main, le journal qui, il le croyait, apporterait les premières nouvelles, il la trouva tremblante de joie à cause de cette lettre et écoutant, avec une attitude reconnaissante et heureuse, la gentille invitation que son oncle dictait calmement en retour.

Ce n'était que le jour précédent que Crawford s'était complètement rendu maître du sujet et était, en fait devenu tout à fait conscient qu'elle avait un tel frère et qu'il était sur un tel bateau, mais son intérêt alors excité ne se démentit pas et le détermina, à son retour en ville, à essayer d'obtenir des informations au sujet de la période probable du retour de l'« Anvers » de la Méditerranée, etc., et la chance qu'il rencontra, le lendemain matin, en examinant très tôt les nouvelles se rapportant aux bateaux, sembla être la récompense de l'ingéniosité qu'il avait manifestée en trouvant un tel

moyen de lui plaire, aussi bien que de la respectueuse attention qu'il avait témoigné envers l'Amiral en prenant, pendant tant d'années, le journal reconnu comme ayant les plus rapides nouvelles navales. Il prouva, cependant, qu'il était en retard. Tous ces aimables sentiments, qu'il avait espéré provoquer lui même, s'étaient déjà manifestés. Mais l'intention, la gentillesse de son intention, fut reconnue avec reconnaissance, tout à fait avec reconnaissance et chaleur, car son amour pour William la fit sortir de son habituelle timidité.

Ce cher William serait bientôt parmi eux. Il ne pouvait y avoir aucun doute qu'il obtiendrait immédiatement sa permission, car il était encore un sous-officier, et comme ses parents, habitant sur les lieux, devaient déjà l'avoir vu, et peut-être même l'avoir vu tous les jours, son congé pourrait, avec justice, être consacré instantanément à sa sœur, qui avait été sa meilleure correspondante pendant sept ans, et dix jours à peine avaient passé depuis que Fanny avait été dans l'agitation de son premier dîner en visite, quand elle se trouva elle-même dans un état d'une agitation extraordinaire – surveillant tout du hall, du porche, de l'escalier, pour essayer d'entendre le premier bruit de la voiture qui devait lui apporter un frère.

Il vint heureusement alors qu'elle était ainsi occupée à l'attendre ; et il n'y eut ni cérémonie, ni crainte de retarder le moment de la rencontre, elle était avec lui comme il entra dans la maison et les premières minutes exquises n'eurent ni interruption ni spectateurs, à moins que les servantes postées là pour ouvrir les portes nécessaires puissent être considérées. Ceci était exactement ce que Sir Thomas et Edmond avaient convenu séparément, comme chacun d'eux le prouva à l'autre par le sympathique empressement avec lequel tous les deux conseillèrent à Mme Norris de rester où elle était, au

lieu de se précipiter dans le hall dès que le bruit de l'arrivée leur parvint.

William et Fanny se montrèrent rapidement, et Sir Thomas eut le plaisir de recevoir, avec son protégé, un jeune homme certainement très différent de celui qu'il avait équipé sept ans auparavant, mais un jeune homme d'une contenance ouverte, plaisant et franc, simple, mais sensible et respectueux, et tel qu'il se confirma être son ami.

Il fallut du temps à Fanny avant qu'elle pût calmer l'agitation joyeuse qu'une telle heure avait créée par la dernière demi-heure d'attente et la première de jouissance ; il se passa quelque temps pour qu'elle se sentît heureuse, avant même qu'elle pût le dire, avant que la déception inséparable du changement de personne disparaisse, avant qu'elle pût voir en lui le même William que précédemment, et lui parler comme son cœur avait désiré le faire depuis tant d'années.

Ce moment, cependant, vint graduellement, hâté par une affection aussi chaude chez lui que la sienne, et beaucoup moins encombrée de raffinement ou de destruction de soi-même. Elle était le premier objet de son amour, mais c'était un amour que son caractère plus ferme et son tempérament plus hardi rendaient aussi naturel pour lui à exprimer qu'à ressentir. Le lendemain, ils se promenaient ensemble avec un plaisir sincère, et chaque matin successif renouvelait un *tête-à-tête*[4] que Sir Thomas ne pouvait observer qu'avec complaisance, même avant que Edmond le lui ait fait remarquer.

---

[4] En français dans le texte. (N. D. T.)

Excepté les moments d'enchantement particulier que n'importe quelle circonstance marquée ou imprévue de la considération d'Edmond pour elle avait provoquée dans les quelques mois précédents, Fanny n'avait jamais connu autant de félicité dans sa vie que pendant ces rapports confiants, sans heurts et sans contrainte avec le frère et ami, qui lui ouvrait tout son cœur, lui racontant tous ses espoirs et ses craintes, ses plans et sa sollicitude concernant cette promotion bénie, chèrement gagnée, justement méritée, et à laquelle il avait pensé si longtemps – qui pouvait lui donner de directes et minutieuses informations des père et mère, frères et sœurs, au sujet de qui elle avait si peu de nouvelles – qui s'intéressait à tout son bien-être et ses petits ennuis de sa maison, à Mansfield – prêt à penser comme elle le voulait au sujet de chaque membre de cette maison, ou différent seulement par une moins scrupuleuse opinion et un mépris plus bruyant de leur tante Norris – et avec qui (peut-être avec l'indulgence la plus chère de toute) tout le mal et le bien de leurs plus jeunes années pourraient être évoqués de nouveau, et chacune de ces peines et chacun de ces plaisirs réveillés avec le plus tendre souvenir. Et ceci est un avantage, un fortifiant pour l'amour ; le lien conjugal lui-même est ici en dessous du lien fraternel. Les enfants d'une même famille, d'un même sang, ayant les mêmes premières associations et habitudes ont en leur pouvoir certaines sources de joie auxquelles aucun apport nouveau ne peut suppléer. Et ce ne peut être que par un long éloignement contre nature, par une séparation que nul changement ne peut justifier, que de tels précieux souvenirs des plus précoces attachements peuvent être entièrement détruits.

Il en est ainsi trop souvent, hélas. L'amour fraternel, presque plus précieux que tout, quelquefois est pour d'autres moins que rien. Mais chez William et Fanny Price, c'était en-

core un sentiment dans toute sa primeur et sa fraîcheur, qu'aucune opposition d'intérêt n'avait blessée, qu'aucun attachement séparé n'avait refroidi, et que le sentiment du temps et de l'absence venait seulement renforcer.

Une affection aussi aimable haussait chacun d'eux dans l'opinion de tous ceux dont les cœurs pouvaient estimer les bonnes choses. Henry Crawford en était frappé autant que n'importe qui. Il rendait honneur à la chaleureuse et brusque affection du jeune marin qui le poussa à dire, avec sa main étendue vers la tête de Fanny :

– Vous savez, je commence déjà à aimer cette façon bizarre, bien que, lorsque j'ai entendu pour la première fois parler de telles choses se passant en Angleterre, je n'aie pu le croire, et quand Mme Brown, et l'autre femme, au bureau du Commissaire, à Gibraltar, apparurent dans le même accoutrement, j'aie pensé qu'elles étaient folles ; mais Fanny peut me réconcilier avec n'importe quoi.

Et il vit, avec une admiration vive, la rougeur des joues de Fanny, l'éclat de ses yeux, son profond intérêt, son attention profonde pendant que son frère racontait l'un des grands hasards ou des scènes terribles qu'une telle période passée en mer peut fournir.

C'était une scène que Henry Crawford avait assez de sens moral pour estimer. Les charmes de Fanny augmentaient – augmentaient doublement – car la sensibilité qui embellissait son teint et illuminait son expression était une attraction en elle-même. Cela serait quelque chose d'être aimé par une telle jeune fille, d'exciter les premières ardeurs de son jeune esprit non sophistiqué ! Elle l'intéressait plus qu'il l'avait prévu. Une quinzaine n'était pas suffisante. Son séjour devint illimité.

William était souvent appelé par son oncle pour jouer le rôle de conteur. Ses récits étaient amusants par eux-mêmes, mais le principal but, en les écoutant, était de comprendre le narrateur, de connaître le jeune homme par ses histoires ; et il écoutait ses clairs, simples et spirituels détails avec pleine satisfaction – voyant en eux la preuve de bons principes, la connaissance professionnelle, l'énergie, le courage et la bonne humeur – toutes choses bien méritantes et pleines de promesses. Jeune comme il l'était, William avait déjà vu beaucoup. Il avait été dans la Méditerranée, dans les Indes occidentales, en Méditerranée de nouveau, avait souvent été emmené à terre par la faveur de son capitaine, et dans le cours des sept années avait connu toutes les variétés de danger que la mer et la guerre peuvent offrir en commun. Avec de tels moyens en son pouvoir, il avait un droit à être écouté, et bien que Mme Norris pût s'agiter dans la chambre et distraire tout le monde, en quête de deux aiguillées de fil ou de deux boutons de chemise, en plein milieu du récit d'un naufrage ou d'une bataille, tous les autres étaient attentifs ; et Lady Bertram elle-même ne pouvait entendre de telles horreurs sans s'émouvoir, et quelquefois levait les yeux de son ouvrage pour dire :

– Pauvre de moi ! Combien c'est désagréable ! Je me demande comment quelqu'un peut jamais aller en mer !

Ils provoquaient une impression différente chez Henry Crawford. Il aurait voulu avoir été en mer, et avoir vu et fait et souffert autant. Son cœur s'échauffait, son imagination s'enflammait, et il éprouvait le plus haut respect pour un garçon qui, avant d'avoir vingt ans, avait surmonté tant d'épreuves physiques et donné tant de preuves d'esprit. La gloire que procurent l'héroïsme, l'opportunité, l'effort, l'endurance, le rendaient honteux, par contraste, de ses habi-

tudes d'indulgence égoïste ; et il souhaitait avoir été un William Price, se distinguant et faisant son chemin vers la fortune et ses conséquences avec tant de respect de soi-même et de joyeuse ardeur, au lieu d'être ce qu'il était.

Ce vœu était plutôt intense que durable.

Il fut tiré de cette rêverie et du regret qu'elle lui donnait par quelque question d'Edmond au sujet de ses plans pour la chasse du lendemain ; et il découvrit à ce moment que c'était aussi bien d'être un homme riche, ayant des chevaux et des valets à ses ordres. C'était préférable, dans un certain sens, et cela lui donnait les moyens d'être obligeant envers ceux à qui il désirait faire plaisir. Avec son esprit, son courage, et sa curiosité envers toute chose, William exprima le désir de chasser ; et Crawford put lui fournir une monture sans qu'il en résultât le moindre inconvénient pour lui-même, en craignant seulement de presser Sir Thomas, qui connaissait mieux que son neveu la valeur d'un tel prêt, et en ayant seulement quelques alarmes à chasser chez Fanny. Elle avait peur pour William, nullement convaincue par tout ce qu'il pouvait relater de ses diverses chevauchées en des contrées variées, ou des mêlées dans lesquelles il avait été engagé, les rudes chevaux et mules qu'il avait montés, de toutes les effrayantes chutes dont il était sorti sain et sauf, ce qui le faisait en tout égal au chasseur bien nourri d'une chasse au renard anglaise ; mais ce n'est pas avant qu'il revînt sain et sauf, sans dommage ou accident, qu'elle pourrait être réconciliée avec le risque, ou ressentir quelque obligation envers M. Crawford pour avoir prêté le cheval qu'il avait promis de fournir. Quand il fut prouvé, de toute façon, que cela n'avait fait aucun mal à William, elle put se permettre de considérer cela comme une gentillesse, et peut-être même récompenser le propriétaire d'un sourire, quand l'animal fut de nouveau

rendu à son usage ; et le propriétaire, avec la plus grande cordialité, et avec des manières auxquelles on ne put résister, céda l'usage de son cheval à William aussi longtemps qu'il resta dans le Northamptonshire.

CHAPITRE VII

Les rapports des deux familles étaient à ce moment beaucoup plus proches de ce qu'ils avaient été en automne aucun des membres de l'ancienne intimité n'avait cru que cela eût encore été possible. Le retour de Henry Crawford, et l'arrivée de William Price y étaient pour beaucoup, mais aussi et surtout le fait que Sir Thomas accueillait avec plus que de la tolérance les tentatives de voisinage du Presbytère. Son esprit, maintenant dégagé des soucis qui l'avaient accablé en premier lieu, était en mesure de trouver que les Grant et leurs jeunes invités valaient réellement la peine d'être invités ; et bien que ne s'abaissant pas à faire des plans ou des projets quant à ce mariage, un des plus heureux qui pussent être dans les possibilités de n'importe lequel de ceux qu'il chérissait, et considérant même comme la moindre des choses le fait de ne pas approfondir de telles choses, il ne pouvait s'empêcher de percevoir, d'une façon négligente, que M. Crawford distinguait quelque peu sa nièce – ni peut-être se retenir (sans doute inconsciemment) de donner des consentements plus bienveillants aux invitations qui se rapportaient à ce sujet.

Son empressement, cependant, d'accepter de dîner au Presbytère, quand l'invitation générale fut finalement hasardée, après de nombreux débats et de nombreuses doutes pour savoir si cela en valait la peine « car Sir Thomas semblait si mal disposé ! et Lady Bertram était si indolente ! » – provenait seulement de sa bonne éducation et de sa bonne volonté, et n'avait rien à faire avec M. Crawford, il y allait

parce que ce serait une réunion agréable ; car ce fut dans le courant de cette visite-là qu'il commença à penser que quiconque, habitué à remarquer de si futiles détails, *aurait* pensé que M. Crawford était l'admirateur de Fanny Price.

La réunion fut en général plaisante, étant composée dans une bonne proportion de narrateurs et d'auditeurs ; et le dîner lui-même était élégant et plantureux, selon l'habitude des Grant, et trop accordée aux habitudes de tous pour créer aucune émotion, excepté chez Mme Norris qui ne pouvait jamais regarder avec patience la large table ni le nombre de plats s'y trouvant et qui s'arrangeait toujours pour faire quelque mauvaise expérience lors du passage des servantes derrière sa chaise et pour se convaincre une fois de plus qu'il était impossible que, parmi tant de plats, certains ne fussent pas froids.

Dans la soirée on découvrit, d'après Mme Grant et sa sœur, qu'après avoir organisé la table de whist, ils resteraient assez nombreux pour jouer et tout le monde étant d'accord, la spéculation fut décidée presque aussi vite que le whist ; et Lady Bertram se trouva rapidement dans la situation critique de devoir choisir entre les deux jeux et fut priée de tirer une carte pour le whist ou non. Heureusement, Sir Thomas était à portée de sa main.

– Que vais-je faire, Sir Thomas ? Whist ou spéculation : quel jeu m'amusera le plus ?

Sir Thomas après un moment de réflexion, recommanda la spéculation. Il était un joueur de whist lui-même et pouvait peut-être penser que cela ne l'amuserait pas beaucoup d'avoir sa femme comme partenaire.

– Très bien, répondit avec joie Lady Bertram, la spéculation alors, s'il vous plaît, Mme Grant. Je ne connais rien à ce jeu, mais Fanny me l'enseignera.

Ici, Fanny s'interposa cependant, en parlant anxieusement de sa propre ignorance ; elle n'avait jamais joué ce jeu et ne l'avait jamais vu jouer de sa vie ; et Lady Bertram éprouva de nouveau un moment d'indécision – mais d'après les assurances de chacun que rien n'était aussi facile, que c'était le plus facile des jeux de cartes, et après que Henry Crawford eut introduit, la plus instante requête pour être admis à s'asseoir entre sa Seigneurie et Mlle Price et à leur enseigner le jeu à toutes deux, il en fut décidé ainsi ; et Sir Thomas, Mme Norris, le Dr. et Mme Grant étant assis à la table avec majesté et dignité, les six autres, sous la direction de Mlle Crawford, furent installés autour de l'autre table. C'était un bel arrangement pour Henry Crawford, qui était tout contre Fanny, et avec un grand rôle à remplir, ayant les jeux de deux personnes à conduire aussi bien que le sien ; bien qu'il fût impossible pour Fanny de ne pas se sentir maîtresse des règles du jeu au bout de trois minutes, il avait cependant à inspirer son jeu, aiguiser son avarice et acquérir son cœur, ce qui, spécialement en compétition avec William, n'était pas sans quelque difficulté. En ce qui concerne Lady Bertram, il dut consentir à se charger d'elle toute la soirée, et, s'il fut assez rapide pour l'empêcher de regarder à ses cartes quand la partie commença il dut la diriger dans tout ce qu'elle eut à faire jusqu'à la fin du jeu.

Il était dans un brillant état d'esprit, faisant chaque chose avec une aisance heureuse, et surtout dans tous les tours vifs, les ressources rapides et l'imprudence hasardeuse qui pouvaient faire honneur au jeu ; et la table ronde était en

très beau contraste avec la calme sobriété et le silence ordonné de l'autre.

Sir Thomas s'était enquis deux fois du plaisir et du succès de son épouse, mais en vain ; aucune pause n'était assez longue pour le temps que ses manières mesurées nécessitaient ; et presque rien de son état ne put être connu jusqu'à ce que Mme Grant fût capable, à la fin de la première partie, d'aller vers elle et de la complimenter.

– J'espère que le jeu amuse votre Seigneurie ?

– Oh oui, chère. Très amusant, en effet. Un très bizarre jeu. Je ne sais pas de quoi il s'agit. Je ne vois jamais mes cartes. M. Crawford fait tout le reste.

– Bertram, dit Crawford, quelque temps après, mettant à profit une petite détente dans le jeu, je ne vous ai jamais dit ce qui m'arriva hier lors de ma chevauchée vers la maison.

Ils avaient été chasser ensemble, et étaient au milieu d'une bonne course, et à quelque distance de Mansfield, quand, s'étant aperçu que son cheval avait perdu un fer, Henry Crawford avait été obligé d'abandonner et de faire à pied la meilleure partie de son chemin du retour.

« Je vous ai dit que j'avais perdu mon chemin après avoir dépassé cette vieille ferme avec les ifs, parce que je ne sais jamais me résoudre à demander ; mais je ne vous ai pas dit que, avec ma chance habituelle – car je ne fais jamais une erreur sans y gagner – je me trouvai en temps voulu exactement où je désirais être. J'arrivai soudainement, après avoir trouvé un champ encaissé, dans le milieu d'un petit village retiré entre deux collines aux pentes douces ; un torrent étroit devant moi à franchir à gué ; une église se dressant sur une sorte de tertre, à ma droite – église apparemment large

et élégante pour l'endroit, et pas une maison de gentilhomme ni une maison de demi-gentilhomme à voir, excepté une – le Presbytère, je précise à un jet de pierre des précités tertre et église. Je me trouvai, en résumé, à Thornton Lacey.

– Cela paraît être ainsi, dit Edmond, mais dans quel chemin avez-vous tourné après avoir dépassé la ferme de Sewell ?

– Je ne réponds pas à des questions si irrévérentes et si insidieuses ; bien que je réponde à tout ce que vous pourriez demander en une heure, vous ne seriez jamais capable de prouver que ce n'était pas Thornton Lacey, car ce l'était certainement.

– Vous vous êtes informé, alors ?

– Non, je ne m'informe jamais. Mais je *dis* à un homme occupé à tailler une haie que cela était Thornton Lacey, et il approuva.

– Vous avez une bonne mémoire, j'avais oublié vous avoir jamais dit la moitié de ceci au sujet de cet endroit.

Thornton Lacey était l'endroit où il irait bientôt vivre, ainsi que Mlle Crawford le savait ; et son intérêt dans une négociation pour le valet de William Price augmenta.

– Bien, continua Edmond, et avez-vous aimé ce que vous avez vu ?

– Beaucoup, en vérité. Le jardin de la ferme doit être déplacé, je suis d'accord, mais je n'ai conscience de rien d'autre. La maison n'est nullement mauvaise et quand le jardin sera déplacé, il pourra y avoir une entrée très tolérable.

« Le jardin doit être entièrement nettoyé et planté pour cacher la maison du forgeron. La maison doit être tournée le front vers l'est ou bien vers le nord – l'entrée et les chambres principales, je veux dire, doivent être de ce côté, où la vue est réellement belle ; je suis sûr que cela peut se faire. Et *là* doit être votre entrée, – à travers ce qui est à présent le jardin. Vous devez faire un jardin là ou se trouve maintenant l'arrière de la maison, ce qui lui donnera le meilleur aspect du monde, en pente vers le sud-est. Le terrain semble précisément formé pour cela. J'ai parcouru à cheval environ cinquante yards de la ruelle entre l'église et la maison afin de regarder autour de moi ; et j'ai vu comment tout cela pourrait être. Rien n'est plus facile. Les prés derrière ce qui *sera* le jardin, aussi bien que ce qui *est* maintenant, s'étendant aux alentours de la ruelle où j'étais vers le nord-est, à travers la route principale traversant le village ; cela doit être réuni évidemment, ce sont de très beaux prés, joliment parsemés de bois. Ils appartiennent au bénéfice de l'Église, je suppose. Si pas, vous devez les acheter. Alors, le torrent – quelque chose doit être fait avec le torrent ; mais je ne peux pas exactement dire quoi. J'avais deux ou trois idées.

– Et j'ai aussi deux ou trois idées, dit Edmond, et l'une d'elles est que très peu de votre plan pour Thornton Lacey sera jamais mis en pratique. Je dois être satisfait avec moins d'ornement et de beauté. Je pense que la maison et l'entrée peuvent être confortables, et avoir l'apparence d'une maison d'un gentleman sans aucune dépense très lourde, et cela doit me suffire et, je l'espère, peut suffire à tous ceux qui s'intéressent à moi.

Mlle Crawford, un peu soupçonneuse et pleine de ressentiment, d'un certain ton de voix et d'un certain demi-regard exprimant la dernière expression de son espoir se dépêcha

de finir sa partie avec William Price ; et assurant son valet à un prix exorbitant, elle s'exclama :

– Voilà, je veux achever le jeu comme une femme d'esprit. Pas de froide prudence pour moi. Je ne suis pas née pour m'asseoir tranquillement à ne rien faire. Si je perds le jeu, ce ne sera pas sans avoir lutté.

Le jeu cessa, et ne la paya pas en retour. Une autre partie s'engagea et Crawford reprit la conversation à propos de Thornton Lacey.

– Mon plan peut ne pas être le meilleur ; je n'ai pas eu beaucoup de temps pour le former ; mais vous devez faire une bonne partie. L'endroit le mérite et vous ne vous sentirez pas satisfait si vous faites beaucoup moins que ce qu'on peut faire. (Excusez-moi, votre Seigneurie, on ne doit pas voir vos cartes. Là, laissez-les posées devant vous.) La place le mérite, Bertram. Vous parlez de lui donner l'air d'une maison de gentilhomme. Cela sera fait, par le déplacement du jardin, car, indépendamment de cette terrible disgrâce, je n'ai jamais vu une maison de cette espèce ressemblant autant à une résidence de gentleman, elle a tout à fait l'air d'être quelque chose de plus que la maison d'un simple personnage – au-dessus d'un train de vie de quelques centaines l'an. Ce n'est pas un mélange compliqué de simples chambres basses, – ce n'est pas le vulgaire assemblage compact d'une ferme carrée. C'est solide, spacieux ; l'on peut supposer qu'une respectable vieille famille de la région y a vécu de génération en génération, pendant deux siècles au moins, et y vit maintenant en dépensant de deux à trois mille l'an.

Mlle Crawford écoutait, et Edmond approuva ceci :

– L'air d'une résidence de gentleman… Vous ne pouvez pourtant le lui donner si vous ne faites rien. Mais elle est capable de beaucoup plus. (Laissez-moi voir, Mary : Lady Bertram, ne misez pas une douzaine pour cette reine ; non, non, une douzaine est plus que cela ne vaut. Lady Bertram ne mise pas une douzaine. Elle n'aura rien à dire à cela. Allez, continuez !) Par certaines améliorations comme celles que j'ai suggérées (je ne demande réellement pas que vous suiviez mon plan, quoique je doute que quelqu'un en présente un meilleur), vous pouvez lui donner un caractère plus élevé. Vous pouvez en faire une *place*. Ayant été la simple maison d'un gentleman, elle devient, par de judicieuses améliorations, la résidence d'un homme ayant de l'éducation, du goût, des manières modernes et de bonnes relations. Tout cela peut se marquer sur elle ; et cette maison reçoit un air tel que son propriétaire sera reconnu le grand propriétaire de la paroisse par chacun qui passera sur la route ; spécialement parce qu'il n'y a pas de réel château dans cet endroit ; une circonstance, entre nous, capable de rehausser la valeur d'une telle situation au point que ce soit un privilège et d'une indépendance au-delà de tout calcul. *Vous* pensez comme moi, j'espère ? Il se tourna avec une voix adoucie vers Fanny :

– Avez-vous déjà vu l'endroit ?

Fanny répondit rapidement non, et essaya de cacher son intérêt pour le sujet par une intense attention envers son frère, qui était occupé à conduire un dur marché ; mais Crawford poursuivit :

– Non, non, vous ne devez pas vous séparer de la reine. Vous l'avez achetée trop cher et votre frère ne vous en offre pas la moitié de sa valeur. Non, non, Monsieur, les mains

dehors, les mains dehors. Votre sœur ne se sépare pas de la reine. Elle est complètement déterminée. Le jeu sera à vous – il se tourna vers elle de nouveau – il sera certainement à vous.

– Et Fanny aurait beaucoup préféré qu'il soit à William, dit Edmond, souriant vers elle. Pauvre Fanny, qui ne peut se duper comme elle le souhaite !

– Monsieur Bertram, dit Mlle Crawford, quelques minutes après, vous savez que Henry fait de tels embellissements que vous ne pouvez vous engager dans rien d'aucune sorte à Thornton Lacey sans accepter son aide. Pensez seulement comme il a été utile à Sotherton ! Pensez seulement combien de grandes choses furent faites là parce que nous sommes tous allés avec lui, un jour chaud d'août, pour le conduire à travers les champs, et voir son génie s'enflammer. Nous allâmes là, et nous revînmes de nouveau à la maison ; et ce qui a été fait là n'est pas à dire.

Les yeux de Fanny se tournèrent un moment vers Crawford, avec une expression plus que grave, même pleine de reproches, mais elle les détourna immédiatement en rencontrant les siens. Avec quelque chose de conscient, il secoua sa tête vers sa sœur et répondit en riant :

– Je ne peux pas dire que beaucoup a été fait à Sotherton ; mais c'était un jour chaud et nous marchions tous après l'un l'autre, et désorientés.

Aussitôt qu'un murmure général lui permit de ne pas être entendu, il ajouta à voix basse, uniquement pour Fanny et s'adressant directement à elle :

– Je devrais être triste de pouvoir *faire des projets* en si peu de temps à Sotherton. Je vois les choses tout à fait diffé-

remment maintenant. Ne pensez pas à moi comme j'étais alors.

Sotherton était un mot qui saisit Mme Norris, et étant justement à ce moment contente d'avoir gagné en suivant Sir Thomas qui menait le jeu contre le Dr. et Mme Grant, elle l'interpella d'un ton de bonne humeur :

– Sotherton ! Oui, c'est un endroit, en vérité, où nous eûmes une si charmante journée… William, vous n'avez vraiment pas de chance, mais j'espère que la prochaine fois que vous viendrez, ces chers M. et Mme Rushworth seront à la maison, et je suis sûre que je peux répondre de ce que vous serez reçu aimablement par eux deux. Vos cousines ne sont pas une sorte de gens qui oublient leurs amis, et M. Rushworth est un homme des plus aimable. Ils sont à Brighton maintenant, vous savez – dans une des plus belles maisons de là-bas, comme la belle fortune de M. Rushworth lui donne le droit d'être. Je ne connais pas exactement la distance, mais quand vous retournerez à Portsmouth, si ce n'est pas trop loin, vous devez aller jusque là et leur porter vos respects ; et je pourrais envoyer par vous un petit colis que je désire faire parvenir à vos cousines.

– J'en serais très heureux, tante, mais Brighton n'est pas très loin de Beachey Head ; et si je pouvais arriver si loin, je ne pourrais présumer être le bienvenu dans un endroit si élégant, pauvre diable de sous-officier que je suis !

Mme Norris commençait à déployer une extrême assurance de l'affabilité à laquelle il pourrait s'attendre, quand elle fut arrêtée par ces paroles de Sir Thomas prononcées avec autorité :

– Je ne vous conseille pas d'aller à Brighton, William, car j'ai l'espoir que vous aurez bientôt des possibilités de rencontre plus commodes ; mais mes filles seraient heureuses de voir leurs cousins n'importe où, et vous trouverez M. Rushworth plus sincèrement disposé à considérer avec égard les relations de notre famille que celles de la sienne.

– Je préférerais le trouver secrétaire privé du premier ministre que n'importe quoi d'autre, fut la seule réponse de William, dans une voix rentrée, n'ayant pas l'intention de porter loin, et le sujet en resta là.

Jusque là, Sir Thomas n'avait rien vu de particulier dans l'attitude de M. Crawford, mais quand la table de whist se dispersa après la partie, et que, quittant le Dr. Grant et Mme Norris qui se disputaient au sujet de leur dernier jeu, il devint un spectateur pour les autres, il vit que sa nièce était l'objet d'attentions d'un caractère bien marqué.

Henry Crawford était dans la première ardeur d'un autre projet à propos de Thornton Lacey ; et, n'étant pas capable de capter l'oreille d'Edmond, il détaillait ce plan à sa belle voisine, avec un regard de convenable ardeur. Son plan était de louer la maison lui-même l'hiver suivant, de façon à ce qu'il puisse avoir son propre foyer à lui dans le voisinage, et ce n'était pas simplement pour l'usage qu'il en ferait pendant la saison de la chasse (comme il le lui disait à ce moment) bien que cette considération ait certainement du poids, sentant que, en dépit de la grande amabilité du Dr. Grant, il était impossible pour lui et ses chevaux d'être à leur aise où ils étaient sans gêner matériellement ; mais cet attachement pour le voisinage ne dépendait pas seulement d'un amusement ou d'une saison de l'année ; son cœur désirait avoir un quelque chose là où il pourrait venir à n'importe quel mo-

ment, un petit foyer à sa disposition, où il pourrait passer tous les congés de son année et où il pouvait continuer, améliorer et perfectionner cette amitié et cette intimité avec la famille de Mansfield Park dont la valeur augmentait pour lui chaque jour. Sir Thomas entendit et ne fut pas offensé ; il n'y avait aucun désir de respect dans les manières du jeune homme, et la façon dont Fanny les accueillait était si appropriée et si modeste, si calme et si peu engageante, qu'il n'avait rien à réprouver en elle. Elle parlait peu, approuvait seulement ici et là et ne trahissait aucune inclination soit pour s'approprier une part du compliment ou pour encourager ses vues en faveur du Northamptonshire.

Voyant par qui il était observé, Crawford s'adressa lui-même à Sir Thomas à propos du même sujet, dans un ton plus « de tous les jours » mais cependant toujours avec sentiment.

– Je désire être votre voisin, Sir Thomas, comme vous m'avez peut-être entendu en parler à votre nièce. Puis-je espérer votre acquiescement, et espérer que vous n'influencerez pas votre fils contre un tel locataire ?

Sir Thomas, se courbant poliment, répliqua :

– C'est la seule manière, Monsieur, de laquelle je ne pourrais pas souhaiter de vous voir établi comme un voisin permanent ; mais j'espère, et je crois, qu'Edmond occupera sa propre maison à Thornton Lacey. Edmond, est-ce que j'en dis trop ?

Edmond, à cet appel, devait d'abord savoir de quoi il s'agissait ; mais, en comprenant la question, il ne fut pas embarrassé pour la réponse :

– Certainement, Monsieur, je n'ai aucune autre idée que celle de l'habiter. Mais, Crawford, si je vous refuse comme locataire, venez chez moi comme ami. Considérez la maison comme étant à moitié vôtre chaque hiver, et nous agrandirons les étables d'après votre plan d'amélioration, et avec tous les embellissements de votre plan qui peuvent s'accomplir pour vous ce printemps.

– Nous y perdrons, continua Sir Thomas. Son départ, ne fût-ce qu'à seulement huit milles d'ici, sera une restriction bien déplaisante pour notre cercle de famille ; mais j'aurais été profondément mortifié si un de mes fils pourrait se résigner à faire moins. Il est parfaitement naturel que vous n'ayez pas pensé beaucoup à ce sujet, M. Crawford. Mais une paroisse a ses désirs et ses droits qui ne peuvent être connus que par un pasteur habitant continuellement avec eux et qu'aucune proximité ne serait capable de satisfaire au même point. Edmond pourrait, suivant la règle commune, faire son devoir à Thornton qui serait de lire les prières et de prêcher, sans abandonner Mansfield Park, il pourrait se rendre à cheval, tous les dimanches, vers une maison en fait inhabitée, et assurer le service divin ; il pourrait être le pasteur de Thornton Lacey chaque septième jour, pour trois ou quatre heures, si cela pouvait le contenter. Mais cela ne sera pas. Il sait que la nature humaine nécessite plus de leçons qu'un sermon par semaine en peut donner ; et s'il ne vit pas parmi ses paroissiens, et ne prouve lui-même, par ses constantes attentions, qu'il est leur ami bienveillant, il fait bien peu pour leur bien ou pour le sien.

M. Crawford s'inclina en acquiesçant.

– Je répète de nouveau, ajouta Sir Thomas, que Thornton Lacey est la seule maison du voisinage dans laquelle je ne serais pas heureux de voir M. Crawford comme occupant.

M. Crawford s'inclina en remerciant.

– Sir Thomas, dit Edmond, comprend indubitablement le devoir d'un pasteur de paroisse. Nous devons espérer que son fils pourra prouver qu'il le connaît aussi.

Quel qu'effet que la petite harangue de Sir Thomas ait pu réellement produire sur M. Crawford, elle provoqua un sentiment de malaise chez deux des autres, deux de ses plus attentifs auditeurs, Mlle Crawford et Fanny. L'une d'elles, n'ayant jamais compris précédemment que Thornton allait être si tôt et si complètement la maison du jeune homme, considérait, abattue, ce que cela serait, de ne plus voir Edmond chaque jour ; et l'autre, détournée de l'agréable vision à laquelle elle s'était complue précédemment, en entendant la force de la description de son frère, ne pouvant pas plus longtemps, dans l'image qu'elle s'était formée du futur Thornton, chasser l'église, chasser le pasteur et y voir seulement la respectable, élégante, moderne et occasionnelle résidence d'un homme riche et indépendant – considérait Sir Thomas, avec une mauvaise volonté décidée, comme le destructeur de tout ceci, et souffrait surtout à cause de cette involontaire indulgence que son caractère et ses manières recommandaient, et parce qu'elle n'osait pas faire la plus simple tentative de ridiculiser sa cause.

Tout le plaisir de son jeu était passé pour cette heure. Il était temps d'en finir avec les cartes, si les sermons dominaient ; et elle était contente de trouver nécessaire d'en venir à une conclusion et d'être apte à rafraîchir son esprit par un changement de place et de voisins.

Les chefs de la partie s'étaient maintenant rassemblés sans ordre près du feu, attendant l'arrêt final. William et Fanny étaient les plus écartés. Ils restaient tous les deux à l'autre table désertée, parlant très confortablement, et ne pensant pas au reste de la société, jusqu'au moment où une partie de celle-ci commença à penser à eux. La chaise de Henry Crawford fut la première qui alla dans leur direction, et il s'assit en les observant silencieusement pendant quelques minutes. Lui-même, dans le même temps, était observé par Sir Thomas, qui bavardait, debout, avec le Dr. Grant.

– Il y a rassemblement, ce soir, dit William. Si j'étais à Portsmouth, j'y serais peut-être.

– Mais vous ne souhaitez pas d'être à Portsmouth, William ?

– Non, Fanny, je ne le souhaite pas. J'en aurai assez, de Portsmouth, et de la danse, aussi, quand je ne vous aurai plus. Et je ne sais pas si je pourrais trouver quelque plaisir dans cette assemblée, car je devrais sans doute aller sans partenaire. Les jeunes filles de Portsmouth détournent le nez de quiconque n'a pas une attribution. On peut tout aussi bien n'être rien qu'être sous-officier. On n'est rien, en réalité. Vous vous rappelez les Gregorys ; elles sont devenues d'amusantes et jolies jeunes filles, mais elles me parlent à peine, parce que Lucy est courtisée par un officier.

Ses joues étaient colorées d'indignation comme il parlait.

– Oh ! Quelle honte ! Mais cela ne fait rien, William. Cela ne vaut pas la peine de s'en occuper. Cela ne vous concerne pas ; ce n'est pas plus que ce que les plus grands amiraux ont

tous expérimenté, plus ou moins, dans leur temps. Vous devez penser à cela ; vous devez essayer de considérer cela comme l'une des duretés qui accablent la vie de tous les marins – comme le mauvais temps et la vie rude. Seulement avec cet avantage : qu'il y aura une fin à ceci, qu'un moment viendra où vous n'aurez plus rien de cette sorte à endurer. Quand vous serez un lieutenant ! Songez seulement, William, combien peu vous vous soucierez de petits non-sens comme ceci, quand vous serez lieutenant.

– Je commence à croire que je ne serai jamais lieutenant, Fanny. Tout le monde reçoit sa promotion, sauf moi.

– Oh, mon cher William, ne parlez pas ainsi. Ne soyez pas si découragé. Mon oncle ne dit rien, mais je suis sûre qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour que vous soyez nommé. Il sait, aussi bien que vous, quelle importance cela a.

Elle fut arrêtée par la vue de son oncle, qui se trouvait beaucoup plus près d'eux qu'elle ne le soupçonnait, et chacun trouva nécessaire de parler de quelque chose d'autre.

– Aimez-vous danser, Fanny ?

– Oui, beaucoup. Mais je suis vite fatiguée.

– J'aimerais aller à un bal avec vous et vous voir danser. N'avez-vous jamais de bals, à Northampton ? J'aimerais vous voir danser, et je danserais avec vous, si vous le vouliez, car personne ne saurait qui je suis, ici, et j'aimerais être votre partenaire une fois de plus. Nous avons souvent eu l'habitude de sauter ensemble partout, n'est-ce pas ? Quand l'orgue de Barbarie était dans la rue ? Je suis un très bon danseur à ma manière, mais j'ose dire que vous êtes meilleure que moi.

Et se tournant vers leur oncle qui était maintenant tout près d'eux :

– Est-ce que Fanny n'est pas une bonne danseuse, Monsieur ?

Fanny, alarmée par une telle question, sans précédent, ne savait plus de quel côté regarder ou comment se préparer à la réponse. Quelque reproche très grave, ou au moins la plus froide expression d'indifférence, devaient venir pour affliger son frère et la faire disparaître. Mais, au contraire, ce ne fut pas pire que :

– Je regrette de dire que je suis incapable de répondre à votre question. Je n'ai jamais vu Fanny danser depuis qu'elle était une petite fille ; mais je suis certain que nous allons tous deux penser qu'elle s'en acquitte comme une dame lorsque nous la verrons, ce dont, peut-être, nous pourrons avoir une occasion sans devoir attendre trop longtemps.

– J'ai eu le plaisir de voir votre sœur danser, monsieur Price, dit Henry Crawford, se penchant en avant, et je peux m'engager à répondre à chaque enquête que vous pourriez faire à ce sujet, à votre entière satisfaction. Mais je crois (il vit le regard de Fanny s'affliger) que cela sera à quelque autre moment. Il y a une personne dans la compagnie qui n'aime pas qu'on parle de Mlle Price.

C'était vrai : il avait vu une fois Fanny dansant, et c'était vrai aussi qu'il aurait maintenant répondu qu'elle glissait avec une calme et légère élégance et dans un rythme admirable ; mais il n'aurait pu, même au prix de sa vie, rappeler ce que sa danse avait été, et il se portait garant qu'elle avait été présente, mais il ne se rappelait aucune chose à son propos.

Il passa, cependant, pour un admirateur de Fanny ; et Sir Thomas, nullement mécontent, prolongea la conversation sur la danse en général et était si bien engagé dans une description des bals d'Antigua, en écoutant ce que son neveu pouvait relater au sujet des différentes façons de danser qu'il avait pu observer, qu'il n'avait pas entendu qu'on annonçait sa voiture, et qu'il y fut appelé en premier lieu par l'empressement de Mme Norris.

– Venez, Fanny, à quoi pensez-vous ? Nous partons. Ne croyez-vous pas que votre tante s'en va ? Vite, vite. Je ne peux supporter de faire attendre le pauvre vieux Wilcox. Vous devriez toujours vous souvenir du cocher et des chevaux. Mon cher Sir Thomas, nous avons décidé que la voiture reviendrait pour vous, et Edmond, et William.

Sir Thomas ne pouvait refuser, car cela avait été son propre arrangement, communiqué précédemment à sa femme et à la sœur de celle-ci, mais *cela* semblait oublié par Mme Norris qui devait s'imaginer qu'elle avait tout fixé elle-même.

Le dernier sentiment de Fanny dans cette visite fut du désappointement, car le châle que Edmond était occupé à prendre tranquillement à la servante pour l'apporter et le poser sur ses épaules fut saisi par la main prompte de M. Crawford et elle fut obligée d'être redevable à l'attention de celui-ci.

CHAPITRE VIII

Le désir de William de voir danser Fanny fit plus qu'une impression momentanée sur son oncle. L'espoir d'une occasion, que Sir Thomas avait donné à ce moment, n'avait pas été donné pour être oublié ensuite. Il demeurait fermement désireux de satisfaire un sentiment si aimable – de satisfaire n'importe qui d'autre qui souhaiterait voir danser Fanny, et de donner du plaisir aux jeunes gens en général, et ayant réfléchi à la matière, et pris sa résolution calmement et indépendamment, le résultat en apparut le lendemain matin au déjeuner quand, après avoir rappelé et commenté ce que son neveu avait dit, il ajouta :

– Je n'aimerais pas, William, que vous quittiez le Northampshire sans cette faveur. Je veux me donner le plaisir de vous voir danser tous les deux. Vous parliez des bals à Northampton, vos cousins y ont assisté occasionnellement, mais cela ne vous conviendrait en aucune façon. La fatigue serait trop grande pour votre tante. Je pense que nous ne devons pas penser à un bal à Northampton. Une partie de danse à la maison serait mieux appropriée, et si…

– Ah, mon cher Sir Thomas, interrompit Mme Norris, je savais ce qui allait arriver. Je savais ce que vous alliez dire. Si la chère Julia était à la maison, ou la très chère Mme Rushworth à Sotherton, pour fournir une raison, une occasion pour une telle chose, vous seriez tenté de donner aux jeunes gens un bal à Mansfield. Je sais que vous le seriez. Si *elles* étaient à la maison pour orner le bal, vous auriez un bal

ce Noël. Remerciez votre oncle, William, remerciez votre oncle.

– Mes filles, répondit Sir Thomas, s'interposant gravement, ont leurs plaisirs à Brighton, et, je l'espère, sont très heureuses : mais la danse que je pense donner à Mansfield sera pour leurs cousins. Si nous étions tous assemblés, notre satisfaction serait plus complète, sans aucun doute, mais cette absence, en somme, ne doit pas exclure les autres du plaisir.

Mme Norris n'avait plus aucun autre mot à dire. Elle vit la décision dans ses yeux, et sa surprise et sa vexation requirent quelques minutes de silence avant qu'elle puisse s'organiser et reprendre son sang-froid. Un bal à un tel moment ! Les filles absentes et elle-même non consultée ! Cependant elle avait le réconfort à portée de sa main. Elle devait faire chaque chose ; Lady Bertram serait évidemment épargnée de toute pensée et de tout effort, et tout retomberait sur *elle*. Elle aurait à faire les honneurs de la soirée, et cette réflexion lui rendit si vite une grande partie de sa bonne humeur qu'elle put se joindre aux autres, avant que leur joie et leurs remerciements fussent tout à fait exprimés.

Edmond, William et Fanny chacun à leur façon, voyaient et espéraient dans ce prochain bal, autant de plaisir reconnaissant que Sir Thomas pouvait le désirer. Les sentiments d'Edmond étaient exprimés aussi. Son père n'avait jamais conféré une faveur ou montré une gentillesse qui fût à sa satisfaction.

Lady Bertram était parfaitement d'accord et contente et n'avait pas d'objections à faire ; Sir Thomas l'assurait que cela ne lui donnerait que peu de souci ; et elle lui certifia

« qu'elle n'était pas du tout effrayée par ces ennuis et que, en vérité, elle ne pouvait imaginer qu'il y en aurait. »

Mme Norris était prête avec ses suggestions, comme pour lui indiquer quelle chambre elle pensait aussi être la plus adéquate, mais elle trouva déjà tout prévu ; et quand elle voulut émettre son avis au sujet du jour, il apparut que le jour était fixé aussi. Sir Thomas s'était amusé à dessiner complètement les grandes lignes du projet, et, dès qu'elle écouterait calmement, il pourrait lire la liste des familles à inviter, dont il déduisait, en tenant compte de la brièveté de l'information, qu'il pourrait rassembler assez de jeunes gens pour former douze ou quatorze couples ; et il pourrait détailler les considérations qui l'avaient décidé de s'arrêter au 22, comme le meilleur jour à choisir. William devait être à Portsmouth le 24 ; le 22 serait donc, en conséquent, le dernier jour de sa visite ; mais alors que les jours étaient si peu nombreux, il n'eût pas été sage d'en choisir un plus rapproché. Mme Norris fut obligée de se sentir satisfaite d'avoir pensé juste de la même façon, et d'avoir été sur le point de proposer le 22 elle-même, comme étant de loin la meilleure date pour le projet.

Le bal était maintenant une chose décidée et avant la soirée, une chose annoncée à tous ceux qu'elle concernait. Les invitations furent envoyées en hâte, et plus d'une jeune fille se coucha ce soir-là avec sa tête pleine de soucis heureux, aussi bien que Fanny. Pour elle, les soucis étaient parfois presque au-dessus de la joie ; en peine et expérimentée, n'ayant que peu de moyens de choisir et peu de confiance dans son propre goût, le « comment serait-elle habillée ? » était un point de douloureuse inquiétude ; et l'un des rares ornements qu'elle possédât, une très belle croix d'ambre que William lui avait apportée de Sicile, était sa grande détresse,

car elle n’avait rien d’autre qu’un morceau de ruban pour la fixer ; et bien qu’elle l’eût portée une fois de cette façon, cela conviendrait-il pour une telle occasion, au milieu de tous les riches bijoux que, elle le supposa, toutes les autres jeunes filles porteraient. Et cependant, ne pas la porter ! William aurait désiré lui acheter une belle chaîne d’or aussi, mais le projet était au delà de ses moyens et, en conséquence ne pas porter la croix pourrait le vexer. C’étaient des considérations anxieuses ; assez pour calmer son esprit même à la pensée d’un bal donné principalement en sa faveur.

Pendant ce temps les préparatifs continuaient, et Lady Bertram continuait de s’asseoir sur son sopha sans être dérangée par eux. Elle eut quelques visites de la gouvernante, et sa servante dut se hâter de lui confectionner une nouvelle robe. Sir Thomas donnait les ordres et Mme Norris courait partout, mais cela ne gênait nullement l’affaire.

Edmond était à ce moment particulièrement soucieux, son esprit était profondément occupé par la considération de deux événements importants de sa vie, qui allaient fixer son destin : entrée dans les ordres et mariage – événements d’un caractère tellement sérieux que le bal, qui serait très certainement rapidement suivi de l’un d’eux, lui apparaissait moindre à ses yeux qu’à ceux de n’importe quelle autre personne de la maison. Le 23, il allait chez un ami à Peterborough, qui était dans la même situation que lui, et ils allaient recevoir les ordres dans le courant de la semaine de la Noël. La moitié de sa destinée serait alors déterminée – mais l’autre moitié pouvait ne pas être aussi douce à accomplir. Ses devoirs seraient établis, mais la femme qui devrait animer, partager et récompenser ces devoirs pouvait encore être inaccessible. Il connaissait sa propre pensée, mais il n’était pas toujours certain de connaître Mlle Crawford. Il y

avait des points sur lesquels ils n'étaient pas complètement d'accord, il y avait des moments où elle ne semblait pas favorable, et bien que faisant confiance entièrement à son affection, à une conclusion dans un délai très court, il éprouvait beaucoup de sentiments anxieux, beaucoup d'heures de doute quant au résultat. Sa conviction de ses égards pour lui était quelquefois très forts ; il pourrait regarder en arrière vers une longue période d'encouragement, et elle était aussi parfaite dans un attachement désintéressé que dans toute autre chose. Mais à d'autres moments, des doutes et des alarmes se mélangeaient à ses espoirs, et quand il songeait à son manque d'inclination pour l'intimité et la retraite, sa préférence décidée pour une vie à Londres, que pouvait-il espérer d'autre qu'un refus déterminé ? À moins que ce ne soit une acceptation encore moins bonne, demandant de tels sacrifices à sa situation et à son métier, que sa conscience dût le lui défendre.

L'issue de tout dépendait d'une question : L'aimait-elle assez fortement pour dépasser des points qui avaient toujours été essentiels ? L'aimait-elle assez fortement pour qu'ils fussent plus essentiels ? Et cette question, qu'il se répétait continuellement, quoiqu'elle eût le plus souvent un « oui » comme réponse avait aussi parfois son « non ».

Mlle Crawford allait bientôt quitter Mansfield, et à cette occasion le « oui » et le « non » alternaient plus fréquemment. Il avait vu briller ses yeux lorsqu'elle parlait de la lettre de sa chère amie, qui lui promettait une longue visite à Londres, et de la gentillesse d'Henry, qui s'engageait à rester où il était afin qu'il pût l'accompagner là-bas, il l'avait entendu parler du plaisir d'un tel voyage avec une animation qui voulait dire « non ». Mais ceci s'est passé au cours de la journée décisive, dans la première heure de joie quand rien

d’autre ne comptait à ses yeux que les amis qu’elle allait voir. Depuis, il l’avait entendu s’exprimer différemment, avec d’autres sentiments, des sentiments plus contrôlés, il l’a entendu dire à Mme Grant qu’elle la quitterait avec regret ; qu’elle commençait à penser, que ni les amis, ni les plaisirs qu’elle allait retrouver, ne valaient ceux qu’elle laissait derrière elle, et que, bien qu’elle se sentît obligée de partir, elle savait déjà qu’elle éprouverait de la joie, là-bas, quand elle pourrait prévoir le moment de son retour à Mansfield. N’y avait-il pas des « oui » dans tout ceci ?

Ayant à peser, arranger et réarranger pareilles choses, Edmond ne pouvait pas s’intéresser énormément à la soirée que le reste de la famille attendait avec un tel intérêt. Mise à part la joie de ses deux cousins, cette soirée n’avait pas plus de valeur pour lui que n’importe quelle autre réunion des deux familles. Chaque réunion apportait l’espoir d’une confirmation quelconque ; mais le tourbillon de la salle de bal ne serait peut-être pas particulièrement favorable à l’expression des sentiments sérieux. L’engager précisément pour les deux premières danses, c’était la possibilité d’un bonheur personnel qu’il sentait en son pouvoir, et la seule préparation pour le bal à laquelle il pouvait prendre part, en dépit de tout ce qui se passait autour de lui en rapport avec la fête, depuis le matin jusqu’au soir.

Jeudi était le jour du bal, et le mercredi matin, Fanny, encore incapable de choisir ce qu’elle devrait mettre, se décida à demander conseil aux plus compétents, et s’adressa à Mme Grant et à sa sœur dont le bon goût généralement reconnu, l’aiderait à être irréprochable, et comme Edmond et William étaient partis pour Northampton, elle avait des raisons de penser que M. Crawford le serait de même. Elle descendit vers le presbytère, ne craignant pas de se risquer à

une conversation privée ; et le secret d'une telle conversation était de première importance pour Fanny, plus qu'à moitié honteuse de ses propres préoccupations.

Elle rencontra Mlle Crawford à quelques yards du presbytère. Comme celle-ci s'apprêtait à lui rendre visite, et comme il lui semblait que son amie, obligée qu'elle était d'insister sur le retour, n'abandonnait sa promenade qu'à contre-cœur, elle expliqua l'objet de sa visite immédiatement et observa, que si elle voulait être assez aimable pour lui donner son opinion cela pourrait aussi bien se faire à l'extérieur qu'à l'intérieur. Mlle Crawford parut enchantée de sa demande et pressa Fanny, d'une façon beaucoup plus cordiale qu'avant, de retourner avec elle et proposa qu'elles aillent dans sa chambre où elles pourraient avoir une causette confortable sans déranger le Docteur et Mme Grant, qui étaient ensemble au salon. Ceci était précisément un plan qui convenait à Fanny ; et avec une grande gratitude de son côté pour une complaisance si gentille et si vive, elles entrèrent et montèrent à l'étage, et furent bientôt absorbées par le sujet qui les intéressait. Mlle Crawford, flattée de cet appel, lui dévoua le meilleur de son jugement et de son bon goût, rendit tout facile par ses suggestions et essaya de rendre tout agréable à Fanny par son encouragement. La toilette se trouva décidée dans ses grandes lignes. – « Mais allez-vous porter la croix de votre frère comme collier ? » dit Mlle Crawford, « ne porterez-vous pas la croix de votre frère ? » Et tandis qu'elle parlait, elle défaisait un petit paquet, que Fanny avait remarqué dans sa main quand elles s'étaient rencontrées. Fanny lui raconta ses désirs et ses doutes à ce point ; elle ne savait pas si elle devait porter, ou ne pas porter la croix. On répondit pour elle, en plaçant une petite boîte à frivolités devant elle et en lui demandant de choisir parmi plusieurs chaînes et colliers en or. Tel était le paquet dont Mlle Crawford était pourvue et

c'était là l'objet de sa visite ; et de la manière la plus aimable elle pressait maintenant Fanny d'en prendre une pour la croix et de la garder pour l'amour d'elle, disant toutes les choses qu'elle put imaginer pour écarter les scrupules qui avaient d'abord fait reculer Fanny avec un mouvement d'horreur devant la proposition.

– Vous voyez quelle collection j'ai, dit-elle, je n'en emploie pas la moitié. Je ne vous offre que du vieux. Vous devez excuser mon sans-gêne et me rendre service.

Fanny résistait toujours, de tout son cœur. Le don avait trop de valeur. Mais Mlle Crawford persévéra tant, discuta le cas avec tant d'arguments si sérieux et si affectueux appuyés sur la tête de William, sur la croix, sur le bal et sur elle-même qu'à la fin elle eut gain de cause. Fanny se trouva obligée de céder afin qu'elle ne pût être accusée d'orgueil, d'indifférence ou d'autres petitesses ; et ayant avec une humble répugnance donné son consentement, elle se mit à faire une sélection. Elle regarda, regarda, désirant trouver celle qui avait le moins de valeur ; et était enfin déterminée à faire son choix, quand elle crut qu'un collier se trouvait devant ses yeux plus souvent que les autres. C'était un collier en or, joliment arrangé, et bien que Fanny eût préféré une chaîne plus longue et plus simple comme étant plus adaptée à son but, elle espérait avoir choisi celle que Mlle Crawford désirait garder le moins. Mlle Crawford manifesta sa parfaite approbation par un sourire ; et se dépêcha de compléter le don en lui mettant le collier et en lui faisant voir l'effet qu'il faisait sur elle. Fanny n'aurait pu formuler la moindre opposition et exception faite de ce qu'il lui restait de scrupules, était extrêmement heureuse d'une acquisition si appropriée. Elle aurait peut-être préféré être l'obligée d'une autre personne. Mais cela était un sentiment bas. Mlle Crawford avait

devancé ses désirs avec une gentillesse qui prouvait qu'elle était une amie.

– Quand je porterai ce collier, je penserai toujours à vous, dit-elle, je penserai combien vous étiez aimable.

– Vous devez également penser à quelqu'un d'autre quand vous le porterez, répliquait M[lle] Crawford. Vous devez aussi penser à mon frère, car la pensée venait d'abord de lui. Il me la donna, et avec le collier je vous passe tous les devoirs de vous souvenir du premier donneur. Cela doit être un souvenir de famille. La sœur ne peut être dans vos pensées sans que le frère n'y soit aussi.

Fanny, grandement étonnée et pleine de confusion, aurait instantanément retourné le cadeau. Prendre ce qui avait été le cadeau d'une autre personne, d'un frère, encore, impossible ! Cela ne devait pas être. Avec une avidité et un embarras assez divertissants pour sa compagne, elle remit la chaîne sur le carton, et semblait résolue à ne pas en prendre une autre.

– Ma pauvre enfant, dit-elle en riant, de quoi avez-vous peur ? Croyez-vous que Henry considérerait ce collier mien et s'imaginerait qu'il n'est pas venu honnêtement en votre possession ? Ou imaginez-vous qu'il serait trop flatté de voir le collier à votre gorge, collier qu'il acheta il y a trois ans avant qu'il ne sût qu'une telle gorge existait ? Ou peut-être, et elle eut un air espiègle, croyez-vous qu'il y a une conspiration entre nous et que ce que je fais maintenant je le fais à son désir et à sa connaissance.

Fanny protesta absolument contre de telles pensées tout en rougissant beaucoup.

– Bien, alors, répliqua Mlle Crawford, très sérieusement et sans la croire entièrement, pour me convaincre que vous n'y suspectez pas de piège et aussi confiante que je vous ai toujours trouvée, prenez ce collier et n'en dites pas un mot de plus. Le fait que c'est un cadeau de mon frère ne doit faire aucune différence pour vous, comme, je vous l'assure, cela n'en fait pas dans ma volonté de m'en séparer. Il me donne toujours une chose ou l'autre. J'ai tant de cadeaux innombrables de lui que je ne pourrais les compter, ou lui en rappeler la moitié. Et pour ce qui est de ce collier, je ne crois pas que je l'ai porté six fois ; il est très joli, mais je n'y pense pas ; et bien que vous eussiez été aussi bien même avec n'importe quel autre bijou de la boîte, il se fait que vous avez choisi précisément celui, dont, si j'avais une préférence, je me séparerais volontiers et que je préfère voir en votre possession plutôt qu'à n'importe qui d'autre. Ne vous y opposez plus, je vous en supplie, ce petit rien ne vaut pas la moitié de tant de paroles.

Fanny n'osa pas s'opposer plus longtemps, et avec des remerciements renouvelés mais moins heureux accepta de nouveau le collier, car il y avait une expression dans le regard de Mlle Crawford qui ne pouvait pas la satisfaire.

Il lui était impossible de rester insensible au changement de manières de M. Crawford à son égard. Il y avait longtemps qu'elle ne l'avait vu. Il essayait évidemment de lui plaire ; il était galant, il était attentif – il était, en quelque sorte, comme il avait été avec ses cousines – il voulait, croyait-elle, duper sa tranquillité, comme il avait dupé ses cousines : quant à savoir s'il n'avait rien à voir avec le collier ! Elle ne pouvait se convaincre qu'il n'y était pour rien, car Mlle Crawford, complaisante en tant que sœur, était insouciante en tant que femme et qu'amie.

Elle retourna maintenant à la maison en réfléchissant et en doutant, et sentant que la possession de ce qu'elle avait tellement désiré n'apportait pas beaucoup de satisfaction. C'est avec un changement plutôt qu'une diminution de souci qu'elle reprit le chemin qu'elle avait foulé avant.

CHAPITRE IX

En rentrant à la maison, Fanny monta immédiatement déposer son acquisition inattendue, ce collier, un bien douteux, dans la salle et le mettre dans une petite boîte où elle gardait tous ses petits trésors ; mais, en ouvrant la porte, quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver son cousin Edmond en train d'écrire à sa table. Une telle chose, qui n'était jamais arrivée auparavant, était presque aussi merveilleuse que bienvenue.

– Fanny, dit-il immédiatement, abandonnant chaise et plume et venant à sa rencontre, tenant quelque chose en mains, je vous demande pardon d'être ici. Je venais vous chercher, et après avoir attendu un peu, dans l'espoir de votre arrivée, j'étais en train d'employer votre encrier pour expliquer ma commission. Vous trouverez le début d'une lettre pour vous ; mais, maintenant, je puis traiter l'affaire de vive voix, voici : Je ne vous demande que d'accepter ce petit rien – une chaîne pour la croix de William. Vous auriez dû l'avoir la semaine passée, mais il a fallu attendre parce que mon frère n'a pu aller en ville aussi vite que j'avais espéré, et je ne viens que de la recevoir maintenant à Northampton. J'espère que vous aimerez la chaîne, Fanny. Je me suis efforcé de m'en tenir à la simplicité de votre goût ; mais de toute façon, je sais que vous serez indulgente pour mes intentions, et la considérerez comme elle est réellement : le signe de l'affection d'un de vos plus anciens amis.

Et en disant ces mots il se hâtait de partir avant que Fanny, écrasée par un millier de sensations de peine et de joie, pût tenter de parler, mais animée par un désir souverain elle s'exclama :

– Oh, cousin, arrêtez un moment, je vous en prie, arrêtez-vous !

Il revint.

– Je ne peux essayer de vous remercier, continua-t-elle d'une manière très agitée, les remerciements sont hors de question. Je ressens beaucoup plus que je pourrais exprimer. Votre bonté de penser à moi d'une telle façon est au delà…

– Si c'est là tout ce que vous avez à me dire, Fanny !

Souriant, il s'apprêtait à partir de nouveau.

– Non, non, je voudrais vous consulter.

Presque inconsciemment, elle avait défait maintenant le paquet qu'il lui avait placé dans la main et voyant devant elle, dans la beauté de l'emballage d'un joaillier, une chaîne d'or noué, parfaitement simple et nette, elle ne put s'empêcher de s'exclamer à nouveau :

– Oh, ceci est beau, réellement ! Ceci est précisément la chose que je souhaitais ! Ceci est le seul ornement que je désire posséder jamais. Elle est exactement assortie à ma croix. Elles doivent et seront toujours portées ensemble. Le cadeau vient aussi à un moment si propice. Oh ! cousin, vous ne pouvez savoir combien il est propice.

– Ma chère Fanny, vous êtes beaucoup trop sensible à ces choses. Je suis fort heureux que vous aimiez la chaîne, et qu'elle arrive à temps pour demain ; mais vos remerciements

dépassent l'occasion. Croyez-moi, je n'ai au monde de plus grand plaisir que de contribuer au vôtre. Non, je puis le dire en toute assurance, je n'ai pas de plaisir aussi complet, aussi inaltérable. Il est sans un mécompte.

Fanny aurait pu vivre une heure sans prononcer un autre mot mais Edmond, après avoir attendu un moment, l'obligea à faire descendre ses pensées de leur vol céleste, en disant :

– Mais à quel sujet voulez-vous me consulter ?

C'était au sujet du collier qu'elle voulait, le plus sérieusement du monde, maintenant rendre, elle espérait obtenir son consentement pour le faire. Elle donnait le récit de sa récente visite maintenant que ses ravissements pouvaient être passés, mais Edmond était si frappé par la circonstance, si enchanté de ce que Mlle Crawford avait fait, si frappé par une telle coïncidence entre eux que Fanny ne put qu'admettre le pouvoir d'un plaisir sur son propre esprit, bien que cela pût avoir des mécomptes. Il se passa quelque temps avant qu'elle pût avoir assez d'attention pour son projet ou une réponse à sa demande : il était plongé dans une rêverie aimante et émettait de temps en temps quelques demi-phrases de louange ; mais quand il s'éveilla et comprit, il était bien décidé à s'opposer à ce qu'elle souhaitait.

– Renvoyer le collier ! Non, ma chère Fanny, pas d'après mon idée. Ce serait profondément mortifiant pour elle. Il ne peut exister de sensation plus désagréable que de voir revenir dans vos mains quelque chose que vous avez donné avec l'espoir raisonnable de contribuer au bonheur d'un ami. Pourquoi perdrait-elle un plaisir qu'elle a montré si bien mériter ?

– Si cela m’avait été donné en première instance, dit Fanny, je n’aurais jamais songé à le rendre ; mais, comme c’est un présent de son frère, il n’est pas juste de supposer qu’elle s’en sépare facilement si ce n’est pas nécessaire ?

– Elle ne doit pas supposer que ce n’est pas nécessaire, du moins pas acceptable ; le fait que primitivement c’était un cadeau de son frère ne fait aucune différence, car cela ne l’a pas empêché de l’offrir, ni vous de l’accepter, donc cela ne doit pas vous empêcher de le garder. Sans aucun doute il est plus beau que le mien et plus en rapport avec une salle de bal.

– Non, ce n’est pas plus beau, ce n’est pas plus beau du tout dans son genre, et pas à moitié aussi convenable. La croix s’accordera mieux avec la chaîne qu’avec le collier, c’est au delà de toute comparaison.

– Pour une nuit, Fanny, rien que pour une nuit, si cela est un sacrifice. Je suis sûr qu’après réflexion, vous voudrez faire ce sacrifice plutôt que de faire de la peine à quelqu’un qui n’a eu en vue que votre bien-être. Les attentions de Mlle Crawford n’ont pas été au-dessus de ce que vous méritez – je suis la dernière personne à croire qu’elle pourrait être au dessus de vos mérites – et que vous pourriez lui répondre avec quelque chose qui aurait un air d’ingratitude, bien que je sache que ce ne pourrait jamais être ni dans votre intention, ni dans votre nature. Portez le collier demain soir, ainsi que vous vous y êtes engagée, et réservez la chaîne pour des occasions plus courantes. Ceci est mon avis. Je ne voudrais pas que l’ombre d’une froideur vienne troubler une intimité que j’ai observée, avec le plus grand plaisir, entre deux êtres dans les caractères desquels j’ai trouvé une grande ressemblance de sincérité et de délicatesse, bien qu’il y ait quelques

légères différences résultant d'une différence de situation, mais qui ne forment pas un obstacle à une véritable amitié. Je ne voudrais pas qu'une ombre de froideur s'élevât entre les deux êtres qui me sont le plus chers au monde, répéta-t-il.

Quand il eut parlé, il s'en alla, et Fanny avait à se calmer comme elle le put. Elle était l'une de ses plus chères amies : cela devait la réconforter. Mais l'autre, la première ! Il ne lui avait jamais parlé si ouvertement, et quoiqu'il ne lui eût rien raconté qu'elle n'avait déjà deviné depuis longtemps, c'était un choc pour elle ; car ces mots montraient ses propres convictions, et ses vues. Les unes et les autres semblaient définitives. Il épouserait Mlle Crawford. C'était un choc, en dépit d'une attente très longue, et elle était obligée de répéter encore qu'elle était l'une de ses deux plus chères amies, pour que ces mots lui donnent quelque sensation. Si elle pouvait croire que Mlle Crawford le méritait, oh, combien ce serait différent ! Combien plus tolérable ! Mais il se trompait sur son compte, il lui accordait des mérites qu'elle n'avait pas, ses défauts étaient ce qu'ils avaient toujours été, mais il ne les voyait plus. Avant qu'elle n'ait versé beaucoup de larmes sur cette déception, Fanny ne réussit pas à calmer son agitation, et l'abattement qui suivit ne put être allégé que par de ferventes prières pour son bonheur.

C'était son intention, et elle y voyait un devoir, d'essayer de surmonter tout ce qui était excessif, tout ce qui touchait à l'égoïsme dans son affection pour Edmond. Elle ne trouvait pas de mots assez forts pour satisfaire sa propre humilité. De penser à lui comme Mlle Crawford pouvait le faire, eût été chez elle une folie. Pour elle, il ne pouvait jamais, dans aucune circonstance, être autre chose de plus cher qu'un ami. Comment une telle pensée lui venait-elle, même pour la ré-

prouver ou la défendre ? Il n'était pas permis que cette pensée touchât les confins de son esprit. Elle s'appliquerait à être raisonnable et à mériter le droit de juger avec une intelligence saine et honnête le caractère et le privilège de sincère sollicitude de Mlle Crawford pour lui.

Elle avait de l'héroïsme dans ses principes et était décidée à faire son devoir, mais ayant aussi beaucoup de sentiments inhérents à la jeunesse et à la nature, il ne faut pas s'étonner outre mesure si, après avoir pris toutes ces bonnes résolutions de maîtrise de soi, elle saisit comme un trésor inespéré le bout de papier sur lequel Edmond avait commencé à lui écrire et si, ayant lu avec la plus tendre émotion ces mots : « Ma très chère Fanny, vous devez me faire la faveur d'accepter », elle l'enferma avec la chaîne comme si c'était la plus chère partie du don. C'était la seule chose qui s'approchait d'une lettre qu'elle avait jamais reçue de lui, et il se pourrait qu'elle n'en reçût jamais d'autre ; il était impossible qu'elle en reçût jamais une autre qui lui procurât plus de plaisir, tant, en tous cas, à cause des circonstances que du style. Jamais auteur n'avait écrit deux lignes qui eussent plus de valeur, jamais les recherches du plus aimant correspondant n'avaient été plus bénies. Pour elle, l'écriture elle-même, indépendamment de tout, était une bénédiction. Jamais être humain n'avait écrit des caractères comparables à l'écriture la plus courante d'Edmond ! Ce spécimen, même avec la grande hâte dans laquelle il avait été écrit, n'avait pas une faute, et il y avait une telle félicité dans les quatre premiers mots, dans l'arrangement de « Ma très chère Fanny », qu'elle aurait pu les regarder toujours.

Ayant apaisé son esprit et réconforté son cœur par cet heureux mélange de raison et de faiblesse, elle était en état de descendre en temps convenable, de reprendre ses emplois

habituels auprès de sa tante Bertram et de lui donner les attentions usuelles, sans un manque apparent de présence d'esprit.

Le jeudi, destiné à l'espoir et au plaisir, arriva, et commença avec beaucoup plus de douceur pour Fanny que d'habitude, car après le dîner, une note très aimable de M. Crawford disant que, comme il se trouvait obligé d'aller à Londres le lendemain, il ne pouvait s'empêcher d'avoir un compagnon ; que si William pouvait se décider à quitter Mansfield une demi-journée plus tôt qu'il ne l'avait escompté, il pourrait lui donner une place dans sa voiture. M. Crawford avait l'intention d'arriver pour l'heure du souper tardif de son oncle et de l'inviter à dîner avec lui chez l'amiral. La proposition plaisait beaucoup à William, qui était enchanté de voyager en poste avec quatre chevaux et avec un ami si enjoué et si agréable ; aimant l'idée de voyager avec des dépêches, il disait immédiatement tout ce qui était en faveur de ce bonheur et de cet honneur, pour autant que son imagination pût les lui suggérer, et Fanny était extrêmement contente pour un autre motif, car dans le plan original, William aurait dû quitter Mansfield le soir suivant par le service de poste de Northampton, ce qui ne lui aurait pas permis une heure de repos avant de s'installer dans une voiture de Portsmouth ; et bien que la proposition de M. Crawford la privât de beaucoup d'heures de sa compagnie, elle était trop heureuse de savoir William sauvé d'un tel voyage pour penser à rien d'autre. Sir Thomas approuvait le projet pour une autre raison : le fait que son neveu allait être présenté à l'amiral pourrait lui servir. Il croyait que l'amiral avait de l'influence. Et l'esprit de Fanny se nourrit de ces idées pendant la moitié de la matinée.

Quant au bal si proche, elle était beaucoup trop agitée et trop effrayée d'avance, pour avoir la moitié du plaisir qu'elle aurait dû éprouver ou était supposée avoir, comme beaucoup de jeunes demoiselles qui sont dans l'attente du même événement, mais qui sont dans des situations plus aisées et pour qui cela présentait moins de nouveauté et moins de satisfaction. Mlle Price, connue de nom seulement par la moitié des invités, devait faire maintenant son entrée dans le monde et devait être considérée comme la reine du bal. Qui aurait pu être plus heureuse que Mlle Price ? Mais Mlle Price n'avait pas été élevée dans ce sens et si elle avait su sous quel signe ce bal se trouvait, par rapport à sa personne, son bien-être eût encore diminué et les craintes qu'elle avait déjà, de se tromper et d'être regardée, avoir de la force et des partenaires pour la moitié de la soirée, danser un peu avec Edmond et pas beaucoup avec M. Crawford, voir le plaisir de William et être capable de se tenir à l'écart de tante Norris, c'était le sommet de son ambition et son plus grand bonheur possible. Bien que ce fussent là tous ses espoirs, elle ne pourrait s'y maintenir toujours, et au cours d'une longue matinée passée en grande partie avec ses tantes, elle était souvent sous l'influence de vues moins optimistes.

William, décidé à faire de son dernier jour une journée de joie complète, était parti à la chasse à la bécasse ; Edmond, elle n'avait que trop de bonnes raisons de le croire, était au presbytère, et restée seule pour supporter les tracas de Mme Norris, qui était fâchée de ce que sa servante voulait arranger le souper à sa façon, tracasserie que celle-ci pouvait éviter, Fanny voyait dans tout cela un mauvais présage pour le bal et s'en alla, tourmentée et à bout de forces, s'habiller dans sa chambre, se sentant languissante et incapable de bonheur comme s'il ne lui avait pas été permis d'assister au bal.

Comme elle montait lentement l'escalier, elle songeait qu'hier, à peu près vers la même heure, elle était revenue du presbytère et avait trouvé Edmond dans sa chambre. « Si je devais l'y retrouver encore aujourd'hui… » se dit-elle avec une douce émotion.

– Fanny, dit à ce moment une voix près d'elle.

Sursautant et levant la tête elle vit, à travers le couloir qu'elle avait atteint, Edmond lui-même, debout au haut d'une autre cage d'escalier. Il vint vers elle.

– Vous avez l'air fatiguée et éreintée, Fanny. Vous vous êtes promenée trop loin.

– Non, je ne suis pas sortie du tout.

– Alors, vous avez été fatiguée intérieurement et c'est plus terrible. Vous auriez mieux fait de sortir.

Fanny, n'aimant pas se plaindre, estima plus facile de ne pas répondre, et bien qu'il la regardât avec la douceur habituelle, elle crut qu'il avait vite cessé de penser à elle. Il ne semblait pas animé ; quelque chose qui n'avait rien à voir avec elle allait mal. Ils montèrent les escaliers ensemble, leurs chambres se trouvant au même étage.

– Je viens de chez le Dr. Grant, dit Edmond. Vous pouvez deviner quel message j'ai apporté là-bas, Fanny.

Et il avait l'air si sérieux qu'elle ne pouvait deviner qu'une seule chose, ce qui la rendit trop émue pour parler.

– Je souhaitais engager les deux premières danses de Mlle Crawford, expliqua-t-il ensuite, et cette explication ranima Fanny et la rendit capable, ainsi qu'on l'attendait d'elle,

d'émettre quelque chose comme une question quant au résultat de la demande.

– Oui, répondit-il, elle me les a accordées, mais, ajouta-t-il avec un sourire qui avait de la peine à ne pas disparaître, elle dit que ce sera la dernière fois qu'elle dansera avec moi. Elle ne le pense pas. Je crois, j'espère, je suis sûr qu'elle n'est pas sérieuse. Mais j'aurais préféré ne pas l'entendre. Elle n'a jamais dansé avec un pasteur, et elle ne dansera jamais avec un pasteur, dit-elle. Pour ma part, je pourrais souhaiter qu'il n'y eût pas de bal, je veux dire pas cette semaine, précisément aujourd'hui. Demain je quitte la maison.

Fanny lutta pour parler et finit par dire :

– Je suis très peinée que quelque chose se soit passé qui vous désole. Aujourd'hui devait être un jour de joie. Mon oncle le comprenait ainsi.

– Oh, oui, oui, et ce sera un jour de plaisir. Tout finira bien. Je suis seulement peiné pour un moment. En fait, ce n'est pas que la date du bal soit mal choisie – qu'est-ce que cela veut dire ? Mais, Fanny, dit-il en lui prenant la main et en parlant bas et sérieusement, vous savez ce que cela veut dire. Vous voyez comment cela est ; vous pourriez peut-être me dire comment et pourquoi je suis peiné. Laissez-moi vous parler un peu. Vous êtes une bonne, bonne auditrice. J'ai été peiné par ses manières, ce matin, et je ne parviens pas à me remonter. Je sais que sa nature est aussi douce et aussi irréprochable que la vôtre, mais l'influence de précédents compagnons donne à sa conversation, aux opinions qu'elle professe, une teinte parfois mauvaise. Elle ne pense pas mal, mais elle dit mal, elle parle mal par taquinerie – et bien que je sache que c'est de la taquinerie, cela me froisse jusqu'à l'âme.

– L’effet de l’éducation, dit Fanny gentiment.

Edmond ne put qu’approuver.

– Oui, cet oncle et cette tante ! Ils ont blessé l’esprit le plus pur ! Car parfois, Fanny, je dois l’avouer, cela semble dépasser les apparences ; il semblerait que l’esprit même soit atteint.

Fanny crut que ceci était un appel à son jugement, et, après un moment de réflexion, elle dit :

– Si vous ne voyez en moi qu’une auditrice, cousin, je vous serai utile autant que je le peux, mais je ne suis pas qualifiée pour être une conseillère. Ne me demandez pas d’avis : je ne suis pas compétente.

– Vous avez raison, Fanny, de protester contre un tel emploi, mais ne vous effrayez pas. C’est un sujet sur lequel je ne demanderai jamais d’avis, c’est un genre de sujet sur lequel on ferait mieux de ne jamais demander d’avis. Je veux seulement vous parler.

– Une chose encore. Excusez ma liberté, mais faites attention à la façon dont vous me parlez. Ne me racontez rien que, par la suite, vous pourriez regretter. Un jour viendra peut-être…

Le sang lui monta aux joues tandis qu’elle parlait.

– Très chère Fanny ! s’écria Edmond, en pressant sa main contre la sienne avec presque autant de chaleur que si elle avait été celle de Mlle Crawford, vous n’avez que des pensées prévenantes. Mais cela n’est pas nécessaire ici. Le jour ne viendra jamais. Je commence à le croire des plus improbable, mes chances diminuent, et même si le jour devait arriver, nous ne devons pas avoir peur de nous souvenir de

quelque chose, car je ne peux être honteux de mes propres scrupules, et si je devais les écarter, ce ne serait que grâce à une amélioration de son caractère, que la reconnaissance des faits passés ne pourrait que me faire estimer davantage. Vous êtes la seule personne sur terre à qui je dirais ce que je viens de dire, mais vous avez toujours connu mon opinion sur elle ; vous pouvez témoigner, Fanny, que je n'ai jamais été aveugle. Combien de fois n'avons-nous pas parlé de ses petites erreurs ! Vous ne devez pas avoir peur pour moi ; j'ai presque abandonné toute idée sérieuse à son sujet, mais je devrais avoir une tête de bois, quoi qu'il pût m'arriver, si je pouvais penser à votre gentillesse et à votre sympathie sans la plus sincère gratitude.

Il en avait dit assez pour troubler une expérience de dix-huit ans. Il en avait dit assez pour donner à Fanny des sentiments plus heureux qu'elle n'en avait connus ces derniers temps, et avec un regard plus brillant, elle répondit :

– Oui, mon cousin, je suis convaincue que *vous* seriez incapable de rien d'autre, bien que, peut-être, certains ne pensent pas de même. Il m'est impossible d'être effrayée de ce que vous pourriez souhaiter me dire. Ne vous contenez pas. Racontez-moi tout ce qu'il vous plaît de raconter.

Ils étaient arrivés maintenant au deuxième étage, et le passage d'une servante empêcha une plus longue conversation. Pour le bien-être présent de Fanny celle-ci s'était arrêtée peut-être au moment le plus heureux, il n'est pas dit que s'il avait pu parler encore cinq minutes, il ne lui aurait pas été possible d'effacer toutes les fautes de Mlle Crawford et de montrer son propre découragement. Mais il se fit qu'ils se quittèrent sur un regard d'affectueuse reconnaissance de part et d'autre et elle conserva quelques sensations précieuses.

Depuis des heures elle n'avait rien éprouvé de semblable. Depuis que la première joie de la note de M. Crawford s'était évanouie, elle s'était trouvée dans un état tout à fait opposé. Il n'y avait pas eu de bien-être autour d'elle et pas d'espoir en elle. Maintenant, tout était souriant. La bonne fortune de William lui revint à l'esprit et sembla de plus grande valeur qu'avant. Le bal aussi : une belle soirée de plaisir en perspective ! C'était une réelle animation maintenant ; et elle commença à s'habiller avec beaucoup de cette palpitation joyeuse qui est inhérente à un bal. Tout alla bien, son aspect ne lui déplaisait pas et quand elle arriva au collier, sa bonne fortune sembla complète car à l'essai celui que Mlle Crawford avait donné ne put aucunement passer à travers l'anneau de la croix. Elle se serait résolue à la porter, pour obliger Edmond, mais il était trop large ! Pour cela, elle devait porter sa chaîne, et ayant, avec des sentiments délicieux, joint la croix à la chaîne – souvenirs des êtres les plus aimés de son cœur, ces très chers emblèmes tellement faits l'un pour l'autre, tant dans son imagination que dans la réalité, elle les mit autour de son cou, et ayant vu et senti comme ils étaient pleins de William et d'Edmond, elle fut capable sans effort, de porter également le collier de Mlle Crawford. Elle trouva que c'était juste. Mlle Crawford avait un droit, et quand il n'empiétait pas sur des droits plus forts, n'intervenait pas dans une plus sincère douceur, elle pouvait lui rendre justice à sa propre satisfaction. Le collier avait réellement très belle allure, et Fanny quitta finalement la pièce très satisfaite d'elle-même et de tout autour d'elle.

Sa tante Bertram s'était souvenue d'elle à cette occasion, d'une façon très vive et inaccoutumée. Il lui était réellement apparu que Fanny, se préparant pour un bal, aimerait avoir une aide plus affectueuse que celle de la servante des étages supérieurs, elle lui envoya sa propre femme de

chambre pour l'aider ; trop tard évidemment pour qu'elle pût être de quelque utilité. Mme Chapman avait justement atteint l'étage supérieur lorsque Mlle Price sortit de sa chambre, entièrement habillée, et presque aussi bien que Lady Bertram et Mme Chapman elles-mêmes.

CHAPITRE X

Son oncle et ses deux tantes étaient dans le salon lorsque Fanny descendit. Pour lui elle était un sujet intéressant, et il voyait avec plaisir l'élégance générale de son allure. La correction et la justesse de sa toilette étaient les seules choses qu'il se permit de commenter en sa présence, mais quand elle eut quitté la pièce, il parla de sa beauté avec une louange fort décidée.

– Oui, dit Lady Bertram, elle paraît très bien. Je lui ai envoyé Mme Chapman.

– Elle est jolie ! Oh oui, s'écria Mme Norris, elle a de bonnes raisons d'être jolie avec tous ses avantages, élevée dans cette famille, comme elle l'a été, avec tout le bénéfice du spectacle des manières de ses cousines. Songez un peu, cher Sir Thomas, quels avantages extraordinaires nous avons pu lui procurer. Précisément la robe que vous avez remarquée est un de vos généreux dons lorsque la chère Mme Rushworth s'est mariée. Que serait-elle devenue si vous ne l'aviez prise par la main ?

Sir Thomas n'en dit pas plus, mais les yeux des jeunes gens lui assuraient qu'il pourrait revenir sur ce sujet avec plus de succès après le départ de ces dames. Fanny vit qu'elle plaisait à tous et de se savoir à son avantage la rendit plus jolie encore. Des raisons variées la rendaient heureuse et bientôt elle le serait encore plus, car en quittant la pièce avec ses tantes, Edmond, qui tenait la porte ouverte, dit, comme elle passait près de lui :

– Tu dois danser avec moi, Fanny ; tu dois me garder deux danses, n'importe lesquelles, celles que tu préfères, excepté la première.

Elle n'eut plus rien à souhaiter. Jamais elle n'avait été dans un état aussi parfait. La joie de son cousin en prévision du jour du bal ne la surprenait plus, à présent elle exerçait ses pas dans le salon aussi longtemps qu'elle était à l'abri des remarques de sa tante Norris, complètement absorbée dans un nouvel arrangement du feu préparé par le maître d'hôtel et qui faisait honneur à son travail.

Une demi-heure passa, qui en d'autres circonstances aurait été au moins languissante, mais le bonheur de Fanny se maintint. Elle n'avait qu'à penser à sa conversation avec Edmond ; et qu'était l'agitation de Mme Norris ? Qu'étaient les bâillements de Lady Bertram ?

Les messieurs les rejoignirent et bientôt commença la douce attente d'un équipage, quand une atmosphère d'aise et d'enjouement se fut diffusée ; et tous se trouvaient, un peu partout, bavardant et riant et chaque moment avait sa joie et son espoir. Fanny sentit qu'il devait y avoir une lutte dans la joie d'Edmond mais c'était un délice de voir des efforts couronnés d'un tel succès.

Lorsque les voitures arrivèrent réellement et que les invités commençaient vraiment à s'assembler, elle mit une sourdine à sa propre gaîté. La vue de tant d'étrangers la faisait se retirer en elle-même ; et, à part cela, la gravité et le formalisme du premier grand cercle, choses que les façons de Sir Thomas pas plus que celles de Lady Bertram n'auraient pu changer. Elle se trouva appelée à supporter quelque chose de pire. Elle fut présentée de ci de là par son oncle ; elle fut obligée de se laisser adresser la parole, de dire

des civilités et de parler encore. Ceci fut un dur devoir, elle n'avait jamais été appelée à cela sans regarder William qui se promenait à l'aise à l'arrière-plan de la scène et elle désirait être avec lui.

L'entrée des Grant et des Crawford fut un moment favorable. La raideur de la réunion disparut bientôt devant leur manières aisées et leur intimité ; de petits groupes se formèrent et tous se sentirent plus à l'aise. Fanny sentit l'avantage et aurait été de nouveau tout à fait heureuse si elle avait pu empêcher ses yeux d'errer d'Edmond à Mlle Crawford. *Elle* était toute beauté – et que put être la fin de cela ? Ses propres songeries furent arrêtées quand elle aperçut M. Crawford devant elle, et ses pensées furent conduites dans une autre voie lorsqu'il lui demanda presque instantanément les deux premières danses. Son bonheur à cette occasion était très *a la mortal*[5]. Être assuré d'un partenaire était très essentiel, car le moment de danser approchait sérieusement, et elle connaissait si peu ses propres droits qu'elle croyait que si M. Crawford n'était pas venu la demander elle eût été la dernière à être recherchée et, qu'elle n'aurait trouvé un partenaire qu'après une série d'enquêtes, de va-et-vient et d'interventions, ce qui eût été terrible ; mais en même temps il y avait quelque chose dans sa façon de la demander qu'elle n'aimait pas, et elle vit ses yeux se poser un instant sur son collier, avec un sourire, enfin elle vit qu'il sourit, ce qui la fit rougir. Elle se sentit perdue. Et bien qu'il n'y eût pas de second regard pour la troubler et que cet objet semblât n'être que tranquillement agréable, elle ne put surmonter son embarras, qui s'accrut du fait qu'elle pensait qu'il

---

[5] Tel quel dans le texte. (N. D. T.)

l'avait remarqué, et elle ne put se donner une attitude avant qu'il ne se tournât vers quelqu'un d'autre. Alors elle put jouir de la pure satisfaction d'avoir un partenaire, un partenaire volontaire, assuré pour le commencement du bal.

Lorsque la compagnie se dirigea vers la salle du bal, elle se trouva pour la première fois près de Mlle Crawford dont les yeux et les sourires furent dirigés plus directement et d'une façon moins équivoque que ceux de son frère et elle se mit à en parler. Fanny anxieuse de se débarrasser de cette histoire se dépêcha de donner l'explication du deuxième collier. Mlle Crawford l'écouta, et tous ses compliments intentionnels et ses insinuations à l'égard de Fanny furent oubliés ; elle ne sentait qu'une chose, et ses yeux, de brillants qu'ils avaient été, montrèrent qu'ils pouvaient encore briller davantage. Elle s'exclama :

– Edmond dit-il cela ? C'est bien lui. Aucun autre homme n'y aurait pensé. Je l'honore au-delà de toute expression.

Et elle regarda partout comme si elle était désireuse de le lui dire. Il n'était pas là, il s'occupait de quelques dames dans une autre pièce ; et Mme Grant venant les rejoindre prit un bras de chacune d'elle et elles suivirent les autres.

Le cœur de Fanny sombra, mais elle n'eut pas de loisir de penser aux sentiments de Mlle Crawford. Elles étaient dans la salle de bal, les violons jouaient. Son esprit agité lui interdisait de fixer son attention sur un sujet sérieux. Elle devait surveiller les arrangements généraux et voir comment tout était fait.

Au bout de quelques minutes Sir Thomas s'approcha d'elle et lui demanda si ses premières danses étaient prises ; et le « Yes Sir » de M. Crawford, était ce qu'il s'attendait à

entendre. M. Crawford n'était pas loin ; Sir Thomas le lui assura, disant quelque chose qui apprit à Fanny qu'elle devrait ouvrir le bal ; cette idée ne lui était jamais venue. Toujours, quand elle avait pensé à l'arrangement minutieux de cette soirée, il lui avait semblé tout naturel que ce fût Edmond qui ouvrit le bal avec Mlle Crawford, et l'impression était si forte que, quoique son oncle eût dit le contraire, elle ne put cacher sa surprise, montrer son inaptitude et essayer d'être excusée. D'élever son opinion contre celle de Sir Thomas était une preuve de la gravité de son cas ; son horreur à cette première suggestion était telle que, à présent, elle voulait encore arranger les choses d'une autre manière tout en le regardant en face, en vain évidemment. Sir Thomas sourit, essaya de l'encourager et puis d'un air trop sérieux et trop décidé il dit :

– Cela doit être ainsi, ma chère.

Elle se trouva, l'instant d'après, conduite par M. Crawford au haut de la salle et attendit là d'être rejointe par d'autres couples dès qu'ils furent formés.

Elle put à peine le croire. Être placée au-dessus de tant d'élégantes jeunes femmes ! L'honneur était trop grand. C'était la traiter comme ses cousines ! Et sa pensée alla vers ses cousines absentes avec un regret très sincère et véritablement tendre, qu'elles ne fussent pas ici pour prendre leur place dans cette salle, et pour prendre leur part à ce plaisir qui eût été si délicieux pour elles. Elle les avait entendues si souvent souhaiter un bal dans cette maison comme la plus grande des félicités. Et qu'elles fussent parties alors qu'il avait lieu, et que ce fût elle qui ouvrit le bal – et de plus avec M. Crawford ! Elle espérait qu'elles ne lui enlèveraient pas cet honneur *maintenant*, mais lorsqu'elle repensa aux arran-

gements de l'automne dernier, à ce que tous avaient été l'un pour l'autre quand on dansait dans la maison, le présent cérémonial lui sembla incompréhensible.

Le bal débuta. Ce fut plus d'honneur que de bonheur pour Fanny, du moins pour la première danse ; son partenaire était dans un état d'esprit excellent et il essaya de le lui faire partager, mais elle était beaucoup trop effrayée pour y prendre quelque agrément jusqu'à ce qu'elle pût supposer que plus personne ne la regardait. Jeune, jolie et gentille, sans des grâces qui eussent pu détruire sa beauté, très peu des personnes présentes étaient disposées à ne pas la louer. Elle était attirante, elle était modeste, elle était la nièce de Sir Thomas et bientôt il fut dit qu'elle était admirée par M. Crawford. Cela suffit à lui procurer la faveur générale. Sir Thomas suivait lui-même, avec beaucoup de complaisance, ses évolutions au cours des danses : il était fier de sa nièce ; et sans attribuer toute sa beauté personnelle, comme Mme Norris semblait le faire, à son séjour à Mansfield, il se plaisait de l'avoir pourvue de tout le reste – éducation et savoir-vivre.

Mlle Crawford devina beaucoup de ses pensées comme il se trouvait là, et ayant, en dépit de tous ses torts à son égard, un désir dominant de se recommander à lui, prit cette occasion opportune de lui dire quelque chose d'agréable au sujet de Fanny. Sa louange était chaude et il la reçut comme elle s'y attendait et se joignit à elle pour autant que la discrétion, la politesse et la lenteur de parole pouvaient le lui permettre. Il prenait certainement un avantage sur Lady Bertram à ce sujet, lorsque Mary, la voyant sur un sofa proche, se tourna vers elle pour la complimenter sur la bonne apparence de Mlle Price.

– Oui, elle est très bien, était la placide réponse de Lady Bertram. Chapman l'a aidée pour sa toilette, je lui avais envoyé Chapman.

Ce n'est pas qu'elle ne prenait pas plaisir à voir Fanny admirée mais, pour elle, elle était tellement frappée de sa propre gentillesse d'avoir envoyé Chapman, que cette idée ne pouvait lui sortir de l'esprit.

Mlle Crawford connaissait trop bien Mme Norris pour admirer Fanny près d'elle. Elle dit comme l'occasion s'en offrait :

– Ah ! Madame, la chère Mme Rushworth et Julia nous manquent ce soir ! et Mme Norris la paya d'autant de sourires et courtoisies que le temps le lui permettait, au milieu de toutes les occupations qu'elle se trouvait elle-même, arranger des tables de jeu de cartes, donner des indications à Sir Thomas et essayer de conduire les chaperons vers une meilleure partie de la salle.

Mlle Crawford gaffa beaucoup envers Fanny avec la ferme intention de lui plaire. Elle pensa donner à son cœur un heureux battement et le remplir de sentiments délicieux, interprétant mal les rougeurs de Fanny et pensant toujours qu'elle devait le faire, elle la rejoignit après les premières danses et dit avec un regard significatif :

– Peut-être pouvez-vous me dire pourquoi mon frère va en ville demain ? Il dit qu'il y a des affaires mais ne veut pas me dire lesquelles ! Mais nous en arrivons tous là. Tous sont supplantés tôt ou tard. Maintenant je dois m'adresser à vous pour des renseignements. Je vous en prie, pourquoi Henry s'en va-t-il ?

Fanny protesta de son ignorance aussi fermement que son embarras le lui permettait.

– Bien, alors, répondit Mlle Crawford en riant, je dois donc supposer que ce n'est que pour le plaisir d'accompagner votre frère et de parler de vous en cours de route.

Fanny était confuse mais c'était de la confusion provoquée par le mécontentement. Mlle Crawford s'étonna qu'elle ne souriait pas, la crut superlativement timide ou bizarre et la supposa tout excepté insensible au plaisir des attentions d'Henry. Fanny eut beaucoup de plaisir au cours de la soirée mais les attentions n'y avaient qu'une très petite part. Elle aurait préféré ne pas être redemandée par lui si vite et elle espérait ne pas devoir soupçonner que les renseignements qu'il prenait pour le souper auprès de Mme Norris n'avaient pas pour but de l'avoir comme partenaire pour cette partie de la soirée. Mais cela ne put être évité, il lui fit sentir qu'elle était le centre de tout, bien qu'elle ne pût dire qu'il le faisait d'une façon déplaisante ou qu'il y avait de l'indélicatesse, de l'ostentation dans ses manières – et parfois quand il parlait de William, il n'était pas désagréable et montrait une chaleur de cœur tout à son crédit. Néanmoins ses attentions n'avaient aucune part dans sa satisfaction. Elle était heureuse chaque fois qu'elle regardait William et qu'elle voyait comme il s'amusait parfaitement, et pendant les cinq minutes qu'elle mit à se promener avec lui et à entendre un rapport sur ses partenaires, elle était heureuse de se savoir admirée, et elle était heureuse d'avoir encore les deux danses avec Edmond en perspective.

Pendant la plus grande partie de la soirée, sa main avait été si souvent demandée que l'engagement envers Edmond

restait une continuelle perspective. Elle fut même heureuse lorsque celles ci eurent lieu, mais sans grand enthousiasme et sans ces expressions de tendre galanterie qui avaient sanctifié la matinée. Son esprit était fatigué et elle tressaillit en pensant qu'elle était l'amie avec laquelle il pouvait trouver le repos.

– Je suis las de civilités, disait-il. J'ai parlé sans cesse toute la nuit, et en n'ayant rien à dire. Mais avec toi, Fanny, il y a la paix. Tu ne désireras pas que je te parle. Ayons le luxe de nous taire.

Fanny aurait à peine dit son consentement. Une tristesse, provenant probablement des mêmes sentiments que ce matin, devait être respectée et ils dansèrent ensemble dans une si sobre tranquillité que tous les spectateurs durent croire avec satisfaction que Sir Thomas n'avait pas élevé une épouse pour son jeune fils.

La soirée apporta peu de plaisir à Edmond. Mlle Crawford avait été très en train lorsqu'ils dansèrent ensemble au début. Ce n'était pas sa joie qui pût lui donner du confort, au contraire, et par la suite car il se trouvait porté à la rechercher encore – elle le peina profondément par la manière dont elle parla de la profession à laquelle il était sur le point d'appartenir. Ils avaient parlé, et ils s'étaient tus ; il avait raisonné, elle avait ri, et ils s'étaient séparés par la suite après toutes ces vexations mutuelles. Fanny, qui ne pouvait complètement s'empêcher de les observer, avait vu assez pour jouir d'une satisfaction tolérable. C'était barbare d'être contente alors qu'Edmond souffrait.

Lorsque ses deux danses avec lui furent terminées, son désir et sa force pour d'autres danses étaient très près d'être épuisés et Sir Thomas, qui l'avait vue à bout de souffle et la

main à son côté, donna des ordres pour qu'elle s'assît définitivement. À ce moment, M. Crawford arriva.

– Pauvre Fanny ! s'écria William, venant bavarder avec elle un moment, comme elle est vite fatiguée ! Et la fête vient de commencer ! J'espère qu'on continuera encore ces deux heures. Comment peux-tu être si vite fatiguée ?

– Si vite, mon bon ami ? dit Sir Thomas, sortant sa montre avec les précautions d'usage. Il est trois heures et votre sœur n'est pas habituée à vivre à un tel rythme…

– Eh bien, Fanny, tu ne te lèveras pas demain avant mon départ. Dors aussi longtemps que tu peux et ne t'occupe pas de moi.

– Oh ! William…

– Eh bien, quoi ! Pensait-elle se lever avant que vous ne partiez ?

– Oh oui, Monsieur, s'écria Fanny, en se levant précipitamment de sa chaise pour être plus près de son oncle. Je dois me lever et déjeuner avec lui. Ce sera la dernière fois, vous le savez, le dernier matin.

– Il vaudrait mieux que vous ne le fassiez pas. Il doit avoir déjeuné et être parti à huit heures et demie. Monsieur Crawford, je pense que vous passerez le prendre alors ?

Fanny était trop pressante et avait trop de larmes dans les yeux pour qu'il refusât ; et cela se termina par un gracieux « Bien, bien », qui était une permission.

– Oui, huit heures et demie, dit Crawford à William, et je serai ponctuel, car je n'ai pas de gentille sœur qui se lève pour moi.

Et il dit plus bas à Fanny :

– Je n'aurai qu'une maison désolée à fuir. Votre frère trouvera mes idées, au sujet du temps, différentes des siennes, demain.

Après quelques instants de réflexion, Sir Thomas demanda à Crawford de se joindre au déjeuner matinal dans cette maison-ci plutôt que de manger seul, il serait levé également.

L'avidité avec laquelle l'invitation fut acceptée le convainquit que ses soupçons, qui s'étaient affirmés au cours du bal, étaient fondés. M. Crawford était amoureux de Fanny. Sa nièce, par contre, ne le remercia pas pour ce qu'il venait de faire. Elle avait espéré avoir William pour elle seule, ce dernier matin. Ç'aurait été une grande indulgence. Mais bien que ses vœux eussent été détruits, il n'y avait pas un murmure en elle. Au contraire, elle était tellement habituée qu'on ne s'occupât jamais de ses désirs, que rien ne se passât comme elle l'aurait souhaité, qu'elle était étonnée d'avoir encore obtenu un petit succès et elle s'en réjouissait.

Peu après, Sir Thomas, intervenant encore, lui conseilla d'aller se coucher. Conseiller fut le terme employé, mais c'était un conseil de pouvoir absolu et elle n'eut qu'à se lever et, avec les adieux très cordiaux de M. Crawford, à s'en aller tranquillement, s'arrêtant à la porte d'entrée, comme la Lady de Branholm Hall, « one moment and no more », pour voir la scène heureuse et jeter un dernier regard aux cinq ou six couples, qui étaient encore pleins d'entrain – et puis monter lentement l'escalier principal, poursuivie par l'incessante danse campagnarde, fiévreuse d'espoirs et de craintes, les pieds douloureux, fatiguée, agitée, mais trouvant que malgré tout un bal était délicieux.

En la renvoyant de telle façon, Sir Thomas ne pensait peut-être pas uniquement à sa santé. Il se pouvait qu'il jugeât que M. Crawford était resté suffisamment longtemps près d'elle et il put aussi l'avoir recommandée comme épouse en montrant combien elle était docile.

CHAPITRE XI

Le bal était passé – et le déjeuner passa rapidement aussi : William avait reçu le dernier baiser, et William était parti. M. Crawford avait été exact, le repas avait été court et plaisant.

Après avoir vu William jusqu'au dernier moment, Fanny revint à la salle du déjeuner avec un cœur très attristé par le changement mélancolique. Là, son oncle la laissa gentiment pleurer en paix, comprenant peut-être qu'en désertant la place, les jeunes gens pussent activer son tendre enthousiasme, et que les restes de porc froid dans l'assiette de son frère partagerait ses sentiments de regret avec les coquilles d'œufs brisées dans celle de M. Crawford. Elle s'assit et pleura son amour, comme son oncle le croyait, mais ce fut un amour fraternel et rien d'autre. William était parti, et maintenant elle avait le sentiment d'avoir gâché la moitié de sa visite en vaines préoccupations et en sollicitudes égoïstes, étrangères à lui.

La nature de Fanny était telle qu'elle n'aurait même jamais pu penser à sa tante Norris dans l'étroitesse et l'ennui de sa propre petite maison, sans se reprocher un manque d'égards de sa part lorsqu'elles avaient été ensemble ; encore moins pouvait-elle croire avoir fait, dit et pensé comme William le voulait pendant toute la quinzaine.

Ce fut un jour lourd et mélancolique. Presque immédiatement après le second déjeuner, Edmond alla à cheval à Peterborough. Tous étaient ainsi partis. Il ne restait de la veille

que des souvenirs qu'elle ne put partager avec personne. Elle en parla avec sa tante Bertram – elle devait parler du bal avec quelqu'un, mais celle-ci avait remarqué si peu et avait si peu de curiosité, que ce fut un travail ardu. Lady Bertram n'était sûre ni de la toilette ni de la place à la table du souper d'un seul de ses invités, elle ne se souvenait que de sa toilette et de sa place. Elle ne put se rappeler ce qu'elle avait entendu des demoiselles Maddoxes ou ce que Lady Prescott avait remarqué chez Fanny ; elle n'était pas certaine si c'était de M. Crawford ou de William que le colonel Harrison avait dit qu'il était le plus fin jeune homme de l'assemblée ; quelqu'un lui avait chuchoté quelque chose – elle avait oublié de demander à Sir Thomas ce que cela aurait pu être. Et ce furent là ses plus longs discours et ses communications les plus claires : pour le reste il fallait se contenter de languides : « Oui, oui, très bien. – Vous avez fait cela ? – Je n'ai pas remarqué cela. – Je n'aurais pas pu distinguer l'un de l'autre. »

Ceci était très mal. C'était tout de même mieux que les réponses pointues de tante Norris ; mais elle était rentrée, chargée de pots de confiture supplémentaires, pour soigner une servante malade. Il y avait donc de la paix et de la bonne humeur dans le petit groupe, quoiqu'on n'eût pu trouver beaucoup plus, à part ces deux qualités. La soirée fut lourde comme la journée.

– Je ne peux penser à ce qu'il me manque, dit Lady Bertram, lorsque la table à thé fut desservie. Je me sens relativement stupide. Sans doute parce qu'on a veillé si tard hier. Fanny, il faut que vous fassiez quelque chose pour me garder éveillée. Je ne puis travailler. Allez me chercher des cartes, je me sens très stupide.

Les cartes furent apportées et Fanny joua au cribbage avec sa tante jusqu'à l'heure du coucher, et comme Sir Thomas ne lisait que pour lui, pas d'autres bruits ne s'entendaient dans la salle, pendant les deux heures qui suivirent, que les comptes du jeu :

– Et cela fait 31, 4 en main et 16 dans le crib. À vous la donne, Madame. Le ferai-je pour vous ?

Fanny pensa maintes fois à la différence que vingt-quatre heures apportaient à cette pièce et à toute cette partie de la maison. La veille, ce n'avaient été que sourires et espoirs, remue-ménage et mouvement, éclats et bruits dans le salon et partout ailleurs. Maintenant il n'y avait que langueur et solitude.

Une bonne nuit de repos améliora son moral. Elle put penser à William d'une façon plus joyeuse, et comme la matinée lui apporta la possibilité de parler du jeudi soir dans un style impeccable avec Mme Grant et Mlle Crawford, avec tous les éclats et l'enjouement propres à l'ombre d'un bal passé, elle put forcer son esprit sans trop d'efforts dans sa voie habituelle et se conformer à la perspective de la paisible semaine à venir.

– Nos deux jeunes hommes nous manquent, observa Sir Thomas le premier et le deuxième jour, comme ils formaient leur cercle réduit après le souper, et en considération des yeux tristes de Fanny, on n'en parla plus que pour boire à leur santé.

Mais le deuxième jour on s'aventura plus loin. On fit la louange de William et on parla de sa promotion qu'il espérait tant.

– Et il n'y a aucune raison de ne pas croire que ses visites puissent être à l'avenir passablement fréquentes. Tandis qu'il nous faudra nous habituer à nous passer d'Edmond. Ce sera le dernier hiver qu'il nous appartiendra…

– Oui, dit Lady Bertram, mais je souhaite qu'il n'ait pas à partir. Ils s'en vont tous, je pense. J'aimerais qu'ils restassent tous à la maison.

Ce souhait s'adressa plus spécialement à Julia, qui avait justement écrit pour demander la permission d'aller en ville avec Maria ; et Sir Thomas crut qu'il était préférable pour chacune des sœurs que la permission fût accordée. Lady Bertram, par contre, bien que dans sa nature généreuse elle n'eût rien fait pour changer les projets, se lamenta du délai que cela apportait au retour de Julia à la maison, qui autrement serait maintenant chose faite. Chaque sentiment qu'un parent considéré se devait d'éprouver était porté à son usage ; et chaque émotion qu'une mère aimante devait sentir pour favoriser le plaisir de ses enfants lui était attribué. Lady Bertram consentait à tout par un calme « Oui », et à la fin d'un quart d'heure de réflexion silencieuse, observa spontanément :

– Sir Thomas, je pensais, et je suis très contente que nous ayons pris Fanny comme nous l'avons fait, car maintenant que les autres sont partis, nous en ressentons le bénéfice.

Sir Thomas approuva ce compliment en ajoutant :

– Très juste. Nous montrons à Fanny quelle bonne personne nous la jugeons en la complimentant en face. Elle est maintenant une compagnie très appréciable. Si nous avons été bons pour elle, elle nous est bien nécessaire maintenant.

– Oui, dit Lady Bertram instantanément, c'est une consolation de savoir qu'au moins elle, nous l'aurons toujours.

Sir Thomas fit une pause, et souriant à demi, regarda sa femme et répliqua gravement :

– J'espère qu'elle ne nous quittera jamais, si ce n'est pour aller dans une autre maison qui peut raisonnablement lui promettre un bonheur plus grand qu'elle ne connaît ici.

– Et cela n'est pas très probable, Sir Thomas. Qui pourrait l'inviter ? Maria pourrait être heureuse de l'avoir de temps en temps à Sotherton, mais il n'est pas possible qu'elle puisse lui demander de vivre là – et je suis certaine qu'elle est mieux ici – et de plus je ne puis me passer d'elle.

La semaine qui s'écoula si tranquillement et si paisiblement à Mansfield eut un autre caractère au presbytère. Du moins les sentiments des deux jeunes filles étaient bien différents. Ce qui, pour Fanny, était repos et confort, était ennui et vexations pour Mary. Quelque chose se manifesta par la différence de disposition et d'habitudes – l'une si aisément satisfaite, l'autre habituée à supporter si peu, mais les circonstances différentes avaient aussi leur influence. Certains points d'intérêt étaient complètement opposés. Pour Fanny, l'absence d'Edmond était de toute façon un soulagement. Pour Mary, c'était en tous points pénible. Elle désirait sa société chaque jour, chaque heure, et le désir était trop grand pour amener autre chose que de l'irritation quant à l'objet de son départ. Il n'aurait pas pu trouver quelque chose qui fût plus capable d'augmenter son importance que cette semaine d'absence, tombant au moment du départ de son frère et de celui de William Price, augmentant en cela l'impression d'abandon général après la fête si animée. Elle le sentit avec acuité. Ils étaient maintenant un trio lamentable, confiné

dans la maison par une série de pluies et de neiges, n’ayant rien à faire et rien à espérer. Elle était furieuse qu’Edmond maintînt ses propres idées et manifestât quelque défiance envers elle – et elle avait été si furieuse qu’ils s’étaient à peine quittés en amis – cependant elle ne pouvait se défendre de penser constamment à lui pendant son absence, s’appesantissant sur ses mérites et son affection et désirant que leurs rencontres fussent presque quotidiennes. Son absence est plus longue qu’il n’est nécessaire. Il n’aurait pas dû projeter un tel départ, il n’aurait pas dû quitter la maison pendant une semaine lorsque son propre départ était si proche. Puis elle se blâma elle-même. Elle souhaita ne pas s’être échauffée pendant la dernière conversation. Elle s’effraya à la pensée qu’elle eût pu employer des expressions trop fortes et trop méprisantes à l’égard du clergé et cela n’aurait pas dû être. C’était mal élevé, c’était inconvenant. Elle souhaita de tout son cœur que ces mots n’eussent pas été prononcés.

Son désappointement ne prit pas fin avec la semaine. Ceci était déjà triste, mais elle devait se sentir encore plus mal quand, le vendredi, Edmond n’était pas encore rentré et pas davantage le samedi – et quand, dimanche, comme au reste de la famille on lui fit avec légèreté la communication qu’il avait écrit à la maison qu’il remettait son retour parce qu’il avait promis à un de ses amis de rester quelques jours de plus avec lui.

Si elle avait éprouvé du regret et de l’impatience avant – si elle regrettait ses paroles et s’était effrayée de leur effet trop intense sur lui – maintenant elle éprouvait et craignait cela dix fois plus. Et de plus elle avait à compter à présent avec un sentiment complètement neuf pour elle : la jalousie. Son ami, M. Owen, avait des sœurs. Et il se peut qu’il les

trouvât attirantes. Mais de toute façon son absence prolongée à un moment où, d'après les projets précédents, elle était sur le point de partir pour Londres, signifiait quelque chose qu'elle ne put supporter. Si Henry était revenu, ainsi qu'il l'avait proposé, au bout de trois ou quatre jours, elle aurait quitté Mansfield maintenant. Il lui devint absolument nécessaire de voir Fanny et d'essayer d'en apprendre plus long. Elle ne put plus vivre plus longtemps dans ce désarroi solitaire et elle se mit en route pour Mansfield Park, en marchant avec des difficultés qu'elle aurait estimée insurmontables la semaine passée, dans l'attente d'en apprendre davantage, pour entendre ne fût-ce que son nom.

La première demi-heure fut perdue, car Lady Bertram et Fanny étaient ensemble, et ce ne serait qu'en ayant Fanny pour elle seule qu'elle pourrait arriver à ses fins.

Mais à la fin Lady Bertram quitta la pièce, et presque aussitôt Mary commença ainsi, d'une voix aussi réglée qu'elle le put :

– Et comment trouvez-vous l'absence prolongée de votre cousin Edmond ? Étant la seule jeune personne dans cette maison, c'est vous qui devez en souffrir le plus. Il doit vous manquer. Le prolongement de son absence ne vous surprend-il pas ?

– Je ne sais pas, dit Fanny en hésitant. Oui, je ne l'avais pas particulièrement prévu.

– Peut-être restera-t-il toujours absent plus longtemps qu'il ne le dit. C'est une manière de se comporter généralement répandue chez les jeunes gens.

– Il ne le fit pas, la seule fois qu'il a rendu visite à M. Owen, avant.

– Il trouve la maison plus agréable maintenant. Il est un jeune homme très, très plaisant lui-même et je ne puis pas m'empêcher de désirer le revoir encore une fois avant mon départ, comme ce sera le cas maintenant. J'attends Henry chaque jour maintenant et dès qu'il sera là, plus rien ne me retiendra à Mansfield. J'avoue que j'aurais aimé le voir encore une fois. Mais vous devrez lui remettre mes compliments. Oui, je pense que cela doit être des compliments. Ne manque-t-il pas quelque chose, Mlle Price, dans notre langue – quelque chose entre compliments et… et amour – qui s'appliquerait à la sorte d'amitié que nous avons connue ensemble ? Tant de mois de connaissance ! Mais des compliments doivent suffire ici. Sa lettre était-elle longue ? Vous donne-t-il un récit détaillé de ses occupations ? Reste-t-il pour les réjouissances de Noël ?

– Je n'ai entendu qu'une partie de la lettre. Elle était adressée à mon oncle, mais je pense qu'elle devait être très courte ; en effet, je suis sûre qu'il n'y avait que quelques lignes. Tout ce que je sais, c'est que son ami a insisté pour qu'il reste plus longtemps et qu'il y a consenti. Peu ou plus de jours, je ne pourrais pas le dire.

– Oh s'il a écrit à son père ! Mais je pensais qu'il avait adressé sa lettre à Lady Bertram ou à vous. Mais s'il a écrit à son père, il n'est pas étonnant qu'il fût si concis. Qui pourrait écrire des bavardages à Sir Thomas ? S'il vous avait écrit, il y aurait eu plus de détails. On aurait pu apprendre quelque chose au sujet des bals ou des fêtes. Il vous aurait envoyé une description de chaque chose et de chacun. Combien de demoiselles Owens y a-t-il ?

– Trois d'âge adulte.

– Sont-elles musiciennes ?

– Je ne sais pas du tout. Je n'en ai rien entendu.

– Ceci est la première question, vous savez, dit Mlle Crawford essayant d'être gaie et détachée, qu'une femme qui joue elle-même est certaine de poser au sujet d'une autre. Mais il est fou de poser ces questions au sujet de n'importe quelles jeunes ladies – au sujet de trois jeunes sœurs devenues des demoiselles. Elles sont toutes accomplies et plaisantes et il y en a une très jolie. Il y a une beauté dans chaque famille – c'est une chose tout à fait régulière. Il y en a deux qui jouent du piano et une qui joue de la harpe – et toutes chantent – ou auraient chanté si on le leur avait appris – ou elles n'en chantent que mieux parce qu'on ne le leur avait pas appris – ou quelque chose dans ce genre-là.

– Je ne sais rien des Mlles Owens, dit Fanny calmement, vous savez moins et vous en faites moins, comme les gens disent. Aucun ton n'a jamais exprimé une plus complète indifférence. En effet comment quelqu'un peut-il s'intéresser à ceux qu'il n'a jamais vus ? Bien, quand votre cousin reviendra il trouvera Mansfield très tranquille ; toutes les bruyantes personnes seront parties, votre frère et le mien et moi-même. Je n'aime pas l'idée de quitter Mme Grant maintenant que le moment approche. Elle n'aime pas que je m'en aille.

Fanny se sentit obligée de parler.

– Vous ne pouvez douter que vous manquerez à beaucoup, dit-elle, vous serez très regrettée.

Mlle Crawford fixa les yeux sur elle, comme pour entendre ou voir plus, et dit alors en riant :

– Oh, oui, regrettée comme un mal bruyant est regretté quand il a été écarté. C'est une grande différence ! Mais je ne cherche pas des compliments, ne me complimentez pas. Si je

suis regrettée, cela se remarquera. Et je puis être découverte par ceux qui veulent me voir. Je ne serai pas dans une région douteuse, ou éloignée ou inapprochable.

Maintenant Fanny ne put se résoudre à parler et Mlle Crawford était désappointée ; car elle s'était attendue à recevoir quelque agréable assurance de son pouvoir de quelqu'un qu'elle croyait au courant, et son esprit devint sombre.

– Les Mlles Owens, dit-elle bientôt après, – supposez que vous auriez une de ces Mlles Owens fixée à Thornton Lacey ; comment l'aimeriez-vous ? Des choses plus étranges se sont passées. J'ose dire qu'ils font effort dans ce sens. Et ils ont bien raison car ce serait un très bel établissement pour eux. Je ne suis pas du tout surprise et je ne les blâme aucunement. C'est le devoir de chacun de faire au mieux pour soi-même. Le fils de Sir Thomas est quelqu'un et maintenant il va dans leur ligne. Leur père est un pasteur, leur frère est un pasteur et ils sont tous des pasteurs. Il est leur propriété légale, il leur appartient presque. Vous ne dites rien, Fanny – Mlle Price – vous ne dites rien. Mais sincèrement, ne le pensez-vous pas, maintenant, qu'il est plutôt ainsi qu'autrement ?

– Non, dit Fanny, courageusement, je ne m'y attends nullement.

– Pas du tout ! s'écria Mlle Crawford avec avidité. Mais j'ose dire, vous savez, exactement – j'imagine toujours… Peut-être ne croyez-vous pas probable qu'il se marie jamais – ou pas en ce moment.

– Non, je ne le pense pas, dit Fanny doucement, espérant qu'elle ne s'y tromperait pas.

Sa compagne la regarda attentivement ; et rassemblant plus de courage à cause de la rougeur qu'un tel regard avait provoquée, dit seulement :

– Il est beaucoup mieux tel qu'il est – et changea de sujet.

CHAPITRE XII

Le malaise de Mlle Crawford s'était beaucoup allégé à la suite de cette conversation et elle reprit sa promenade vers la maison dans un état d'esprit capable de défier une autre semaine de solitude avec le même mauvais temps ; mais comme son frère revint cette soirée-là de Londres avec sa même humeur joyeuse, ou encore meilleure, elle n'eut pas à essayer la sienne. Son refus constant de lui dire pourquoi il était parti ne fut qu'une raison de gaieté de plus ; un jour avant, cela l'aurait irritée mais maintenant c'était une simple farce, cachant un projet qui devait être une surprise agréable pour elle-même. Et le lendemain lui apporta une surprise.

Henry avait dit qu'il irait voir les Bertram pour voir comment ils se portaient et qu'il serait revenu dans dix minutes. Mais il resta parti pendant presque une heure ; et quand sa sœur, qui l'avait attendu pour qu'il fasse une promenade avec elle dans le jardin, le rejoignit dans le porche et s'écria : « Mon cher Henry, où pouvez-vous bien être resté tout ce temps ? » il n'avait simplement qu'à dire qu'il était resté avec Lady Bertram et Fanny.

– Vous êtes resté avec eux une heure et demie ! s'exclama Mary. Mais ceci n'était que le début de sa surprise.

– Oui, Mary, dit-il, prenant le bras de Mary dans le sien et se promenant dans l'entrée comme s'il ne savait où il était.

– Je ne pouvais pas m'en aller plus tôt – Fanny était si jolie ! Je suis bien décidé, Mary. Je me suis fait une opinion. Cela te surprendra-t-il ? Non : tu dois t'être rendu compte que je suis décidé à épouser Fanny Price.

La surprise était complète maintenant, car en dépit de ce qu'il put avancer, pareil soupçon n'était jamais entré dans l'imagination de sa sœur et elle parut tellement étonnée qu'il fut obligé de répéter ce qu'il avait dit avec plus de détails et plus solennellement. Sa détermination une fois admise, elle ne fut pas mal accueillie. Il y avait même du plaisir dans sa surprise. Mary était dans un tel état d'esprit qu'elle se réjouissait de tout ce qui se rapportait à la famille Bertram, et cela ne lui déplaisait pas que son frère se mariât un peu en-dessous de sa condition.

– Oui, Mary, fut l'assurance concluante d'Henry. Je suis joliment pris. Tu sais que ceci est la fin. Je n'ai pas fait (je m'en félicite moi-même) des progrès négligeables dans son affection : mais la mienne est complètement fixée.

– Heureuse jeune fille ! s'écria Mary, dès qu'elle put parler – quel mariage pour elle ! Mon très cher Henry, ceci doit être mon premier sentiment, mais mon second tout aussi sincère, – est que j'approuve ton choix du fond de mon cœur et je prévois votre bonheur aussi cordialement que je le désire et le souhaite. Tu auras une douce petite femme, toute gratitude et dévotion. Exactement ce que tu mérites. Quel mariage étonnant pour elle ! Mme Norris parle souvent de sa chance ; que dira-t-elle maintenant ? Les délices de toute la famille, en effet ! Et elle y a quelques véritables amis. Continue encore à me parler. Quand t'es tu mis à penser sérieusement à elle ?

Rien n'était plus impossible que de répondre à une telle question, quoique rien ne pût être plus agréable que de la savoir posée. « Comment cette chose agréable l'avait touché » il ne pouvait le dire, et avant qu'il eût exprimé le même sentiment trois fois en termes différents, sa sœur l'interrompit avidement :

– Ah, mon cher, et c'est cela qui vous fit aller à Londres ! C'étaient là tes affaires ! Tu préférais consulter l'amiral, avant de te décider.

Mais il le dénia fermement. Il connaissait trop bien son oncle pour le consulter sur n'importe quel projet matrimonial. L'amiral haïssait le mariage, et ne le pardonnait à aucun jeune homme de fortune indépendante.

– Lorsqu'il connaîtra Fanny, continua Henry, il se déclarera pour elle. Elle est exactement la femme qualifiée pour écarter tout préjudice d'un homme tel que le général, car elle est exactement le genre de femme que le général croit ne pas exister au monde. Elle est justement l'impossibilité qu'il décrivait – si, en effet, il avait suffisamment de délicatesse de langue pour esquisser ses propres idées. Mais avant que cela ne soit absolument fixé – fixé au delà de tout changement – il ne saura rien de l'affaire. Non, Mary tu t'es bien trompée. Tu n'as pas encore découvert mes affaires.

– Bien, bien, je suis satisfaite. Je sais maintenant à qui elles ont rapport, je ne suis pas pressée pour le reste. Fanny Price – merveilleux, très merveilleux ! Que Mansfield a dû faire beaucoup pour que tu aies réalisé ton destin ici, à Mansfield ! Mais tu as tout à fait raison, tu n'aurais pu choisir mieux. Il n'y a pas de meilleure fille au monde et tu n'as pas à désirer la fortune ; et pour ce qui est de ses relations, elles sont mieux que bonnes. Les Bertram sont certainement par-

mi les premiers du pays. Elle est la nièce de Sir Thomas Bertram ; c'est tout ce qu'il faut pour le monde. Mais continue, continue. Raconte-moi davantage. Quels sont tes projets ? Connaît-elle son propre bonheur ?

– Non.

– Qu'attends-tu ?

– Je n'attends plus que l'occasion. Mary, elle n'est pas comme ses cousines ; mais je pense que je ne la demanderai pas en vain.

– Oh, non, tu ne peux pas. Serais-tu même moins plaisant – en supposant qu'elle ne t'aime pas déjà (de quoi, de toute façon je doute peu) – tu pourrais être assuré. De toute mon âme, je ne pense pas qu'elle épouserait sans amour ; c'est-à-dire, que s'il existe une jeune fille capable de ne pas être influencée par l'ambition, je puis supposer que c'est elle ; mais demande-lui de t'aimer, elle n'aura jamais le cœur de refuser.

Dès que son avidité put rester silencieuse, il fut aussi heureux de raconter qu'elle d'écouter ; et une conversation suivit aussi intéressante pour elle que pour lui-même, quoiqu'il n'eût rien d'autre à raconter que ses propres sensations, rien sur quoi s'appuyer que les charmes de Fanny. La beauté de figure et de silhouette de Fanny. La grâce de ses manières, la bonté de son cœur en étaient les thèmes inépuisables. La gentillesse, la modestie et la douceur de son caractère furent chaudement développées – cette douceur qui est une partie si essentielle de la nature de chaque femme dans le jugement d'un homme que même lorsqu'il aime parfois là où il n'y en a pas, il ne peut jamais la croire absente. Il aurait de bonnes raisons de louer son caractère et d'avoir

confiance en lui. Il l'a vu souvent mis à épreuve. Y avait-il un membre de la famille, excepté Edmond, qui n'eût pas d'une façon ou d'une autre continuellement éprouvé sa patience et son indulgence ? Ses affections étaient solides. La voir avec son frère ! Qu'est-ce qui pourrait prouver plus délicieusement que la chaleur de son cœur égalait sa gentillesse ? Qu'est-ce qui pourrait être plus encourageant pour un homme qui a son amour en vue ? Puis, sa compréhension rapide et claire était au-delà de tout soupçon, et ses manières étaient le miroir de son propre esprit modeste et élégant. Et ceci n'était pas tout. Henry Crawford avait trop de bon sens pour ne pas sentir l'importance de bons principes dans sa femme, bien qu'il fût trop peu accoutumé aux réflexions sérieuses pour les connaître par leur propre nom, mais quand il disait qu'elle avait un telle constance et une telle régularité de conduite, une notion si élevée de l'honneur et une telle constance, une telle observance du décorum, la meilleure garantie pour tout homme aussi intègre que lui, il exprimait ce qui était inspiré par la connaissance qu'elle était pourvue de bons principes et de foi religieuse.

– Je pourrais si complètement avoir confiance en elle, dit-il, et c'est cela que je veux.

Pensant comme elle le faisait, réellement, que son opinion au sujet de Fanny Price était à peine au delà de ses mérites, sa sœur put se réjouir de ses prévisions.

– Plus j'y songe, s'écria-t-elle, plus que suis convaincue que tu agis très bien, et quoique je n'eusse jamais choisi Fanny Price comme la jeune fille la plus capable de t'attacher, je suis persuadée qu'elle est précisément la personne qui convienne pour te rendre heureux. Ton méchant

projet contre sa paix s'est transformé en une pensée adroite. Tous les deux vous y trouverez votre bien.

– C'était mal, très mal de ma part contre une telle créature, mais je ne la connaissais pas, alors. Et elle n'aurait jamais aucune raison de regretter l'heure qui me la fit connaître. Je la rendrai très heureuse, Mary, plus heureuse qu'elle n'a jamais été jusqu'à maintenant et qu'elle n'a vu être heureuse quelqu'un d'autre. Je ne l'enlèverai pas du Northamptonshire. Je mettrai en location Everingham et je louerai une propriété de ce voisinage-ci, peut-être Stanwix Lodge. Je mettrai en location Everingham pour sept ans. Pour un demi-mot je suis certain d'un excellent locataire. Je pourrai citer trois personnes qui prendraient sur mes propres termes et qui m'en remercieraient.

– Ha ! s'écria Mary, vous fixer dans le Northamptonshire ! Voilà qui est plaisant ! Nous serions tous ensemble…

Quand elle eut prononcé ces paroles, elle se ressaisit et souhaita ne pas les avoir prononcées ; mais il n'était pas nécessaire d'être confuse, car son frère ne la voyait que comme l'habitant supposé du presbytère de Mansfield et ne répondit que par la plus aimable invitation à sa propre maison et pour affirmer son bon droit.

– Tu dois nous donner la moitié de ton temps, dit-il. Je ne puis admettre que Mme Grant ait un droit égal au mien et à celui de Fanny, car nous aurons tous les deux un droit sur toi. Fanny sera vraiment ta sœur.

Mary n'eut qu'à être reconnaissante et donna toute assurance : mais elle avait maintenant la très ferme intention

de n'être l'hôte ni de son frère ni de sa sœur pour d'autres longs mois encore.

– Tu partageras ton année entre Londres et le Northamptonshire ?

– Oui.

– Voilà qui est bien ; et à Londres, tu auras naturellement ta propre maison, tu ne seras plus avec l'amiral. Mon très cher Henry, quel avantage pour toi de t'en aller de chez l'amiral avant que tes manières ne soient blessées par la contagion des siennes, avant que tu n'aies contracté quelques-unes de ses opinions folles ou avant que tu ne sois assis devant ton dîner comme si c'était la meilleure bénédiction de la vie ! Toi, tu n'es pas sensible au gain, car son égard pour lui l'a rendu aveugle ; mais, dans mon opinion, ton mariage précoce peut signifier ton salut. Te voir devenir comme l'amiral, en paroles, faits et gestes, regards, aurait brisé mon cœur.

– Bien, bien, nous ne pensons pas tout à fait de même ici ; l'amiral a ses défauts, mais c'est un très brave homme et il a été plus qu'un père pour moi. Peu de pères m'auraient laissé suivre ma propre voie. C'est la moitié de ce qu'il a permis. Tu ne dois pas créer un préjudice chez Fanny contre lui. Il faut que je les fasse s'aimer.

Mary se retint de dire ce qu'elle sentait, notamment qu'il ne pouvait y avoir deux personnes dont les caractères et les manières fussent moins concordantes ; le temps le lui montrerait, mais elle ne put taire cette réflexion au sujet de l'amiral :

– Henry, je pense tant de bien de Fanny Price, que si je pouvais supposer que la future Mme Crawford avait la moitié des raisons que ma pauvre tante incomprise avait de détester

son propre nom, j'empêcherais le mariage, si je le pouvais ; mais je te connais, je sais qu'une femme que tu aimes sera la plus heureuse des créatures et que même si tu cessais de l'aimer, elle trouverait en toi la générosité et la bonne éducation d'un gentleman.

L'impossibilité de ne pas faire tout au monde pour rendre Fanny Price heureuse, ou de cesser d'aimer Fanny Price, lui dictait une réponse éloquente :

– Si tu l'avais seulement vue ce matin, Mary, continua-t-il, s'occupant avec tant d'ineffable douceur et de patience de toutes les demandes stupides de sa tante, travaillant avec et pour elle, le teint avivé comme elle se penchait sur l'ouvrage, puis retournant à sa chaise pour finir une note qu'on l'avait engagée à écrire pour rendre service à cette stupide femme et tout ceci avec une gentillesse modeste, comme s'il était tout naturel qu'elle n'ait jamais un moment à elle, ses cheveux arrangés si correctement comme toujours, et une petite boucle tombant en avant et qu'elle chassait de temps en temps tandis qu'elle écrivait, et au milieu de tout cela, me parlant encore ou écoutant, comme si elle aimait entendre ce que je disais. Si tu l'avais vue ainsi, Mary, tu n'aurais pas pu supposer que le pouvoir qu'elle a sur mon cœur ne cessât jamais.

– Mon très cher Henry, s'écria Mary, l'arrêtant court et lui souriant en face, combien je suis heureuse de te voir tellement amoureux ! Cela fait mes délices. Mais que diront Mme Rushworth et Julia ?

– Je n'ai cure de ce qu'elles disent ou éprouvent. Elles verront maintenant quel genre de femme peut m'attacher, peut attacher un homme de bon sens. Je souhaite que la découverte puisse leur être utile. Et elles verront leur cousine

traitée comme elle doit l'être et j'espère qu'elles puissent être honteuses au fond du cœur de leur négligence abominable et de leur rudesse. Elles seront furieuses, ajouta-t-il après un moment de silence et avec un ton plus froid. Mme Rushworth sera très furieuse, ce sera une pilule amère pour elle ; c'est-à-dire, comme d'autres pilules amères, elle aura mauvais goût, puis encore mauvais goût, et puis sera avalée et oubliée ; car je ne suis pas assez fat pour supposer ses sentiments plus durables que ceux d'autres femmes, bien que j'en fusse l'objet. Oui, Mary, en effet, ma Fanny sentira une différence, une différence journalière, d'heure en heure dans la conduite de chaque être qui l'approchera ; et ce sera la perfection de mon bonheur que d'en être l'artisan, que d'être la personne qui donnera à Fanny l'importance qui lui est due. Maintenant elle est dépendante, sans secours, sans ami, négligée, oubliée.

– Mais non, Henry, pas par tous, elle n'est pas oubliée par tous, elle n'est pas sans ami, elle n'est pas oubliée. Son cousin Edmond ne l'oublie jamais.

– Edmond ! C'est vrai, je crois qu'il est, en général, gentil pour elle ; et Sir Thomas l'est aussi, à sa façon, mais c'est la façon d'un oncle riche, supérieur, verbeux et arbitraire. Que peuvent faire Sir Thomas et Edmond ensemble, que font-ils pour son bonheur, pour son confort, son honneur et sa dignité en comparaison de ce que je ferai ?

CHAPITRE XIII

Henry Crawford était de nouveau à Mansfield le lendemain matin avant l'heure de visite usuelle. Les deux dames étaient ensemble dans la salle du déjeuner et, heureusement pour lui, Lady Bertram était sur le point de s'en aller quand il entra. Elle était presque à la porte, et ne désirant d'aucune manière prendre tant de peine pour rien, après une réception courtoise et une courte phrase à propos de ce qu'on l'attendait, s'en alla en disant à une servante :

– Faites-le savoir à Sir Thomas.

Henry, plus que joyeux qu'elle partît, salua et la regarda partir, et sans perdre un moment, se tourna instantanément vers Fanny, et prenant quelques lettres, dit avec un air très animé :

– Je dois me reconnaître infiniment obligé envers une créature qui me donne la possibilité de vous voir seule : je l'ai souhaité plus que vous ne pouvez l'imaginer. Sachant vos sentiments en tant que sœur, j'aurais à peine pu supporter qu'une autre personne de la maison partageât avec vous la primeur de la nouvelle que je vous apporte. C'est fait. Votre frère est un lieutenant. J'éprouve une infinie satisfaction à vous féliciter de la promotion de votre frère. Les lettres que j'ai en main en ce moment l'annoncent. Vous voudrez peut-être les voir ?

Fanny ne put parler, mais il ne désirait pas qu'elle parlât. Voir l'expression de ses yeux, le changement de son teint,

l'évolution de ses sentiments, leur doute, leur confusion et leur félicité lui suffisait. Elle prit les lettres comme il les lui donnait. La première était de l'amiral pour informer son neveu, en quelques mots, qu'il avait réussi dans le projet qu'il avait formé, l'avancement du jeune Price, et comprenant deux autres lettres, l'une du secrétaire du Premier Lord à un ami que l'amiral avait mis en branle pour travailler à cette affaire, l'autre d'un ami à lui par laquelle il apparut que Sa Grandeur était très heureuse de donner suite à la recommandation faite par Sir Charles ; que Sir Charles était enchanté d'avoir une telle occasion de prouver ses égards pour l'amiral Crawford et que la promotion de M. William Price comme second lieutenant du sloop « Thrush »[6] de Sa Majesté répandait une allégresse générale à travers un large cercle du grand monde.

Tandis que sa main tremblait sous les lettres, ses yeux courant de l'une à l'autre et son cœur se gonflant d'émotion, Crawford continua avec une avidité sincère à exprimer l'intérêt qu'il prenait à l'événement :

– Je ne parlerai pas de mon propre bonheur, dit-il, aussi grand qu'il puisse être, car je ne pense qu'au vôtre. Qui donc, comparée à vous, a le droit d'être heureuse ? Je me suis presque reproché d'avoir pris connaissance de ce que vous deviez être la première personne au monde à savoir. De toute façon, je n'ai pas perdu un moment. La poste était en retard ce matin, mais depuis il n'y eut plus un instant de délai. Combien j'ai été impatient, anxieux et affolé à ce sujet, je ne vais pas essayer de vous le décrire ; combien j'étais sévè-

---

[6] Thrush = Grive. (N. D. T.)

rement mortifié, combien cruellement désappointé en n'ayant pu terminer l'affaire tant que j'étais à Londres ! J'y suis resté un jour ou deux avec l'espoir de réussir, car rien de moins cher n'eût pu me retenir la moitié de ce temps loin de Mansfield. Mais bien que mon oncle entrât dans mes vues avec toute la chaleur que je pouvais souhaiter et s'en occupât immédiatement, il y eut des difficultés à cause de l'absence d'un ami et de l'engagement d'un autre, ce que, à la fin, je ne pus supporter plus longtemps. Sachant en quelles bonnes mains je laissais la cause, je m'en allai lundi, confiant que peu de jours se passeraient avant que ses propres lettres ne me suivent ici. Mon oncle, qui est le meilleur homme du monde, s'est mis lui-même en action, comme je l'ai pensé dès qu'il eut vu votre frère. Il était enchanté de lui. Je ne me serais pas permis, hier, de dire combien il était enchanté ou de répéter la moitié de ce que l'amiral a dit à sa louange. Je l'ai différé jusqu'à ce que sa louange apparût comme étant celle d'un ami et aujourd'hui nous le voyons. Maintenant je puis dire que même moi, je ne pourrais pas souhaiter que William Price pût exciter un plus grand intérêt ou être suivi par des vœux plus vrais et une recommandation plus haute que ceux que mon propre oncle lui a accordés après la soirée qu'ils ont passé ensemble.

– Ceci a-t-il été votre besogne, alors ? s'écria Fanny. Juste ciel ! comme c'est gentil, très gentil ! Avez-vous réellement, était-ce par votre désir – je vous demande pardon, mais je suis toute perdue – l'amiral Crawford s'est-il dérangé ? Comment était-ce… ? Je suis stupéfaite.

Henry était très heureux de rendre le tout plus intelligible, en commençant par le commencement et en expliquant particulièrement ce qu'il avait fait. Son dernier voyage à Londres n'avait été fait dans aucun autre but que

d'introduire son frère dans Hill Street et de s'en remettre à l'amiral. Tel a été son travail. Il ne l'avait dit à personne, il n'en avait pas soufflé une syllabe même à Mary ; tant qu'il était incertain de l'issue, il n'aurait pas supporté que l'on participât à ses sentiments. Il parla avec tant d'éclat de ce que sa sollicitude avait été, et employa des expressions si fortes, il fut si abondant au sujet du plus *profond intérêt*, du *double* motif, de ses *vues et souhaits*, que Fanny n'eût pu rester insensible à son élan, eût-elle été capable de le suivre ; mais son cœur était si plein et ses sens si étonnés, qu'elle ne put écouter qu'imparfaitement même ce qu'il racontait de William, et dire seulement, lorsqu'il faisait une pause :

– Combien c'est aimable ! C'est très aimable ! Oh, monsieur Crawford, nous vous sommes obligés infiniment. Cher, très cher William !

Elle se leva d'un bond, se dirigea précipitamment vers la porte, en s'écriant :

– Je veux aller chez mon oncle. Mon oncle doit le savoir le plus tôt possible.

Mais ceci ne put être souffert. L'occasion était trop belle, et ses sentiments trop impatients. Il était immédiatement derrière elle. Elle ne devait pas partir, elle devait lui accorder quelques minutes de plus. Il la prit par la main et la reconduisit à sa chaise, et il était au milieu de ses nouvelles explications avant qu'elle devinât pourquoi elle avait été retenue.

Lorsqu'elle le comprit et que l'on supposa qu'elle avait connu des sensations que son cœur n'avait jamais éprouvées avant et que cette chose même qu'il avait fait pour William devait être placée sur le compte de son attachement excessif et inégalé pour elle, elle fut extrêmement désolée et inca-

pable de parler pour quelques instants. Elle considéra le tout comme un non-sens, plutôt comme un jeu ou de la galanterie, seulement destinée à la tromper une heure, elle ne put que sentir que c'était la traiter improprement et bassement, et d'une manière qu'elle n'avait pas méritée, mais cela c'était tout lui, il agissait tout à fait comme elle l'avait vu agir précédemment ; et elle ne se permit pas de lui montrer la moitié du déplaisir qu'elle éprouvait, à cause du manque de délicatesse qu'il manifestait en jouant avec elle, parce qu'il s'était conféré un droit à sa gratitude. Tandis que son cœur sautait de joie et de gratitude pour ce qui se rapportait à William, elle ne pouvait être sérieusement peinée de quelque chose qui ne blessait qu'elle ; et après avoir retiré sa main par deux fois et essayé en vain deux fois de se détourner de lui, elle se leva et dit seulement, avec une grande agitation :

– Je vous en prie, monsieur Crawford, ne le faites pas, je vous supplie, vous ne devriez pas. Ceci est un genre de conversation très désagréable pour moi. Je dois partir. Je ne puis le supporter.

Mais il continua de parler, décrivit son affection, sollicita une réponse et, finalement, en paroles si claires qu'elles ne pouvaient avoir qu'une seule signification pour elle ; il lui offrait sa personne, sa main, sa fortune. Son étonnement et sa confusion en augmentèrent et cependant, tout en ne sachant pas le prendre au sérieux, elle pouvait à peine se tenir debout. Il la pressa de répondre.

– Non, non, dit-elle, en se cachant la figure. Tout ceci est un non-sens. Ne me désolez pas. Je ne puis en entendre davantage. Votre amabilité envers William me rend votre très grande obligée ; mais je ne veux pas, je ne puis supporter, je ne puis écouter de telles choses. Non, non, ne pensez pas à

moi. Mais vous ne pensez pas à moi… Je sais que tout ceci n'est rien du tout.

Elle s'éloigna brusquement de lui et à ce moment l'on entendit Sir Thomas parler à une servante tandis qu'il se dirigeait vers la pièce où ils se trouvaient. Il n'était plus temps de faire de nouvelles assurances et de plus longs entretiens, alors que se séparer d'elle à un moment où sa modestie seule semblait, à son esprit optimiste et présomptueux, être le seul obstacle à son bonheur, était une cruelle nécessité. Elle se précipita dehors par une porte opposée à celle dont son oncle approchait et arpenta la pièce est dans la plus grande confusion de sentiments contraires, avant que les excuses et politesses de Sir Thomas fussent prononcées et qu'il eût appris le début de la joyeuse nouvelle que le visiteur avait à communiquer.

Elle pensait, tremblait au sujet de chaque chose, se sentant agitée, heureuse, misérable, infiniment reconnaissante et absolument furieuse. C'était au delà de toute crédulité. Il était inexcusable et incompréhensible. Mais telles étaient ses habitudes, qu'il ne pouvait rien faire sans y mêler du mal. Il en avait fait d'abord la créature la plus heureuse et maintenant il l'avait insultée – elle ne savait que dire, ni comment chasser ou comment modérer la chose. Elle ne pouvait pas le prendre au sérieux, mais comment excuser l'emploi de tels mots et de telles offres, s'ils ne signifiaient qu'une amourette ?

Mais William était un lieutenant. Cela était un fait au delà du doute. Elle y penserait pour toujours et oublierait tout le reste. M. Crawford ne lui parlerait certainement plus jamais de cette façon : il avait dû voir combien cela lui était

déplaisant, et dans ce cas, combien elle lui serait reconnaissante pour son amitié envers William !

Elle ne dépasserait pas la pièce est au delà de la cage d'escalier, avant de s'être assurée que M. Crawford avait quitté la maison ; mais quand elle fut convaincue de son départ, elle était avide de descendre, de rejoindre son oncle et d'avoir tout le bonheur de sa joie ainsi que de la sienne propre et tout le bénéfice de son information ou de ses conjectures quant à l'avenir de William.

Sir Thomas était aussi joyeux qu'elle pouvait le désirer, très aimable et communicatif, et elle eut avec lui une conversation si réconfortante au sujet de William qu'elle éprouvait le même sentiment que si rien ne s'était passé qui eût pu la vexer, jusqu'au moment, vers la fin, où elle découvrit que M. Crawford était invité à dîner ce même jour. Ceci était très déplaisant car, même s'il avait la force de ne pas penser à elle, il serait déplorable pour elle de le revoir si vite.

Elle s'efforça de se dominer, elle s'efforça vraiment, comme l'heure du dîner approchait, de se sentir et de paraître comme d'habitude ; mais il lui fut impossible de ne pas paraître très timide et mal à l'aise lorsque leur visiteur entra dans la pièce. Elle n'aurait pu supposer qu'aucun concours de circonstances eût pu lui apporter tant de sensations pénibles le jour de la promotion de William.

M. Crawford ne se contenta pas d'être dans la pièce, il fut bientôt tout près d'elle. Il avait un mot à lui remettre de la part de sa sœur. Fanny ne pouvait pas le regarder, mais il n'y eut pas de rappel de la folie passée dans sa voix. Elle prit connaissance de la note immédiatement, heureuse d'avoir quelque chose à faire, et heureuse, tout en lisant, de sentir

que les bavardages de tante Norris, également invitée à dîner, la poussaient à l'arrière de la scène.

« Ma chère Fanny,

» Car maintenant je peux t'appeler toujours ainsi, au grand soulagement de ma langue qui a toujours trébuché sur le *Mlle Price* les six dernières semaines, je ne peux pas laisser partir mon frère sans vous envoyer quelques lignes de félicitations, de plus joyeux consentement et d'approbation. Je continue, ma chère Fanny, sans peur ; il ne peut y avoir de difficultés notoires. J'ose supposer que l'assurance de mon consentement sera de quelque importance ; ainsi vous pouvez lui sourire de votre plus doux sourire, cette après-midi, et renvoyez-le moi, encore plus heureux qu'il n'est parti. – Affectueusement : M. C. »

C'étaient des expressions qui ne faisaient aucun bien à Fanny ; car bien qu'elle lût trop rapidement et dans une trop grande confusion pour se former une opinion claire à propos de la signification du message de Mlle Crawford, il lui était évident qu'elle avait l'intention de la féliciter au sujet de l'attachement de son frère et même de *sembler* croire qu'il était sérieux. Elle ne savait que croire et que faire. Il y avait quelque chose de désastreux dans la pensée que cet attachement pût être sérieux. Elle ne savait que croire et que faire. Elle était très perplexe et très agitée.

Elle était désemparée chaque fois que M. Crawford lui adressait la parole, et il ne le faisait que trop souvent ; et elle appréhendait qu'il y eût dans sa voix et dans ses manières un quelque chose qui en était absent quand il parlait aux autres. Son aisance, au cours du dîner de ce jour, était détruite ; elle pouvait à peine manger quelque chose ; et comme Sir Thomas remarquait aimablement que la joie lui avait coupé

l'appétit, elle était prête à mourir de honte, effrayée de l'interprétation éventuelle de M. Crawford ; rien n'aurait pu la faire regarder à droite, où il se trouvait, mais elle sentait que ses yeux étaient immédiatement fixés sur elle.

Elle était encore plus silencieuse que de coutume. Elle pouvait à peine dire un mot lorsque William était le sujet de conversation, car la louange venait toujours de droite et c'est là qu'était sa souffrance.

Elle pensait que Lady Bertram prolongeait plus que jamais le dîner, et elle commença à désespérer de pouvoir partir jamais ; mais à la fin elles se trouvaient au salon, et elle fut capable de penser, comme elle le voulait, tandis que ses tantes achevaient de parler de l'avancement de William.

Mme Norris semblait aussi enchantée de l'économie que cela représentait pour Sir Thomas que de n'importe quel autre point. Maintenant, William pourra subvenir à ses propres besoins, ce qui fera une grande différence pour son oncle, car elle ne savait pas combien il avait coûté à son oncle ; et, en effet, cela fera une certaine différence dans ses cadeaux, aussi. Elle était très contente d'avoir donné à William ce qu'elle lui avait donné, au moment du départ, très contente, en effet, qu'il lui ait été possible, sans difficultés matérielles, de lui donner quelque chose de plutôt important, justement à ce moment. C'est-à-dire, important pour elle, pour ses moyens limités, car maintenant, cela lui sera très utile pour garnir sa cabine. Elle savait qu'il aurait à faire face à de grosses dépenses, qu'il aurait à acheter beaucoup de choses ; mais il était certain que son père et sa mère seraient à même de lui procurer les choses nécessaires à très bon compte ; mais elle était très contente d'avoir pu y contribuer avec son obole.

– Je suis contente que vous lui ayez donné quelque chose d'important, dit Lady Bertram, d'un calme sans méfiance, car moi, je ne lui ai donné que dix livres.

– Vraiment ! s'écria Mme Norris, en rougissant. Il a dû nous quitter avec ses poches bien garnies, et, de plus, son voyage à Londres ne lui a rien coûté !

– Sir Thomas m'a dit que dix livres seraient suffisantes.

Mme Norris n'étant pas du tout disposée à en discuter la suffisance, commença à traiter la matière à un autre point de vue.

– C'est étonnant, dit-elle, ce que les jeunes gens coûtent à leurs amis pour être élevés et pour aller dans le monde ! Ils pensent peu à combien monte la somme que leurs parents, ou leurs oncles ou leurs tantes, paient au cours d'une année. Voici présentement les enfants de ma sœur Price, prenez-les ensemble, j'ose dire que personne ne pourrait s'imaginer la somme qu'ils coûtent chaque année à Sir Thomas, pour ne rien dire de ce que je fais pour eux.

– C'est très juste ce que vous dites, sœur. Mais, pauvres petits ! Ils ne peuvent rien y faire, et vous le savez, cela fait peu de différence pour Sir Thomas. Fanny, William ne doit pas oublier mon châle, s'il va aux Indes Orientales ; et je lui donnerai une commission pour tout ce qu'il rapportera de valeur en plus de cela. J'espère qu'il pourra aller aux Indes Orientales afin que je puisse avoir mon châle. Je pense que j'aurai deux châles, Fanny.

Pendant ce temps, Fanny ne parlant que quand elle ne pouvait l'éviter, essayait sérieusement de comprendre quel était le but de M. et Mlle Crawford. Tout au monde s'opposait à ce qu'ils fussent sérieux, et leurs paroles et leurs manières.

Tout ce qui était naturel, probable et raisonnable y était opposé ; toutes leurs habitudes, leurs pensées et ses propres faiblesses. Comment avait-elle pu éveiller un attachement sérieux chez un homme qui en avait vu tant, qui avait été admiré par tant de femmes, et avait flirté avec tant de femmes, infiniment supérieures à elle, un homme qui semblait si peu ouvert aux impressions sérieuses, qui pensait si légèrement, d'une façon si insouciante et si insensible à de tels points, qui était tout pour le monde, et ne semblait trouver personne qui lui fût essentiellement nécessaire. Et, de plus, l'on pouvait penser que sa sœur, avec ses notions élevées et mondaines en matière matrimoniale, ne favoriserait rien de sérieux dans ce domaine. Rien ne pourrait être moins naturel dans les deux cas. Fanny était honteuse de ses propres doutes. Tout était plus probable qu'un attachement profond ou une approbation sérieuse à son égard. Elle s'était bien convaincue de la chose lorsque Sir Thomas et M. Crawford la rejoignirent. La difficulté était d'avoir une conviction aussi absolue, quand M. Crawford était dans la pièce ; car une ou deux fois un regard semblait s'appesantir sur elle qu'elle ne sut comment situer dans l'intention générale du jeune homme ; dans n'importe quel autre homme elle aurait été sûre que cela signifiait quelque chose de très sérieux et de très défini. Mais elle continua à essayer de croire que ce n'était rien de plus que ce qu'elle avait vu dans ses yeux pour ses cousines et cinquante autres femmes.

Elle pensait qu'il souhaitait lui parler à l'abri des oreilles des autres. Elle s'imaginait qu'il faisait des tentatives dans ce sens pendant toute la soirée chaque fois que Sir Thomas quittait la pièce ou s'engageait dans une conversation avec Mme Norris, et elle lui refusa soigneusement toute occasion.

Finalement c'était ainsi que cela apparut à la très nerveuse Fanny – alors qu'il n'était pas encore très tard – il se mit à parler de partir ; mais la douceur de ton que ces paroles avaient, était altérée du fait qu'il se tourna presque aussitôt vers elle en disant :

– N'avez-vous rien à envoyer à Mary ? N'avez-vous pas de réponse à sa note ? Elle serait bien peinée si elle ne recevait rien de vous. Je vous en prie, écrivez, ne fût-ce qu'une ligne.

– Oh, oui, certainement, s'écria Fanny, se levant en grande hâte, une hâte causée par l'embarras et le désir de s'enfuir. J'écrirai tout de suite.

Elle se dirigea vers la table où elle avait l'habitude d'écrire pour sa tante et prépara le nécessaire, tout en ne sachant pas le moins du monde ce qu'elle pourrait dire. Elle n'avait lu qu'une fois la note de Mlle Crawford et répondre à quelque chose qui avait été compris si imparfaitement, était très désolant.

Comme elle avait peu d'expérience dans cette sorte de correspondance, elle aurait des scrupules et des craintes pour le style, mais quelque chose devait être écrit immédiatement ; et avec le sentiment bien décidé de ne pas paraître songer à une intention réelle, elle écrivit ainsi, l'esprit aussi troublé que la main :

« Je vous suis très reconnaissante, ma chère Mlle Crawford, pour vos aimables félicitations, pour autant qu'elles se rapportent à mon très cher William. Je sais que le reste de votre note ne signifie rien ; mais je suis si peu qualifiée pour chaque chose de ce genre, que j'espère que vous m'excuserez de vous prier de ne plus en parler. J'ai trop vu

M. Crawford pour ne pas comprendre ses façons ; si lui m'avait compris aussi bien, j'ose dire qu'il aurait agi différemment. Je ne sais pas ce que j'écris, mais vous me feriez une grande faveur de ne plus jamais mentionner le sujet.

» En vous remerciant de l'honneur que vous m'avez fait en m'envoyant ce mot, je reste, chère Mlle Crawford, etc. etc.… »

La conclusion était à peine lisible à cause d'une croissante frayeur lorsqu'elle découvrit que sous couvert de recevoir la note, M. Crawford s'approchait d'elle.

– Vous ne pouvez penser que j'ai l'intention de vous faire vous dépêcher, dit-il à voix basse, sentant l'étonnante agitation avec laquelle elle avait rédigé la note, vous ne pouvez penser que j'ai de telles intentions. Ne vous dépêchez pas, je vous en supplie.

– Oh, je vous remercie, j'avais tout à fait terminé, justement terminé, cela sera prêt dans un moment. Je vous serais très reconnaissante, si vous vouliez remettre ceci à Mlle Crawford.

La lettre fut présentée et devait être acceptée ; et comme elle s'en allait immédiatement vers le feu en détournant les yeux pour rejoindre les autres, il ne lui restait rien d'autre à faire que de s'en aller sérieusement.

Fanny pensa qu'elle n'avait jamais connu de jour plus agité tant par la peine que par le plaisir ; mais, heureusement, le plaisir n'était pas de nature à mourir en un jour – car chaque jour lui rapporterait la découverte de l'avancement de William, tandis qu'elle espérait que la peine ne reviendrait plus. Elle savait, sans aucun doute, que sa lettre paraîtrait excessivement mal écrite, que le style ferait

honte à un enfant, car sa détresse ne lui avait pas laissé la possibilité d'en arranger les termes ; mais, la note les assurerait au moins qu'elle ne s'en laissait pas imposer et qu'elle ne se sentait pas flattée des attentions de M. Crawford.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Fanny n'avait pu oublier M. Crawford d'aucune façon quand elle s'éveilla le matin suivant, mais elle se rappelait le contenu de sa note et n'était pas moins optimiste, quant à son effet, qu'elle l'avait été la nuit précédente. Si M. Crawford voulait seulement s'en aller ! C'était ce qu'elle désirait le plus intensément – qu'il parte et qu'il emmène sa sœur avec lui, comme il avait l'intention de faire, et dans l'intention de quoi il était revenu à Mansfield. Et pourquoi ce n'était pas encore fait, elle ne pouvait le dire car Mlle Crawford ne désirait certainement aucun délai. Fanny avait espéré, au cours de sa visite de la veille, entendre citer le jour du départ, mais il avait seulement parlé de leur voyage comme s'il ne devait pas avoir lieu avant longtemps.

Ayant conclu d'une façon aussi satisfaisante la conviction que sa note transporterait, elle ne put qu'être étonnée de voir M. Crawford, comme elle le fit accidentellement, venant de nouveau à la maison et à une heure aussi matinale que la veille. Sa venue n'avait peut-être rien à faire avec elle, mais elle devait éviter de le voir autant que possible ; et étant alors sur le point de remonter dans sa chambre, elle résolut d'y rester pendant toute la durée de sa visite, à moins qu'on ne l'envoie chercher ; et comme Mme Norris était encore à la maison, il y avait peu de danger pour qu'on la demande.

Elle resta assise un bon moment dans un grand état d'agitation, écoutant, tremblant, et craignant à chaque moment d'être appelée ; mais comme aucun pas ne s'approchait de la chambre de l'est, elle se calma peu à peu, put s'asseoir

plus confortablement, et fut capable de s'employer à quelque chose, et capable d'espérer que M. Crawford était venu et s'en irait sans qu'elle fût obligée de rien savoir au sujet de sa visite.

Une demi-heure à peu près passa, et elle se sentait devenir très à l'aise, quand soudain s'entendit le bruit d'un pas approchant régulièrement – un pas lourd, un pas inhabituel dans cette partie de la maison ; c'était celui de son oncle, elle le connaissait aussi bien que sa voix ; elle avait tremblé si souvent à ce bruit, et commença à trembler de nouveau, à l'idée qu'il venait lui parler, quel que fût le sujet de sa conversation. Ce fut en effet Sir Thomas qui ouvrit la porte et demanda si elle était là, et s'il pouvait entrer. La terreur occasionnée par ses visites précédentes dans cette chambre sembla renaître, et elle se sentit comme s'il allait de nouveau lui faire passer un examen d'anglais ou de français.

Elle était pleine d'attentions, cependant, lui avançant une chaise, et essayant de paraître honorée et, dans son agitation, avait presque oublié les désagréments de son appartement quand lui, s'arrêtant dès qu'il entra, dit, avec une grande surprise :

– Pourquoi n'avez-vous pas du feu aujourd'hui ?

Il y avait de la neige sur le sol et elle était assise enveloppée dans un châle. Elle hésita :

– Je n'ai pas, froid, Monsieur, je ne m'assieds jamais longtemps ici à ce moment de l'année.

– Mais vous avez du feu, généralement ?

– Non, Monsieur.

– Comment cela se fait-il ? Il doit y avoir quelque erreur ici. Je pensais que vous pouviez utiliser cette chambre dans l'intention de vous rendre parfaitement à l'aise. Dans votre chambre à coucher, je sais que vous ne pouvez avoir du feu. Il y a ici quelque grande erreur qui doit être rectifiée. C'est des plus inconfortable pour vous d'être assise – que ce soit une demi-heure ou un jour – sans un feu. Vous n'êtes pas forte. Vous êtes gelée. Votre tante ne peut être au courant de cela.

Fanny aurait préféré garder le silence ; mais, étant obligée de parler, elle ne put s'empêcher, par justice pour la tante qu'elle aimait le mieux, de dire quelque chose dans quoi les mots « ma tante Norris » étaient perceptibles.

– Je comprends, s'écria son oncle, se ressaisissant, et ne désirant pas en entendre davantage, je comprends. Votre tante Norris a toujours été une avocate, et très judicieuse, pour que les jeunes enfants soient élevés sans douceurs superflues ; mais il faut de la modération en toute chose. Elle est aussi très robuste elle-même, ce qui, évidemment, influence son opinion en ce qui concerne les désirs d'autrui. À un autre point de vue aussi, que je comprends parfaitement, je sais ce que ses sentiments ont toujours été. Le principe était bon en lui-même, mais il peut avoir été, et je crois qu'il a été poussé trop loin dans votre cas. Je sais qu'il y a eu quelquefois, sur quelques points, une distinction mal faite ; mais je pense trop de bien de vous, Fanny, pour croire que vous éprouverez jamais du ressentiment à ce sujet. Vous avez une compréhension qui vous empêchera de recevoir les choses d'après un seul point de vue, et de juger d'une façon trop partiale. Vous prendrez l'entièreté du passé, vous considérerez les temps, personnes et probabilités, et vous sentirez qu'ils n'en étaient pas moins vos amis, ceux qui vous ont

éduquée et préparée pour cette médiocre condition qui *semblait* devoir être votre destinée. Bien que leurs précautions puissent avoir été continuellement inopportunes, l'intention était gentille, et vous pouvez être sûre de ceci, que chaque plaisir sera doublé par les petites privations ou restrictions qui ont pu être imposées. J'espère que vous ne me décevrez pas en cessant, à n'importe quel moment, de traiter votre tante Norris avec le respect et l'attention qui lui sont dus. Mais en voilà assez sur ce sujet. Asseyez-vous, ma chère, je dois vous parler pour quelques minutes, mais je ne vous retiendrai pas longtemps.

Fanny obéit, en baissant les yeux et en rougissant. Après un moment de repos, Sir Thomas, essayant de réprimer un sourire, continua :

– Vous ne savez pas, peut-être, que j'ai eu un visiteur ce matin. Je n'étais pas depuis longtemps dans ma propre chambre, après le déjeuner, quand M. Crawford y fut introduit. Vous vous doutez probablement pourquoi ?

Le visage de Fanny se colorait de plus en plus, et son oncle, s'apercevant qu'elle était embarrassée à un tel degré qu'il lui était complètement impossible de le regarder ou de parler, détourna les yeux et, sans autre pause, commença son rapport de la visite de M. Crawford.

Le but de M. Crawford avait été de se déclarer le soupirant de Fanny, de faire des propositions décisives à son sujet, et de demander l'avis de son oncle qui semblait remplacer ses parents ; et il avait fait tout cela si bien, si ouvertement, si franchement, si proprement, que, sentant plus ou moins que ses propres réponses, et ses propres remarques, avaient été très en faveur du projet, était extrêmement heureux de donner les particularités de leur conversation, et ne

se doutant que peu de ce qui se passait dans l'esprit de sa nièce, il croyait, par de tels détails, lui plaire beaucoup plus qu'à lui-même. Il parla donc un certain temps avant que Fanny osât l'interrompre. Elle se serait même difficilement résolue à le souhaiter. Son esprit était trop troublé. Elle avait changé de position, et avec ses yeux fixés intensément sur l'une des fenêtres, elle écoutait son oncle, troublée et effrayée au plus haut point. Il se tut pour un moment, mais elle s'en était à peine rendu compte que, se levant de sa chaise, il dit :

– Et maintenant, Fanny, ayant accompli une part de mon devoir et vous ayant montré que chaque chose a une base sûre et satisfaisante, j'exécute le reste de ma mission en vous demandant de m'accompagner au rez-de-chaussée où, bien que je ne puisse présumer avoir été une trop désagréable compagnie moi-même, je dois vous prévenir que vous trouverez quelqu'un qui vaudra mieux la peine d'être écouté. M. Crawford, comme vous l'avez sans doute deviné, est encore dans la maison. Il est dans ma chambre, et espère vous y voir.

En entendant cela, Fanny eut un regard et une exclamation qui étonnèrent Sir Thomas ; mais ce qui augmenta son étonnement fut de l'entendre s'exclamer :

– Oh ! non, Monsieur, je ne peux pas, je ne peux vraiment pas descendre vers lui. M. Crawford devrait savoir – il doit savoir cela – je lui en ai dit assez hier pour le convaincre. Il me parla de ce sujet hier, et je lui dis sans ambages que c'était très désagréable pour moi, et tout à fait hors de mon pouvoir de répondre à ses bons sentiments.

– Je ne saisis pas votre pensée, dit Sir Thomas, s'asseyant de nouveau. Hors de votre pouvoir de répondre à

ses bons sentiments ? Qu'est-ce que tout ceci ? Je sais qu'il vous a parlé hier et (pour autant que je comprenne) qu'il a reçu, pour continuer, autant d'encouragement qu'une jeune femme bienveillante puisse se permettre d'en donner. J'ai été très content d'entendre ce qu'a été votre conduite à cette occasion ; elle montrait une discrétion hautement à recommander. Mais maintenant qu'il a fait sa demande si franchement, si honorablement, quels sont vos scrupules, *maintenant* ?

– Vous faites erreur, Monsieur, s'écria Fanny – forcée par son anxiété à ce moment de dire, même à son oncle, qu'il avait tort – vous faites complètement erreur. Comment M. Crawford a-t-il pu dire une telle chose ? Je ne lui ai donné aucun encouragement, hier, au contraire ; je lui ai dit – je ne peux répéter mes paroles exactes – mais je suis certaine de lui avoir dit que je ne voudrais pas l'écouter, que c'était très déplaisant pour moi à tous les égards, et que je le priais de ne plus jamais me parler de cette manière. Je suis sûre d'avoir dit autant que cela et plus ; et j'en aurais dit encore plus, si j'avais été parfaitement convaincue que son intention était sérieuse ; mais je n'aime pas – je ne pourrais supporter de comprendre plus que ce qu'on veut dire. Je croyais que tout cela pouvait compter pour rien avec *lui*.

Elle n'aurait pu en dire plus ; elle était presque à bout de souffle.

– Dois-je comprendre, dit Sir Thomas après quelques instants de silence, que vous avez l'intention *de refuser* M. Crawford ?

– Oui, Monsieur.

– Le refuser ?

– Oui, Monsieur.

– Refuser M. Crawford ? Quelle est votre défense ? Pour quelle raison ?

– Je… je ne peux l'aimer assez, Monsieur, pas assez pour l'épouser.

– Ceci est très étrange, dit Sir Thomas, sur un ton de calme mécontentement. Il y a quelque chose en ceci que ma compréhension ne saisit pas. Voici un jeune homme qui souhaite vous être agréable, chaque chose est en sa faveur, non pas simplement sa situation dans la vie, sa fortune et son caractère, mais il possède plus que la gentillesse ordinaire, ses manières et sa conversation plaisent à tout le monde. Et il n'est pas une connaissance d'aujourd'hui, vous le connaissez maintenant depuis quelque temps. Sa sœur, plus ou moins, est votre amie intime, et il a fait *cela* pour votre frère, ce que je supposerais être une recommandation plus que suffisante pour vous, n'y eût-il rien d'autre. Il n'est pas certain que l'intérêt que je porte à William puisse l'avoir aidé. Il l'a déjà fait.

– Oui, dit Fanny, d'une voix défaillante, et baissant les yeux avec une honte nouvelle ; et elle se sentait honteuse de ce que, après le portrait qu'avait fait son oncle, elle n'aimât pas M. Crawford.

– Vous avez dû vous rendre compte, continuait Sir Thomas à ce moment, vous avez dû vous rendre compte, à un certain moment qu'il y avait quelque chose de particulier dans l'attitude de M. Crawford envers vous. Vous devez avoir remarqué ses attentions, et bien que vous les ayez toujours accueillies comme il se doit (je n'ai pas de reproche à vous faire à ce sujet) je n'ai jamais observé qu'elles vous dé-

plaisaient. Je suis presque porté à croire, Fanny, que vous ne connaissez pas tout à fait vos propres sentiments.

– Oh ! si, Monsieur, je les connais parfaitement. Ses attentions ont toujours été ce que je n'aimais pas.

Sir Thomas la regarda avec une surprise accrue :

– Ceci me dépasse, dit-il. Ceci demande une explication. Jeune comme vous l'êtes, et ayant rarement rencontré quelqu'un, il est difficilement possible que vos affections…

Il s'arrêta et la regarda fixement. Il vit ses lèvres former le mot « non », bien que le non ne fût pas articulé, mais sa figure était écarlate. Cela, cependant, chez une jeune fille si modeste, pouvait être très compatible avec de l'innocence ; et, choisissant au moins de paraître satisfait, il ajouta vivement :

– Non, non, je sais que cela est tout à fait hors de question – complètement impossible. Bon, il n'y a rien de plus à dire.

Et, pendant quelques minutes, il ne dit plus rien. Il était absorbé par ses pensées. Sa nièce pensait profondément aussi, essayant de s'aguerrir et de se préparer contre un nouveau questionnaire. Elle aurait préféré mourir que de révéler la vérité, et elle espérait se fortifier assez, en réfléchissant un peu, pour ne pas se trahir.

– Indépendamment de l'intérêt que le choix de M. Crawford semblait justifier, dit Sir Thomas, recommençant avec un grand calme, son désir de se marier si tôt est une recommandation à mes yeux. Je suis l'avocat des mariages précoces, quand les moyens le permettent, et je voudrais que chaque jeune homme, ayant un revenu suffisant,

soit marié aussitôt qu'il le peut après vingt-quatre ans. C'est tellement mon opinion, que j'ai du regret à penser combien peu mon fils aîné, votre cousin Bertram, semble vouloir se marier tôt ; mais jusqu'à présent, aussi loin que je peux juger, le mariage ne fait pas partie du plan de ses pensées, je souhaite qu'il semble plus désireux de s'établir.

Ici il regarda Fanny.

– Je considère, d'après sa disposition et ses habitudes, qu'Edmond serait susceptible de se marier plus tôt que son frère. J'ai pensé, ces derniers temps, qu'il avait vu la femme qu'il pourrait aimer ce qui j'en suis convaincu, n'est pas le cas de mon fils aîné. N'ai-je pas raison ? N'êtes-vous pas de mon avis, ma chère ?

– Oui, Monsieur.

C'était dit d'une façon gentille mais calme, et Sir Thomas était tranquille au sujet des cousins. Mais la suppression de son alarme ne rendit aucun service à Fanny. Comme le mystère s'épaissit, son déplaisir augmenta ; et se levant et se promenant à travers la pièce avec un froncement de sourcils que Fanny pouvait se représenter, bien qu'elle n'osât pas lever la tête, il dit peu après et d'une voix pleine d'autorité :

– Avez-vous quelque raison de penser du mal du caractère de M. Crawford, enfant ?

– Non, Monsieur.

Elle désirait ajouter : « mais bien de ses principes », mais son cœur se serrait devant l'épouvantable perspective de discussion, d'explication et probablement de contradiction. La mauvaise opinion qu'elle avait de lui était basée principalement sur des observations qu'elle, pour l'honneur de ses

cousines, pouvait à grand'peine divulguer à leur père. Julia et Maria, surtout Maria, avaient été tellement impliquées dans la méconduite de M. Crawford, qu'elle ne pouvait trahir son caractère, comme elle présumait qu'il était, sans les livrer. Elle avait espéré que pour un homme tel que son oncle, si clairvoyant, si honorable, si bon, la simple constatation d'une aversion déterminée de sa part, aurait été suffisante. À son chagrin infini, elle découvrit qu'il n'en était pas ainsi.

Sir Thomas vint vers la table où elle était assise dans une détresse frissonnante et dit, avec une grande et froide sévérité :

– Je vois qu'il est inutile de parler avec vous. Nous ferions mieux de terminer cette conférence mortifiante. Il ne faut pas faire attendre M. Crawford davantage. Pour cette raison, j'ajouterai seulement que, comme j'estime qu'il est de mon devoir de vous dire mon opinion sur votre conduite, vous avez déçu tous mes espoirs et que vous avez prouvé que vous aviez un caractère tout à fait opposé à ce que j'avais cru. Car, Fanny, ainsi que ma conduite a dû le prouver, j'avais formé une opinion très favorable à votre égard, depuis mon retour d'Angleterre. Je vous avais jugée dépourvue de tout entêtement, de toute suffisance et de toute tendance à cette indépendance d'esprit qui prévaut aujourd'hui même chez de jeunes femmes et qui offense et écœure au delà de la commune mesure. Mais vous vous êtes montrée entêtée et corrompue, vous avez montré que vous pouvez et voulez décider par vous-même sans aucune considération ou déférence envers ceux qui ont certainement quelques droits à vous guider, sans même leur demander leur avis. Vous vous êtes montrée très, très différente de ce que j'imaginais. L'avantage ou le désavantage de votre famille – ou de vos parents – de vos frères et sœurs ne semble pas avoir compté

un moment dans votre pensée à cette occasion. Vous ne comptez pour rien le bénéfice qu'ils auraient pu avoir, la joie qu'ils auraient pu éprouver d'un tel établissement pour vous. Vous ne pensez qu'à vous-même, et parce que vous ne ressentez pas pour M. Crawford ce qu'une jeune fantaisie ardente imagine être nécessaire au bonheur, vous décidez instantanément de le refuser, sans même souhaiter prendre un peu de temps pour réfléchir, un peu plus de temps pour une froide considération, et pour examiner votre véritable penchant, et vous refusez, dans un moment de folie, une telle occasion d'être établie pour la vie, d'une façon libre, noble et honorable comme jamais plus il ne s'en présentera pour vous. Voici un jeune homme sensé, avec du caractère, modéré, de bonnes manières et fortuné, excessivement attaché à vous et recherchant votre main de la meilleure façon, et tout à fait désintéressé. Permettez-moi de vous dire, Fanny, que vous pouvez vivre encore dix-huit ans dans le monde sans qu'un autre homme, ayant la moitié des biens de M. Crawford et la dixième partie de ses mérites, s'adresse à vous. C'est avec joie que je lui aurais accordé une de mes filles. Maria est noblement mariée, mais si M. Crawford m'avait demandé la main de Julia, je la lui aurais donnée avec une satisfaction supérieure et plus chaleureuse que lorsque j'accordai celle de Maria à M. Rushworth.

Après un moment de pause, il ajouta :

– Et j'aurais été très surpris si, à n'importe quel moment, une de mes filles avait refusé une proposition de mariage qui pût présenter seulement la moitié des avantages de celui-ci et donner immédiatement et péremptoirement, sans se donner la peine de consulter mon opinion ou songer au respect qu'elles me devaient, une réponse négative. J'aurais été très surpris et très froissé par un tel procédé. Je l'aurais jugé

comme une violation grossière du devoir et du respect. Vous ne pouvez être jugée d'après la même loi. Vous ne me devez pas la soumission d'un enfant. Mais Fanny, votre cœur peut-il vous acquitter d'une ingratitude ?

Il cessa. Fanny pleurait si amèrement à ce moment que, tout furieux qu'il était, il ne put pousser les choses plus loin. Son cœur était près de se briser à l'image qu'il pourrait avoir d'elle, par des accusations si lourdes, si nombreuses, montant dans une telle gradation. Elle était volontaire, obstinée, égoïste et ingrate, voilà ce qu'il pensait d'elle. Elle avait déçu son attente, elle avait perdu son estime. Qu'est-ce qu'elle allait devenir ?

– Je regrette beaucoup, put-elle à peine articuler, je regrette réellement beaucoup.

– Regretter ! Oui, j'espère que vous regrettez, et vous aurez probablement des raisons de regretter longtemps les événements de ce jour.

– S'il m'était possible d'agir différemment, dit-elle dans un violent effort, mais je suis si parfaitement persuadée que je ne pourrais jamais le rendre heureux et que je serai misérable moi-même.

Un nouveau flot de larmes ; mais en dépit de ces larmes et en dépit de ce grand mot *misérable*, qui devança les larmes. Sir Thomas se mit à croire que ce chagrin trahissait un petit fléchissement et un léger changement de sentiment et d'augurer favorablement pour la supplique du jeune homme. Il la savait très timide et excessivement nerveuse, et il pensait que son esprit pouvait être dans un tel état, qu'en peu de temps, une légère pression, un peu de patience et un peu d'impatience, un mélange judicieux de tout de la part de

l'amoureux, pourrait avoir l'effet habituel. Si seulement le gentleman pouvait persévérer, s'il avait seulement assez d'amour pour persévérer. Sir Thomas eut de nouveaux espoirs, et ces réflexions ayant traversé et réconforté son esprit :

– Bien, dit-il d'un ton, avantageusement grave, mais furieux, bien, enfant, séchez vos larmes. Elles n'ont aucune utilité, elles ne peuvent faire aucun bien. Vous devez descendre avec moi. Déjà vous n'avez laissé attendre M. Crawford que trop longtemps. Vous devez lui donner vous-même votre réponse ; nous ne pouvons pas nous attendre à ce qu'il se contente de moins, et vous seule pouvez lui expliquer la raison de l'égarement de vos sentiments par lesquels, malheureusement pour lui, il a été obsédé. J'y suis tout à fait étranger.

Mais Fanny manifestait une telle répugnance, une telle détresse, à la pensée de descendre le rejoindre, que Sir Thomas, après un peu de réflexion, jugea préférable de l'épargner. Ses espoirs pour le gentleman et la lady durent subir une légère dépression, mais lorsqu'il regarda sa nièce et lorsqu'il vit dans quel état les larmes avaient mis les traits de son visage et de son teint, il pensa qu'on pouvait plus perdre que gagner à une entrevue immédiate. Après quelques mots sans signification particulière, il s'en alla tout seul, en abandonnant sa pauvre nièce qui pleurait, sur ce qui s'était passé, avec des sentiments désolés.

Son esprit n'était que désordre. Le passé, le présent, l'avenir, tout était terrifiant. Mais la colère de son oncle lui faisait la plus grande peine. Elle lui avait semblé être égoïste et ingrate. Il se pouvait qu'elle eût à entendre encore et encore ce reproche ; il était possible qu'elle l'entendît ou qu'elle sût qu'il existait pour toujours, en rapport avec elle.

Elle ne put s'empêcher d'éprouver un certain ressentiment contre M. Crawford ; cependant, si réellement il l'aimait et s'il était malheureux lui aussi ! Tout ceci était un désastre.

Un quart d'heure plus tard son oncle revint ; elle était près de s'évanouir à sa vue. Cependant, il parla calmement, sans austérité, sans reproches, et elle se mit à revivre un peu. Il y avait aussi du réconfort dans ses paroles, car il commença ainsi :

– M. Crawford est parti, il vient de me quitter. Je n'ai pas à rapporter ce qui s'est passé. Je ne veux rien ajouter qui puisse aggraver ce que vous éprouvez maintenant, par un récit de ce qu'il a senti. Il doit vous suffire de savoir qu'il s'est conduit d'une façon des plus chevaleresques et des plus généreuses ; il a affermi en moi l'opinion la plus favorable quant à sa compréhension, son cœur et son caractère. Après que je lui eus représenté ce que vous souffriez, il a immédiatement, et avec la plus grande délicatesse, cessé de me presser pour vous voir présentement.

Ici, Fanny, qui avait levé les yeux, les baissa de nouveau.

– Naturellement, continua son oncle, c'est qu'il demandera de vous parler seule, ne fût-ce que pendant cinq minutes ; une requête trop naturelle pour être rejetée. Mais le moment n'en a pas été fixé, ce sera peut-être demain, ou lorsque vous aurez entièrement retrouvé vos esprits. Pour le présent, vous n'avez qu'à vous calmer. Arrêtez ces pleurs, ils ne font que vous épuiser. Si, comme je suis tout prêt à le croire, vous désirez me montrer quelque obéissance, vous ne vous laisserez pas entraîner par les émotions, mais vous tenterez en raisonnant de vous créer une disposition d'esprit plus forte. Je vous conseille de sortir, l'air vous fera du bien ;

sortez une heure dans le parc, vous serez seule dans le bosquet et vous vous sentirez mieux après.

Et comme il se retournait de nouveau pour un instant :

– Fanny, je ne dirai pas un mot de ce qui s'est passé, en bas ; je ne le raconterai même pas à Lady Bertram. Il n'y a aucune raison de répandre le mécontentement : n'en dites rien vous-même.

Ceci était un ordre qui fut suivi avec plaisir ; ceci était une preuve de gentillesse que Fanny ressentait jusqu'au fond du cœur. Être à l'abri des reproches interminables de tante Norris ! – il la laissa rayonnante de gratitude. Tout plutôt que de supporter de tels reproches. Même voir M. Crawford serait moins accablant.

Elle s'en alla se promener, ainsi que son oncle le lui avait recommandé, suivant son avis, autant qu'il lui était possible, essaya sérieusement de calmer sa raison et de fortifier son esprit. Elle souhaitait lui prouver que réellement elle désirait son bien-être et cherchait à regagner sa faveur ; et il lui avait donné un nouveau motif de faire effort dans ce sens, en cachant toute l'affaire à ses tantes. L'objet digne d'efforts était maintenant de ne pas éveiller de soupçons par son aspect et ses manières ; et elle sentait de même envers presque tout ce qui put la sauver de sa tante Norris.

Elle était stupéfaite, très stupéfaite, quand, en revenant de sa promenade, elle entra de nouveau dans la pièce est, elle vit qu'un feu brûlait. Un feu, c'était trop beau ! Qu'une telle douceur lui fut donnée à ce même moment excitait une gratitude presque douloureuse. Elle s'étonnait que Sir Thomas ait encore eu le loisir de penser à une petite chose pareille ; mais elle apprit bientôt spontanément de la servante,

qui venait s'en occuper, qu'il devrait brûler tous les jours. Sir Thomas avait donné des ordres dans ce sens.

« Je dois être une brute, en effet, si je puis être réellement ingrate ! » se dit-elle, « que le ciel me préserve d'être ingrate ! »

Elle ne vit plus son oncle, ni sa tante Norris, jusqu'au moment du dîner. L'attitude de son oncle à son égard approchait autant que possible ce qu'elle était avant, elle était certaine qu'il était dans ses intentions de n'y rien changer, et que ce n'était que sa propre conscience qui voyait quelque différence, mais bientôt sa tante la gronda ; et quand elle découvrit combien sa tante insistait d'une façon déplaisante sur le fait qu'elle était sortie sans la prévenir, elle comprit toutes les raisons qu'elle avait de bénir la gentillesse qui l'avait sauvée de ce même esprit de reproche pour un sujet plus important.

– Si j'avais su que vous sortiez, je ne vous aurais demandé que d'aller jusqu'à ma maison avec quelques ordres pour Nanny, dit-elle, que j'ai dû depuis, à mon grand dérangement, porter moi-même. Je pouvais très difficilement perdre ce temps, et vous auriez pu m'épargner ce dérangement si vous aviez eu seulement la bonté de me faire savoir que vous sortiez. Je pense que cela ne vous aurait pas dérangée d'aller chez moi, plutôt que de vous promener dans le bosquet.

– J'ai conseillé le bosquet à Fanny comme étant l'endroit le plus sec, dit Sir Thomas.

– Oh, dit Mme Norris après un moment d'arrêt, c'était très gentil à vous, Sir Thomas ; mais vous ne savez pas combien le chemin vers ma maison est sec. Fanny aurait une

aussi bonne promenade par là, je vous assure ; avec cet avantage qu'elle se serait rendue utile et aurait obligé sa tante ; tout est de sa faute. Si seulement elle nous avait laissé entendre qu'elle allait sortir, mais il y a quelque chose dans Fanny, je l'ai déjà souvent remarqué précédemment – elle aime travailler de sa propre façon ; elle n'aime pas qu'on la guide ; elle prend son allure indépendante aussi souvent qu'elle le peut ; elle est certainement pourvue d'un peu de mystère, d'indépendance et de sottise. Je lui conseillerais de les vaincre.

En tant que portrait général de Fanny, Sir Thomas pensait que rien n'était plus injuste, quoique, dernièrement lui-même exprimât les mêmes sentiments et il essayait de détourner la conversation ; il essaya plusieurs fois avant de réussir ; car Mme Norris n'avait pas assez de discernement, maintenant pas plus qu'à d'autres moments pour comprendre à quel degré il pensait du bien de sa nièce, ou combien il était loin de souhaiter faire briller les mérites de ses enfants par la dépréciation de Fanny. Elle parlait à Fanny et réprouva cette promenade privée pendant la moitié du dîner.

À la fin, les reproches cessèrent, et la soirée débuta plus calmement pour Fanny et avec plus de bonne humeur qu'elle eût pu l'espérer après une matinée si orageuse ; mais premièrement elle avait conscience d'avoir bien agi, et de ne pas s'être laissée égarer par son jugement ; car elle pouvait répondre de la pureté de ses intentions ; et elle était portée à espérer que le déplaisir de son oncle était en train de se calmer et qu'il diminuerait encore plus lorsqu'il aurait considéré l'affaire avec plus d'impartialité, et senti, comme un homme doit le faire, combien il était déplorable, et impardonnable, et combien il était pervers de se marier sans affection.

Quand la rencontre dont elle était menacée, serait passée, elle ne pourrait que se flatter de la conclusion finale de l'affaire, et quand M. Crawford, aurait quitté Mansfield, tout redeviendrait bientôt comme si jamais un tel sujet n'eût été soulevé. Elle n'aurait pas voulu, elle n'aurait pas pu croire que les sentiments de M. Crawford le désoleraient longtemps ; son esprit n'était pas de cette sorte-là, et Londres le guérirait bientôt. À Londres il apprendrait vite à se lasser de son engagement, et serait reconnaissant de son bon sens, qui l'aurait sauvé, lui, de toutes suites mauvaises.

Tandis que l'esprit de Fanny était engagé dans des esprits de cette idée, son oncle fut appelé peu après la fin du thé ; c'était un fait trop courant pour la frapper et elle n'en pensa rien jusqu'au moment où le valet réapparut dix minutes plus tard et avançant décidément vers elle, lui dit : « Sir Thomas veut vous parler, Madame, dans sa propre chambre. » Alors elle se rendit compte de ce qui pourrait bien se passer ; un soupçon enleva toute couleur à ses joues, mais comme elle se levait, pour lui obéir, Mme Norris s'écria :

– Reste, reste, Fanny ! qu'as-tu l'intention de faire, ne te dépêche pas tant. Tu peux t'y fier, ce n'est pas toi qui est demandée. Tu peux avoir confiance, c'est moi que Sir Thomas demande, dit-elle en regardant le valet ; mais tu es si avide de te pousser en avant. Pourquoi Sir Thomas aurait-il besoin de toi ? C'est moi, Baddeley, que vous voulez dire que Sir Thomas demande, et non Mlle Price.

Mais Baddeley était ferme.

– Non, Madame, c'est Mlle Price, j'en suis tout à fait certain. Et dans un demi-sourire il dit : Je ne pense pas que vous pourriez convenir du tout.

Mme Norris très mécontente, fut obligée de se remettre à son ouvrage ; et Fanny s'en alla, la conscience en grande agitation, et se trouva une minute après – comme elle l'avait deviné – seule avec M. Crawford.

CHAPITRE II

La conversation n'était ni si courte ni si concluante que la demoiselle en avait formé le dessein. Le gentleman n'était pas si vite satisfait. Il présentait toute la disposition à la persévérance que Sir Thomas eût pu lui souhaiter. Il avait une vanité, qui l'inclinait fortement, à croire qu'elle l'aimait.

Toutefois elle ne pouvait le savoir elle-même, et puis, en second lieu, en le contraignant enfin à admettre qu'elle exprimait ses propres sentiments actuels, elle lui donnait la conviction d'être, avec le temps, capable de rendre ces sentiments favorables.

Il était amoureux, vraiment très amoureux. Cet amour agissant sur un esprit actif, ardent, plus chaleureux que délicat, rendait son affection à elle plus importante en raison de sa retenue, ce qui la poussait à avoir la gloire aussi bien que le bonheur de la forcer à l'aimer.

Il ne voulait ni désespérer ni abandonner. Son attachement avait une base trop solide, il reconnaissait en Fanny toute la valeur justifiant les plus chaudes espérances de bonheur durable à ses côtés ; sa conduite du moment en révélant le désintéressement et la délicatesse de son caractère (qualités, à son avis, les plus rares) était de nature à exalter tous ses espoirs et à fortifier toutes ses résolutions. Il ignorait qu'il s'attaquait à un cœur déjà engagé. Il ne le soupçonnait même pas. Il la considérait plutôt comme n'ayant jamais assez pensé à l'amour pour être en danger, comme préservée par la jeunesse, jeunesse d'esprit et jeunesse physique ; re-

portant à sa modestie son incompréhension de ses attentions ; il la croyait encore déroutée par la soudaineté d'hommages si inattendus et la nouveauté d'une situation que son imagination n'avait jamais entrevue.

Ne devait-il pas s'ensuivre, par conséquent, qu'étant compris, il devait réussir ? – Il le croyait fermement.

Un amour comme le sien, en un homme tel que lui, devait, avec de la persévérance, être payé en retour, et dans un avenir prochain ; et il ressentait tant de joie à l'idée de l'obliger à l'aimer bientôt, qu'il regrettait à peine qu'elle ne l'aimait dès cet instant. Une petite difficulté à surmonter ne paraissait pas un malheur à Henry Crawford. Il y trouvait plutôt un changement. Sa situation était neuve et excitante.

Pour Fanny, toutefois, qui avait, au cours de sa vie, connu trop de contrariétés pour trouver en ceci un charme quelconque, tout ceci était inintelligible. Elle trouvait qu'il se proposait de persévérer ; mais il était incompréhensible qu'il le voulût, après ce qu'elle s'était cru elle-même obligée de lui dire.

Elle lui dit qu'elle ne l'aimait pas, ne pouvait pas l'aimer, était certaine de ne l'aimer jamais, qu'un tel revirement en elle était impossible ; elle lui dit que ce sujet lui était des plus pénibles, et le priait de ne plus jamais y faire allusion. Elle lui demanda la permission de le quitter à l'instant et de considérer l'incident comme terminé à jamais. Et comme il insistait, elle avait ajouté, qu'à son avis, leurs dispositions étaient si totalement dissemblables qu'elles rendaient une mutuelle affection irréalisable et qu'ils ne se convenaient l'un à l'autre ni par la nature, ni par l'éducation, ni par les habitudes. Elle dit tout ceci avec une ardente sincérité ; ce ne fut, toutefois, pas suffisant, car il dénia, immédiatement, qu'il y eût quelque in-

compatibilité dans leurs caractères ou quelque chose d'inamical dans leur situation ; il affirma qu'il l'aimerait toujours et espérerait toujours !

Fanny connaissait ses propres pensées, mais n'était pas juge de ses façons d'être. Ses manières étaient inlassablement aimables ; et elle ne voyait pas combien cela dissimulait la fermeté de son dessein. Sa défiance, sa gratitude, sa douceur, faisaient presque ressembler chacune de ses expressions d'indifférence à un effort de renoncement, et lui infliger presque plus de peine à elle-même qu'à lui. M. Crawford ne fut pas plus longtemps le M. Crawford qui, admirateur clandestin, insidieux et perfide de Maria Bertram, lui faisait horreur au point qu'elle haïssait sa vue et sa conversation ; elle lui déniait toute qualité, et elle lui reconnaissait uniquement un agréable aspect. Il était, maintenant, le M. Crawford qui s'adressait à elle plein d'un amour ardent et désintéressé, dont les sentiments étaient apparemment devenus tout ce qu'il y avait de plus honorable et d'intègre, dont les projets de bonheur tendaient tous vers un mariage d'amour ; qui lui prodiguait des compliments sur ses mérites, réitérant ses protestations d'affection et lui prouvant avec toutes les ressources de son vocabulaire, sur le ton et avec l'esprit d'un homme de talent qu'il la recherchait pour sa gentillesse et sa bonté. Pour parfaire le tout il était maintenant le M. Crawford qui avait obtenu de l'avancement pour William !

Voici un argument et des droits qui ne pouvaient pas être inefficaces ! Elle pouvait l'avoir dédaigné dans toute la dignité d'une vertu irritée lors des promenades de Sotherton ou sur le théâtre de Mansfield Park ; mais il l'abordait maintenant avec des droits qui exigeaient un autre traitement. Elle devait se montrer courtoise et miséricordieuse, se sentir

honorée, et pensant soit à elle-même, soit à son frère, éprouver un vif sentiment de gratitude. L'effet de tout cela était si pitoyable et si fébrile, les mots mêlés à son refus exprimaient si bien l'obligation et les égards, qu'à un caractère vaniteux et optimiste comme celui de Crawford, la réalité et, enfin, l'intensité de son indifférence pouvaient bien paraître contestables ; et il n'était pas aussi déraisonnable, que Fanny le considérait, dans ses protestations d'attachement assidu et tenace par lesquelles il termina leur entretien.

Ce ne fut pas sans répugnance qu'il la laissa, mais il n'y eut, au départ, aucune marque de désespoir pour démentir ses paroles et donner à Fanny l'espoir d'être moins déraisonnable qu'il le montrait lui-même.

Maintenant elle était irritée. Un certain ressentiment naissait d'une persévérance si égoïste et si peu généreuse. Elle ressentait à nouveau, un manque de tendresse et de considération pour ceux qui l'avaient, jadis, tant heurtée et dégoûtée. Elle retrouvait quelque chose de ce même M. Crawford, qu'elle avait tant désapprouvé auparavant. Avec combien d'évidence il manquait grossièrement de sentiment et d'humanité là où son propre agrément était en cause ; et, hélas ! combien il manquait toujours de principe pour suppléer à la déficience du cœur ! Si ses propres sentiments avaient été aussi libres que, peut-être, ils auraient dû être, jamais il ne les aurait gagnés.

Ainsi pensait Fanny, avec assez de vérité et de mélancolie, alors qu'elle se tenait à l'étage, méditant devant la somptuosité et la douceur du foyer – s'étonnant du passé et du présent, s'étonnant de ce qui devait encore se produire ; son agitation l'empêchait d'y voir clair, mais elle était persuadée de n'être en aucune circonstance capable d'aimer

M. Crawford ; elle était heureuse d'avoir un foyer pour s'y asseoir et penser à cela.

Sir Thomas fut obligé ou se contraignit lui-même à attendre jusqu'au matin pour apprendre ce qui s'était passé entre les jeunes gens. Il vit alors M. Crawford et entendit son rapport. Sa première impression fut du désappointement ; il avait espéré mieux ; il avait pensé qu'une heure de sollicitations d'un jeune homme comme Crawford aurait pu produire un plus grand changement chez une jeune fille aussi gentille et modérée que Fanny ; mais il trouva une prompte consolation dans les vues arrêtées et l'ardente persévérance de l'amoureux. Quand il constata une pareille confiance dans le succès chez l'intéressé, Sir Thomas se sentit bientôt porté à s'y fier lui-même.

Rien ne fut omis de son côté comme civilité, compliment ou marque de bienveillance, rien qui pût aider à la réussite du plan. La constance de M. Crawford était honorée. Fanny était louée avec chaleur, et l'union toujours considérée comme la plus désirable du monde.

M. Crawford serait toujours bienvenu à Mansfield Park, il s'en remettrait uniquement à son jugement et à ses sentiments concernant la fréquence de ses visites pour le présent ou l'avenir. L'opinion de même que le souhait à ce sujet était unanime dans toute la famille et parmi les amies de sa nièce ; l'influence de tous ceux qui l'aimaient devait incliner de ce côté.

Tous les encouragements furent prodigués et tous furent reçus avec une joie reconnaissante et les gentlemen se séparèrent comme les meilleurs amis.

Satisfait de ce que la cause était maintenant dans la meilleure voie, Sir Thomas résolut de s'abstenir d'importuner plus longtemps sa nièce et de ne plus intervenir ouvertement. Il estimait que la bienveillance était le meilleur moyen d'influencer ses dispositions.

Les instances ne dépasseraient pas un quart d'heure. L'indulgence de sa famille sur un point à l'égard duquel elle ne pouvait avoir aucun doute pouvait être leur moyen le plus sûr de favoriser le projet. En accord avec le principe, Sir Thomas, à la première occasion favorable, lui dit avec une douce gravité, et l'intention de l'emporter :

– Eh, bien, Fanny, j'ai revu M. Crawford, et j'ai appris où en sont exactement les choses entre vous. C'est un jeune homme des plus extraordinaires ; et quel que soit le résultat, vous devez sentir que vous avez fait naître un attachement peu ordinaire : cependant, jeune comme vous êtes, et peu familiarisée avec la nature passagère, variable et inconstante de l'amour, vous ne pouvez pas être frappée, comme je le suis, par tout ce qu'a d'extraordinaire une constance de cette sorte contre le découragement. Avec lui c'est entièrement une question de sentiment ; il n'en réclame aucun mérite ; peut-être n'a-t-il de titre à aucun. Toutefois, ayant si bien choisi, sa persévérance a un cachet respectable.

– En vérité, Monsieur, dit Fanny réellement triste, que M. Crawford continue – je sais que c'est me faire un très grand compliment et je me sens honorée de la manière la plus imméritée, mais je suis si parfaitement convaincue, et je lui dis ainsi, qu'il ne me serait jamais possible…

– Ma chère, interrompit Sir Thomas, il n'en est pas besoin pour ceci. Vos sentiments me sont aussi bien connus que mes vœux et mes regrets doivent l'être pour vous. Il n'y

a rien de plus à dire ou à faire. Dès cette heure ce sujet ne doit plus jamais revenir entre nous. Vous ne devez pas être inquiète à ce sujet. Vous ne pourrez me supposer capable d'essayer de vous persuader de vous marier contre votre inclination. Votre bonheur et votre intérêt sont tout ce que j'ai en vue, et rien ne vous est demandé si ce n'est de supporter patiemment les efforts de M. Crawford pour vous convaincre qu'ils peuvent ne pas être incompatibles avec les siens. Il agit à ses propres risques. Vous en terrain ferme. Je l'ai autorisé à vous voir quand il le désire, comme vous pourriez l'avoir fait si rien de ceci ne s'était produit. Vous le verrez en même temps que nous, de la même manière que nous, et, autant que vous le pouvez, évitez le rappel de choses déplaisantes. Il quitte le Northamptonshire si tôt que ce petit sacrifice ne pourra souvent vous être demandé. L'avenir doit être très incertain. Et maintenant, ma chère Fanny, ce sujet est clos entre nous.

La promesse du départ fut tout ce que Fanny put envisager avec beaucoup de satisfaction. Toutefois, elle ressentit vivement les expressions bienveillantes de son oncle et ses manières conciliantes, et en considérant ce qui lui était inconnu, elle ne crut pas avoir le droit de s'étonner de la ligne de conduite qu'il suivait, lui – qui avait marié une fille à M. Rushworth. On ne devait pas attendre de lui une délicatesse romantique. Elle devait faire son devoir, et espérait que le temps rendrait ce devoir plus aisé qu'il ne l'était maintenant. Elle ne pouvait, tout en n'ayant que dix-huit ans, supporter que l'attachement de M. Crawford tiendrait éternellement, non qu'elle pût imaginer que la fermeté et la constance qu'elle mettait à le décourager obtînt ce résultat avec le temps. C'était une autre affaire de savoir combien de temps elle pouvait, dans sa propre imagination, assigner à cette domination. Il ne conviendrait pas de nous enquérir de l'idée

exacte qu'une jeune dame peut se faire de ses propres perfections.

En dépit de ses intentions de garder le silence. Sir Thomas se trouva lui-même plus d'une fois obligé d'aborder le sujet auprès de sa nièce pour l'informer brièvement de sa communication à ses tantes, mesure qu'il aurait voulu encore éviter, si possible, mais devenue nécessaire du fait des sentiments totalement opposés de M. Crawford concernant une certaine discrétion de procédure. Il n'avait aucune idée de tenir le secret. Tout était connu au Presbytère, où il aimait parler de l'avenir avec ses deux sœurs ; d'ailleurs, ce serait plutôt satisfaisant pour lui d'avoir des témoignages éclairés du progrès de sa réussite. Lorsque Sir Thomas le comprit, il sentit la nécessité de mettre sans défaut sa femme et sa belle-sœur au courant de l'affaire, bien que, en ce qui concerne Fanny, il craignît l'effet de sa communication à Mme Norris presque plus que Fanny elle-même. Il s'opposait à son zèle erroné mais bien pensant.

Sir Thomas, à la vérité, n'était, à ce moment, pas très loin de comparer Mme Norris à l'un de ces bien-pensants, qui commentent toujours des erreurs et des choses désagréables. Mme Norris, cependant, la soulagea. Il insista pour obtenir la plus stricte indulgence et le plus complet silence envers leur nièce ; non seulement elle promit, mais garda sa promesse. Elle remarqua uniquement sa mauvaise volonté croissante. Elle était irritée contre Fanny plus pour avoir reçu une telle offre que pour l'avoir refusée. C'était une injure et un affront à Julia, qui aurait pu être l'élue de M. Crawford. Indépendamment de cela, elle détestait Fanny parce qu'elle l'avait négligée ; et elle aurait voulu refuser une telle élévation à quelqu'un, qu'elle avait toujours essayé de mortifier.

Sir Thomas lui accorda, en l'occurrence, plus de crédit pour la discrétion qu'elle n'en méritait ; et Fanny pouvait le bénir de lui permettre uniquement de voir son déplaisir et non de l'entendre.

Lady Bertram prit la chose différemment. Elle avait été une beauté, toute sa vie, une grande beauté ; et, beauté et richesse étaient tout ce qui suscitait son respect. De savoir Fanny recherchée en mariage par un homme fortuné, la relevait, pour cette raison, très fort dans son estime. Tout en la convainquant de ce que Fanny était très jolie, ce dont elle avait douté auparavant, et qu'elle pouvait être avantageusement mariée, cela lui constituait une sorte de crédit de citer sa nièce.

– Eh bien, Fanny, dit-elle, aussitôt qu'elles se trouvèrent réunies dans la suite – elle avait éprouvé, réellement comme une impatience d'être seule avec elle – et son attitude, en parlant, était extraordinairement animée, eh, bien, Fanny, j'ai eu une très agréable surprise ce matin. Il me faut en parler, je l'ai dit à Sir Thomas, il faut que j'en parle, et alors j'en aurai fini. Je vous fais plaisir, ma chère nièce.

Et la regardant complaisamment elle ajouta :

– Hum, nous sommes certainement une belle famille.

Fanny rougit et hésita d'abord sur ce qu'il fallait dire ; puis, espérant la prendre par son côté faible elle répondit :

– Ma chère tante, vous ne pouvez pas désirer que j'aie agi autrement que je l'ai fait, j'en suis sûre. Vous ne pouvez souhaiter me voir mariée, car je vous manquerais, n'est-ce pas ? Oui, je suis sûre que je vous manquerais trop pour cela.

– Non, ma chère, je ne penserais pas que vous me manqueriez, lorsqu'une offre comme celle-ci se présente à vous, je pourrais très bien me passer de vous, si vous étiez mariée à un homme d'une aussi belle situation que M. Crawford. Et vous devez savoir, Fanny, que c'est le devoir de toute jeune femme d'accepter une offre aussi exceptionnelle que celle-ci.

Ceci fut la seule règle de conduite, le seul conseil que Fanny reçut jamais de sa tante dans l'espace de huit ans et demi et il la réduisit au silence. Elle sentit combien une dispute serait peu profitable. Si les sentiments de sa tante lui étaient défavorables rien ne pourrait changer son opinion. Lady Bertram était essentiellement bavarde.

– Je veux vous dire, Fanny, dit-elle, je suis sûre qu'il est tombé amoureux de vous au bal. Je suis sûre que le mal a été fait ce soir-là. Vous étiez remarquablement bien. Chacun le disait. Sir Thomas le disait. Et vous savez que vous aviez Chapman pour vous habiller. Je suis heureuse de vous avoir envoyé Chapman. Je dirai à Sir Thomas que je suis sûre que c'est arrivé ce soir-là. Et poursuivant la même charmante pensée elle ajouta bientôt : – Et je vous dirai, Fanny, – ce qui est plus que je n'ai fait pour Maria – la prochaine fois que le chien aura une portée, vous aurez un chien.

CHAPITRE III

Edmond avait de grandes nouvelles à entendre à son retour. De nombreuses surprises l'attendaient. La première, qu'il rencontra, n'était pas la moins intéressante : la vue de Henry Crawford et de sa sœur se promenant ensemble dans le village, comme il y flânait. Il les avait supposés bien loin. Son absence avait été prolongée de plus de quinze jours, dans le but bien précis d'éviter Mlle Crawford. Il rentrait à Mansfield avec l'esprit prêt à nourrir de mélancoliques souvenirs et de tendres associations d'idées, quand sa beauté même s'offrait à ses regards, et il se trouvait écouter le souhait de bienvenue, incontestablement amical, de la femme même que, deux minutes auparavant, il imaginait à septante milles de lui, et plus loin de lui en pensée qu'aucune distance ne pourrait l'exprimer. Sa réception était telle qu'il ne l'aurait jamais espéré, s'il s'était attendu à la voir. Arrivant ainsi rempli d'un dessein tel que celui qui l'avait éloigné, il n'aurait escompté rien moins qu'un regard de satisfaction et l'expression de simples et plaisantes pensées. C'était assez pour enflammer son cœur et l'amener à la maison dans l'état d'esprit le plus propre à apprécier à leur juste valeur les autres joyeuses surprises qui l'attendaient. Il fut rapidement au courant de la promotion de William et dans tous les détails. Et avec la réserve de bien-être qu'il portait cachée au fond de lui-même, il trouva dans cette nouvelle une source d'agréables sensations et de constantes jouissances pendant tout le cours du dîner.

Après dîner, lorsqu'il fut seul avec son père, il entendit l'histoire de Fanny, et ainsi tous les grands événements des quinze derniers jours et l'actuelle situation des affaires à Mansfield lui furent connus.

Fanny soupçonnait ce qui se passait. Ils s'attardèrent si longtemps dans la salle à manger qu'elle était sûre qu'ils devaient parler d'elle et lorsqu'enfin le thé les en chassa et qu'elle revit Edmond, elle se sentit terriblement coupable.

Il vint à elle, s'assit à ses côtés, lui prit la main et la serra amicalement et, à ce moment, elle pensa qu'elle aurait trahi son émotion par quelque impardonnable excès sans la diversion que lui apporta le fait d'avoir à s'occuper du thé. Il n'avait toutefois pas l'intention, en agissant ainsi, de lui apporter cette approbation impropre et cet encouragement que ses espérances en déduisaient. Il voulait simplement lui exprimer qu'il prenait part à tout ce qui l'intéressait et lui dire qu'il avait entendu ce qui vivifiait tout sentiment d'affection. En fait, il était entièrement du parti de son père en cette question. Il n'était pas aussi surpris que son père de son refus d'accepter Crawford, car loin de supposer qu'elle pouvait lui marquer quelque préférence, il avait toujours plutôt cru le contraire et pouvait s'imaginer qu'elle était parfaitement prise à l'improviste, mais Sir Thomas ne pouvait estimer la relation plus désirable qu'il le faisait. Ceci se recommandait à lui, et tout en l'honorant pour ce qu'elle avait fait sous l'influence de l'indifférence qu'elle éprouvait en ce moment, en termes plus énergiques que ceux de Sir Thomas, il avait meilleur espoir et était plus assuré que cela pourrait finir par un mariage, et que, unis dans une mutuelle affection, il apparaîtrait qu'ils avaient tout pour se rendre heureux l'un l'autre, si elle voulait commencer maintenant à le considérer sérieusement. Crawford avait été trop prompt. Il ne lui avait pas

donné le temps de s'attacher. Il avait commencé par le mauvais bout. Avec des moyens tels que les siens et des dispositions comme celles de Fanny, Edmond escomptait que tout se terminerait au mieux. Cependant, il constatait assez l'embarras de Fanny pour se garder scrupuleusement de l'exciter à nouveau par quelque mot, regard ou geste.

Crawford revint le lendemain et, en raison du retour d'Edmond, Sir Thomas s'estima amplement autorisé à l'inviter à dîner. C'était une attention réellement nécessaire. Naturellement il resta, et Edmond eut ainsi tout le loisir d'observer ses progrès auprès de Fanny et de supputer quelle somme d'encouragement ses manières à elle constituaient pour lui. C'était si peu, vraiment si peu de chose (son embarras seul offrant quelque chance, quelque possibilité ; si sa confusion ne laissait pas d'espoir, il n'y en avait nulle part ailleurs) qu'il venait à admirer la persévérance de son ami. Fanny valait bien tout cela. Il la tenait pour digne de tous ces efforts de patience et d'esprit ; mais il ne pensait pas qu'il aurait pu lui-même aspirer à la conquête d'aucune femme sans quelque chose de plus encourageant que ce qu'il pouvait discerner en elle.

Il aurait voulu que Crawford vît plus clair et, au point de vue de son ami, c'était la conclusion la plus pratique qu'il pût tirer de tout ce qu'il avait vu se dérouler avant, pendant et après le dîner. Dans la soirée, il arriva quelques circonstances dont il pensa pouvoir mieux augurer. Tandis qu'il se promenait dans le salon avec M. Crawford, sa mère et Fanny étaient assises devant leur ouvrage, si attentives et si silencieuses qu'on eût pu croire qu'il n'existait pour elles d'autre souci au monde. Edmond ne put s'empêcher de faire remarquer leur si profonde tranquillité.

– Nous n'avons pas été tout le temps silencieuses, répliqua sa mère. Fanny lisait pour moi, et elle a seulement déposé son livre en vous entendant arriver.

Effectivement, il y avait encore sur la table un volume de Shakespeare qui paraissait avoir été récemment ouvert.

– Elle me lit souvent des passages de ces livres, et elle était justement au milieu d'un beau discours de ce… quel est son nom, Fanny ? quand nous avons entendu vos pas.

M. Crawford prit le volume :

– Laissez-moi le plaisir de terminer ce discours à Votre Grâce, dit-il. Je le trouverai immédiatement.

Et en observant soigneusement le pli naturel des pages, il le trouva, à une ou deux pages près, suffisamment pour satisfaire Lady Bertram, qui approuva, sitôt qu'il prononça le nom du Cardinal Wolsey, qu'il avait trouvé dans le discours en question.

Fanny n'avait eu ni un regard, ni un geste pour l'aider, ni prononcé une syllabe. Toute son attention semblait accaparée par son travail. Elle paraissait déterminée à ne s'intéresser à rien d'autre. Mais son goût était trop fort. Elle ne put abstraire son esprit plus de cinq minutes ; elle fut forcée d'écouter ; il lisait splendidement, et elle éprouvait un plaisir extrême à entendre bien lire. Elle avait un long usage de la bonne lecture. Son oncle lisait bien, ainsi que ses cousins : Edmond lisait très bien ; mais dans la lecture de M. Crawford, il y avait un degré d'excellence qu'elle n'avait jamais entendu surpasser. Le roi, la reine, Wolsey, Buckingham, Cromwell, tous avaient leur cachet particulier. Avec la plus heureuse habileté, avec le plus heureux pouvoir de sauter et de deviner, il pouvait toujours, à volonté, éclairer la

meilleure scène ou les meilleurs discours de chacun et qu'il dût exprimer la dignité, l'orgueil, la tendresse ou les remords ou quoi que ce fût, il le faisait avec une égale perfection. Il était vraiment dramatique. Son interprétation avait d'abord appris à Fanny quel plaisir pouvait procurer un jeu ; sa lecture lui faisait revivre la passé peut-être avec plus de plaisir du fait que c'était improvisé, et sans le désavantage qu'elle avait accoutumé de souffrir en le voyant en scène avec Mlle Bertram.

Edmond enregistrait les progrès de son attention et était amusé et heureux de la voir se détendre graduellement et se détacher de son ouvrage qui, au début, paraissait absorber toute son attention. Il observait comment son ouvrage lui tombait des mains alors qu'elle restait immobile, et, enfin, comment ses yeux, qui pendant toute la journée avaient paru si préoccupés de l'éviter, se fixaient sur Crawford, pendant des minutes, intensément, jusqu'à ce que leur attraction le fît se retourner, que le livre fût fermé et le charme rompu. Alors, elle se replia à nouveau sur elle-même, rougit, et se remit au travail avec plus d'ardeur que jamais. Mais c'était suffisant pour qu'Edmond encourageât son ami, et comme il le remerciait cordialement, il espérait exprimer aussi les sentiments secrets de Fanny à son égard.

– Vous semblez aimer particulièrement cette pièce, dit-il, vous la lisez comme si vous la connaissiez fort bien.

– Elle sera ma pièce préférée à partir de cette heure, reprit Crawford, mais je ne pense pas avoir tenu un volume de Shakespeare en main depuis mes quinze ans. J'ai vu jouer *Henry VIII* une fois – ou j'ai entendu quelqu'un en parler qui l'avait vu – je ne sais plus exactement qui. Mais Shakespeare est accessible sans le connaître. Il est partie intégrante de la

constitution d'un Anglais. Ses pensées et ses beautés sont distribuées de telle sorte qu'on les atteint n'importe où ; on est intime avec lui, d'instinct. Aucun homme, ayant quelque jugement, ne peut l'ouvrir à un bon endroit de l'une de ses pièces sans tomber immédiatement dans le flux de sa pensée.

– Sans aucun doute, on est familier avec Shakespeare à un certain degré, dit Edmond, depuis nos premières années. Ses passages célèbres sont cités par tout le monde. Ils se trouvent dans la moitié des ouvrages que nous ouvrons et nous parlons tous sa langue, usons de ses images, et décrivons à l'aide de ses descriptions. Mais ceci est totalement différent de rendre son sens comme vous l'avez fait. Le connaître par fragments et morceaux est assez commun, le connaître parfaitement de bout en bout n'est peut-être pas rare, mais le lire convenablement à haute voix est le fait d'un talent peu ordinaire.

– Monsieur, vous m'honorez ! fut la réponse de Crawford, avec une intonation de gravité contrefaite.

Les deux gentlemen eurent un coup d'œil vers Fanny pour voir s'il y avait un mot d'appréciation à en tirer ; cependant tous deux sentirent aussitôt qu'il n'en était pas question. Son attention avait été l'expression de son appréciation, cela devait leur suffire. Lady Bertram débordait d'admiration.

– C'était réellement comme au spectacle, dit-elle. J'aurais souhaité que Sir Thomas fût ici.

Crawford était extrêmement flatté. Si Lady Bertram, avec toute son incompétence et sa nonchalance pouvait éprouver cela, l'intensité de ce que sa nièce aussi vivante et

ardente qu'elle était, devait ressentir, atteignait sans doute un degré élevé.

– Vous avez un grand talent d'acteur. Je suis sûre, M. Crawford, lui dit sa Grâce, peu après – et je veux vous dire cela. Je pense que vous aurez, un pour l'autre, un théâtre dans votre maison de Norfolk, quand vous serez installé. Je le pense vraiment. Je suis sûre que vous installerez un théâtre dans votre maison de Norfolk.

– Croyez-vous, Madame ? s'écria-t-il vivement. Non, non, cela ne sera jamais. Vôtre Grâce se trompe totalement. Pas de théâtre à Everingham. Oh, non ! Et il regarda Fanny avec un sourire expressif qui voulait dire « cette dame ne permettra jamais qu'il y ait un théâtre à Everingham ».

Edmond vit tout cela et vit Fanny bien déterminée à ne pas le remarquer, non moins qu'à manifester que le son de la voix suffisait à faire entendre clairement le sens de la protestation ; et cette perception si rapide d'un compliment, cette compréhension si prompte d'une insinuation, lui semblait plus favorable que toute autre chose.

On continua à discuter sur le sujet de la lecture à haute voix. Seuls les deux jeunes gens parlaient ; mais, se tenant devant le feu, ils épiloguaient sur la négligence trop commune du souci de la qualité, le peu d'importance qu'on y attachait, dans le système d'éducation ordinaire des garçons, le degré naturel, toutefois, pas naturel du tout en certains cas, d'ignorance et de grossièreté de gens sensibles et bien informés, subitement appelés à lire à haute voix, qu'ils avaient pu observer ; citant des cas de bévues ou de défauts, avec leurs causes secondaires, manque de ménagement de la voix, rien que de nuances et d'emphase, de prescience et de

jugement, toutes erreurs procédant de la cause première, le manque d'attention et d'habitude.

Fanny écoutait à nouveau avec grande attention.

– Ainsi dans ma profession, dit Edmond avec un sourire, combien peu l'art de dire a été étudié, combien peu on s'est soucié d'un style clair, d'une bonne expression ! Je parle plutôt du passé que du présent. Nous sommes actuellement en progrès. Mais parmi ceux qui furent ordonnés depuis vingt ou trente ans, le plus grand nombre, à en juger par leurs exploits, doivent avoir pensé que lire c'était lire et prêcher prêcher. Maintenant c'est différent. La chose est mieux considérée à sa juste valeur. On s'est rendu compte que la distinction et l'énergie sont d'un certain poids dans l'énoncé des plus solides réalités. À côté de cela l'observation et le goût se sont généralisés, une connaissance plus critique s'est diffusée, plus que jadis. Dans chaque congrégation il y a une large proportion de gens qui ont quelque connaissance de la matière et sont capable de juger et de critiquer.

Edmond avait, une fois déjà passé par le service depuis son ordination. À ce sujet, Crawford lui posa toute une série de questions quant à ses sentiments et à ses succès. Edmond eut un réel plaisir à satisfaire à ces questions posées, avec la vivacité d'un amical intérêt et un goût sûr et sans la moindre marque de cet esprit de raillerie et de cet air de légèreté qu'il savait si déplaisant à Fanny. Aussi lorsque Crawford lui demanda son opinion, et exprima la sienne propre sur la meilleure manière de réciter certains passages de l'office, montrant par là qu'il avait déjà auparavant réfléchi judicieusement à ce sujet, Edmond se sentit de plus en plus satisfait.

Là était le chemin du cœur de Fanny. On ne la gagnerait pas par toute cette galanterie, une bonne nature y arriverait

mieux ; ou, du moins elle ne se laisserait pas gagner si rapidement sans l'aide du sentiment, de la sensibilité et du sérieux sur les questions sérieuses.

– Votre liturgie, observa Crawford, a des beautés que jamais une lecture malpropre et négligente ne pourra détruire, mais elle a aussi des redondances et des répétitions qui demandent une bonne lecture pour ne pas être senties. Pour moi, du moins, je dois confesser que je ne suis pas toujours aussi attentif que je le devrais (ici un regard vers Fanny) ; que dix-neuf fois sur vingt, je me dis comment une prière devrait être lue, en brûlant d'envie de la lire moi-même. – Vous disiez ? dit-il en s'empressant vers Fanny et s'adressant à elle d'une voix douce ; et sur la réponse « Non », il ajouta : « Êtes-vous sûre de n'avoir pas parlé ? J'ai vu bouger vos lèvres. Je m'imaginais que vous alliez me dire que je devais être plus attentif et ne pas permettre à mes pensées de s'évader. N'alliez-vous pas dire cela ? »

– Non, certes, vous connaissez trop bien votre devoir, pour que je – supposant même…

Elle s'arrêta, se sentant embarrassée et ne put réussir à ajouter un mot, même après plusieurs minutes d'attente suppliante de sa part. Alors, il reprit son ancienne place et poursuivit comme s'il n'y avait pas eu cette tendre interruption.

– Un sermon bien débité est plus rare que des prières bien lues. Un sermon bien fait n'est pas une rareté. Il est plus difficile de bien parler que de bien écrire ; cela tient à ce que les règles et les artifices de la composition sont plus souvent un sujet d'étude. Un sermon bien écrit et bien dit de bout en bout est une chose magnifique. Je ne puis entendre semblable chose sans la plus grande admiration et le plus grand respect, et une bien grande envie de prendre les ordres moi-

même. Il y a dans l'éloquence de la chaire, la vraie éloquence, s'entend, quelque chose qui est digne de la plus haute appréciation et du plus grand honneur. Le prédicateur qui sait toucher et atteindre une masse aussi hétérogène d'auditeurs sur des sujets limités et usés d'avoir passé dans toutes les mains, qui peut dire des choses nouvelles ou frappantes, des choses qui éveillent l'attention, sans offenser le goût ou choquer les sentiments de ses auditeurs, est un homme qu'on ne peut (dans sa qualité publique) assez honorer. J'aimerais être un tel homme.

Edmond rit.

– Je le voudrais, vraiment. Je n'ai jamais, dans ma vie, écouté un prédicateur distingué sans une sorte d'envie. Mais alors il me faudrait un auditoire londonien. Je ne pourrais prêcher que pour des gens éduqués, capables d'apprécier ma composition. Et je ne sais si je trouverais matière à prêcher souvent. De temps en temps, une ou deux fois peut-être au printemps, après avoir été attendu anxieusement pendant une demi-douzaine de dimanches, mais pas constamment, je ne pourrais le faire constamment.

Ici, Fanny, qui ne pouvait qu'écouter, hocha involontairement la tête, et M. Crawford fut immédiatement à ses côtés, cherchant à connaître sa pensée. Et lorsqu'Edmond comprit, en le voyant attirer une chaise et s'asseoir à côté d'elle, qu'il s'agissait d'une attaque en règle, que les regards et les intonations visaient à essayer quelque chose, il se glissa aussi tranquillement que possible dans un coin, se tourna et prit un journal, souhaitant bien sincèrement que la chère petite Fanny put être persuadée d'expliquer ce hochement de tête à la plus grande satisfaction de son ardent soupirant, tout en s'efforçant sérieusement de ne rien entendre de

l'affaire, en se répandant lui-même en murmures discrets, sur les diverses nouvelles concernant « un état des plus désirables en Galles du Sud », « Aux parents et tuteurs » et un « Capital season'd Hunter ».

Fanny, cependant, furieuse intérieurement de ne pas avoir été aussi immobile que silencieuse, et, triste au fond de l'âme de voir les arrangements d'Edmond, essayait par tous les moyens dont disposait sa modeste et gentille nature, de repousser M. Crawford et d'éviter à la fois ses regards et ses questions ; tandis que lui, inexpugnable, persistait dans les uns et les autres.

– Que signifiait ce hochement de tête ? disait-il. Que voulait-il exprimer ? De la désapprobation, je le crains. Ou quoi ? Qu'ai-je pu dire qui vous déplaît ? Avez-vous trouvé que je ne parlais pas comme il fallait ? Légèrement ? Irrévérencieusement ? Dites-moi seulement s'il en était ainsi… Dites-moi seulement si j'avais tort. Je désire être corrigé. Non, non, je vous en supplie, abandonnez un instant votre travail. Que signifiait ce mouvement de tête ?

Elle, en vain : « Je vous en prie, Monsieur, je vous en prie, M. Crawford » répéta-t-elle par deux fois ; et elle essayait, en vain, de se retirer. De la même voix basse et ardente sans s'écarter d'elle, il poursuivait, répétant sans cesse la même question. L'énervement et le déplaisir de Fanny ne faisaient que croître.

– Comment pouvez-vous, Monsieur ? dit-elle. Vous me surprenez tout à fait… Je m'étonne que vous puissiez…

– Je vous surprends ? demanda-t-il. Vous êtes surprise ? Y-a-t-il quoi que en soit dans ma présente requête que vous ne compreniez pas ? Je veux vous expliquer immédiatement

ce qui me fait vous presser de cette manière ; ce qui me fait m'intéresser à ce que vous regardez et faites, et excite, en ce moment, ma curiosité. Je ne veux pas vous laisser vous étonner davantage.

Malgré elle, elle ne put réprimer un demi sourire, mais ne répondit pas.

– Vous avez hoché la tête à mon aveu de ne pas m'engager dans les devoirs d'un pasteur, toujours et continuellement. Oui, c'était bien le mot, continuellement. Je ne m'effraye pas du mot. Je veux l'épeler, le lire, l'écrire devant tout le monde. Je ne vois rien d'alarmant dans ce mot. Pensez-vous que je devrais ?

– Peut-être, Monsieur, dit Fanny, finalement obligée de parler, peut-être, Monsieur, je pense qu'il est malheureux que vous ne vous connaissiez jamais vous-même aussi bien que vous semblez le faire maintenant.

M. Crawford, heureux de l'avoir amenée à lui parler à quelque prix que ce soit, était décidé à relever le propos ; et la pauvre Fanny, qui avait espéré le réduire au silence après un reproche si cuisant, vit qu'elle s'était trompée. Ce n'était que changement de sujet de curiosité et le passage d'une idée à une autre. Il avait toujours quelque chose à se faire expliquer. L'occasion était trop belle. Rien de tel n'était arrivé depuis qu'il l'avait vue dans la chambre de son oncle, rien de tel n'arriverait plus avant qu'il quittât Mansfield.

Lady Bertram, à l'autre côté de la table, ne comptait guère, étant toujours dans un état de demi somnolence, et les communiqués d'Edmond s'avéraient, en ce moment, de la plus grande utilité.

– Bien, dit M. Crawford après un chassé-croisé de questions pressantes et de réponses réticentes. Je suis plus heureux maintenant que tout à l'heure car je comprends plus clairement l'opinion que vous avez de moi. Vous vous imaginez que je suis inconstant, facilement influencé par le caprice du moment, facilement séduit, facilement écarté. Avec une pareille opinion, il n'est pas étonnant que… Mais, nous verrons. Je me suis trompé. Ce n'est pas avec des protestations que je tâcherai de vous convaincre que vous me jugez mal ; ce n'est pas en protestant de la constance de mes sentiments. Ma conduite parlera pour moi, l'absence, la distance, le temps parleront pour moi. Ils prouveront, que, autant que vous puissiez être méritée par quelqu'un, moi je vous mériterai. Vous m'êtes infiniment supérieure en valeur. Je le sais. Vous avez des qualités que je n'ai jamais supposé exister chez un être humain à un tel degré. Vous avez quelque chose de l'ange en vous, au-delà de ce que… non, simplement au-delà de ce qu'on peut voir, car personne ne peut voir de pareilles choses ; mais au-delà de ce qu'on peut imaginer. Je ne suis pas encore effrayé. Ce n'est pas par l'égalité des mérites que vous pourriez être conquise ; cela est hors de question ; qui vous aime le plus dévotement a le plus de droits à être excusé : c'est là-dessus que je bâtis ma confiance. C'est par ce droit que je veux vous mériter ; et une fois convaincue que mon attachement est tel que je le déclare, je vous connais trop bien pour ne pas entretenir les plus chauds espoirs. – Oui, très chère, très douce Fanny… Non… (voyant qu'elle se détournait, ennuyée). Pardonnez-moi. Peut-être, n'ai-je pas encore ce droit ; mais de quel autre nom puis-je vous appeler ? Non, c'est « Fanny » que je pense tout le jour, et que je rêve toute la nuit. Vous avez donné au mot une telle réalité de douceur que rien d'autre ne peut mieux vous décrire.

Fanny aurait pu, à peine, rester assise plus longtemps, ou du moins réfréner davantage une tentation de fuite, en dépit de l'opposition, trop ouverte, qu'elle prévoyait, si elle n'avait entendu croître le bruit qu'elle avait attendu si longtemps et trouvé si étrangement en retard.

La solennelle procession, précédée par Baddeley, du plateau à thé, du samovar et du porte-cakes, fit son apparition, et la libéra de son affligeant emprisonnement de corps et d'esprit. M. Crawford fut obligé de se déplacer.

Elle était libre, occupée, protégée. Edmond ne fut pas fâché d'être admis à nouveau dans le cercle des causeurs. Quoique la conférence lui eût paru bien longue, et que, jetant un regard à Fanny, il vit une légère rougeur de dépit, il inclinait à croire que tant de choses ne pouvaient avoir été dites et entendues sans quelque profit pour l'orateur.

CHAPITRE IV

Edmond avait décidé qu'il appartenait uniquement à Fanny de choisir, si sa situation vis-à-vis de M. Crawford serait ou non mentionnée entre eux ; et de plus, que si elle ne prenait pas les devants, lui n'y ferait pas allusion ; mais, après un jour ou deux de cette réserve, il fut induit par son père à changer d'avis et à essayer d'user de son influence en faveur de son ami.

Un jour très proche était maintenant fixé pour le départ de M. Crawford ; et Sir Thomas pensait qu'une tentative de plus pouvait être faite dans le but d'obtenir qu'avant de quitter Mansfield toutes ses déclarations d'attachement indéfectible apportent au jeune homme de quoi affermir si possible ses espoirs. Sir Thomas était à ce point de vue, plus cordialement anxieux de la perfection du caractère de M. Crawford. Il le souhaitait un modèle de constance, et imaginait les meilleurs moyens susceptibles de ne pas le faire attendre trop longtemps.

Il ne lui fut pas difficile de persuader Edmond d'engager l'affaire. Il souhaitait connaître les sentiments de Fanny. Elle avait accoutumé de le consulter dans toutes les difficultés, et il l'aimait trop pour supporter de perdre sa confiance. Il espérait pouvoir lui rendre service et devait lui être utile. À qui d'autre aurait-elle pu ouvrir son cœur ? Si elle n'avait pas besoin de conseils, elle devait aspirer à la consolation des confidences.

Fanny étrangère, réservée et silencieuse avec lui, c'était un état de choses hors de l'ordinaire, un état de choses qu'il devait briser, et il pouvait aisément croire qu'elle désirait le briser également.

« Je lui parlerai, Monsieur », dit-il, « Je saisirai la première occasion pour lui parler seul à seule », fut le résultat de semblables pensées. Et, sur l'information que lui donna Sir Thomas qu'elle était partie seule se promener dans le bosquet, il la rejoignit à l'instant.

– Fanny, je suis venu pour me promener avec toi, dit-il. Puis-je ? Et – l'enlaçant de son bras – il y a longtemps que nous n'avons plus fait ensemble une agréable promenade.

Elle consentit à peine, sans un regard ni une parole, tant son esprit était offensé.

– Mais, Fanny, dit-il, pour faire une agréable promenade il faut quelque chose de plus que simplement fouler ensemble le gravier. Il faudrait que tu me parles. Je sais que tu as quelque chose sur le cœur, et je sais quoi. Je sais à quoi tu penses. Tu ne peux me supposer ignorant de la chose. Dois-je donc en entendre parler par tout le monde sauf par Fanny elle-même ?

Fanny agitée et découragée répliqua :

– Si tu en entends parler par tout le monde, cousin, je n'ai plus rien à t'en dire.

– En fait, peut-être, non, Fanny, mais bien en ce qui regarde les sentiments. Personne d'autre que toi ne peut me les dire. Je ne veux pas t'y obliger si tu ne le souhaites pas toi-même. J'avais pensé que ce pourrait t'être un soulagement.

– Je suis épouvantée de penser que nous pensons trop différemment pour que je puisse trouver quelque soulagement à dire ce que j'éprouve.

– Penses-tu que nous pensions si différemment ? Je ne sais pas. J'oserais même dire que si nous devions comparer nos opinions elles se trouveraient telles qu'elles ont toujours été… Je considère les propositions de M. Crawford comme très avantageuses et souhaitables si tu pouvais lui rendre son affection. Je considère comme très naturel que toute la famille souhaite que tu puisses y répondre, mais si tu ne le peux pas, tu as fait très exactement ton devoir en le refusant. Y a-t-il à ce sujet quelque discussion entre nous ?

– Oh non, mais je croyais que tu me blâmais. Je pensais que tu te mettais contre moi. Ceci m'est un tel réconfort !

– Ce réconfort, tu aurais pu l'avoir plus tôt, Fanny, si tu l'avais cherché. Mais comment as-tu pu me croire contre toi ? Comment peux-tu croire que je conseillerais le mariage sans amour ? Si je suis généralement un peu indifférent à ce genre de choses comment peux-tu m'imaginer tel lorsque ton bonheur est en jeu ?

– Mon oncle trouvait que j'avais tort et je savais qu'il t'en avait parlé.

– Bien que tu sois allée loin, Fanny, il se trouve que tu as eu raison. Je peux le regretter, je puis en être étonné – quoique à peine, car tu n'as pas eu le temps de t'attacher – mais je trouve que tu as parfaitement raison. Cela peut-il même être mis en question ? C'est peu élégant à nous s'il en est ainsi. Si tu ne l'aimes pas, rien ne pourrait justifier que tu l'acceptes.

Fanny n'avait plus éprouvé de sensation aussi agréable depuis des jours et des jours.

– Ta conduite est sans reproche et ceux qui t'en souhaiteraient une autre ont tort. Mais l'affaire n'est pas finie. L'amour de Crawford n'est pas un amour ordinaire. Il persévère et garde l'espoir de provoquer cette réciprocité de sentiment qui ne s'est pas encore produite. Nous savons bien que tout ceci est une affaire de temps. Mais, dit-il avec un sourire affectueux, laisse-le y réussir, Fanny, laisse-le !… Tu t'es montrée droite et désintéressée, montre-toi maintenant tendre et reconnaissante. Tu seras alors la femme parfaite que j'ai toujours cru que tu allais devenir.

– Oh jamais, jamais, jamais il ne pourra réussir à cela avec moi.

Elle parlait avec une telle chaleur qu'Edmond s'en étonna, tandis qu'elle rougissait à ses souvenirs, lorsqu'elle vit son regard et l'entendit répondre :

– Jamais, Fanny ? Que tu es donc décidée et péremptoire ! Ceci ne te ressemble pas, ce n'est guère dans ton naturel.

– Je voulais dire, reprit-elle en pleurant avec une infinie tristesse, que je pense qu'il n'y réussira jamais, si l'on peut juger de l'avenir. Non, je pense que je ne pourrai jamais lui rendre son amour. Je sais mieux que M. Crawford que l'homme qui veut vous aimer, pour qu'il soit pris en considération, doit effectuer pour cela une tâche pénible, car toutes vos habitudes et tous vos attachements anciens se dressent contre lui. Avant qu'il puisse conquérir votre cœur pour son propre usage, il doit le détacher de tous liens avec les choses animées et inanimées qu'ont enracinées de nombreuses an-

nées et qui se font considérablement plus sensibles au moment de la séparation. Je sais que le fait de quitter Mansfield Park t'arme pour un temps contre lui. J'aurais souhaité qu'il ne fût pas obligé de te dire ce qu'il entreprenait. J'aurais souhaité qu'il te connût aussi bien que moi, Fanny. Entre nous, je crois qu'à deux nous t'aurions gagnée. Ma théorie et sa pratique n'auraient pas été mises en défaut. Il aurait travaillé suivant mes plans. Je veux espérer qu'avec le temps qui prouvera, comme je le prévois, que son affection est sincère, il aura sa récompense. Je ne puis croire que tu ne souhaites pas l'aimer, c'est le vœu naturel de la gratitude. Fanny, tu dois avoir un sentiment de ce genre. Tu dois être triste de ta propre indifférence ?

– Nous sommes si totalement différents, dit Fanny pour éviter une réponse directe. Nous sommes si entièrement, si profondément différents dans nos inclinations et aspirations que je crois qu'il est absolument impossible que nous puissions être heureux ensemble, même si j'arrivais à l'aimer. Jamais il n'y eut deux personnes aussi dissemblables. Nous n'avons pas un goût commun. Nous serions très malheureux.

– Tu te trompes, Fanny. La différence n'est pas si grande. Vous êtes assez bien assortis. Vous avez des goûts communs, des goûts moraux et littéraires. Vous avez tous deux le cœur chaud et de bons sentiments. Et, Fanny, celui qui t'a entendu lire et t'a vu écouter Shakespeare l'autre nuit, pourrait-il croire que vous ne seriez pas bons camarades ? J'admets qu'il y ait une différence de tempérament. Il est joyeux, toi sérieuse. Mais tant mieux, voyons. Son caractère serait un renfort au tien. C'est dans ton naturel d'être facilement découragée et d'imaginer les difficultés plus grandes qu'elles ne sont. Sa légèreté d'esprit neutralisera cette tendance. Lui ne voit nulle part de difficultés. Sa vitalité et sa

gaieté seront un réconfort constant pour toi. Les différences qu'il y a entre vous ne s'opposent pas le moins du monde à votre bonheur commun. Ne te l'imagine pas. Je suis persuadé au contraire qu'il y a là une tendance favorable. Je suis certain qu'il vaut mieux que les caractères, ne soient pas semblables. Je veux dire, qu'ils soient différents dans la couleur des pensées, dans les manières, la sociabilité, la profession. Un certain contraste est à mon sens de bon augure pour le bonheur conjugal. Je ne parle pas des extrêmes, bien entendu, et une pleine et entière ressemblance sur les points constituerait le meilleur moyen de produire un extrême. Une neutralisation continuelle et aimable est la meilleure sauvegarde de vos relations et de votre avenir.

Fanny pouvait bien se rendre compte où étaient maintenant ses pensées. Le pouvoir de Mlle Crawford était de nouveau sensible. Il en avait parlé joyeusement depuis l'heure de son arrivée. Il ne l'évitait plus. Il avait dîné la veille encore au Presbytère.

Après l'avoir laissé pendant quelques instants à ces heureuses images, Fanny pensant que cela lui était dû en revint à M. Crawford et dit :

– Ce n'est pas simplement son tempérament qui est mal assorti au mien quoique, à ce point de vue déjà, je trouve la différence beaucoup trop grande, mais son esprit me déplaît. Il y a quelque chose d'autre encore que je lui reproche. Je dois dire, cousin, que je ne puis approuver son caractère. Je n'ai rien pensé de bon de lui depuis le jour de la pièce. Je l'ai vu à ce moment agir d'une façon qui m'a semblé si peu convenable, si dépourvue de bons sentiments – je puis en parler maintenant car tout cela est passé – d'une façon si peu amicale pour ce pauvre M. Rushworth, qui s'inquiétait de la ma-

nière dont il le compromettait et le froissait en donnant toutes ses attentions à ma cousine Maria, qui, entre parenthèses, m'a fait à ce moment une impression qui ne pourra plus s'effacer.

– Ma chère Fanny, répliqua Edmond, l'écoutant à peine jusqu'au bout, ne nous laissons pas juger d'après ce que nous avons pu sembler être pendant ces jours de folie collective. L'époque de la pièce est une époque que je n'aime pas à me rappeler. – Maria a eu tort, M. Crawford a eu tort, nous avons tous eu tort. Mais personne autant que moi. Comparé à moi, personne n'est blâmable. J'ai fait le fou, et avec les yeux ouverts.

– Comme spectatrice, dit Fanny, peut-être y ai-je vu plus clair que vous et je pense que M. Rushworth a été parfois très jaloux.

– Probablement, ce n'est pas étonnant. Rien n'est plus désastreux que toute cette affaire. Je suis choqué quand je pense que Maria ait pu être capable de cela. Mais si elle a pu y prendre part, nous ne devons plus être surpris du reste.

– Avant la pièce, ou je me trompe fort, ou Julia pensait bien qu'il lui réciproquerait ses attentions.

– Julia ! J'ai vaguement entendu parler qu'il était en flirt avec Julia mais je n'en ai jamais rien vu. Et ma foi, Fanny, bien que je veuille rendre justice aux qualités de mes sœurs, je crois bien que l'une et l'autre aient désiré être admirées par M. Crawford et je crains qu'elles ne l'aient témoigné d'une façon qui manquait un peu de réserve et de prudence. Je puis me rappeler qu'elles étaient avides de sa société et avec un tel encouragement un homme comme M. Crawford, assez joyeux et peut-être un peu frivole, ne pouvait manquer

d'être entraîné… Mais ceci est assez grave parce qu'il est clair qu'il ne poursuivait aucun but. Son cœur s'était réservé. Et je dois dire que cela l'a incroyablement haussé dans mon estime. Cela lui fait le plus grand honneur. Il montre par là le cas qu'il fait du bonheur domestique et du pur attachement. Il se montre ainsi ce que j'avais toujours espéré qu'il fût et craint qu'il ne fût pas.

– Je suis sûre qu'il ne pense pas comme il faudrait aux sujets sérieux.

– Dis plutôt qu'il n'y a jamais pensé du tout. Je crois que c'est le cas. Comment pourrait-il en être autrement avec une telle éducation et un tel enseignement ? Avec de tels désavantages n'est-il pas encore étonnant qu'ils soient tous deux ce qu'ils sont ? Les sentiments de M. Crawford ont été ses maîtres jusqu'à présent, je suis tout disposé à le reconnaître. Heureusement, ces sentiments ont été généralement bons. Toi tu feras le reste. Il est d'ailleurs très heureux de s'attacher à une telle créature, à une femme ferme comme toi sur ses principes et qui a en plus un charme qui les rend si sympathiques. Il a choisi sa compagne avec un rare bonheur. Il te rendra heureuse, Fanny, je le sais et toi tu feras pour lui la même chose.

– Je ne voudrais pas m'engager dans un tel devoir, s'écria Fanny avec un accent de répulsion, dans une tâche comportant une telle responsabilité.

– Comme toujours, tu te crois inférieure à toute chose, tu t'imagines toute chose au-dessus de tes forces. Être bien, quoique je sois incapable de t'inspirer d'autres idées, tu y arriveras par toi-même, je l'espère. Je confesse que je suis sincèrement anxieux de la chose. Je porte un intérêt peu commun au bonheur de M. Crawford. Après le tien, Fanny, c'est

mon premier souci. Tu sais que j'ai pour M. Crawford une amitié peu ordinaire.

Fanny le savait trop bien pour avoir quelque chose à répondre et ils continuèrent pendant une cinquantaine de mètres à se promener en silence, perdus dans leurs pensées.

Edmond reprit le premier :

– J'ai été très heureux de l'en entendre parler hier, particulièrement heureux parce que je ne croyais pas qu'elle verrait la chose de cette manière. Je savais qu'elle t'aimait bien mais je craignais l'effet de ces maximes mondaines qu'elle avait trop accoutumé d'entendre. Mais ce fut bien différent. Elle parlait de toi, Fanny, vraiment comme il se doit. Elle désire cette union autant que mon père ou moi-même. Nous en avons longuement parlé. Je n'aurais pas abordé le sujet bien que je fusse inquiet de ses sentiments mais je n'étais pas de cinq minutes dans la pièce qu'elle introduisait la question avec toute la franchise de cœur et la douceur, l'esprit et l'ingénuité qui font partie d'elle-même. Mme Grant riait de son empressement.

– Mme Grant était là ?

– Oui, comme j'arrivais à la maison, je voyais les deux sœurs réunies et nous n'avons plus parlé que de toi, Fanny, jusqu'à ce que Crawford et M. Grant entrent.

– Il y a bien une semaine que je n'ai vu Mlle Crawford.

– Oui, elle le regrette. Mais cela vaut mieux pour tous. Tu la verras certainement avant son départ. Tu dois y être préparée. Elle se dit très fâchée, mais tu peux imaginer la nature de sa colère. C'est le regret et le dépit d'une sœur qui croit son frère en droit de posséder tout ce qu'il désire, à la

minute même. Elle est choquée comme tu le serais pour William mais elle t'aime et t'estime de tout son cœur.

– Je pensais bien qu'elle se fâcherait contre moi.

– Ma chère Fanny, reprit Edmond serrant davantage son bras autour d'elle, ne laisse pas l'idée de cette bouderie te chagriner. C'est de la colère plus extérieure que réellement sentie. Son cœur est toute affection et amabilité, il n'est pas fait pour la rancune. J'aurais voulu que tu entendisses son hommage, que tu visses son attitude lorsqu'elle disait que tu « devais » épouser Henry. Et je remarquais qu'elle parlait de toi en disant Fanny, ce qui n'est pas dans son habitude. Et elle avait vraiment un ton de cordialité fraternelle.

– Et Mme Grant, dit-elle, était-elle là tout le temps ?

– Oui, et elle était d'accord avec sa sœur. La surprise de ton refus, Fanny, semble avoir été infinie. Que tu puisses refuser un homme comme Henry Crawford semble plus qu'elles ne peuvent en croire. J'ai dit pour toi ce que j'ai pu. Mais en réalité comme elles voient les choses… Tu dois prouver que tu es dans ton bon sens aussi vite que possible, en changeant de conduite. Mais cela l'importune. J'ai fini, ne te détourne pas de moi.

– Je devrais avoir pensé, dit Fanny après un moment de réflexion et de recueillement, à ce que toute femme doit pouvoir sentir qu'il est possible qu'un homme n'éprouve pas de sentiments pour *toutes* les femmes, ce qui ne doit pas l'empêcher d'être agréable à *toutes* les femmes du fait que lui aime. Et, en supposant même que M. Crawford ait tous les droits que ses sœurs lui attribuent, comment ai-je été moi, préparée à le rencontrer, à éprouver un quelconque sentiment pour lui ? Il m'a fort surprise, je n'avais jamais cru au-

paravant que sa conduite avec moi eût la moindre signification. Et certainement je n'étais pas disposée à l'aimer parce qu'il s'occupait de choses qui me faisaient très mauvais effet. Dans ma situation, c'eût été le comble de la vanité d'avoir des vues sur M. Crawford. Je suis sûre que ses sœurs, l'estimant comme elles le font, ont pensé aussi qu'il ne voulait rien dire. Pourquoi, alors, serais-je, moi, amoureuse de lui au moment même qu'il prétend l'être de moi ? Pourquoi serais-je prête à un attachement quelconque pour lui dès qu'il me le demande ? Ses sœurs devraient m'avoir aussi bien que lui en considération. Les plus éminents mérites sont les plus impropres à me faire penser à lui. Et nous avons une autre idée de la nature des femmes si elles imaginent qu'une femme est si vite capable de répondre à une affection…

– Ma chère, chère Fanny, maintenant je connais la vérité. Je sais que ceci est la réalité. Et ces sentiments sont bien dignes de toi. Je te les avais d'ailleurs attribués. Je pensais pouvoir le comprendre. Tu m'as donné exactement l'explication que je m'étais aventuré à donner pour toi à ton amie et à Mme Grant et qui les a satisfaites, bien que la chaleureuse amie fût encore un peu emballée à cause de la vigueur de son enthousiasme pour Henry. Je leur ai dit que tu étais de toutes les créatures humaines la seule sur qui l'habitude eût un plus grand pouvoir que la nouveauté et que la nouveauté des attentions de Crawford le desservait, que le fait pour elles d'être si récentes faisait toute leur disgrâce, que tu ne pouvais rien supporter que des choses à quoi tu étais habituée, etc.… dans le but de leur donner un aperçu de ton caractère. Mlle Crawford nous a fait rire avec ses projets d'encouragement pour son frère. Elle le pressait de persévérer dans son espoir de finir par être aimé et de voir ses attentions agréées après une dizaine d'années de mariage.

Fanny sourit avec difficulté. Tous ses sentiments étaient en révolte. Elle craignait d'avoir eu tort de trop parler et de voir la gaîté de Mlle Crawford redoubler en ce moment et à ce sujet lui était une autre aggravation.

Edmond voyait le souci et le chagrin sur son visage. Il résolut immédiatement de cesser toute discussion et de ne plus mêler le nom de Crawford qu'à des choses qui pouvaient lui être agréables. Dans ce but il remarqua un peu après :

– Ils partent lundi. Tu es donc sûre de voir ton amie soit demain, soit dimanche. Ils partent réellement lundi et dire que je pensais rester à Lessingby jusqu'à ce jour. Je l'avais promis. Quelle différence ! Les cinq ou six jours de plus à Lessingby pourraient m'avoir poursuivi toute ma vie.

– Tu en étais fier ?

– Très. J'étais invité très aimablement et j'allais consentir. Si j'avais eu la moindre lettre de Mansfield me disant comment vous alliez, je crois que je serais resté. Mais je ne savais rien de ce qui était arrivé ici depuis une semaine et trouvais que j'avais été assez longtemps absent.

– Tu passais agréablement ton temps ?

– Oui. C'eût été ma propre faute s'il en avait été autrement. Ils étaient tous charmants. Je doute qu'ils aient pensé la même chose de moi. J'étais en difficulté avec moi-même et il n'y avait pas moyen de m'en débarrasser jusqu'à ce que je sois à Mansfield.

– Les Mlles Owen, les aimais-tu ?

– Oh oui ! beaucoup. Amusantes, de bonne humeur, sans affectation. Mais Fanny je suis gâté quant à la société des

femmes. Des filles gentilles et simples ne peuvent pas être pour un homme ce que sont des femmes sensibles. Il y a deux manières d'être. Toi et Mlle Crawford m'avez rendu trop difficile.

De nouveau Fanny était peinée. Il le vit dans ses yeux et ne voulut pas parler davantage sans plus s'en préoccuper il la conduisit dans la maison avec l'aimable autorité d'un guide privilégié.

CHAPITRE V

Edmond se croyait maintenant parfaitement au courant de ce que Fanny pouvait faire ou dire pour comprendre ses sentiments, et il était satisfait. Cela avait été, comme il l'avait cru, à première vue, trop rapide de la part de Crawford, et le temps devait rendre l'idée, d'abord, familière, puis supportable. Elle devait s'habituer à la pensée de son amour et, ensuite, la pensée d'une réciprocité pouvait naître. Il donna à son père cette opinion comme le résultat de la conversation, et recommanda qu'il ne lui en fût plus parlé davantage, et qu'on n'essayât plus de la persuader ou de l'influencer ; mais que ce soin fût laissé aux assiduités de M. Crawford et au travail naturel de son esprit.

Sir Thomas promit qu'il en serait ainsi. L'opinion d'Edmond sur les dispositions de Fanny pouvait être juste. Il lui supposait tous ces sentiments, mais il devait considérer comme déplorable qu'elle les eût ; parce que, moins confiant que son fils dans l'avenir, il ne pouvait s'empêcher de craindre que, si tant de circonstances de temps et d'accoutumance étaient nécessaires pour elle, elle ne fût disposée à accepter convenablement ses avances, avant que son caprice fût passé. Il n'y avait rien à faire, cependant qu'à se soumettre tranquillement, et à espérer le mieux. La visite promise de « son amie », comme Edmond appelait Mlle Crawford, était une formidable menace pour Fanny, et elle en vivait dans une perpétuelle terreur. Comme sœur, si partiale, si hargneuse, si peu scrupuleuses dans ses paroles et, un autre jour, si triomphante et sûre d'elle-même elle

était de toute façon, un objet de douloureuses alarmes. Son déplaisir, sa pénétration et son bonheur étaient dangereux à rencontrer ; et, le fait de la présence d'autres personnes lors de leur rencontre, était le seul réconfort de Fanny dans cette perspective. Elle se séparait aussi peu que possible de Lady Bertram, restait loin de la chambre de l'Est, et ne faisait aucune promenade solitaire dans les taillis pour prévenir une attaque soudaine.

Elle réussit. Elle était à l'abri auprès de sa tante dans la salle à manger, quand Mlle Crawford arriva. La première émotion passée, et Mlle Crawford regardant et parlant avec une expression moins particulière qu'elle ne l'avait prévu, Fanny commença à espérer qu'au bout d'une demi-heure elle pût surmonter son agitation. C'était espérer trop. Mlle Crawford n'était pas esclave de l'opportunité. Elle était décidée à voir Fanny seule à seule, et elle lui dit bientôt à voix basse : « Je dois vous parler quelques minutes, quelque part » mots qui troublèrent Fanny dans toutes les fibres de sa sensibilité. Refuser était impossible. Ses habitudes d'entière soumission la firent, au contraire, se lever instantanément et la conduisirent hors de la chambre. Elle en fut très malheureuse, mais c'était inévitable. Elles étaient à peine dans le hall que Mlle Crawford perdit toute retenue. Elle hocha la tête vers Fanny d'un air d'affectueux reproche et lui prenant la main, elle paraissait incapable de réprimer son impatience de commencer tout de suite.

– Méchante, méchante fille ! Je ne sais pas quand j'aurai fini de vous gronder !

Toutefois, elle eut la discrétion de réserver la suite jusqu'à ce qu'elles furent en sécurité entre quatre murs. Fanny monta, naturellement, et conduisit son hôtesse à

l’appartement maintenant bien aménagé. Ouvrant la porte, le cœur douloureux, elle sentit qu’elle allait au-devant d’une scène plus pénible que celles dont cet endroit avait jamais été témoin. Mais le malheur prêt à fondre sur elle fut au moins adouci par un brusque changement que produisit sur l’attitude de Mlle Crawford le fait de se trouver dans la chambre de l’Est.

– Ah, dit-elle, avec une subite animation, m’y voici donc à nouveau ! La chambre de l’Est ! Une fois seulement auparavant je m’y suis trouvée, et s’étant arrêtée pour regarder en semblant revivre tout ce qui s’était passé, elle poursuivit : Une fois seulement auparavant. Vous rappelez-vous ? Je venais pour répéter, votre cousin aussi ; et nous avons eu une répétition. Vous étiez notre auditoire et notre souffleur. Une répétition délicieuse. Je ne l’oublierai jamais. Nous nous trouvions dans cette partie même de la chambre ; votre cousin était là, moi ici, là les chaises. Oh, pourquoi de telles choses doivent-elles passer ?

Heureusement pour sa compagne, elle n’attendait pas de réponse ; ses pensées étaient toutes tournées vers elle-même. Elle était dans un songe de douce souvenance.

– La scène que nous répétions, était tellement remarquable. Le sujet était si… si… comment dirai-je ? Il était fait pour me conseiller et me décrire le mariage. Je pense que je le revois, ayant l’air réservé et composé que devait avoir Anhalt dans les deux longs monologues. Quand deux cœurs sympathisant se rencontrent dans le mariage, celui-ci peut être appelé une vie heureuse ! Je pense que jamais le temps ne pourra effacer l’impression que m’ont produite ses regards et sa voix, quand il disait ces mots. Il était curieux, très curieux que nous ayons une telle scène à jouer. Si j’avais le

pouvoir de recommencer une semaine quelconque de mon existence, ce serait cette semaine-là, la semaine de la pièce. Dites ce que vous voulez, Fanny, ce serait celle-là ; parce que je n'ai jamais connu un bonheur plus exquis ailleurs. Adapter son vigoureux esprit comme il le faisait ! Oh, c'était doux au-delà de toute expression ! Mais hélas, cette malheureuse soirée détruisit tout. Cette malheureuse soirée amena votre malencontreux oncle. Pauvre Sir Thomas, qui donc était content de vous voir ? Oh, Fanny, ne pensez pas que je voudrais parler irrespectueusement de Sir Thomas. Quoique je l'aie haï pendant beaucoup de semaines… Non, je lui rends justice maintenant. Il est exactement ce que doit être le chef d'une telle famille. Non, raisonnablement, je crois que je vous aime tous maintenant.

Et ayant ainsi parlé avec une tendresse et un sentiment que Fanny ne lui avait jamais vus auparavant et se rappelant enfin les convenances elle se retourna pendant un instant pour se reprendre.

– J'ai eu une petite crise en entrant dans cette chambre, comme vous pouvez voir, dit-elle, avec un sourire de parade, mais c'est fini. Allons asseyons-nous et mettons-nous à l'aise. Mais je n'ai plus le courage maintenant, Fanny, de vous gronder comme j'en avais l'intention. (Puis l'embrassant affectueusement) : Bonne chère Fanny, quand je pense que je te vois pour la dernière fois, pour je ne sais combien de temps, je sens qu'il est tout à fait impossible de faire autre chose que de t'aimer.

Fanny fut touchée. Elle n'avait prévu rien de tout ceci et sa sensibilité pourrait rarement supporter la mélancolie du mot « dernière ». Elle pleura comme si elle aimait Mlle Crawford plus qu'il ne lui était possible ; et Mlle Crawford

de plus en plus adoucie par la vue de son émotion se suspendit à elle avec tendresse en disant :

– Je déteste de vous quitter. Je ne verrai personne de moitié aussi aimable, là où je vais. Qui dit que nous ne serons pas sœurs un jour ? Je sais que nous le serons. Je sens que nous sommes nées pour être unies, et ces larmes me convainquent que vous le sentez aussi, chère Fanny.

Fanny se leva, et, répondant à moitié seulement, dit :

– Mais vous ne quittez des amies que pour aller vers d'autres. Vous allez retrouver une amie très intime.

– Oui, très vrai. Mme Fraser a été mon amie intime pendant des années. Mais je n'ai pas la moindre inclination pour elle. Je ne puis penser qu'aux amis que je quitte. Ma chère sœur, vous et les Bertram en général. Vous avez tous tellement plus de cœur entre vous qu'on ne peut en trouver dans le monde. Vous me donnez le sentiment d'être capable de me confier et de me fier à vous, ce qui ne se voit guère dans les relations ordinaires. Je souhaiterais avoir décidé avec Mme Fraser de ne pas aller chez elle, sinon après Easter, moment plus favorable pour une visite, mais je ne puis plus décider, maintenant ; quand j'en aurai fini avec elle je dois aller chez sa sœur Lady Stornaway, parce qu'elle était la plus intime des deux avec moi. Mais je ne me suis pas beaucoup inquiétée d'elle ces trois dernières années.

Après ce discours, les deux jeunes filles gardèrent le silence quelques minutes, suivant chacune ses pensées, Fanny méditant sur les différentes sortes d'amitié dans le monde, Mary sur quelque sujet moins philosophique. Elle parla à nouveau, la première.

– Comme je me rappelle bien m'être résolue à vous chercher en haut, et décidée à trouver mon chemin vers la chambre de l'Est, sans avoir idée de l'endroit où elle se trouvait. Comme je me rappelle ce que je pensais en venant ! Et mon regard à l'intérieur, vous voyant assise à cette table de travail ! Et l'étonnement de votre cousin, quand il ouvrit la porte, et me vit ici ! Le retour de votre oncle ce fameux soir ! Il n'y a jamais rien eu de pareil !

Une autre courte pause toute empreinte de rêverie suivit. Lorsqu'elle se reprit, elle attaqua sa compagne.

– Mais Fanny, vous rêvez ! Vous pensez, je l'espère, à quelqu'un qui ne pense qu'à vous. Oh, si je pouvais vous transporter pour un peu de temps dans notre milieu, en ville, vous pourriez comprendre combien on fait de cas de votre pouvoir sur Henry. Oh, les envieuses et les cœurs embrasés, par douzaines de douzaines ! L'étonnement, l'incrédulité qu'on étale, en entendant ce que vous avez fait ! Pour ce qui est de la discrétion, Henry a tout du héros de l'ancien roman et se réjouit de ses chaînes. Vous viendrez à Londres pour apprendre à estimer votre conquête. Si vous voyiez combien il est courtisé, et combien je le suis à cause de lui ! Maintenant, je sais bien que je ne serai pas de moitié si bienvenue chez Mme Fraser en raison de sa situation vis-à-vis de vous. Si elle arrive à connaître la vérité, elle me souhaitera très vraisemblablement de nouveau dans le Northamptonshire ; car il y a une fille de M. Fraser, issue d'un premier mariage, qu'elle désire marier, et désire donner à Henry. Oh, elle l'a fatigué à un tel point ! Innocente et tranquille, comme vous l'êtes ici vous ne pouvez avoir une idée de la sensation que vous causerez et de la curiosité que vous susciterez et des questions innombrables auxquelles j'aurai à répondre. La pauvre Margaret Fraser me harcèlera au sujet de vos yeux et

de vos dents, et de votre manière de vous coiffer et de votre chausseur. Je désire que Margaret soit mariée pour les affaires de mon pauvre ami, car je vois que les Fraser sont aussi malheureux que la plupart des gens mariés. Et pourtant, c'était un mariage bien désirable pour Janet, en ce moment. Nous nous réjouissions tous. Elle ne pouvait faire autrement que de l'accepter, car il était riche et elle n'avait rien ; mais il la repoussa. Il est de mauvaise volonté, et exigeant. Il veut une jeune femme, une belle jeune femme de vingt cinq ans, aussi constante que lui-même. Et mon amie ne le manie pas bien, elle ne paraît pas savoir comment le prendre. Il règne une irritation qui pour ne rien dire de pire, est certainement déplacée. Dans leur maison je regretterai les habitudes conjugales du presbytère Mansfield. Le Dr. Grant montre une confiance absolue en ma sœur et une certaine considération pour son jugement, qui fait sentir qu'il éprouve de l'affection ; mais je ne verrai rien de semblable chez les Fraser. Je serai à Mansfield pour toujours, Fanny. Ma sœur, comme épouse, Sir Thomas, comme mari, me sont des exemples de perfection. La pauvre Janet a été tristement reçue et, pourtant, il n'y a rien d'inconvenant en elle ; elle ne s'est pas mariée inconsidérément ; elle n'a pas manqué de prévoyance. Elle prit trois jours pour examiner ses propositions, et consulta chaque membre de son entourage, dont l'opinion avait de l'importance ; elle s'adressa à ma chère tante défunte, dont la connaissance du monde faisait apprécier à juste titre son jugement par tous les jeunes gens de son entourage, et elle était décidément favorable à M. Fraser. Cela ferait croire qu'il n'est rien de sûr dans le domaine du mariage. Je n'ai pas tant à dire au sujet de mon amie Flora qui, à cause de cet horrible Lord Stornaway, qui a à peu près autant de charme que M. Rushworth, mais en moins bien, flirte avec un très charmant jeune homme en bleu. Je doutais, à ce

moment, qu'elle eût raison, car il avait l'air d'un gentleman ; maintenant, je suis sûre qu'elle avait tort. À propos, Flora Ross se mourait pour Henry, l'hiver de son entrée dans le monde. Mais si je devais vous entretenir de toutes les femmes que j'ai connu amoureuses de lui, je n'en aurais jamais fini. C'est seulement vous, insensible Fanny, qui pouvez penser à lui avec une sorte d'indifférence. Mais, êtes-vous aussi insensible que vous le déclarez vous-même ? Non, non, je vois que vous ne l'êtes pas !

À ce moment une telle rougeur empourpra le visage de Fanny qu'on pouvait se permettre un sérieux soupçon.

– Excellente créature ! Je ne veux pas vous taquiner, chaque chose suivra son cours. Mais, chère Fanny, vous devez admettre que vous n'êtes pas aussi absolument peu préparée à vous voir poser la question que votre cousin l'imagine. Ce n'est pas possible. Vous devez bien avoir eu quelques idées à ce sujet, quelques soupçons de ce que cela peut être. Vous devez avoir vu qu'il essayait de vous plaire, par tous les moyens en son pouvoir. Ne fut-il pas à votre dévotion au bal ? Et avant le bal, le collier ! Oh, vous l'avez accepté, comme si c'était prévu. Vous étiez aussi convaincue qu'un cœur peut le désirer. Je m'en souviens parfaitement.

– Vous pensez, alors, que votre frère était fixé à l'avance au sujet du collier ? Oh, Mlle Crawford, cela n'était pas bien !

– S'il savait ? C'était entièrement son fait, sa propre idée. Je suis honteuse de dire que cela ne m'était jamais venu à l'esprit ; mais je me suis réjouie d'agir sur sa proposition, dans votre intérêt à tous deux.

– Je ne dirai pas, répondit Fanny, que je ne craignais pas un peu qu'il en fût ainsi, car il y avait, dans votre regard,

quelque chose qui m'inquiétait – pas au début, j'étais d'abord sans soupçon à cet égard ! réellement – cela est aussi vrai que je suis ici. Si j'en avais eu la moindre idée, rien n'aurait pu me résoudre à accepter le collier. Quant à l'attitude de votre frère, certainement, je fus sensible à ses attentions, j'y fus sensible pendant un court temps, peut-être deux ou trois semaines, mais après, je considérais cela comme sans signification ; j'écartais cela, comme étant simplement sa façon d'être habituelle, et j'étais loin de supposer ou de souhaiter qu'il eût un sérieux penchant pour moi. Je ne fus pas, Mlle Crawford, une observatrice inattentive de ce qui se passa entre lui et certains membres de cette famille, pendant l'été et l'automne. J'étais tranquille, mais non aveugle. Bien que je pusse voir que M. Crawford se permettait des galanteries sans portée…

– Ah, je ne puis pas le nier ! Il a, de temps en temps, été un détestable flirt, s'inquiétant assez peu du ravage qu'il pouvait causer dans le cœur de jeunes femmes. Je l'ai souvent gourmandé pour cela, mais c'est sa seule faute, et il faut dire ceci à sa décharge, que très peu de jeunes femmes ont des sentiments qui méritent l'attention. Et alors, Fanny, la gloire d'avoir conquis quelqu'un qui a passé comme un éclair pour tant d'autres et de pouvoir régler les dettes de son sexe ! Oh, je suis sûre qu'il n'est pas dans la nature d'une seule femme de refuser un pareil triomphe !

Fanny secoua la tête.

– Je ne puis penser du bien d'un homme qui se joue des sentiments de n'importe quelle femme, car il peut y avoir souvent plus de souffrance, qu'un spectateur ne peut le croire.

– Je ne le défends pas. Je l'abandonne entièrement à votre merci ; et je ne me soucie pas de ce que vous lui avez dit à la suite de l'incident d'Everingham. Mais je veux dire ceci, que sa faute, sa manie de rendre les filles amoureuses de lui, n'est pas moitié aussi dangereuse pour le bonheur d'une épouse que la tendance de tomber lui-même amoureux, à laquelle il ne s'est jamais abandonné. Et je crois sérieusement et sincèrement qu'il vous est attaché comme jamais il ne le fut à aucune femme auparavant, qu'il vous aime de tout son cœur et pour aussi longtemps que possible. Si jamais un homme a aimé une femme pour toujours, je pense que Henry le fera pour vous.

Fanny ne put réprimer un vague sourire, mais ne trouva rien à dire.

– Je ne puis croire qu'Henry fut jamais plus heureux, continua Mary, que lorsqu'il réussit dans ses démarches pour votre frère.

Ici elle avait porté un coup sûr au cœur de Fanny.

– Oh oui, qu'il fut aimable en cette occasion !

– Je sais qu'il a dû se démener lui-même très fort, car je sais à quelle forte partie il avait à faire. L'Amiral hait les ennuis et méprise les solliciteurs et tant de jeunes hommes sollicitent de semblables faveurs, qu'une amitié et une énergie pas très décidées se laissent aisément rebuter. Combien William doit être heureux ! J'espère que nous le verrons !

L'esprit de Fanny se débattait dans la plus affligeante situation. Le rappel de ce qui avait été fait pour William, troublait toujours profondément ses décisions concernant M. Crawford ; aussi réfléchit-elle profondément jusqu'à ce que Mary, qui l'avait, d'abord, observée avec complaisance,

pensant à autre chose, attira soudain son attention en disant :

– J'aimerais être ici, tous les jours, à parler avec vous, mais nous ne devons pas oublier ces dames, en bas ; aussi je vous dis au revoir, ma chère, mon aimable, mon excellente Fanny. Car, bien que nous allions nous revoir dans la salle du déjeuner, je dois prendre congé de vous ici. Et je le fais, impatiente d'une heureuse réconciliation et avec la confiance que nous nous retrouverons dans des circonstances favorables à une entrevue sans réticence.

Elle accompagna ces paroles d'un très affectueux baiser.

– Je verrai votre cousin en ville bientôt, d'après ce qu'il m'a dit ; et Sir Thomas, au courant du printemps ; et l'aîné de vos cousins, et les Rushworth, et Julia ; je suis sûre de les rencontrer tous de temps en temps, tous, sans exception. J'ai deux faveurs à vous demander, Fanny, l'une, c'est de m'écrire ; et l'autre, que vous rendiez souvent visite à Mme Grant pour la dédommager de mon départ.

La première de ces faveurs, à la vérité, Fanny eût préféré qu'elle ne fût pas formulée. Mais il était impossible de lui refuser de lui écrire ; d'autant plus impossible que son propre jugement l'y poussait. Il n'y avait pas à résister à tant d'affection apparente. Son état d'esprit la portait particulièrement à apprécier un traitement indulgent et d'en avoir, jusqu'ici, été privée, la rendait d'autant plus vulnérable aux sollicitations de Mlle Crawford. D'ailleurs, elle lui savait gré d'avoir rendu leur tête à tête bien moins pénible qu'elle ne l'avait craint.

C'était passé, elle avait évité les reproches et les révélations. Son secret était toujours le sien ; et les choses étant telles, elle croyait pouvoir se résigner à presque tout.

Au soir il y eut un autre départ. Henry Crawford vint et resta quelque temps avec eux. Dans le trouble momentané de ses sentiments, son cœur s'attendrissait pour lui, car il apparaissait totalement différent de son ordinaire, au point qu'il parla à peine. Il éprouvait un malaise visible et Fanny s'affligea pour lui, tout en espérant de ne jamais le revoir, du moins jusqu'au moment où il ait épousé une autre femme. Sur le point de partir, il voulut prendre sa main, il ne voulait pas qu'elle le reniât. Toutefois, il ne dit rien, du moins rien qu'elle entendit. Après qu'il eut quitté la pièce, elle se félicita d'échapper à de telles preuves d'amitié.

Au matin, les Crawford étaient partis.

CHAPITRE VI

M. Crawford parti, la seconde pensée de Sir Thomas fut que son absence serait ressentie ; et il entretenait grand espoir que sa nièce trouvât un vide à cause de ces attentions qu'elle avait connues auparavant.

Elle avait goûté au sentiment de son importance et il espérait que d'en être privée, éveillerait en elle les regrets les plus salutaires. Il la surveillait avec cette idée – il était persuadé d'avoir enregistré quelque différence dans l'état de ses sentiments. Elle se montrait toujours si gentille et si discrète que ses émotions sortaient du champ de sa discrimination. Il ne la comprenait pas, il le sentait et, pour cela, s'adressait à Edmond pour lui confier combien elle était affectée dans la présente occasion et qu'elle était plus ou moins heureuse qu'elle n'avait été.

Edmond ne discerna aucun symptôme de regret et trouva son père quelque peu déraisonnable de supposer que les trois ou quatre premiers jours pouvaient donner quelque résultat.

Ce qui surprit surtout Edmond, c'est que la sœur de Crawford, l'amie et la compagne, qui lui tenait tant au cœur, n'était pas plus visiblement regrettée. Il s'étonna que Fanny en parlât si peu et s'abstînt si volontiers de toute allusion à cette séparation. Hélas ! C'était cette sœur, cette amie, cette compagne qui avait détruit le bien-être de Fanny. Si elle avait pu croire l'avenir de Mary et de son frère étranger à Mansfield autant qu'elle le désirait, si elle avait pu croire leur

retour aussi éloigné qu'elle le souhaitait, elle aurait eu le cœur léger, mais plus elle se rappelait et observait, plus profonde était sa conviction que le mariage de Mlle Crawford avec Edmond était sur une meilleure voie que jamais auparavant. Son inclination à lui s'affermissait, tandis que la sienne perdait toute équivoque.

Pour lui, il semblait avoir abandonné toutes ses objections, tous les scrupules de son honnêteté, on n'aurait pu dire comment : pour elle, sans plus de raison apparente, s'étaient envolés également les doutes et les hésitations de son ambition. Cela pouvait être imputé uniquement à leur attachement croissant. Leurs sentiments, bons ou mauvais, produisaient l'amour qui devait les unir.

Il était prêt à se rendre en ville, dès que certaine affaire relative à Thornton Lacey serait terminée, peut-être dans une quinzaine – il en parlait, aimait d'en parler ; et, comme il en avait une fois entretenu Fanny, elle n'eut plus de doute quant au reste. Son acceptation à elle était aussi certaine que son offre à lui. Et, cependant, les sentiments de Mlle Crawford ne lui semblaient pas entièrement bons, et cette constatation l'affligeait pour lui indépendamment, croyait-elle, d'elle-même.

Au cours de leur dernière conversation, Mlle Crawford, en dépit de son amabilité et de sa bienveillance plus accusée, s'était encore montrée Mlle Crawford, avec son esprit égaré et embrouillé, sans en avoir conscience ; obscure, tout en s'imaginant être claire. Elle pouvait aimer, mais ne méritait pas Edmond par l'une ou l'autre qualité. Fanny croyait qu'il n'y avait pas plus de deux points de contact entre eux, ce que les gens d'expérience pouvaient lui pardonner ; parce qu'elle considérait les chances que Mlle Crawford avait de

s'améliorer comme presque inexistantes, et pensait que si l'influence d'Edmond pendant leur fréquentation avait assez agi pour éclairer son jugement et affermir ses connaissances, il verrait finalement sa valeur personnelle gaspillée pour elle pendant les années de mariage.

Pour des jeunes gens dans leur position, l'expérience aurait apporté plus d'espoir ; de même que l'impartialité n'aurait pas dénié à la nature de Mlle Crawford cette faculté bien féminine, qui pousse la femme à adopter les opinions de l'homme qu'elle aime et respecte. Mais telles étaient les convictions de Fanny qu'elle en souffrait beaucoup et ne pouvait jamais parler de Mlle Crawford sans chagrin.

Sir Thomas, pendant ce temps, n'abandonnait pas ses espoirs et ses observations, se sentant encore le droit, en raison de sa connaissance de la nature humaine, d'attendre l'effet produit sur l'esprit de sa nièce par la perte de son pouvoir, et le désir qu'elle pourrait avoir de jouir à nouveau des attentions de son amoureux ; et il fut bientôt fondé à escompter que tout ceci se produirait, par la perspective d'une autre visite, dont la proximité lui permettait de supporter en toute quiétude les sentiments qu'il observait. William avait obtenu une permission de dix jours à passer dans le Northamptonshire, et devait être le plus heureux des lieutenants, puisque venant d'être nommé, il pouvait étaler son bonheur et décrire son uniforme.

Il vînt. Il aurait été heureux de montrer également son uniforme, mais une coutume cruelle en interdisait le port hors de service. Donc l'uniforme resta à Portsmouth, et Edmond se dit qu'avant que Fanny ait la moindre chance de le voir, toute sa fraîcheur aussi bien que celles des sentiments de son propriétaire pourraient bien être passées depuis long-

temps. Il pourrait être devenu pour lors un signe de disgrâce ; quoi de moins convenable ou de plus hideux, en effet, que l'uniforme d'un lieutenant qui, depuis un an ou deux, voit les autres promus capitaine avant lui ?

Ainsi raisonnait Edmond, jusqu'à ce que son père lui confia un plan éclairant d'un autre jour la chance de Fanny de voir le second lieutenant de H. M. S. *Thrush* dans toute sa gloire.

Ce plan était qu'elle accompagnerait son frère rentrant à Portsmouth et y passerait un petit temps dans sa propre famille. Cette idée était venue à Sir Thomas dans une de ses méditations pleines de dignité ; il la considérait comme une mesure droite et souhaitable. Toutefois, avant de s'y arrêter formellement, consulta-t-il son fils. Edmond examina la chose sur toutes ses faces et ne vit rien qui ne fût équitable. La chose était bonne en soi et il n'y avait pas meilleur moment pour la réaliser. De plus, il ne doutait pas qu'elle fût des plus agréables à Fanny. C'était suffisant pour décider Sir Thomas, et un définitif : « Ainsi donc en sera-t-il » termina cette partie de l'entretien. Sir Thomas en conçut une vive satisfaction et une bonne opinion de ce qu'il avait communiqué à son fils. En effet, son principal motif, en l'éloignant, n'était pas de susciter une occasion de lui faire revoir ses parents et ne rejoignait pas du tout l'idée de la rendre heureuse. Certes, il souhaitait qu'elle partît avec plaisir, mais également qu'elle éprouvât rapidement la nostalgie de la maison avant même la fin de sa visite. Il espérait, de plus, qu'une légère privation des élégances et du luxe de Mansfield Park développerait sa modestie et l'inclinerait à une juste estimation d'un home de plus grand train que celui qu'on lui offrait.

C'était un projet « curatif » de l'esprit de sa nièce qu'il considérait, pour l'instant, comme malade. Un séjour de huit ou neuf ans dans le bien-être et l'opulence avait un peu déréglé ses facultés de comparaison et de jugement. La maison de son père lui enseignerait, selon toute probabilité, la valeur d'une bonne rente, et il avait confiance qu'elle deviendrait, pour toute sa vie, la femme la plus sage et la plus heureuse, à la suite de l'expérience qu'il avait imaginée.

Si Fanny avait été le moins du monde disposée aux extases, elle aurait eu une crise, lorsqu'elle comprit le projet : quand son oncle lui offrit de rendre visite à ses parents, frères et sœurs dont elle avait été séparée pendant presque la moitié de sa vie, de retourner pour un mois ou deux sur les lieux de son enfance, avec William comme protecteur et compagnon de voyage. Ajoutez à cela la certitude de voir William jusqu'à la dernière minute de son séjour au pays. Si elle s'était livrée à des manifestations excessives de joie, cela serait arrivé parce qu'elle était heureuse ; mais son bonheur était calme, profond et lui gonflait le cœur. Quand elle éprouvait des sentiments violents, elle se sentait de plus en plus encline au silence. Sur le moment, elle ne put que remercier et accepter. Ensuite, familiarisée avec ses nouvelles perspectives de bonheur, elle put parler plus librement à William et à Edmond de ce qu'elle éprouvait ; mais une part de ses sentiments ne pouvait s'exprimer en paroles. Le souvenir de tous les plaisirs de son enfance et de sa souffrance d'en être arrachée, lui revenait avec une acuité renouvelée, et il semblait que le retour à la maison ressuscitait toute la peine provenant de la séparation. D'être ainsi entourée, aimée par tant de gens, et plus aimée qu'elle ne l'avait jamais été ; de goûter l'affection, sans crainte ou restriction, de se sentir l'égale de ceux qui l'entouraient, à l'abri de toute allusion aux Crawford, la sauvaient de toute impression de reproche.

Il y avait là une perspective d'être arrêtée par un désir à moitié avouable.

Être séparée d'Edmond pendant deux mois, peut-être trois, lui serait salutaire. Loin de ses regards et de son amitié, elle serait capable de se raisonner et de guérir ; elle serait capable de penser à lui, comme à Londres, et d'envisager toutes choses sans tristesse. Ce qui aurait été pénible à Mansfield devenait supportable à Portsmouth.

La seule ombre était la pensée de ce qui pouvait arriver à sa tante Bertram, pendant son absence. Elle n'était utile à personne d'autre, mais elle pouvait tant manquer à sa tante qu'elle n'aimait pas d'y penser. Cette partie du projet était sûrement la plus pénible pour Sir Thomas et à lui seul pouvait incomber le soin d'y pourvoir.

Mais il était le maître à Mansfield Park. Quand il était réellement décidé à quelque chose, il savait en supporter tous les inconvénients jusqu'au bout. À coups de longs discours, d'explications détaillées sur le devoir de Fanny de retourner de temps en temps chez ses parents, il amena sa femme à la laisser aller. Il obtint ce résultat plus par soumission que par conviction. Lady Bertram était convaincue un peu plus que Sir Thomas ne le pensait de ce que Fanny devait faire.

Dans le calme de son cabinet de toilette, livrée à ses propres méditations, soustraite à l'influence des exposés virulents de Sir Thomas, elle ne pouvait reconnaître la moindre nécessité à ce que Fanny retournât auprès de ses père et mère, qui, pendant si longtemps, avaient bien vécu sans elle, alors qu'elle lui était à elle-même si utile. Et dans une discussion avec Mme Norris sur le point de savoir si elle pouvait

s'en priver, elle s'opposa fortement à admettre semblable chose.

Sir Thomas avait fait appel à sa raison, sa conscience et sa dignité. Il dit demander ce sacrifice à sa bonté, et à sa maîtrise de soi. Mais Mme Norris souhaitait de la persuader que Fanny pouvait bien être ménagée (elle-même étant prête à lui donner tout son temps, si elle le réclamait) et en un mot qu'elle n'était pas strictement indispensable.

– Cela se peut, ma sœur, fut la seule réponse de Lady Bertram, j'ose dire que tu as parfaitement raison, mais je suis sûre qu'elle me manquera beaucoup.

Ensuite il fallut communiquer avec Portsmouth. Fanny écrivit pour s'annoncer. La réponse de sa mère, quoique courte, était si aimable. Quelques simples lignes exprimant si naturellement et maternellement la joie de revoir son enfant qu'elle embellit encore pour sa fille la perspective heureuse d'être avec elle en la convainquant de trouver en sa « maman », qui n'avait, certes, jamais auparavant manifesté pour elle une tendresse remarquable, une chaleureuse et affectueuse amie.

La tiédeur de cette tendresse, elle en trouvait aisément la cause en elle-même, ou peut-être était-ce le fait de son imagination. Elle s'était probablement aliéné son amour à cause de son tempérament craintif ou des exigences d'une affection trop exclusive.

Maintenant qu'elle savait mieux se rendre utile et prévoir que sa mère était désormais moins occupée par sa nombreuse famille, il y aurait plus de loisirs et d'agrément pour chacun, et elles seraient bientôt ce que mère et fille doivent être l'une pour l'autre.

William était aussi heureux de ce projet que sa sœur. Ce serait pour lui le plus grand plaisir de l'avoir à lui jusqu'au moment où il appareillerait, et peut-être de la trouver encore là quand il reviendrait de sa première croisière. De plus, il avait un tel désir qu'elle vit le *Thrush*, avant qu'il sorte du port (le *Thrush* était certainement le plus beau sloop du service). Il y avait aussi différentes améliorations dans les chantiers qu'il souhaitait lui montrer depuis longtemps. Il ne se faisait pas scrupule d'ajouter que sa venue à la maison serait un grand avantage pour chacun.

– Je ne sais comment il se fait, mais nous semblons tous désirer un peu de tes jolies manières et de ton ordre à la maison. Tout y est toujours en désordre. Tu remettras les choses au point, j'en suis sûr. Tu diras à ma mère comment faire, tu seras utile à Suzanne, tu enseigneras Betsy, et tu sauras te faire aimer et apprécier des garçons. Combien ce sera bon et agréable !

Lorsque arriva la réponse de Mme Price, il ne restait que très peu de jours à passer à Mansfield. À certain moment, les jeunes gens conçurent quelques craintes au sujet de leur voyage. En effet, lorsqu'on en vint à envisager le mode de transport, Mme Norris s'aperçut que tous ses efforts pour sauvegarder les intérêts financiers de son beau-frère étaient vains et en dépit de toutes ses préférences et suggestions pour une solution moins onéreuse, Fanny et William prendraient la poste. Lorsqu'elle vit Sir Thomas donner l'argent à William pour leurs places, elle s'avisa qu'il y avait place pour un tiers dans le coupé et fut prise d'une vive envie de les accompagner pour voir sa pauvre chère sœur Price.

Elle exposa son idée. Elle avoua qu'elle désirait fort ce voyage, que ce serait d'une telle obligeance à son égard. Elle

n’avait plus vu sa pauvre sœur Price depuis plus de vingt ans, et ce serait une aide précieuse pour les jeunes gens d’avoir une personne plus âgée pour les diriger. Elle ne pouvait s’empêcher de penser que sa pauvre chère sœur Price serait mécontente qu’elle ne vienne pas à cette occasion. William et Fanny furent frappés d’horreur à cette idée. Tout l’agrément de leur charmant voyage en serait détruit. Ils se regardèrent avec une triste figure. Leur incertitude dura une heure ou deux. Personne n’intervint pour encourager ou dissuader Mme Norris, qui fut laissée à elle-même pour examiner la chose. Cela se termina à la grande joie de ses neveu et nièce quand elle se fut persuadée qu’elle ne pouvait, à aucun prix, s’absenter de Mansfield Park en ce moment, que sa présence était trop nécessaire à Sir Thomas et à Lady Bertram pour prendre sur elle de les quitter pour toute une semaine. Pour cette raison, elle devait sacrifier tout plaisir dans le but de leur être utile. Il lui était venu l’idée que tout en voyageant gratis jusqu’à Portsmouth, il lui serait difficile d’éviter de payer ses dépenses au retour.

Aussi sa pauvre chère sœur Price fut laissée à son désappointement de la voir rater une si belle occasion, et une nouvelle absence de vingt ans peut-être commença.

Les plans d’Edmond furent aussi dérangés par ce voyage à Portsmouth, cette absence de Fanny. Lui aussi devait un sacrifice à Mansfield Park, aussi bien que sa tante. Il avait projeté d’aller à Londres, mais il ne pouvait laisser ses parents, au moment où, tous ceux qui leur étaient utiles, s’en allaient. Et, avec un effort dont il ne se vanta pas, il recula d’une semaine ou de plus longtemps peut-être, un voyage qu’il envisageait avec l’espoir qu’il l’aiderait à fixer son bonheur pour toujours.

Il le dit à Fanny. Elle en savait déjà tant qu'elle devait tout savoir. Ce fut l'occasion de nouvelles confidences sur M[lle] Crawford. Fanny était la plus affectée à la pensée que ce serait la dernière fois que le nom de M[lle] Crawford serait mentionné entre eux avec une certaine liberté. Il y fut fait allusion une fois encore par Edmond. Lady Bertram avait, dans la soirée, demandé à sa nièce de lui écrire vite et souvent, promettant d'être elle-même une bonne correspondante. Edmond, à un moment opportun, ajouta dans un chuchotement :

– Et moi je t'écrirai, Fanny, lorsque j'aurai quelque chose à t'écrire, quelque chose que, je pense, tu aimeras apprendre.

Si elle avait pu douter du sens de ces mots, tandis qu'elle l'écoutait, l'aspect de son visage quand elle le regarda lui en eût assez dit. Elle devait s'armer contre cette lettre. Ah ! cette lettre allait être un sujet de terreur. Elle se rendit compte qu'elle n'était pas encore au bout de ses changements d'idées et de sentiments que le temps et les circonstances lui réservaient dans ce monde de tribulations. Les vicissitudes humaines n'étaient pas finies pour elle.

Pauvre Fanny ! Bien qu'elle s'en allât de bon cœur, ce dernier soir à Mansfield Park lui apporterait encore de la tristesse. Son cœur était déchiré. Elle avait des larmes pour toutes les chambres de la maison et davantage pour tous ses habitants bien aimés. Elle se cramponnait à sa tante à qui elle allait manquer, elle baisait la main de son oncle avec des sanglots convulsifs parce qu'elle lui avait déplu. Et, quant à Edmond elle ne pouvait parler, ni regarder, ni penser, quand vint le dernier moment à passer avec lui, et elle ne le put pas jusqu'au moment où il lui dit au revoir avec une affection toute fraternelle.

Tout ceci se passait la nuit car le départ avait eu lieu très tôt le matin et quand on se rencontra au déjeuner en petite compagnie, William et Fanny devaient déjà avoir accompli une étape.

CHAPITRE VII

La nouveauté du voyage et le bonheur d'être avec William produisirent rapidement leur effet sur les idées de Fanny quand ils eurent quitté Mansfield Park. Et lorsque la première étape fut parcourue et qu'ils durent quitter le coupé de Sir Thomas, elle était capable de prendre congé du vieux cocher et le renvoya avec d'aimables et gais messages.

Il n'y eut pas de fin à la joyeuse conversation du frère et de la sœur, tout amusait William et dans les intervalles de leurs entretiens sérieux il était plein de fantaisie et de joie folle.

Tous leurs entretiens roulaient sur les qualités du *Thrush*, sur les occupations futures de Fanny ; un projet de manœuvre à bord d'une unité supérieure (en supposant le départ du premier lieutenant – et William n'était pas très tendre pour le premier lieutenant) lui faisait franchir l'échelon suivant le plus vite possible ; spéculation sur la part de prise qui serait généreusement distribuée à la maison, avec la seule condition de rendre suffisamment confortable le petit cottage dans lequel lui et Fanny passeraient ensemble toute leur vie. Les préoccupations immédiates de Fanny en ce qu'elles concernaient Mlle Crawford, ne furent pas effleurées dans leur conversation. William savait ce qui s'était passé, et, de tout son cœur, regrettait, que les sentiments de sa sœur fussent si froids envers un homme qu'il considérait comme le premier des hommes de caractère ; mais il était d'âge à être tout amour, et par cela même, inca-

pable de blâmer ; et connaissant son vœu à ce sujet, il ne voulait pas l'affliger par la plus petite allusion. Elle avait raison de supposer que M. Crawford ne l'avait pas encore oubliée. Elle avait fréquemment reçu des nouvelles de sa sœur, durant les trois semaines écoulées depuis leur séjour à Mansfield et dans chaque lettre elle avait trouvé quelques lignes de lui-même, aussi chaleureuses et décidées que ses discours.

Fanny trouvait cette correspondance aussi déplaisante qu'elle l'avait craint. Le style des lettres de Mlle Crawford, gai et affectueux, la désespérait, indépendamment de ce qu'elle était forcée de lire de la plume du frère, car Edmond n'avait de cesse qu'elle lui eût lu l'essentiel de la lettre, et alors elle avait à écouter ses cris d'admiration pour son style et la chaleur de son affection. Il y avait, en fait, tant de messages, tant d'allusions ou de souvenirs, se rattachant à Mansfield dans chaque lettre, que Fanny pouvait à peine les supporter. Se trouver elle-même entraînée dans pareille aventure, contrainte à une correspondance qui lui apportait les éloges de l'homme qu'elle n'aimait pas, et l'obligeant à favoriser la passion de l'homme qu'elle aimait, était actuellement mortifiant. En ceci, pourtant, son déplacement actuel l'avantageait. Ne restant plus sous le même toit qu'Edmond, elle espérait que Mlle Crawford n'aurait plus de motif d'écrire, et qu'à Portsmouth leur correspondance se réduirait à rien.

Avec de telles pensées, parmi cent autres, Fanny poursuivait son voyage, tranquille et joyeuse, et aussi rapidement qu'on pouvait l'espérer, en ce mauvais mois de février. Ils arrivèrent à Oxford, mais ne jetèrent qu'un coup d'œil rapide au Collège d'Edmond, quand ils passèrent devant, et ne s'arrêtèrent qu'en atteignant Newbury, où un repas copieux,

réunissant le dîner et le souper, termina les agréments et les fatigues du jour.

Le matin suivant, ils repartirent à la première heure ; et sans incidents, ni délais, avancèrent régulièrement pour être aux environs de Portsmouth alors qu'il faisait encore jour ; ce qui permit à Fanny de regarder autour d'elle et de s'étonner à la vue des nouvelles constructions.

Ils passèrent le Dawbridge et entrèrent en ville ; la lumière commençait à décliner, lorsque guidés par la voix puissante de William, ils tournèrent dans une rue étroite, venant de High Street, et s'arrêtèrent devant la porte d'une petite maison maintenant habitée par M. Price.

Fanny était tout agitée et vibrante – tout espoir et appréhension. Au moment où ils s'arrêtèrent, une servante malpropre les attendant en souriant sur le seuil s'avança et, plus disposée à raconter les nouvelles qu'à les aider le moins du monde, commença immédiatement par : « Le *Thrush* est sorti du port, s'il vous plaît, Monsieur, et l'un des officiers est venu ici pour… » Elle fut interrompue par un gamin élancé de onze ans, qui bondissant hors de la maison, repoussa la servante de côté, et tandis que William ouvrait la portière, cria :

– Vous arrivez juste à temps. Nous vous guettons depuis une demi-heure. Le *Thrush* est sorti du port ce matin. Je l'ai vu. C'était un beau spectacle. Ils pensent qu'il recevra ses ordres dans un jour ou deux. M. Campbell était ici à quatre heures et vous a demandé ; il avait obtenu un des canots du *Thrush* et il est parti à six heures ; il espérait que vous seriez ici à temps pour l'accompagner.

Un regard ou deux à Fanny, que William aidait à descendre de voiture, fut toute l'attention que lui accorda ce frère retrouvé. Il ne s'opposa, toutefois, pas à ce qu'elle l'embrassât, bien qu'encore tout occupé à donner des détails les plus particuliers sur la sortie du port du *Thrush*. Il portait à celui-ci un intérêt marqué comme s'il allait commencer sa carrière de marin, à son bord, à l'instant même. L'instant suivant, Fanny se trouvait dans l'étroit corridor de la maison et dans les bras de sa mère. Celle-ci la reçut avec toutes les marques d'une vraie tendresse et lui offrit un visage d'autant plus aimable que Fanny y retrouvait les traits de sa tante Bertram. Et voici ses deux sœurs, Suzanne, une jolie fille de quatorze ans bien plantée, et Betsy, la plus jeune de la famille, d'environ cinq ans ; toutes deux se montrèrent heureuses de la voir sans se livrer toutefois à des démonstrations excessives. Mais Fanny ne demandait pas qu'on fît des manières ; du moment qu'on l'aimait elle se trouvait satisfaite.

Elle fut, alors, introduite dans un salon si petit, que sa première idée fut que ce n'était qu'une antichambre et elle s'arrêta un moment, s'attendant à être invitée à aller plus avant. Mais quand elle vit qu'il n'y avait pas d'autre porte et que la pièce présentait tous les signes d'une occupation récente, elle reprit ses sens et se rabroua elle-même.

Sa mère, toutefois, ne pouvait pas rester assez longtemps pour suspecter quoi que ce fût. Elle était allée de nouveau vers la porte d'entrée pour accueillir William.

– Oh, mon cher William, comme je suis contente de vous voir ! Mais dites, avez-vous entendu la nouvelle au sujet du *Thrush* ? Il a déjà quitté le port, trois jours avant que nous nous y attendions ; et je ne sais pas ce que je vais faire pour

les effets de Sam, ils ne seront jamais prêts à temps ; parce que le bateau pourrait avoir des ordres, peut-être déjà pour demain. Cela me prend à l'improviste. Et maintenant vous devez aussi vous rendre à Spithead. Campbell a été ici, il était bien ennuyé pour vous ; et maintenant qu'allez-vous faire ? Je comptais passer une si agréable soirée avec vous et voilà que je me sens débordée.

Son fils lui répondit gaiement, disant que tout était pour le mieux, passant légèrement sur l'ennui de devoir partir si vite et si précipitamment.

– Sûrement, j'aurais préféré qu'il reste au port, j'eusse pu passer quelques heures agréablement avec vous ; mais comme il y a une embarcation à terre, il vaut mieux que je m'en aille tout de suite ; il n'y a rien d'autre à faire. De quel côté le *Thrush* est-il à l'ancre à Spithead ? Près du Canopus ? Mais peu importe – voilà Fanny au parloir et qu'avons-nous à rester dans le vestibule ? Venez, mère, vous avez à peine regardé votre propre et chère Fanny.

Tous deux entrèrent et Mme Price, ayant gentiment embrassé de nouveau sa fille, et fait quelques remarques sur sa taille, commença avec une sollicitude toute naturelle à s'intéresser à leurs fatigues et aux besoins des voyageurs.

– Pauvres chéris ! Comme vous devez être fatigués tous les deux ! Et maintenant, que désirez-vous ? Je commençais à croire que vous ne viendrez plus. Betsy et moi vous avons attendu toute une demi-heure. Et quand avez-vous eu quelque chose à manger ? Et que voudriez-vous maintenant ? Peut-être aimeriez-vous avoir un peu de viande, ou seulement du thé après votre voyage… ou sinon je vous aurais préparé quelque chose. Et maintenant je crains que Campbell n'arrive ici avant qu'on ait eu le temps de préparer une

tranche de viande et nous n'avons pas de boucher dans le voisinage. C'est très ennuyeux de n'avoir pas de boucher dans la rue. Nous étions mieux lotis dans notre dernière maison. Peut-être seriez-vous contents d'avoir du thé, aussitôt qu'il pourra être prêt ?

Tous deux déclarèrent qu'ils préféreraient le thé à toute autre chose.

– Alors, Betsy, ma chère, cours à la cuisine et vois si Rebecca a mis l'eau à bouillir ; et dis-lui d'apporter tout pour le thé aussitôt que possible. Je voudrais que la sonnette soit réparée, mais Betsy est une très habile petite messagère.

Betsy s'en fut avec célérité, fière de montrer ses capacités à sa nouvelle sœur, si élégante.

– Doux ciel ! continua sa mère préoccupée, quel mauvais feu nous avons, et j'oserais dire que vous êtes tous deux transis de froid. Approchez votre chaise, mes chéris. Je ne sais pas où Rebecca a eu la tête. Je suis sûre de lui avoir dit d'apporter du charbon, il y a une demi-heure déjà. Suzanne, vous auriez dû prendre soin du feu.

– J'étais en haut, maman, occupée à déménager mes effets, dit Suzanne sur la défensive et d'un ton décidé qui surprit Fanny. Vous savez, vous venez justement de décider que ma sœur Fanny et moi occuperions l'autre chambre ; et je ne suis pas parvenue à me faire aider tant soit peu par Rebecca.

De nouvelles discussions furent prévenues par divers remue-ménage ; d'abord le cocher vint réclamer son dû – alors il y eut une dispute entre Sam et Rebecca sur sa façon de monter le coffre de sa sœur, que Sam voulait manipuler à son gré ; et finalement M. Price lui-même fit son entrée, précédé de sa voix sonore, et avec une espèce de juron, il re-

poussa du pied la valise de son fils et le carton de sa fille, dans le vestibule, et réclama une bougie ; aucune bougie ne fut cependant apportée et il entra dans la pièce.

Fanny, avec des sentiments plutôt incertains, s'était levée pour lui serrer la main, mais elle se laissa choir de nouveau, ne se voyant même pas remarquée dans la pénombre. Avec une poignée amicale, il serra la main de son fils et d'un ton vif il commença aussitôt :

– Ha ! la bienvenue, mon fils ! Heureux de vous voir. Avez-vous entendu la nouvelle ? Le *Thrush* a quitté le port ce matin. La nouvelle est prompte, voyez-vous. Par Dieu, vous êtes là, tout juste à temps. Le docteur est venu ici s'informer de vous : il a une des embarcations et doit partir pour Spithead à six heures, ainsi vous feriez mieux de l'accompagner. J'ai été chez Turner, pour votre pension ; tout est en voie d'arrangement. Je ne m'étonnerais pas que vous receviez vos ordres demain ; mais vous ne pouvez pas naviguer, avec ce vent, si votre direction est vers l'ouest, et le capitaine Walsh pense que votre course est certainement vers l'ouest, avec l'*Éléphant*. Par D…, je souhaite que cela soit. Mais le vieux Scholey disait, à l'instant même, qu'il croyait que vous seriez d'abord envoyé sur le *Texel*. Bien, bien, nous sommes prêts quoi qu'il arrive. Mais, par D…, vous avez manqué une belle scène en n'étant pas ici ce matin pour voir sortir le *Thrush* du port. Je n'aurais pas voulu la manquer pour mille livres. Le vieux Scholey accourut à l'heure du déjeuner pour dire que le bâtiment avait quitté ses amarres et qu'il sortait. Je me levai d'un bond et ne fis que deux pas jusqu'à la plateforme. Si jamais il y eut une beauté flottante, c'en était une ; et le voilà à l'ancre à Spithead et tout le monde en Angleterre le prendrait pour un vingt-huit. J'étais sur la plate-forme cette après-midi pour le regarder. Il est bord à bord avec

l'*Eudymion*, entre ce dernier et le *Cléopâtre*, précisément à l'est du ponton.

– Ha ! s'écria William, c'est là que je l'aurais mené moi-même, c'est le meilleur mouillage à Spithead. Mais voici ma sœur, Monsieur, ici est Fanny, dit-il en se tournant et la menant en avant ; il fait si obscur que vous ne la voyez pas.

Et reconnaissant qu'il l'avait entièrement oubliée, M. Price reçut sa fille ; et l'ayant étreinte cordialement et observé qu'elle était devenue une femme et qu'elle voudrait avoir bientôt un époux, sembla bien enclin à vouloir l'oublier de nouveau.

Fanny retomba sur son siège, avec des sentiments douloureusement blessés par son langage et son odeur d'alcool ; et il continua à ne parler qu'avec son fils et seulement à propos du *Thrush*, quoique William, tout intéressé qu'il était par ce sujet, eût à diverses reprises essayé de faire penser son père à Fanny, à sa longue absence et à son long voyage.

Et tandis qu'ils restèrent assis encore quelque temps, on finit par apporter une bougie ; mais comme il n'y avait même pas encore de thé à voir, ni, d'après les rapports de Betsy dans la cuisine, beaucoup d'espoir d'en avoir avant un laps de temps considérable, William se décida à aller changer de costume et à faire les préparatifs nécessaires pour se rendre directement à bord, de façon à pouvoir prendre le thé après, à son aise.

Comme il quittait la chambre, deux garçons à la figure rose, loqueteux et sales, âgés de huit à neuf ans, y firent irruption, fraîchement relâchés de l'école et venant, pleins d'ardeur, pour voir leur sœur et dire que le *Thrush* avait quitté le port ; Tom et Charles : Charles était né depuis le départ

de Fanny, mais elle avait souvent aidé à soigner Tom et elle sentait un plaisir particulier à le revoir. Tous deux furent embrassés très tendrement, mais elle désira garder Tom près d'elle, pour tâcher de reconnaître les traits du bébé qu'elle avait aimé et à qui elle avait parlé de la préférence enfantine qu'il éprouvait pour elle. Tom, cependant, n'avait aucune disposition d'esprit pour un pareil traitement : il ne venait pas à la maison pour rester debout et s'entendre parler, mais pour courir et faire du bruit ; et les deux garçons eurent vite fait de s'arracher à elle, et claquèrent la porte du parloir si fort que ses tempes lui firent mal.

Elle avait vu maintenant tous ceux qui étaient à la maison ; il ne restait plus que deux frères, entre elle et Suzanne, dont l'un était employé de l'État, à Londres, et l'autre enseigne de vaisseau sur un navire faisant le commerce avec les Indes. Mais quoiqu'elle eût vu tous les membres de la famille, elle n'avait pas encore entendu tout le bruit qu'ils pouvaient faire. Un nouveau quart d'heure lui en fit connaître pas mal de plus. William appela bientôt sa mère et Rebecca du palier du second étage.

Il était embarrassé parce qu'il ne retrouvait pas une chose qu'il avait laissée là. Une clef avait été déplacée, Betsy accusée d'avoir touché à son nouvel uniforme et quelque simple mais essentielle retouche qu'on avait promis de faire au gilet de son uniforme avait été complètement oubliée.

Mme Price, Rebecca et Betsy, toutes montèrent pour se défendre, toutes parlèrent en même temps, mais Rebecca plus fort que les autres, et il fallut tout faire cependant aussi bien que possible, et en grande hâte, William essayant en vain de faire descendre Betsy ou de l'empêcher d'être importune où elle l'était ; et le tout, comme presque chaque porte

dans la maison était ouverte, pouvait être entendu clairement dans le parloir, sauf quand, par intervalles, le grand tumulte de Sam, Tom et Charles se donnant mutuellement la chasse dans l'escalier, se culbutant et criant, étouffait tous les autres bruits.

Fanny était presque étourdie. L'exiguïté de la maison, le peu d'épaisseur des murs rendait chaque bruit si proche d'elle, qu'ajoutés à la fatigue du voyage et à toute sa récente agitation, elle savait difficilement les supporter. Dans la pièce même il faisait assez tranquille, car Suzanne ayant disparu avec les autres, il ne resta bientôt plus que son père et elle ; et lui tirant de sa poche un journal, emprunt coutumier fait à un voisin, s'appliquait à l'étudier, sans sembler même se souvenir de l'existence de sa fille.

La bougie solitaire était tenue entre le papier et lui sans le moindre souci pour son éventuelle commodité à elle ; mais elle n'avait rien à faire et était contente d'avoir un écran entre la lumière et sa tête endolorie, tandis qu'elle était plongée dans une contemplation déconcertante, interrompue et affligeante.

Elle était à la maison. Mais hélas ! ce n'était pas une maison telle, ni une réception telle qu'elle n'espérait. Elle se réprimanda elle-même ; elle était déraisonnable. Quel droit avait-elle aux égards de sa famille ?

Elle ne pouvait pas en avoir après avoir été si longtemps perdue de vue ! Les préoccupations pour William devaient être les plus chères – elles l'avaient toujours été – et il y avait absolument droit. Quand même, avoir pu dire si peu d'elle et avoir été si peu interrogée sur elle-même, qu'on ne se fût même pas intéressé à elle après Mansfield ! Cela lui fit de la peine d'avoir oublié Mansfield ; les amis qui avaient tant fait,

les chers, chers amis ! Mais ici un sujet dominait tous les autres. Peut-être cela devait-il être ainsi. La destination du *Thrush* devait être d'un intérêt prédominant pour le moment. Un jour ou deux ferait voir la différence. Elle seule était à blâmer. Encore qu'elle crût qu'à Mansfield ce n'eût pas été ainsi. Non, dans la maison de son oncle il y aurait eu une distinction de temps et de saisons, un ordre de choses, des convenances, des égards envers chacun et qui faisaient défaut ici.

La seule interruption que de pareilles pensées reçurent pendant une demi-heure fut provoquée par un éclat subit de son père et pas du tout calculé pour les apaiser. À un vacarme impossible de coups et de cris dans le vestibule, il s'écria :

– Le diable emporte ces jeunes chiens ! Comme ils crient ! Et la voix de Sam plus fort que toutes les autres ! Ce garçon a des dispositions pour devenir maître d'équipage. Holà ! toi, Sam, arrête ton maudit sifflet, ou je vais t'attraper !

Cette menace eut si peu d'effet que bien que les trois garçons fissent irruption ensemble dans la pièce, Fanny ne put y voir d'autre preuve que celle de leur épuisement, ce que leurs faces brûlantes et leur respiration haletante semblaient confirmer, d'autant plus qu'ils continuaient à se donner des coups de pied ou à avoir des éclats de voix soudains sous les yeux mêmes de leur père.

Quand la porte s'ouvrit de nouveau, ce fut pour quelque chose de plus agréable ; c'était le service à thé, qu'elle avait commencé à désespérer de voir encore ce soir. Suzanne et une servante, dont l'apparence humble informa Fanny, à sa grande surprise, qu'elle avait vu auparavant la servante prin-

cipale, apportèrent tout le nécessaire pour le repas ; Suzanne, en mettant la bouilloire sur le feu, jeta un coup d'œil sur sa sœur, comme si elle était hésitante entre le sentiment agréable et triomphant de montrer son activité et son utilité, et la crainte de se voir déconsidérée pour une telle besogne. « Elle avait été à la cuisine, expliqua-t-elle, pour talonner Sally et aider à faire les rôties et beurrer le pain – sinon elle ne savait pas quand ils auraient eu le thé – et elle était sûre que sa sœur devait désirer quelque chose après ce voyage. »

Fanny était très reconnaissante. Elle devait bien avouer qu'elle serait contente de boire le thé, et Suzanne s'employa aussitôt à le préparer, comme si elle était contente de s'affairer toute seule ; et seulement avec un peu trop de hâte et quelques essais irréfléchis de maintenir ses frères en meilleur ordre qu'elle ne le pouvait, elle s'acquitta très bien de sa tâche. L'esprit de Fanny fut aussi vite reposé que son corps, sa tête et son cœur se sentirent bien vite mieux devant une gentillesse si bien à propos ; Suzanne avait un aspect ouvert et sensé ; elle était comme William, et Fanny espérait rencontrer chez elle la même bienveillance envers elle que chez lui.

Dans cette atmosphère calmée William refit son entrée, suivi de peu par sa mère et par Betsy. Lui dans son uniforme de lieutenant, semblait plus haut de stature, plus solide et plus élégant, et avec le sourire le plus heureux sur son visage, il alla droit à Fanny, qui, se levant de son siège, le regarda un instant avec une admiration muette et puis jeta ses bras autour de son cou, pour donner libre cours à ses sanglots et se décharger ainsi de ses diverses émotions de peine et de plaisir.

Ne voulant pas paraître malheureuse, elle se ressaisit aussitôt, et séchant ses larmes, fut capable d'observer et d'admirer toutes les parties remarquables de son uniforme en l'écoutant, avec un esprit qui reprenait courage, exprimer son espoir réconfortant d'être à terre un bon moment chaque jour avant de mettre à la voile, et même de la mener à Spithead voir le sloop.

Le prochain remue-ménage amena M. Campbell, le médecin de bord du *Thrush*, un jeune homme de très bonne tenue, qui venait chercher son ami et à qui l'on put, par quelque combinaison, trouver une chaise et grâce à un lavage rapide par la jeune serveuse de thé, une tasse et une soucoupe ; et après un quart d'heure de conversation sérieuse entre les messieurs, au milieu du bruit et du dérangement, hommes et garçons tous ensemble affairés, le moment vint de s'en aller ; tout était prêt, William prit congé, et tous s'en furent car les trois garçons, malgré les prières de leur mère, décidèrent d'accompagner leur frère et M. Campbell jusqu'à la poterne ; et M. Price partit en même temps pour rapporter le journal de son voisin.

Maintenant on pouvait espérer un peu de tranquillité ; et, en effet, quand Rebecca eut été chargée de débarrasser le service à thé, et que Mme Price eut parcouru un temps la chambre à la recherche d'une manche de chemise, que Betsy découvrit enfin dans un tiroir à la cuisine, la petite troupe de femmes fut enfin apaisée passablement, et la mère s'étant lamentée de nouveau sur l'impossibilité d'avoir eu le temps de préparer les affaires de Sam, avait le loisir de songer à sa fille aînée et aux amis de chez qui elle venait.

Quelques questions furent posées, mais une des toutes premières : « Comment sa sœur Bertram s'arrangeait-elle

avec les servantes ? Était-elle aussi empoisonnée qu'elle pour trouver des domestiques convenables ? » – et ainsi ses idées eurent tôt fait de quitter le Northamptonshire, pour se fixer sur ses propres difficultés domestiques ; et le caractère impossible de toutes les servantes de Portsmouth, dont elle croyait que les deux siennes fussent les pires, absorba toutes ses pensées. Les Bertram furent totalement oubliés, en détaillant les fautes de Rebecca contre qui Suzanne avait aussi beaucoup à témoigner, et la petite Betsy encore bien plus, et qui semblait être si peu recommandable que Fanny ne put pas se défendre de penser modestement que sa mère allait la renvoyer avant que son terme d'un an ne fût achevé.

– Un an ! s'écria Mme Price, je suis bien sûre, je l'espère, que je serai débarrassée d'elle avant qu'elle ne soit restée un an, cela nous reporterait à novembre. Les servantes en sont arrivées à un tel point, ma chère, à Portsmouth, que c'est un vrai miracle si quelqu'un les tient plus d'une demi-année. Je n'ai aucun espoir d'être jamais satisfaite ; et, si j'avais à me séparer de Rebecca, ce ne serait que pour avoir quelque chose de pis. Et encore je ne crois pas que je sois une maîtresse très difficile à contenter ; et je suis sûre que la place est très facile, car il y a toujours une de mes filles avec elle, et je fais souvent moi-même la moitié de la besogne.

Fanny était silencieuse ; mais non pas d'être convaincue que quelque remède ne pût pas être trouvé à quelques-uns de ces maux. En regardant Betsy, elle ne pouvait pas s'empêcher de penser particulièrement à une autre sœur, une très jolie petite fille, qu'elle avait quittée là, pas beaucoup plus jeune au moment où elle était partie pour le Northamptonshire, et qui était morte quelques années plus tard. Il y avait eu quelque chose de particulièrement aimable en elle. Fanny, dans ces jours anciens, l'avait préférée à Suzanne ; et

quand la nouvelle de sa mort eut enfin atteint Mansfield, elle en avait été un moment fort affligée. La vue de Betsy lui rappela l'image de la petite Mary, et pour rien au monde elle n'aurait voulu peiner sa mère en faisant allusion à elle. En regardant Betsy avec ces idées, celle-ci, à une courte distance, montrait une chose pour attirer son attention et tâchait en même temps à la soustraire aux regards de Suzanne.

– Qu'avez-vous là, mon amour ? dit Fanny. Venez et montrez-le moi.

C'était un canif en argent. Suzanne se dressa, le réclama comme le sien et essaya de l'arracher ; mais l'enfant courut se mettre sous la protection de sa mère et Suzanne ne put qu'éclater en reproches dans l'espoir évident de gagner Fanny à sa cause.

Il était inadmissible qu'elle ne pût avoir son propre canif ; car c'était son propre canif ; sa petite sœur Mary le lui avait donné sur son lit de mort, et on aurait dû depuis longtemps le confier à sa propre garde. Mais maman le tenait et laissait toujours Betsy s'en emparer ; et finalement Betsy l'abîmerait et le recevrait pour elle, quoique maman lui eût promis que Betsy ne le tiendrait pas en mains.

Fanny en fut péniblement impressionnée. Son sens du devoir, de l'honneur, de la tendresse était blessé par les paroles de sa sœur et la réponse de sa mère.

– Voyons, Suzanne, s'écria Mme Price d'une voix plaintive, voyons, comment pouvez-vous être si méchante ? Vous vous querellez toujours pour ce canif. Je voudrais que vous soyez moins agressive. Pauvre petite Betsy, comme Suzanne est méchante avec vous ! Mais vous n'auriez pas dû le prendre, ma chérie, quand je l'ai mis dans le tiroir. Vous savez

que je vous ai dit de ne pas le prendre parce que Suzanne est si butée à ce sujet. Je devrai le cacher de nouveau, Betsy. La pauvre petite Mary était loin de s'imaginer que ce serait une occasion de discorde quand elle me le donna à garder seulement deux heures avant sa mort. Pauvre petite âme ! Elle pouvait à peine encore se faire entendre et elle disait si gentiment : « Laisse ma sœur Suzanne avoir mon canif, maman, quand je serai morte et enterrée. » Pauvre chère petite ! elle y tenait tant, Fanny, qu'elle a voulu qu'il fût dans son lit pendant tout le temps de sa maladie. C'était le cadeau de sa bonne marraine, la vieille Mme Maxwell, six semaines seulement avant qu'elle mourût. Chère petite douce créature. Enfin elle a été délivrée de tout mal futur. Ma petite Betsy chérie, vous n'avez pas la chance d'avoir une si bonne marraine. Tante Norris vit trop loin de nous pour penser à d'aussi petites gens que vous.

Fanny, en effet, n'avait rien à rapporter de la part de tante Norris, sauf un message pour dire qu'elle espérait que sa filleule était une sage enfant. Il y avait eu à un moment donné un léger murmure dans le salon à Mansfield Park, concernant l'envoi d'un livre de prières ; mais ensuite, le silence s'était fait à ce sujet. Mme Norris, cependant, était allée à la maison et avait descendu deux vieux livres de prière de son mari dans ce but ; mais après réflexion, elle avait mis fin à sa générosité. L'un fut jugé imprimé dans un caractère trop petit pour l'œil d'un enfant, et l'autre trop encombrant à porter.

Fanny, fatiguée et encore fatiguée, accepta avec reconnaissance la première invitation à aller au lit, et avant que Betsy eût fini de réclamer l'autorisation de rester levée une heure de plus en l'honneur de sa sœur, elle s'était retirée, laissant de nouveau tout dans le bruit et la confusion, les

garçons réclamant des rôties au fromage, le père du rhum et de l'eau, et Rebecca n'étant nulle part où elle devait être.

Il n'y avait rien pour la remonter dans cette chambre étroite et pauvrement meublée qu'elle devait partager avec Suzanne. L'exiguïté des places en bas et en haut, en effet, et l'étroitesse du vestibule et de la cage d'escalier, l'impressionnèrent au delà de toute imagination. Elle apprit vite à songer avec respect à son propre petit coin à Mansfield Park, dans cette maison jugée trop petite pour le confort de tous.

CHAPITRE VIII

Si Sir Thomas avait pu voir tous les sentiments de sa nièce, quand elle écrivit sa première lettre à sa tante, il n'aurait pas désespéré ; car quoiqu'une nuit de bon repos, un matin agréable, l'espoir de revoir bientôt William, et l'état relativement tranquille de la maison, du fait que Tom et Charles étaient en classe, Sam tout à l'exécution de quelque projet, et son père à ses flâneries habituelles, lui permissent de s'exprimer gaiement au sujet de la maison, elle se rendait cependant bien compte dans son for intérieur que plusieurs ombres avaient été supprimées au tableau. S'il avait pu voir seulement la moitié de ce qu'elle ressentait avant la fin de la semaine, il aurait cru M. Crawford sûr d'elle, et il eût été enchanté de sa propre prévoyance.

Avant la fin de la semaine tout ne fut que désappointement. D'abord William était parti. Le *Thrush* avait reçu ses ordres, le vent avait changé, et il faisait voile moins de quatre jours après avoir atteint Portsmouth ; et pendant ces jours-là elle ne l'avait vu que deux fois, quand il était venu à terre en service commandé. Il n'y avait eu ni conversations, ni promenade sur les remparts, ni visite au chantier, ni connaissance faite avec le *Thrush* – rien du tout de ce qu'ils avaient arrangé ou escompté. Tout lui manquait ici, sauf l'affection de William. Sa dernière pensée en quittant la maison était pour elle. Il retourna vers la porte en disant à sa mère :

– Prenez soin de Fanny, mère. Elle est délicate et pas habituée à être brusquée comme nous tous. Je vous en adjure, prenez soin de Fanny.

William était parti, et la maison où il l'avait laissée était – Fanny ne pouvait pas se cacher le fait – à tous les points de vue presque exactement le contraire de ce qu'elle aurait pu souhaiter. C'était le séjour du bruit, du désordre, et des inconvenances. Personne n'y était à sa place, rien ne se faisait comme il le fallait. Elle ne pouvait pas respecter ses parents autant qu'elle l'eût espéré. En son père sa confiance n'avait pas été excessive, mais il était plus insoucieux de sa famille, ses habitudes étaient pires, ses manières plus rudes, qu'elle même ne s'y fut attendue. Il ne manquait pas de capacités ; mais il n'avait aucun intérêt, ni aucun savoir en dehors de sa profession ; il ne lisait que les journaux et l'annuaire maritime ; il ne parlait que du chantier, du port, de Spithead et du « Motherbank » ; il jurait et buvait, il était sale et grossier. Elle n'avait jamais pu se souvenir de quelque chose qui s'approchât de la tendresse dans ses rapports antérieurs avec elle-même. Il ne lui avait laissé qu'une impression générale d'homme rude et bruyant ; et maintenant c'était à peine s'il remarquait sa présence ; encore était-ce pour faire d'elle l'objet d'une plaisanterie grossière.

Sa désillusion, en ce qui concernait sa mère, était plus grande ; là elle avait espéré plus, et n'avait trouvé presque rien. Tous les plans flatteurs de devenir quelque chose qu'elle avait élaboré échouèrent aussitôt. Mme Price n'était pas déplaisante ; mais, au lieu de gagner la confiance et l'affection de sa fille, et de lui devenir de plus en plus chère, celle-ci ne trouva jamais en elle plus de gentillesse que celle quelle lui avait montrée le jour de son arrivée. L'instinct de la nature était bientôt satisfait, et les affections de Mme Price

n'avaient pas d'autre source. Son cœur et son temps étaient pleinement remplis ; elle n'avait ni loisirs, ni tendresse à donner à Fanny. Ses filles n'avaient jamais été grand'chose pour elle. Elle tenait beaucoup à ses fils, surtout à William, mais Betsy était la première de ses filles dont elle eût jamais fait quelque cas. Envers elle, elle était presque inconsidérément indulgente. William était son orgueil ; Betsy sa chérie ; et John, Richard, Sam, Tom et Charles accaparaient tout le reste de sa sollicitude maternelle, tour à tour ses peines et ses consolations.

Ses jours se passaient dans une sorte d'empressement lent ; tout était toujours actif, sans qu'on avançât, son travail toujours en retard, de quoi elle se plaignait toujours, sans changer de méthode ; elle voulait être économe sans dispositions ni régularité ; mécontente de ses servantes, mais sans aptitudes pour les rendre meilleures, et, qu'elle les aidât, les réprimandât, ou eût de l'indulgence pour elles, ne parvenant jamais à se faire respecter.

Quant à ses deux sœurs, Mme Price avait de loin plus de ressemblance avec Lady Bertram qu'avec Mme Norris. Elle était une économe par nécessité, sans les dispositions de Mme Norris, et sans un peu de son activité. Son naturel l'inclinait à la facilité et à l'indolence comme chez Lady Bertram ; et une telle situation d'opulence et d'oisiveté aurait été beaucoup plus appropriée à ses capacités que les efforts et sacrifices que lui avait valus son imprudent mariage.

Elle aurait pu être une aussi bonne dame de qualité que Lady Bertram, mais Mme Norris eût été une plus respectable mère de neuf enfants avec des revenus réduits.

Fanny ne pouvait qu'être sensible à tout cela. Elle avait beau se faire scrupule d'employer les mots pour le dire, elle

ne pouvait que sentir que sa mère était une personne partiale, aveuglée, une traînarde, une négligente, qui laissait faire ses enfants et que cette maison était la scène de sa mauvaise administration et des incommodités incessantes qu'elle provoquait, et qui n'avait ni talents, ni conversation, ni affection pour elle-même ; pas de curiosité pour apprendre et aucune inclination pour la société, ce qui aurait pu provoquer en elle de tels sentiments.

Fanny était très préoccupée de se rendre utile et de ne pas sembler dominer son milieu, de quelque façon disqualifiée ou impropre par son éducation étrangère, à apporter son aide à rendre la maison confortable, et pour cela se mit immédiatement à travailler pour Sam, et travaillant de grand matin et tard le soir, avec persévérance et diligence, fit tant, que le garçon put s'embarquer enfin avec plus de la moitié de son linge prêt. Elle sentait une vive satisfaction à se rendre utile, mais ne parvenait pas à s'imaginer ce qu'on eût fait sans elle. Tout bruyant et arrogant que fût Sam, elle le regretta plutôt quand il s'en alla, car il était ingénieux, intelligent et heureux d'être employé à faire des commissions en ville ; et quoique dédaignant les remontrances de Suzanne dans la forme où elles étaient données, pourtant très raisonnables en elles-mêmes, avec une vivacité déplacée et impuissante, il commençait à être influencé par les services de Fanny et son aimable persuasion ; et elle trouva que le meilleur des trois cadets s'en était allé avec lui, Tom et Charles n'étant pas encore près de cet âge de compréhension et de raison qui pourrait suggérer l'utilité qu'il y a à se faire des amis et à tâcher de se rendre moins désagréable.

Leur sœur désespéra bientôt de faire la moindre impression sur eux ; ils étaient absolument indomptables par un quelconque des moyens qu'elle avait le courage ou le temps

d'essayer. Chaque après-midi apportait un retour de leurs jeux volages partout dans la maison ; et elle apprit bientôt à soupirer à l'approche du demi jour de congé régulier du samedi après-midi.

Betsy, aussi une enfant gâtée, habituée à considérer l'alphabet comme son plus grand ennemi, abandonnée aux servantes selon son bon plaisir, et puis encouragée à venir rapporter tout le mal possible d'elles, était presque aussi prête à désespérer d'être capable de l'aimer ou de l'aider ; et au sujet du caractère de Suzanne elle avait raison d'être sceptique. Ses désaccords continuels avec sa mère, ses disputes inconsidérées avec Tom et Charles, sa pétulance avec Betsy, étaient aussi douloureux pour Fanny, quoiqu'elle admît qu'ils étaient souvent provoqués, mais elle craignait que la disposition qui les portait à un tel degré ne pût permettre la moindre tranquillité à ce sujet.

Ainsi était la maison qui devait lui faire oublier Mansfield, et lui apprendre à songer à son cousin Edmond avec des sentiments calmes.

Au contraire, elle n'allait plus songer qu'à Mansfield, à ses chers habitants, ses habitudes heureuses. Toutes les choses du présent formaient un contraste complet avec le passé. L'élégance, les convenances, la régularité, l'harmonie, et peut-être par dessus tout la paix et la tranquillité de Mansfield lui étaient rappelés tous les jours.

La vie au milieu du bruit incessant était pour une complexion et un tempérament délicats et nerveux comme ceux de Fanny, un mal qu'aucune augmentation d'élégance ou d'harmonie n'aurait pu compenser. C'était la plus grande misère de toutes. À Mansfield pas de disputes, pas de voix élevées, pas d'éclats soudains, aucune menace de violence

n'était jamais entendue ; tout allait dans un ordre régulier et gai ; chacun y avait son importance selon son rang, les sentiments de tous entraient en ligne de compte. Si jamais la tendresse faisait défaut, les bons sentiments et la bonne éducation la remplaçaient, et quant aux petites noises causées parfois par tante Norris, elles étaient courtes, c'étaient des vétilles, elles étaient comme une goutte d'eau dans l'océan, comparées au tumulte incessant de sa résidence actuelle. Ici tout le monde était bruyant, chaque voix était forte (à l'exception, peut-être, de celle de sa mère, qui rappelait la douce monotonie de celle de Lady Bertram, mais qui était plus maussade). On criait pour chaque chose dont on avait besoin et les servantes criaient leurs excuses de la cuisine. Les portes ne faisaient que claquer, l'escalier n'était jamais en repos, rien n'était fait sans bruit, personne ne restait tranquille et personne ne pouvait attirer l'attention quand ils parlaient.

Dans un parallèle entre les deux maisons telles qu'elles lui apparurent avant la fin d'une semaine, Fanny était tentée de leur appliquer la célèbre opinion du Dr. Johnson sur le mariage et le célibat, et de dire, que quoique Mansfield Park pût avoir quelques peines, Portsmouth ne pouvait avoir de plaisirs.

CHAPITRE IX

Fanny n'avait que trop raison de ne rien attendre de Mlle Crawford, maintenant, à la rapide cadence avec laquelle leur correspondance avait commencé ; la prochaine lettre de Mary arriva après un intervalle bien plus long que la précédente, mais elle se trompait en pensant qu'un tel intervalle eût été d'un grand soulagement pour elle. Ici il y avait un étrange changement d'esprit !

Elle était vraiment contente de recevoir la lettre quand celle-ci arriva. Dans son exil présent de la bonne société, et à distance de tout ce qui aurait pu l'intéresser, une lettre de ceux appartenant au cercle où son cœur vivait, écrite avec affection et quelque élégance était parfaitement acceptable. L'excuse habituelle d'engagements mondains toujours plus nombreux était invoquée pour expliquer le retard de la lettre ; « et maintenant que j'ai commencé » continua-t-elle « ma lettre ne vaudra pas la peine d'être lue, car elle n'offrira que peu d'amour à la fin, et trois ou quatre lignes passionnées de votre plus dévoué au monde H. C., car Henry est à Norfolk ; il dut aller pour affaires à Everingham il y a dix jours ; peut-être n'était-ce qu'un prétexte invoqué pour pouvoir voyager pendant que vous le faisiez, mais son absence peut facilement expliquer toute négligence de sa sœur à vous écrire, car il n'y a pas eu de « Bien, Mary, quand écrivez-vous à Fanny ? – N'est-il pas temps pour vous d'écrire à Fanny ? » pour m'encourager. Enfin après plusieurs essais pour nous rencontrer, j'ai vu vos cousins, la chère Julia et la très chère Mme Rushworth ; ils me trouvèrent à la maison

hier, et nous fûmes contents de nous revoir. Nous *parûmes* très contents de nous revoir et je crois que réellement nous l'étions un peu.

Nous avions beaucoup à nous dire. Vous dirais-je quel air avait Mme Rushworth quand votre nom fut mentionné ? Je n'ai jamais cru qu'elle eût besoin de savoir se dominer, mais hier elle à dû faire un effort considérable. En somme, Julia avait la meilleure mine des deux, du moins quand on parla de vous. Il ne fut plus question pour elle de reprendre ses couleurs du moment où je parlai de Fanny, et je parlai d'elle comme une sœur le doit. Mais le jour viendra où Mme Rushworth reprendra sa bonne mine ; nous avons des invitations pour sa première « party », le 28.

Alors elle sera dans tout son avantage, car elle ouvrira une des meilleures maisons de Wimpole Street. J'y étais il y a deux ans, quand elle appartenait à Lady Lascelles, et je la préfère à presque tout ce que je connais à Londres. Elle sentira alors – pour employer une phrase vulgaire – qu'elle a reçu la valeur d'un penny pour chaque penny. Henry n'aurait pas pu lui procurer les moyens d'avoir une telle maison. J'espère qu'elle s'en souviendra et sera satisfaite, autant qu'elle le peut, en faisant partir la reine d'un palais, quoique le roi pût bien apparaître dans le fond ; et je n'ai aucun désir de la taquiner et je ne lui *imposerai* plus jamais votre nom. Elle se calmera petit à petit. De tout ce que j'entends et suppose, les attentions du Baron Wildenheim pour Julia continuent, mais je ne sais pas s'il est fort encouragé. Elle devrait trouver mieux. Un pauvre honorable n'est pas grand'chose, et je ne puis voir aucune inclinaison dans le cas présent, car à part ses rodomontades le pauvre baron n'a rien.

Quelle différence une voyelle peut faire ! Si ses « rents » (ses revenus) étaient seulement égaux à ses « rants » (déclamations) !

Votre cousin Edmond se déplace difficilement ; il est retenu sans doute par les devoirs paroissiaux. Il y a peut-être quelque vieille femme à convertir à Thornton Lacey. Je ne voudrais pas m'imaginer être négligée pour une *jeune* femme. Adieu, ma chère et douce Fanny, ceci est une longue lettre de Londres ; écris m'en une gentille pour réjouir les yeux d'Henry quand il revient, et envoie-moi une description de tous les brillants jeunes capitaines que tu dédaignes pour lui. »

Il y avait grandement matière à méditation dans cette lettre, et surtout à de la méditation désagréable ; et encore avec tout le malaise qu'elle apportait, elle la mettait en rapport avec les absents, elle leur parlait de gens et de choses dont elle n'avait jamais été aussi curieuse que maintenant, et elle aurait été contente d'être certaine de recevoir une pareille lettre chaque semaine.

Sa correspondance avec sa tante Bertram était la seule préoccupation d'intérêt majeur.

Quant à des gens de la société à Portsmouth qui auraient pu compenser ce qui lui manquait chez elle, il n'y en avait pas dans le cercle des connaissances de son père et de sa mère pour lui donner la moindre satisfaction : elle ne voyait personne en faveur de qui elle pouvait souhaiter de surmonter sa timidité et sa réserve. Tous les hommes lui parurent grossiers, les femmes toutes impertinentes, tout le monde mal éduqué ; et elle rendait aussi peu de satisfaction qu'elle en recevait des vieilles ou nouvelles connaissances qui lui étaient présentées.

Les jeunes dames qui l'approchèrent d'abord avec quelque respect, en considération du fait qu'elle venait de la famille d'un baronnet, étaient bientôt offensées par ce qu'elles appelaient des « airs » ; et comme elle ne jouait pas du piano et ne portait pas de belles pelisses, elles ne pouvaient pas, en l'observant mieux, admettre en sa faveur un droit de supériorité.

La seule solide consolation que Fanny reçut pour tous les maux de la maison, la première que son jugement pût pleinement approuver et qui offrît quelque promesse d'avenir, fut une connaissance plus approfondie de Suzanne et l'espoir de lui pouvoir être utile. Suzanne s'était toujours aimablement comportée avec elle, mais le caractère déterminé de ses manières l'avait étonnée et alarmée, et ce ne fut qu'après quinze jours, au moins, qu'elle commença à comprendre une disposition si totalement différente de la sienne. Suzanne remarquait que beaucoup de choses allaient de travers à la maison et voulait y remédier ; qu'une fillette de quatorze ans se basant uniquement et sans guide sur la raison, se trompât dans ses méthodes de réforme, n'était pas étonnant ; et bientôt Fanny fut plus disposée à admirer la clairvoyance naturelle qui à un si jeune âge parvenait à distinguer le bien et le mal avec tant de justesse. Suzanne agissait au nom des mêmes principes, en poursuivant le même système que son propre jugement approuvait, mais que son tempérament plus doux et plus accommodant l'empêchait d'exprimer. Suzanne essayait de porter de l'aide là où elle n'aurait pu que partir et pleurer ; et que Suzanne fût utile, elle le voyait ; que les choses mauvaises comme elles étaient, eussent été pires sans son intervention, et que tant sa mère que Betsy étaient revenues de certains excès d'indulgence et de vulgarité très blessants.

Dans chaque discussion avec sa mère, Suzanne avait l'avantage de la raison et jamais elle ne se laissait dévier par les cajoleries de sa mère. L'aveugle tendresse qui autour d'elle produisait toujours du mal, elle ne l'avait jamais connue. Il n'y avait pas de gratitude pour une affection passée ou présente, pour lui faire mieux supporter les excès de celle-ci chez les autres.

Tout cela devint peu à peu évident, et plaça graduellement Suzanne devant sa sœur comme un objet de compassion mélangée de respect. Que ses façons de faire fussent blâmables et qu'elles le fussent parfois très fort, ses mesures souvent déplacées et intempestives, et son aspect et son langage très souvent indéfendables, Fanny ne pouvait s'empêcher de le sentir ; mais elle commençait à espérer que ces défauts pourraient être amendés.

Suzanne, trouvait-elle, avait les yeux tournés vers elle et désirait qu'elle eût une bonne opinion d'elle ; et toute nouvelle que fût pour Fanny l'autorité, toute nouvelle que fût pour elle l'idée de se croire capable de guider et de conseiller quelqu'un, elle se décida à donner occasionnellement des avis à Suzanne, et à essayer à mettre en pratique pour son édification des notions plus justes de ce qui était dû à chacun, et que sa propre éducation plus favorisée avait fixées en elle.

Son influence commença à se manifester par un acte de gentillesse pour Suzanne, quelle se décida enfin à faire après beaucoup d'hésitations dues à son souci de délicatesse. Dès le début elle avait remarqué qu'une petite somme d'argent aurait pu, peut-être, rétablir la paix pour toujours sur le sujet sensible du canif d'argent, maintenant toujours discuté, et l'argent qu'elle possédait, son oncle lui ayant donné 10 £ au

départ, elle pouvait en faire bon usage. Mais elle était si peu habituée à conférer des faveurs, si ce n'est à des gens très pauvres, si peu versée dans l'art d'éloigner les maux, ou dans celui de faire des largesses à ses égaux, et elle avait tellement peur de sembler s'élever elle-même au rang d'une grande dame aux yeux des siens, qu'il lui fallut quelque temps pour déterminer que ce ne serait pas malséant de sa part de donner un tel cadeau. Elle s'y décida enfin ; un canif d'argent fut acheté pour Betsy, et reçu avec grand plaisir, sa nouveauté lui donnant tout l'avantage voulu sur l'autre ; Suzanne prit pleine possession du sien. Betsy déclarant gracieusement que maintenant qu'elle en avait un bien plus beau elle-même, elle ne voudrait jamais plus l'*autre* – et aucun reproche ne sembla avoir été adressé à la mère également satisfaite, chose dont Fanny avait presque craint qu'elle fût impossible. L'acte était couronné de succès ; une source de disputes domestiques avait complètement été éliminée et ce fut le moyen de s'ouvrir le cœur de Suzanne et de lui donner quelque chose de plus à aimer.

Suzanne sut prouver qu'elle avait de la délicatesse : satisfaite qu'elle était d'être la propriétaire d'une chose pour laquelle elle avait lutté pendant deux ans au moins, elle craignait cependant que sa sœur la blâmât et lui destinât un reproche pour avoir tant lutté jusqu'à rendre cet achat indispensable à la tranquillité dans la maison.

Elle avait un caractère ouvert. Elle reconnut ses craintes, se blâma d'avoir fait tant de contestations et depuis cette heure, Fanny, saisissant la valeur de ses dispositions et voyant combien elle était portée à rechercher sa bonne opinion et à s'en référer à son jugement, commença à sentir de nouveau les bénédictions de l'affection et à entretenir l'espoir de pouvoir rendre service à un esprit qui avait besoin

de tant d'aide, et qui la méritait tant. Elle donna des conseils – conseils trop bons pour ne pas être suivis une fois bien compris, et donnés si doucement avec tant de circonspection, pour ne pas irriter un caractère qui avait ses défauts ; et elle avait la satisfaction d'en observer bien souvent les bons effets ; c'était le maximum pour quelqu'un qui voyant toute l'obligation et la convenance de la soumission et de la patience, voyait aussi avec une acuité sympathique de sentiments tout ce qui devait heurter continuellement une fille comme Suzanne. Son plus grand étonnement dans la matière devint bientôt – non le fait que Suzanne aurait été provoquée à être irrespectueuse et impatiente malgré elle – mais que tant de conscience, tant de bonnes notions eussent été les siennes quand même ; et qu'élevée au milieu de la négligence et de l'erreur, elle eût pu se former des notions si claires sur ce qui devait être – elle qui n'avait pas de cousin Edmond pour diriger ses pensées ou fixer ses principes.

L'intimité ainsi commencée entre elles fut un avantage matériel pour les deux. En restant assises en haut elles évitaient en grande partie les dérangements de la maison, Fanny était en paix et Suzanne apprenait à savoir que ce n'était pas un malheur que d'être tranquillement occupée. Elles n'avaient pas de feu ; mais cela était une privation familière pour Fanny même, et elle en souffrit moins parce que cela lui rappelait sa chambre de l'est. C'était le seul point commun. En espace, lumière, mobilier et vue, il n'y avait rien de comparable dans les deux appartements ; et souvent elle soupirait au souvenir de ses livres et de ses malles et de tout le confort de là-bas. Graduellement les jeunes filles en vinrent à passer presque toute la matinée en haut, d'abord en travaillant et causant ; mais après quelques jours, le souvenir des livres en question devint si puissant et stimulant que Fanny trouva impossible de ne pas tâcher d'avoir de nouveau des

livres. Il n'y en avait pas dans la maison de son père ; mais la richesse est exubérante et audacieuse ; et une partie de la science trouva son emploi dans une bibliothèque. Elle devint un souscripteur ; étonnée d'être tout *in propria persona*, étonnée de suivre en tout ses propres voies ; d'être un propriétaire et un censeur de livres ! Et d'avoir le perfectionnement de quelqu'un en vue. Mais c'était bien ainsi. Suzanne n'avait rien lu et Fanny avait hâte de lui faire goûter ses propres premiers plaisirs, et de lui inspirer du goût pour les biographies et les poésies dans lesquelles elle-même s'était confiée.

Elle espérait, ainsi occupée, enterrer quelques souvenirs de Mansfield qui n'étaient que trop aptes à saisir ses pensées quand ses doigts seuls étaient occupés ; et surtout en ce moment-ci, cela l'aiderait à détourner ses idées de suivre Edmond à Londres, où au témoignage de la dernière lettre de sa tante, elle savait qu'il était allé. Elle ne doutait plus de ce qui allait suivre. L'avis promis lui pendait au-dessus de la tête. Le coup du facteur sur les portes, dans le voisinage, était le signal de ses terreurs journalières, et si la lecture pouvait bannir cette idée, ne fût-ce que pour une demi-heure, c'était toujours cela de gagné.

CHAPITRE X

Une semaine s'était écoulée et Fanny n'avait toujours rien appris au sujet d'Edmond. Il y avait trois différentes conclusions à tirer de son silence, entre lesquelles sa pensée hésitait ; chacune d'elles étant tenue tour à tour pour la plus probable. Ou bien son départ avait été de nouveau remis, ou il n'avait pas encore eu l'occasion de voir Mlle Crawford seule, ou il était trop heureux pour écrire des lettres !

Un matin vers ce temps-là, Fanny ayant quitté maintenant Mansfield depuis presque quatre semaines – ce qu'elle ne manquait jamais de méditer et de calculer chaque jour – comme elle et Suzanne s'apprêtaient à monter comme d'habitude, elles furent arrêtées par un coup sur la porte, d'un visiteur qu'elles comprirent ne plus pouvoir éviter, tant Rebecca s'était précipitée vers la porte, un devoir qui semblait l'emporter chez elle sur tous les autres.

C'était la voix d'un gentleman ; ce fut une voix qui fit pâlir Fanny. M. Crawford entra dans la salle.

Un bon sens comme le sien agira toujours au moment où l'on compte sur lui ; et elle se trouva avoir été capable de le présenter à sa mère et de lui faire se souvenir de son nom comme étant celui d'un ami de William, quoiqu'elle ne se fût jamais cru capable d'abord d'articuler un seul mot, en un tel moment.

Savoir qu'il n'était connu là que comme l'ami de William lui donnait un certain réconfort. L'ayant toutefois présenté et

tous s'étant rassis, les terreurs qui l'assaillaient en pensant jusqu'où cette visite pouvait conduire furent tellement accablantes qu'elle se crut sur le point de tomber en syncope.

Tandis qu'elle essayait de se tenir en vie, leur visiteur, qui d'abord s'était approché d'elle avec une contenance aussi animée que toujours, détourna sagement et gentiment les yeux, et lui donnant le temps de se ressaisir, se consacra entièrement à sa mère, lui parlant, s'occupant d'elle avec le maximum de politesse et de savoir-vivre et en même temps avec une bienveillance et un intérêt qui rendaient ses manières parfaites.

Les manières de Mme Price étaient aussi des meilleures. Animée à la vue d'un tel ami de son fils et avec le désir de paraître à son avantage devant lui, elle débordait de gratitude, de la gratitude simple et maternelle, qui ne pouvait pas être déplaisante. « M. Price était absent, ce qu'elle regrettait beaucoup. »

Fanny avait juste repris assez ses sens pour sentir qu'elle ne pouvait pas le regretter ; car à ses nombreuses autres sources de malaise s'ajoutait la plus terrible, la honte pour la maison où il la trouvait. Elle aurait pu se gronder pour cette faiblesse, mais il n'y avait pas moyen de la faire disparaître ainsi. Elle était honteuse et l'aurait été pour son père plus que pour tout le reste.

Ils parlèrent de William, au sujet duquel Mme Price ne tarissait jamais ; et M. Crawford était aussi chaleureux dans ses compliments que son propre cœur pouvait le désirer. Elle sentait qu'elle n'avait jamais vu un homme aussi agréable, dans toute sa vie ; et fut étonnée d'apprendre qu'aussi important et agréable qu'il fût, il n'était venu à Portsmouth pour ne visiter ni l'amiral commandant le port, ni le commis-

saire, il n'était même pas venu avec l'intention de se rendre dans l'île ou de voir les chantiers. Rien de tout ce qu'elle s'était habituée à penser ne l'avait amené à Portsmouth. Il était arrivé tard la nuit précédente, pour un jour ou deux, était logé à la « Crown », avait rencontré par hasard un ou deux officiers de marine de ses connaissances depuis son arrivée, mais cela n'avait pas été l'objet de son voyage.

Lorsqu'il eut fini de donner ces informations, il n'était pas déraisonnable de penser qu'on pouvait déjà regarder Fanny et lui parler, et elle était passablement en état de supporter son regard et d'entendre qu'il avait passé une demi-heure avec sa sœur, la veille du jour où il avait quitté Londres ; qu'elle envoyait ses meilleures amitiés, mais qu'elle n'avait pas eu le temps d'écrire ; qu'il s'estimait lui-même heureux d'avoir vu Mary ne fût-ce que pour une demi-heure, ayant à peine séjourné vingt-quatre heures à Londres, après son retour du Norfolk, avant de repartir de nouveau ; que son cousin Edmond était en ville, avait été en ville, croyait-il, pendant quelques jours ; qu'il ne l'avait pas vu lui-même, mais qu'il se portait bien, qu'il avait laissé tout le monde en bonne santé à Mansfield et dînerait, comme hier, chez les Fraser.

Fanny écouta tout calmement, même le dernier détail ; bien plus, c'était un soulagement pour son esprit fatigué d'avoir n'importe quelle certitude ; et les mots : « alors maintenant tout est réglé », passèrent sans qu'elle manifestât d'autre signe d'émotion qu'une légère rougeur.

Après avoir parlé un peu plus de Mansfield, sujet qui semblait le plus éveiller son attention, Crawford commença à suggérer qu'une promenade matinale serait opportune. « C'était une belle matinée et à cette saison de l'année le

temps changeait facilement et le plus sage parti serait pour tous de ne pas remettre cet exercice », et ses suggestions n'ayant pas d'effet, il fit aussitôt une recommandation positive à Mme Price et à ses filles : faire leur promenade sans autre délai.

Alors ils arrivèrent à un accord. Mme Price, sembla-t-il, ne sortait jamais de la maison sauf le dimanche ; elle confessait qu'avec sa famille nombreuse elle pouvait rarement trouver un moment pour se promener.

« Est-ce qu'elle ne voudrait pas alors persuader ses filles de profiter d'un si beau temps et de lui faire le plaisir de pouvoir les accompagner ? »

Mme Price lui était très obligée et était très accommodante. Ses filles étaient trop enfermées. Portsmouth était un triste endroit, elles ne sortaient pas souvent et elle savait qu'il y avait quelques courses à faire en ville, qu'elles seraient très heureuses de faire. Et la conséquence en fut que Fanny, tout étrange que cela parût – étrange, embarrassant et affligeant – se trouva au bout de dix minutes en train de se promener dans High Street avec M. Crawford et Suzanne, car ils étaient à peine dans High Street, qu'ils rencontrèrent leur père, dont l'apparence n'était guère meilleure le samedi que les autres jours. Il s'arrêta, et aussi peu distingué qu'il fût, Fanny fut obligée de le présenter à M. Crawford. Il ne devait lui rester aucun doute sur la façon dont M. Crawford devait être impressionné. Il devait être honteux et dégoûté en même temps. Il allait bientôt la laisser et cesser d'avoir la moindre inclinaison pour un mariage ; et encore quoiqu'elle l'eût vu volontiers guéri de son affection pour elle, ceci était une sorte de cure qui serait aussi mauvaise que le mal dont elle se plaignait ; et je crois qu'il y a à peine une jeune dame

dans le Royaume Uni qui ne préférerait pas être frappée par le malheur de se voir recherchée par un homme habile et agréable, que de le voir éloigné par la vulgarité de ses proches parents.

M. Crawford ne pouvait probablement pas considérer son futur beau-père comme un modèle pour s'habiller ; mais (comme Fanny l'avait aussitôt remarqué à son plus grand soulagement) son père était un homme différent, un très différent M. Price dans la façon de se conduire devant ce très respectable étranger, de celui qu'il était dans sa propre famille à la maison.

Ses manières, maintenant, quoique imparfaites, étaient plus que passables ; elles étaient agréables, animées, c'étaient des manières d'homme ; ses expressions étaient celles d'un père affectionné et d'un homme sensible ; ses tons élevés faisaient très bien à ciel ouvert, et il ne fit entendre aucun juron. Tel était l'hommage instinctif qu'il rendait aux bonnes manières de M. Crawford. Et considérez les choses comme vous voulez, les appréhensions immédiates de Fanny furent infiniment calmées.

La conclusion des civilités des deux gentlemen fut une offre faite par M. Price de conduire M. Crawford au chantier, et dont M. Crawford, désireux d'accepter comme une faveur ce qui voulait en être une, quoiqu'il ait vu le chantier encore et encore, mais espérant être d'autant plus longtemps en compagnie de Fanny, était très disposé et avec reconnaissance à profiter, si les demoiselles Price n'étaient pas trop fatiguées ; et comme il fut de l'une ou de l'autre façon établi, ou déduit, ou du moins décidé qu'elles n'avaient pas du tout peur, ils iraient tous au chantier ; et si ce n'eût été pour M. Crawford, M. Price s'en fût allé directement là-bas, sans

la moindre considération pour les commissions que ses filles avaient à faire dans High Street. Il permit cependant qu'elles aillent dans les boutiques où elles devaient aller expressément, et cela ne leur prit pas beaucoup de temps, car Fanny pouvait si difficilement supporter qu'on excite l'impatience, ou qu'on se fasse attendre, qu'avant que les gentlemen, qui étaient restés à la porte, eussent pu faire plus qu'entamer une discussion sur les derniers règlements navals, ou se mettre d'accord sur le nombre de navires à trois ponts maintenant sur chantier, leurs compagnes étaient prêtes à partir.

Ils devaient se rendre immédiatement au chantier, et la promenade aurait été conduite (dans l'opinion de M. Crawford) d'une singulière façon si M. Price avait pu en régler entièrement le programme, car les deux jeunes filles auraient été laissées en arrière, pour leur emboîter le pas, si elles le pouvaient, tandis qu'il aurait avancé avec son pas rapide. Il fut capable de proposer de temps en temps une amélioration, mais pas autant qu'il l'aurait désiré ; il ne voulait pas du tout les quitter ; et à chaque carrefour, ou bien là où il y avait foule, lorsque M. Price criait simplement « Venez, les filles. – Venez, Fan. – Venez, Sue. – Prenez garde. – Ouvrez l'œil », il leur offrait son assistance.

Une fois bien engagés dans le chantier, il commença à compter sur un hasard heureux, mais ils furent bien vite rejoints par un compagnon de flânerie de M. Price, qui était venu faire son inspection quotidienne pour voir comment les choses allaient, et qui devait se montrer un bien meilleur compagnon que lui-même ; et après un temps les deux officiers semblaient bien contents d'aller ensemble et de discuter des matières d'un intérêt toujours égal et soutenu, tandis que les jeunes étaient assis sur une pile de bois dans le chan-

tier, ou trouvaient un siège à bord d'un vaisseau dans le dépôt qu'ils étaient aller tous visiter.

Fanny avait le plus grand besoin de repos. M. Crawford n'aurait pas pu la désirer plus fatiguée ni plus disposée à s'asseoir ; mais il aurait pu désirer voir partir sa sœur. Une fillette éveillée de l'âge de Suzanne était le pire chaperon au monde – entièrement différent de Lady Bertram – tout yeux et oreilles ; et il n'y avait pas moyen d'attaquer le sujet principal devant elle. Il devait se contenter d'être agréable en général et laisser à Suzanne sa part de distraction, avec le plaisir, de temps en temps, d'un regard ou d'un avis pour Fanny, mieux informée et plus consciente. Il avait beaucoup à raconter au sujet du Norfolk : il y avait séjourné quelque temps et tout y prenait de l'importance avec ses nouveaux projets. Un tel homme ne pouvait venir d'aucune place, d'aucun milieu, sans rapporter quelque chose d'amusant ; ses voyages et ses relations, tout lui servait, et Suzanne était distraite d'une façon tout à fait inaccoutumée pour elle. Pour Fanny il y avait plus dans ce qu'il rapportait que les incidents des réceptions auxquelles il avait assisté.

Pour qu'elle puisse l'approuver, il exposa la raison particulière de son départ pour le Norfolk à cette époque inaccoutumée de l'année. C'était vraiment un voyage d'affaires, en rapport avec le renouvellement d'un bail dont dépendait la prospérité d'une grande et, croyait-il, active famille. Il suspectait son agent de quelque manigance, de vouloir le prévenir contre les plus méritants, et il avait décidé d'aller lui-même et de rechercher d'une façon approfondie les mérites de chacun. Il était allé, avait fait plus de bien même qu'il n'avait prévu, avait été utile au delà de son premier plan, et pouvait maintenant se féliciter de sentir, qu'en accomplissant un devoir, il avait assuré des souvenirs agréables à son

esprit. Il avait fait la connaissance personnelle de quelques fermiers qu'il n'avait jamais vus auparavant ; il avait commencé à faire connaissance avec des cottages, dont jusqu'ici l'existence même lui avait été inconnue quoiqu'ils se trouvassent sur son propre domaine. Ceci s'adressait, et s'adressait bien à Fanny. C'était plaisant de l'entendre parler si bien ; ici il avait agi, comme il le devait. Être l'ami du pauvre et de l'opprimé ! Rien ne pouvait lui être plus agréable ; et elle était sur le point de lui donner un regard approbateur quand elle fut intimidée par une ajoute trop audacieuse, dans l'espoir qu'il exprimait d'avoir bientôt un assistant, un ami, un guide, pour chacun des projets qu'il nourrissait pour Everingham et tout ce qui s'y rapportait.

Elle se détourna, et souhaita qu'il ne pût dire des choses pareilles. Elle était prête à concéder qu'il pourrait avoir plus de bonnes qualités qu'elle n'avait eu l'habitude de le supposer. Elle commença à sentir la possibilité pour lui de bien finir quand-même mais il était et serait toujours mal assorti avec elle, et il ne devait pas songer à elle.

Il remarqua qu'il avait dit assez d'Everingham et qu'il ferait mieux de parler d'autre chose, et revint à parler de Mansfield. Il n'aurait pu mieux choisir ; c'était un sujet idéal pour attirer son attention et ses regards presque instantanément. C'était un vrai plaisir pour elle de parler ou d'entendre parler de Mansfield. Maintenant, si longtemps séparée de toute personne qui connaissait l'endroit, elle sentit si bien que c'était la voix d'un ami qui en parlait et ouvrait la voie à ses exclamations enthousiastes pour célébrer sa beauté et son confort, et par son honorable tribut à tous ses habitants, lui permettait de satisfaire son propre cœur dans les plus chauds éloges, en parlant de son oncle, comme de quelqu'un

d'habile et de bon, et de sa tante comme ayant le plus doux de tous les doux caractères.

Il était lui-même très attaché à Mansfield ; il disait ainsi ; il espérait y passer une partie, une très grosse partie de son temps, et dans le voisinage. Il comptait surtout sur un été et un automne très heureux cette année ; il sentait que cela serait ; il comptait dessus ; un été et automne bien meilleurs que les derniers, tout aussi animés, des dîners mondains – mais dans des circonstances très supérieures.

– Mansfield, Sotherton, Thornton Lacey, continua-t-il, quelle société sera réunie dans ces maisons ! Et à la St-Michel, peut-être, une quatrième pourra y être jointe, quelque petit pavillon de chasse dans le voisinage de ces lieux si chers ; quant à une association dans Thornton Lacey, comme Edmond Bertram le proposa un jour avec bonne humeur, j'espère prévoir, deux bonnes, deux excellentes et irrésistibles objections à ce plan.

Fanny fut doublement réduite au silence ici ; quoique quand le moment fut passé, elle pût regretter de ne pas s'être forcée à admettre qu'elle avait compris la moitié de son allusion et de ne l'avoir pas encouragé de dire quelque chose de plus de sa sœur et d'Edmond. C'était un sujet dont elle devait apprendre à parler et sa faiblesse qui le lui faisait éviter deviendrait bientôt impardonnable.

Lorsque M. Price et son ami eurent vu tout ce qu'ils désiraient, les autres étaient prêts à retourner ; et sur le chemin du retour M. Crawford s'arrangea pour être seul un instant avec Fanny et lui dire qu'elle était l'unique objet de son séjour à Portsmouth, qu'il était venu pour un jour ou deux rien que pour la voir, et parce qu'il ne pouvait pas supporter plus longtemps une séparation totale.

Elle regrettait, elle regrettait beaucoup ; et cependant malgré cela, et les deux ou trois autres choses qu'elle eût préféré ne pas lui entendre dire, elle le trouvait bien mieux depuis qu'elle l'avait vu ; il était plus gentil, plus obligeant, et plus attentif au sentiment des autres qu'il n'avait jamais été à Mansfield ; elle ne l'avait jamais vu aussi agréable – si près d'être agréable, sa conduite envers son père ne pouvait pas la blesser, et il y avait quelque chose de très aimable et de très naturel dans l'attention qu'il donnait à Suzanne. Il avait décidément fait des progrès. Elle aurait voulu que le lendemain fût loin, qu'il ne fût venu que pour un jour ; mais elle n'avait pas été aussi mal qu'elle aurait pu le craindre et le plaisir de parler de Mansfield était si grand !

Avant de se séparer, elle avait à le remercier pour un autre plaisir qui n'était pas négligeable. Son père lui demanda de lui faire l'honneur de venir manger du mouton avec lui, et Fanny n'eut que le temps d'éprouver un frémissement d'horreur, avant qu'il ne se déclarât empêché par une invitation antérieure.

Il avait pris un engagement tant pour le dîner de ce jour que pour celui du lendemain ; il avait rencontré à la « Crown » quelque connaissance ; il aurait l'honneur cependant, de les attendre de nouveau le lendemain matin etc. et ainsi ils se quittèrent, Fanny étant fort heureuse d'avoir échappé à un tel désastre !

L'avoir vu prendre part à leur dîner et remarquer tous leurs défauts eût été terrible ! La cuisine et le service de Rebecca, la façon sans gêne de Betsy de manger à table, et de tout disperser en faisant son choix, étaient des choses auxquelles Fanny elle-même n'était pas assez habituée pour que le repas ne lui fût pas intolérable.

Elle était délicate seulement par sensibilité naturelle, mais *lui* avait été élevé dans une école de luxe et de plaisir.

CHAPITRE XI

Les Price étaient juste occupés à se mettre en route pour l'église le lendemain matin lorsque M. Crawford réapparut. Il arrivait – non pour les arrêter – mais pour se joindre à eux. On l'invita à aller avec eux à la chapelle de la garnison, ce qui était également son intention. Ils y furent donc tous ensemble.

La famille était toute à son avantage. La nature ne lui avait pas refusé une part considérable de beauté, et chaque dimanche les mettait dans leur plus propre aspect et dans leurs meilleurs habits. Le dimanche donnait toujours ce réconfort à Fanny, et ce dimanche-ci, elle l'appréciait plus que jamais. Sa pauvre mère ne semblait pas si indigne maintenant d'être la sœur de Lady Bertram et elle avait souvent mal au cœur en songeant au contraste entre les deux, de penser que là où la nature avait fait si peu de distinctions les circonstances en avaient fait de si grandes, et que sa mère aussi élégante que Lady Bertram, et sa cadette de quelques années, avait une apparence bien plus fatiguée, une apparence fanée, délaissée, peu soignée, si usée ; mais le dimanche la transformait en une Mme Price très estimable et assez gaie, venant à la tête d'une belle famille d'enfants, quittant pour un moment ses soucis de la semaine, et seulement démontée en voyant ses garçons s'exposer à quelque danger ou Rebecca passer avec une fleur à son chapeau.

À la chapelle ils furent obligés de se séparer, mais M. Crawford manœuvra pour ne pas être séparé des dames ;

et après le service il les accompagna et ajouta une unité au groupe familial sur les remparts.

Mme Price faisait sa promenade hebdomadaire sur les remparts tous les dimanches quand il faisait beau, y allant aussitôt après l'office du matin, et restant jusqu'à l'heure du dîner. Elle rencontrait là des connaissances, apprenait des nouvelles, parlait des défauts des servantes de Portsmouth, et se montait l'esprit pour les six jours suivants.

C'est là qu'ils allèrent maintenant. M. Crawford plus qu'heureux de se charger spécialement des Mlles Price, et avant longtemps – de l'une ou de l'autre façon – on ne pouvait dire comment – Fanny n'aurait pas pu le croire – mais il se promenait entre elles avec un bras de chacune sous le sien, et elle ne voyait pas le moyen de prévenir la chose ou d'y mettre un terme. Cela la dérangea un moment – mais il y avait quand même des réjouissances en vue pour la journée et qui seraient appréciées.

La journée était extraordinairement belle. C'était le mois de mars ; mais c'était avril avec son air tiède, son vent vif et doux, son clair soleil, parfois un instant voilé ; et tout semblait si beau sous le reflet d'un tel ciel, les effets des ombres se pourchassant sur les bateaux à Spithead et les îles plus loin, avec les nuances toujours variées de la mer, maintenant à marée haute, dansant en liesse et se brisant contre les remparts avec une telle sonorité, produisirent une telle combinaison de charmes pour Fanny, à la rendre presque indifférente aux circonstances dans lesquelles elle les ressentait. Oui, si elle n'avait pas eu l'appui de son bras, elle sentait qu'elle en aurait eu bientôt besoin, car il lui fallait des forces pour une pareille promenade de deux heures, venant, comme habituellement, après une semaine d'inactivité préalable.

Fanny commençait à sentir l'effet d'être privée de son exercice habituel et régulier : elle avait perdu de sa santé depuis qu'elle était à Portsmouth ; et sans M. Crawford et l'excellence du temps, elle aurait déjà été éreintée.

Lui sentait comme elle le charme du jour et du paysage. Souvent ils s'arrêtaient avec les mêmes sentiments et les mêmes goûts, s'adossant au rempart pendant quelques minutes pour regarder et admirer ; et même en considérant qu'il ne valait pas Edmond, Fanny ne put que reconnaître qu'il était assez sensible aux charmes de la nature et très capable d'exprimer son admiration. Elle avait de temps en temps quelques tendres rêveries, dont il profitait parfois, pour regarder sa figure sans qu'elle le remarquât ; et le résultat de ces regards était que quoique aussi fascinante que jamais, sa figure était moins épanouie qu'elle n'aurait dû être. Elle disait qu'elle se portait très bien, et il n'aimait pas supposer le contraire ; mais pour tout résumer, il était convaincu que sa résidence actuelle manquait de confort et que pour cela elle ne pouvait lui être salutaire, et il se préoccupait de la voir de nouveau à Mansfield, où son bonheur à elle, et le sien en la voyant, devraient être d'autant plus grands.

– Vous avez été ici tout un mois, je crois ? dit-il.

– Non, pas tout à fait un mois. Il n'y aura que quatre semaines demain que j'ai quitté Mansfield.

– Vous êtes un calculateur très précis et très honnête. J'appellerais cela un mois.

– Je ne suis pas arrivée ici avant le jeudi soir.

– Et c'est une visite qui doit durer deux mois, n'est-ce pas ?

– Oui, mon oncle a parlé de deux mois, je ne crois pas que ce sera moins.

– Et comment allez-vous retourner ? Qui vient vous reprendre ?

– Je ne sais pas. Je n'ai rien entendu ; ma tante ne m'a encore rien appris à ce sujet. Peut-être devrais-je rester plus longtemps. Il se peut que je ne sois pas reconduite là-bas.

Après un moment de réflexion, M. Crawford répliqua :

– Je connais Mansfield, ses habitudes, je connais ses fautes envers vous. Je connais le danger d'être si longtemps oubliée, de voir votre bien-être sacrifié aux commodités imaginaires de chacun des membres de la famille. Je me rends compte que vous pouvez être laissée ici, semaine après semaine, si Sir Thomas ne sait pas tout régler pour venir lui-même, ou pour vous envoyer la servante de votre tante, sans que cela entraîne le moindre changement dans les dispositions qui peuvent avoir été arrêtées pour tout un prochain trimestre. Non, cela ne va pas. Deux mois, c'est une large concession, j'estime que six semaines suffisent amplement. – J'ai en vue la santé de votre sœur, dit-il, en s'adressant à Suzanne, pour laquelle le séjour à Portsmouth est je crois, défavorable. Quand vous la connaîtrez aussi bien que moi, vous serez d'accord avec moi ; elle ne devrait jamais être longtemps éloignée de l'air et de la liberté de la campagne. Si pour cela, (il s'adressait de nouveau à Fanny) vous vous sentez devenir indisposée, et que des difficultés s'opposent à votre retour à Mansfield, avant d'attendre la fin des deux mois, *cela* ne doit pas être considéré comme ayant la moindre importance, si vous vous trouvez vous-même, moins forte ou moins bien qu'habituellement ; faites-le savoir à ma sœur, faites-lui le moindre signe, elle et moi, nous

viendrons aussitôt et vous reconduirons à Mansfield. Vous savez avec quelle facilité et quel plaisir cela serait fait. Vous savez tout ce qui serait ressenti à cette occasion.

Fanny le remercia, mais tâcha d'en rire.

– Je suis parfaitement sérieux, répliqua-t-il, comme vous le savez parfaitement. Et j'espère que vous n'allez pas cruellement cacher toute tendance à l'indisposition. En effet, vous ne serez pas à même, cela ne sera pas en votre pouvoir : car aussi longtemps que vous dites positivement dans chaque lettre à Mary : « Je suis bien » – et je sais que vous ne savez dire ni écrire aucun mensonge – vous serez considérée comme bien portante.

Fanny le remercia de nouveau, mais était affectée et affligée à un degré tel qu'elle ne put dire grand'chose, ou bien même savoir ce qu'elle devait dire. Ceci était vers la fin de la promenade. Il les accompagna jusqu'au bout et ne les quitta qu'à la porte de leur propre maison, quand il sut qu'ils allaient dîner, en prétendant qu'on l'attendait ailleurs.

– Je voudrais que vous soyez moins fatiguée, dit-il, retenant Fanny après que tous les autres fussent entrés dans la maison. J'aurais souhaité vous quitter en meilleure santé. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous en ville ? J'ai comme l'idée de retourner bientôt dans le Norfolk. Je ne suis pas content de Maddison. Je suis certain qu'il songe encore à m'imposer ses vues, et à placer un cousin à lui dans un certain moulin que je destine à quelqu'un d'autre. Je dois arriver à un accord avec lui. Je veux lui faire savoir que je ne veux pas être dupé dans le sud d'Everingham, pas plus que dans le nord – que je veux être le maître de mon propre domaine. Je n'ai pas été assez explicite avec lui jusqu'ici. Le mal qu'un homme pareil cause à un domaine, tant à la répu-

tation qu'au bien-être des pauvres, est inconcevable. J'ai une grande envie de retourner dans le Norfolk directement et de mettre immédiatement tout sur pied de façon à ce qu'on ne puisse plus changer après ! Maddison est un malin, je ne veux pas le déplacer, à condition qu'il n'essaye pas de me déplacer, moi ; mais il serait simple d'être dupé par un homme qui n'a aucun droit de créancier pour me duper, et pis que simple de lui laisser me donner comme fermier un homme au cœur dur, un grippe-sou, au lieu d'un honnête homme à qui j'ai déjà donné à moitié ma parole. Ne serait-ce pas pis que simple ? Irais-je ? Que me conseillez-vous ?

– Je vous le conseille ! Vous savez bien ce qu'il faut faire.

– Oui, quand vous me donnez votre avis, je sais toujours ce qui est bien. Votre jugement me sert de règle.

– Oh, non ! ne parlez pas ainsi. Nous trouvons tous un guide en nous, et si nous voulions y prêter attention, meilleur que n'importe quelle autre personne. Au revoir ; je vous souhaite un agréable voyage demain.

– N'y a-t-il rien que je puisse faire pour vous en ville ?

– Rien, je vous suis très obligée.

– Aucun message pour personne ?

– Mes amitiés à votre sœur s'il vous plaît ; et quand vous voyez mon cousin – mon cousin Edmond – je voudrais que vous ayez la bonté de dire que je suppose que j'aurai bientôt de ses nouvelles.

– Certes, et s'il est paresseux ou négligent, je vous écrirai ses excuses moi-même.

Il ne put rien dire de plus, car Fanny ne pouvait pas plus longtemps être retenue. Il serra sa main, la regarda et partit. Il s'en alla pour faire passer comme il le pourrait les trois prochaines heures, avec son autre connaissance, jusqu'à ce que le meilleur dîner qu'une auberge principale pouvait leur offrir fût prêt, à leur grand plaisir, et Fanny s'en fut prendre immédiatement son simple repas.

Leur nourriture, en général, était très différente ; et s'il avait pu se douter des autres choses – outre l'exercice – dont elle devait se priver dans la maison de son père, il aurait été étonné de n'en pas voir sa mine plus affectée qu'elle ne lui avait paru. Elle était si peu habituée aux puddings et aux hachis, tous servis dans des plats à moitié propres et avec des fourchettes et des couteaux moins qu'à moitié propres, que bien souvent elle était contrainte de différer son meilleur repas jusqu'à ce qu'elle puisse envoyer le soir ses frères chercher des biscuits et des brioches. Après avoir été élevée à Mansfield, il était trop tard pour se durcir encore au régime de Portsmouth ; et quoique Sir Thomas, s'il avait tout su, eût pu croire sa nièce en bonne voie de mourir de faim, tant d'esprit que de corps, bien mieux disposée à estimer à leur juste valeur la bonne compagnie et la fortune de M. Crawford, il aurait craint probablement de pousser plus loin l'expérience, de peur qu'elle ne puisse mourir sous l'effet de la cure.

Fanny fut découragée tout le restant du jour. Quoique assez sûre de ne plus revoir M. Crawford, elle ne pouvait s'empêcher d'être déprimée. C'était quand même se séparer de quelqu'un qui était un ami ; et quoique d'un côté heureuse de l'avoir vu partir, il lui semblait être maintenant abandonnée par tout le monde ; c'était comme une nouvelle séparation de Mansfield ; et elle ne pouvait pas songer à son retour

en ville et à ses contacts avec Mary et Edmond sans avoir des sentiments si proches de l'envie, qu'elle se détesta de les avoir.

Son découragement ne trouvait aucune dérivation dans tout ce qui se passait autour d'elle ; un ami ou deux de son père, comme il arrivait toujours quand il n'était pas avec eux, passaient la longue, longue soirée là ; et de six à neuf heures et demie, le bruit ne cessait pas et les grogs succédaient aux grogs. Elle était très abattue. Le magnifique changement qu'elle imaginait toujours être survenu chez M. Crawford fut encore la chose la plus apte à lui donner un peu de réconfort dans le cours de ses pensées. Ne considérant pas dans quel milieu tout différent elle venait de le voir, ni tout ce qui était attribuable au contraste, elle était bien persuadée qu'il était devenu beaucoup plus gentil et plus attentif aux autres qu'auparavant. Et s'il en était ainsi dans les petites choses, n'était-ce pas ainsi non plus dans les grandes choses ? Si anxieux pour sa santé et son bien-être, si sensible qu'il se fût montré maintenant et semblât être réellement, ne pouvait-on raisonnablement espérer qu'il ne persévérerait pas plus longtemps dans une entreprise aussi pénible pour elle ?

CHAPITRE XII

Il fut présumé que M. Crawford était sur le chemin du retour pour Londres, le lendemain, car on ne le vit plus chez M. Price ; et deux jours plus tard, ce fut un fait confirmé à Fanny par la lettre suivante de la sœur de celui-ci, ouverte et lue par elle, pour un autre motif, avec la plus grande anxiété et curiosité :

« J'ai à vous informer, ma très chère Fanny, qu'Henry a été à Portsmouth pour vous voir ; qu'il fit une charmante promenade avec vous au chantier, samedi dernier, et une bien plus charmante encore le lendemain sur les remparts ; quand l'air embaumé, la mer brillante, votre bonne mine et la conversation étaient tous ensemble dans la plus délicieuse harmonie, et procuraient des sensations capables de vous mettre en extase. Ceci, pour autant que je comprenne, est la substance de mon information. Il me fait écrire, mais je ne sais pas ce qu'il y a encore à communiquer, sauf la dite visite à Portsmouth, et les deux promenades en question, et sa présentation à votre famille, surtout à une de vos jolies sœurs, une belle fille de quinze ans, qui était en votre compagnie sur les remparts, prenant, je le suppose, sa première leçon d'amour. Je n'ai pas le temps d'écrire beaucoup, mais il serait déplacé d'en avoir, car ceci est une pure lettre d'affaires, écrite dans le but de vous donner les informations nécessaires, qu'on ne peut pas remettre sans risque de faire du mal. Ma chère, chère Fanny, si je vous avais près de moi, comme je vous parlerais ! Vous m'écouteriez jusqu'à en être fatiguée et me donneriez des conseils jusqu'à en être encore

plus fatiguée ; mais il est impossible de mettre sur le papier un centième de ce que j'ai en tête, de sorte que je vais simplement m'abstenir et vous laisser deviner tout ce que vous voulez. Je n'ai pas de nouvelles pour vous, vous avez une politique, évidemment ; et ce serait trop mal que de vous empoisonner avec les noms de personnes et les réunions qui remplissent mon temps. J'aurais dû vous envoyer un compte rendu de la première réception de votre cousine, mais j'étais paresseuse et maintenant c'est depuis trop longtemps passé ; qu'il vous suffise de savoir, que tout fut parfait, dans un style que n'importe laquelle de ses connaissances doit avoir été reconnaissante de voir, et que sa propre robe et ses propres manières furent toutes à son honneur. Mon amie, Mme Fraser, raffolerait d'une pareille maison et moi aussi cela ne me rendrait pas malheureuse. Je vais chez Lady Stornaway après Pâques : elle semble pleine de cœur et très heureuse. Je m'imagine que Lord S. est de très bonne humeur ; je ne le trouve plus si mal que je ne l'ai trouvé ; du moins voit-on pis que cela. Il ne paraîtrait pas à côté de votre cousin Edmond. De ce dernier héros, que dirai-je ? Si j'évitais complètement son nom, cela serait suspect. Je veux dire alors, que nous l'avons vu deux ou trois fois, et que mes amis ici sont très impressionnés par son air de gentleman. M. Fraser (qui n'est pas un mauvais juge) déclare qu'il n'y a que trois hommes en ville à avoir si bon aspect ; et je dois confesser que lorsqu'il dîna ici, l'autre jour, on ne pouvait lui opposer personne, et nous étions seize. Heureusement qu'il n'y a pas de distinction d'habits de nos jours pour raconter des histoires, mais… mais…

Votre affectionnée. »

« J'avais presque oublié (c'était la faute d'Edmond, je l'ai en tête plus qu'il ne faut pour me faire du bien) de vous dire

une chose très importante de la part d'Henry et de moi, je veux dire au sujet de votre retour au Northamptonshire. Ma chère petite créature, ne restez pas à Portsmouth pour perdre votre belle mine. Ces vilaines brises de mer ruinent la beauté et la santé. Ma pauvre tante se sentait toujours atteinte quand elle se trouvait à une distance de moins de dix milles de la mer, ce que l'Amiral, évidemment, ne voulut jamais croire, mais je sais que c'était ainsi.

Je suis à votre service et à celui d'Henry moyennant un préavis d'une heure. J'aimerais le projet et ferais un petit tour, et vous montrerais Everingham à notre façon, et peut-être que vous n'objecteriez rien à passer par Londres et à voir l'intérieur de St-Georges – Hanover Square. Seulement tenez votre cousin Edmond loin de moi à un tel moment, je ne désirerais pas être tentée.

Quelle longue lettre ! – Encore un mot. Henry, je crois, a l'intention d'aller de nouveau dans le Norfolk pour quelque affaire que *vous* approuvez, mais cela n'ira pas avant le milieu de la semaine prochaine, c'est-à-dire, il ne peut être disponible avant le 14, car nous avons une réception ce soir. La valeur d'un homme comme Henry dans une telle occasion est une chose que vous ne pouvez pas concevoir ; donc vous devez me croire sur parole, elle est inestimable.

Il verra les Rushworth, chose qui ne me déplaît pas, j'en conviens – ayant un peu de curiosité – et lui aussi, je crois, quoiqu'il ne veuille pas en convenir. »

Ceci était une lettre à parcourir joyeusement, à lire de propos délibéré, qui donnait matière à beaucoup de réflexion, et laissait les choses dans une incertitude encore plus grande qu'avant. La seule certitude à en tirer, c'est que rien de décisif n'avait eu lieu. Edmond n'avait pas encore

parlé. Ce que Mlle Crawford sentait réellement – comment elle comptait agir, et pourrait agir malgré ou contre sa pensée – si son attention pour elle était toujours la même qu'elle avait été avant la dernière séparation – si, diminuée, elle allait encore plus diminuer, ou bien reprendre, étaient des sujets de conjectures sans fin, et à méditer ce jour-là et beaucoup de jours à venir sans arriver à une conclusion. L'idée qui revenait le plus souvent était que Mlle Crawford après avoir parue calmée et ébranlée par un retour aux habitudes de Londres, se montrerait à la fin trop attachée à lui, pour y renoncer. Elle essayerait d'être plus ambitieuse que son cœur ne le lui permettait. Elle hésiterait, traînerait, poserait ses conditions, demanderait beaucoup, mais finalement accepterait. Ceci étaient les prévisions les plus fréquentes de Fanny. Une maison en ville ! Cela, croyait-elle, devait être impossible ? Encore était-il difficile de dire ce que Mlle Crawford ne pourrait pas demander. Les prévisions pour son cousin devenaient de plus en plus mauvaises. La femme qui pouvait parler de lui, et ne parler que de son apparence ! – Quel indigne attachement ! – Se sentir encouragée par les compliments de Mme Fraser ! *Elle* qui l'avait connu intimement pendant six mois ! Fanny était honteuse pour elle. Ces passages de la lettre qui avaient trait seulement à M. Crawford et elle-même, la touchaient, en comparaison, fort peu. Si M. Crawford allait dans le Norfolk avant ou après le 14 ne l'intéressait pas, quoique tout considéré elle pensât qu'il *devrait* y aller sans délai.

Que Mlle Crawford déploierait des efforts pour lui faire rencontrer Mme Rushworth était dans sa ligne de conduite, très désobligeante et mal inspirée ; mais elle espérait que *lui* ne serait pas poussé par une curiosité aussi dégradante. Il n'admettait pas de tels mobiles et sa sœur aurait pu lui reconnaître de meilleurs sentiments que les siens.

Elle était encore plus impatiente de recevoir une autre lettre de Londres après avoir reçu celle-ci, qu'elle ne l'avait été pour la première ; et pendant quelques jours elle fut si démontée par tout ceci, par ce qui allait encore se produire, et pourrait se produire que ses conversations et lectures habituelles avec Suzanne étaient presque suspendues. Elle ne pouvait pas concentrer son attention comme elle le voulait. Si M. Crawford rappelait son message à son cousin, elle pensait que ce serait probable, même *très* probable, qu'il lui écrivît en tous cas ; cela serait en harmonie parfaite avec sa gentillesse habituelle ; et tant qu'elle ne se débarrassa pas de cette idée, tant qu'elle ne l'effaça pas de son esprit, aucune lettre n'arrivant dans un laps de temps de trois ou quatre jours, elle se trouva dans un état très agité et très inquiet.

Finalement elle connut une sorte d'apaisement. L'incertitude devait être supportée, elle ne pouvait pas lui permettre de l'épuiser et de la rendre inutile. Le temps fit quelque chose, ses propres efforts un peu plus et elle recommença à se consacrer à Suzanne, chez qui elle éveilla le même intérêt.

Suzanne commençait à s'attacher fort à elle, et bien qu'elle n'éprouvât aucune des joies précoces que Fanny avait si fortement ressenties à la lecture des livres, avec beaucoup moins de disposition pour des occupations sédentaires, ou pour apprendre pour le plaisir d'apprendre, elle avait un désir si fort de ne pas *paraître* ignorante, jusqu'à faire d'elle, avec une intelligence claire, une élève très attentive, utile et reconnaissante. Fanny était son oracle. Les explications et remarques de Fanny étaient une très importante ajoute à chaque essai, ou chaque chapitre de l'histoire. Ce que Fanny lui racontait des temps révolus lui restait mieux dans l'esprit que les pages de Goldsmith ; et elle fit à sa sœur le compli-

ment de préférer son style à celui de n'importe quel auteur imprimé. L'habitude précoce de lire lui faisait défaut.

Leurs conversations, toutefois, n'allaient pas toujours à des sujets aussi élevés que l'histoire ou la morale. D'autres venaient à leur heure ; et de tous les sujets mineurs, aucun ne revenait aussi souvent, ni n'était si longtemps discuté entre elles, que Mansfield Park, une description de ses habitants, de ses mœurs, de ses amusements, de ses façons d'être. Suzanne qui avait un goût inné pour ce qui était élégant et de qualité, était impatiente d'entendre, et Fanny ne pouvait que se complaire à s'étendre sur un thème aussi cher. Elle espérait que ce n'était pas un tort ; quoique après un certain temps la très grande admiration de Suzanne pour tout ce qui se disait ou se faisait dans la maison de son oncle, et son profond désir d'aller dans le Northamptonshire, semblassent presque la blâmer pour éveiller des désirs qui ne pouvaient pas être satisfaits.

La pauvre Suzanne était à peine mieux appropriée à la vie de la maison que ne l'était sa sœur aînée ; et quand Fanny en vint à comprendre ceci, elle commença à sentir que quand viendrait sa propre délivrance de Portsmouth, son bonheur subirait une sérieuse atteinte parce qu'elle laisserait Suzanne derrière elle.

Qu'une fille si apte à être rendue tout à fait bonne fût abandonnée entre de telles mains, la peinait de plus en plus. Si elle pouvait avoir une maison pour l'inviter aussi, quelle bénédiction ne serait-ce pas !

Et s'il avait été possible pour elle de répondre au sentiment de M. Crawford, la probabilité de voir celui-ci très loin d'objecter à une telle mesure aurait été pour elle le plus grand surcroît de joie. Elle lui croyait vraiment un bon carac-

tère, et pouvait aisément le voir donner avec plaisir son approbation à une telle proposition.

CHAPITRE XIII

Sept semaines des deux mois étaient presque révolues, quand l'unique lettre, la lettre d'Edmond si longtemps attendue, fut mise entre les mains de Fanny. Quand elle l'ouvrit et vit sa longueur, elle se prépara à lire une relation détaillée de bonheur, une profusion d'amour et de louanges envers la créature fortunée qui maintenant présidait à son sort. Voici le texte :

« Mansfield Park

» Ma chère Fanny,

» Excusez-moi de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Crawford m'a dit que vous aimeriez avoir de mes nouvelles, mais je trouvais qu'il m'était impossible de vous écrire de Londres et me persuadais que vous comprendriez mon silence. Si j'avais pu envoyer quelques lignes heureuses, elles ne se seraient pas fait désirer, mais je n'ai jamais pu vous envoyer ces quelques lignes. Je suis retourné à Mansfield dans un état moins certain que je ne l'ai quitté. Mes espoirs sont beaucoup plus faibles. Vous le savez sans doute déjà. Aussi chère que vous êtes à Mlle Crawford, il n'est que tout naturel qu'elle vous parle assez de ses propres sentiments pour vous éclairer sur les miens. Je ne serai pas empêché, cependant, de faire ma propre communication. Nos confidences ne doivent pas entrer en conflit. Je ne pose pas de questions. Il y a quelque chose d'apaisant dans l'idée que nous avons le même ami, et que quelques que soient les malheureuses divergences d'opinion qui puissent exister entre nous, nous

sommes unis dans notre amour commun pour vous. Ce sera une consolation pour moi de vous dire mes plans présents, si je puis dire que j'en ai.

» Je suis revenu depuis samedi. J'ai été trois semaines à Londres et je l'ai vue très souvent. Je reçus des Fraser toutes les attentions auxquelles on peut raisonnablement s'attendre. Je puis dire que je n'étais pas raisonnable en apportant avec moi les mêmes espoirs de rapports semblables en tout à ceux de Mansfield. Si elle avait été différente quand je l'ai rencontrée, je ne me serais pas plaint, mais dès le début elle était autre ; ma première réception fut si différente de tout ce que j'espérais, que j'avais presque résolu de quitter de nouveau Londres directement. Je ne dois pas donner de détails. Vous connaissez les points faibles de son caractère et pouvez imaginer les sentiments et expressions qui me torturaient. Elle était pleine d'entrain et entourée par ceux qui soutenaient de toute leur mauvaise influence son esprit déjà trop vif. Je n'aime pas Mme Fraser. C'est une femme au cœur froid, vaine, qui s'est mariée uniquement par intérêt, et quoique manifestement malheureuse dans son mariage, qui attribue son désappointement non à un défaut de jugement ou de caractère, mais à ce qu'elle a moins d'opulence que beaucoup de ses connaissances et surtout que sa sœur Lady Stornaway. Elle est le partisan déterminé de tout ce qui est vénal et ambitieux, pourvu que ce le soit assez. Je considère que son intimité avec ces deux sœurs est le plus grand malheur de sa vie et de la mienne. Elles l'ont égarée pendant des années. Si elle pouvait être détachée d'elles ! Parfois je ne désespère pas, car l'affection me semble surtout venir d'elles. Elles tiennent beaucoup à elle ; mais j'en suis sûr, elle ne les aime pas comme elle vous aime, vous. Quand je songe combien elle vous est attachée, en effet, et que je pense à toute sa conduite sensée et droite, elle apparaît comme une

créature toute différente, capable de tout ce qui est noble, et je suis prêt à me blâmer moi-même si je parlais d'elle trop durement sur un ton larmoyant.

» Je ne puis y renoncer, Fanny, elle est la seule femme au monde à laquelle je puis songer comme épouse. Si je ne croyais pas qu'elle a quelque considération pour moi, certainement je ne dirais pas ceci, mais je le crois. Je suis convaincu qu'elle n'est pas sans une préférence marquée. Je ne jalouse personne. C'est de son influence mondaine que, somme toute, je suis jaloux. Ce sont les habitudes de luxe que je crains. Ses idées ne vont pas au delà de ce que sa propre fortune pourrait justifier, mais elles sont au-dessus de ce que nos revenus pourraient permettre. Là aussi il y a du réconfort. Je pourrais mieux supporter l'idée de la perdre à cause de ma pauvreté qu'à cause de ma profession. Cela prouverait que son affection n'est pas à la hauteur des sacrifices, qu'en fait, je suis à peine justifié à demander quelque chose ; et si je suis évincé, cela, je crois, sera l'honnête motif. Ses préjugés ne sont plus aussi forts qu'ils ne l'étaient.

» Vous avez mes pensées exactement comme elles se présentent, ma chère Fanny : peut-être sont-elles parfois contradictoires, mais elles n'en donnent pas moins un tableau fidèle de mon esprit. Ayant commencé, c'est un vrai plaisir pour moi de vous raconter tout ce que je sens. Je ne sais pas y renoncer. Liés comme nous le sommes déjà, et comme j'espère que nous le serons, renoncer à Mary Crawford serait renoncer à la société de certains êtres qui me sont les plus chers, à me bannir de ces maisons et de ces amis où, pour toute autre détresse, j'irais m'adresser pour être consolé. La perte de Mary comprendrait inévitablement pour moi la perte de Crawford et de Fanny. Si c'était chose décidée, si le refus était certain, j'espère que je saurais comment le sup-

porter et comment je tâcherais d’affaiblir l’emprise qu’elle a sur mon cœur, et, au bout de quelques années – mais j’écris des bêtises – si j’étais refusé j’aurais à le supporter ; et je ne pourrai jamais cesser de chercher à la gagner.

» Cela, c’est la vérité. La seule question est *comment* ? Quels sont les moyens les plus appropriés ? J’ai parfois songé à aller à Londres après Pâques, et puis j’ai décidé de ne rien faire jusqu’à ce qu’elle retourne à Mansfield. Même maintenant elle parle avec plaisir d’être à Mansfield en juin ; mais juin c’est bien loin encore et je crois que je lui écrirai. Je me suis presque décidé à m’expliquer par lettre. Être fixé bientôt est un point important. Mon état présent est bien ennuyeux. Tout bien considéré, je crois qu’une lettre sera décidément la meilleure façon de m’expliquer. Je serai en état d’écrire beaucoup de choses que je ne pourrais pas dire, et lui donnerai du temps pour réfléchir avant qu’elle ne prenne une décision au sujet de sa réponse, et je suis moins effrayé du résultat de la réflexion que d’une impulsion immédiate et hâtive. Le plus grand danger résulterait d’une consultation de Mme Fraser alors que je suis loin, incapable de plaider ma propre cause. Une lettre m’expose à tous les dangers d’une consultation, et où l’esprit hésite sur la meilleure décision, un conseiller peut, en un moment malheureux, l’amener à faire ce qu’il pourrait regretter plus tard. Je dois réfléchir un instant sur ceci.

» Cette longue lettre pleine de mes propres soucis suffira à fatiguer même l’amitié d’une Fanny. La dernière fois que j’ai vu M. Crawford, c’était à la réception chez Mme Fraser. Je suis de plus en plus heureux de tout ce que je vois et entends dire de lui. Il n’y a pas chez lui l’ombre d’une hésitation. Il connaît à fond son propre esprit et agit quand il a pris une résolution. C’est une inestimable qualité. Je ne pouvais pas

le voir avec ma sœur aînée dans la même chambre sans me souvenir de ce que vous m'avez dit un jour, et je reconnais qu'ils ne se rencontrèrent point en amis. Il y avait chez elle de la froideur marquée. C'est à peine s'ils parlèrent. Je le vis se retirer surpris, et je regrettais que Mme Rushworth gardât encore de la rancune pour un soi-disant manque d'égards envers Mlle Bertram. Vous désiriez connaître quel degré de bonheur Maria donne comme épouse ? Il n'y a pas d'apparence qu'ils soient malheureux. J'espère qu'ils s'accordent bien. J'ai dîné deux fois à Wimpole Street et aurais pu y aller plus souvent, mais c'est mortifiant de devoir être avec Rushworth comme avec un frère. Julia semble être tout à fait enchantée de Londres. J'avais peu de joie là-bas, mais j'en ai moins ici. Nous ne sommes pas une compagnie vivante ici. Tous nous vous désirons beaucoup. Vous me manquez plus que je ne puis vous le dire. Ma mère veut que je vous transmette toute son affection, et espère avoir de vos nouvelles sous peu. Elle parle de vous presque à chaque heure, et je suis triste de songer qu'elle devra sans doute se passer de vous pendant plusieurs semaines encore. Mon père compte venir vous prendre lui-même, mais ce ne sera qu'après Pâques, quand il aura affaire en ville. Vous êtes heureuse à Portsmouth, j'espère, mais votre séjour là-bas ne doit pas être annuel. Je vous désire à la maison, de façon à prendre votre avis au sujet de Thornton Lacey. Je n'ai pas grande envie d'y apporter des améliorations considérables si le domaine n'aura jamais une maîtresse. Je pense que je vais certainement écrire. Il est tout à fait décidé que les Grant vont à Bath ; ils quittent Mansfield lundi. Je m'en réjouis. Je ne suis pas assuré que cela intéresse quelqu'un ; mais votre tante semble sentir qu'il est malheureux pour elle qu'un tel chapitre des nouvelles de Mansfield échoit à ma plume au lieu de la sienne.

» Toujours vôtre, ma très chère Fanny. »

« Non jamais plus – non, certainement jamais je ne désirerai recevoir encore une lettre », fut la secrète déclaration de Fanny en finissant celle-ci « Pourquoi n'apportent-elles que mécomptes et chagrins ? Pas avant Pâques ! Comment vais-je le supporter ? Et ma pauvre tante parlant de moi à chaque heure ! »

Fanny réagit contre la tendance de ces pensées autant qu'elle le put, mais elle était bien près de croire que Sir Thomas était très désobligeant, tant pour elle que pour sa tante. Quant à l'objet principal de la lettre, il n'y avait là rien de nature à calmer son irritation. Elle était presque tourmentée par l'indignation et la colère qu'elle éprouvait contre Edmond.

« À quoi bon ce délai ? se dit-elle. Pourquoi l'affaire n'est-elle pas solutionnée ? Il est aveuglé et rien n'ouvrira ses yeux – et rien ne pourra les lui ouvrir, après qu'il ait eu l'évidence devant lui, si longtemps et en vain. Il l'épousera et sera pauvre et misérable. Que Dieu fasse que son influence ne le rende pas indigne de respect ! » Elle parcourut de nouveau la lettre. « Tellement attachée à moi ! Bêtises que tout cela ! Elle n'aime personne sauf elle-même et son frère. Ses amies l'égarant pendant des années ! C'est tout aussi bien elle qui peut avoir égaré ses amies. Elles se sont évidemment toutes gâtées l'une l'autre ; mais si elles tiennent plus à elle qu'elle à eux, elle a été probablement la moins atteinte, sauf par leurs flatteries. La seule femme au monde à laquelle il pouvait songer comme épouse ! Cela, je le crois fermement. Accepté ou rejeté, son cœur est lié à elle pour toujours. La perte de Mary, je dois la considérer comme la perte de Crawford et de Fanny ! Edmond, vous ne me connaissez pas. Les

familles ne seraient jamais unies, si vous ne les unissiez pas ! Oh ! écrivez, écrivez. Finissez-en tout de suite. Qu'il y ait une fin à cette incertitude. Décidez, agissez, condamnez vous-même. »

De tels sentiments étaient cependant trop proches du ressentiment pour guider longtemps les monologues de Fanny. Elle fut bientôt plus attendrie et attristée. Son chaud respect, ses gentilles expressions, ses confidences, la touchaient profondément. Il n'était que trop bon pour tout le monde. C'était une lettre qu'elle aurait payé n'importe quel prix et qui ne pouvait jamais être assez estimée. Et telle en était la conclusion.

Toute personne qui a à écrire des lettres sans avoir beaucoup à dire, ce qui s'applique à presque tout le monde féminin, doit sympathiser avec Lady Bertram, pour sa malchance de connaître une nouvelle aussi extraordinaire à Mansfield, comme la certitude du départ des Grant à Bath, à un moment où elle ne pouvait en tirer aucun avantage, et doit admettre que ce fut mortifiant pour elle de la voir tomber en partage à son fils ingrat et traitée avec autant de concision que possible à la fin d'une longue lettre, au lieu de l'avoir à développer sur presque toute une page à elle. Car quoique Lady Bertram brillât plutôt dans l'art épistolaire, ayant au début de son mariage, par le désir d'avoir une occupation et grâce au fait que Sir Thomas faisait partie du Parlement, appris à gagner et conserver des correspondants et à se former un style très estimable, banal et prolixe, de sorte qu'une toute petite nouvelle lui suffisait, elle ne pouvait cependant pas n'en avoir aucune, il lui fallait un sujet pour écrire, même à sa nièce ; et étant sur le point de perdre bientôt les symptômes de goutte du Dr. Grant et les visites mati-

nales de Mme Grant, il était très dur pour elle d'être privée d'une source d'inspiration épistolaire.

Il y eut cependant une riche compensation en vue pour elle. L'heure où la chance sourit à Mme Bertram vint. Quelques jours après l'arrivée de la lettre d'Edmond, Fanny en reçut une de sa tante, qui débutait ainsi :

« Ma chère Fanny,

» Je prends ma plume pour te faire savoir une nouvelle très alarmante, qui ne manquera pas de te préoccuper très fort. »

Ceci valait mieux que de devoir saisir la plume pour l'informer de tous les détails du voyage que les Grant avaient l'intention de faire, car la nouvelle actuelle était de nature à promettre de l'occupation à sa plume pour longtemps, n'étant rien de moins que la maladie dangereuse de son fils aîné, dont ils avaient eu connaissance par un message quelques heures auparavant.

Tom était parti de Londres avec une compagnie de jeunes gens à Newmarket, où une chute négligée et d'abondantes libations avaient provoqué la fièvre ; et quand la compagnie se dispersa, incapable de se mouvoir, il avait été abandonné dans la maison d'un de ces jeunes gens, à la maladie, à la solitude, et aux soins des seuls domestiques. Au lieu d'être assez vite remis pour suivre ses amis, comme il l'avait espéré alors, ses troubles augmentèrent considérablement et il se crut bientôt assez malade pour être de l'avis de son médecin et envoyer une lettre à Mansfield.

« Cette triste nouvelle, comme vous pouvez le supposer, observait Lady Bertram, après l'avoir annoncée, nous a jetés dans une grande agitation et nous ne pouvons nous empê-

cher d'être très inquiets et pleins d'appréhensions pour le pauvre malade, dont l'état, craint Sir Thomas, peut être très critique ; et Edmond propose gentiment de soigner son frère immédiatement, mais je suis heureuse d'ajouter que Sir Thomas ne m'abandonnera pas dans ces tristes circonstances, car ce serait trop pénible pour moi. Edmond manquera grandement à notre petit cercle, mais je compte et j'espère qu'il trouvera le pauvre malade dans un état moins alarmant qu'on n'ait pu le craindre et qu'il pourra le transporter bientôt à Mansfield, ce que Sir Thomas propose de faire et estime à tous les points de vue le mieux, et j'ose croire que le pauvre malade pourra bientôt supporter le transfert sans graves inconvénients. Comme je ne doute pas de vos sentiments envers nous, ma chère Fanny, dans ces tristes circonstances, j'écrirai de nouveau bientôt. »

En l'occurrence, les sentiments de Fanny étaient considérablement plus chaleureux et plus sincères que le style de sa tante. Elle sympathisait vivement avec tous. Tom dangereusement malade, Edmond parti pour le soigner, et la triste petite compagnie qui restait à Mansfield, étaient des préoccupations à exclure toutes les autres, ou presque toutes les autres. Elle pouvait trouver tout juste assez d'égoïsme pour se demander si Edmond avait écrit à Mlle Crawford avant que cet appel ne vienne, mais aucun sentiment qui n'était pas de pure affection et d'anxiété désintéressée ne put longtemps rester en elle.

Sa tante ne l'oublia pas ; elle écrivit lettre sur lettre ; ils recevaient souvent des nouvelles d'Edmond, et ces relations étaient régulièrement transmises à Fanny dans le même style diffus et le même mélange de confiance, d'espoirs, de craintes, se succédant et se présentant au gré du hasard. C'était une espèce de jeu qui consistait à s'effrayer. Les souf-

frances que Lady Bertram ne voyait pas avaient peu d'effet sur son imagination ; et elle parlait bien tranquillement d'agitation, d'anxiété, de pauvre malade, jusqu'à ce que Tom fût transporté à Mansfield et que ses propres yeux eussent vu combien il avait changé.

Alors, une lettre qu'elle avait déjà préparée précédemment pour Fanny, fut terminée dans un style différent, avec des vrais sentiments et de l'anxiété. Elle écrivit comme elle aurait parlé.

« Il vient d'arriver, ma chère Fanny, et on l'a monté ; et je suis si émue de le voir, que je ne sais que faire. Je suis sûre qu'il est très malade. Pauvre Tom ; je suis navrée pour lui, et très effrayée, de même que Sir Thomas ; et que je serais heureuse, si vous étiez ici pour me soutenir. Mais Sir Thomas espère qu'il sera mieux demain, et dit que nous devons tenir compte des effets du voyage. »

La vraie sollicitude maintenant réveillée dans le sein maternel ne se calma pas vite. L'extrême impatience que manifestait Tom d'être transporté à Mansfield et de goûter ce bien-être de la maison et de la famille dont il avait fait peu de cas quand il était en bonne santé, avait probablement provoqué un transfert prématuré, et il en résulta un retour de fièvre. Pendant une semaine son aspect fut des plus alarmants. Tous étaient sérieusement effrayés.

Lady Bertram racontait ses terreurs journalières à sa nièce, dont on pouvait dire maintenant qu'elle se nourrissait de lettres, et qu'elle partageait son temps à souffrir de celle qu'elle recevait aujourd'hui et à appréhender celle du lendemain.

Sans la moindre affection particulière pour l'aîné de ses cousins, son cœur tendre lui faisait sentir qu'elle ne pouvait pas se passer de lui ; et la pureté de ses principes y ajoutait encore une plus vive sollicitude, quand elle considérait combien peu sa vie avait été utile et qu'elle avait été sans un renoncement (du moins en apparence).

Suzanne était sa seule confidente à cette occasion, comme à beaucoup d'autres moins importantes, Suzanne était toujours prête à écouter et à sympathiser. Personne d'autre n'aurait pu être intéressé par un mal aussi lointain qu'une maladie, dans une famille à cent lieues de distance, pas même Mme Price à part une question ou deux, quand elle voyait sa fille une lettre en mains ; et de temps en temps elle faisait cette tranquille observation : « Ma pauvre sœur Bertram doit être dans un terrible état. »

Dénoués depuis si longtemps, dans une situation si différente, les liens du sang ne représentaient presque plus rien. Une affection originellement aussi paisible que leurs caractères, n'était plus qu'un simple mot. Mme Price fit autant pour Lady Bertram, que Lady Bertram eût fait pour Mme Price. Trois ou quatre Price eussent pu être balayés, un ou tous, sauf Fanny et William, et Lady Bertram eût été peu impressionnée ; on eût peut-être entendu des lèvres de Mme Norris que c'était un vrai bonheur pour leur sœur Price de les voir si bien placés.

CHAPITRE XIV

Après une semaine, depuis son retour à Mansfield, tout danger immédiat pour Tom avait disparu, et il était sauvé pour le moment, du moins assez pour tranquilliser sa mère ; car habituée qu'elle était maintenant à le voir dans un état de souffrance et de faiblesse, n'entendant que ce qui était favorable et se contentant de ce qu'elle entendait sans penser plus loin, avec peu de dispositions pour s'alarmer, et aucune aptitude à saisir ce qui se disait à demi-mot, Lady Bertram était le sujet le plus disposé de tous à un peu de dissimulation médicale. La fièvre avait disparu ; de la fièvre il s'était plaint ; évidemment il serait bientôt guéri ; Lady Bertram ne pouvait penser à rien d'autre, et Fanny partageait l'assurance de sa tante, jusqu'à ce qu'elle reçut quelques lignes d'Edmond écrites spécialement pour lui donner une idée plus claire de l'état de son frère et la mettre au courant des appréhensions que lui et son père avaient puisées chez le docteur, en rapport avec de forts symptômes hectiques qui semblaient s'emparer de lui après le départ des fièvres. Ils trouvaient mieux que Lady Bertram ne fût pas continuellement en proie d'alarmes, qui peut-être sembleraient injustifiées ; mais il n'y avait pas de raison à dissimuler la vérité à Fanny. Ils avaient des appréhensions pour ses poumons.

Quelques lignes d'Edmond lui montrèrent le patient et la chambre du malade dans un jour bien plus réel et plus fort que ne le pouvaient faire toutes les feuilles de papier de Lady Bertram. Il n'y avait personne dans la maison qui n'eût pas pu dépeindre mieux qu'elle le résultat de ses observations

personnelles ; personne qui parfois ne fut plus utile qu'elle à son fils. Elle ne pouvait qu'entrer et regarder doucement ; mais dès qu'il fut capable de converser ou d'entendre de la lecture, Edmond fut son compagnon préféré. Sa tante l'ennuyait par ses soins, et Sir Thomas ne parvint pas à mettre sa voix au diapason d'un malade irrité et faible. Edmond était imperturbable. Fanny en tous cas se l'imaginait ainsi, et devait se rendre compte que son estime avait encore grandi quand il lui apparut comme le serviteur, le soutien et le consolateur d'un frère souffrant.

Il n'y avait pas seulement la débilité d'une récente maladie à surmonter, il y avait aussi, comme elle l'apprenait maintenant, des nerfs fort atteints, un moral très déprimé à calmer et à relever.

La famille n'avait pas de prédispositions à la tuberculose et elle était plus encline en ce cas à espérer qu'à craindre – sauf quand elle songeait à Mlle Crawford – car Mlle Crawford lui donnait l'impression d'être l'enfant chéri de la fortune, et son égoïsme et sa vanité avaient une vraie chance à voir Edmond fils unique. Même dans la chambre du malade l'heureuse Mary n'était pas oubliée. La lettre d'Edmond portait ce post-scriptum : « À propos de ma dernière lettre, j'avais commencé à l'écrire, lorsque je fus appelé par la maladie de Tom, mais maintenant j'ai changé d'avis, je crains l'influence des amies. Quand Tom sera mieux, j'irai. »

Ainsi allaient les choses à Mansfield, et c'est ainsi qu'elles continuèrent à aller, avec à peine quelque changement, jusqu'à Pâques. Une ligne occasionnellement ajoutée par Edmond à la lettre de sa mère suffisait pour informer Fanny. L'amélioration chez Tom était si lente que l'on pouvait s'en alarmer à juste titre.

Pâques vint, très tard cette année-là, comme Fanny l'avait tristement constaté, au moment où elle avait appris qu'elle n'avait aucune chance d'être délivrée de Portsmouth avant cette date. Pâques vint, et elle n'avait rien appris au sujet de son retour – rien du voyage à Londres, qui devait précéder son propre retour. Sa tante exprimait souvent le désir de la voir, mais il n'y avait aucune communication, aucun message de son oncle de qui tout dépendait. Elle supposait qu'il ne pouvait pas encore quitter son fils, mais pour elle c'était un cruel, un terrible délai. La fin d'avril approchait ; il y aurait bientôt presque trois mois au lieu de deux, qu'elle avait été loin d'eux tous, et que ses jours s'étaient écoulés dans un état de pénitence. Elle espérait bien qu'ils ne comprendraient pas complètement, car elle les aimait trop ; et qui pouvait dire quand on trouverait du temps libre pour penser à la chercher ?

Son ardeur, son impatience, son désir d'être avec eux, rappelèrent deux lignes du Tirocinium de Cowper : « Avec quel ardent désir elle soupire après sa maison », qui étaient continuellement sur sa langue comme la plus vraie description d'une aspiration dont elle ne croyait pas qu'elle pût être plus vive dans le cœur d'un collégien.

En arrivant à Portsmouth elle s'était plu à l'appeler sa maison, avait aimé dire qu'elle allait aller à la maison ; ce mot lui avait été très cher ; et il en était encore ainsi, mais il fallait l'appliquer à Mansfield. Cela, c'était maintenant la maison. Portsmouth était Portsmouth ; Mansfield la maison. Elle en avait décidé depuis longtemps ainsi, dans l'abandon de ses secrètes méditations ; et rien n'était plus consolant pour elle que de voir sa tante employer le même langage, – « Je ne puis que dire combien je regrette votre absence de la maison en ce triste temps, qui me pèse tant. – Je compte,

j'espère et je désire sincèrement que vous ne soyez plus jamais absente aussi longtemps de la maison » étaient des phrases délicieuses pour elle ; mais ce n'était qu'une joie toute intime. La délicatesse envers ses proches l'incitait à la prudence et à ne pas trahir une telle préférence pour la maison de son oncle ; c'était toujours : « Quand je retourne dans le Northamptonshire, ou quand je retourne à Mansfield, je ferai ceci et cela. » – Pour tout un temps ce fut ainsi, mais à la longue son désir devint plus fort et abandonnant toute prudence, elle se surprit à parler de ce qu'elle ferait quand elle retournerait à la maison, sans qu'elle s'en rendît compte. Elle se blâma, rougit, et regarda craintivement son père et sa mère. Elle n'aurait pas dû se trouver mal à l'aise. Il n'y avait pas le moindre signe de déplaisir sur leurs visages. L'avait-on même remarqué ? L'on était absolument exempt de jalousie à Mansfield.

Ce fut triste pour Fanny de perdre toutes les joies du printemps. Elle n'avait pas su auparavant ce qu'elle *allait* perdre en passant mars et avril dans une ville. Elle n'avait pas su combien les débuts et les progrès de la végétation l'avaient enchantée. Quelle vivacité de corps et d'esprit elle avait eue en observant l'avancement de cette saison qui, malgré ses caprices, ne peut manquer d'être charmante, et en voyant sa beauté se développer, depuis les premières fleurs, dans les recoins les puis chauds du jardin de sa tante, jusqu'au développement des feuilles dans les cultures de son oncle, et la gloire de ses forêts. Perdre de tels plaisirs n'était pas une petite chose ; mais de les perdre pour être à l'étroit et dans le bruit, pour être enfermée, pour avoir du mauvais air, de mauvaises odeurs, au lieu de la liberté, la fraîcheur, les parfums et la verdure, était chose bien plus grave ; – mais même ces incitations à des regrets étaient faibles, comparées à celles qui provenaient de la conviction qu'elle manquait à

ses meilleurs amis, et le désir d'être utile à ceux qui avaient besoin d'elle !

Si elle avait pu être à la maison, elle aurait pu être utile à chaque créature qui y vivait. Elle sentait qu'elle aurait été une aide pour tous. À chacun elle aurait épargné une peine et un effort ; et si elle n'avait pas soutenu le moral de tante Bertram, en la protégeant contre le mal de la solitude, et celui plus grand encore de la présence d'une compagne agitée et trop empressée, trop habile à exagérer le danger pour faire valoir sa propre importance, sa présence là-bas aurait été un bien pour tous. Elle aimait s'imaginer comment elle aurait pu lire à sa tante, comment elle aurait pu lui parler, et essayer de lui faire sentir le bonheur présent, et préparer son esprit à ce qui pourrait survenir ; et combien de fois elle aurait pu lui épargner la peine de monter et descendre les escaliers, et combien de messages elle aurait pu transmettre.

Elle s'étonnait que les sœurs de Tom puissent se contenter de rester à Londres à un pareil moment – pendant une maladie, qui maintenant, avec des hauts et des bas, avait duré plusieurs semaines. *Elles* pouvaient revenir à Mansfield à leur gré ; voyager ne pouvait présenter aucune difficulté pour *elles*, et elle ne pouvait pas comprendre comment toutes deux pouvaient encore rester éloignées. Si Mme Rushworth pouvait croire que certaines obligations la retenaient, Julia pouvait certainement quitter Londres, quand elle le voulait. Il apparut d'après une lettre de sa tante que Julia avait offert de revenir si l'on avait besoin d'elle – mais ce fut tout. Il était évident qu'elle préférait rester où elle était.

Fanny était disposée à penser que l'influence de Londres était hostile à toutes les affections respectables. Elle en vit la preuve chez Mlle Crawford, aussi bien que chez ses cousines ;

son affection pour Edmond avait été respectable ; ce qu'il y avait de plus respectable dans son caractère, son amitié pour elle-même, avait au moins été à l'abri de tout reproche. Que restait-il de ces deux sentiments, maintenant ? Depuis si longtemps Fanny n'avait reçu aucune lettre d'elle, si bien qu'elle était fondée à ne pas trop prendre au sérieux une amitié sur laquelle on s'était tant appuyé.

Il y avait des semaines qu'elle était sans nouvelles de Mlle Crawford ou de ses autres relations en ville, sauf par Mansfield, et elle commença à croire qu'elle ne saurait jamais si M. Crawford était retourné dans le Norfolk ou pas, à moins de le rencontrer, ou qu'elle pourrait encore avoir des nouvelles de sa sœur ce printemps, quand elle reçut la lettre suivante qui lui fit revivre d'anciennes sensations et en créa de nouvelles :

« Pardonnez-moi, ma chère Fanny, autant que vous le pouvez, mon long silence, et agissez comme si vous pouviez me pardonner tout de suite. Ceci est ma modeste prière et mon attente, car vous êtes si bonne que je compte être mieux traitée que je ne le mérite – et j'écris maintenant pour demander une réponse immédiate. Je veux savoir ce qu'il en est de Mansfield Park, et vous sans doute, êtes parfaitement en mesure de me le dire. Il faudrait être une brute pour ne pas compatir à la peine qu'ils ont – et suivant ce que j'apprends le pauvre M. Bertram a peu de chances de guérir. D'abord j'ai fait peu de cas de sa maladie. Je le considérais comme la sorte de personne autour de laquelle on fait du bruit, et qui elle-même ferait du bruit pour la moindre petite maladie ; mais maintenant on affirme avec certitude que réellement, il décline, que les symptômes sont des plus alarmants, et qu'une partie de la famille, au moins, en est consciente.

» S'il en est ainsi vous devez être parmi celles qui comprennent, et pour cela je vous prie de me faire savoir jusqu'à quel point j'ai été exactement renseignée. Inutile de vous dire combien je serais heureuse d'apprendre qu'il y a eu quelque erreur, mais le bruit est si persistant que je confesse que je ne puis m'empêcher de trembler.

» Voir un si beau jeune homme fauché dans la fleur de ses jours est très triste. Le pauvre Sir Thomas le sentira terriblement. Je suis vraiment très troublée par la chose, Fanny, Fanny, je vous vois sourire, et regarder avec malice, mais sur mon honneur, je n'ai jamais corrompu de médecin dans ma vie. Pauvre jeune homme ! S'il doit mourir, il y aura *deux* jeunes gens moins pauvres sur la terre ; et avec un visage sans crainte et à voix haute je dis à tous que la fortune avec ce qui s'ensuit ne pouvait pas tomber en des mains plus méritantes.

» Au dernier Noël c'était une sotte précipitation mais le mal de quelques jours peut être effacé partiellement. Le vernis et la dorure cachent beaucoup de taches. Ce ne sera que la perte de l'Esquire derrière son nom. Avec beaucoup d'affection, comme la mienne, Fanny, on passerait sur plus de choses. Écrivez-moi par retour, jugez de mon anxiété et n'en riez pas. Dites-moi l'exacte vérité, comme vous l'avez de première source. Et maintenant n'allez pas vous donner du mal à être honteuse de mes sentiments ou des vôtres. Croyez-moi, ils sont philanthropiques et vertueux. Je vous demande en conscience si « Sir Edmond » ne ferait pas plus de bien avec toute la propriété des Bertram que n'importe quel autre « Sir » possible. Si les Grant avaient été chez eux, je ne vous aurais pas importuné, mais vous êtes la seule à qui je puis m'adresser pour savoir la vérité, ses sœurs étant hors de ma portée.

» Mme Rushworth a passé les fêtes de Pâques avec les Aylmers à Twickenham (comme vous le savez certainement), et n'est pas encore revenu ; et Julia est avec les cousins, qui vivent près de Bedford Square ; mais j'ai oublié leur nom et leur adresse. Si je pouvais m'adresser directement à l'une d'elles, je vous préférerais encore, parce que cela me frappe, qu'elles ont toutes deux montré si peu d'empressement à interrompre leurs propres amusements jusqu'à fermer les yeux sur la vérité.

» Je suppose que les vacances de Pâques de Mme Rushworth ne vont plus durer longtemps, aucun doute que ce ne soient des vraies vacances pour elle. Les Aylmers sont des gens plaisants ; et loin de son mari elle ne peut avoir que de l'agrément. À elle revient le mérite de l'avoir encouragé à aller à Bath chercher sa mère, comme c'est son devoir ; mais comment va-t-elle s'entendre avec la Douairière, dans une même maison ?

» Henry n'est pas là, et je n'ai rien à dire de lui. Ne croyez-pas que sans cette maladie, Edmond aurait été de nouveau en ville depuis longtemps. – Votre toujours, Mary ».

« J'avais déjà commencé à plier ma lettre, quand Henry entra ; mais il n'apporte aucune nouvelle pour me décider à ne pas l'envoyer. Mme Rushworth sait qu'on craint une issue fatale ; il l'a vue ce matin ; elle retourne à Wimpole Street aujourd'hui ; la vieille dame est arrivée. Maintenant ne vous tourmentez pas avec de drôles d'idées parce qu'il a passé quelques jours à Richmond. Il le fait chaque printemps. Soyez assurée qu'il ne s'inquiète que de vous. À ce moment il brûle de vous voir, et il est occupé à combiner les moyens de le faire, et à faire contribuer son bonheur au vôtre. Comme preuve, il répète avec insistance ce qu'il a dit à

Portsmouth, à propos de son intention de vous ramener à la maison, et je me joins à lui en cela de toute mon âme. Chère Fanny, écrivez directement, et dites-nous de venir. Cela nous fera du bien à tous. Lui et moi pouvons aller au Presbytère, vous le savez, et ne pas être une charge pour nos amis de Mansfield. Ce serait vraiment agréable de les revoir de nouveau tous, et un peu plus de société pourrait bien leur servir : et quant à vous-même vous devez sentir qu'on a besoin de vous là-bas, et que vous ne pouvez pas en conscience (et consciencieuse, vous l'êtes) rester loin, quand vous avez le moyen d'y retourner. Je n'ai, ni le temps, ni la patience de transmettre la moitié des messages d'Henry ; soyez persuadée que l'esprit de chacun et de tous est de l'affection inaltérable. »

Le dégoût de Fanny pour la majeure partie de cette lettre, avec son extrême répugnance de vouloir associer celle qui l'avait écrite à son cousin Edmond, l'aurait rendu incapable (comme elle le sentait) de décider avec impartialité si l'offre par laquelle elle se terminait devait être acceptée ou non. Pour elle, individuellement, elle était trop tentante. Se trouver elle-même, peut-être dans trois jours, transportée à Mansfield, était une image de la plus haute félicité, mais c'eût été une sérieuse atteinte à son bonheur de le devoir à des personnes dans les sentiments et la conduite desquels elle voyait en ce moment tant de choses à condamner ; les sentiments de la sœur, la conduite du frère, *sa* froide ambition, *sa* vanité irréfléchie. Et le savoir encore en flirt peut-être avec Mme Rushworth ! Elle en était mortifiée. Elle s'était attendu à mieux. Heureusement cependant, elle n'eut pas à peser, ni à décider entre des inclinations et des notions douteuses de son devoir ; il n'y avait aucune nécessité de déterminer s'il fallait tenir Mary loin d'Edmond ou pas. Elle avait une règle à appliquer qui mettait toute chose en place. Son

respect pour son oncle et la peur de prendre des libertés avec lui, lui tracèrent clairement et instantanément la voie à suivre. Elle devait absolument repousser la proposition. S'il le désirait il pouvait la faire prendre ; et même lui proposer un retour rapide était une présomption que rien ne semblait devoir justifier. Elle remercia Mlle Crawford mais lui opposa un refus catégorique. « Son oncle, croyait-elle savoir, comptait venir la chercher ; et si la maladie de son cousin s'était prolongée pendant des semaines sans qu'on ait besoin d'elle, elle devait supposer que son retour n'était pas souhaité pour le moment et qu'elle se serait sentie une gêne. »

La description de l'état de son cousin à ce moment, correspondait exactement à ce qu'elle-même se représentait, et pouvait donner l'espoir à l'esprit confiant de son correspondant de voir réaliser tout ce qu'il désirait.

Elle pardonnerait, semblait-il, à Edmond d'être un clergyman sous certaines conditions de fortune ; et elle croyait que fortuné, Edmond pouvait la conquérir sans qu'il y ait préjudice. Elle n'avait appris à ne compter qu'avec l'argent.

CHAPITRE XV

Comme Fanny ne pouvait pas douter que sa réponse apporterait un véritable désappointement, elle s'attendait plutôt, d'après sa connaissance du caractère de Mlle Crawford, à être pressée de nouveau ; et quoiqu'une seconde lettre n'arrivât pas dans l'espace d'une semaine, elle avait encore la même impression quand celle-ci arriva.

En la recevant, elle put immédiatement se rendre compte qu'elle était brève et elle était persuadée que c'était une lettre écrite à la hâte, une lettre d'affaires. Deux minutes suffirent pour lui suggérer que probablement c'était simplement pour l'avertir qu'ils seraient à Portsmouth le jour même et pour la jeter dans toute l'agitation du doute sur ce qui lui restait à faire en un pareil cas. Si deux minutes peuvent vous entourer de difficultés, une troisième peut les disperser ; et avant d'avoir ouvert la lettre, la possibilité que M. et Mlle Crawford s'étaient adressés à son oncle et avaient obtenu son accord, la remit à l'aise. Voici que ce disait la lettre :

« Une rumeur scandaleuse et méchante vient de me parvenir, et je vous écris, chère Fanny, pour vous mettre en garde contre elle. Ne lui accordez aucun crédit, si elle se répandait dans le pays. Comptez bien qu'il y a un malentendu et qu'un jour ou deux le dissiperont – et en tous cas qu'Henry n'est pas à blâmer et, malgré un moment d'étourderie, ne pense à rien d'autre qu'à vous. N'en dites pas un mot – n'écoutez rien, n'insinuez rien, ne chuchotez rien jusqu'à ce que j'écrive de nouveau. Je suis sûre que rien

d'autre ne sera prouvé que la folie de Rushworth. S'ils sont partis, je parierais ma tête que c'est seulement à Mansfield Park avec Julia. Mais pourquoi ne nous avez-vous pas laissé venir vous prendre ? Je souhaite que vous ne le regrettiez pas.

» Votre etc.... »

Fanny en était stupéfaite. Si aucune rumeur scandaleuse et méchante ne l'avait atteinte, il était impossible de comprendre quelque chose à cette étrange lettre. Elle ne pouvait en déduire seulement qu'elle avait trait à Wimpole Street et M. Crawford et conjecturer que quelque chose de très imprudent avait eu lieu dans ce quartier pour attirer l'attention du monde, et pour exciter sa jalousie si elle venait à l'apprendre, comme l'appréhendait Mlle Crawford. Mlle Crawford ne devait pas s'alarmer pour elle. Elle était simplement peinée pour les personnes en cause et pour Mansfield, si le bruit se répandait jusque là ; mais elle espérait que non. Si les Rushworth étaient partis eux-mêmes pour Mansfield, comme on pouvait le déduire de ce que disait Mlle Crawford, il n'était pas probable que quelque chose de déplaisant les eût précédés.

Quant à M. Crawford, elle espérait que cela lui donnerait une meilleure connaissance de lui-même, le convaincrait qu'il n'était capable d'être attaché de façon durable à aucune femme dans le monde, et l'empêcherait de lui adresser la parole plus longtemps.

C'était très étrange ! Elle avait commencé à croire que réellement il l'aimait, et à considérer son affection comme quelque chose de peu ordinaire – et sa sœur prétendait qu'il ne se souciait de personne d'autre. Donc il avait dû manifester quelques remarquables attentions à sa cousine ; il devait

y avoir eu quelque grande indiscrétion, étant donné que sa correspondance ne s'effrayait pas d'un petit bruit.

Elle se sentait mal à l'aise et continuerait à l'être jusqu'à ce qu'elle ait de nouveau des nouvelles de Mlle Crawford. Il lui était impossible de chasser cette lettre de ses pensées, et elle ne pouvait pas se soulager en en parlant à un être humain. Mlle Crawford n'avait nul besoin de lui recommander le secret avec tant de chaleur, elle aurait pu, se fier à son sens du devoir.

Le lendemain vint et n'apporta pas de seconde lettre. Fanny était déçue. Elle ne pouvait penser à rien d'autre encore tout le matin ; mais quand son père revint dans l'après-midi avec le journal, comme tous les jours, elle était si loin d'attendre une élucidation qu'elle avait même oublié pour un moment le sujet.

Elle s'était enfoncée dans d'autres rêveries. Le souvenir du premier soir dans cette chambre, de son père et de son journal lui revint à la mémoire. Maintenant il ne fallait plus de bougie. Le soleil resterait encore une heure et demie au-dessus de l'horizon. Elle sentit qu'elle avait été là pendant trois mois, et que les rayons de soleil tombant avec éclat dans le parloir, au lieu de la remonter la rendaient encore plus triste ; car le soleil lui paraissait une chose totalement différente en ville et à la campagne. Ici sa force n'était qu'un éclat, un éclat étouffant et maladif, ne servant qu'à révéler des taches et de la saleté qui sinon seraient restés inaperçus. Il n'y avait ni santé ni gaîté dans le soleil, en ville. Elle était dans une bouffée de chaleur oppressante, dans un nuage mouvant de poussière ; et ses yeux ne pouvaient que se promener des murs marqués par l'ombre de la tête de son père, à la table coupée et entaillée par ses frères, où se trou-

vaient le plateau à thé jamais nettoyé à fond, les tasses et les soucoupes essuyées avec des traînées, le lait, une mixture de parcelles de beurre nageant dans un liquide bleuâtre, et le pain et le beurre devenant à chaque minute plus sales qu'ils n'étaient sortis des mains de Rebecca. Son père lisait le journal et sa mère se lamentait sur le tapis râpé – tandis que le thé se préparait – et souhaitait que Rebecca le réparât.

Fanny fut réveillée par la voix de son père qui, après avoir regardé attentivement un paragraphe, lui dit :

– Quel est le nom de votre grande cousine en ville, Fan ?

– Rushworth, Monsieur.

– Et n'habite-t-elle pas à Wimpole Street ?

– Oui, Monsieur.

– Alors, il y a le diable chez eux, c'est tout. Voilà. (Il lui montra le journal.) Puisse d'aussi bonnes relations vous faire beaucoup de bien ! Je ne sais pas ce que Sir Thomas pense à ce sujet ; il peut y avoir en lui trop du courtisan et du beau gentleman pour qu'il en aime moins sa fille. Mais par D…, si elle m'appartenait, je lui donnerais le bout de corde aussi longtemps que je le pourrais. Un peu de fustigation pour les hommes et pour les femmes aussi serait la meilleure façon de prévenir de telles choses.

Fanny lut pour elle-même que « c'était avec une vive préoccupation que le journal avait à annoncer au monde, un scandale matrimonial dans la famille de M. R…, de Wimpole Street ; la belle Mme R…, dont le nom n'avait pas encore figuré bien longtemps sur les listes de l'hymen, et qui promettait de devenir une brillante vedette dans le monde, ayant quitté le toit conjugal en compagnie du très connu et captivant

M. C…, ami intime et associé de M. R…, et personne ne savait, même pas l'éditeur du journal, où ils étaient allés ».

– C'est une erreur, Monsieur, dit Fanny aussitôt, ce doit être une erreur, ce ne peut pas être vrai, il s'agit d'autres personnes.

Elle parlait avec le désir instinctif de retarder la honte, elle parlait avec la résolution du désespoir, car elle disait ce qu'elle-même ne croyait pas. Elle avait été convaincue en lisant. La vérité lui sautait aux yeux ; et comment pouvait-elle parler encore, encore respirer même, fut plus tard un sujet d'étonnement pour elle-même.

M. Price s'intéressait trop peu à la chose pour répondre beaucoup.

– Tout cela pouvait être un mensonge, reconnut-il ; mais tant de belles dames se donnaient au diable de cette façon, de nos jours, qu'on ne pouvait plus répondre de personne.

– En effet, j'espère que ce n'est pas vrai, dit Mme Price plaintivement, ce serait tellement honteux ! Si j'avais parlé une fois à Rebecca du tapis, mais je lui en ai parlé au moins une douzaine de fois, n'est-ce pas Betsy ? Et il n'y a pas pour dix minutes de travail.

L'effet de la nouvelle sur un esprit comme celui de Fanny, qui commençait à entrevoir un peu toutes les peines qui allaient s'ensuivre, peut difficilement être décrit. D'abord ce fut une espèce de stupéfaction ; mais chaque moment augmentait sa perception de l'horrible mal. Elle ne pouvait pas douter, elle n'osait pas se leurrer de l'espoir que la nouvelle était fausse. La lettre de Mlle Crawford, qu'elle avait lue si souvent jusqu'à en connaître chaque ligne, la confirmait en tout. Sa chaude défense de son frère, son espoir que l'affaire

serait étouffée, son évidente agitation formaient un tout avec quelque chose de très mauvais ; et s'il existait une femme de caractère au monde qui pût traiter à la légère un péché de première grandeur, qui pût l'excuser, et désirer le voir impuni, elle croirait bien que Mlle Crawford serait cette femme ! Maintenant elle pouvait voir sa propre erreur au sujet des personnes qui étaient parties, ou qu'on disait être parties. Ce n'étaient pas M. et Mme Rushworth, c'étaient Mme Rushworth et M. Crawford.

Il semblait à Fanny qu'auparavant elle n'avait jamais été terrifiée. Plus de repos possible ! La soirée passa, sans une pause dans sa peine. Une nuit d'insomnie suivit. Elle se sentait malade, secouée d'horreur, passait d'un accès de fièvre chaude à un accès de frissons. L'événement était si scandaleux, que même parfois son cœur se révoltait à trouver la chose impossible, quand elle pensait que cela ne pouvait pas être.

Une femme mariée il y a six mois à peine, un homme se disant voué, même fiancé à une autre, cette autre, sa proche parente, toute la famille, les deux familles liées entre elles par tant de liens ; tous des amis, tous des intimes ensemble ! C'était une trop grande culpabilité, une trop grande complication dans le mal, pour que la nature humaine, sortie du stade de pur barbarisme, en fût capable ! Et cependant son jugement lui disait que c'était bien ainsi. Ses affections mal établies, variant avec sa vanité, l'attachement déterminé de Maria, et le manque de principes chez l'un et chez l'autre, rendaient cela possible. La lettre de Mlle Crawford fixait le fait.

Quelles seraient les conséquences ? Qui n'en serait pas atteint ? Quelles visées n'en seraient pas affectées ? Quelle

paix n'en serait pas troublée pour toujours ? Mlle Crawford elle-même et Edmond… Mais il était dangereux peut-être de mettre les pieds sur un tel terrain.

Elle se confina, ou essaya de se confiner dans la simple, mais inévitable misère familiale qui devait tous les envelopper si, en effet, c'était un scandale public. Les souffrances de la mère, du père – elle s'arrêta là. Celles de Julia, de Tom, d'Edmond – là encore une plus longue pause. C'est sur eux que la faute allait tomber le plus lourdement. La sollicitude paternelle de Sir Thomas et son haut sens de l'honneur et du décorum, les principes droits d'Edmond, son tempérament confiant, sa sincère force de sentiments, lui firent penser qu'il leur serait presque impossible de conserver la vie et la raison sous une telle disgrâce ; et il lui semblait que pour autant qu'il s'agissait de ce monde seul, le plus grand bien pour chaque parent de Mme Rushworth serait d'être annihilé sur place.

Rien ne se passa le lendemain, ni le lendemain pour relâcher ses terreurs. Deux courriers arrivèrent, mais n'apportèrent aucune réfutation ni publique ni privée. Il n'y eut pas de seconde lettre pour infirmer la première de Mlle Crawford ; il n'y avait pas nouvelles de Mansfield quoique maintenant il fût grandement temps pour elle d'en recevoir de sa tante. Ceci était un mauvais présage. Elle n'avait plus que l'ombre d'un espoir d'apaiser son esprit et elle était réduite à une condition si basse, si terne, si tremblante que pas une mère – sauf Mme Price – n'aurait pu ne pas le remarquer, lorsque le troisième jour apporta le coup frappé à la porte pour la rendre malade, et une lettre lui fut de nouveau mise entre les mains. Elle portait le cachet de Londres, et venait d'Edmond.

« Chère Fanny,

» Vous connaissez notre présente détresse. Que Dieu puisse vous donner de l'aide pour supporter votre part ! Nous avons été ici pendant deux jours, mais il n'y a rien à faire. Pas moyen de les retracer. Vous n'avez rien appris encore du dernier coup, la fuite de Julia ; elle est partie en Écosse avec Yates. Elle a quitté Londres quelques heures avant que nous n'y arrivâmes. À tout autre moment, ceci eût été un terrible coup. Maintenant cela ne semble rien, mais c'est une lourde aggravation. Mon père n'est pas écrasé. On ne peut espérer plus. Il est encore capable de penser et d'agir. Et j'écris, d'après son désir, pour vous proposer de rentrer à la maison. Il est désireux de vous avoir là, pour ma mère. Je serai à Portsmouth le matin du jour après celui où vous aurez reçu ma lettre, et espère vous trouver prête pour partir à Mansfield. Mon père désire que vous invitiez Suzanne à vous accompagner pour quelques mois. Réglez cela comme vous l'entendez. Dites ce qui convient ; je suis sûr que vous apprécierez un tel exemple de sa gentillesse à un pareil moment ! Rendez justice à ses intentions, de quelque manière que je puisse les embrouiller. Vous pouvez vous imaginer quelque chose de mon état présent. Il n'y a pas de fin au mal qui s'est déchaîné sur nous. Vous me verrez tôt avec la diligence.

» Votre etc.… »

Jamais Fanny n'avait eu plus grand besoin d'un Cordial. Jamais elle n'en avait reçu un, comme celui que contenait cette lettre. Demain ! Quitter Portsmouth demain ! Elle était, elle sentait qu'elle était dans le plus grand danger d'être exquisément heureuse, tandis que tant d'autres étaient malheureux. Le mal qui lui apportait tant de bien ! Elle craignait être

insensible. De partir si vite, invitée si gentiment, avec la permission de prendre Suzanne, était quand même une telle bénédiction, à rendre son cœur comme un brasier, et pour un temps semblait éloigner toute peine et la rendre incapable de partager convenablement la détresse de ceux à qui elle pensait le plus.

La fuite de Julia ne pouvait l'affecter que relativement peu ; elle était étonnée et choquée ; mais cela ne pouvait pas la préoccuper, ne pouvait pas peser sur son esprit. Elle était obligée de se forcer à y penser et de reconnaître que c'était terrible et malheureux, ou la chose lui échappait, au milieu de tous les devoirs troublants, pressants, joyeux qui accompagnaient l'appel qu'on lui faisait.

Il n'y a rien de tel que le travail, le travail actif indispensable pour soulager le chagrin. Un travail même triste peut chasser la tristesse et ses occupations promettaient beaucoup. Elle avait tant à faire, que même l'horrible histoire de Mme Rushworth (maintenant absolument certaine) ne pouvait plus l'affecter comme elle l'avait fait auparavant.

Elle n'avait pas le temps de se sentir misérable. Elle avait l'espoir d'être partie dans vingt-quatre heures ; son père et sa mère devaient être mis au courant, Suzanne préparée, tout mis en ordre. Une occupation suivait l'autre ; le jour était à peine assez long. Le bonheur qu'elle communiquait, bonheur très peu diminué par les noires nouvelles qui devaient brièvement le précéder, le joyeux consentement de son père et de sa mère au départ de Suzanne avec elle, la satisfaction générale avec laquelle le départ des deux semblait accueilli – et l'extase de Suzanne elle-même, tout cela contribuait à lui rendre courage. L'affliction des Bertram était peu ressentie dans la famille. Mme Price parla de sa pauvre

sœur pendant quelques minutes – mais comment trouver quelque chose pour emballer les effets de Suzanne ? Rebecca prenait toutes les boîtes et les abîmait, occupait beaucoup plus ses pensées ; et quant à Suzanne, maintenant qu'elle avait vu, sans qu'elle s'y attendait, se réaliser le premier désir de son cœur, et ne connaissant rien personnellement de ceux qui avaient péché, ou de ceux qui étaient plongés dans l'affliction, si elle pouvait s'empêcher de se réjouir du commencement jusqu'à la fin, c'était le maximum que l'on était en droit d'attendre de la vertu humaine à quatorze ans.

Comme vraiment rien n'avait été laissé à la décision de Mme Price, ni aux bons offices de Rebecca, chaque chose était rationnellement et méthodiquement accomplie et les jeunes filles furent prêtes pour le lendemain !

L'avantage d'un bon sommeil pour les préparer au voyage ne leur fut point réservé. Le cousin qui voyageait à leur rencontre aurait difficilement pu rester éloigné de leurs esprits agités, l'un tout à la joie, l'autre troublé au delà de toute description.

À huit heures du matin Edmond se trouvait chez elles. Les jeunes filles l'entendirent entrer d'en haut et Fanny descendit. L'idée de le voir tout de suite en sachant ce qu'il devait souffrir, lui ramena toutes ses premières pensées. Lui si près d'elle, et malheureux ! Elle prête à s'effondrer en entrant au parloir ! Il était seul et la rencontra aussitôt ; et elle se trouva aussitôt pressée sur son cœur avec ces seuls mots, à peine articulés : « Ma Fanny – mon unique sœur – ma seule consolation, maintenant… »

Il se détourna pour se remettre, et quand il parla de nouveau quoique sa voix défaillît encore, ses manières dénotaient le désir d'être maître de lui et la résolution d'éviter

toute nouvelle allusion. « Avez-vous déjeuné ? Quand serez-vous prêtes ? Est-ce que Suzanne nous accompagne ? » ces questions se succédèrent rapidement. Son but principal était de partir au plus tôt. Quand Mansfield était pris en considération le temps était précieux ; et son état d'esprit ne lui permettait de trouver du repos que dans le mouvement. Il fut arrêté qu'il ferait venir la voiture devant la porte dans une demi-heure ; Fanny répondit qu'ils avaient déjeuné et seraient prêts dans une demi-heure. Il avait déjà mangé et refusa de rester pour leur repas. Il ferait un tour sur les remparts et les rejoindrait avec la voiture. Il partit heureux d'être éloigné de Fanny. Il semblait très malade ; souffrant évidemment sous l'action des violentes émotions qu'il était décidé à dominer. Elle savait que cela devait être ainsi, mais pour elle c'était terrible.

La voiture vint ; et quand il entra de nouveau dans la maison au même moment, juste à temps pour passer quelques minutes avec la famille et être témoin – mais il ne vit rien – de la façon tranquille dont on se sépara des filles, et juste à temps pour les empêcher de s'asseoir à la table du déjeuner, qui à force de beaucoup d'activité inusitée, était complètement prête quand la voiture se mit en mouvement. Le dernier repas de Fanny dans la maison paternelle était dans le genre du premier ; elle jouissait en partant de la même hospitalité qui l'avait accueillie.

Le voyage s'annonçait comme devant être silencieux. Les profonds soupirs d'Edmond atteignaient souvent Fanny. S'il avait été seul avec elle, son cœur se serait ouvert malgré toute résolution ; mais la présence de Suzanne le replia sur lui-même et ses efforts pour parler de sujets indifférents ne purent jamais être longtemps soutenus.

Fanny l'observait avec une constante sollicitude, et parfois rencontrant son regard, réveillait un sourire plein d'affection qui la réconfortait ; mais le premier jour du voyage se passa sans qu'elle entendît un mot de lui à propos des sujets qui l'accablaient. Le matin suivant fut plus fructueux. Juste avant de quitter Oxford, alors que Suzanne se tenait à la fenêtre, observant attentivement le départ d'une famille nombreuse de l'auberge, les deux autres étaient debout près du feu ; et Edmond, frappé tout particulièrement par l'altération des traits de Fanny, et dans son ignorance des maux journaliers qui régnaient dans la maison de son père, attribuant une part injustifiée de ce changement, attribuant tout à l'événement récent, prit sa main, et dit d'une voix basse, mais très expressive :

– Ce n'est pas étonnant – vous devez le sentir – vous devez souffrir. Comment un homme, vous ayant une fois aimée, pouvait-il vous quitter ! Mais *votre* – votre attachement était nouveau comparé à… Fanny, pensez à moi !

La première partie de leur voyage prit une longue journée, et les amena, très fatigués, à Oxford ; mais la seconde se termina à une heure beaucoup moins tardive. Ils étaient dans les environs de Mansfield longtemps avant l'heure habituelle du dîner, et comme ils approchaient de cet endroit aimé, le cœur des deux sœurs se serra un peu. Fanny commença à craindre la rencontre de ses tantes et de Tom, étant sous une si terrible humiliation ; et Suzanne à sentir avec quelque anxiété, que toutes ses meilleures manières, tout son savoir dernièrement acquis de ce qui se faisait ici, allait être sur le point de devoir être mis en pratique. Des visions de bonne et de mauvaise éducation, d'anciennes vulgarités et de nouvelles gentillesses passaient devant elle ; et elle méditait beaucoup à propos de fourchettes d'argent, de serviettes et

de rince-doigts. Fanny avait été partout consciente de la différence du paysage depuis février ; mais, quand ils pénétrèrent dans le Parc, ses perceptions et ses plaisirs furent des plus aigus. Il y avait trois mois, trois mois pleins, depuis qu'elle l'avait quitté ; et le changement était d'hiver à été. Son œil apercevait partout des gazons et des plantations du vert le plus frais ; et les arbres, quoiqu'ils ne fussent pas encore entièrement garnis, étaient dans cet état délicieux dans lequel on sait que plus de beauté est encore à venir, et quand, alors que beaucoup est déjà donné à la vue, encore plus est réservé à l'imagination. Sa joie, cependant, était pour elle seule. Edmond ne pouvait pas la partager. Elle regarda vers lui, mais il se penchait en arrière, en fermant les yeux, comme si la vue de tant de joie l'opprimait, et que les jolies scènes familiales devaient être tenues à l'écart.

Cela lui rendit sa mélancolie ; et de savoir ce qui ce passait là, donnait, même à la maison, moderne, aérée, et bien située comme elle l'était, un aspect mélancolique.

Ils étaient attendus, par une des personnes souffrant à l'intérieur, avec une telle impatience qu'elle n'en avait jamais connue de semblable auparavant. Fanny avait à peine dépassé la domesticité à la mine solennelle, quand Lady Bertram vint à sa rencontre du salon, vint d'un pas sans indolence ; et lui tombant au cou, dit :

– Chère Fanny, maintenant je vais être à l'aise.

CHAPITRE XVI

Cela avait été une réunion misérable, chacun des trois se croyant lui-même le plus malheureux. Madame Norris, cependant étant la plus attachée à Marie, souffrait réellement le plus. Marie était sa première favorite, la plus chère de toutes ; le mariage avait été sa propre contrition, elle avait dans le cœur beaucoup d'orgueil et elle l'avouait, et la conclusion à laquelle il était arrivé lui ôtait presque toute douleur. Elle avait beaucoup changé, elle était calmée, indifférente à tout ce qui se passait.

Le fait de rester avec sa sœur et son neveu, et d'avoir en mains toute la maison, avait été un avantage complètement inutile ; elle avait été incapable de diriger ou de commander, ou même de se croire utile. Vraiment touchée par l'affliction, son activité s'était éteinte, et ni Lady Bertram, ni Tom n'avaient reçu d'elle le moindre soutien ou essai de soutien. Elle n'avait pas plus fait pour eux qu'ils n'avaient fait l'un pour l'autre. Ils avaient été tous solitaires, sans aide et semblablement tristes ; et maintenant l'arrivée des autres établissait seulement sa supériorité dans l'affliction. Ses compagnons étaient soulagés, mais il n'y avait rien de bon pour *elle*. Edmond fut presque aussi bien reçu par son frère que Fanny par sa tante, mais Madame Norris, au lieu d'être réconfortée par l'un ou l'autre, fut encore plus irritée par la vue de la personne que, dans l'aveuglement de sa colère, elle aurait désigné comme le démon du drame : si Fanny avait accepté M. Crawford, ceci ne serait pas arrivé.

Suzanne aussi était un ennemi. Elle n'y prêta attention que par quelques regards montrant de la répulsion, mais elle lui semblait être une espionne, une intruse, et une nièce indigente, et toutes choses des plus odieuses.

Par son autre tante, Suzanne fut reçue avec une calme bonté. Lady Bertram ne pouvait pas lui consacrer beaucoup de temps, ou beaucoup de paroles, mais elle sentait que, étant la sœur de Fanny, elle avait un droit d'être à Mansfield, et elle était prête à l'embrasser et à l'aimer ; et Suzanne fut plus que satisfaite, car elle arrivait sachant parfaitement que rien d'autre que de la mauvaise humeur ne devait être attendu de tante Norris ; et elle avait une telle provision de bonheur, elle se sentait si forte que c'en était une bénédiction, un remède contre beaucoup de maux ; il était certain qu'elle eût pu, grâce à cette force, tenir contre l'indifférence qui lui venait des autres. Elle était maintenant laissée beaucoup à elle-même, pour faire connaissance de la maison et du parc comme elle pouvait, et faisant cela passait ses journées très heureusement, alors que ceux qui auraient pu la guider étaient à l'intérieur, ou complètement occupés de la personne qu'ils préféraient ; Edmond essayant d'oublier ses propres sentiments dans ses efforts pour soulager son frère, et Fanny se dévouant à sa tante Bertram, retournant à chaque tâche ancienne avec plus que l'ancien zèle, et pensant qu'elle ne saurait jamais faire assez pour quelqu'un qui semblait avoir si besoin d'elle. Parler de toute l'affreuse affaire avec Fanny, parler et se lamenter, étaient toute la consolation de Lady Bertram. L'écouter et la supporter et lui faire entendre la voix de la bonté et de la sympathie, était tout ce qu'on pouvait faire pour elle. La réconforter autrement était hors de question. Le cas n'admettait aucun réconfort. Lady Bertram n'avait pas la pensée profonde, mais, guidée par Sir Thomas, elle pensait juste sur tous les points im-

portants ; et elle voyait donc, dans toute cette énormité, ce qui était arrivé, n'essayant pas de minimiser la culpabilité ou l'infamie.

Ses affections n'étaient pas aiguës, ni son esprit tenace. Après un certain temps, Fanny ne trouva pas impossible de diriger ses pensées vers d'autres sujets, et de trouver quelque intérêt dans ses occupations habituelles ; mais chaque fois que Lady Bertram *avait* l'attention fixée sur le sujet, elle ne comprenait pas très bien. C'était pour elle une disgrâce de ne plus pouvoir arriver avec sa fille à une grande compréhension.

Fanny apprit d'elle toutes les particularités qui étaient venues à jour. Sa tante n'était pas une narratrice méthodique ; mais avec l'aide de quelques lettres à et de Sir Thomas, et de ce qu'elle savait déjà elle-même et pouvait raisonnablement deviner, elle fut bientôt à même de comprendre autant qu'elle le désirait les circonstances qui accompagnaient l'histoire. Madame Rushworth était partie, pour les vacances de Pâques, à Twickenham, avec une famille avec laquelle elle était devenue intime – une famille vivante, d'agréables manières et probablement de moralité et de discrétion semblables – car M. Crawford avait accès à leur maison en tout temps. Fanny le savait déjà. M. Rushworth était parti, à ce moment, à Bath, passer quelques jours avec sa mère, et la ramener en ville, et Maria était avec ces amis sans aucune contrainte, même sans Julia ; car Julia avait quitté la rue Wimpole deux ou trois semaines auparavant, en visite chez quelques relations de Sir Thomas ; un départ que son père et sa mère étaient maintenant disposés à attribuer à quelque désir de plaire à M. Yates. Très tôt après le retour des Rushworth à la rue Wimpole, Sir Thomas reçut une lettre d'un vieux et grand ami de Londres, qui, entendant et voyant

beaucoup de choses alarmantes de ce côté, écrivait pour recommander à Sir Thomas de venir à Londres lui-même, et d'employer son influence sur sa fille pour faire cesser une intimité qui l'exposait déjà à des remarques déplaisantes, et qui évidemment inquiétait M. Rushworth.

Sir Thomas se préparait à agir d'après cette lettre, sans en communiquer la teneur à personne de Mansfield, quand elle fut suivie d'une autre, envoyée par exprès par le même ami, pour le mettre au courant de la situation presque désespérée dans laquelle se trouvaient les jeunes gens. Mme Rushworth avait quitté le domicile conjugal ; M. Rushworth était venu très fâché et en détresse chez lui pour avoir son avis ; M. Harding craignait qu'il n'y ait eu *au moins* de très flagrantes indiscrétions. La servante de Mme Rushworth, l'aînée, les menaçait de façon alarmante. Il faisait tout son possible pour calmer tout le monde, avec l'espoir du retour de Mme Rushworth, mais il était si contrarié à Wimpole Street par l'influence de la mère de M. Rushworth, que l'on pouvait craindre les pires conséquences.

Cette communication épouvantable ne pouvait être tenue secrète plus longtemps. Sir Thomas partit ; Edmond voulut le suivre ; et les autres furent laissés dans un état de tristesse, inférieur seulement à celui qui suivit la réception des lettres de Londres. Tout avait, alors, été rendu public, sans espoir. La servante de Mme Rushworth, la mère, avait le pouvoir de faire scandale, et supportée par sa maîtresse, n'était pas à faire taire. Les deux femmes, même dans le temps très court qu'elles avaient passé ensemble, ne s'étaient pas entendues ; et l'aigreur de la plus âgée envers sa belle-fille avait pu, peut-être, naître presque autant du manque de respect

avec lequel on l’avait traitée, que de son affection pour son fils.

Quoi qu’il en soit, elle était ingouvernable. Mais elle eût été moins obstinée ou aurait eu moins d’influence sur son fils, qui était toujours guidé par l’avis de son dernier interlocuteur, par la personne qui pouvait lui damer le pion ; une telle pensée avait quelque chose de désespéré, car Mme Rushworth ne réapparut pas, et on avait toute raison de croire qu’elle se cachait quelque part avec M. Crawford, qui avait quitté la maison de son oncle, comme pour un voyage, le même jour qu’elle était elle-même partie. Sir Thomas, cependant, demeura encore un peu en ville, dans l’espoir de la découvrir, et de l’arracher à sa faute, quoique tout fût perdu au point de vue de l’honneur.

Fanny pouvait à peine penser à son état actuel.

Il n’y avait à ce moment qu’un des enfants de Sir Thomas qui ne lui était pas une source de chagrin. Les maux de Tom avaient été aggravés par le choc de la nouvelle et sa guérison en avait été si retardée que même Lady Bertram avait été frappée par la différence, et ses craintes régulièrement envoyées à son mari ; et la fuite de Julia, le nouveau coup qui le frappa à son arrivée à Londres, quoique sa force ait été atténuée à ce moment, devait, elle le savait, être durement senti. Elle vit qu’il en était ainsi. Ses lettres exprimaient combien il le déplorait.

En toutes circonstances, cela aurait été une alliance mal venue mais qu’elle se fût accomplie si clandestinement, et à un tel moment, mettait les sentiments de Julia dans une lumière des moins favorables, et aggravait sérieusement la folie de son choix. Il l’appelait une mauvaise chose, faite de la pire façon, et au pire moment, et quoique Julia fût encore

plus excusable que Marie, car la folie n'est pas le vice, il ne pouvait considérer la mesure qu'elle avait prise, que comme l'occasion pour elle d'arriver à des résultats qui seraient, par après, semblables à ceux de sa sœur. Telle était son opinion des gens auxquels elle s'était jointe.

Fanny le plaignait très fort. Il ne pouvait avoir de consolation que d'Edmond. Tous ses autres enfants devaient lui déchirer le cœur. Son mécontentement envers elle, elle en était sûre, raisonnant autrement que Mme Norris, allait disparaître. Elle serait justifiée. M. Crawford aurait pleinement approuvé sa conduite en le refusant, mais ceci, quoique important pour elle-même, serait une mince consolation pour Sir Thomas. Le déplaisir de son oncle lui était terrible ; mais que pouvaient faire pour lui son attachement et sa gratitude ? Il ne pouvait s'appuyer que sur Edmond. Elle se trompait, néanmoins, en supposant qu'Edmond ne donnait aucun chagrin à son père à ce moment. Il était d'une nature moins vive que les autres ; mais Sir Thomas considérait que son bonheur était aussi menacé par l'offense de sa sœur et de son ami, puisqu'il devait être ainsi séparé de la femme qu'il poursuivait avec un attachement certain et beaucoup de chance de succès ; et qu'à tous les points de vue, sans son méprisable frère, elle aurait été un parti convenable. Il savait ce qu'Edmond devait souffrir de sa part en plus du reste, quand ils avaient été en ville ; il avait vu ou deviné ses sentiments ; et ayant raison de croire qu'une rencontre avec Mlle Crawford avait eu lieu, qui n'avait fait qu'accroître le chagrin d'Edmond, il avait été anxieux à cause de cela et d'autres choses de l'envoyer hors ville, et l'avait engagé à conduire Fanny chez sa tante, en vue de son soulagement et de son bien, autant que du leur. Fanny n'était pas dans le secret des sentiments de son oncle, Sir Thomas n'était pas dans celui du caractère de Mlle Crawford. S'il avait eu con-

naissance de leur conversation, il n'aurait pas désiré qu'elle lui appartînt, quoique ses vingt mille livres en eussent été quarante.

Qu'Edmond dût être pour toujours séparé de Mlle Crawford ne faisait aucun doute pour Fanny ; et cependant, jusqu'à ce qu'elle sut qu'il sentait de même, sa propre conviction était insuffisante. Elle pensait qu'il était du même avis, mais elle aurait voulu en être certaine. S'il voulait maintenant lui parler avec le manque de réserve qu'il lui avait été parfois si pénible de supporter auparavant, cela serait bien consolant ; mais elle constata que cela ne devait pas être. Elle le voyait rarement – jamais seule – il évitait probablement de se trouver seul avec elle. Que devait-elle en conclure ? Que son jugement se soumettait à tout ce qu'il y avait d'étrange et d'amer dans cette affliction familiale, mais qu'il la ressentait trop vivement pour pouvoir en parler, même un peu. Ceci devait être son état d'esprit. Il s'y soumettait, mais avec une douleur qui l'empêchait d'en parler. Il y avait longtemps que le nom de Mlle Crawford n'était plus passé par ses lèvres et qu'elle ne pouvait espérer de nouvelles confidences.

Ce *fut* longtemps. Ils atteignirent Mansfield un jeudi et ce ne fut pas avant le dimanche soir qu'Edmond commença à lui parler de ce sujet. Assis près d'elle ce dimanche soir – un dimanche soir pluvieux – le meilleur moment de tous auquel, quand un ami est près de vous, le cœur doit s'ouvrir, et toute chose doit être dite – personne d'autre n'était dans la chambre, sauf sa mère, qui, après avoir entendu un sermon pathétique, s'était endormie en pleurant – il était impossible de se taire ; et ainsi, après les préambules habituels, (il est difficile de saisir ce qui vint d'abord), et l'habituelle déclaration que si elle voulait l'écouter quelques minutes, il serait très bref, et ne jugerait plus sa bonté comme avant – elle ne

devait pas le craindre – ce serait un sujet entièrement prohibé – il se permit le luxe de raconter les circonstances et les sensations qui l'intéressaient le plus, à quelqu'un dont il était convaincu d'avoir l'affectueuse sympathie.

Comment Fanny l'écouta, avec quelle curiosité et intérêt, quelle peine et quel délice, comment elle nota l'agitation de sa voix, et comment ses yeux étaient soigneusement fixés sur lui, peut être imaginé. Le prologue fut alarmant. Il avait vu Mlle Crawford. Il avait été invité à la voir. Il avait reçu une note de Lady Stornaway, lui demandant de passer ; et considérant cela comme la toute dernière rencontre de l'amitié, et mettant de côté tous les sentiments de honte et de misère que la sœur de Crawford devait ressentir, il avait été la voir dans un tel état d'esprit, si adouci, si dévoué, que Fanny crut un moment qu'il fût impossible que ce soit la dernière fois qu'il la verrait. Mais comme il continuait son récit, ses craintes disparurent. Elle l'avait rencontré, dit-il, avec un air sérieux – certainement sérieux – même agité ; mais avant qu'il ait pu prononcer une phrase intelligible, elle avait abordé le sujet d'une façon qui, il l'admettait, l'avait choqué. « J'ai su que vous étiez en ville, dit-elle. Je voulais vous voir. Parlons de cette triste affaire. La folie de nos deux parents peut-elle être égalée ? » je ne savais que répondre, mais je crois que mes regards parlaient pour moi. Elle se sentit réprouvée. Comme elle est sensible, parfois ! Avec un regard et une voix plus graves, elle ajouta alors : « Je n'ai pas l'intention de défendre Henry aux dépens de votre sœur. » Elle débuta ainsi, mais ce qu'elle dit ensuite, Fanny, n'est pas convenable – est à peine convenable à répéter. Je ne puis me souvenir de toutes ses paroles. Je ne voudrais pas m'y arrêter si je le pouvais. Leur contenu exprimait une grande colère de la folie de chacun d'eux. Elle réprouvait la folie de son frère attiré par une femme qu'il n'avait jamais aimée, et fai-

sant ce qui lui ferait perdre la femme qu'il adorait ; mais encore plus la folie de la pauvre Maria, qui sacrifiait une telle situation, allait dans de telles difficultés, dans l'idée qu'elle était vraiment aimée par un homme qui avait manifesté son indifférence depuis longtemps. Pensez ce que j'ai ressenti. Entendre la femme que je ne voudrais pas qualifier de folle ! L'entendre si volontairement, si librement, si froidement ! Aucune répugnance, aucune horreur, aucune féminité – comment dire ? – aucune modestie ! Voilà ce que fait le monde. Car oui, Fanny, trouverons-nous une femme que la nature ait plus richement douée ? Gâtée, gâtée !

Après un peu de réflexion, il continua avec une sorte de calme désespéré :

– Je vais tout vous dire, et puis en finir pour toujours. Elle n'y voyait que scandale et folie. Le manque de discrétion, de précaution – son départ pour Richmond alors qu'elle restait tout le temps à Twickenham – se mettre à la discrétion d'une servante – bref, quelle compromission ! Oh, Fanny, c'est cette compromission et non l'offense qu'elle réprouvait ! C'était l'imprudence qui avait mené les choses à une telle extrémité, et obligé son frère à renoncer à des projets plus chers, pour fuir avec elle.

Il s'arrêta.

– Et que pouviez-vous dire ? dit Fanny, se croyant tenue de parler.

– Rien, rien qui puisse être compris ! J'étais comme un homme étourdi. Elle continua, se mit à parler de vous ; oui, alors elle se mit à parler de vous, regrettant, comme elle pouvait le faire, une telle perte. Alors elle parla raisonnablement. Mais elle vous a toujours rendu justice. « Il a rejeté,

dit-elle, une femme comme il n'en verra plus. Elle l'aurait fixé, elle l'aurait rendu heureux pour toujours. » Ma très chère Fanny, je vous donne, je l'espère, plus de plaisir que de peine par ce rappel de ce qui aurait pu être – mais qui ne sera jamais plus maintenant. Vous ne désirez pas que je me taise ? Si vous le désirez, donnez-moi un regard, dites un mot, et j'aurai fini.

Ni regard ni mot ne furent donnés.

– Je remercie Dieu ! dit-il. Nous étions tous disposés à être étonnés – mais l'on peut voir ici le dessein miséricordieux de la Providence. Elle parla de vous avec haute appréciation et chaude affection ; cependant, même ici, il y a un peu de mal ; car au milieu de son discours, elle parvint à s'exclamer : « Pourquoi ne le voulait-elle pas ? Tout est de sa faute. Fille naïve ! Je ne lui pardonnerais jamais. L'eût-elle accepté, ainsi qu'elle le devait, ils auraient été maintenant sur le point de se marier, et Henry aurait été trop heureux et trop occupé pour désirer autre chose. Il n'aurait pas pris la peine de se raccommoder avec Mme Rushworth à nouveau. Tout se serait terminé par un flirt régulier et des rencontres à Astherton et Everingham. » L'auriez-vous cru possible ? Mais le charme est rompu. Mes yeux sont ouverts.

– Cruel ! dit Fanny, tout à fait cruel ! À un tel moment donner cours à de la gaîté, et parler légèrement, et à vous ! Cruauté absolue !

– Cruel, dites-vous ? Nous ne sommes pas d'accord. Non, sa nature n'est pas cruelle. Je ne pense pas qu'elle voulait me blesser. Le mal est plus profond ; dans son ignorance totale, ne soupçonnant pas qu'il existât de tels sentiments, dans une perversion de l'esprit qui faisait qu'il était naturel qu'elle traitât ce sujet comme elle l'a fait. Elle parlait seule-

ment comme elle a entendu parler les autres, comme elle imaginait que tout le monde parlait. Ses défauts ne sont pas des défauts de tempérament. Elle ne causerait pas de peine sans nécessité, et quoique je puisse me tromper, je ne puis m'empêcher de penser que pour moi elle ferait beaucoup. Ses défauts sont de principe, Fanny, une délicatesse émoussée et un esprit corrompu, vicié. Peut-être est-ce mieux pour moi, puisque cela me laisse si peu de regrets. Non, ce n'est pas ainsi, cependant. Je me serais soumis volontiers au grand chagrin de la perdre, plutôt que de devoir penser d'elle comme je le fais. Je le lui ai dit !

– Vraiment ?

– Oui, je le lui ai dit en la quittant.

– Combien de temps avez-vous été ensemble ?

– Vingt-cinq minutes. « Eh bien, continua-t-elle, il ne reste plus maintenant qu'à organiser un mariage entre eux. » Elle en parlait, Fanny, avec une voix plus assurée que je ne le puis. (Il fut obligé de s'arrêter plus d'une fois, comme il continuait) : « Nous devons persuader Henry de l'épouser », dit-elle, « et s'il pense à l'honneur, et que j'aie la certitude de le tenir écarté de Fanny, je n'en désespère pas. Il doit renoncer à Fanny. Je ne pense pas que même lui puisse maintenant espérer de réussir avec une femme de sa trempe, et par conséquent j'espère que nous ne rencontrerons pas de difficulté insurmontable. Mon influence, qui est grande, se portera toute dans ce sens ; et, une fois mariée et bien considérée par sa famille, qui est respectable, votre sœur pourra retrouver, à un certain degré, une place dans la société. Je sais qu'elle ne sera pas admise dans certains cercles, mais avec de bons dîners et de grandes réunions, il y aura toujours ceux qui seront heureux de faire sa connaissance ; et il y a,

indubitablement, plus de liberté et de candeur à ce sujet qu'auparavant. Ce que je conseille, c'est que votre père se tienne tranquille. Ne lui permettez pas de gâter sa propre cause en s'en occupant. Persuadez-le de laisser les choses suivre leur cours. Si, par des efforts officieux de sa part, elle est décidée à laisser Henry à lui-même, il y aura beaucoup moins de chance qu'il ne l'épouse que si elle demeure auprès de lui. Je sais combien il est vraisemblable qu'il se laisse influencer. Laissez Sir Thomas se fier à son honneur et à sa compassion, et tout peut se terminer bien ; mais s'il écarte sa fille, ce sera détruire l'influence principale. »

Ayant répété ceci, Edmond était si touché, que Fanny, qui l'observait avec une attention silencieuse, mais des plus tendres, fut presque triste que le sujet ait été de nouveau entamé. Il fut longtemps avant de pouvoir parler encore. Enfin :

– Maintenant, Fanny, j'aurai bientôt terminé. Je vous ai fait part de l'essentiel de tout ce qu'elle m'a dit. Aussitôt que je pus parler, je répondis que je n'avais pas supposé possible, qu'entrant dans cette maison dans un tel état d'esprit, comme je l'avais fait, quelque chose pouvait m'arriver qui me fît souffrir davantage, mais qu'elle m'avait infligé des blessures plus profondes à chacune de ses phrases. Que, quoique pendant le cours de nos relations, j'aie été sensible souvent à quelque différence entre nos opinions, sur des points parfois importants, je n'avais jamais imaginé que cette différence pût être telle qu'elle le prouvait maintenant. Que la manière dont elle avait traité le crime affreux commis par son frère et ma sœur – qui avait été le plus grand séducteur, je ne prétendais pas le dire – mais la manière dont elle parlait du crime même, lui donnant tous les reproches, sauf le véritable, ne considérant les mauvaises conséquences de son acte que pour les braver ou les supporter par un défi à la dé-

cence et une impudence dans le mal ; et, enfin, par dessus tout, nous recommandant une complicité, une compromission, un acquiescement dans la continuation du péché, dans la chance d'un mariage qui, pensant comme je le fais à présent pour son frère, devrait être plutôt empêché qu'encouragé – tout ceci rassemblé atrocement me convainquit que je ne l'avais jamais comprise auparavant et que, en ce qui était de sa pensée, elle avait été une créature de ma propre imagination, et pas la demoiselle Crawford à laquelle j'avais tant pensé pendant les mois derniers. Cela, peut-être, était meilleur pour moi ; j'avais moins à regretter en sacrifiant une amitié, des sentiments, des espoirs qui devaient, de toute façon, m'être arrachés maintenant. Et cependant, cela je dois le dire et je le confesserai, aurais-je pu la rendre telle qu'elle me paraissait être avant, j'aurais préféré infiniment que mon chagrin fût plus lourd de cette séparation, pour pouvoir emporter avec moi le droit de la chérir et de l'estimer. Ceci est ce que je dis – le principal – mais, comme vous pouvez l'imaginer, n'a pas été énoncé aussi méthodiquement que je vous l'ai répété. Elle était très étonnée, excessivement étonnée, plus qu'étonnée. Je la vis changer de contenance. Elle devint extrêmement rouge. J'imaginais que je voyais un mélange de plusieurs sentiments – un grand, un court conflit – un demi-désir de se rendre à la vérité, une demi-compréhension de la honte – mais l'habitude, l'habitude eut le dessus. Elle aurait ri si elle avait pu. Elle eut une sorte de rire, comme elle répondait : « Une admonestation joliment bonne, ma parole. Est-ce une partie de votre dernier sermon ? De ce pas vous aurez bientôt réformé tout le monde à Mansfield et à Thornton Lacey, et quand je vous entendrai la prochaine fois, cela pourrait être en tant que prédicateur célèbre dans quelque société de méthodistes, ou en tant que missionnaire dans les pays étrangers. » Elle es-

sayait de parler d'une façon détachée, mais elle n'était pas aussi détachée qu'elle n'aurait voulu. Je lui répondis seulement que, du fond du cœur, je souhaitais son bien et que j'espérais sincèrement qu'elle apprendrait bientôt à penser plus justement, et qu'elle ne devrait pas la connaissance la plus précieuse que chacun de nous peut acquérir – la connaissance de nous-même et de notre devoir – aux leçons de l'affliction, et immédiatement je quittais la pièce. J'avais fait quelques pas, Fanny, quand j'entendis la porte s'ouvrir derrière moi : « Monsieur Bertram ! », dit-elle. Je me retournais. « Monsieur Bertram, dit-elle avec un sourire – mais c'était un sourire peu en rapport avec la conversation que nous avions eue, un sourire impudent et enjoué, semblant m'inviter à mener le jeu avec elle : au moins, c'est ainsi qu'il me parut être. Je résistais ; c'était le moment de résister, et je continuai d'avancer. J'ai depuis – parfois, pour un moment – regretté que je ne sois pas retourné en arrière, mais je sais que j'avais raison ; et telle a été la fin de nos relations ! Et quelles relations ! Comme j'ai été déçu ! Déçu aussi bien par le frère que par la sœur. Je vous remercie de votre patience, Fanny. Ceci a été un grand soulagement, et maintenant c'est fini.

Et telle était la confiance de Fanny dans ses paroles, que pour cinq minutes elle crut que c'était tout. Alors, cependant, il recommença, ou presque, et rien moins que le réveil complet de Lady Bertram put mettre une fin à une telle conversation. Ils continuèrent de parler de Mlle Crawford seule, et comment elle se l'était attaché, et combien délicieuse la nature l'avait rendue, et combien excellente elle aurait été, si elle était tombée plus tôt en de bonnes mains.

Fanny, maintenant qu'elle pouvait parler ouvertement, se sentit plus que justifiée en montrant son vrai caractère et insinua que l'état de santé de son frère pourrait lui faire sou-

haiter une pleine réconciliation. Ceci n'était pas une chose agréable à dire. Son esprit résista un certain temps. Il aurait été beaucoup plus plaisant de se la figurer plus désintéressée dans son attachement, mais la vanité d'Edmond n'était pas assez forte pour résister longtemps à la raison. Il admit que la maladie de Tom l'avait influencée, se réservant cette pensée consolante, que considérant toutes ces multiples contradictions, ces habitudes différentes, elle lui avait été certainement plus attachée qu'on aurait pu s'y attendre, et pour son amour avait été plus près de bien faire.

Fanny pensait exactement de même, et ils furent aussi tout à fait du même avis sur l'effet durable, l'impression indélébile, qu'un tel désappointement devait faire dans son esprit. Le temps, sans doute, diminuerait légèrement ses souffrances, mais c'était une sorte de chose qu'il ne saurait pas entièrement surmonter ; et quant à ce qu'il pût jamais rencontrer une femme qui lui plaise, cela était trop impossible pour être dit. L'amitié de Fanny était tout ce à quoi il pouvait se rattacher.

CHAPITRE XVII

Laissons d'autres plumes insister sur la culpabilité et la misère. Je quitte d'aussi odieux sujets aussitôt que je le puis, impatiente de rendre à tous, pas toujours en faute eux-mêmes, une vie tolérable, et d'en finir avec tout le reste.

Ma Fanny, véritablement, à ce moment précis, j'ai la satisfaction de le savoir, devait être heureuse malgré tout. Elle devait être une créature heureuse en dépit de tout ce qu'elle ressentait, ou pensait qu'elle ressentait, pour la détresse de ceux qui l'entouraient. Elle possédait des sources de joie qui devaient jaillir. Elle était rentrée à Mansfield Park, elle était utile, elle était aimée ; elle était à l'abri de M. Crawford ; et quand Sir Thomas revint, elle eut toutes les preuves qu'il pouvait donner dans son état d'esprit mélancolique, de sa parfaite approbation et de sa grande considération ; et heureuse comme tout ceci devait la rendre, elle l'aurait été tout autant sans cela, car Edmond n'était plus la dupe de Mlle Crawford.

Il est vrai qu'Edmond était loin d'être heureux lui-même. Il souffrait de désappointement et de regret, se chagrinant de ce qui était, et désirant ce qui ne pouvait être. Elle savait qu'il en était ainsi, et en était triste ; mais c'était d'une tristesse tellement basée sur la satisfaction, et tellement en harmonie avec toutes ses plus chères sensations, qu'il y en a peu qui n'échangeraient pas leur plus grande gaîté pour elle.

Sir Thomas, le pauvre Sir Thomas, père conscient de ses erreurs de conduite en tant que père, souffrit le plus. Il se

rendait compte qu'il n'eût pas dû permettre le mariage ; que les sentiments de sa fille lui avaient été suffisamment connus pour le rendre coupable en l'autorisant ; que ce faisant, il avait sacrifié le droit à l'expédient, et avait été gouverné par des motifs égoïstes et la sagesse mondaine. Ces réflexions demandaient quelque temps pour s'adoucir ; mais le temps fait presque tout, et quoique peu de réconfort vînt de la part de Mme Rushworth pour la misère qu'elle avait occasionnée, un réconfort plus grand qu'il ne le supposait, lui vint de ses autres enfants. Le mariage de Julia devint une affaire moins désespérée qu'il ne l'avait cru d'abord. Elle s'humiliait, et désirait être oubliée ; et M. Yates, désirant être vraiment reçu dans la famille, était disposé à lui demander son avis et à être guidé. Il n'était pas très pondéré, mais il y avait de l'espoir qu'il devînt moins léger, qu'il fût au moins tolérablement familial et tranquille, et, en tous cas, il était réconfortant de constater que ses propriétés étaient plutôt considérables, et ses dettes beaucoup moindres qu'il n'avait craint, et il était consulté et traité comme un ami qui en vaut la peine. Tom aussi était réconfortant, il regagnait graduellement la santé, sans retrouver son insouciance et l'égoïsme de ses anciennes habitudes. Sa maladie l'avait amélioré pour toujours. Il avait souffert, et avait appris à penser, deux avantages qu'il n'avait jamais connus : et le remords provenant du déplorable événement de la rue Wimpole, auquel il se sentait lié par toute la dangereuse intimité de son injustifiable théâtre, avait fait une telle impression sur son esprit qui devait lui faire un effet durable. Il devint ce qu'il devait être, utile à son père, constant et calme, et ne vivant pas uniquement pour soi. Ceci était un véritable réconfort, et Sir Thomas put placer sa confiance en lui.

Edmond contribuait à l'aise de son père en améliorant le seul point par lequel il lui avait fait de la peine auparavant,

en améliorant son humeur. Après s'être promené et s'être assis sous les arbres avec Fanny tous les soirs d'été, il avait si bien réduit son esprit à la soumission qu'il était à nouveau assez gai.

Tels étaient les circonstances et les espoirs qui graduellement apportaient leur soulagement à Sir Thomas, amortissant sa perception de ce qui était perdu, et le réconciliant en partie avec lui-même, quoique l'angoisse provenant de la conviction de ses propres erreurs dans l'éducation de ses filles ne s'éteignît jamais complètement.

Il se rendit compte trop tardivement combien peu favorable pour le caractère de n'importe quels jeunes gens devait être le traitement totalement opposé que Maria et Julia avaient subi chez lui, où l'indulgence excessive et la flatterie de leur tante avaient contrasté continuellement avec sa propre sévérité. Il s'aperçut combien il s'était trompé, en pensant corriger ce qui était défectueux en Mme Norris ; en faisant l'opposé, il s'aperçut clairement qu'il n'avait fait qu'augmenter le mal, leur apprenant à se refréner en sa présence, ce qui lui dissimula leurs véritables dispositions et les porta à s'adresser pour tous leurs caprices à une personne qui ne leur étaient attachées que par l'aveuglement de son affection et ses louanges excessives.

Ceci avait été une grave maladresse ; mais, aussi grave que cela fût, il sentit peu à peu que là n'avait pas été la faute la plus grave de son plan d'éducation. Quelque chose devait avoir manqué à l'*intérieur*, sinon le temps en aurait effacé la plupart des mauvais effets. Il craignait que le principe, le principe actif eût fait défaut ; qu'elles n'avaient jamais bien appris à contrôler leurs tendances et leurs humeurs, par ce sens du devoir qui seul peut suffire. Elles avaient été ins-

truites théoriquement de leur religion, mais on ne leur avait jamais demandé de la mettre en pratique. Être distinguées par leur élégance et leurs talents – chose permise à leur jeunesse – n'avait pu avoir aucune influence utile dans ce sens-là, aucun effet moral sur leur esprit. Il avait eu l'intention qu'elles soient bonnes, mais ses soins avaient été dirigés vers l'intelligence et les bonnes manières, et non vers le caractère ; et de la nécessité du renoncement et de l'humilité, il craignait qu'elles n'en avaient jamais entendu parler par une bouche qu'elles auraient pu entendre. Il regrettait amèrement une déficience qu'il pouvait à peine, maintenant, croire possible. Il sentait misérablement qu'avec tout le prix et les soins d'une éducation soignée et coûteuse, il avait élevé ses filles sans qu'elles comprennent leurs premiers devoirs, et sans avoir la connaissance de leurs caractères et de leurs humeurs. L'esprit audacieux et les passions violentes de Mme Rushworth, spécialement, ne lui furent connus que par leur triste résultat. On ne pouvait la persuader de quitter M. Crawford. Elle espérait l'épouser et ils continuèrent à vivre ensemble jusqu'à ce qu'elle fut obligée de reconnaître qu'un tel espoir était vain, et jusqu'à ce que le désappointement et la tristesse résultant de cette conviction, rendit son humeur déplorable et son sentiment pour lui réellement semblable à de la haine, ce qui les rendit quelque temps comme une punition l'un pour l'autre, et aboutit à une séparation volontaire. Elle avait vécu avec lui pour recevoir le reproche d'avoir ruiné son bonheur avec Fanny, et n'emporta pas de meilleure consolation, en le quittant, que celle de les avoir séparés. Y a-t-il un état d'esprit plus malheureux dans une telle situation !

M. Rushworth n'eut pas de difficulté à obtenir le divorce : et ainsi se termina un mariage contracté dans des circonstances telles qu'une meilleure fin aurait été le fruit de la

chance, sur laquelle on ne doit jamais compter. Elle l'avait méprisé, et avait aimé un autre – et il s'en était fort bien rendu compte.

Les indignités de la stupidité, et les désappointements d'une passion égoïste, excitent peu de pitié. Son châtiment fut approprié à sa conduite, ainsi qu'un châtiment plus lourd punit la culpabilité plus grande de sa femme. Il fut libéré de son engagement, mortifié et triste, jusqu'à ce qu'une autre jolie fille pût l'attirer à nouveau au mariage, et qu'il pût faire un second et, c'est à espérer, un plus heureux essai de cet état – étant dupé, dupé au moins avec bonne humeur et bonne chance ; tandis qu'elle devait se retirer avec des sentiments infiniment plus forts dans la solitude et le remords, qui ne permettaient pas un second espoir ou une meilleure réputation.

Où on pourrait bien la placer, devint un sujet des plus mélancoliques et des plus brûlants. Mme Norris, dont l'affection semblait croître en raison des fautes de sa nièce, voulait la recevoir à la maison et la voir protégée par eux tous. Sir Thomas ne voulait pas en entendre parler, et la colère de Mme Norris envers Fanny en fut augmentée, car elle croyait que le motif était sa présence. Elle persista à croire que ces scrupules lui étaient dus, quoique Sir Thomas lui assurât très solennellement, que, n'y eût-il aucune jeune femme en question, n'y eût-il aucune jeune personne de l'un ou l'autre sexe qui puisse être mise en danger par la société, ou blessée par le caractère de Mme Rushworth, il ne voudrait pas faire l'insulte à ses voisins, d'espérer qu'ils y fassent attention. Comme sa fille – il espérait qu'elle était une fille repentante – elle serait protégée par lui et aurait tout confort, et serait encouragée de toutes façons à bien faire ce que leurs situations respectives admettaient ; mais il n'irait pas

plus loin. Maria avait détruit sa propre réputation, et il ne voulait pas, dans le vain effort de rétablir ce qui ne pouvait jamais l'être, donner sa sanction au vice, en essayant d'en diminuer la disgrâce, être complice d'une telle misère, qu'il avait éprouvée lui-même, dans la famille d'un autre.

Tout se termina par la résolution de Mme Norris de quitter Mansfield et de se dévouer à son infortunée Maria, et un établissement leur étant possible dans un autre pays, écarté et secret, où confinées ensemble avec un peu de société, d'un côté aucune affection et, de l'autre, aucun jugement, on pouvait raisonnablement supposer que leur humeur devint leur châtiment mutuel. Le départ de Mme Norris de Mansfield fut le plus grand réconfort de la vie de Sir Thomas. Son opinion d'elle avait été de pis en pis depuis leur retour d'Antigua ; dans chacun de leurs contacts depuis cette période, dans leurs rapports journaliers, en affaires, ou en conversation, elle avait baissé régulièrement dans son estime, et l'avait convaincu que, ou bien le temps lui avait rendu mauvais service, ou qu'il avait considérablement surestimé son intelligence, et supporté merveilleusement ses manières auparavant. Il avait ressenti une peine continuelle. Et il ne semblait pas que cette peine cessât avant sa vie ; elle semblait une part de lui-même, à supporter toujours. D'en être débarrassé, par conséquent, était un tel bonheur, que n'eût-elle pas laissé derrière elle d'amers souvenirs, il y aurait eu risque qu'il ne fût porté à presque approuver le mal qui avait produit un tel bienfait.

Elle ne fut regrettée par personne à Mansfield. Elle n'avait jamais su s'attacher même ceux qu'elle aimait le mieux ; et depuis la fuite de Mme Rushworth son humeur avait été dans un tel état d'irritation jusqu'à la rendre partout un objet de tourment. Fanny elle-même n'eut pas de larmes

pour Mme Norris, pas même quand elle fut partie pour toujours.

Que Julia ait moins souffert que Maria, était dû, dans une certaine mesure, à une différence favorable de disposition et de circonstances, mais dans une mesure plus grande au fait d'avoir été moins la favorite de cette tante, moins flattée et moins gâtée. Sa beauté et ses talents n'avaient obtenu qu'une seconde place. Elle s'était habituée à se croire un peu inférieure à Marie. Son caractère était naturellement le plus facile des deux ; ses sentiments, quoique vifs, étaient plus faciles à maîtriser : et son éducation ne lui avait pas donné à un degré aussi nuisible le sens de son importance personnelle.

Elle s'était soumise facilement au désappointement que lui avait causé Henry Crawford. Après la première amertume d'avoir été dédaignée, elle s'était assez rapidement habituée à ne plus penser à lui ; et quand ils eurent fait de nouvelles relations en ville, et que la maison de M. Rushworth devint le but de Crawford, elle avait eu le mérite de s'en éloigner, et de choisir ce moment pour visiter d'autres de ses amis, de manière de ne pas être trop attirée de nouveau par lui. Ceci avait été le motif de sa visite à ses cousins. Le désir de plaire à M. Yates n'avait rien à faire avec elle. Elle lui avait permis de lui payer quelques attentions, mais très peu avec l'idée de l'accepter ; et si la conduite de sa sœur n'avait pas été exposée aussi brusquement qu'elle le fut, et si la crainte de son père et de sa famille ne s'était pas accrue – alors qu'elle imaginait que la conséquence pour elle-même serait une plus grande sévérité de leur part – et ne l'avait fait brusquement se décider à éviter à tout prix de si immédiates horreurs, il est probable que M. Yates n'aurait jamais réussi. Elle ne s'était pas enfuie avec des sentiments pires que ceux d'une

terreur égoïste. Cela lui apparaissait comme la seule chose à faire. La faute de Marie avait occasionné la folie de Julia.

Henry Crawford, ruiné par une indépendance trop précoce et par le mauvais exemple familial, se plut un peu trop longtemps dans les frasques d'une vanité indifférente. Une fois, par hasard, elle l'avait placée sur le chemin du bonheur.

S'il avait pu se satisfaire de la conquête des affections d'une femme aimable, s'il avait pu trouver assez d'exaltation et vaincre la répugnance de Fanny, en se forgeant un chemin vers son estime et sa tendresse, il aurait eu pour lui toute probabilité de succès et de félicité. Son affection avait déjà quelque chose. Son influence sur lui avait déjà causé quelque influence sur elle. S'il avait pu mériter davantage, il n'y a pas de doute qu'il ne l'eût obtenu ; spécialement lorsque ce mariage aurait eu lieu, qui lui aurait donné l'assistance de sa conscience en subjuguant sa première inclination et en les mettant souvent en présence. S'il avait persévéré, et cela avec droiture, Fanny aurait été sa récompense – et une récompense accordée très volontiers – lorsqu'un temps raisonnable se fût écoulé après le mariage d'Edmond et de Mary. Eût-il agi ainsi qu'il en avait l'intention, et comme il savait qu'il le devait, en allant à Everingham après son retour de Portsmouth, il aurait pu décider lui-même de son heureuse destinée. Mais il fut engagé à rester pour la réunion de Mme Fraser ; son délai était fait de suffisance vaniteuse, et il devait y rencontrer Mme Rushworth. La curiosité et la vanité étaient toutes deux en cause, et la tentation d'un plaisir immédiat fut trop forte pour un cerveau qui n'était pas habitué à faire un sacrifice au devoir ; il résolut de remettre son voyage à Norfolk, décidant qu'écrire serait aussi bien, ou que son but n'avait pas d'importance, et resta. Il rencontra Mme Rushworth, fut reçue par elle avec une froideur qui eût

dû être désagréable et qui aurait dû mettre entre eux une indifférence apparente pour toujours ; mais il se sentit blessé, il ne pouvait supporter d'être rejeté par la femme dont il commandait les sourires ; il se devait de subjuguer un aussi fier ressentiment ; c'était de la colère à cause de Fanny ; il devait vaincre et faire de Mme Rushworth une Marie Bertram dans sa conduite envers lui.

C'est dans cet état d'esprit qu'il déclencha l'attaque ; et par une persévérance animée il eut vite rétabli l'échange familier de galanterie et de flirt qui limitait ses vues ; mais en triomphant de la discrétion, qui, bien qu'elle ne fût pas sans colère, aurait pu les sauver tous deux, il s'était placé sous le coup de ses sentiments à elle, plus forts qu'il ne les avait supposés. Elle l'aimait : il n'y avait pas moyen de lui refuser des attentions qu'elle avouait lui être chères. Il s'était embrouillé par sa propre vanité, avec aussi peu d'excuses que possible, et sans aucune constance d'esprit envers sa cousine. Empêcher que Fanny et les Bertram ne sachent ce qui ce passait devint sa première pensée. Le secret n'était pas moins désirable pour la réputation de Mme Rushworth que pour la sienne. Quand il revint de Richmond, il aurait été heureux de ne plus voir Mme Rushworth. Tout ce qui suivit fut le résultat de son imprudence ; et il s'en alla avec elle à la fin, parce qu'il ne pouvait faire autrement, regrettant Fanny, même à ce moment, mais la regrettant encore infiniment davantage, lorsque toute l'agitation de l'intrigue se fut calmée, et que quelques mois lui eurent enseigné, par la loi des contrastes, à trouver encore plus de valeur à sa douceur de caractère, à la pureté de son esprit et à l'excellence de ses principes.

Que le châtiment, le châtiment public de la disgrâce, s'attachât dans une juste mesure à *sa* part de la faute, n'est

pas, nous le savons, une de ces protections que la société donne à la vertu. En ce monde, la peine est moins bien ajustée qu'on ne pourrait le désirer, mais sans vouloir obtenir un meilleur ajustement à l'avenir, nous pouvons considérer qu'un homme d'un jugement comme Henry Crawford, se soit pourvu d'une part non négligeable de vexation et de remords – vexation qui se muait parfois en reproches personnels et d'un remords qui se changeait en misère – en ayant ainsi répondu à l'hospitalité, en ayant blessé la paix familiale, perdu sa meilleure, sa plus estimable, et sa plus chère connaissance, et perdu ainsi la femme qu'il avait à la fois raisonnablement et passionnément aimée.

Après ce qui s'était passé et qui divisait les deux familles, le séjour des Bertram et des Grant dans le même voisinage aurait été des plus pénibles, mais l'absence des seconds, prolongée à dessein de quelques mois, se termina fort heureusement par la nécessité, ou du moins la facilité d'un départ brusque. Le Dr. Grant, par une voie dans laquelle il avait presque perdu tout espoir, obtint une stalle à Westminster, ce qui lui fournit une occasion de quitter Mansfield, une excuse pour habiter Londres et un accroissement de revenus pour parer aux dépenses du changement, et qui était très acceptable par ceux qui partaient et par ceux qui restaient.

Mme Grant, qui possédait un caractère aimant et aimable, quitta avec quelques regrets, les scènes et les gens auxquels elle s'était accoutumée ; mais son caractère heureux devait, en n'importe quel endroit et en n'importe quelle société, lui procurer beaucoup de jouissances, et elle avait de nouveau un toit à offrir à Mary ; et celle-ci s'était assez fatiguée de ses amis, de la vanité, de l'ambition, de l'amour et du désappointement dans le cours des derniers six mois, pour avoir besoin

de la vraie bonté de cœur de sa sœur et de la tranquillité raisonnable de sa vie. Elles vécurent ensemble ; et quand le Dr. Grant mourut d'une apoplexie causée par trois grands dîners universitaires ayant lieu la même semaine, elles continuèrent à vivre ensemble ; car Mary, quoique parfaitement résolue à ne plus s'attacher à nouveau à un frère plus jeune, mit du temps à trouver parmi les brillants représentants, ou les oisifs héritiers présomptifs, qui étaient aux pieds de sa beauté et des vingt mille livres, quelqu'un dont le caractère et les manières puissent satisfaire le meilleur goût qu'elle avait acquis à Mansfield et qui pût autoriser l'espoir d'une félicité familiale qu'elle avait appris à y estimer, ou qui puisse chasser suffisamment de sa tête Edmond Bertram.

Edmond avait sur elle l'avantage en ce domaine. Il n'avait pas à attendre et à désirer un objet digne de lui succéder. À peine avait-il fini de regretter Mary Crawford, et d'avoir fait remarquer à Fanny combien il était impossible qu'il puisse rencontrer une telle autre femme, qu'il fut frappé par l'idée qu'une autre femme pourrait aussi bien lui convenir, ou même mieux ; que Fanny elle-même lui était devenue aussi chère, aussi importants pour lui tous ses sourires, et dans toutes ses façons de faire, que Mary Crawford l'ait jamais été ; et que ce n'était pas une entreprise impossible, sans espoir, de lui persuader que sa chaude et fraternelle estime pour lui ne soit une base suffisante pour un mariage d'amour.

Je m'abstiens à dessein de fixer des dates à cette occasion, de façon que chacun puisse fixer la sienne, sachant bien que la cure de passions ingouvernables et le transfert d'attachements inaltérables, doit varier quant au temps d'un individu à l'autre. Je demande seulement à tous de croire qu'exactement au moment ou il était naturel qu'il en soit

ainsi, et pas une semaine avant, Edmond renonça à Mlle Crawford et commença à désirer épouser Fanny avec autant de gravité que Fanny pouvait le désirer.

Avec une telle estime pour elle, en effet, comme avait été la sienne depuis longtemps, estime basée sur les droits les plus attachants de l'innocence et de la faiblesse, qui ne cessait d'augmenter, le changement pouvait-il être plus naturel ? L'aimant, la guidant, la protégeant, comme il l'avait fait toujours depuis qu'elle avait dix ans, son intelligence formée en grande partie par ses soins, et son confort dépendant de sa bonté, qu'y avait-il à ajouter, pour qu'il apprenne à préférer de clairs yeux doux à d'étincelants yeux noirs ? Étant toujours avec elle, et lui parlant toujours confidentiellement, et ses sentiments étant toujours dans cet état favorable que donne un désappointement récent, ces clairs yeux doux ne furent pas long à obtenir la préférence.

S'étant donc mis en route, et sentant qu'il était parti sur le chemin du bonheur, il n'y avait rien du côté de la prudence qui pût l'arrêter ou retarder son progrès ; aucun doute de son mérite, aucune crainte d'opposition de goûts, aucun besoin de chercher de l'espoir, aucune crainte de dissentiments. Son intelligence, ses dispositions, ses opinions et ses habitudes n'avaient besoin d'aucune dissimulation, d'aucune déception à présent, d'aucune assurance d'amélioration à l'avenir. Même au milieu de sa dernière aventure, il avait admis la supériorité d'esprit de Fanny. Quelle devait donc être son opinion à présent ? Elle était évidemment trop bien pour lui ; mais comme personne ne regrette d'avoir ce qui lui est bon, il persistait dans la poursuite de cette aubaine et il n'était pas possible que de l'encouragement de sa part fût long à se faire attendre. Timide, anxieuse, hésitante comme elle l'était, il était encore possible que sa tendresse lui fît

douter parfois de sa plus grande chance de succès, quoiqu'une période ultérieure dût lui apprendre la vérité délicieuse et étonnante.

Son bonheur de se savoir depuis si longtemps l'aimé d'un tel cœur était une garantie suffisante de sa force d'expression quand il lui en parlait ; ce devait être un délicieux bonheur. Mais il y avait du bonheur ailleurs, que nulle déception ne pouvait atteindre. Que personne ne croie pouvoir rendre les sentiments d'une jeune femme lorsqu'elle reçoit l'assurance de l'affection dont elle se permettait à peine d'entretenir l'espoir.

Leurs propres inclinations assurées, il n'y avait aucune difficulté, aucun empêchement de pauvreté ou de parenté. C'était une union telle qu'elle dépassait même les désirs de Sir Thomas. Écœuré des mariages ambitieux ou mercenaires, prisant de plus en plus le bien pur du principe et du caractère et anxieux avant tout de nouer par les liens les plus sûrs tout ce qui lui restait de félicité domestique, il avait réfléchi avec une véritable satisfaction à la probabilité presque certaine que les deux jeunes amis ne trouvent leur consolation l'un chez l'autre du désappointement qu'ils avaient eu ; et le consentement joyeux qui avait répondu à l'application d'Edmond, le sentiment très vif d'avoir réalisé une grande acquisition dans la promesse de Fanny de devenir sa fille, faisait un grand contraste avec son opinion sur ce sujet à l'arrivée de la pauvre petite fille, tel que le temps produit continuellement entre les plans et les décisions des mortels, pour leur instruction et pour l'amusement de leur voisin.

Fanny était vraiment la fille qu'il désirait. Sa charitable bonté lui avait procuré un réconfort de choix. Sa libéralité avait été largement récompensée et la bonté continuelle de

ses intentions à son égard le méritait. Il aurait pu rendre sa jeunesse plus heureuse ; mais c'était une erreur de jugement qui l'avait fait paraître dur, et l'avait privé de son premier amour ; et maintenant, se connaissant vraiment, leur attachement mutuel devint très fort. Après l'avoir établie à Thornton Lacey avec toutes les plus gentilles attentions pour son confort, son but de presque chaque jour était de l'y voir, ou de l'en arracher. Égoïstement chère comme elle l'avait été longtemps à Lady Bertram, elle ne pouvait être quittée volontiers par *elle*. Le bonheur de son fils ou de sa nièce ne pouvait lui faire désirer ce mariage. Mais il lui était possible de se séparer d'elle, puisque Suzanne restait pour la remplacer. Suzanne devenait la nièce définitive – enchantée de l'être – et aussi bien adaptée à cet emploi par une présence d'esprit et un penchant à être utile, que Fanny par la douceur de son caractère et ses forts sentiments de gratitude. Lady Bertram ne pouvait se passer d'elle. D'abord, comme réconfort pour Fanny, puis comme auxiliaire, et enfin comme son double, elle était, selon toute apparence, établie à Mansfield pour toujours. Sa disposition moins timide et ses nerfs plus stables lui rendaient toutes choses faciles. Rapide à comprendre l'humeur de ceux avec lesquels elle était en rapport et n'étant pas suffisamment timide pour ne pouvoir satisfaire un désir de quelque importance, elle fut vite la bienvenue, et fut utile à tous ; et après le départ de Fanny, lui succéda tout naturellement, au point de devenir graduellement, peut-être, la plus chérie des deux. Dans son utilité, dans l'excellence de Fanny, dans la bonne conduite continue de William et dans sa réputation croissante, et dans le succès des autres membres de la famille, chacun assistant l'autre dans son avancement, et lui faisant crédit pour son aide, Sir Thomas vit une raison répétée, et pour toujours répétée, de se réjouir de ce qu'il avait fait pour chacun d'eux, admit les avantages

d'un début difficile et de la discipline, et eut conscience que l'on naissait pour lutter et vaincre.

Avec tant de vrai mérite et de véritable amour, et sans privation de fortune ou d'amis, le bonheur des cousins mariés semble être aussi assuré qu'un bonheur terrestre puisse l'être. Également préparé à la vie de famille, et attaché aux plaisirs de la campagne, leur maison était celle de l'affection et du confort ; et, pour compléter leur bonheur, l'acquisition de la chaire de Mansfield libérée par la mort du Dr. Grant, eut lieu juste au moment où ils avaient été mariés depuis assez longtemps pour désirer un accroissement de leurs revenus, et trouver trop lointaine la maison paternelle.

À cette occasion ils allèrent vivre à Mansfield ; et le Presbytère, dont Fanny n'avait jamais pu approcher, sous l'occupation de ses deux précédents propriétaires, sans une sensation pénible de crainte ou d'alarme, devint vite cher à son cœur, et aussi parfait à ses yeux que tout ce qui était en vue et sous le patronage de Mansfield Park avait été depuis longtemps.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2015

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Sapcal22 (Wikisource), Jean-Marc, Jean-LucT, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.